



HAL
open science

L'appel du Nord dans le romantisme britannique : étude d'une dynamique géoculturelle en littérature

Maxime Briand

► **To cite this version:**

Maxime Briand. L'appel du Nord dans le romantisme britannique : étude d'une dynamique géoculturelle en littérature. Littératures. Université Paris Saclay (COMUE), 2016. Français. NNT : 2016SACLV015 . tel-01394194

HAL Id: tel-01394194

<https://theses.hal.science/tel-01394194>

Submitted on 8 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NNT : 2016SACLV015

THÈSE DE DOCTORAT
DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SACLAY,
Préparée à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

ÉCOLE DOCTORALE N°538
CRIT : Cultures, Régulations, Institutions et Territoires

Spécialité de Doctorat : Anglais LLCE

Par

M. Maxime BRIAND

**L'APPEL DU NORD DANS LE ROMANTISME BRITANNIQUE :
étude d'une dynamique géoculturelle en littérature**

Soutenue à Guyancourt, le vendredi 13 mai 2016

JURY

Mme Fiona MacIntosh-Varjabédian, Professeur, Lille III (Présidente)

M. Marc Porée, Professeur, ENS Ulm (Rapporteur)

M. Benjamin Colbert, maître de conférences, Université de Wolverhampton (Examineur)

M. Bernard Cottret, Professeur émérite, UVSQ (Examineur)

M. Jan Borm, Professeur, UVSQ (Directeur de thèse)

[Avertissement]

Cette thèse est le fruit d'un travail approuvé par le jury de soutenance et réalisé dans le but d'obtenir le grade de Docteur de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, membre de l'Université Paris-Saclay. Ce document est mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document. Toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

[Remerciements]

Ma gratitude va tout d'abord à mes parents pour leur soutien et leur sympathie dans cette aventure éprouvante que me proposa l'aimable professeur Borm, il y a de cela six ans.

Je remercie naturellement ce dernier pour sa supervision au sein du laboratoire pluridisciplinaire CEARC, qui sut se montrer bienveillant à l'égard de mes recherches, bien que non exclusivement liées à l'espace arctique, mais plus largement à l'espace nord. À cette collaboration s'ajoute celle du DYPAC, lequel je sais gré de m'avoir accueilli dans l'urgence pour cette ultime année de soutenance.

Je tiens également à saluer l'obligeance de Bob Jopling du *Village History Group* de St Bees dans le comté de Cumbrie en Angleterre, de ses collaborateurs, et de Carole Bressan à la Bibliothèque nationale de France.

Merci finalement à Pierre Rouxel du Cégep de Sept-Îles pour m'avoir gracieusement fait parvenir le septième numéro de la revue nord-côtière canadienne *Littoral*, comprenant notamment cet article d'intérêt sur Robert Michael Ballantyne ; puis à Penny Bradshaw de l'Université de Cumbrie pour m'avoir directement adressé deux de ses précieuses publications sur le *Lake District*.

L'appel du Nord dans le romantisme britannique : étude d'une dynamique géoculturelle en littérature

Résumé : L'idée du Nord se manifeste sous diverses formes révélatrices d'un réel magnétisme géoculturel ayant donné naissance à plusieurs mythes et idéologies. On assiste dès la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle en Grande-Bretagne à un affrontement pour la primauté culturelle entre gothicisme et celtisme, qui finirent par coexister en vertu d'une certaine affinité septentrionale. « L'appel du Nord » se fit largement entendre grâce aux *Poèmes d'Ossian* (1760-5), barde mythique du III^{ème} siècle commun à la mythologie gaélique, c'est-à-dire hiberno-écossaise. James Macpherson prétendit en être le traducteur et affronta une opposition sceptique féroce menée par le célèbre lexicographe anglais Samuel Johnson. Ce renouveau celtique écossais entraîna naturellement une réaction anglaise, avec les traductions de Thomas Percy encouragé par Johnson : *Five Pieces of Runic Poetry translated from the Islandic Language* (1763), ainsi que les fameuses *Reliques of Ancient English Poetry* (1765). Le but était de révéler les trésors du génie primitif gothique de la nation anglaise que défendit Samuel Taylor Coleridge dans ses conférences sur Shakespeare et sur l'histoire littéraire européenne (1810-20).

Au-delà de la simple formule romanesque, l'appel du Nord fut une dynamique centrale dans la naissance du mouvement romantique britannique. Celle-ci se manifesta notamment à travers les œuvres de William Wordsworth et de Sir Water Scott. En effet, les poèmes « philosophiques » de Wordsworth, *l'Excursion* (1814) et *Le Prélude* (1850), témoignent d'un attachement profond au *Lake District* de sa jeunesse, faisant de lui un pur produit de son environnement. Les montagnes, les vaux, les lacs et autres éléments de la géographie locale, outre leur valeur esthétique, se virent alors attribuer une essence spirituelle : l'esprit du Nord anglais. Dans son *Guide through the District of the Lakes* (1810-35), Wordsworth donne à sa fierté régionale une résonance patriotique, en exprimant le désir de faire du District un site naturel d'intérêt national. Sur le plan humain, ses habitants étaient perçus comme les derniers représentants d'un âge d'or anglais, dans la mesure où ces derniers incarnaient un exceptionnalisme nordiste partiellement fondé.

L'Écosse constituait l'autre Nord britannique, le Nord exotique de l'île, en particulier les Hautes-Terres visitées par les trois chefs de file lakistes. Leur tour de 1803 rapporté par Dorothy Wordsworth renvoie l'image d'un espace nord collectif, voire fraternel évocateur du Vieux Nord des anciens temps, en référence au royaume de Strathclyde (500-800). La découverte du paysage écossais fit provisoirement oublier à Coleridge son aversion culturelle pour l'Écosse, tandis que Southey prit la voix condescendante de l'anglais civilisateur, alors qu'il accompagnait en 1819 l'ingénieur civil écossais Thomas Telford sur ses différents chantiers dans les Highlands. D'autre part, les essais variés du lakiste écossais John Wilson, alias Christopher North, tendent à vérifier la complémentarité du Nord anglais et écossais dans l'imaginaire britannique.

La perspective britannique du sujet exige par ailleurs que l'on s'interroge sur l'exploitation du Nord écossais par Sir Walter Scott, à commencer par sa récupération de l'héritage ossianique dans *The Lay of the Last Minstrel* (1805) et *The Lady of the Lake* (1810). Ceux-ci apparaissent alors comme préliminaires à ses romans transfrontaliers : *Waverley* (1814), *Rob Roy* (1817), et *A Legend of the Wars of Montrose* (1819), prenant tous pour décor les Highlands, sans oublier *The Pirate* (1821), qui poussa l'exploration jusqu'aux confins septentrionaux du Royaume-Uni, les Shetland.

En outre, cet intérêt marqué pour l'espace nord, symptomatique pour beaucoup d'un rejet du Sud incarné par l'empereur Napoléon, aurait tendance à renforcer notre certitude quant à la réalité de l'appel du Nord dans la littérature romantique britannique, qui, au demeurant, ne se confina pas aux frontières nationales, mais porta aussi son attention vers les régions nordiques et arctiques. On pense dès lors aux *Lettres de Scandinavie* (1796) par Mary Wollstonecraft et à l'aventure arctique de *Frankenstein* (1818) imaginé par sa fille Mary Shelley.

Rappelons finalement que la visée de cette étude latitudinale ne fut jamais d'offrir une définition étriquée du romantisme, mais plutôt une lecture géoculturelle du mouvement considérant l'idée du Nord, telle que celle-ci intervint dans la construction identitaire de la Grande-Bretagne.

Mots-clés : Nord, Littérature romantique, Grande-Bretagne, Identité anglo-écossaise, Primitivisme, Sublime, William Wordsworth, Poètes lakistes, Sir Walter Scott, Mary Wollstonecraft, Mary Shelley.

The Call of the North in British Romanticism: study of a geo-cultural dynamic in literature

Abstract: The idea of the North appears in diverse forms expressive of a real geo-cultural magnetism that gave birth to many myths and ideologies. The second half of the 18th century in Great Britain was the theatre of a battle for cultural primacy between Celticism and Gothicism, which ended up coexisting in virtue of a certain northern congeniality. “The call of the North” became widely heard in 1760 with the publication of *The Poems of Ossian* (1760-5), a mythical third-century bard common to Gaelic mythology, that is Hiberno-Scottish. James Macpherson claimed to be the translator of an ancient epic and confronted a sceptical opposition particularly ferocious led by the notorious English lexicographer, Samuel Johnson. To this Scottish Celtic revival naturally ensued an English reaction with the translations of Bishop Thomas Percy, fostered by Johnson himself: *Five Pieces of Runic Poetry Translated from the Icelandic Language* (1763), as well as the famous *Reliques of Ancient English Poetry* (1765). The point was to reveal the hidden treasures of the “native” and primitive gothic genius of the English nation, later defended by Samuel Taylor Coleridge in his lectures on Shakespeare and European literary history (1810-20).

Beyond the conventional romantic formula, the call of the North was a crucial dynamic in the emergence of a British Romantic literature. The former was notably manifest through the works of William Wordsworth and Sir Walter Scott. Indeed, Wordsworth’s “philosophical” poems, *The Excursion* (1814) and *The Prelude* (1850), attested the author’s tight bond to his native Lake District that made him who he was, that is, a pure product of his environment. The mountains, the vales, the lakes and other elements of the local geography, besides their aesthetic qualities, became endowed with a spiritual essence: the spirit of the (English) North. In his *Guide through the District of the Lakes* (1810-35), Wordsworth gave to his regional pride a patriotic tint by expressing his wish to make of the District a natural site of national interest. As to its inhabitants, they were regarded as the last representatives of an English golden age because they embodied a partly founded northern exceptionalism.

Scotland stood for the other British North, the exotic one, especially the Highlands visited by the three main Lake poets. The *Recollections of a Tour of Scotland, A.D. 1803* by Dorothy Wordsworth reflected the image of a collective northern space, if not brotherly, evocative of the Old North of ancient times, in reference to the kingdom of Strathclyde (500-800). The discovery of the Caledonian landscape made Coleridge for a time oblivious of his cultural aversion to Scotland, while Southey took up the role of the condescending English civilizer, as he accompanied Scottish civil engineer Thomas Telford in 1819 for an inspection tour of his many constructions in the Highlands. Moreover, the varied essays of a lesser known Scottish Lake poet John Wilson, aka Christopher North, will often verify the complementarity of the English and Scottish North in the British imagination.

It is the same British perspective that led us to investigate the exploitation of the Scottish North in the works of Sir Walter Scott. The takeover of the Ossianic heritage in *The Lay of the last Minstrel* (1805) and *The Lady of the Lake* (1810) seems therefore to represent a poetical prelude to his trans-boundary Highlands-set novels: *Waverley* (1814), *Rob Roy* (1817) and *A Legend of the Wars of Montrose* (1819). Ultimately, *The Pirate* (1821) pushed the exploration to the far northern ends of the United-Kingdom, The Shetlands.

What’s more, this marked interest for the northern space, symptomatic for many of a rejection of the South epitomized by the emperor Napoleon, tends to reinforce our conviction as to the reality of the call of the North in British Romanticism. However, the scope of such a phenomenon was hardly restricted within the British isles and extended to the Nordic and Arctic regions, respectively depicted in Mary Wollstonecraft’s *Letters written in Sweden, Norway, and Denmark* (1796) and her daughter’s novel, Mary Shelley’s *Frankenstein* (1818).

Let us finally remind that the aim of this latitudinal study has never been to provide a narrow definition of Romanticism, but more of a geo-cultural reading of the movement, directed by the idea of the North as featured in the national identity-making process of Great Britain.

Keywords: North, Romantic literature, Great Britain, Anglo-Scottish identity, Primitivism, Sublime, William Wordsworth, Lake Poets, Sir Walter Scott, Mary Wollstonecraft, Mary Shelley.

[Table des matières]

AVERTISSEMENT	1
REMERCIEMENTS	2
L'APPEL DU NORD DANS LE ROMANTISME BRITANNIQUE : RÉSUMÉ	3
THE CALL OF THE NORTH IN BRITISH ROMANTICISM: ABSTRACT	4
TABLE DES MATIÈRES	5
INTRODUCTION	11
PROLOGUE SUR LE NORD ANTIQUE : ENTRE GLOIRE ET SAUVAGERIE	33
I. L'émergence d'une trinité nordique	36
1. Un phénotype commun	36
2. De grandes nations guerrières	38
3. De la sauvagerie des peuples du Nord	41
II. Naissance du primitivisme septentrional	45
1. La projection d'un idéal moral	46
2. Le mythe hyperboréen	52
III. À la recherche d'Ultima Thule	60
1. La découverte de Thulé par Agricola, ou le couronnement de l'impérialisme romain	60
2. Du Nord britannique à la banquise arctique	63

A. L'APPEL DU NORD CHEZ LES « POÈTES LAKISTES »	68
I. L'apologie gothique coleridgienne.	83
1. L'art « gothique »	85
2. La religion des Goths, ou les prémisses du protestantisme	87
3. L'Angleterre d'Alfred le Grand	89
4. Du roman gothique au génie national	91
5. Southey et sa révolution gothique	97
II. La région des lacs, ou la « terre promise » du romantisme anglais	103
1. Histoire du <i>Lake District</i>	103
2. Le <i>Lake District</i> et son exceptionnalisme esthétique	116
3. Le Nord sublime romantique	133
4. Du sublime au tragique : le concept de mort romantique	147
III. Les Cumbriens, ou les derniers survivants de l'âge d'or anglais	158
1. Le sublime berger : un nouvel archétype romantique	160
2. La société des lacs et le concept d'âge d'or	164
3. Culture orale et sauvegarde de la communauté paroissiale septentrionale	171
IV. Le déclin du Vieux Nord	179
1. Disparition de la forêt autochtone	179
2. Le deuil pastoral chez Wordsworth	188
3. Wordsworth comme conservateur et gardien du Vieux Nord	198
V. Les excursions écossaises : entre recherche de l'exotisme et construction d'un espace nord unifié	208
1. Le marchand errant des Highlands, ou l'alter ego wordsworthien	209
2. <i>Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803</i> : « comme un sentiment de déjà-vu »	216
3. Les portes du Nord sauvage	220
4. L'Écosse à l'époque romantique : cet exotique voisin	231

5. Un pèlerinage littéraire	235
VI. Les excursions écossaises (suite) : Le tour écossais de Robert Southey en 1819	249
1. Une définition hétéroclite du Nord britannique	250
2. Un catalogue des antiquités celtes	253
3. Un autre pèlerinage littéraire	256
4. Un anglo-centrisme prononcé	259
5. Critique de l'artiste romantique	263
6. Le Nord finalement civilisé	264
VII. Transition : Christopher North, ou l'appel du Nord personnifié	274
1. John Wilson : le lakiste écossais	275
2. Vers une définition bi-nationale du Nord britannique	276
3. Distinctions esthétiques à l'intérieur du Nord britannique	278
4. John Wilson et Sir Walter Scott	282
B. L'APPEL DU NORD CHEZ SIR WALTER SCOTT	285
I. L'appel des Highlands : une révélation ossianique ?	286
1. L'imagerie d'Ossian dans <i>The Lay of the Last Minstrel</i> (1805) et <i>The Lady of the Lake</i> (1810)	292
2. Sir Walter Scott et le jacobitisme de cœur	313
II. L'appel du Nord écossais à travers l'aventure romanesque : une lecture croisée de <i>Waverley</i> (1814), <i>Rob Roy</i> (1817) et <i>A Legend of the Wars of Montrose</i> (1819)	320
1. Scott et les Highlands : la naissance d'un idylle	323
2. L'appel du Nord dans l'œuvre romanesque de Scott	337

III. Du bon et féroce sauvage de proximité : les Gaëls dans les romans	
de Scott	369
1. Les Celtes septentrionaux et leurs mœurs	371
2. Les Highlanders et leurs superstitions : une aubaine romanesque	380
3. Un portrait physique des Highlanders	386
4. Le concept du guerrier naturel	393
5. Le traitement primitiviste des Gaëls	415
IV. Le déclin des Highlands gaéliques	427
1. Scott et les <i>Highland Clearances</i>	429
2. La disparition des vertus primitives	435
3. La fin d'une vogue littéraire	439
V. Walter Scott dans les îles supérieures : Orcades, Shetland et le legs	
scandinave	441
1. L'appel du Nord dans <i>The Pirate</i> (1821)	445
2. Une portrait rétrospectif des insulaires septentrionaux	457
3. Le folklore nordique	465
4. Exploitation romanesque du décor septentrional	477
5. <i>The Pirate</i> et la littérature scandinave : une dette mutuelle ?	483
VI. Sir Walter Scott et la culture gothique	490
1. « Essai sur la chevalerie » (1818)	494
2. « Essai sur le roman » (1824)	500
3. « Essai sur le théâtre » (1819)	502
4. De l'appel du Nord au rejet du Sud : Scott et l'invention du bardisme antigallique	512

**ÉPILOGUE : LES *LETTRES DE SCANDINAVIE* DE MARY WOLLSTONECRAFT ET LES
ÉCHANGES ARCTIQUES DE ROBERT WALTON DANS LE *FRANKENSTEIN* DE MARY**

SHELLEY	517
I. <i>Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark (1796)</i>	518
1. Une partition esthétique du paysage scandinave	522
2. Le sublime burkéen revisité.	529
3. Un examen critique du mythe de l'âge d'or	537
4. Le <i>bonde</i> norvégien, ou le garant du primitivisme gothique	541
II. « Des nouvelles de l'Arctique » : les échanges du capitaine Robert Walton dans <i>Frankenstein</i> (1818)	550
1. Robert Walton, ou l'archétypal appelé du Nord	554
2. Mary Shelley et le renouveau des expéditions arctiques en 1818	562
3. <i>Ultima Thulé</i> , ou l'impératif du sublime	570
CONCLUSION	584
BIBLIOGRAPHIE	603
I. Corpus principal	603
II. Sources primaires	606
III. Sources secondaires	644

* * * *

This Ship was nought to me, nor I to her,
Yet I pursued her with a Lover's look;
This Ship to all the rest did I prefer:
When will she turn, and whither? She will brook
No tarrying; where She comes the winds must stir:
On went She, and due north her journey took.

—☪—

« With Ships the Sea was Sprinkled Far and Nigh » (vv. 9-14) ;

William Wordsworth, 1807.

[Introduction]

« L'appel du Nord », outre sa consonance romanesque, s'est imposé d'emblée à l'auteur comme une réflexion historique sur ce présent regain d'intérêt universitaire pour l'espace nord, qui conduisit notamment en 2009 à la fondation d'un laboratoire de recherche arctique interdisciplinaire baptisé CEARC (Cultures, Environnements, Arctique, Représentations, Climat) au sein de l'Observatoire de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Pour la première fois formulé dans la pièce américaine de George Broadhurst adaptée en 1908 du roman de Stewart E. White, *Conjuror's House*¹(1903), l'appel du Nord a plus récemment inspiré plusieurs ouvrages sur le Grand Nord dont *L'Appel du Nord*² de Jean Malaurie, *L'Appel de l'Arctique*, en référence aux publications respectives de Jean Marc Huguet³ et du reporter polaire anglo-belge Patrick Reader.⁴ On mentionnera également ce documentaire sur l'Arctique scandinave de Laurent Joffrion et Vincent Munier, « Scandinavie, l'appel du Nord », produit en 2013.⁵ L'attraction littéralement magnétique du Nord n'a cependant rien d'un phénomène nouveau, comme l'atteste la contribution anthroposophique de Margaret Jonas, *The Northern Enchantment*,⁶ nous permettant la redécouverte d'une spiritualité septentrionale peu à peu oubliée, mais

¹ Broadhurst, George, *The Call of the North*. New York (24 août 1908). White, Edward Stewart, *Conjuror's House, A Romance of the Free Forest*. New York : McClure, Phillips & Co., 1903.

² Malaurie, Jean, *L'appel du Nord*. Paris : Éditions de la Martinière, 2001.

³ Huguet, Jean Marc, Malaurie, Jean, *L'Appel de l'Arctique*. Paris : l'Harmattan, 2010.

⁴ Reader, Patrick, *L'Appel de l'Arctique - Alaska - Grand Nord canadien - Nunavut - Passage du Nord-Ouest*. Bruxelles : éditions Arctico5 (International Polar Organisation), 2010.

⁵ « Scandinavie, l'appel du Nord » ; Réal. Joffrion, Laurent, Act. Munier, Vincent. Paris : Bonne Pioche Productions, 2013 (France 2, *Grandeurs nature*, octobre 2014).

⁶ Jonas, Margaret, *The Northern Enchantment: Norse Mythology, Earth Mysteries and Celtic Christianity*. Forest Row : Temple Lodge Publishing, 2013.

pourtant aux origines de la culture européenne dans toute sa variété. Similairement, le magistral *Dream of the North*⁷ de l'angliciste norvégien Peter Fjågesund retrace d'un point de vue occidental l'histoire culturelle de l'espace nord depuis l'Antiquité à la fin de la première guerre mondiale. Il y est aussi dit que l'idée du Nord permet l'étude d'un « objet multinational dans une perspective supranationale » (Fjågesund, pp. 25-6), ce qui, dans le cas de la Grande-Bretagne, pourrait s'avérer très pertinent. D'ambition plus modeste, notre travail de recherche est consacré à l'appel du Nord dans son contexte romantique et britannique. Contrairement à la récente étude polymathique d'Angela Byrne sur le Nord romantique, axée davantage sur les sciences et l'archéologie culturelle,⁸ « l'appel du Nord dans la romantisme britannique » s'interroge plus largement sur le rôle constitutif de l'espace nord dans l'émergence d'une littérature romantique proprement britannique.

En termes purement géographiques, l'hémisphère nord s'étend de l'équateur terrestre (0°) au pôle Nord (90°N), alors que le Nord géopolitique dont il est véritablement question ici comprend l'Europe du Nord— conformément à la partition onusienne : le Danemark, l'Estonie, la Finlande, l'Irlande, l'Islande, la Lettonie, la Lituanie, la Norvège, le Royaume-Uni et la Suède— la Russie, l'Amérique du Nord ainsi que l'ensemble de la circonférence arctique. Cependant, le Nord demeure une construction historique sans réelle fixité territoriale qui n'a cessé d'évoluer depuis l'Antiquité, ce pourquoi il est intéressant d'investiguer comment des facteurs géologiques et climatiques aient put

⁷ Fjågesund, Peter, *The Dream of the North: A Cultural History to 1920*. Amsterdam : Rodopi, 2014. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

⁸ Où il est d'ailleurs question d'« appel du Nord » en introduction, cf. « Formative Influences and the Call of the North », in Byrne, Angela, *Geographies of the Romantic North : Science, Antiquarianism, and Travel, 1790-1830*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, pp. 17-37.

engendrer les frontières idéologiques, politiques, culturelles et sociales que l'on connaît aujourd'hui. Peter Davidson va d'ailleurs plus loin en suggérant que l'idée du Nord existe même en dehors de ses propres latitudes et peut aussi bien s'appliquer à l'Antarctique qu'aux chaînes de montagnes méridionales : on parle alors de « Nord honoraire ».⁹ Il est finalement utile de rappeler que pour maintes raisons, à commencer par sa démographie faible, le Nord a toujours été perçu dans l'inconscient collectif comme une périphérie sauvage située en marge des grands centres de civilisation méridionaux (Fjågesund, pp. 22-3), d'où l'apparition d'un schisme cardinal crucial dans l'histoire européenne, à l'image de la Réforme protestante (Fjågesund, pp. 50-5). C'est en l'occurrence pour cette raison que toute étude sur le Nord ne pourrait faire l'impasse sur la dialectique Nord/Sud que l'on résumera dans un premier temps à cette opposition élémentaire entre nature et culture, auparavant explorée par Philippe Descola.¹⁰ Dans ce contexte, on comprend mieux la place dominante du Nord dans la tradition primitiviste antique¹¹ redécouverte dès la Renaissance puis considérablement remaniée, à tel point que l'on tient ordinairement l'idéalisation des peuples septentrionaux « pour un produit du romantisme, et [que] l'on juge par suite que la *Germanie* de Tacite a quelque chose de sentimentalité moderne. »¹²

⁹ Davidson, Peter, *The Idea of North*. Londres : Reaktion Books, 2005, p. 19.

¹⁰ Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

¹¹ À l'exception des Arcadiens, des Éthiopiens et des Esseniens, la résidence du bon sauvage antique se trouve systématiquement au nord du monde méditerranéen, à l'exemple des fameux Hyperboréens et de leurs voisins scythes. Cf. Lovejoy, Arthur Oncken, Boas, Georges, Albright, W. F., Dumont, P.-E., *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1997, pp. 287-367. Les noms des auteurs « Lovejoy-Boas » feront dorénavant référence à cet ouvrage.

¹² Riese, Alexander, *L'idéal de justice et de bonheur dans la vie des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine* ; trad. F. Gache et J. Sully Piquet. Paris : Librairie C. Klincksieck, 1885, p. 9.

La seconde moitié du XVIII^{ème} siècle fut en effet marquée par un engouement primitiviste et « antiquariste » à l'égard des anciens peuples nord-européens celtes et germains, à peine différenciés à l'époque¹³ en ce sens que tous deux correspondaient au mythe du bon sauvage septentrional préexistant. En Grande-Bretagne, la confluence du renouveau celtique¹⁴ et nordique¹⁵ révéla l'iconique Thomas Gray, auteur de la célèbre ode pindarique d'inspiration galloise, « The Bard » (1757),¹⁶ ainsi que de deux adaptations mythologiques scandinaves, « The Descent of Odin » (1768) et « The Fatal Sisters » (1768). Celui-ci prétendait notamment que les neuf muses filles de Zeus avaient déserté le Parnasse puis le Latium afin de rejoindre l'heureuse île britannique d'Albion.¹⁷ Néanmoins, le véritable événement déclencheur d'un culte septentrional préromantique fut sans conteste l'édition des *Poèmes d'Ossian* (1760-1763), compilés successivement en 1765 puis en 1773 par l'Écossais James Macpherson, qui se prétendit le « traducteur » du mythique barde gaélique et de son œuvre remontant, selon lui, au troisième siècle.¹⁸ Le génie de ces compositions réside surtout dans l'exploitation à la fois sublime et épique du Nord britannique, tandis que la complainte sentimentale d'Ossian déplore la dissolution

¹³ Cf. Mallet, Paul-Henri, *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves : pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'histoire de Dannemarc*. Copenhague : Claude Philibert, 1756. Kidd, Colin, *British Identities Before Nationalism: Ethnicity and Nationhood in the Atlantic World 1600-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999, pp. 188-204.

¹⁴ Snyder, Edward D., *The Celtic Revival in English Literature 1760-1800*. Cambridge : Harvard University Press, 1923.

¹⁵ Clunies Ross, Margaret, Collins, Amanda J., *The Norse Muse in Britain: 1750-1820*. Trieste : Edizioni Parnaso, 1998. O'Donoghue, Heather, *English Poetry and Old Norse Myth: A History*. Oxford : Oxford University Press, 2014.

¹⁶ Sur l'iconographie romantique et préromantique du barde, cf. « The Bards of Britain » (chap. 4), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity: Ancient Britain and the Romantic Imagination*. New Haven : Yale University Press, 1994, pp. 46-74.

¹⁷ Gray, Thomas, « The Progress of Poesy » II, 3. *The Poems of Mr. Gray: to which are Prefixed Memoirs of his Life and Writings* ; éd. T. Mason. York : J. Dodsley, 1775, pp. 22-3.

¹⁸ Macpherson, James, *The Poems of Ossian*; éd. H. Gaskill et F. Stafford. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2006.

du système clanique en représailles des successifs soulèvements jacobites contre le régime hanovrien (1689, 1715, 1719, 1745). En ravivant la mémoire d'un barde présenté comme « le dernier de sa race », ¹⁹ Macpherson fit des Highlanders gaéliques les martyrs d'un implacable progrès historique qu'impliquait la théorie des quatre stades promue par les Lumières écossaises. ²⁰ De cette manière, il renoua avec une tradition primitiviste rattachée depuis l'Antiquité à l'espace nord. Véritable phénomène littéraire, ces adaptations libres du folklore celtique furent à l'origine de la fièvre ossianique qui conquiert toute l'Europe ²¹ et suscita inmanquablement une controverse tout aussi virulente menée par le lexicographe Samuel Johnson. ²² Il s'avéra en effet que l'authenticité invérifiable de poèmes « transcrits » d'une tradition orale erratique posait de sérieux problèmes à l'intelligentsia anglo-écossaise, qui, pour beaucoup, ne pouvait admettre l'existence d'un « Homère du Nord », ²³ gaélique de surcroît.

Peu de temps s'écoula avant qu'une apologie de la poésie scaldique et de la ménestrandie anglaise ne vînt disputer à la bardit ossianique le monopole des antiquités britanniques. ²⁴ En tant que champion du renouveau nordique en Grande-Bretagne, Thomas Percy défendait une théorie beaucoup moins contestée, soit celle de l'origine

¹⁹ Cf. « A Dissertation Concerning the Antiquity, &c. of the Poems of Ossian the Son of Fingal » (1765), in Macpherson, James, *The Poems of Ossian*, p. 47.

²⁰ Les quatre stades de développement humain comprennent l'ère du chasseur cueilleur, du nomade pasteur, de l'agriculteur sédentaire, pour finalement aboutir à l'âge du commerce. Cf. Smith, Adam, « Juris Prudence ; or, Notes from the Lectures on justice, Police, Revenue, and Arms Delivered in the University of Glasgow », in *The Essential Adam Smith*, éd. R. L. Heilbroner et L. J. Malone. New York : W. W. Norton & Co., 1987, pp. 37-56.

²¹ Gaskill, Howard (dir.), *The Reception of Ossian in Europe*. Londres : Thoemmes Continuum, 2004.

²² Curley, Thomas M., *Samuel Johnson, the Ossian Fraud, and the Celtic Revival in Great Britain and Ireland*. Cambridge : Cambridge University Press, 2009.

²³ Gaskill, Howard, « The Homer of the North », in *Interfaces* ; n°27 (août 2007), pp. 13-24.

²⁴ Cf. Rix, Robert, « Thomas Percy's Antiquarian Alternative to Ossian », in *Journal of Folklore Research* ; vol. 46, n°2 (mai-août 2009), pp. 197-229.

« gothique » de la chevalerie et du roman médiéval déjà avancée par Richard Hurd dans ses *Letters on Chivalry and Romance* (1762). Par la suite, Percy veilla à rectifier l'amalgame commis par le Suisse Paul-Henri Mallet entre Celtes, Germains et Scandinaves dans son *Introduction a l'histoire de Dannemarc, ou l'on traite de la religion, des loix, des moeurs & des usages des anciens Danois [sic]* (1755) qu'il traduisit en 1770.²⁵ En insistant sur l'origine nordique des ancêtres saxons d'Angleterre et de leur légat culturel, Percy souhaitait clairement réaffirmer l'identité germano-scandinave britannique éclipsée par Fingal et ses guerriers, éternels vainqueurs des envahisseurs norois du roi Swaran de Lochlin. Ses travaux d'archéologie culturelle s'inscrivaient alors véritablement dans une tradition gothique qui resurgit dans toute sa complexité au milieu du XVIII^{ème} siècle.

On doit la postérité du terme à l'historien latin d'extraction ostrogothique Jordanès, qui résuma les douze livres de *l'Historia Gothorum* de Cassiodore en un précis connu sous le nom de *Getica* ou *De origine actibusque Getarum* (551). Dans son sens premier, bien que considérablement vulgarisé depuis la Renaissance, l'adjectif « gothique » renvoie à ce peuple originaire « de la côte méridionale de la Baltique, entre la Poméranie et le Passarge, fleuve de Prusse Orientale. »²⁶ Au VI^{ème} siècle, la dénomination prenait déjà une toute autre ampleur dans l'ethnographie classique, victime d'une géographie spéculative : « Le terme 'Goths' qui remplaça 'Scythes', embrassait les peuples germaniques et même non germaniques les plus divers : les Goths d'Italie, les Vandales, les Goths d'Espagne, les

²⁵ Mallet, Paul-Henri, Göransson, Johan, *Northern Antiquities: Or, A Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes, and Other Northern Nations: Including Those of Our Own Saxon Ancestors. With a Translation of the Edda, Or System of Runic Mythology, and Other Pieces, from the Ancient Islandic Tongue* ; trad. et éd. T. Percy. Londres : T. Carnan & Co., 1770, 2 vols.

²⁶ Wolfram, Herwig, *Histoire des Goths* ; trad. J. Mely et F. Straschitz. Paris : Albin Michel, 1990, p. 24.

Gépides, Ruges, Scires, Burgondes, et même les Alains. »²⁷ L'intrusion des Goths dans la mytho-histoire anglaise résulterait de la traduction de l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (731) de Bède le vénérable par un scribe de la « Chronique [anglo-saxonne] de Winchester » (c. 1013), qui transforma à un endroit la morphologie latine de *Iutis*, *Iutarum*, c'est-à-dire « Jutes », en *Geatum* et *Geata*. Cette « erreur » de traduction pour le moins isolée aurait donc traversé les siècles et engendré le surprenant amalgame « Jutae, Getae, Gothes »,²⁸ possible creuset de l'idéologie parlementaire dite « gothique » fondée sur les libertés saxonnes que vantaient Richard Verstegen dans sa *Restitution of Decayed Intelligence in Antiquity* dès 1605.²⁹ L'idée d'un exceptionnalisme gothique était originellement le fruit du primitivisme antique, qui, dans une logique déterministe environnementale, présumait les peuples septentrionaux fondamentalement bons et épris de liberté.³⁰ La croyance en un tel parangon alimenta notamment le mythe démocratique germanique, qui reposait sur le principe d'élection par les pairs d'un chef de guerre temporaire (*dux bellorum*) en période de conflit (Kliger, pp. 115-9), avant d'être sanctionné par l'existence d'assemblées tribales, la *Myclegemot* (Grande Assemblée) et la *Witenagemot* (Assemblée des sages) (Kliger, p. 126). C'est alors que pour contrer les pressions absolutistes des monarques Stuart, nombreux historiens et politiciens

²⁷ Wolfram, Herwig, *Histoire des Goths*, p. 31.

²⁸ Disons aussi que l'historiographie classique n'est pas étrangère à cette confusion philologique. Il pourrait autrement s'agir d'une corruption du texte latin original ou d'une dérogation consciente. Les spécialistes de *Beowulf* se sont d'ailleurs penchés sur la question. Cf. Chambers, Raymond Wilson, *Beowulf: An Introduction to the Study of the Poem With a Discussion of the Stories of Offa and Finn*. Cambridge : Cambridge University Press, 1921, pp. 2-13, 333-45, ainsi que Leake, Jane Acomb, *The Geats of Beowulf: A Study in the Geographical Mythology of the Middle Ages*. Madison : University of Wisconsin Press, 1967.

²⁹ Kliger, Samuel, *The Goths in England: a study in seventeenth and eighteenth century thought*. New York : Octagon Books, 1972. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

³⁰ Cf. Kliger, pp. 7-33, et notamment son appendice intitulé « Climate and Liberty », pp. 241-52.

s'évertuèrent à établir que la constitution anglaise prédatait en essence la conquête normande et la *Magna Carta* (1215).³¹

Voici pour ainsi dire en quoi pouvait se résumer l'idéologie gothique jusqu'au renouveau architectural et culturel du même nom qui, au milieu du XVIII^{ème} siècle, marqua une rupture singulière avec la tradition politique précédente. En effet, il n'était plus question de culte parlementaire gothique, mais plutôt d'une fascination ambivalente pour le Moyen-Âge, vilipendé d'une part pour son obscurantisme, et révérend d'autre part pour l'institution chevaleresque qu'il engendra. De plus, l'appréciation de l'art médiéval, toujours qualifié injustement aujourd'hui de « gothique », était conditionnée par l'allégeance politique, se révélant généralement positive chez les Whigs et négative chez les Tories (Kliger, pp. 26-9), du moins jusqu'à la Révolution française lorsque la distinction s'inversa, avec d'un côté, les dissidents progressistes, et de l'autre, les défenseurs de la monarchie parlementaire. C'est dans ce contexte que *The Reflections on the Revolution in France* (1790) d'Edmund Burke et notamment sa défense de la chevalerie furent qualifiées par ses adversaires³² de « gothiques » dans sa connotation moyenâgeuse et barbare,³³ à la manière des premiers humanistes italiens (Kliger, pp. 66-71). Quoi qu'il en fût, l'acceptation du terme « gothique » en cette fin de siècle était loin d'être définitive. Hérité d'un complexe amalgame historique, l'épithète « gothique » devint à l'époque romantique un *modewort* potentiellement fourre-tout et souvent utilisé à tort, comme nous allons le

³¹ Cf. « Whose ancient constitution? Ethnicity and the English past, 1600-1800 » (chap. 4), in Kidd, Colin, *British Identities*, pp. 75-98.

³² Thomas Paine, Mary Wollstonecraft, Thomas Christie et John Thelwall entre autres.

³³ Cf. Miles, Robert, « The 1790s: the effulgence of Gothic », in *A Cambridge Companion to Gothic Fiction* ; dir. J. E. Hogle. Cambridge : Cambridge University Press, 2004, pp. 46-8. Le nom du directeur fera désormais référence à cet ouvrage. Smith, R. J., *The Gothic Bequest: Medieval Institutions in British thought, 1688-1863*. Cambridge : Cambridge University Press, 1987, pp. 113-126.

voir, en lieu et place de « germanique », pour renvoyer au groupe ethnolinguistique dans son ensemble.

Cette parenthèse sur l'évolution sémantique de « gothique » n'est pour le moins pas anodine, d'autant plus que plusieurs études ont également exploré l'enchevêtrement indéniable du roman *gothique* et du mouvement romantique.³⁴ En partant du simple constat que la littérature *gothique* soit en très peu de chose gothique et que celle-ci fût initialement classifiée sous des dénominatifs plus judicieux, tels qu'« école terroriste » ou « école allemande » notoirement associées à la maison d'édition Minerva Press,³⁵ la tendance universitaire actuelle est plutôt de reconsidérer cette labélisation pour le moins accidentelle et qui, pourtant, désigne de nos jours une branche d'étude artistique à part entière. Primé pour sa thèse sur le « romantisme gothique » en tant que corrective de la mode littéraire *gothique*, Thomas J. E. Duggett démontre en quoi l'œuvre lakiste visait à réinstaurer l'idéologie saxoniste à l'intérieur d'un projet patriotique purement gothique.³⁶ Duggett se tourne notamment vers cette critique de James Mackintosh pour l'*Endinburg Review* en 1813 dans laquelle ce dernier présente une intéressante histoire évolutive de la littérature anglaise : « We have succesively cultivated a Gothic poetry from nature, a

³⁴ Cf. Hume, Robert D., « Gothic Versus Romantic: A Revaluation of the Gothic Novel », in *Publications of the Modern Language Association* ; vol. 84, n°2 (mars 1969), pp. 282-90. Gamer, Michael, *Romanticism and the Gothic: Genre, Reception, and Canon Formation*. Cambridge : Cambridge University Press, 2000. Gamer, Michael, « Gothic fictions and Romantic writing in Britain », in *A Cambridge Companion to Gothic Fiction*, pp. 85-104. McEvoy, Emma, « Gothic and the Romantics », in *The Routledge Companion to Gothic*; dir. C. Spooner et E. McEvoy. Londres : Routledge, 2007, pp. 19-28. Pour éviter toute confusion sémantique ainsi qu'une surenchère de guillemets, l'emploi de *gothique* au sens critique moderne, c'est-à-dire sans relation explicite avec les anciens Goths, sera dorénavant italicisé.

³⁵ « Gothic fiction is hardly "Gothic" at all », ouvre l'introduction de Jerold E. Hogle au *Cambridge Companion to Gothic Fiction*, p. 1. Cf. également Gamer, Michael, « Gothic fictions and Romantic writing in Britain », p. 87.

³⁶ Duggett, Tom, *Gothic Romanticism: Architecture, Politics, and Literary Form*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010, pp. 6-7, 52-6.

classical poetry from imitation, and a second Gothic from the study of our own ancient poets ». ³⁷ La période élisabéthaine aurait donc produit une littérature chevaleresque, la restauration un renouveau classique, tandis que le « second gothique » renvoie à la première génération romantique de Wordsworth, Coleridge, Southey et Scott, parmi d'autres. Notons que l'œuvre commentée par Mackintosh n'est autre que *De l'Allemagne*³⁸(1813) par Germaine de Staël, pilonné avant sa parution en 1810 sous la censure napoléonienne avant d'être publié à Londres trois ans plus tard.

Une décennie auparavant, Madame de Staël énonça un postulat qui allait révolutionner la critique littéraire, à savoir la division polaire de la littérature européenne en une tradition méridionale homérique et une tradition septentrionale ossianique³⁹dans laquelle se rangeait bien entendu la littérature anglaise. On y retrouve logiquement la prémisse du commentaire de Mackintosh : « les Anglais et les Allemands ont, sans doute, souvent imité les anciens. Ils ont retiré d'utiles leçons de cette étude féconde ; mais leurs beautés originales portant l'empreinte de la mythologie du Nord, ont une sorte de ressemblance, une certaine grandeur poétique dont Ossian est le premier type. »⁴⁰ Ce constat s'inspire en grande partie de la théorie des climats⁴¹remontant au traité

³⁷ Mackintosh, James, « Review of *De l'Allemagne*. Par Madame la Baronne de Staël-Holstein », in *The Edinburgh Review, or Critical Journal* ; vol. 22, n°43 (octobre 1813). Édimbourg : Constable, 1814, p. 207.

³⁸ Staël-Holstein, Anne-Louise Germaine, baronne de, *De l'Allemagne* ; Londres : John Murray, 1813, 3 tomes.

³⁹ « Il existe, ce me semble, deux littératures tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend du Nord; celle dont Homère est la première source, celle dont Ossian est l'origine. Les Grecs, les Latins, les Italiens, les Espagnols et les Français du siècle de Louis XIV, appartiennent au genre de littérature que j'appellerai la littérature du Midi. Les ouvrages anglais, les ouvrages allemands, et quelques écrits des Danois et des Suédois, doivent être classés dans la littérature du Nord, dans celle qui a commencé par les bardes écossais, les fables islandaises et les poésies Scandinaves. » Cf. Staël-Holstein, Anne-Louise Germaine, baronne de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Paris : Maradan, 1800, tome 1, pp. 296-7.

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 297- 8.

médicinal *Des Airs, des Eaux et des Lieux*⁴² rédigé par Hippocrate au V^{ème} siècle av. J.-C. En dépit des problèmes inhérents à tout système de pensée binaire, nous reconnâtrons la dialectique staélienne comme fondatrice de cette thèse sur le romantisme qui, à l’instar de la littérature *gothique*, fut victime d’un label antérieurement apposé et considérablement vulgarisé depuis deux siècles. En effet, ce serait aux critiques victoriens que l’on doit la distinction quasi manichéenne entre le populaire roman de terreur *gothique* et la poésie dite « romantique » jugée de valeur supérieure.

Il est pour le moins difficile de fournir une définition concise de ce qu’on entend aujourd’hui par « romantisme ». L’étymologie la plus évidente du terme est bien entendu celle de son préfixe « roman », qui renvoie au récit médiéval de langue romane, c’est-à-dire issue du latin populaire autrefois parlé dans l’ancien Empire romain d’Occident. Les Anglais qualifièrent ainsi le genre de *romance* par opposition au roman moderne qu’ils rebaptisèrent *novel*. D’acceptation plus large en anglais,⁴³ la terminologie littéraire française de « romance » ne lui admet qu’une signification strictement poético-musicale, désignant un air composé sur « un poème du même nom divisé par couplets, duquel le sujet est pour l’ordinaire quelque histoire amoureuse et souvent tragique », voire un poème

⁴¹ Cf. Staël-Holstein, Anne-Louise Germaine, baronne de, *De la littérature* ; tome 1, p. 300 : « Le climat est certainement l’une des raisons principales des différences qui existent entre les images qui plaisent dans le nord, et celles qu’on aime à se rappeler dans le midi. » Ainsi que Pinna, M., « Un aperçu historique de “la théorie des climats” », in *Annales de Géographie* ; vol. 98, n°547, 1989, pp. 322-5. Elle est remise au goût du jour par Montesquieu, entre autres. Cf. Mercier, Roger, « La théorie des climats des *Réflexions critiques à l’Esprit des Lois* », in *Revue d’Histoire littéraire de la France* ; vol. 58 (janvier-mars et avril-juin 1953), pp. 17-37, 159-74, et Courtois, Jean-Patrice, « Le physique et le moral dans la théorie du climat chez Montesquieu ». *Lectures de l’Esprit des Lois* ; dir. C. Spector et T. Hoquet. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 2004, pp. 101-20.

⁴² Cf. Hippocrate, *Airs, eaux, lieux XII-XXIV—Hippocrate* ; trad. et éd. J. Jouanna. Paris : Les Belles Lettres, 1996, tome 2, part. 2, pp. 219-50.

⁴³ Cf. « romance », in Gleig, George (dir.), *Encyclopædia Britannica; Or, a Dictionary of Arts, Sciences, and Miscellaneous Literature* [...]. Édimbourg : A. Bell et C. Macfarquhar, 1797, vol. 16, pp. 323-5, ainsi que « romance, n. and adj.1. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 06/02/15 à 13:16).

octosyllabique d'origine espagnole « à forte tendance épique et moins porté vers le chant que la ballade », son pendant nordique.⁴⁴ Par conséquent, on prendra garde à ne pas traduire automatiquement l'anglais *romance* par son homonyme français mais plutôt par « roman ». Le problème ne se pose pas sous sa forme adjectivale préhistorique au concept de romantisme, qui, dès la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, évoquait de manière plus ou moins directe le genre du roman médiéval et l'esprit chevaleresque, en appréciation d'une époque, d'une œuvre, d'un personnage, voire d'une personne, d'un idéal, d'un sentiment, d'une atmosphère, d'un paysage, etc.⁴⁵ Dans le vocabulaire courant, l'adjectif pouvait aussi prendre le sens d'« improbable » ou de « fantaisite », tout particulièrement au milieu de « paysages sauvages ».⁴⁶ On attribue la première évolution du terme « romantique » au cercle d'Iéna composé entre autres des frères Schlegel, fondateurs du magazine *Das Athenäum* (1798-1800). La naissance du romantisme allemand donna alors suite à une série de conférences (1801-4) en défense d'une lecture dichotomique de la littérature européenne partagée entre l'avènement du génie romantique et l'ancienne tradition classique, qu'il est d'ailleurs facile de recouper avec la théorie staëlienne. Similairement, le romantisme britannique ne se voulait pas un mouvement fondamentalement novateur, mais plutôt rénovateur d'une culture dite « romantique » plongeant ses racines dans le

⁴⁴ Cf. « Romance » et « Romanze » dans Vaillant, Alain (dir.), *Le romantisme* (dictionnaire). Paris : CNRS Éditions, 2012, pp. 638-9, 649-50.

⁴⁵ « romantic adj. and n. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 06/02/15 à 13:20). Pour une étude plus approfondie de son évolution sémantique et philosophique dans la langue anglaise, cf. Whalley, George, « England / Romantic — Romanticism », in *“Romantic” and Its Cognates: The European History of a Word* ; dir. H. Eichner. Manchester : Manchester University Press, 1972, pp. 157-262.

⁴⁶ Cf. « romantick. *adj.* [from *romance*] », in Johnson, Samuel, *A Dictionary of the English Language: In which the Words are Deduced from Their Originals, and Illustrated in Their Different Significations by Examples from the Best Writers, to which are Prefixed a History of the Language and an English Grammar*. Londres : J. & P. Knapton, T. & T. Longman, A. Millar *et al.*, 1755, vol. 2.

Moyen-Âge européen, et plus spécifiquement dans le Nord, si l'on en croit l'essayiste anglais Nathan Drake : « Chivalry, gallantry, and romantic fiction are more peculiarly the children of the North [...] ». ⁴⁷

Fortement influencées par l'idéalisme allemand, les conférences de Coleridge firent état de ce postulat dès 1808, sans pour autant conclure à l'existence d'une « école romantique » anglaise toutefois pressentie par l'invention narquoise d'une « école des lacs » en laquelle ne pouvaient se reconnaître les premiers concernés, pour la simple raison que le qualificatif de « romantique » ou de « lakiste » était alors davantage empreint de sarcasme que de louange. Il était donc assez logique pour William Maginn de caricaturer Coleridge en tant que « fondateur de l'école romantique de poésie » en juillet 1833 dans le *Fraser's Magazine*. ⁴⁸ Cependant, un laps de temps considérable s'écoula entre cette intuition et sa théorisation par le français Hippolyte de Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise* (1864-9), transmise aux Victoriens par Henri Van Laun, ⁴⁹ jusqu'à son assimilation dans le débat universitaire à l'aube du nouveau siècle. ⁵⁰ Nous conviendrons finalement que la notion « d'école romantique » se révèle difficilement réconciliable avec l'idée de romantisme caractérisé par l'émergence de génies individuels plutôt dissemblables, comme le suggère la composition du « Big Six », ⁵¹ ce discuté canon anglo-britannique formé au cours des années cinquante. Sans surprise, il est toujours aussi

⁴⁷ Drake, Nathan, *Literary Hours; or, Sketches Critical, Narrative, and Poetical*. Londres : T. Cadell & W. Davies, 1804, vol. 3, p. 274.

⁴⁸ Maginn, William, « Gallery of Literary Characters N° xxxviii. Samuel Taylor Coleridge, Esq. », in *Fraser's Magazine for Town and Country* ; vol. 8 (juillet). Londres : James Fraser, 1833, p. 64.

⁴⁹ Taine, Hippolyte, Adolphe, *History of English Literature* ; trad. H. van Laun. Édimbourg : Edmonston & Douglas, 1871, 2 vols.

⁵⁰ Cf. Whalley, George, « England / Romantic — Romanticism », pp. 251-5.

⁵¹ Blake, Wordsworth, Coleridge, Byron, Shelley, Keats.

délicat de départager les deux chronologies romantiques proposées aujourd'hui, à savoir la période séparant le début de la Révolution française en 1789 et le passage du premier « Reform Act » en 1832, ou l'idée d'un siècle romantique (1750-1850) à cheval entre sentimentalisme et victorianisme.⁵² Nous précisons simplement que l'étude qui suit s'insère dans la première d'entre elles mais n'invalide aucunement la seconde, loin de là.

En effet, il est indiscutable que la défense rousseauiste de l'oralité par le Dr. Hugh Blair⁵³ initia un changement radical des mentalités vis-à-vis du folklore ossianique, qui devint bientôt l'expression d'un Nord britannique classique comprenant non seulement les Highlands, mais aussi le Nord anglais et le Sud écossais. Ce fut alors que cet espace géolinguistique relativement malléable devint le véritable berceau domestique de la ballade « romantique » pour des antiquaires tels que Thomas Percy ou John Pinkerton.⁵⁴ Dès lors, toute excursion vers le nord finit par être assimilée à un voyage dans le passé motivé par la recherche d'une antiquité et d'une identité proprement britanniques⁵⁵ et surtout non continentales. En outre, le développement d'un circuit nord-européen se fit également en réaction au Grand Tour de l'élite avant de s'imposer comme une nécessité lorsque la

⁵² Ferber, Michael, *The Cambridge Introduction to British Romantic Poetry*. Cambridge : University Press, 2012, pp. 1-6.

⁵³ Cf. « A Critical Dissertation of the Poems of Ossian » (1763), in Macpherson, James, *The Poems of Ossian*, pp. 345-6, ainsi que Blair, Hugh, *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*. Londres : W. Strahan et T. Cadell, 1783, vol. 1, p. 136 : « [...] yet we must not forget to observe, that spoken Language has a great superiority over written Language, in point of energy or force. »

⁵⁴ Cf. Percy, Thomas, *Reliques of Ancient English Poetry*. Londres : J. Dodsley, 1765, vol. 1, p. xxi : « There is hardly an ancient Ballad or Romance, wherein a Minstrel or Harper appears, but he is characterized by way of eminence to have been "OF THE NORTH COUNTRIE [...]" », ainsi que Pinkerton, John (éd.), *Ancient Scottish [sic] Poetry*. Londres : Charles Dilly, 1786, vol. 1, p. xviii : « [...] the old english bards being all of the north countrie, and their metrical romances being almost Scottish, because the language spoken in the North of England and the South of Scotland was anciently almost the same; as it is at this day. »

⁵⁵ Sam Smiles insiste cependant sur la nature subjective d'un tel processus de reconstitution historique, projetant dans le passé des préoccupations bien contemporaines. Cf. « The Domain of Antiquity » (chap. 1) et « The Past and its Meanings » (chap. 2), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity*, pp. 1-25.

Révolution française dégénéra en guerre civile puis en conflit international (Byrne, pp. 23-7). En effet, il semblerait que Le Grand Tour⁵⁶ passât progressivement de mode vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Victime de sa dimension touristique, celui-ci répondait de moins en moins aux exigences d'instruction et d'épanouissement individuel de cette fin de siècle soumise à d'importants changements socio-culturels et politiques. On assistait alors à la transition de l'idéal horatien du *miscere utile dulci*⁵⁷ vers un creuset préromantique alliant primitivisme des Lumières, sentimentalisme et nouvelles théories esthétiques qui à leur tour enfantèrent une nouvelle attitude face à la nature.⁵⁸ Rappelons que la théorie du sublime⁵⁹ énoncée en 1757 par l'irlandais Edmund Burke entraîna une véritable révolution dans les arts, tandis que les guides esthétiques du paysagiste William Gilpin encouragèrent grandement la redécouverte du territoire britannique dans l'optique pittoresque⁶⁰ qu'il proposait par exemple dans *Observations on the River Wye, and several parts of South Wales, etc. relative chiefly to picturesque beauty; made in the summer of the year 1770*

⁵⁶ Cf. Buzard, James, Michael, *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to 'Culture', 1800-1918*. Oxford : Oxford University Press, 1993. Black, Jeremy, *The British and the Grand Tour*. New York : Routledge, 2010. Sweet, Rosemary, *Cities and the Grand Tour: The British in Italy, c.1690-1820*. Cambridge : Cambridge University Press, 2012.

⁵⁷ C'est-à-dire de « joindre l'utile à l'agréable ».

⁵⁸ Cf. Parks, George B., « The Turn to the Romantic in the Travel Literature of the Eighteenth Century », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 25 (1964), pp. 22-33. Thomas, Keith, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England 1500-1800*. New York : Pantheon Books, 1983. Fjågesund, pp. 135-9.

⁵⁹ Cf. Burke, Edmund, *A Philosophical Enquiry into the Origin of our Ideas the Sublime and Beautiful*; éd. A. Phillips. Oxford : Oxford University Press, 2008. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage. Le premier traité sur le sublime, *Peri hupsous* du Pseudo-Longin, remonterait au I^{er}-III^{ème} siècle, bien que le concept ne soit ostensiblement raisonné qu'à partir du XVII^e. Cf. van Eck, Caroline, Bussels, Stijn, Delbeke, Maarten et al. (dir.), *The Translations of the Sublime: The Early Modern Reception and Dissemination of Longinus' Peri Hupsous in Rhetoric, the Visual Arts, Architecture and the Theatre*. Leyde : Brill, 2012. Ashfield, Andrew, de Bolla, Peter, *The Sublime: A Reader in British Eighteenth-Century Aesthetic Theory*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996. Le Scanff, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*. Seyssel : Éditions Champ Vallon, 2007. Brady, Emily, *The Sublime in Modern Philosophy: Aesthetics, Ethics, and Nature*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.

⁶⁰ Cf. Andrews, Malcolm, *The Search for the Picturesque: Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*. Stanford : Stanford University Press, 1989. Copley, Stephen, Garside, Peter, *The Politics of the Picturesque: Literature, Landscape, and Aesthetics Since 1770*. Cambridge : Cambridge University Press, 1994.

(1782), *Observations, relative chiefly to picturesque beauty, made in the year 1772, on several parts of England; particularly the mountains, and lakes of Cumberland, and Westmoreland* (1786), *Observations, relative chiefly to picturesque beauty, made in the year 1776, on several parts of Great Britain; particularly the High-lands of Scotland* (1789). Dès lors, il n'est point surprenant de voir émerger au tournant du siècle une vision « romantique » de l'espace nord que nous étudierons ici dans une perspective majoritairement britannique :

Ask where's the north? at York, 'tis on the Tweed;
In Scotland, at the Orcades; and there, At Greenland,
Zembla, or the Lord knows where.
No creature owns it in the first degree,
But thinks his neighbour farther gone than he [...].⁶¹

Alexander Pope posait alors une question à laquelle ses successeurs romantiques se chargèrent de répondre à travers leurs œuvres respectives. La physionomie tout en longueur de l'île principale de Grand-Bretagne suggère d'emblée une forte polarité Nord/Sud que l'on retrouve dans la distinction historique entre « North Britain » et « South Britain » remontant officiellement à l'Union des Couronnes. C'est ainsi qu'en 1603, l'Écosse devint officiellement le nord du royaume célébré par Tobias Smollet dans *Humphry Clinker* (1771). En réalité, le partage Nord/Sud du Royaume-Uni ne se limita jamais à la frontière anglo-écossaise mais s'opéra plutôt selon un découpage latitudinale comparable aux trois degrés de « nordicité zonale » définis par le canadien Louis-Edmond Hamelin : Le Moyen Nord, Le Grand Nord et l'Extrême Nord.⁶²

⁶¹ Pope, Alexander, *An Essay on Man II—Pope's Essay on man and Essay on criticism* ; éd. J. B. Seabury. New York : Silver et Burdett & Co., 1900, p. 34, vv. 222-6.

⁶² Hamelin, Louis-Edmond, *Écho des pays froids*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1996.

Il est effectivement avéré que cette démarcation nationale Nord/Sud se retrouve d'abord à l'échelle régionale en Angleterre et en Écosse, suivant un schéma géologique identique (basses-terres/hautes-terres) responsable d'une découpe nord-est et sud-ouest des territoires. En Angleterre, cette frontière interne se matérialise généralement par un tracé reliant l'embouchure du Humber à celle du Mersey via la rivière Trent,⁶³ tandis qu'un découpage strictement géologique partirait de l'estuaire de la Tyne à celle de l'Exe dans le Devon via le versant est des Pennines et le cours de la Severn.⁶⁴ Pour le reste, cette distinction repose historiquement sur des facteurs socio-économiques et culturels ainsi que sur le clivage entre métropole et périphérie. Quoi qu'il en soit, nous retiendrons que « l'extrême Nord » anglais se compose des comtés de Durham, de Northumberland et de Cumbrie.⁶⁵ En Écosse, la démarcation Nord/Sud correspond plus nettement à celle des fameuses et montagneuses hautes-terres d'Écosse délimitées par la « Highland Boundary Fault », cette faille qui s'étend de l'estuaire de la Clyde à la ville côtière de Stonehaven dans l'Aberdeenshire.⁶⁶ D'un point de vue géoculturel, l'OED propose une courbe reliant les villes de Crieff et de Blairgowrie jusqu'à la ville de Nairn au sud de la baie de Moray, toujours d'après la lisière des monts Grampians.⁶⁷ Ceci étant, les Highlands restent avant tout une frontière historique mobile particulièrement influencée par les supposées différences ethniques, linguistiques, politiques et donc culturelles entre Celtes et Anglo-

⁶³ Russell, Dave, *Looking North: Northern England and the National Imagination*. Manchester : Manchester University Press, 2004, p. 16.

⁶⁴ Baker, Alan R. H., Billinge, Mark, « Cultural constructions of England's geography and history », in *Geographies of England: The North South Divide, Material and Imagined* ; dir. A. R. H. Baker, M. Billinge. Cambridge : Cambridge University Press, 2010, pp. 176-7.

⁶⁵ Russell, Dave, *Looking North*, p. 17.

⁶⁶ Cf. Trewin, Nigel H., *The Geology of Scotland*. Bath : Geological Society Publishing House, 2002.

⁶⁷ « highland, n. and adj. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 11/02/15 à 22:13).

Saxons, considérablement exacerbées par la dissidence jacobite qui suivit la destitution de Jacques II durant la Glorieuse Révolution de 1688.⁶⁸ De ce fait, les Highlands sont aujourd'hui communément reconnues comme la terre ancestrale des anciens clans gaéliques. Il émerge alors de ces segmentations une constitution tripartite du Nord britannique comprenant le Nord anglais, l'Écosse et les Highlands, placés au centre de notre étude. Toutefois, d'autres zones septentrionales entrent en considération dans la littérature romantique britannique, dont les archipels supérieurs des Orcades et des Shetland,⁶⁹ la péninsule scandinave,⁷⁰ en particulier la Norvège⁷¹ et la Suède,⁷² ainsi que l'insondable cercle arctique.⁷³ L'omission volontaire de l'Islande, des Îles Féroé, du Canada et du Groënland, bien qu'il soit question des deux derniers dans la recherche du tant convoité Passage du Nord-Ouest,⁷⁴ tient d'une décision pragmatique, notamment celle de tracer un itinéraire direct depuis la métropole britannique vers le pôle Nord. Il s'agissait obligatoirement de limiter l'aire géoculturelle de notre étude en se laissant guider par la seule inclination septentrionale des auteurs retenus, c'est-à-dire William Wordsworth, Sir Walter Scott, Mary Wollstonecraft et Mary Shelley.

⁶⁸ Pittock, Murray G. H., *The Myth of the Jacobite Clans*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2009. Lenman, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain, 1689-1746*. Dalkeith : Scottish Cultural Press, 1995.

⁶⁹ Linklater, Eric, Nicolson, James R., *Orkney and Shetland: An Historical, Geographical, Social, and Scenic Survey*. Londres : Robert Hale, 1990.

⁷⁰ Barton, Hildor Arnold, *Northern Arcadia: Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1998.

⁷¹ Fjågesund, Peter, Symes, Ruth, A., *The Northern Utopia: British Perceptions of Norway in the Nineteenth Century*. New York : Rodopi, 2003.

⁷² Davies, Mark, *A Perambulating Paradox: British Travel Literature and the Image of Sweden, c. 1770-1865*. Lund : Historiska institutionen, Lunds universitet, 1999.

⁷³ Vaughan, Richard, *The Arctic: A History*. Stroud : Sutton Publishing, 2007. McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place: A Human History of the Arctic World*. Chicago : University of Chicago Press, 2007.

⁷⁴ Brandt, Anthony, *The Man Who Ate His Boots : The Tragic History of the Search for the Northwest Passage*. New York : Alfred A. Knopf, 2010. Regard, Frédéric (dir.), *Arctic Exploration in the Nineteenth Century: discovering the Northwest Passage*. Londres : Pickering & Chatto, 2013.

L'appel du Nord dans la littérature romantique britannique s'inscrit clairement dans une démarche néo-historiciste,⁷⁵ pour notamment s'intéresser à la construction d'un imaginaire collectif britannique à travers la représentation « romantique » de l'espace nord— ses paysages, ses habitants, son histoire— et plus particulièrement, en quoi ce dernier présentait un attrait pour de grandes figures littéraires telles que Wordsworth et Scott en tant qu'artistes romantiques et britanniques. Le Nord avait-il alors pour vocation de parfaire l'union politique de 1707 dans la conscience collective ? Par ailleurs, qu'en était-il de la place des périphéries scandinaves et arctiques dans le débat culturel de l'époque ? Se pourrait-il alors que le Nord ne soit pas simplement subjectif, mais aussi source de subjectivité à l'intérieur d'un processus identitaire littéraire et national ? Sans entrer nécessairement dans l'abstraction excessive, il se pourrait que le Nord soit l'une des clés pour comprendre la dynamique réciproque entre idéologie gothique et de ce qui fut qualifié de romantisme britannique.

William Wordsworth (1770-1850) et Sir Walter Scott (1771-1832) sont sans conteste les auteurs rêvés pour une étude latitudinale du romantisme britannique, dans la mesure où tous deux s'illustrèrent par leur valorisation de l'espace nord de l'île. Voilà pourquoi l'exposé qui suit sera divisé en deux parties centrales retraçant une progression septentrionale reliant la région des lacs anglais ou *Lake District*, dans le comté de Cumbrie au nord-ouest de l'Angleterre, à l'extrême Nord écossais, des Highlands jusqu'aux

⁷⁵ Cf. Brook, Thomas, *The New Historicism: And Other Old-fashioned Topics*. Princeton : Princeton University Press, 1991. Gallagher, Catherine, Greenblatt, Stephen, *Practising New Historicism*. Chicago : University of Chicago Press, 2001. Hogle, Jerrold E., « Romanticism and the "schools" of criticism and theory », in *The Cambridge Companion to British Romanticism* ; dir. S. Curran. Cambridge : Cambridge University Press, 2010, pp. 18-27.

Shetland. Précisons tout de même qu'il sera fait appel à l'ensemble du corpus « lakiste » auquel contribuèrent également Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), Robert Southey (1774-1843), Thomas De Quincey (1785-1859), John Wilson (1785-1854) et Dorothy Wordsworth (1771-1855), bien que celle-ci ne fut jamais publiée de son vivant.

Les poèmes « philosophiques » de Wordsworth, soit *L'Excursion*⁷⁶(1814) et *Le Prélude*⁷⁷(1850), constituent les deux premières parties d'un magistral projet inachevé intitulé *The Recluse*. En outre, ces derniers attestent l'attachement profond de l'auteur pour sa région natale, qui le façonna autant sur le plan individuel que poétique. Plus encore, Wordsworth donne à sa fierté régionale une résonance résolument nationale lorsqu'il suggère dans son *Guide to the Lakes*⁷⁸(1810) l'idée embryonnaire d'un parc national qui vit le jour un siècle après sa mort, en 1951.

L'Écosse était en quelque sorte la porte du « Grand Nord britannique » symbolisé par les Highlands que visitèrent William, Dorothy et Coleridge en 1803. Rédigées par Dorothy, les *Recollections of a Tour Made in Scotland A.D. 1803*⁷⁹(1874) retracent l'expérience d'un espace nord collectif, voire fraternel : le Vieux Nord des anciens temps, en souvenir du royaume de Strahclyde (500-800). Toutefois, l'aversion culturelle de Coleridge pour l'Écosse ainsi que sa décision de fausser compagnie aux Wordsworth ne lui permirent pas une communion similaire, à l'instar de Southey, qui accompagna l'ingénieur

⁷⁶ Wordsworth, William, *The Excursion—The Poems* ; éd. J. O. Hayden. Londres : Penguin Books, 1989, vol. 2, pp. 35-289.

⁷⁷ Wordsworth, William, *Le Prélude/The Prelude* ; trad. et éd. L. Cazamian. Paris : Aubier Montaigne, 1949.

⁷⁸ Wordsworth, William, *Guide through the Districts of the Lakes in the North of England, with a Description of the Scenery, &c. for the Use of Tourists and Residents* ; cinquième édition. Kendal : Hudson & Nicholson, 1835, p. 88.

⁷⁹ Wordsworth, Dorothy, *Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803* ; éd. J. C. Shairp. Édimbourg : James Thin, 1981.

civil écossais Thomas Telford sur ses différents chantiers dans les Highlands en 1819. Par contraste, son carnet de voyage⁸⁰ reflète plutôt la condescendance de l'Anglais civilisateur. En dépit de cela, les écrits variés de l'écossais John Wilson, alias « Christopher North », tendent à vérifier la complémentarité du Nord anglais et écossais dans l'imaginaire national, offrant à l'exposé une transition toute choisie.

Inévitablement, la perspective britannique du sujet nous amène à interroger l'exploitation littéraire du Nord écossais par Sir Walter Scott. Ainsi, sa récupération de l'héritage ossianique dans *The Lay of the Last Minstrel*⁸¹(1805) et *The Lady of the Lake*⁸²(1810) servira de prélude à l'étude de quatre romans transfrontaliers, *Waverley*⁸³(1814), *Rob Roy*⁸⁴(1817) et *A Legend of the Wars of Montrose*⁸⁵(1819), prenant tous pour décor les Highlands, sans oublier *The Pirate*⁸⁶(1821), qui pousse l'exploration jusqu'aux confins septentrionaux de la nation, les Shetland. L'occasion nous sera aussi donnée d'analyser conjointement l'argumentaire gothique de ses essais encyclopédiques sur la chevalerie (1818), le théâtre (1819) et le roman (1824)⁸⁷avec celui développé par Coleridge dans ses conférences littéraires de début d'année 1818.⁸⁸

⁸⁰ Southey, Robert, *Journal of a Tour in Scotland in 1819* ; éd. C. H. Herford. Londres : John Murray, 1929.

⁸¹ Scott, Walter, Sir, *The Lay of the Last Minstrel, in six cantos; Ballads and Lyrical Pieces*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835.

⁸² Scott, Walter, Sir, *The Lady of the Lake, in six cantos; Miscellaneous Poems*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835.

⁸³ Scott, Walter, Sir, *Waverley* ; éd. P. D. Garside. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2007.

⁸⁴ Scott, Walter, Sir, *Rob Roy* ; éd. D. Hewitt. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2009.

⁸⁵ Scott, Walter, Sir, *A Legend of the Wars of Montrose* ; éd. J. H. Alexander. Édimbourg : Edinburgh University Press, 1995.

⁸⁶ Scott, Walter, Sir, *The Pirate* ; éd. M. Weinstein, A. Lumsden. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2001.

⁸⁷ Walter, Scott, Sir, *Essays on Chivalry, Romance and the Drama—The Miscellaneous Prose Works of Sir Walter Scott*. Édimbourg : Robert Cadell, 1834, vol. 6.

⁸⁸ « A Course of Lectures », Lecture I-III. Cf. Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge's Essays and Lectures on Shakespeare and other Poets and Dramatists*. Londres : J. M. Dent & Sons, 1914, pp. 213-35.

Pour finir, il fut décidé d'alléger l'introduction à l'aide d'un prologue dédié à la représentation du Nord dans l'historiographie antique, tandis qu'un épilogue aura pour but d'étendre l'appel du Nord aux régions nordiques et arctiques, jusqu'au royaume des glaces éternelles tant convoitées par l'imaginaire britannique.⁸⁹ Ce dernier prendra la forme d'un double commentaire portant sur les *Lettres de Scandinavie*⁹⁰(1796) de Mary Wollstonecraft, ainsi que sur le cadre épistolaire arctique choisi par sa fille Mary Shelley dans *Frankenstein ou le Prométhée moderne*⁹¹(1818). Mais il nous faut, avant d'en arriver là, remonter aux prémices de cet engouement pour le Nord tel qu'il se manifesta chez les Anciens.

⁸⁹ Cf. Spufford, Francis, *I May Be Some Time: Ice and the English Imagination*. Londres : Faber & Faber, 2003.

⁹⁰ Wollstonecraft, Mary, *Letters written during a short residence in Sweden, Norway, and Denmark* ; éd. T. Brekke, J. Mee. Oxford : Oxford University Press, 2009.

⁹¹ Shelley, Mary, Shelley, Percy Bysshe, *Frankenstein, or The Modern Prometheus—The Novels and Selected Works of Mary Shelley* ; dir. B. T. Bennett, éd. N. Crook. Londres : William Pickering, 1996, vol. 1.

Prologue sur le Nord antique : entre gloire et sauvagerie

- I. L'émergence d'une trinité nordique
 - II. Naissance du primitivisme septentrional
 - III. À la recherche d'*Ultima Thule*
-

« À chaque époque son propre Nord » : c'est ce que l'on constate à travers notre histoire et celles d'autres civilisations. Il suffit simplement pour s'en rendre compte de revenir sur les origines gréco-latines de notre culture européenne dans laquelle le Nord commençait où s'arrêtait le monde méditerranéen dans son établissement commercial, politique et linguistique. La Thrace était donc pour ainsi dire la porte du Nord chez les anciens grecs, et ses montagnes, la lisière d'un mystère géographique qui ne cessa jamais de fasciner l'imaginaire des civilisations grecque et romaine. Cet imaginaire peuplé de dieux et de héros issus d'une mythologie fertile côtoyait alors le domaine naissant des sciences géographiques afin de définir la carte du Nord et ses territoires inexplorés. L'espace nord se définit dans un premier temps comme l'antithèse du territoire grec, à savoir par un climat continental extrêmement froid, comparé aux températures du pourtour méditerranéen, qui ne facilitait en rien l'agriculture, fierté du peuple hellénique. La rudesse du climat allait de pair avec une terre inhospitalière que les Grecs s'imaginaient stérile dans sa totalité. Ce découpage géographique net nous renvoie évidemment à la partition climatique grecque de la terre en cinq zones, soit une zone torride enserrée par deux zones tempérées cernées chacune par une zone froide correspondant aux extrémités polaires de notre globe. Les Grecs, qui habitaient donc la zone tempérée supérieure, estimaient les bordures de leur œkoumène moins habitables et conséquemment moins propices à l'émergence d'une « civilisation » en tant que telle.⁹²

⁹² Cf. Besse, Jean-Marc, *Les grandeurs de la terre : aspects du savoir géographique à la Renaissance*. Paris : ENS Éditions, 2003, pp. 46-63.

Directement inspiré de la théorie des climats d'Hippocrate, au sujet notamment des peuples scythes, asiatiques et européens,⁹³ Aristote peut être aujourd'hui cité comme l'un des pères de l'ethnocentrisme européen :

Les peuplades des régions froides, c'est-à-dire de l'Europe sont pleines de cœur mais sont plutôt dépourvues d'intelligence et d'habileté, c'est pourquoi elles vivent plutôt libres, mais ne s'organisent pas en cités et ne sont pas capables de commander à leurs voisins [...] La race des Hellènes, comme elle occupe une région intermédiaire [Europe/Asie], partage certains <caractères> avec les deux <groupes précédents>. Elle est à la fois pleine de cœur et intelligente. C'est pourquoi elle mène une vie libre sous les meilleures institutions politiques et est capable de commander à tous <les peuples>, <pour peu> qu'elle arrive à une organisation politique unique [...].⁹⁴

L'élite savante grecque avait donc reconnu l'influence indiscutable du climat sur les sociétés humaines et leur mode de développement, sans toutefois partager la méthode objective développée par l'ethnographie moderne. Le discours de Strabon sur les régions extrêmes réputées inhabitables se fonde d'ailleurs sur le même principe ethnocentrique : « On sait que toute contrée reléguée aux extrémités de la terre habitée, par cela seul qu'elle touche à cette zone inclémentaire que l'excès de la chaleur ou du froid rend inhabitable, se trouve vis-à-vis de la zone tempérée dans un état de désavantage et d'infériorité marquée. »⁹⁵ C'était en effet le cas de « l'Éthiopie » au sud (Géo. XVII, ii, 1 ; tome 3, p. 460) et de « l'île d'Ierné » (Irlande) au nord, alors qu'il y avait matière à douter de l'habitabilité de l'encore plus lointaine « île de Thulé » (Géo. IV, v, 4-5 ; 1867, tome 1, pp. 33-4). De toute évidence, l'idée du Nord était chez les grecs profondément ancrée dans un déterminisme environnemental conjuguant géographie et ethnographie.

⁹³ Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* XII-XXIV, pp. 219-50.

⁹⁴ Aristote, *Les Politiques* VII, vii ; trad. et éd. P. Pellegrin. Paris : GF Flammarion, 1993, p. 470-1.

⁹⁵ Strabon, *Géographie* XVII, ii, 1 ; trad. et éd. A. Tardieu. Paris : Librairie Hachette et C^{ie}, 1880, tome 3, p. 460. L'abréviation « Géo. » suivie d'une tomaiison fera dorénavant référence à cette œuvre.

I. L'émergence d'une trinité nordique

Les peuples du Nord avaient bel et bien une place prédominante dans l'histoire des idées antiques et tout particulièrement dans l'émergence du primitivisme que nous aborderons dans un premier temps à travers les descriptions variées de trois grands peuples du septentrion : les Scythes, les Celtes et les Germains. Il sera alors question de dégager l'essence « nordique » qui unissait ces peuples aux yeux des observateurs gréco-romains à la fois fascinés et intimidés par ces hommes du froid.

1. Un phénotype commun

L'un des premiers signes particuliers des peuples du Nord était bien entendu leur apparence physique qui les opposait quelque peu au type méditerranéen. Dans l'ensemble, il ressort des écrits antiques un portrait relativement uniforme. Les Germains de Tacite sont d'ailleurs parfaitement à l'image de cet archétype nordique : « [...] l'apparence, elle aussi, pour autant que la chose est possible en un si grand nombre d'hommes, est la même chez tous : yeux farouches et bleus,⁹⁶ cheveux d'un blond ardent, grands corps [...] ».⁹⁷ On retrouve une description semblable chez Diodore de Sicile, qui s'attarde ici sur l'apparence

⁹⁶ Aristote généralise la couleur azur des yeux à l'ensemble des peuples du Nord en invoquant différentes raisons, dont une liée au climat : « Est-ce que les yeux sont bleus par l'excès de la chaleur interne [...] ? Donc, de même que les yeux des habitants du nord sont bleus du fait que la chaleur intérieure est empêchée de sortir par le froid extérieur [...] », cf. Aristote, *Problèmes XIV*, 14 ; trad. et éd. P. Louis. Paris : Les Belles Lettres, 1993, tome 2, p. 53.

⁹⁷ Tacite, *La Germanie IV* ; trad. et éd. J. Perret. Paris : Les Belles Lettres, 1997, p. 72. L'abréviation « Ger. » fera dorénavant référence à cette œuvre.

des Gaulois : « Les Gaulois sont grands de taille ; ils ont la chair molle et la peau blanche : leurs cheveux sont naturellement blonds, et ils cherchent par des moyens artificiels à rehausser cette couleur : ils les lavent fréquemment avec une lessive de chaux. »⁹⁸ Ammien Marcellin ajoutera plus tard qu'ils inspiraient aussi « la crainte par leur regard sauvage [...] ».⁹⁹ De plus, on sait que leur blondeur fut à l'origine d'une mode capillaire à Rome que des auteurs comme Tertullien, la jugeant peu patriotique, contestèrent vivement : « J'en vois quelques-unes donner à leur chevelure la teinte blonde du safran. Honteuses de leur patrie, elles regrettent de n'être pas des filles de la Germanie ou des Gaules. »¹⁰⁰ En ce qui concerne les Scythes, il existe relativement peu d'éléments dans les récits antiques pouvant les apparenter physiquement au type nordique, mise à part la description d'un peuple voisin à la Scythie d'Hérodote appelé les Budins : tous avaient « les yeux remarquablement bleus et le poil [les cheveux ?] roux. »¹⁰¹ Quoiqu'il en fût, il est évident que l'apparence de ces peuples s'accordait parfaitement avec leur réputation de férocité.

⁹⁸ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile* V, 28 ; trad. et éd. F. Hofer. Paris : Librairie Hachette et C^{ie}, 1865, tome 2, p. 28. L'abréviation « *Bibli.* » suivie d'une tomaine fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁹⁹ Marcellin, Ammien, *Histoire*, XIV, xii, 1 ; trad. et éd. J. Fontaine. Paris : Les Belles Lettres, 1977, tome 4, part. 1, p. 143.

¹⁰⁰ Tertullien, *De l'ornement des femmes* II, 6—*Œuvres de Tertullien* ; trad. et éd. E.-A. de Genoude. Paris : 1852, tome 3, p. 321.

¹⁰¹ Hérodote, *Histoires d'Hérodote* IV, 108 ; trad. P. H. Larcher, éd. E. Pessoneaux. Paris : Charpentier, 1889, p. 319. L'abréviation « *Hist.* » fera dorénavant référence à cette œuvre. Ni Hérodote, ni Hippocrate, ni Ovide ne purent dire quelle était la couleur des yeux et des cheveux des Scythes, sachant qu'une seule et même description physique ne pouvait certainement pas s'appliquer à l'ensemble des tribus comprises par cette appellation générique et confuse d'un point de vue ethnographique.

2. De grandes nations guerrières

a. Une témérité hors du commun

D'après Lucain, le climat du Nord engendra des races de guerriers redoutables : « tout peuple né sous les frimas du nord est indomptable à la guerre, il aime la mort ; partout où l'on ira du côté de l'Orient et des climats chauds, on ne trouvera que peuples amollis par la douceur du ciel. »¹⁰² Cette réputation guerrière des septentrionaux se trouvait en l'occurrence attestée par de nombreux témoignages tout au long de l'Antiquité. Ainsi Strabon raconte-t-il que les nomades scythes avaient « plutôt les mœurs guerrières qu'ils n'[avaient] le goût du brigandage » (Géo. VII, iv, 6 ; 1873, tome 2, p. 40), tandis que Diodore de Sicile fait remarquer comment « grâce à leur force et à leur courage, ils entrèrent en possession d'une contrée étendue, et la nation s'éleva au rang d'un État puissant et glorieux » (*Bibli.* II, 43 ; tome 1, p. 63). Horace vante également la bravoure des Gaulois¹⁰³ et des Sygambres en toute fin de son ode à Auguste, empereur de « la Gaule, qui ne craint pas la tombe » et de ses voisins germains « qui font du carnage leur joie. »¹⁰⁴ Les deux peuples qui partageaient ce mépris de la mort puisaient, semble-t-il, leur témérité dans leur croyance en l'immortalité de l'âme. Pomponius Mela pensait ainsi que le dogme de l'immortalité enseigné aux Gaulois par leurs druides avait sans doute comme fonction

¹⁰² Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale)* VIII ; trad. et éd. A. Bourguery. Paris : Les Belles Lettres, 1929, tome 2, pp. 103-4, vv. 363-7.

¹⁰³ La férocité des guerriers celtes s'accroît d'ailleurs en fonction de leur nordicité : « On remarque aussi qu'ils sont plus belliqueux à proportion qu'ils sont plus avancés vers le Nord et plus voisins de l'Océan » (Géo. IV, iv, 2 ; tome 1, p. 324).

¹⁰⁴ Horace, *Odes* IV, 14 ; trad. et éd. F. Villeneuve. Paris : Les Belles Lettres, 1997, p. 185, vv. 49-52.

première de « les rendre plus braves au combat. »¹⁰⁵ L'historien Appien d'Alexandrie en arrive à la même conclusion lorsqu'il parle du chef Suève Arioviste et de ses Germains faisant preuve au combat « d'une audace sans bornes, pleins de mépris pour la mort parce qu'ils espéraient revivre [...] ».¹⁰⁶ La doctrine de la métempsychose justifierait donc en grande partie la bravoure légendaire des septentrionaux sur les champs de batailles.

b. La participation des femmes aux combats

Un usage marquant de la part des peuples du Nord aurait été celui d'amener les femmes à la guerre comme l'atteste Pomponius Mela dans sa description des Sarmates, « peuple guerrier, libre, indomptable et à ce point barbare et cruel que même les femmes prennent part aux guerres, avec les hommes, et, pour les y rendre aptes, on leur brûle dès la naissance le sein droit. »¹⁰⁷ Hérodote produit d'ailleurs le récit des origines de ce peuple résultant de l'union d'une tribu scythe avec les célèbres Amazones à la suite d'une confrontation armée (*Hist.* IV, 110-117, pp. 320-3). Chez Strabon, les femmes cimbres de Germanie septentrionale prenaient part à toutes les expéditions en se livrant soit à des sacrifices de prisonniers en qualité de prêtresses, soit à des manœuvres d'intimidation sur l'ennemi qui consistaient à « frapper les claies d'osier qui recouvraient leurs chariots, faisant ainsi à dessein un bruit épouvantable » (*Géo.* VII, ii, 3 ; tome 2, p. 10-1). Cependant, l'exemple le plus héroïque et terrifiant reste celui des femmes celtes de la tribu des Ambrons, mis en déroute par les troupes du général romain Marius :

¹⁰⁵ Pomponius, *Chorographie* III, ii, 19 ; trad. et éd. A. Silberman. Paris : Les Belles Lettres, 1988, p. 73.

¹⁰⁶ Appien d'Alexandrie, *Histoire romaine* IV, i, 3 (Les Celtiques)—*Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules* ; trad. et éd. E. Cougny. Paris : Librairie Renouard, 1883, tome 4, p. 15.

¹⁰⁷ Pomponius, *Chorographie* III, iv, 34, p. 76.

Là, les femmes, se portèrent à leur rencontre, armées d'épées et de haches, avec d'horribles hurlements de rage ; elles repoussaient à la fois les fuyards et les poursuivants, les premiers comme traîtres, les seconds comme ennemis. Mêlées aux combattants, de leurs mains nues, elles arrachaient les boucliers des Romains et saisissaient leurs épées, supportant blessures et mutilations et gardant jusqu'à la mort un courage inébranlable.¹⁰⁸

On peut alors très bien imaginer l'effroi que devaient éprouver les lecteurs de Tacite et de Mela à l'idée de se retrouver face à ces hordes barbares venues du froid.

c. Décollations rituelles

Cependant, la terreur d'une telle confrontation se focalisait tout particulièrement sur un rituel guerrier, sujet d'effervescence pour l'observateur « civilisé » grec ou romain, celui de la décapitation. D'après Hérodote, tout guerrier scythe désireux d'avoir sa part du butin « coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi [...] sans cela, il en sera privé » (*Hist.* IV, 64 ; p. 302). Outre sa valeur de gage de bravoure, un crâne, souvent celui d'un grand ennemi, faisait office de trophée une fois qu'il avait été converti en coupe à boire par son propriétaire : « Ils scient le crâne au-dessous des sourcils, et le nettoient [...] les riches non seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans [...] » (*Hist.* IV, 65 ; p.303). De son côté, Diodore de Sicile raconte que les Gaulois se livraient également à une moisson de têtes en cas de victoire : « Aux ennemis tombés, ils coupent la tête et l'attachent au cou de leurs chevaux [...] Ils clouent ces trophées aux maisons, ainsi que d'autres le font à l'égard des animaux pris à la chasse » (*Bibli.* V, xxix ; tome 2, pp. 29-30). Encore une fois, le crâne d'un ennemi renommé pouvait se voir transformer en récipient à boisson comme ce fut le cas pour le

¹⁰⁸ Plutarque, « Vie de Marius » XIX, 9—*Vies parallèles* ; trad. A.-M. Ozanam, dir. F. Hartog, éd. C. Mossé, J. M. Pailler et R. Sablayrolles. Paris : Gallimard, 2001, p. 780.

malheureux consul romain Postumius, après que son armée et lui furent massacrés par des Celtes postés en embuscade dans la forêt de Litana : « Les Boïens, triomphants, portèrent dans le temple qui est le plus vénéré chez eux les dépouilles enlevées au cadavre et la tête coupée du général. Puis, après avoir nettoyé la tête, comme c'est la coutume chez eux, ils incrustèrent le crâne d'or ; c'était pour eux un vase sacré qui servait à faire des libations les jours de fêtes, en même temps qu'une coupe pour le prêtre et le desservant du temple. »¹⁰⁹ Ce rite boïen, relique d'une religion guerrière, relève à peu de chose du sacrifice humain traditionnellement répudié par les sociétés grecque et romaine.

3. De la sauvagerie des peuples du Nord

a. Des adeptes du sacrifice humain

Bien que ces dernières ne fussent pas réellement étrangères à cette pratique,¹¹⁰ le sacrifice d'humains constituait paradoxalement à leurs yeux l'acte ultime de barbarie. Hérodote raconte par exemple comment les Scythes procédaient à l'immolation d'un centième de leurs prisonniers de guerre : « Ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines, les égorgent ensuite sur un vase, [...] coupent le bras droit avec l'épaulé à tous ceux qu'ils ont immolés, et les jettent en l'air [...] » (*Hist.* IV, 62 ; p. 302). Jules César fut, quant à lui, le premier à nous informer d'un rite sacrificiel singulier

¹⁰⁹ Tite-Live, *Histoire romaine* XXIII, xxiv ; tome 13, trad. et éd. P. Jal. Paris : Les Belles Lettres, 2001, p. 42.

¹¹⁰ Cf. Bonnechère, Pierre, *Le sacrifice humain en Grèce ancienne*. Liège : Presses universitaires de Liège, 1994. Web. <http://books.openedition.org/pulg/1031> (le 25/03/15 à 20:25). van Haepelen, Françoise, « Sacrifices humains et mises à mort rituelles à Rome : quelques observations », in *Violence, conciliation et répression : Recherches sur l'histoire du crime, de l'Antiquité au XXI^e siècle* ; dir. A. Musin, X. Rousseaux, F. Vesentini. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain, 2008, pp. 243-262.

autrefois pratiqué par les Gaulois : « Certaines peuplades ont des mannequins de proportions colossales, faits d'osier tressé, qu'on remplit d'hommes vivants : on y met le feu, et les hommes sont la proie des flammes. »¹¹¹ Strabon assure le lecteur que les Romains avaient fait renoncer les Gaulois à cette cérémonie, ainsi qu'à d'autres sacrifices humains tout aussi cruels les uns que les autres.¹¹² Tacite parle, pour sa part, de sacrifices humains occasionnels effectués par les Germains au dieu Mercure (*Ger.* IX, p. 75). Le peuple des Semnons, nous dit-on, se rassemblait à « époques fixées » dans une forêt sacrée où ces derniers engageaient leur culte en immolant un homme à la divinité (*Ger.* XXXIX, p. 94).

b. Le vice d'ivrognerie

Sur le même plan moral, bien que de gravité moindre, on réalise que les écrits gréco-romains condamnaient souvent l'ivrognerie à laquelle se seraient jadis adonnés grands nombres de barbares. Ce type de débauche était d'ailleurs considéré, non sans hypocrisie de la part des accusateurs, comme inhérent aux mœurs des peuples du Nord. Ce fut Hérodote qui rendit l'intempérance des Scythes proverbiale,¹¹³ avant que Platon ne s'en servît pour mieux exalter la modération athénienne : « [...] tandis que les Scythes et les Thraces, qui boivent le vin pur, les femmes autant que les hommes, et qui le répandent sur leurs

¹¹¹ César, Jules, *Guerre des Gaules* VI, 16 ; trad. et éd. L.-A. Constans. Paris : les Belles Lettres, 1989, tome 2, p. 188.

¹¹² « [I]l était d'usage, par exemple, que le malheureux désigné comme victime reçût un coup de sabre <à l'endroit des fausses côtes,> puis l'on prédisait l'avenir d'après la nature de ses convulsions <et cela en présence des Druides>, [...] tantôt [...] la victime était tuée <lentement> à coups de flèches, tantôt ils la crucifiaient dans leurs temples [...] » (*Géo.* IV, iv, 5 ; tome 1, p. 328).

¹¹³ Une négociation entre Cléomène et des Scythes nomades tourna à l'orgie et fit par la suite perdre au roi de Sparte sa raison et sa vie : « Ils [Spartiates] ajoutent que depuis ce temps, quand ils veulent boire du vin pur, ils se disent l'un à l'autre : Imitons les Scythes » (*Hist.* VI, 84 ; pp. 448-9).

vêtements, se sont faits à l'idée qu'ils observent une coutume belle et béatifiante ».¹¹⁴ Diodore de Sicile nous propose d'ailleurs un parallèle évident avec les Gaulois : « Aimant jusqu'à l'excès le vin que les marchands leur apportent sans mélange, ils en boivent si avidement que, devenus ivres, ils tombent dans un profond sommeil ou dans des transports furieux » (*Bibli.* V, 26 ; tome 2, p. 27). Quant aux Germains de Tacite, leur ivresse prolongée passait pour contraire à la bienséance romaine : « Passer à boire le jour et la nuit n'est une honte pour personne » (*Ger.* XXII, p. 84). Tout en reconnaissant une certaine utilité politique aux beuveries germaniques, il ne manque pas cependant de faire remarquer que les querelles qui en résultent « s'achèvent rarement sur des injures, [mais] plus souvent sur un meurtre et des blessures » (*Ibid.*).

Par conséquent, si on en croit les témoignages et chroniques des Anciens sur le sujet, il existait bel et bien dans l'imaginaire gréco-romain un archétype « nordique » affichant un portrait physique et moral plus ou moins uniforme résultant manifestement d'un déterminisme environnemental.¹¹⁵ A en croire le système de « motifs ethnographiques errants » élucidé par Eduard Norden,¹¹⁶ il y a fort à parier que l'ignorance inavouée de nombreux auteurs antiques, pour cause de sources inégalement fiables ou lacunaires, les ait poussés par dépit à généraliser dans leurs travaux la description d'un peuple à l'autre. C'est d'ailleurs ainsi que les Bastarnes se virent alternativement identifiés par différents auteurs

¹¹⁴ Platon, *Les Lois* I, 637 e [Œuvres] ; trad. et éd. E. Des Places. Paris : Les Belles Lettres, 1951, tome 11, part. 1, p. 19.

¹¹⁵ Strabon ne déclara-t-il pas au sujet des Gaulois que « certaines coutumes qui dénotent quelque chose de féroce et de sauvage dans leur caractère [...] se retrouvent, il faut le dire, chez la plupart des nations du Nord ? » (*Géo.* IV, iv, 5 ; tome 1, p. 327).

¹¹⁶ Ou « ethnographische Wandermotive », cf. Norden, Eduard, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*. Leipzig: Teubner, 1920, pp. 124-27.

romains comme scythes, chez Dion,¹¹⁷ germains, chez Pline l’Ancien,¹¹⁸ et finalement comme celtes, chez Tite-Live.¹¹⁹ Mais quel intérêt auraient donc les études romantiques britanniques à se replonger dans les pages de l’ethnographie classique concernant les anciens peuples du septentrion ? Il faut tout d’abord prendre conscience de l’importance du culte des ancêtres dans les différents mouvements nationaux d’affirmation identitaire, notamment à l’époque des premiers nationalismes européens.¹²⁰ De ces connaissances dépendaient surtout la compréhension de l’archéologie culturelle britannique au sein de laquelle se dessina à l’aube du romantisme une rivalité entre celtisme et gothicisme. Sachons aussi que la Déclaration d’Arbroath reconnaissait quatre siècles plus tôt les Scythes comme ancêtres historiques du peuple écossais,¹²¹ la preuve avancée étant que l’apôtre André, saint Patron d’Écosse, prêcha auparavant la parole du Christ en Scythie.¹²² A présent, il sera question du traitement primitiviste, soit de l’idéalisations dont firent l’objet les anciens peuples du Nord dans la littérature antique.

¹¹⁷ Dion, Cassius, *Histoire romaine* LI, xxiii, 3 ; trad. Freyburger-Galland et M.-L., éd. J.-M. Rodaz. Paris : Les Belles Lettres, 1991, p. 114.

¹¹⁸ Pline l’Ancien, *Histoire naturelle* IV, 25 ; trad. et éd. E. Littré. Paris : Firmin-Didot & Co., 1877, tome 1, p. 198.

¹¹⁹ Tite-Live, *Histoire romaine*, XL, lvii ; trad. et éd. C. Gouillart. Paris : Les Belles Lettres, 1986, tome 30, p. 87.

¹²⁰ Poliakov, Léon, *Le mythe aryen : essai sur les sources du racisme et des nationalismes*. Paris : Calmann-Lévy, 1971.

¹²¹ Écrit en latin, ce premier manifeste pour l’indépendance de l’Écosse face à l’Angleterre fut promulgué le 6 avril 1320 à l’abbaye d’Arbroath. On suspecte l’auteur de n’être autre que son abbé Bernard de Linton, également chancelier d’Écosse. Il s’agissait d’obtenir du Pape Jean XXII sa reconnaissance du royaume d’Écosse, malgré l’opposition de la monarchie anglaise des Plantagenêt : « They journeyed from Greater Scythia by way of the Tyrrhenian Sea and the Pillars of Hercules, and [...] they took possession of that home with many victories and untold efforts; and, as the historians of old time bear witness, they have held it free of all bondage ever since. » Cf. *The Declaration of Arbroath* ; trad. J. Fergusson, éd. A. Borthwick. Édimbourg : National Archives of Scotland (avril 2009), p. 2, §2 (fichier PDF). Web. www.nas.gov.uk/downloads/declarationarbroath.pdf (le 04/01/12 à 15:51).

¹²² « Nor would He have them confirmed in that faith by merely anyone but by the first of His Apostles—by calling, though second or third in rank—the most gentle Saint Andrew, the Blessed Peter’s brother, and desired him to keep them under his protection as their patron forever » (*Ibid.*, §3).

II. Naissance du primitivisme septentrional

Le primitivisme européen de l'époque moderne émane effectivement d'une ancienne dialectique opposant la civilisation à l'état de nature. Alors qu'elles étaient officiellement taxées de sauvages, les sociétés primitives du Nord incarnaient aussi la simplicité des origines que les Grecs estimaient avoir perdue au cours de leur odysée vers la civilisation, une croyance fondamentalement humaine en somme. Strabon fut sans doute le premier à identifier ce phénomène d'idéalisation en expliquant qu'il découlait naturellement de l'éloignement géographique, condition de l'exotisme, et ne constituait aucunement une invention homérique.¹²³ On fera d'ailleurs remarquer que cette analyse convient tout autant à l'histoire des idées européennes modernes. En revanche, les historiens du siècle dernier s'accordaient à penser que les galactophages septentrionaux mentionnés dans l'*Iliade*¹²⁴ étaient bel et bien à l'origine de l'idéal scythique dans la culture grecque.¹²⁵ Voici donc comment le nomade scythe éleveur de chevaux devint le parangon du Nord primitif d'abord défini par les vertus de frugalité et de justice.

¹²³ « [S]eulement, j'ai voulu constater qu'il y avait eu chez les anciens, aussi bien que chez les modernes, une sorte de tradition commune représentant ces Nomades, ceux surtout qui vivent isolés aux extrémités de la terre, comme des peuples qui se nourrissent uniquement de laitage, qui savent se passer de richesses, et qui ont plus que les autres hommes le sentiment de la justice, mais que ce n'était là en aucune façon une invention d'Homère » (*Géo.* VII, iii, 9 ; tome 2, p.26).

¹²⁴ « [...] la terre des Thraces cavaliers, celle des Mysiens experts au corps à corps, celle des nobles Hippémolgues, qui ne vivent que de laitage, et celle des Abies, les plus justes des hommes. » Cf. Homère, *Iliade* XIII ; trad. et éd. P. Mazon, collab. P. Chantraine *et alli.* Paris : Les Belles Lettres, 1992, tome 3, p. 3, vv. 3-6.

¹²⁵ Cf. Riese, Alexander, *L'idéal de justice et de bonheur dans la vie des peuples du Nord*, p. 13. Lovejoy-Boas, pp. 288-90.

1. La projection d'un idéal moral

a. Des modèles de résilience et de frugalité

Cette existence rudimentaire fit aussi la renommée de la nation germanique sous l'empire romain, en particulier dans les écrits de Sénèque. On retient de son discours stoïcien que les Germains « endurci à tout supporter »,¹²⁶ et tout particulièrement la nature inhospitalière du Nord, n'en étaient pas moins un peuple heureux : « Un éternel hiver, un ciel sinistre les accablent, un sol stérile leur donne une maigre subsistance ; ils n'ont contre la pluie que des huttes de chaume ou de feuillage, se démènent sur des marais durcis par les glaces, et font pour assurer leur vie la chasse aux bêtes féroces. Les trouves-tu malheureux ? »¹²⁷ Virgile nous conte pareillement que les rigueurs de l'hiver scythique ne perturbaient en rien les simples réjouissances auxquelles s'adonnaient les natifs de la région : « [...] ils mènent une vie d'insouciant inaction [...] , ils la passent à jouer et boivent joyeusement une liqueur d'orge fermentée¹²⁸ et de sorbes acides, contrefaçon du jus de la vigne. Telle est, sous la constellation de l'Ourse hyperboréenne, la vie d'une race d'hommes sauvages, que bat l'Eurus venu du Riphée, et qui se couvre le corps de fauves pelletries. »¹²⁹ On est donc aucunement surpris, au vu d'un tel exemple de rusticité, de lire chez Justin que ces derniers « dédaignent l'or et l'argent, autant que le reste des hommes les

¹²⁶ Sénèque, *De la colère* I, xi, 3—*Dialogues* ; trad. et éd. A. Bourguery. Paris : Les Belles Lettres, 1971, tome 1, pp. 13-4.

¹²⁷ Sénèque, *De la providence* IV, 14-15—*Dialogues* ; trad. et éd. R. Waltz. Paris : Les Belles Lettres, 1970, tome 4, p. 22.

¹²⁸ Boisson identique chez les Germains de Tacite (*Ger.* XXIII, p. 84).

¹²⁹ Virgile, *Géorgiques* III ; trad. E. de Saint-Denis, éd. R. Lesueur. Paris : Les Belles Lettres, 1995, p. 51, vv. 376-83.

convoient », ¹³⁰ alors que son aîné Tacite nous confirme l'intérêt moindre des Germains à l'égard de ces minerais : « La possession et l'usage de ces métaux ne les occupent pas comme nous » (*Ger.* V, p. 73). Pour ce qui est des Celtes, il suffit de consulter Diodore de Sicile pour se rendre compte que les Bretons insulaires, ayant conservé « leurs mœurs primitives », partageaient en tout point ce mode de vie béni par le dénuement caractéristique des nations septentrionales : « Ils mènent une vie sobre, et ils ignorent le luxe que produit la richesse. L'île Britannique est fort peuplée ; l'atmosphère y est entièrement froide, cette île étant située sous l'Ourse. Elle est gouvernée par plusieurs rois et chefs qui la plupart du temps vivent en paix entre eux » (*Bibli.* V, xxi ; tome 2, p. 22). Les primitivistes gréco-romains pensaient également qu'une existence aussi paisible ne pouvait perdurer sans une justice idyllique.

b. Le Nord : terre de justice ?

Les Scythes glorifiés par Trogue de Pompée restent donc fidèles à la maxime homérique les célébrant comme les « plus justes des hommes ». En effet, ces derniers entretenaient pragmatiquement la plus grande aversion au larcin : « La justice est gravée dans les cœurs, plutôt qu'imposée par les lois ; le vol est à leurs yeux le plus grand des crimes : habitués à laisser leurs nombreux troupeaux errer en liberté dans les bois, sur quel bien pourraient-ils compter, si le vol restait impuni ? » ¹³¹ La formulation de Justin évoque immédiatement celle de Tacite sur la justice naturelle de Germanie, où « là-bas les bonnes mœurs ont plus d'empire qu'ailleurs les bonnes lois » (*Ger.* XIX, p. 82). On sait également

¹³⁰ Justin, *Histoire universelle de Justin extraite de Trogue de Pompée* II, 2 ; trad. J. Pierrot et E. Boitard. Paris : C. L. F. Panckoucke, 1833, tome 1, p. 41.

¹³¹ *Ibid.*, pp. 41-3.

grâce à lui de quelle façon les Germains rendaient justice (*Ger.* XI-XII, pp. 77-8) et pourquoi le nom des Chauques y fut particulièrement associé : « [...] ils ne suscitent eux-mêmes aucune guerre, ils ne se font jamais voleurs ou brigands pour piller [...] ils ne recourent pas à l'injustice » (*Ger.* XXXV, p. 91). Pour garantir la justice, les Gaulois s'en remettaient à la sagesse de leurs druides : « [...] enfin les Druides, [...] sont réputés les plus justes des hommes, et, à ce titre, c'est à eux que l'on confie l'arbitrage des contestations soit privées soit publiques : anciennement, les causes des guerres elles-mêmes étaient soumises à leur examen [...] » (*Géo.* IV, iv, 4 ; tome 1, p. 327). La justice des peuples du Nord s'imposait aux yeux des idéalistes antiques comme une disposition naturelle qui s'expliquait facilement par la prévalence de la vertu et des bonnes mœurs au sein de ces sociétés primitives.

c. Les vertus du bon sauvage

On pourrait ainsi voir en la personne du prince scythe Anarchis, l'un des sept sages de la Grèce présocratique, le père historique du bon sauvage dont la franchise légendaire donna lieu au proverbe : « Parler comme un Scythe »,¹³² que nous restitue Diogène Laërte. Dans sa verve poétique, Tacite fait d'ailleurs des Germains les héritiers de ce « parler scythe » ou franc-parler : « Cette nation, qui n'a ni ruse, ni finesses, dévoile encore mieux [dans l'ivresse] les secrets de son cœur dans la liberté de propos sans retenue ; la pensée de chacun s'y dévoile donc à nu » (*Ger.* XXII, p. 84). Cette noble disposition d'esprit se retrouvait également chez leurs voisins Gaulois : « [...] la cause en est dans leur caractère

¹³² Diogène Laërte, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité* I, viii, 101 [suivies de la vie de Plotin par Porphyre] ; trad. et éd. C. Zevort. Paris : Charpentier, 1847, tome 1, p. 49.

franc et généreux qui fait qu'ils sentent l'injure de leurs voisins comme la leur propre et s'en indignent avec eux » (*Géo.* IV, iv, 2 ; tome 1, p. 323). D'autre part, la vertu des femmes scythes était, selon Horace, le seul garant d'une union réussie : « [...] on n'y voit point l'épouse mener, bien dotée, son mari et prêter l'oreille à un bel amant. La plus riche dot, chez eux, c'est la vertu des parents, c'est une chasteté qui, dans un lien sans retour, redoute un second mari ; on y tient la faute pour sacrilège, ou bien la mort en est le prix. »¹³³ Tacite prétend ce crime extrêmement rare dans la société germanique, en indiquant que la loi réservait aux maris le droit de punir leur femme adultère selon un rituel préétabli (*Ger.* XIX, p. 82), un mode de dissuasion assurément efficace. Sans oublier que pour la femme germanique, « la vertu qui n'a[vait] su se garder ne rencontr[ait] en effet aucune indulgence » car « ni beauté, ni jeunesse, ni argent ne lui [auraient fait] alors trouver un mari » (*Ibid.*). Au sujet de l'adultère, il en allait de l'honneur personnel des femmes gauloises, comme semble l'attester la captivité et le viol de la reine celte Chiomara rapportés par Polybe. Sa libération et la décapitation du centurion auteur de son déshonneur donna lieu à cette légendaire réplique, alors qu'elle retrouva son mari, le roi Ortiagon, jetant la tête de l'officier romain à ses pieds : « Femme, la fidélité est une belle chose.— Oui, répondit-elle ; mais il est encore plus beau qu'il n'y ait qu'un seul homme ayant joui de moi qui voie la lumière. »¹³⁴ Lorsqu'il la rencontra à Sardes, Polybe put lui-même admirer « sa sagesse et sa grandeur d'âme. »¹³⁵ Bien qu'il s'agît spécifiquement d'une reine gauloise, les Anciens ne manquèrent sûrement pas d'y voir une parabole sur la vertu des femmes celtes en général.

¹³³ Horace, *Odes* III, xxiv, p. 136, vv. 18-25.

¹³⁴ Polybe, *Histoire générale* XXII, 21 ; trad. et éd. F. Bouchot. Paris : Charpentier, 1847, tome 3, p. 49.

¹³⁵ *Ibid.*

d. La corruption du Nord sauvage par le Sud civilisé

On réalise finalement que l'idéalisation des peuples du Nord eut souvent pour but de créer des jeux de miroirs antithétiques selon la dichotomie opérée par l'Antiquité gréco-romaine entre nature et civilisation. Successivement, les auteurs usèrent de ce procédé pour dénoncer aussi bien les doctrines philosophiques helléniques que la législation romaine, défailtantes dans leur promesse de garantir bonheur et vertu au sein de la société. Ainsi, au même titre que les modernes, les auteurs primitivistes de l'Antiquité avaient pris l'habitude de déployer leur sentimentalisme avant la lettre sur un mode tout aussi satirique qu'élégiaque. Strabon alla même jusqu'à stigmatiser l'influence néfaste de la civilisation hellénique sur la candeur originelle de ses voisins scythes, notamment par le commerce maritime, selon lui, vecteur du luxe et de l'*hybris* grec : « Il a suffi, par exemple, que ces peuples aient voulu essayer de [*sic*] la mer pour que leurs mœurs se soient aussitôt gâtées [...] en substituant la duplicité à cette précieuse simplicité dont nous parlions tout à l'heure » (*Géo.* VII, iii, 7 ; tome 2, p. 23). Justin observa plus tard non sans finesse que ces mêmes nomades scythes avaient « donc plus gagné à ignorer le vice, que les grecs à connaître la vertu ! »¹³⁶ Tel était d'ailleurs le fond commun de la doctrine primitiviste antique, condensé ici en un trait d'esprit remarquable. On assistait effectivement à une inversion ironique de point de vue assez caractéristique du primitivisme, soit un inversement dans le rapport de force opposant barbarie et civilisation : qui avait alors le plus à perdre dans le rapprochement des nations ? Les arguments fournis précédemment penchent vraisemblablement en la « défaveur » des habitants du Nord. Même l'île de

¹³⁶ Justin, *Histoire universelle* II, 2 ; tome 1, p. 43.

Grande-Bretagne ne fut pas épargnée par les vices romains transmis aux autochtones dans le sillon d'Agricola : « peu à peu, on se laissa séduire par nos vices, par le goût des portiques, des bains et des festins raffinés ; dans leur inexpérience, ils appelaient civilisation ce qui contribuait à leur asservissement. »¹³⁷ Tacite précise auparavant que l'initiation du vaincu aux arts libéraux et à la langue du vainqueur amorça ce processus d'asservissement par le vice. La découverte des Shetland¹³⁸ venait d'ailleurs, selon Juvénal, compléter l'hégémonie de la culture gréco-romaine jusqu'aux confins connus du septentrion : « Maintenant le monde entier bénéficie de la culture attique, à la fois grecque et romaine. La Gaule éloquente a formé des avocats jusque chez les Bretons ; déjà Thulé parle d'appointer un rhéteur. »¹³⁹ Ainsi donc les mœurs primitives et pures des gens du Nord étaient sur le point de disparaître. Abrisée derrière les vents boréaux, une terre légendaire demeurait cependant hors d'atteinte de la dégénérescence gréco-romaine : le pays des Hyperboréens.

¹³⁷ Tacite, *Vie d'Agricola* XXI ; trad. et éd. E. de Saint-Denis. Paris : Les Belles Lettres, 1985, p. 18. L'abréviation « Agr. » fera dorénavant référence à cette œuvre.

¹³⁸ Stan Wolfson justifie l'analogie entre l'île des Shetland et la Thulé dans son étude dédiée à l'île mythique et à la campagne d'Agricola, cf. « Thule in Contemporary Latin Literature » (part. 5) in Wolfson, Stan, *Tacitus, Thule & Caledonia: A Critical Reinterpretation of the Textual Problems*, 2002, §2. Web. <http://myweb.tiscali.co.uk/fartherlands/> (le 08/01/12 à 22:00).

¹³⁹ Juvénal, *Satires* XV ; trad. et éd. P. Labriolle et F. de Villeneuve. Paris : Les Belles Lettres, 1994, p. 193, vv. 111-4.

2. Le mythe hyperboréen

a. Origines mythologiques

C'est aux récits d'Aristée de Proconnèse restitués par Hérodote que l'on doit la naissance du mythe hyperboréen en termes concrets. Le nom des Hyperboréens se retrouve mêlé à celui de peuples tout aussi imaginaires, tels que les Issédons et les Arimaspes, leurs voisins (*Hist.* IV, 13 ; p. 284). Comme son étymologie l'indique, on localise ce peuple « au-delà du souffle de Borée », personnification chez les Anciens de l'impétueux vent du Nord soufflant de Thrace.¹⁴⁰ Fils d'Astrée et d'Aurore, le roi Borée¹⁴¹ appartient à la famille des titans de la mythologie grecque. Callimaque situe sa retraite dans « l'ancre aux sept replis » perchée au sommet de l'Emus thrace.¹⁴² Le plus célèbre épisode le concernant est celui de l'enlèvement d'Orythie dont il eut deux fils, les Boréades Calaïs et Zétès.¹⁴³ Hérodote parle néanmoins d'un mariage et fait également mention d'une légende athénienne selon laquelle Borée serait intervenu durant la tempête de l'Artémision (septembre 480 av. J.-C.) qui détruisit le tiers de la flotte perse (*Hist.* VII, 189 ; p. 553). Callimaque lui attribue, quant à lui, la paternité des vierges hyperboréennes Ekaergé, Oupis et Loxô qui jadis, porteuses d'offrandes, s'éteignirent à Délos, où elles furent enterrées et honorées d'offrandes à leur tour.¹⁴⁴ La légende homérique veut que Borée se fût aussi changé en « cheval à crinière

¹⁴⁰ Homère, *Illiade* IX ; tome 2, p. 51, v. 5.

¹⁴¹ Pindare, *Pythiques* IV, viii ; trad. et éd. A. Puech. Paris : Les Belles Lettres, Paris, 1992, p. 78, v. 181. L'abréviation « *Pyth.* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

¹⁴² Callimaque, *Hymnes* IV—*Les origines - Réponse aux Telchines - Elégies - Epigrammes - Iambes et pièces lyriques - Hécalé - Hymnes* ; trad. et éd. E. Cahen. Paris : Les Belles Lettres, 1972, p. 264, v. 65.

¹⁴³ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* I ; trad. et éd. F. Vian et E. Delage. Paris : Les Belles Lettres, 1974, p. 60, v. 212.

¹⁴⁴ Callimaque, *Hymnes* IV ; p. 280, vv. 291-2.

bleue » afin de s'accoupler avec les juments du roi Erichthonios. De ces multiples ébats, douze poulines virent le jour : « Quand elles voulaient s'ébattre sur la glèbe nourricière, elles couraient sans les rompre, sur la pointe des épis ; quand elles voulaient s'ébattre sur le large dos de la mer, elles couraient sur la pointe des brisants du flot blanchissant. »¹⁴⁵ On retrouve ici la symbolique éolienne propre au personnage de Borée avec une métaphore chevaline des douze vents de la rose des vents aristotélicienne, nombre qui déclinera plus tard à huit, soit le nombre de jambes que possédaient le cheval d'Odin, Sleipnir, « glissant » sur terres et mers. Ce dernier était le fruit de l'union entre l'étalon Svadilfari et Loki, alors changé en jument afin de ruser le géant bâtisseur Gylfaginning.¹⁴⁶

b. Une géographie tout aussi mythique

D'un point de vue mytho-géographique, le Nord connu s'arrêtait pour les Anciens aux pieds des monts Rhipées ou Rhipéens, déplacés d'est en ouest tout au long de l'Antiquité jusqu'au massif alpin. Le Professeur d'Arbois de Jubainville suggère l'idée que le nom « Rhipée » désignait communément les grandes chaînes montagneuses du Nord ancien, soit les Alpes ainsi que les autres massifs d'Europe centrale, comme les Carpates et la Forêt-Noire.¹⁴⁷ Sophocle fait allusion aux monts Rhipées en tant que « séjour de la nuit »,¹⁴⁸ renvoyant sans doute à ces « montagnes élevées et inaccessibles » interdisant

¹⁴⁵ Homère, *Iliade* XX ; tome 4, p. 32, vv. 226-30.

¹⁴⁶ Cf. Sturluson, Snorri, Bergmann, Frédéric Guillaume, *La fascination de Gulfi (Gylfa Ginning) : traité de mythologie scandinave composé par Snorri fils de Sturla* ; trad. F. G. Bergmann. Strasbourg : Treuttel & Würtz, 1861, pp. 314-5.

¹⁴⁷ D'Arbois de Jubainville, Henri, *Principaux auteurs de l'Antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose I^{er} : essai chronologique*. Paris : Fontemoing, 1902, p. 22 (leçon I, §9).

¹⁴⁸ Sophocle, *Oedipe à Colone—Les Trachiniennes - Philoctète - Oedipe Colone - Les Limiers* ; trad. et éd. P. Masqueray. Paris : Les Belles Lettres, 1924, p. 204, vv. 1247-8.

l'accès aux régions plus au nord de la Scythie (*Hist.* IV, 7 ; p. 288) que les frontaliers disaient « ni visibles, ni abordables, à cause des plumes¹⁴⁹ qui y tomb[ai]ent de tous côtés » (*Hist.* IV, 7 ; p. 281-282). Timothy Bridgman a récemment démontré que le nom « Rhipée » pourrait simplement venir du mot grec pour « souffle du vent du Nord »,¹⁵⁰ en l'occurrence Borée, que l'on associe logiquement aux montagnes Rhipéennes d'où l'Ister, pendant nordique du Nil méridional, c'est-à-dire l'actuel Danube, prenait sa source.¹⁵¹ L'épopée des Argonautes mentionne un autre fleuve du septentrion mythique, l'Éridan, via lequel ces derniers traversèrent le pays des Celtes.¹⁵² D'après Apollonios, on racontait chez les Celtes que la fameuse ambre jaune était issue des larmes d'Apollon qu'il versa lors de son exil en arrivant au pays des Hyperboréens, suite au meurtre de son fils Esculape par Zeus.¹⁵³ Si le courant du fleuve emporta bien ses larmes d'ambres, on en déduit donc que l'Éridan prenait, comme l'Ister, sa source dans les monts Rhipées à l'entrée des terres hyperboréennes. Hérodote reconnaissait déjà la provenance septentrionale de l'ambre mais restait sceptique quant à l'existence de ce fleuve et de la mer dans laquelle il était censé se jeter (*Hist.* III, 115 ; p. 258-59). Se pourrait-il d'ailleurs que l'Éridan mythique représentât une allégorie géographique de l'antique route de l'ambre reliant jadis la mer du Nord, la Baltique, et le

¹⁴⁹ Hérodote en déduisit qu'il s'agissait là d'une métaphore scythique en allusion aux fortes neiges de l'extrême Nord (*Hist.* IV, 7 ; p. 290).

¹⁵⁰ Bridgman, Timothy P., *Hyperboreans: myth and history in Celtic-Hellenic contacts*. New York : Routledge, 2005, p. 44.

¹⁵¹ Cf. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* IV, 1974 p. 82, vv. 287-8 : « [...] car ses sources, par-delà les souffles du Borée, mugissent au loin dans les monts Rhipées [...] », ainsi que Dan, Anca Cristina, « L'Istros d'Hérodote », in *Dacia* ; vol. 55 (2011), pp. 25-56.

¹⁵² Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* IV ; pp. 96-7, vv. 596-629.

¹⁵³ *Ibid.*, vv. 612-8.

bassin méditerranéen ?¹⁵⁴ On attribue à Pline l'Ancien la révélation de cette voie commerciale allant de « Carnonte [Carnuntum] en Pannonie jusqu'à la côte de Germanie d'où l'on apporte le succin »¹⁵⁵ que cherchait déjà Pythéas six siècles plus tôt.¹⁵⁶ Dans « Sur l'ambre et sur les cygnes », Lucien de Samosate ne fait qu'embellir le mythe de l'Éridan en peuplant ses rives de cygnes mélodieux qu'il prétend « compagnons d'Apollon, des hommes doués pour le chant, qui se sont transformés par ici en oiseaux [...] » ;¹⁵⁷ l'ambre et le cygne étant deux attributs de l'Apollon septentrional sacré « dieu de la chasse, dieu du loup, dieu archer »¹⁵⁸ par Jean Malaurie dans son *Ultima Thulé* et dont le dominion arctique était connu des Grecs davantage en tant qu'espace poétique que géographique.

c. Le dominion arctique d'Apollon

Il existe une longue tradition mythologique qui rattache le fils de Zeus au peuple des Hyperboréens. Selon la légende, sa mère Leto partit de leur contrée pour lui donner naissance à Délos après un périple de douze jours sous la forme d'une louve afin d'échapper à la jalousie de la déesse Héra. Aristote établit d'ailleurs un lien entre cette fable

¹⁵⁴ Cf. Vons, Jacqueline, « À propos de l'Éridan et de l'ambre. Géographie mythique et réflexion critique chez les auteurs anciens », in *La Loire et les fleuves de la Gaule romaine et des régions voisines* (Caesarodunum XXXIII-XXXIV) ; dir. R. Bedon et A. Malissard. Limoges : Presses universitaires de Limoges, 2001, pp. 577-97.

¹⁵⁵ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* XXXVII, xi ; tome 2, p. 544. Les anciens avaient découvert que l'ambre provenait d'un suc végétal de conifère, d'où le mot « succin ». Les grecs l'appelaient également « électron » pour ses propriétés électrostatiques.

¹⁵⁶ Cf. Herbaux, François, *Puisque la Terre est ronde : Enquête sur l'incroyable aventure de Pythéas le Marseillais*. Paris : Vuibert, 2008.

¹⁵⁷ Lucien de Samosate, « Sur l'ambre ou sur les cygnes », in *Voyages extraordinaires* II, 4 ; trad. et éd. J. Bompaire et A.-M. Ozanam. Paris : Les Belles Lettres, 2009, pp. 25-7.

¹⁵⁸ Cf. section « Apollon, dieu du Nord » chez Malaurie, Jean, *Ultima Thulé : de la découverte à l'invasion*. Paris : du Chêne et Hachette-Livre, 2000, pp. 8-9, ainsi que l'entrée « Apollon », in Daremberg, Charles, Saglio, Edmond, Pottier, Edmond, Lafaye, Georges (dir.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* ; Paris : Hachette et C^{ie}, 1877, tome 1, part. 1, pp. 311-3. Les noms des auteurs « Daremberg-Saglio » feront désormais référence à cet ouvrage.

et la superstition selon laquelle les louves, autrefois escortes de Leto, « mett[ai]ent bas toutes ensemble durant douze jours chaque année [...] ».¹⁵⁹ D'autre part, Alcée raconte dans son « Péan en l'honneur d'Apollon » comment le dieu reçut de son père en cadeau de naissance un chariot tiré par un attelage de cygnes qui devinrent dès lors les animaux totémiques de la divinité. En effet, leur migration liait son sanctuaire de Delphes, dans le monde des hommes au sud, et sa retraite hyperboréenne au nord. Ayant pour mission originale de délivrer « la justice et le droit sacré » aux Delphiens, Apollon désobéit à son père et s'enfuit chez les Hyperboréens, où il dispensa la justice un an durant, avant de se rendre à Delphes l'été venu pour finalement s'acquitter de sa tâche.¹⁶⁰ Ceci expliquerait « les magnifiques hécatombes d'ânes » dont parle Pindare, offertes dans les palais hyperboréens en l'honneur d'Apollon (*Pyth.* X, ii ; p. 147, vv. 32-3). Hécatee d'Abdère remplace ces sacrifices par une cérémonie marquée par le balai aérien des cygnes migrateurs dont le chant harmonieux venait se joindre au chœur des fidèles.¹⁶¹ Abaris, un serviteur d'Apollon, était sans doute le plus célèbre des Hyperboréens, qui, d'après un Hérodote sceptique, survola la terre sans manger en chevauchant une flèche enchantée (*Hist.* IV, 36 ; p. 292). Dans un style beaucoup moins fantaisiste, l'orateur Lycurgue rapporte « qu'Abaris, lors d'une famine chez les Hyperboréens, partit et devint le mercenaire d'Apollon. Après qu'il eut appris de lui les réponses oraculaires, il parcourut la Grèce, tenant la flèche, symbole

¹⁵⁹ Aristote, *Histoire des Animaux* VI, 35 ; trad. et éd. P. Louis. Paris : Les Belles Lettres, 1968, tome 2, pp. 128-9.

¹⁶⁰ Alcée, « en l'honneur d'Apollon », in *Fragments* ; trad. et éd. T. Reinach, collab. A. Puech. Paris : Les Belles Lettres, 1937, p. 29.

¹⁶¹ Élien le sophiste, *La personnalité des animaux* XI, 1 ; trad. et éd. A. Zucker, collab. J.-C. Bailly. Paris : Les Belles Lettres, 2002, tome 2, pp. 37-8.

d'Apollon, et rendit des oracles. »¹⁶² Ce voyageur semi-légendaire, également surnommé Abaris le Scythe, serait apparu en Grèce du temps de Crésus au VI^{ème} siècle durant la cinquante-troisième olympiade (568-565 av. J.-C.) et peut être aujourd'hui contemplé, au même titre qu'Aristée de Proconnèse, dans une optique shamanique.¹⁶³

Outre la visite périodique d'Apollon tous les dix-neuf ans du cycle métonique (*Bibli.* II, 47 ; tome 1, p. 168), les Hyperboréens furent également honorés par la visite de plusieurs héros et autres demi-dieux. Pindare évoque par exemple la poursuite en terre d'Istrie de la biche aux cornes d'or d'Artémis par Héraclès, qui en la poursuivant atteignit le pays des Hyperboréens, d'où il aurait rapporté l'olivier des jeux olympiques.¹⁶⁴ Dès lors, on couronna les vainqueurs de ses rameaux. *Les Pythiques* attestent aussi que le héros Persée prit part à l'un de leurs célèbres et innombrables festins (*Pyth.* X, ii ; p. 147, v. 31), rattachant de plus en plus le mythe hyperboréen à celui de l'âge d'or.

d. Les Hyperboréens et la théorie septentrionale de l'âge d'or.

En effet, la longue existence¹⁶⁵ des Hyperboréens s'apparentait à celle d'un peuple divin auquel les fléaux connus des hommes, tels que la maladie, la vieillesse, le travail et la guerre étaient étrangers et laissaient place à la liesse continuelle (*Pyth.* X, iii ; p.147-8, vv. 37-42). La description qui suggère le plus l'âge benoît de Saturne-Cronos figure d'ailleurs dans la *Chorographie* de Pomponius Mela. D'après le géographe romain, la vie des Hyperboréens était rythmée par des jours et des nuits de six mois, ce qui viendrait

¹⁶² Colli, Giorgio, *La sagesse grecque* ; trad. et éd. M.-J. Tramuta. Combas : Éditions de l'Éclat, 1990, vol. 1, p. 331, 321-39.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 335.

¹⁶⁴ Pindare, *Olympiques* II ; trad. et éd. A. Puech. Paris : les Belles Lettres, 1970, p. 55.

¹⁶⁵ Strabon estimait de mille ans leur longévité (*Géo.* XV, i, 57 ; tome 3, p. 247).

confirmer la connaissance des Anciens au sujet des équinoxes dans les régions polaires. Que faire alors du mythe climatique qui faisait état de températures douces et de terres fertiles si près du pôle Nord ? Quoi qu'il en fût, ces conditions naturelles improbables ainsi que leur légendaire observance de la justice faisaient des Hyperboréens les plus heureux des hommes. Même la sénescence semblait les épargner de ses souffrances, car ce n'est qu'une fois « comblés plutôt que dégoûtés » de cette vie idyllique qu'ils se donnaient eux-mêmes la mort, en se jetant « joyeux » et « ceints de couronnes » dans l'océan du haut d'un rocher.¹⁶⁶ Mais comme le confirme Aristée de Proconnèse et son aventure inachevée,¹⁶⁷ il était vain pour quiconque d'espérer un jour rencontrer le peuple béni d'Apollon : « Nul ne saurait, ni par mer, ni sur terre, trouver la voie merveilleuse qui mène aux fêtes des Hyperboréens » (*Pyth.* X, ii ; p. 147, vv. 28-30). Et quand bien même quelque autre aventurier pousserait plus loin l'expédition d'Aristée, les griffons gardiens de l'or ne le laisseraient jamais franchir la barrière rhipéenne (*Hist.* IV, 13 ; p. 284). Auteur d'une étude fort éclairante sur l'histoire du mythe hyperboréen dans les contacts celto-helléniques, Timothy Bridgman appuie en partie sa thèse sur la symbolique de l'or dans la mythologie gréco-romaine pour justifier le rapprochement entre Celtes et Hyperboréens.¹⁶⁸ Au vu de cela, certains auteurs comme Protarque et Posidonius d'Apamée situèrent ces derniers au-delà des Alpes italiennes, pour la simple raison que le territoire celtique était alors réputé prodigieusement

¹⁶⁶ Cf. Pomponius, *Chorographie* III, v, 37, p. 77.

¹⁶⁷ Aristée, initialement parti pour le pays des Hyperboréens, n'atteignit que celui des Issédons (*Hist.* IV, 13 ; p. 284). Il inventa le peuple des Arimaspes, en guerre contre les griffons, dans son poème épique *Les Arimaspies* ou *L'Arismapée*.

¹⁶⁸ Cf. Bridgman, Timothy P., *Hyperboreans*, pp. 153-5, ainsi que Verger, Stéphane, « Des Hyperboréens aux Celtes. L'extrême-nord occidental des Grecs à l'épreuve des contacts avec les cultures de l'Europe tempérée », in *La préhistoire des Celtes—Celtes et Gaulois, l'archéologie face à l'histoire* ; vol. 2 ; dir. D. Vitali. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, pp. 45-61.

riche en or,¹⁶⁹ si bien qu'il suffisait d'y « creuser à une profondeur de deux pieds pour rencontrer ce métal ». ¹⁷⁰ On peut aussi constater l'influence du précieux minéral sur la poésie de Virgile quand il décrit l'envahisseur gaulois, victorieux à Allia, lors de l'assaut de la citadelle de Rome en 390 av. J.-C. : « d'or est leur chevelure et d'or leurs vêtements, leurs sayons rayés luisent, leurs cous de lait sont entourés de cercles d'or [...] ». ¹⁷¹ De son côté, Plutarque ne cache pas son agacement envers Héraclide du Pont, qui relaie dans son traité *Sur l'âme* « une nouvelle venue d'Occident » selon laquelle « une armée arrivée de chez les Hyperboréens s'était emparée d'une cité grecque appelée Rome [...] », ¹⁷² détournant ainsi le mythe original des Hyperboréens justes et pacifiques pour les assimiler à l'armée responsable du sac de Rome. Une autre version alternative du mythe attribuée à Hécatee d'Abdère voudrait que les Hyperboréens habitent une île océanique « pas moins grande que la Sicile », située au nord par-delà la Celtique (*Bibli.* II, 47 ; tome 1, p. 167). De toute évidence, cette île baptisée « Elixoea » ne constituait qu'une addition extravagante au mythe hyperboréen, complètement isolée de la tradition originale. ¹⁷³ Mais s'il était difficile pour les Anciens de concevoir une version insulaire du mythe hyperboréen, celui de Thulé, en revanche, s'est toujours imposé aux géographes antiques comme la frontière ultime du septentrion connu.

¹⁶⁹ Consulter l'appendice chez Bridgman, Timothy P., *Hyperboreans*, pp. 163, 173.

¹⁷⁰ Polybe, *Histoire générale* XXXIV, 10 ; tome 3, p. 259.

¹⁷¹ Virgile, *Enéide* VIII ; trad. et éd. J. Perret. Paris : Les Belles Lettres, 1993, tome 2, p. 144, vv. 658-60.

¹⁷² Plutarque, « Vie de Camille » XXII, 3— *Vies parallèles*, p. 302.

¹⁷³ Bridgman voit en cette invention une possible parodie de la « Pretania » de Pythéas, traduisant la moquerie et en même temps l'incrédulité d'Hécatee d'Abdère vis-à-vis des récits du Massaliote. Cf. Bridgman, Timothy P., *Hyperboreans*, p. 133.

III. À la recherche d'Ultima Thule

Pythéas fut le premier voyageur à évoquer le nom de Thulé (vers 330 av. J.-C.), une île qu'il prétendait se situer « à 6 journées de navigation au Nord de la [Grande-]Bretagne et dans le voisinage même de la mer Glaciale [...] » (*Géo.* I, iv, 2 ; tome 1, p. 107). En bon géographe de cabinet, Strabon ne pouvait s'empêcher d'accueillir la nouvelle d'une terre habitée à proximité du cercle polaire avec scepticisme. Cela allait tout d'abord à l'encontre de la cartographie ptoléméenne qui ne représentait que l'œkoumène habitable du monde et ne débordait pas en l'occurrence le 63^{ème} parallèle nord. Cette pseudo-découverte l'ébranlait également dans sa conviction qu'aucune terre habitable ne pouvait exister au-delà d'Ierné, c'est-à-dire l'Irlande actuelle, « dont les habitants complètement sauvages [menaient] déjà la vie la plus misérable à cause du froid [...] » (*Géo.* II, v, 8 ; tome 1, p. 187).

1. La découverte de Thulé par Agricola, ou le couronnement de l'impérialisme romain

Pour sa part, Tacite proclame que la flotte d'Agricola fut la première à accomplir la circumnavigation de l'île britannique principale, durant laquelle l'île de Thulé put être entrevue : « [E]n doublant pour la première fois le rivage de cette mer ultime, une flotte romaine a démontré que la Bretagne est une île, et, en même temps, des îles jusqu'alors inconnues, nommées Orcades, ont été découvertes et subjuguées. On entrevit aussi Thulé ;

défense d'aller plus loin, et l'hiver approchait » (*Agr. X*, p. 8). Les observations de Marinus de Tyre, membre de l'opération de reconnaissance navale menée par Agricola en 83, firent sûrement conclure au général romain que Thulé s'étendait à l'emplacement actuel des Shetland (*Agr. X*, p. 8). Stan Wolfson, auteur d'une étude sur la découverte de Thulé par Agricola, défend avec ferveur la conception d'une île bien réelle et utilise la description de Pomponius Mela¹⁷⁴ pour justifier l'identification des Shetland à la Thulé des Anciens. Il reprend ainsi l'opinion de plusieurs auteurs, tout en suggérant que certaines fautes de copie se seraient glissées dans le *Vaticanus latinus*, manuscrit auquel on doit la survie de la *Chorographie* de Mela. Le terme *Belcæ* désignerait en fait les *Bergæ*, autochtones du littoral norvégien de Bergen (60°N). Une émendation postérieure indiquerait également que l'île ne se situait non pas près du littoral, mais opposée à celui-ci sur la même longitude.¹⁷⁵

Du peu d'informations sur l'existence hypothétique d'habitants sur Thulé, on retiendra en fin de compte deux descriptions majeures. Pour commencer, celle que Strabon attribue à Pythéas sans pour autant la discréditer correspondrait effectivement, selon Monique Mund-Dopchie, à une population nordique qui, à défaut de plantes vivrières, d'agriculture et de bêtes domestiques, subsistait « de miel et de légumes, de fruits et de racines sauvages », en ajoutant « que ceux qui [avaient] du blé [sauvage en toute logique] et du miel en tir[ai]ent leur boisson habituelle. »¹⁷⁶ Il parle également de vastes bâtiments

¹⁷⁴ Celui-ci plaçait Thulé « près du littoral des Belcæ », c'est-à-dire l'ensemble des populations scythiques installées au-delà de la Vistule, à la frontière de l'Europe et de l'Asie, pour ensuite parler des variations saisonnières d'ensoleillement en ces hautes latitudes. Cf. Pomponius, *Chorographie* III, vi, 57, p. 83 et notes 6 et 7, pp. 288-9.

¹⁷⁵ Cf. « Shetland: The Classical Geographical Context » (part. 1), in Wolfson, Stan, *op. cit.*, § 7. Web. <http://myweb.tiscali.co.uk/fartherlands/> (le 08/01/12 à 23:20).

¹⁷⁶ Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé : histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*. Genève : Librairie Droz, 2009, pp. 55-6.

couverts où l'on battait le blé à l'abri des cieux peu cléments de la région (*Géo.* IV, v, 5 ; tome 1, p. 334). Quoique bien plus tardive, l'Histoire des *Guerres de Justinien* (550-5) par Procope de Césarée corrobore la thèse d'une Thulé scandinave et divise sa population en treize nations regroupées sur une seule partie de « l'île »,¹⁷⁷ où se pratiquait une religion impliquant sacrifices et rites saisonniers. La plus sauvage d'entre elles, les *Skriithiphini* ou Lapons chasseurs, dont l'ensemble des membres, hommes et femmes confondus, prenaient part à la traque du gibier. Le Professeur Mund-Dopchie suggère que « la bestialité de leur mode de vie », soit l'ignorance de l'agriculture en faveur d'un régime exclusivement carnivore, ainsi que le port de fourrures comme seul habit, plaçait résolument ce peuple aux antipodes de la civilisation gréco-latine.¹⁷⁸ Notons finalement que la Thulé de Procope rappelle vivement la *Scanzia* de Jordanès désignée comme cette « fabrique de nations » ou « matrice de peuples »,¹⁷⁹ sachant que les Goths sortirent « tel un essaim d'abeilles, du cœur de cette île pour se répandre en Europe. »¹⁸⁰

¹⁷⁷ Procopius, *History of the Wars* VI, 15 ; trad. et éd. H. B. Dewing. Cambridge : Harvard University Press, 1953, vol. 3, pp. 415-21. Procope perpétuait ici la croyance d'une Scandinavie insulaire, bien qu'il puisse pareillement s'agir ici d'une Thulé finnoise, l'angle formé par les golfes de Botnie et de Finlande contribuant à l'illusion d'une île.

¹⁷⁸ Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé*, pp. 56-7.

¹⁷⁹ Cf. Jordanès, *Histoire des Goths* IV, 25 ; trad. et éd. O. Devillers. Paris : Les Belles Lettres, 1995, p. 12 : « C'est donc de cette île de Scandie, pour ainsi dire une fabrique de nations ou en tout cas une sorte de matrice de peuples, que, selon la tradition, les Goths sont jadis sortis sous la conduite de leur roi nommé Berig. » Ainsi que Kolendo, Jerzy, « Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie », in *Histoire, Espaces et Marges de l'Antiquité : Hommages à Monique Clavel-Lévêque* ; dir. M. Clavel-Lévêque, M. Garrido-Hory et A. Gonzalès. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, vol. 4, pp. 48-50.

¹⁸⁰ Jordanès, *Histoire des Goths* II, p. 7.

2. Du Nord britannique à la banquise arctique

Tacite aimait présenter la conquête du Nord comme le préambule héroïque à la recherche de Thulé. On pense notamment à l'harangue prononcée par Agricola avant sa dernière bataille sur le sol britannique, dans laquelle furent saluées « l'endurance » et « l'énergie » de ses hommes « contre la nature elle-même, » celle du Nord adverse dont les innombrables « marais », « montagnes », « fleuves », « forêts » et autres « estuaires » faisaient inlassablement obstacle à leur marche. En définitive, son discours promettait gloire au soldat prêt à « tomber à la frontière même du monde et de la nature »¹⁸¹ (*Agr.* XXXIII, p. 27). D'autre part, Tacite insiste sur les conditions nautiques défavorables rencontrées par la flotte d'Agricola à l'extrême nord de l'archipel britannique : « D'ailleurs cette mer morte¹⁸² lourde pour les rameurs n'est même pas, dit-on, soulevée par les vents comme une autre [...] » (*Agr.* X, pp. 8-9). On ne peut cependant déterminer aujourd'hui si Tacite désigne une mer gelée, chargée de frasil,¹⁸³ ce qui serait plutôt improbable sur le pourtour des Orcades, ou bien à des hauts-fonds marins.¹⁸⁴ Le récit de Pythéas sur Thulé et les régions supérieures du globe propose d'ailleurs un syncrétisme fantasmagorique de toutes ces théories :

¹⁸¹ Cf. *La Germanie* : « Jusque-là, et— l'opinion est sûre— seulement jusque là, s'étend la nature. » (*Ger.* XLV, p. 98) Cette idée de « frontière de l'empire naturel » nous confirme la nature partisane des travaux de Tacite. On comprend implicitement que le monde réel s'arrêtait là où la domination de Rome prenait fin.

¹⁸² Il évoque le même phénomène au-delà du pays des Suiones, établis sur la pointe de la péninsule scandinave (*Ger.* XLV, p. 98). L'épithète « *pigrum* » serait donc chez Tacite propre à l'océan septentrional, qu'on peut même ici restreindre à la Mer du Nord.

¹⁸³ McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place*, p. 136.

¹⁸⁴ Cf. Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé*, pp. 39-50.

[...] [O]n ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air, mais à leur place un composé de ces divers éléments, semblable au poumon marin¹⁸⁵ [méduse ?], et dans lequel, soi-disant, la terre, la mer, bref tous les éléments sont tenus en suspension et comme réunis à l'aide d'un lien commun, sans qu'il soit possible à l'homme d'y poser le pied, ni d'y naviguer. (*Géo*, II, iv, 1 ; tome 1, p. 171)

Pline l'Ancien fut finalement le premier à revendiquer clairement l'existence d'une mer glacée¹⁸⁶ « appelée par quelques-uns Cronienne », située à un jour de navigation de Thulé (l'Islande ?), désormais une destination reconnue selon ses dires.¹⁸⁷ Néanmoins, il est tout aussi difficile d'établir si Pline rapporte de véritables témoignages ou bien s'il tire simplement là une déduction de naturaliste. L'épithète féminine « cronienne » rattache inmanquablement cette mer au royaume de Cronos-Saturne, sanctuaire de l'éternel âge d'or, même si l'hypothèse d'une étymologie étrangère n'est pas à écarter. Monique Mund-Dopchie nous invite par exemple à considérer la séduisante proximité phonétique entre l'adjectif *Cronios/Cronius* et le mot celtique *croinn*, désignant une « mer gelée », ou le substantif irlandais *cron*, signifiant « l'abîme », voire « l'enfer ».¹⁸⁸ En effet, l'idée du Nord comme royaume des morts relève d'une mythologie sempiternelle attestée au moins depuis l'*Odyssée* d'Homère,¹⁸⁹ où le pays des Cimmériens délimite au nord-ouest le monde des vivants et celui des âmes,¹⁹⁰ de quoi expliquer la populaire toponymie latinisante rattachant les Orcades aux enfers des dieux Orcus et Hadès,¹⁹¹ au détriment d'une étymologie celtique

¹⁸⁵ Cf. Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé*, pp. 50-5.

¹⁸⁶ Il y a fort à parier que cette information donna lieu à des amplifications majeures dans *les Histoire vraies* de Lucien de Samosate. En effet, celui-ci se serait fait surprendre avec ses compagnons par un gel des eaux soudain « sur une profondeur de trois cents brasses environ [≈549 m]. » Cf. Lucien de Samosate, « Histoire vraie B »—*Voyages extraordinaires* III, 2, p. 89.

¹⁸⁷ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* IV, 30 ; tome 1, p. 203.

¹⁸⁸ Cf. Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé*, pp. 42-3.

¹⁸⁹ Davidson, Peter, *The Idea of North*, pp. 26-38.

¹⁹⁰ Homère, *L'Odyssée* XI ; trad. et éd. V. Bérard. Paris : Les Belles Lettres, 1933, tome 2, p. 81-2, vv. 12-8.

¹⁹¹ Cf. « Inperi » et « Pluto », in Daremberg-Saglio ; 1900, tome 3, part. 1, pp. 493-514 ; 1908, tome 4, vol. 1, pp. 516-7.

ou noroise.¹⁹² Au vu d'une telle tradition mytho-géographique, Thulé correspondrait à la porte d'un au-delà spatio-temporel, symbole de fascination pour le lointain et l'inaccessible. Dans l'ensemble, on constate effectivement chez les auteurs classiques un recours inévitable au mystère et à l'ambiguïté afin de dissimuler les limites de leurs connaissances géographiques, palliées de ce fait par l'imaginaire collectif. C'est donc à la mention des premières glaces de l'Arctique que s'achève notre exploration du Nord ancien.

Que faut-il finalement retenir de ce tour d'horizon historique ? Tout d'abord que les récits protoethnographiques de l'Antiquité donnèrent naissance à la théorie primitiviste, aussi bien connue des Modernes que des Anciens. En second lieu, ce prologue a permis d'illustrer au sein de cette théorie deux tendances préalablement dissociées par Lovejoy et Boas, à savoir celle d'un primitivisme brut (« hard ») et d'un primitivisme poli (« soft »), librement traduits par l'auteur.¹⁹³ Les peuples scythes, germains, celtes, véritable « trinité du septentrion » dans l'ancienne ethnographie, devinrent ainsi les modèles d'un primitivisme brut. En insistant sur leur sauvagerie, les observateurs gréco-romains firent de ces barbares de parfaits repoussoirs pour la civilisation méditerranéenne, tandis que les écoles cyniques et stoïques virent en eux des parangons de simplicité et de vertu, dénonçant par contraste les vices et l'hypocrisie d'une société imbue d'elle-même : le bon sauvage était né. Les Hyperboréens incarnaient en revanche le primitivisme poli spécifique aux confins nord du

¹⁹² Cf. Lockwood, William Burley, « On the Early History and Origin of the Names Orkney and Shetland », in *Namn och bygd: Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning* ; vol. 68 (1980), pp. 19-35, et *id.*, « Further remarks on the early history and origin of the names Orkney and Shetland », in *Namn och bygd: Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning* ; vol. 84 (1996), pp. 134-5.

¹⁹³ Cf. Lovejoy-Boas, pp. 10-1.

globe, où l'âge d'or semblait perdurer loin du monde des hommes, ce qui explique notamment l'attraction qu'exerçait sur les esprits la mythique Thulé, ce graal géographique précédant le pôle Nord et le passage du Nord-Ouest. En effet, la simple mention de cette île était une invitation au voyage, en particulier dans les vers de Sénèque qui prophétisent le jour où Thulé ne sera plus la dernière des terres,¹⁹⁴ en attendant la colonisation de l'Islande (c. 870) et du Groenland (c. 985) par les Scandinaves.¹⁹⁵ Même si certains lui prêteront des coordonnées géographiques précises, d'autres continueront à voir en elle le symbole classique de l'appel du Nord. Par ailleurs, on se souviendra comment, pour des raisons géostratégiques, l'Angleterre des Tudor fut amenée à chercher dans l'Arctique de nouvelles routes maritimes vers les richesses d'Asie et d'Amérique (Fjågesund, pp. 55-70). C'est dans cette optique que des cosmographes tels que Sébastien Cabot et John Dee défendirent la théorie d'une mer polaire libre et que Martin Frobisher entreprit en 1560 de découvrir le passage du Nord-Ouest,¹⁹⁶ tandis que la *Gestae Arthuri* conforta la couronne dans ses prétentions territoriales arctiques et nord-atlantiques en réclamant la légendaire juridiction septentrionale du roi Arthur, jusqu'alors ignorée.¹⁹⁷ Or, ce préambule s'avérait bel et bien nécessaire à une étude du Nord dans la littérature romantique britannique, qui réactualisa d'ailleurs le mythe ancien du bon sauvage, donnant un nouveau souffle au courant

¹⁹⁴ « Plus tard, dans le cours des années, viendront des temps où l'Océan relâchera son emprise sur le monde, où la terre s'ouvrira dans son immensité, où Téthys nous révélera de nouveaux mondes et où Thulé ne sera plus la limite de l'univers. » Cf. Sénèque, *Médée* II ; trad. et éd. C. Guittard. Paris : GF Flammarion, 1997, p. 56, vv. 375-9.

¹⁹⁵ Cf. Jones, Gwyn, *The Norse Atlantic saga: being the Norse voyages of discovery and settlement to Iceland, Greenland, and North America*. Oxford : Oxford University Press, 1986. Boyer, Régis, *Ísland Grænland Vínland : Essai sur le mouvement des Scandinaves vers l'ouest au Moyen Âge*. Paris : Les éditions arkhê, 2011. « Vikings and Arctic Farmers: The Norse Atlantic Saga », in McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place*, pp. 74-101.

¹⁹⁶ Cf. McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place*, pp. 133-5.

¹⁹⁷ Cf. *ibid.*, p. 28, et Davidson, Peter, *The Idea of North*, p. 28.

artistique et patriotique à l'approche du XIX^{ème} siècle. Peter Davidson confirme notamment la dimension hyperboréenne des multiples Nords que comporte la Grande-Bretagne, dont le Nord anglais, l'Écosse, et les Highlands :

That landscape, for all its Englishness, feels like the end of England as the ambiguous territory of Cumberland approaches [...] But these hills across the bay [of Morecambe] are the first hints of a Hyperborean elsewhere, a new territory after the industrial north which (in most southern perceptions) stretches as far as the border [...] From the south, Scotland is inevitably hyperborean, lying beyond the imaginative (industrial English) north, beyond the debatable lands of the Lakes [...] But in turn the Lowland Scots have thought of the Highlands as the place of dearth, and the Highlanders as treacherous savages, herders not farmers, dangerous anachronisms.¹⁹⁸

Présente ici sous ses deux formes brute et polie, la pensée primitiviste influence indéniablement les perceptions intra-britanniques de sorte à superposer une carte géoculturelle aux frontières historiques des anciens royaumes d'Angleterre et d'Écosse. Par là même, il nous incombera de démontrer à quel point l'essor du tourisme septentrional et des expéditions arctiques en début de XIX^{ème} siècle était étroitement lié à l'émergence d'une nouvelle littérature sujette à se laisser guider par l'étoile du Nord.

¹⁹⁸ Davidson, Peter, *The Idea of North*, pp. 224, 233.

A. L'appel du Nord chez les « poètes lakistes »

- I. L'apologie gothique coleridgienne
 - II. La région des lacs, ou la « terre promise » du romantisme anglais
 - III. Les Cumbriens, ou les derniers survivants de l'âge d'or anglais
 - IV. Le déclin du Vieux Nord
 - V. Les excursions écossaises : entre recherche de l'exotisme et construction d'un espace nord unifié
 - VI. Les excursions écossaises (suite) : Le tour écossais de Robert Southey en 1819
 - VII. Transition : Christopher North ou l'appel du Nord personnifié
-

Bristol, septembre 1795, l'aube d'une mémorable collaboration, qui ne fut autre que celle de Samuel Taylor Coleridge et William Wordsworth, reconnus aujourd'hui comme parents du romantisme britannique et figures de proue du collectif « lakiste », un cercle de poètes ayant résidé et composé dans la région des lacs au nord-ouest de l'Angleterre. Il s'avère tout d'abord que le Nord et ses montagnes ne furent jamais autant honorés que sous la plume de Wordsworth. Toutefois, on ne peut ignorer que les deux auteurs devinrent aux yeux de la critique les fondateurs d'une nouvelle école de poésie, aussitôt dévoilée la paternité des *Ballades lyriques* en 1800.¹⁹⁹ Quant à la connexion géographique initiale de ces derniers avec le *Lake District*, elle ne se fit que sept ans plus tard dans *The Edinburgh Review* (octobre 1807) : « This author [Wordsworth] is known to belong to a certain brotherhood of poets, who have haunted for some years about the Lakes of Cumberland. »²⁰⁰ La mutation d'une « nouvelle école » en une « école lakiste » nécessite dès lors quelques explications. L'appel du Nord chez les lakistes fut tout d'abord une intuition, fondée en grande partie sur l'œuvre et la vie des Wordsworth, William et Dorothy, les seuls natifs du District. Nés à seulement une année d'intervalle à Cockermouth dans l'ancien comté de Cumberland, ces derniers, malgré douze années passées à l'écart (1783-95), restèrent inséparables tout au long de leur vie. Aussi, promit-il à sa région natale la chose suivante dans l'anticipation de son départ à Cambridge pour St John's College en 1787 :

¹⁹⁹ Cook, Peter A., « Chronology of the 'Lake School' Argument: Some Revisions », in *The Review of English Studies* ; vol. 28, n°110 (mai 1977), pp. 177-8.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 178. Cf. également Bradshaw, Penny, « Romantic Poetic Identity and the English Lake District », in *Transactions of the Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society* ; vol. 11 (2011), pp. 65-9.

Dear native regions, I foretell,
From what I feel at this farewell
That, whereso'er my steps may tend,
And whenso'er my course shall end,
If in that hour a single tie
Survive of local sympathy,
My soul will cast the backward view,
The longing look alone on you.²⁰¹

Hunter Davies résume les traits essentiels qui faisaient de William Wordsworth le poète nordiste qu'il était : « he was solid, slow, unpolished, careful, dour, but with hidden depths. »²⁰² Nordiste de naissance pour ainsi dire, il finit très vite par revendiquer son identité, et c'est après un séjour décevant en Allemagne que lui et sa sœur décidèrent de regagner le Nord de l'Angleterre, la réalisation, selon Carl Woodring, d'un « amour profond et viscéral » pour leur pays.²⁰³ Ils partirent de Goslar le 23 février 1799 et embarquèrent à Cuxhaven pour Yarmouth le 26 avril. Arrivé en Angleterre, ils s'établirent temporairement chez leurs amis de longue date, les Hutchinson, à Sockburn on Tees dans le comté de Durham, où ils demeurèrent sept mois et demi. Rejoint par Coleridge, Wordsworth en profita pour lui faire découvrir sa région natale lors d'une excursion de 3 semaines, du 27 octobre au 21 Novembre. Il enménaga avec sa sœur le 20 décembre dans le hameau de Town End à Grasmere, dans un ancien pub (« Dove and Olive Branch ») connu aujourd'hui sous le nom de « Dove Cottage », où ils restèrent cinq ans et demi avant de déménager à Allan Bank (1808-13).²⁰⁴ La dernière résidence des Wordsworth fut Rydal Mount, où le poète écoula paisiblement les dernières 37 années de sa vie. Ce serait donc le

²⁰¹ Wordsworth, William, *The Poems* ; éd. J. O. Hayden. Londres : Penguin Books, 1990, vol. 1, p. 66, vv. 1-8. Le nom de l'auteur suivi du numéro de volume fera désormais référence à cette anthologie.

²⁰² Davies, Hunter, *William Wordsworth*. Feltham : Hamlyn Paperbacks, 1981, p. 88.

²⁰³ La phase poétique de 1802-16 correspondrait ensuite à une progression de « l'amour du sol à l'amour de la nation, puis de l'État », cf. Woodring, Carl, *Politics in English Romantic Poetry*. Cambridge : Harvard University Press, 1970, p. 115.

²⁰⁴ Davies, Hunter, *William Wordsworth*, pp. 108-9.

mal du pays qui aurait conduit les Wordsworth à retrouver le Nord de leur enfance bien qu'il s'agît au départ, selon Hunter Davies, d'un concours de circonstances.²⁰⁵

Considérant l'habitat poétique de Wordsworth, l'écocritique viendrait plutôt valider la première hypothèse. James C. McKusick confirme cette thèse du retour aux sources fondée sur une véritable conscience géographique,²⁰⁶ le Nord sauvage invitant même les nouveaux arrivants à s'autoproclamer « Wild Wanderers » (Wordsworth 1 ; p. 701, v. 169) dans « Home at Grasmere »²⁰⁷(1888), ce même poème qui suggéra à Jonathan Bate un lien organique immédiat avec la communauté rurale de Grasmere, imaginée comme « le semis » des premiers idéaux républicains et révolutionnaires du poète.²⁰⁸ Karl Kroeber fut cependant le premier à traduire ce « chez soi » par un sens « pré-agricole » d'appartenance, soit celui d'un retour à l'union sacrée avec la nature qui néanmoins excluait toute régression vers la vie primitive.²⁰⁹ Scott Hess a plus récemment avancé qu'il s'agissait d'un choix de carrière stratégique motivé principalement par le pittoresque et non par un quelconque lien communautaire. Il explique aussi cette décision par « l'absence relative » de riches propriétaires dans les environs en 1799, jugés, d'après lui, contendants à l'hégémonie culturelle de Wordsworth.²¹⁰ L'appel du Nord, comme nous le verrons, prend tout cela en

²⁰⁵ Davies, Hunter, *William Wordsworth*, p. 106.

²⁰⁶ Cf. « Wordsworth's Home at Grasmere » (chap. 2), in McKusick, James C., *Green Writing: Romanticism and Ecology*. Basingstoke : Macmillan, 2000, pp. 53, 71.

²⁰⁷ Le livre premier de *The Recluse*, « Home at Grasmere », fut révisé à maintes reprises puis abandonné, pour finalement être publié à titre posthume en 1888.

²⁰⁸ Cf. Bate, Jonathan, *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*. Oxon : Routledge, 2013. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

²⁰⁹ Cf. Kroeber, Karl, « "Home at Grasmere": Ecological Holiness », in *PMLA: Publications of the Modern Language Association of America* ; vol. 89, n°1 (janvier 1974), p. 134.

²¹⁰ Cf. Hess, Scott, *William Wordsworth and the Ecology of Authorship: The Roots of Environmentalism in Nineteenth-Century Culture*. Charlottesville : University of Virginia Press, 2012, pp. 84-5, 93-5. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

compte sans pour autant donner la préférence à une seule des hypothèses formulées ci-dessus.

Dans la préface de *L'Excursion* (1814), Wordsworth semble finalement admettre que ce retour aux sources s'imposa de lui-même : « Several years ago, when the Author retired to his native mountains, with the hope of being enabled to construct a literary Work that might live, it was a reasonable thing that he should take a review of his own mind, and examine how far Nature and Education had qualified him for such employment » (Wordsworth 2, p. 36). Les notes additionnelles de 1843 prises par Isabella Fenwick sous la dictée de l'auteur nous renseignent amplement sur les lieux et les personnages du poème, confirmant par là même l'utilisation du *Lake District* comme toile de fond.²¹¹ On apprend effectivement que seul le livre premier dépeint une situation plus méridionale propre au Somersetshire ou au Dorsetshire,²¹² deux anciennes résidences des Wordsworth, respectivement Racedown, de septembre 1795 à juin 1797, et Alfoxden, jusqu'au mois de juin suivant, date de leur départ pour l'Allemagne. Cet imbroglio spatial illustre cependant une réalité poétique tangible qui correspondrait à celle d'une transition symbolique du sud vers le nord : « Southward the landscape indistinctly glared/Through a pale steam; but all the northern downs,/In clearest air ascending, showed far off/A surface dappled o'er with shadows flung/From brooding clouds;/Shadows that lay in spots/Determined and unmoved, with steady beams/Of bright and pleasant sunshine interposed [...] ».²¹³ Telle

²¹¹ Wordsworth, William, Fenwick, Isabella, *The Fenwick Notes of William Wordsworth* ; éd. J. R. Curtis. Penrith : Humanities-Ebooks, 2011, p. 199. Le nom de la copiste « Fenwick » fera désormais référence à cet ouvrage.

²¹² Davies, Hunter, *William Wordsworth*, p. 38.

²¹³ Wordsworth, William, *The Excursion I—The Poems* ; éd. J. O. Hayden. Londres : Penguin Books, 1989, vol. 2, p. 40, vv. 2-6. L'abréviation « *Excursion* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

une révélation, il parut alors à Wordsworth que le Nord était désormais l'horizon poétique à poursuivre, ce pourquoi on pourrait attribuer au livre premier une valeur prophétique quant aux résolutions artistiques de ce dernier. Avec le temps, on réalise même que l'effervescente capitale anglaise n'avait plus rien qui pouvait le retenir ne serait-ce qu'une journée, comme il le fit remarquer à Allan Cunningham en l'informant de son prochain voyage au Pays-Bas et en Belgique en mai 1823 : « If I return through London it will not be to stop twenty-four hours there. »²¹⁴ Il s'expliqua là-dessus dans une lettre à John Kenyon, dans laquelle il anticipait avant même d'avoir embarqué à Douvres son empressement de retrouver les bonheurs domestiques de Rydal : « We shall hurry through London homewards, where we are naturally anxious already to be, having left Rydal Mount so far back as February » (*LWF* 2, p. 205).

L'Écosse en revanche invitait plutôt à l'aventure et parvenait à dépayser Wordsworth, sans pour autant le rendre nostalgique du Cumberland. Sa première excursion écossaise dura dix jours et se fit en septembre 1801 à l'occasion du mariage de son ami Basil Montagu à Glasgow. Il vit pour la première fois les chutes de la Clyde dont Cora Linn. Vint ensuite le célèbre tour de 1803 qui débuta le 14 août et pris fin le 25 septembre. Dès 1805, il fit part à son ami Walter Scott du désir qu'il avait de reprendre la route du Nord, affichant une passion grandie et grandissante pour son pays : « I long much to see more of Scotland, both north and south. It is (not excepting the Alps) the most poetical country I ever travelled through » (*LWF* 1, pp. 207-8). Une nouvelle fois, il

²¹⁴ Wordsworth, William, Dorothy *et al.*, *Letters of the Wordsworth Family from 1787 to 1855* ; éd. W. Knight. Boston : Ginn & Co., 1907, vol. 2, p. 204. L'abréviation « *LWF* » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à ce recueil.

communiqua à Samuel Rogers le 5 mai 1814 ses intentions d'évasions vers le nord : « I mean to recompense myself by an excursion with Mrs. Wordsworth to Scotland, where I hope to fall in occasionally with a ptarmigan, a roe, or an eagle [...] » (*LWF* 1, p. 32). Il est question du tour de 1814, où il emmènera sa femme Mary, encore dévastée par la perte de ses enfants Catherine et Thomas deux ans auparavant, accompagnée de sa sœur Sara Hutchinson. Force est d'ailleurs de constater qu'il avait transmis son amour de l'Écosse à sa fille Dora qui l'accompagna lors de son tour d'octobre 1831 : « Father has called Scotland the "Land of Rainbows."²¹⁵ I, who had never been in Scotland, was more delighted than words can tell ; but it may be I am not an unprejudiced judge » (*LWF* 2, p. 464). Ils se rendirent à Abbotsford pour une dernière visite à Sir Walter Scott avant son départ pour Naples et son décès en 1832. Nous insisterons encore sur cette idée d'évasion qui permettait à l'auteur de se ressourcer et laisser derrière lui les soucis liés à la patrie, la santé et la viabilité financière de sa carrière :

During this time we almost forgot, my daughter and I, the deplorable state of the country. My spirits rallied, and, with exercise for I often walked scarcely less than twenty miles a day and the employment of composing verses amid the most beautiful scenery, and at a season when the foliage was most rich and varied, the time fled away delightfully; and when we came back into the world again, it seemed as if I had waked from a dream that was never to return. (*LWF* 1, p. 208)

La réalité du *Lake District*, aussi idyllique qu'elle pût être, ne pouvait, semble-t-il, apporter à notre auteur le dépaysement positif qu'offrait le « pays des arcs-en-ciel », véritable pays des rêves. Il n'est donc en rien surprenant de trouver en la personne de sa sœur Dorothy, une autre amoureuse de l'Écosse, à qui l'on doit l'un des plus précieux

²¹⁵ Cf. *LWF* 2, p. 468.

ouvrages de la littérature de voyage romantique, *Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803*,²¹⁶ qu'elle rédigea à son retour sur une période de 20 mois.²¹⁷

Il s'agissait en effet d'un exercice de mémoire, étant donné qu'aucune note ne fut prise durant le tour,²¹⁸ révisé successivement en cinq versions manuscrites.²¹⁹ Elle ne se résout pourtant jamais à publier ses mémoires²²⁰ de son vivant. Il fallut donc attendre 1874 pour leur publication, soit 19 ans après sa mort en 1855. Son éditeur écossais John Campbell Shairp nous éclaira d'ailleurs sur l'importance historique, bien qu'il n'eût pas été le premier à paraître, du document en question : « Another thing to note is the historic value that now attaches to this Journal. It marks the state of Scotland, and the feeling with which the most finely gifted Englishmen came to it seventy years since, at a time before the flood of English interest and 'tourism' had set in across the Border » (Shairp, p. xxxii). Sa préface est en effet des plus efficaces dans la mesure où elle restitue le contexte historique, notamment la curiosité engendrée par la dernière révolte jacobite, « the Forty-five » (*Ibid.*) et renvoie au voyage de Samuel Johnson, cité ici comme le précurseur du mouvement vers

²¹⁶ Wordsworth, Dorothy, *Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803* ; éd. J. C. Shairp. Édimbourg : James Thin, 1981. Le nom de l'éditeur fera désormais référence à cette œuvre.

²¹⁷ Cervelli, Kenneth R., *Dorothy's Wordsworth Ecology*. Londres : Routledge, 2007, p. 30.

²¹⁸ Levin, Susan M., *Dorothy Wordsworth and Romanticism*. New Brunswick : Rutgers University Press, 1987, p. 75.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 79.

²²⁰ Je tiendrais néanmoins à signaler que même s'il est techniquement inexact de parler de « journal », cette désignation semble pourtant tolérée dans les études wordsworthiennes, à commencer par la préface de Shairp. Comme le précise Dorothy à son amie Catherine Clarkson : « By the bye I am not writing a journal, for we took no notes, but *recollections* of our tour in the form of a journal. » Cf. Wordsworth, William, Wordsworth, Dorothy, *The Letters of William and Dorothy Wordsworth—« The Early Years 1787-1805 »* ; éd. E. de Sélincourt, C. L. Shaver. Oxford : Clarendon Press, 1967, vol. 1, p. 421. Elle fera la même remarque à Lady Beaumont (*LWF* 1, p. 270).

le nord avec son illustre *Journey to the Western Islands of Scotland*²²¹ (1773) qui s'imposa à l'époque comme véritablement inédit : « Such a tour seemed at that day as adventurous as would now be a journey to the heart of Africa, and the stories which Johnson told of the Hebrideans and their lives let in on his Cockney readers the impression of a world as strange as any which Livingstone could now report of » (Shairp, xxxiii). On apprend également que le concept de l'Écosse enchanteresse existait alors déjà dans l'esprit de nos trois voyageurs, avant même l'avènement de Walter Scott et de son roman métrique *The Lady of the Lake* (1810).²²² Outre la valeur documentaire du mémoire vis-à-vis de la poésie écossaise de Wordsworth, ce qui revient à énoncer une évidence, Mr. Shairp justifie assez perspicacement le caractère exceptionnel de cette expédition par l'extraction nordiste des Wordsworth :

The Wordsworths were of course not average English people. They came with an eye awake and trained for nature, and a heart in sympathy with nature and with man in a degree not common either in that or in any other age. They were north-country English too, and between these and the Lowland Scots there was less difference of fibre and of feeling than there generally is between Cumbrians and Londoners [...] They pass, as friends, beneath the humble cottage roofs, look with sympathy on the countenances of the inmates, partake, when bidden, of their homely fare, enter feelingly into their pathetic human histories. They came there not to criticise, but to know and feel. Again, their intense love for their Westmoreland dales and meres did not send them to look on those of Scotland with a sense of rivalry, but of brotherhood (Shairp, pp. xxxii, xxxvi).

C'est donc cette « fraternité nordiste » mélangeant régionalisme, recherche pittoresque et sentimentalité, qui nous servira de cadre d'analyse pour le récit de Dorothy chez qui l'appel du Nord était d'ailleurs vérifiable par ses propres dires. Ainsi constate-on très tôt le magnétisme exercé sur l'auteur par la lande écossaise :

²²¹ Johnson, Samuel, Boswell, James, *A Journey to the Western Islands of Scotland and the Journal of a Tour to the Hebrides* ; éd. P. Levi. Londres : Penguin Books, 1984. L'abréviation « *Journey* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

²²² Cf. Shairp, pp. xxxiii-xxxiv.

I can always walk over a moor with a light foot; I seem to be drawn more closely to nature in such places than anywhere else; or rather I feel more strongly the power of nature over me, and am better satisfied with myself for being able to find enjoyment in what unfortunately to many persons is either dismal or insipid (Shairp, p. 25).

Ces dernières lignes qui pourraient sembler anodines, établissaient au contraire le crédo majeur du romantisme. Comme souvent, c'est l'imagination qui invitait au voyage, sachant que le littoral ouest des Highlands, sauvage et accidenté, avait décidément de quoi intriguer un esprit pérégrinal tel que celui de Dorothy : « Often have I, in looking over a map of Scotland, followed the intricate windings of one of these sea-lochs, till, pleasing myself with my own imaginations, I have felt a longing, almost painful, to travel among them by land or by water » (Shairp, p. 120). À en juger par ce témoignage, si les tracés d'une simple carte pouvaient alors envoûter un individu de la sorte, on peut facilement imaginer le pouvoir suggestif contenu dans les lignes d'un carnet de voyage de l'époque. Cela dit, l'appel du Nord chez les romantiques britanniques allait bien au-delà des mots et reposait en partie sur la personnalité énigmatique de Wordsworth qui amena un autre grand esprit de son temps, Samuel Taylor Coleridge, à s'établir brièvement dans le *Lake District*.

C'est en effet le retour de William et de Dorothy dans leurs montagnes natales qui conduisit Coleridge à emménager le 24 juillet 1800 avec sa famille à Greta Hall, Keswick, où son deuxième fils Derwent, baptisé du nom de la rivière voisine, vit le jour le 14 septembre de la même année. Coleridge fut sans doute, hormis Dorothy, le premier admirateur de Wordsworth en qui il percevait un génie poétique nouveau, dévotion sur laquelle s'était fondée leur amitié passionnée mais qui devint au fil du temps destructrice pour Coleridge. L'expérience du Nord dont fit Coleridge nous est aujourd'hui transmise

par ses carnets et ses correspondances,²²³ à travers lesquelles il développa une acuité descriptive déconcertante, associée à une technique d'associations poétiques des plus imagées. Il tomba très rapidement amoureux du District au sein duquel il aimait désormais déambuler pendant plusieurs jours, seul et en toute liberté, ou tout simplement contempler jour et nuit depuis la fenêtre de sa chambre. Fils du Devon, Coleridge se sentait pourtant l'âme d'un chasseur de chamois²²⁴ lorsqu'il arpentait les montagnes de Cumbrie : « I think, that my soul must have pre-existed in the body of a chamois-chaser; the simple image of the old object has been obliterated—but the feelings, and impulsive habits, and incipient actions, are in me, and the old scenery awakens them » (Hudson, p. 173). Il laissa même sa marque au pied du Buck Crag, baptisant une pierre d'apparence singulière estampée de quatre traces de pas : « The Four-foot Stone » (Hudson, pp. 149-50). Même si le tour écossais de 1803 dénotait pour Coleridge une toute autre dynamique, son carnet de voyage s'avère un précieux compagnon, parfois complémentaire, au récit de Dorothy. On sait par exemple que les Wordsworth planifièrent en partie ce voyage comme une sorte d'échappatoire visant à sevrer Coleridge de son addiction à l'opium. Avant le départ, ce dernier était d'ailleurs persuadé qu'il souffrait de la goutte et hésita même à partir pour Malte dans le but de restaurer sa santé. Il opta toutefois pour la cure d'exercices physiques, médicalement préconisée à l'époque, que proposait le périple écossais et prit la route du Nord avec les Wordsworth le 15 août 1803 depuis Keswick, remettant ainsi son séjour

²²³ Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge among the Lakes & Mountains, from his Notebooks, Letters, and Poems 1794-1804* ; éd. R. Hudson. Londres : The Folio Society, 1991. Le nom de l'éditeur fera désormais référence à cet ouvrage. Cf. également, Hankinson, Alan, *Coleridge Walks the Fells: A Lakeland Journey Retraced*. Londres : Fontana, 1993.

²²⁴ Sans doute un clin d'œil au poème de Wordsworth, « Descriptive Sketches » (1793—*Wordsworth* 1 ; pp. 906-8, vv. 367-407).

maltais au mois de mai de l'année suivante.²²⁵ La compagnie se sépara à Arrochar le 29 août en raison de l'état physique de Coleridge, qui en se détériorant, sans parler de sa relation avec Wordsworth, commençait sûrement à peser défavorablement sur l'expédition.²²⁶ Le reste de son périple en solitaire fut une sorte de libération,²²⁷ comme s'il avait voulu cette évasion et que le Nord l'apaisait dans sa détresse qui avait également pour cause l'amour dévorant qu'il vouait à Sara Hutchinson. Cela ne l'empêcha pas cependant d'écrire à sa femme, Sarah Coleridge, née Fricker : « I am enjoying myself, having Nature with solitude and liberty—the liberty natural and solitary, the solitude natural and free ! » (Hudson, p. 204). Parvenu à Édimbourg, il résuma dans une lettre à Robert Southey quatre bonnes raisons de visiter l'Écosse pour un initié du Cumberland et du Westmorland : la vue du Loch Lomond depuis l'île culminante d'Inch Devanna [Inchtavannach], les Trossachs (Loch Katrine), les chutes de Foyers (Loch Ness) et finalement la ville d'Édimbourg (Hudson, p. 224), sans oublier les champs de bruyères tout au long du voyage (Hudson, p. 195). Ce verdict touristique plutôt réducteur contrastait fortement avec l'emballement des Wordsworth pour le territoire écossais, ce qui n'avait rien de surprenant, connaissant son attitude très chauviniste vis-à-vis des Lumières écossaises ainsi que son dénigrement du concept de « Scottishness », duquel la « Northernness » de William se rapprochait dangereusement.²²⁸ Le tour de 1803 s'ensuivit pour Coleridge d'un repli vers le sud qui eut

²²⁵ Cf. Perry, Seamus, « Coleridge's Scotland », in *Coleridge Bulletin, New Series* ; vol. 17 (été 2001), p. 61. Web. <http://www.friendsofcoleridge.com/membersonly/PerryColsScotland.html> (le 30/07/12 à 13:25).

²²⁶ Cf. *ibid.*, pp. 66-7.

²²⁷ Cf. Kyros, Walker, Carol, Coleridge, *Samuel Taylor, Breaking Away: Coleridge in Scotland*. New Haven : Yale University Press, 2002.

²²⁸ Cf. Perry, Seamus, « Coleridge's Scotland », pp. 72-4.

pour conséquence de l'éloigner davantage des Wordsworth.²²⁹ De plus, on sait que le climat septentrional affectait d'ores et déjà sa santé mentale et physique, comme le dénote cette complainte au vent du Nord dans « Dejection : An Ode » (1802) : « [...] What a scream/Of agony by torture lengthened out/That lute sent forth!/Thou Wind, that ravest without,/Bare craig, or mountain-tairn, or blasted tree,/Or pine-grove wither woodman never clomb,/Or lonely house, long held the witches' home/Methinks were fitter instruments for thee,/Mad Lutanist! [...] ». ²³⁰ Néanmoins, cette expérience écossaise fut loin d'être infructueuse puisqu'elle produisit le premier germe de sa magistrale *Biographia Literaria*.²³¹ Il ne faudrait pas en outre oublier son séjour en Allemagne à l'Université de Göttingen, de février à juin 1799, où il se plongea dans une étude approfondie de la période gothique jusqu'au développement du moyen haut-allemand.²³² Ce fut notamment ce voyage intellectuel vers le Nord ancien qui mena l'érudite romantique à développer sa théorie du génie gothique.

Wordsworth s'attira après Coleridge la dévotion d'un autre germaniste, lui aussi figure éminente du cercle lakiste, Thomas de Quincey (1785-1869). Natif de Manchester, ce fut adolescent qu'il découvrit émerveillé la seconde édition des *Ballades lyriques* qui éleva dans son estime William Wordsworth comme le plus grand poète de son

²²⁹ Burwick, Frederick, *The Oxford Handbook of Samuel Taylor Coleridge*. Oxford : Oxford University Press, 2009, p. 102.

²³⁰ Coleridge, Samuel, Taylor, « Dejection : An Ode » vii—*Samuel Taylor Coleridge: The Major Works* ; éd. H. J. Jackson. Oxford : Oxford University Press, 2000, pp. 116-7, vv. 97-104. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette anthologie.

²³¹ Cf. Perry, Seamus, « Coleridge's Scotland », p. 75.

²³² Cf. van Woudenberg, Maximilian, « Coleridge's Literary Studies at Göttingen in 1799: Reconsidering the Library Borrowings from the University of Göttingen », in *Coleridge Bulletin, New Series* ; vol. 21 (printemps 2003), p. 69. Web. <http://www.friendsofcoleridge.com/membersonly/CB21vanWoudenberg.html> (le 30/07/12 à 14:15).

époque. À 17 ans, il décida d'écrire à son père spirituel pour lui faire part de son admiration, ce qui lui valut en retour une invitation à Dove Cottage. Il traversait à l'époque une période difficile faite de vagabondage au pays de Galles et de mendicité à Londres, jusqu'à ce qu'un soir de désespoir, l'appel du Nord se fit sentir :

And herein I notice an instance of the short-sightedness of human desires, that oftentimes on moonlight nights, during my first mournful abode in London, my consolation was (if such it could be thought) to gaze from Oxford-Street up every avenue in succession which pierces through the heart of Marylebone to the fields and the woods; for *that*, said I, travelling with my eyes up the long vistas which lay part in light and part in shade, "*that* is the road to the North, and therefore to [Wordsworth who lived at Grasmere], and if I had the wings of a dove [Psalm 55: 6], *that* way I would fly for comfort."²³³

Leur première rencontre ne se fit toutefois qu'en novembre 1807, suivie d'une seconde visite en novembre de l'année suivante, où il demeura avec la famille Wordsworth jusqu'en février 1809. Il s'absenta ensuite pour Londres et ne revint pas avant le mois d'octobre. Il s'installa alors à Dove Cottage, libéré l'année précédente par les Wordsworth, dont il restera locataire pendant les vingt-six années suivantes, partageant son temps entre Londres et Édimbourg, avec Grasmere comme port d'attache.²³⁴ Une fois l'intégralité de sa large bibliothèque rapatriée d'Oxford, De Quincey put alors goûter aux douceurs de la vie domestique du *cottager* lakiste :

Let there be a cottage, standing in a valley, 18 miles from any town [...] Surely everybody is aware of the divine pleasures which attend a winter fireside--candles at four o'clock, warm hearth-rugs, tea, a fair tea-maker, shutters closed, curtains flowing in ample draperies on the floor, whilst the wind and rain are raging audibly without [...] I have endeavoured to place before you, in the above sketch of the interior of a scholar's library, in a cottage among the mountains, on a stormy winter evening.²³⁵

²³³ De Quincey, Thomas, *Confessions of an English Opium-Eater* ; éd. G. Lindop. Oxford : Oxford University Press, 1998, p. 35.

²³⁴ Cf. Jordan, John Emory, De Quincey, Thomas, *De Quincey to Wordsworth: A Biography of a Relationship*. Berkeley : University of California Press, 1963, pp. 203-205, 302. Il occupa aussi Fox Ghyll à Rydal de 1820 à 1825 (pp. 292-3), et, nonobstant ses dettes, fut le propriétaire temporaire de Nab Cottage, toujours à Rydal, de 1829 à 1833 (pp. 298-9). Cf. également Morrison, Robert, *The English Opium-Eater: A Biography of Thomas De Quincey*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 2009, pp. 134-282.

²³⁵ De Quincey, Thomas, *Confessions of an English Opium-Eater*, pp. 58-61.

Mais au-delà de l'indolence hivernale, ce qu'il appréciait par dessus tout désormais était de compter parmi le cercle poétique lakiste. Il devint également très ami avec Coleridge, qu'il rencontra juste avant de rendre sa première visite à William et avec qui il partageait, en outre sa germanophilie, les démons de l'opium et de l'alcool. À l'instar de Coleridge, il ne put échapper à « l'œil moral » de Wordsworth qui finit par prendre ses distances. De Quincey souffrait déjà de la réserve qu'il maintenait à son égard, ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir une révérence indéfectible pour le poète de Rydal Mount. Il fut brièvement responsable éditorial de la *Westmorland Gazette* entre juillet 1818 et novembre 1819, dans laquelle apparut notamment sa contribution d'intérêt régional : « The Danish Origin of the Lake District ». ²³⁶ Hormis son immense renommée de mangeur d'opium, il devint l'un des plus éminents mémorialistes des poètes lakistes, si ce n'est le plus éminent d'entre eux. Ainsi est venu le temps d'explicitier comme il se doit « l'appel du Nord » à travers l'œuvre de ces auteurs.

²³⁶ De Quincey, Thomas, *De Quincey's Editorship of the Westmorland Gazette 1818-1819*. Kendal : Atkinson & Pollitt, 1890, pp. 49-65. L'abréviation « *Gazette* » fera dorénavant référence à cet ouvrage.

I. L'apologie gothique coleridgienne.

Au risque d'étayer la dichotomie qui voudrait attribuer à Coleridge la théorie ou l'intellect, et à Wordsworth la poésie ou le génie,²³⁷ cette investigation débutera par le légat culturel gothique tel que celui-ci apparaît dans la pensée historique de Coleridge. L'auteur s'exprima sur les anciens Germains pour la première fois en mars 1796, dans le troisième numéro de son périodique *The Watchman*. « A Historical Sketch of the Manners and Religion of the ancient Germans [...] » s'inspire directement du chapitre dédié aux anciens Germains²³⁸ par Edward Gibbon dans le premier volume de sa monumentale *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1789). Coleridge y décrit une société guerrière, vertueuse et respectueuse de la gente féminine. Pour ce qui est de la religion du Nord ancien, il emprunte aux *Northern Antiquities* de Percy le concept de « dieu suprême » attaché à Odin ainsi que sa mythique retraite vers le Nord depuis la ville d'Asgard dans l'isthme ponto-caspien, à la tête des « Ases », qui fuyaient alors devant l'armée de Pompée le Grand.²³⁹ Ces lectures serviront notamment à introduire les cours magistraux dispensés par Coleridge du 27 Janvier au 13 Mars 1818 à la Société Philosophique de Londres (Fleur-de-Luce [Lis] Court, Fleet Street). Prenant pour sujet l'avènement des lettres modernes en

²³⁷ À l'image de la démarche intellectuelle d'Albert O. Wlecke : « I mediate between the theory of Coleridge and the practice of Wordsworth in much the same way I have already mediated between theory and poet: by considering Coleridge's speculations, not so much in their phenomenological implications. » Cf. Wlecke, Albert O., *Wordsworth and the Sublime*. Berkeley : University of California Press, 1973, p. 72. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

²³⁸ Cf. Gibbon, Edward, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* IX ; éd. H. H. Milman. Paris : Baudry's European Library, 1840, vol. 1, pp. 195-216.

²³⁹ Cf. Mallet, Paul-Henri, *Northern Antiquities* IV-VI ; vol. 1, pp. 58-123.

Europe,²⁴⁰ l'auteur dédie ses trois premières séances à la révolution culturelle « gothique » esquissée par Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel durant ses conférences de Vienne en 1812, du 27 février au 30 avril.²⁴¹

Il commence ainsi par retracer le lignage biblique des anciens peuples septentrionaux descendants de Japhet et partage la carte d'Europe entre Celtes et Germains : « The Keltic and Teutonic nations occupied that part of Europe, which is now France, Britain, Germany, Sweden, Denmark, &c. They were in general a hardy race, possessing great fortitude, and capable of great endurance » (*Lectures*, p. 218). L'intervenant se fie de toute évidence aux grands auteurs de l'Antiquité comme Tacite,²⁴² même si celui-ci soulignait chez les anciens Germains leur manque d'endurance (*Ger. IV*, p. 72). On réalise très vite que l'exposé de Coleridge s'inscrit dans une tradition primitiviste moderne qui accorde aux peuples du Nord ancien une ultime victoire sur l'empire romain :

He then proceeded to describe the generic character of the Northern nations, and defined it as an independence of the whole in the freedom of the individual, noticing their respect for women, and their consequent chivalrous spirit in war; and how evidently the participation in the general council laid the foundation of the representative form of government, the only rational mode of preserving individual liberty in opposition to the licentious democracy of the ancient republics. (*Lectures*, p. 217)

²⁴⁰ Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge's Essays and Lectures on Shakespeare and other Poets and Dramatists*. Londres : J. M. Dent & Sons, 1914, pp. 213-35. L'abréviation « *Lectures* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

²⁴¹ Il est question dans sa sixième leçon d'une « Révolution opérée par les peuples du Nord » (« Umwandlung durch die nördlichen Völker »). Cf. von Schlegel, Friedrich, *Friedrich Schlegels Geschichte der alten und neuen Literatur: Vorlesungen gehalten zu Wien im Jahre 1812*. Vienne : Karl Schaumburg & Co., 1815, vol. 1, pp. 199, 205-6. L'abréviation « *Geschichte* » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à cette œuvre. Cf. également ses premières traductions en anglais, puis en français, *Lectures on the History of Literature: Ancient and Modern*; trad. J. G. Lockhart. Édimbourg : William Blackwood, 1818, 2 vols et *Histoire de la littérature ancienne et moderne* ; trad. W. Duckett. Louvain : F. Michel, 1829, 2 vols.

²⁴² Il versifie en l'occurrence Tacite sur les vices importés par Rome sur l'île de Grande-Bretagne. Cf. *Ecclesiastical Sonnets VIII* (Wordsworth 2, p. 450) et *Agr. XXI*, p. 18.

Cette prise de note de Joseph Henry Green synthétise plus précisément l'idéologie gothique ravivée par le nationalisme romantique.²⁴³ La révolution « gothique » du monde occidental est ensuite annoncée en matière d'art, de religion et de politique (*Lectures*, pp. 217-8) que nous proposons au lecteur de traiter point par point.

1. L'art « gothique »

Aucune réserve vis-à-vis de ce faux-ami n'apparaît dans la prise de note, ceci pouvant laisser croire que Coleridge préféra ignorer la circonspection de Schlegel, qui se refusait de faire directement descendre le style de construction gothique, initialement qualifié d'*opus francigenum* ou « art français », aux hordes barbares qui déferlèrent sur l'Empire romain.²⁴⁴ L'art gothique, selon Coleridge, se définit essentiellement par son « expression symbolique de l'infini » (*Lectures*, p. 217), en apparente rupture avec les codes classiques. Il s'aventura alors à opposer deux impressions esthétiques : celles procurées par l'architecture gréco-romaine d'une part, et gothique d'autre part :

The Greek art is beautiful. When I enter a Greek church, my eye is charmed, and my mind elated; I feel exalted, and proud that I am a man. But the Gothic art is sublime. On entering a cathedral, I am filled with devotion and with awe; I am lost to the actualities that surround me, and my whole being expands into the infinite. (*Lectures*, p. 219)

Wlecke explique déjà en quoi l'obscurité et les multiples recoins d'une cathédrale gothique permet au sujet de se projeter dans l'infini et accomplir l'acte sublime

²⁴³ Cf. Simpson, David, *Romanticism, Nationalism, and the Revolt Against Theory*. Chicago : University of Chicago Press, 1993. Thiesse, Marie, *La création des identités nationales : Europe, XVIIIe-XXe siècle*. Paris : Éditions du Seuil, 2001.

²⁴⁴ Cf. *Geschichte* 1, pp. 291-3. À l'instar de Goethe dans son essai « Von Deutscher Baukunst », in *Von deutscher Art und Kunst: einige fliegende Blätter* ; dir. J. G. Herder. Hambourg : Bode, 1773, p. 131.

d'introspection, même si, paradoxalement, l'impression qui en découle est celle du néant de l'être (Wlecke, pp. 74-7). Une fois ce point de métaphysique élucidé, on remarquera que Coleridge exemplifie ici une dichotomie esthétique élémentaire devenue aujourd'hui un véritable poncif dans les études romantiques. Paradoxalement, il voyait les maîtres de la Renaissance italienne, tels que Giotto di Bondone, Michel-Ange et Raphaël, comme les prosélytes d'un style moderne « gothique » (*Lectures*, p. 219) et non d'une *rinascita* dans le sens qu'on lui prête habituellement, c'est-à-dire un retour à l'ancienne gloire de Rome²⁴⁵ ainsi qu'une réaction hostile à la *maniera tedesca* jugée barbare et surtout emblématique de l'âge sombre européen qui succéda aux invasions germaniques (Kliger, pp. 69-71).

Sa vision du style gothique rejoint d'ailleurs celle de nombreux observateurs avant lui y compris le peintre Raphaël²⁴⁶: « [...] the massy architecture of the Goths, as wild and varied as the forest vegetation which it resembled. » La symbolique de la forêt s'intègre parfaitement dans la tradition primitiviste romantique, illustrée ci-dessous par Wordsworth, qui décrit l'église de St. Oswald dans le livre cinquième de son *Excursion* :

[...] A grateful coolness fell, that seemed to strike
The heart, in concert with that temperate awe
And natural reverence which the place inspired.
Not raised in nice proportions was the pile,
But large and massy; for duration built;
With pillars crowded, and the roof upheld
By naked rafters intricately crossed,
Like leafless underboughs, in some thick wood,
All withered by the depth of shade above. (*Excursion* V; pp. 161-2, vv. 141-9)

²⁴⁵ Cf. Gruyer, François-Anatole, *Raphaël et l'Antiquité* ; Paris : V^{ve} Jules Renouard, 1864, tome 1, pp. 435-57.

²⁴⁶ Cf. *ibid.*, p. 446 : « Leur architecture [des Allemands] s'inspira aussi de l'aspect que prennent des arbres abandonnés à toute venue, quand se penchant les uns vers les autres et se liant ensemble, ils forment des ogives. » Extrait de son rapport au pape Léon X sur les antiquités romaines en 1519, il fait remonter cette architecture au « temps des Goths », d'où, sans doute, la classification d'un « style gothique », attribué aux « édifices de la période du gouvernement des Goths et des cent années suivantes ; » cf. *ibid.*, p. 443.

En effet, l'idée de « révérence naturelle », voire de piété naturelle s'avérait particulièrement chère aux poètes lakistes, qui imaginaient les racines de la réforme Protestante dans les sombres forêts du Nord ancien. C'est d'ailleurs dans cet esprit religieux proto-chrétien, voire néopaganiste que survint le renouveau gothique au milieu du XVIII^{ème} siècle, avec ses pseudo-reconstitutions de temples naturels (Thomas, pp. 214-7), à l'exemple du « temple sylvestre » que Lord Cobham fit ériger dans le style gothique sur son domaine de Stowe dans le Buckinghamshire. (Klieger, pp. 28-9).

2. La religion des Goths, ou les prémisses du protestantisme

Coleridge n'était pas sans savoir que la christianisation des Goths dès le III^{ème} siècle se fit assez naturellement, à tel point qu'il les pensait prédestinés à la nouvelle religion : « The Northern nations were prepared by their own previous religion for Christianity; they for the most part, received it gladly, and it took root as in a native soil » (*Lectures*, p. 218). Il élabore davantage ce déterminisme du sol à l'aide d'une imagerie romantique faisant du paysage nord un vaste temple à ciel ouvert : « The Goths are free from the stain of hero-worship.²⁴⁷ Gazing on their rugged mountains, [...] they lived in the bosom of nature, and worshipped an invisible deity. Firm in his faith, domestic in his habits, the life of the Goth was simple and dignified, yet tender and affectionate » (*Lectures*, p. 219). La preuve qu'un

²⁴⁷ On ne sait ce qu'il entend précisément par « culte héroïque ». Quoi qu'il en soit, sa position est difficilement tenable, même à son époque. Cf. Carlyle, Thomas, « The Hero as Divinity. Odin. Paganism: Scandinavian Mythology », in *On Heroes, Hero-worship and the Heroic in History*. Londres : Chapman & Hall, 1840, pp. 3-48, ainsi que Staecker, Jörn, « Heroes, kings, and gods: Discovering sagas on Gotlandic picture-stones », in *Old Norse Religion in Long-term Perspectives: Origins, Changes, and Interactions* ; dir. A. Andrén, K. Jennbert et C. Raudvere. Lund : Nordic Academic Press, 2006, pp. 363-8.

argument primitiviste remontant bien avant la naissance du Christ, n'avait en rien perdu de sa force au siècle de Coleridge, qui croyait toujours manifestement aux bonnes mœurs naturelles des anciens Germains. On croirait presque voir ici projetées les prémisses d'un protestantisme épuré célébré notamment chez les lakistes, d'autant plus que Coleridge prend soin de souligner plus tard l'indifférence de l'homme du Nord à toute forme d'idolâtrie, en prenant pour contre-exemple les statues érigées en l'honneur des anciens dieux grecs : « But no statue, no artificial emblem, could satisfy the Northman's mind ; the dark, wild imagery of nature which surrounded him, and the freedom of his life, gave his mind a tendency to the infinite [...] and derived satisfaction from that which was indistinct » (*Lectures*, p. 220), faisant ainsi du Goth primitif ce chrétien en devenir capable d'abstraction sublime qu'encourageait quelque part la culture protestante. Cet anti-matérialisme ne va d'ailleurs pas sans rappeler le rapport de Wordsworth au divin et notamment la prudence dont il fit preuve quand il répondit aux premiers questionnements de son benjamin « Willy », vis-à-vis de son « créateur » : « I told him that God was a spirit, —that he was not like his flesh, which he could touch ; but more like his thoughts, in his mind, which he could not touch. » C'est alors en observant par la fenêtre la nature qui s'animaient au-dehors que ce dernier s'exclama : « There's a bit of Him, I see it there! » (*LWF* 2, p. 42). En effet, Wordsworth désavouait l'emphase doctrinale mise sur l'image du « créateur » ou de « l'horloger », qu'il jugeait abusives dans l'éducation religieuse.²⁴⁸

²⁴⁸ « In fact there is nothing in the course of the religious education adopted in this country, and in the use made by us of the Holy Scriptures, that appears to me so injurious as perpetually talking about *making by God*. » (*LWF* 2, p. 42) ; « [...] but for heaven's sake, in your religious talk with children, say as little as possible about *making* » (*Ibid.*). Cf. Jones, John, *The Egotistical Sublime: A History of Wordsworth's Imagination*. Londres : Chatto & Vindus, 1954, pp. 36-7. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

3. L'Angleterre d'Alfred le Grand

L'argumentaire gothique se poursuit et ne tarde pas à se fondre avec l'histoire britannique sous le règne d'Alfred le Grand, « roi des Anglo-Saxons ». Comme le souligne si bien Simon Keynes, la figure du roi Alfred fut longtemps vénérée en tant que « symbole archétypal de l'auto-perception nationale ».²⁴⁹ Il remarque également que cette « Alfrediana » connut un engouement particulier à la période romantique, auquel Coleridge refusa initialement de prendre part puisqu'il fit sourde oreille à son éditeur de l'époque, Richard Poole, qui lui intimait en 1796 de faire d'Alfred le héros d'un poème épique.²⁵⁰ Quoi qu'il en fût, Coleridge semblait bien disposé en 1818 à perpétuer cette tradition historiographique plus concrètement anglo-saxoniste. Son admiration pour le roi du Wessex était telle qu'il lui était difficile de résumer son œuvre en un seul accomplissement, avant de se résoudre à cette louange : « Yet above all, I see the grandeur, the freedom, the mildness, the domestic unity, the universal character of the middle ages condensed into Alfred's glorious institution of the trial by jury » (*Lectures*, p. 221). Bien plus qu'un simple paradigme de courage et de circonspection, Alfred le Grand aurait été, selon la légende relayée ici par Coleridge, le père fondateur du procès par jury,²⁵¹ chose pourtant mise en doute dès 1765 par l'historien juriste William Blackstone.²⁵² L'institution

²⁴⁹ Keynes, Simon, « the Cult of King Alfred », in *Anglo-Saxon England* ; vol. 28, dir. C. Orchard et P. Jackson. Cambridge : Cambridge University Press, 1999, p. 225.

²⁵⁰ Cf. *ibid.*, pp. 329-30.

²⁵¹ Cf. Spelman, John, Sir, *The Life of Alfred the Great*. Londres : Maurice Atkins, 1709, p. 106, ainsi que Smith, R. J., *The Gothic Bequest*, pp. 79, 91, 143.

²⁵² Cf. Blackstone, William, *Commentaries on the Laws of England: In Four Books* ; éd. E. Christian. Londres : T. Cadell & W. Davies, 1794, vol. 3, pp. 349-50.

n'en demeurerait pas moins d'origine germanique, à l'instar des nombreuses autres composantes du système féodal, de quoi, selon Coleridge, invalider l'idée d'un « âge sombre »²⁵³ et à la fois éclipser l'évanescence « comète » grecque, symbole d'une liberté jugée paradoxale (*Lectures*, p. 221). Le même raccourci historique « gothique » emprunté par Wordsworth en octobre 1803 dans « To the Men of Kent »²⁵⁴ (1807) lui fait établir un lien direct avec la *Magna Carta*, en prenant soin d'omettre la très facheuse intrusion normande dans le processus :

The Goths on the other hand said, You shall be our Emperor; but we must be Princes on our own estates, and over them you shall have no power! The Vassals said to their Prince, We will serve you in your wars, and defend your castle; but we must have liberty in our own circle, our cottage, our cattle, our proportion of land. The Cities said, We acknowledge you for our Emperor; but we must have our walls and our strong holds, and be governed by our own laws. (*Lectures*, p. 221)

Ce faisant, le conférencier ne perd pas le fil « gothique » de sa démonstration et consacre la figure d'Alfred le Grand en tant que père de la monarchie constitutionnelle anglaise. Wordsworth sut très bien dans l'un de ses *Ecclesiastical Sketches* (1822) justifier en quelques vers l'attribut de « Grand », qui fut à partir du XIII^{ème} siècle rattaché au nom du souverain saxon : « The pious Alfred, King to Justice dear! Lord of the harp and liberating spear; Mirror of Princes! » (Wordsworth 2 ; p. 458, vv. 2-4). On le retrouve plus tard incarnant l'esprit des libertés anglaises dans une composition patriotique intitulée « Young England—What is then become of Old?» (1845) : « That name [England's] will keep its hold/In the true bosom's inmost fold/For ever.—The Spirit of Alfred, at the head/Of all

²⁵³ Friedrich Schlegel désapprouvait lui-même le concept, cf. *Geschichte* 1, pp. 233, 235.

²⁵⁴ « Left single, in bold parley, ye, of yore,/Did from the Norman win a gallant wreath;/Confirmed the charters that were yours before [...] » (*Wordsworth* 1 ; p. 595, v. 9-11). Fondé au milieu du V^{ème} siècle par les frères jutes Hengist et Horsa, le royaume de Kent figure dans l'historiographie anglaise comme le berceau des libertés anglo-saxonnes, dont la *gavelkynd* demeure l'institution la plus populaire (Kliger, pp. 21-5). Quoi de plus naturel alors pour Wordsworth que de faire des hommes du Kent les garants symboliques de ces dernières face à la menace napoléonienne.

who for our rights watched, toiled and bled/Knows that this prophecy is not too bold » (Wordsworth 2 ; p. 890, v. 4-8). Coleridge pousse finalement la schématisation historique à son paroxysme en opposant nature et culture²⁵⁵ à l'avantage des hommes du Nord et de leurs descendants : « Our ancestors may not have been deep in the metaphysics of the schools ; they may not have shone in fine arts ; but much knowledge of human nature, much practical wisdom must have existed among them [...] » (*Lectures*, p. 221). On réalise dès lors à quel point l'exposé de Coleridge s'apparente à une apologie gothique véritablement symptomatique du romantisme britannique. Pour finir, nous examinerons son opinion sur cette question quasiment existentielle pour le mouvement, à savoir les origines du roman médiéval.

4. Du roman gothique au génie national

a. Geste « gothique » et récit septentrional

Il allait de soi que la préférence de Coleridge revenait à la geste « gothique », sauvegardée à la demande de grands mécènes royaux tels que Théodoric l'Amale et Charlemagne²⁵⁶:

In Homer you have a poem perfect in its form, whether originally so, or from the labour of after critics, I know not; his descriptions are pictures brought vividly before you, and as far as the eye and understanding are concerned, I am indeed gratified. But if I wish my feelings to be affected, if I wish my heart to be touched, if I wish to melt into sentiment and tenderness, I must turn to the heroic songs of the Goths, to the poetry of the middle ages. (*Lectures*, pp. 219-20)

²⁵⁵ On en conviendra que seul un primitiviste convaincu pourrait admettre la chose suivante : « [...] And I believe it is a decided truth, though certainly an awful lesson, that nations are not the most happy at the time when literature and the arts flourish the most among them » (*Lectures*, p. 221).

²⁵⁶ Cf. *Lectures*, p. 220, ainsi que *Geschichte* 1, pp. 215-8.

Il cite la chanson de Roland,²⁵⁷ reproduisant au passage le mensonge historique censé nous appitoyer sur le massacre de l'arrière-garde franque.²⁵⁸ La commémoration d'une débâcle pareille à celle de Roncevaux devient alors aux yeux de l'auteur un devoir de mémoire gratifiant et typiquement gothique, soit en parfaite inéquation avec le culte, semble-t-il, obsessif du triomphe gréco-romain (*Lectures*, p. 220). Coleridge fait ensuite allusion à « un récit septentrional » ré-adapté par Shakespeare à travers l'épisode où le vil Duc de Gloucester séduit Lady Anne dans *Richard III* (1597) (*Lectures*, pp. 221-2). Il faut alors se reporter à l'ouvrage de Joseph Ritson sur les légendes arthuriennes et plus particulièrement le roman d'Yvain et Gauvain ou « Ywaine and Gawin », dans le recueil de 1802.²⁵⁹ On y retrouve le schéma de séduction triangulaire évoqué par Coleridge entre le chevalier Ywaine et dame Alundyne par intercession de sa servante Lunet. Il s'agit en fait d'une légende arthurienne bretonne, qui, de surcroît, s'inspire d'une recommandation ovidienne sur *L'Art d'aimer*.²⁶⁰ Reste à savoir précisément ce que Coleridge entendait par « récit septentrional » (« Northern tale »— *Lectures*, p. 220), et si oui ou non, le cycle arthurien rentrait dans cette catégorie.

b. Genèse du roman

Quoi qu'il en soit, il dédie le début de sa troisième conférence à la genèse du roman, qui aurait été, selon lui, dépositaire de la Rome antique pour sa forme et de l'esprit

²⁵⁷ Cf. *Geschichte* 1, pp. 265-6.

²⁵⁸ En effet, l'expédition de Charlemagne en 778 fut loin d'être un succès, sachant que lui et son armée rebroussèrent chemin aux portes de Saragosse. L'armée en retraite pilla la ville de Pampelune, ce qui lui valut d'être embusquée plus loin, au passage d'un col, non par des Sarrasins, mais par des Vascons. Cf. Narbaitz, Pierre, *Orria ou la bataille de Roncevaux (15 août 778)*. Bayonne : Zabal, 1978.

²⁵⁹ Ritson, Joseph, *Ancient Engleish Metrical Romanceës [sic]* ; Londres : W. Bulmer & Co., 1802, vol.1, pp. 1-170.

²⁶⁰ Cf. Ovide, *L'Art d'aimer* I ; trad. et éd. H. Bornecque. Paris : Les Belles Lettres, 1983, pp. 15-7, vv. 351-96.

gothique pour son fond : « From this same union, in which the soul [...] was Gothic, while the outward form and the majority of the words themselves, were the reliques of the Roman, arose the Romance, or romantic language [...] » (*Lectures*, p. 224). Le théoricien accorde néanmoins à cette union une prévalence de l'esprit sur le corps : « [...] The portion contributed by the Gothic conquerors, the predilections and general tone or habit of thought and feeling, brought by our remote ancestors with them from the forests of Germany, or the deep dells and rocky mountains of Norway,²⁶¹ are the most prominent » (*Lectures*, p. 223-4). On remarque l'utilisation récurrente du paysage septentrional— ses forêts, ses vaux et ses montagnes— tel un ornement caractéristique du discours, avec toujours cette implication poétique d'une forme de déterminisme environnemental. On en déduit donc que l'esprit chevaleresque ne fut autre que le fruit du génie primitif gothique : [...] The love of the marvellous, the deeper sensibility, the higher reverence for womanhood, the characteristic spirit of sentiment and courtesy,—these were the heirlooms of nature [...] » (*Lectures*, p. 224). Quant à la forme originelle du roman, il est dit que son caractère latin en vint progressivement à s'estomper au fur et à mesure de sa diffusion vers le nord. En effet, Coleridge représente le roman comme une chaîne à deux maillons : « at the southern end there is the Roman, or Latin ; at the northern end the Keltic, Teutonic,²⁶²

²⁶¹ Même si le *Götaland* suédois reste plus évocateur en tant que patrie gothique, imaginée ici au sens germanique large. Coleridge, comme beaucoup l'eurent fait avant lui et continueront après lui, prend alors une liberté historique considérable au profit de son imagerie poétique ; encore une preuve de l'amalgame gothique. Bien que le débat étymologique sur la racine *Got(h)* et ses variantes *Gut/Gaut* ait tendance à valider l'origine scandinave des Goths prônée par la mythologie amale, il est impossible de vérifier cette dernière par la méthode archéologique (Wolfram, Herwig, *Histoire des Goths*, pp. 31-6). En tout état de cause, on réalise que le mythe gothique participait grandement à l'appel du Nord scandinave.

²⁶² « [...] The Teutonic, including the Dutch, Danish, Swedish, and the upper and lower German, as being the modified Gothic » (*Lectures*, p. 240). Le gothique était alors considéré comme la langue mère éteinte de

or Gothic [...]» (*Lectures*, p. 225). Ce phénomène de « délatinisation » du roman résulterait donc logiquement de son introduction dans la sphère germanique dont pouvaient se réclamer les ménestrels anglo-normands, en raison de leur dialecte à prédominance « anglo-saxonne gothique », contrairement aux troubadours franco-normands : « I mean that the language of the English metrical romance is less romanized, and has fewer words, not originally of northern origin, than the same romances in the Norman-French » (*Ibid.*). D'autre part, il ajoute que l'intègre « caractère nordique » de la langue anglaise ne la rendit que peu réceptive à la pompe héllénique introduite dans la prose médiévale européenne par des auteurs comme Boccace (*Ibid.*). On en conclut dès lors que cette étape fut clairement décisive dans l'avènement de la littérature anglaise et de l'anglais moderne, ayant tous deux pour acte de naissance celle du roman métrique.

c. Le génie romantique gothique de Shakespeare

Le système gothique de Coleridge s'invite également dans ses conférences sur l'histoire de la philosophie, qu'il débuta le 14 décembre 1818. On retrouve alors dans sa neuvième intervention du 22 février l'usuel déterminisme environnemental propre au génie gothique présenté comme l'antidote à la tradition scholastique décrépissante :

This was the other part of the Gothic mind—the inward, the [shaping^e], the romantic character, in short, the genius, but genius marked according to its birthplace, for it grew in rude forests amid the inclemencies of outward nature where man saw nothing around him but what must owe its charms mainly to the imaginary powers with which it was surveyed. There nothing outward marked the hands of man. Woods, rocks and streams, huge morasses, nothing wore externally the face of human intellect [...].²⁶³

l'idiome germanique, étant donné que la bible d'Ulphilas, rédigée vers 350, établit l'alphabet gothique. Cf. *Geschichte* 1, pp. 216-7, et Wolfram, Herwig, *Histoire des Goths*, pp. 93-4.

²⁶³ Coleridge, Samuel Taylor, *Lectures 1818-1819: On the History of Philosophy* ; éd. J. R. de Jager Jackson, dir. K. Coburn. Princeton : Princeton University Press, 2000, vol. 1, pp. 423-4 (Lecture 10).

Il semblerait que d'entre tous les différents éléments géographiques cités, l'ancienne forêt germanique émerge comme le symbole privilégié de la rhétorique gothique du conférencier, telle une réminiscence de la vaste forêt hercynienne citée par Jules César et Diodore de Sicile, qui donnent ce nom à l'ensemble des forêts de Germanie.²⁶⁴ Notons au demeurant que Coleridge réitère ici le lien causal entre « esprit gothique » et culture romantique chevaleresque, déjà identifié par Richard Hurd dans ses *Lettres sur La Chevalerie et le Roman* (1762). C'est d'ailleurs sur ces prémices qu'il put construire sa théorie du génie romantique shakespearien²⁶⁵ de « forme organique » et refusant toute « régularité mécanique » :

The organic form, on the other hand, is innate; it shapes, as it develops, itself from within, and the fullness of its development is one and the same with the perfection of its outward form [...] Nature, the prime genial artist, inexhaustible in diverse powers, is equally inexhaustible in forms [...] and even such is the appropriate excellence of her chosen poet, of our own Shakespeare [...] (*Lectures*, pp. 46-7).

Vénééré jadis par Thomas Gray et William Collins, Shakespeare faisait déjà l'objet d'un culte national préromantique alimenté notamment par l'invective de Voltaire²⁶⁶ et la

²⁶⁴ Cf. César, Jules, *Guerre des Gaules* VI, xxiv-xxvii ; tome 2, pp. 193-5, et *Bibli.* V, xxi, tome 2, pp. 20-1.

²⁶⁵ « I have before spoken of the Romance, or the language formed out of the decayed Roman and the Northern tongues; as an analogy of this, I have named the true genuine modern poetry the romantic; and the works of Shakespeare are romantic poetry revealing itself in the drama » (*Lectures*, p. 26). Cf. également Coleridge, Samuel Taylor, Payne Collier, John, *Coleridge on Shakespeare: The Text of the Lectures of 1811-12* ; éd. R. A. Foakes. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1971, p. 107 (Lecture 9), ainsi que Badawī, Muḥammad Muṣṭafá, *Coleridge: Critic of Shakespeare*. Cambridge : Cambridge University Press, 1973, et Ortiz, Joseph M., *Shakespeare and the Culture of Romanticism*. Farnham : Ashgate Publishing, 2013.

²⁶⁶ « Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'Hamlet : c'est une pièce grossière et barbare, qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie [...] On croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. » Cf. Voltaire, *La tragédie de Sémiramis, par M. de Voltaire. Et quelques autres pièces de littérature du même auteur, qui n'ont point encore paru*. Paris : P. G. Le Mercier, M. Lambert, 1749, pp. 25-6. D'où bien sûr la morgue de Coleridge envers la critique française de Shakespeare : « [...] they are objections not the growth of our own Country but the production of France: the judgment of Monkeys by some wonderful phenomenon put into the mouths of men. We were told by these creatures that Shakespeare was some wonderful monster in which many heterogeneous components were thrown together, producing a discordant mass of genius and irregularity of gigantic proportions. » Cf. Coleridge, Samuel Taylor, Payne Collier, John, *Coleridge on Shakespeare*, p. 106.

guerre de Sept Ans (1756-63).²⁶⁷ Tom Dugget souligne d'ailleurs que le mythe du Barde reposait sur la représentation de Shakespeare en tant qu'artiste « gothique » (Duggett, pp. 59-61). Extraite de l'essai intitulé « Shakespeare: a Poet Generally », la précédente déclaration aurait été faite à la *Royal Institution* de Londres au cours du printemps de 1808,²⁶⁸ pendant qu'au même moment, à Vienne, August Wilhelm Schlegel dispensait ses *Cours de littérature dramatique* dont la douzième séance oppose similairement unité mécanique et organique.²⁶⁹ Depuis toujours considéré comme médiateur officiel de l'idéalisme allemand, Coleridge tenait à se défendre des accusations de plagiat, notamment suite à ses interventions de 1818 sur « Le théâtre grec » et « les caractéristiques du théâtre shakespearien » (*Lectures*, pp. 7-9).²⁷⁰ Quoi qu'il en fût, il faut naturellement s'attendre à retrouver dans son œuvre critique une synthèse post-kantienne, de Schiller, Goethe, Schlegel, Schelling, etc., impliquant maints emprunts plus ou moins flagrants,²⁷¹ comme peuvent aussi l'attester les nombreux parallèles relevés entre les *Lectures* de 1818 et l'érudit manifeste médiévaliste²⁷² des frères Schlegel.²⁷³

²⁶⁷ Cf. Clery, E. J., « The genesis of "Gothic" fiction », in *A Cambridge Companion to Gothic Fiction*, pp. 29-30.

²⁶⁸ Sarker, Sunil Kumar, S. T. Coleridge. New Delhi : Atlantic Publishers & Distributors, 2001, p. 408.

²⁶⁹ Cf. von Schlegel, August Wilhelm, *Über dramatische Kunst und Literatur: Vorlesungen von August Wilhelm Schlegel* ; Heidelberg: Mohr & Zimmer, 1809, vol. 2, part. 1, p. 96. *A Course of Lectures on Dramatic Art and Literature* ; trad. J. Black. Londres : Baldwin, Cradock et Joy, 1815, vol. 2, pp. 94-5.

²⁷⁰ Cf. von Helmholtz-Phelan, Anna Augusta, « The Indebtedness of Samuel Taylor Coleridge to August Wilhelm von Schlegel », in *Bulletin of the University of Wisconsin n°163—Philology and Literature Series* ; vol. 3, n°4 (juin 1907). Madison : University of Wisconsin, pp. 273-370.

²⁷¹ Cf. Orsini, Gian Napoelone Giordano, « Coleridge and Schlegel Reconsidered », in *Comparative Literature*; vol. 16, n°2 (printemps 1964), pp. 97-118.

²⁷² Cf. Raposo, Berta, Ash, Karina Marie *et al.*, *Handbook of Medieval Studies: Terms – Methods – Trends*; vol. 3, éd. A. Classen. Berlin : Walter de Gruyter GmbH & Co., 2010, pp. 2623-30.

²⁷³ Cf. Coleridge, Samuel Taylor, *Notes and Lectures Upon Shakespeare and Some of the Old Poets and Dramatists: With Other Literary Remains of S. T. Coleridge* ; éd. H. N. & S. Coleridge. Londres : William Pickering, 1849, vol. 1, pp. 337-62. Coleridge, Samuel Taylor, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge 1808-1819* ; éd. K. Coburn. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1973, vol. 3, n. 4384-f158ⁿ, 4388f148n, 4498(3)n (*Über dramatische Kunst und Literatur*); n. 4384n, 4388ff 148—146ⁿ, 4498-ff140, 139ⁿ, 4500n (*Geschichte*).

En définitive, la phraséologie primitiviste caractéristique de l'exposé, sans parler de ses nombreux raccourcis historiques, fait de celui-ci un argumentaire gothique exemplaire de la période. Mais encore, il faut aussi relever l'impact déterminant de l'antihèse gotho-romaine se réclamant du schisme classique/romantique ou, plus largement, Nord/Sud préalablement établi par le cercle d'Iéna et Germaine de Staël. Et même si le poète Edmund Spenser semblait, d'après Coleridge, réconcilier les deux pôles littéraires— d'où la remarque : « He has the wit of the southern with the deeper inwardness of the northern genius » (*Lectures*, p. 231)— il n'en demeurerait pas moins évident que la dynamique originelle du romantisme britannique tendait vers le nord.

5. Southey et sa révolution gothique

Ami de Coleridge depuis Oxford en juin 1794, Robert Southey lui-même démontra initialement un engouement certain pour le Nord ancien. Lui aussi donna une communication à Londres sur « The Manners and Irruptions of the Northern Nations » en 1795, dont aucune prise de note n'a fait surface à ce jour. Tout comme pour l'article « A Historical Sketch of the Manners and Religion of the Ancient Germans » publié un an plus tard dans *The Watchman*, on suppose une collaboration entre les deux hommes sur ce sujet fort probable.

a. La poésie naturelle des Goths

Il est avéré que Robert Southey chercha très tôt son inspiration dans la mythologie nordique, ce qu'il déclare assez paradoxalement dans la préface de son épopée orientale

Thalaba the Destroyer (1801), où il admet avoir été séduit auparavant par la versification libre et le sujet mythologique des *Dramatic Sketches of the Ancient Northern Mythology* (1790) de Frank Sayers.²⁷⁴ « The Race of Odin » (1795) est par exemple fondé sur la légende de l'exil septentrional d'Odin²⁷⁵ déjà mentionné, et que Wordsworth contempla en tant qu'éventuel sujet, faisant du roi Mithridate l'incarnation historique du dieu Odin.²⁷⁶ Fidèle à la pensée romantique gothique, Southey attribuait les vertus principales des anciens Scandinaves au déterminisme environnemental :

Nurtur'd by Scandinavia's hardy soil,
Strong grew the vigorous plant ;
Danger could ne'er the nation daunt,
For war, to other realms a toil,
Was but the pastime here ;
Skill'd the bold youth to hurl the unerring spear,
To wield the falchion, to direct the dart,
Firm was each warrior's frame, yet gentle was his heart.
Freedom, with joy, beheld the noble race,
And fill'd each bosom with her vivid fire ;
Nor vice, nor luxury, debase
The free-born offspring of the free-born sire ;
There genuine Poesy, in freedom bright,
Diffus'd o'er all her clear, her all-enlivening light.²⁷⁷

Le poète perpétue ici le primitivisme pro-germain de Tacite en résumant les traits idéalisés du « Goth » originel représenté ici comme une souche jeune, vigoureuse, aguerrie, libre, morale et prédisposé au bon sentiment. Le Nord scandinave devient alors le berceau de la « vraie poésie ». On sait par ailleurs que Southey préparait en 1796 un « récit

²⁷⁴ Cf. Southey, Robert, *Thalaba the Destroyer*. Londres : Longman, Hurst, Rees, and Orms, 1809, vol. 1, pp. viii-ix, et Sayers, Frank, *Dramatic Sketches of the Ancient Northern Mythology*. Londres : J. Johnson, 1790.

²⁷⁵ Cf. également Klinger, pp. 212-7.

²⁷⁶ Cf. Wordsworth, William, *Le Prélude/The Prelude I* ; trad. et éd. L. Cazamian. Paris : Aubier Montaigne, 1949, p. 110, vv. 186-90 : « Sometimes, more sternly moved, I would relate/How vanquished Mithridates northward passed,/And, hidden in the cloud of years, became/Odin, the Father of a race by whom/Perished the Roman Empire [...] ». L'abréviation « *Prelude* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

²⁷⁷ Southey, Robert, *The Poetical Works of Robert Southey. Complete in One Volume*. Paris : A. & W. Galignani, 1829, p. 711, vv. 41-54. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette anthologie.

norvégien de [Harald] Harfagre », et qu'il eut en 1799 pour projet de composer une « chanson runique », alors que maintes ébauches inspirées du thème mythologique nordique ressortaient fréquemment par la suite de ses correspondances.²⁷⁸

b. Les Goths dans la mythologie radicale

Précisons avant tout que le thème nordo-gothique était loin d'être affectionné par la frange progressiste anti-burkéeene de cette fin de siècle (Duggett, pp. 46, 49-52), et que Robert Southey, semble-t-il, ne se proclama jamais ouvertement républicain malgré ses penchants affichés pour un humanisme civique.²⁷⁹ « The Race of Odin » s'articule visiblement autour d'une dialectique Nord/Sud opposant liberté gothique et despotisme méditerranéen. Encore faut-il savoir qu'à travers ce poème, Southey défendait la France républicaine en démonstration d'un jacobinisme de jeunesse commun aux poètes lakistes, et qui, pour Southey, devint décidément difficile à assumer à partir de 1813, lorsqu'il fut nommé comme lauréat par la couronne britannique.²⁸⁰ Sa théâtralisation du Nord ancien prend une tournure encore plus inattendue lorsque il confronte dans sa seconde ode nordique, « The Death of Odin » (1795), les hordes gothiques non seulement à la Rome impériale, mais également aux anciens Bretons celtes²⁸¹:

²⁷⁸ Cf. Wright, Herbert G., « Southey's Relations with Finland and Scandinavia », in *The Modern Language Review* ; vol. 27, n°2 (1932), pp. 149-67.

²⁷⁹ Cf. Craig, David Marcellus, *Robert Southey and Romantic Apostasy: Political Argument in Britain, 1780-1840*. Woodbridge : Boydell Press, 2007, pp. 7-8, 14-15, ainsi que « 'Jacobin' (1795-1800) » (chap. 4), in Speck, William Arthur, *Robert Southey: Entire Man of Letters*. New Haven : Yale University Press, 2006, pp. 62-98. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette œuvre.

²⁸⁰ Cf. « 'The Descent of Odin': Romantic Writers among the Norsemen » (chap. 5), in Mortensen, Peter, *British Romanticism and Continental Influences: Writing in an Age of Europhobia*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2004, pp. 205-7.

²⁸¹ Sur leur représentation dans l'imagination romantique, cf. « The Image of the Briton » (chap. 7), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity*, pp. 129-64.

The Druid throng shall fall away,
And sink beneath your victor sway;
No more shall nations bow the knee,
Vanquish'd TARANIS, to thee;
No more upon the sacred stone,
TENTATES,²⁸² shall thy victims groan;
The vanquish'd ODIN, Rome, shall cause thy fall,
And his destruction shake thy proud imperial wall. (Southey ; p. 713, vv. 134-40)

Dans le langage politico-poétique de l'époque, le druidisme pouvait éventuellement symboliser les travers obscurantistes (clergé) et tyranniques (noblesse) de l'ancien régime (Duggett, pp. 70), tandis que Rome incarnait cette Grande-Bretagne réactionnaire qui entra en Guerre contre la République française en 1793 et entama, sous Pitt le Jeune, une politique domestique répressive à l'encontre des mouvements de réforme. Taranis et Tentates étaient d'anciennes divinités du panthéon celte, associées chez Lucain aux dogmatiques druides adeptes des sacrifices humains et de la métempsychose.²⁸³ En effet, Il confia à Horace Walpole Bedford en décembre 1793 avoir *La Pharsale* comme livre de chevet.²⁸⁴ Pareillement, le poème contemporain²⁸⁵ de Wordsworth « Guilt and Sorrow; or Incidents upon Salisbury Plain »²⁸⁶(1842) témoigne, selon Tom Duggett, d'une transition idéologique depuis un « radicalisme celtique » vers un « radicalisme gothique ». À l'instar de Southey, il aurait transfiguré son jacobinisme de jeunesse en un idéal gothique vierge de tout excès « celtique » commis aussi bien par le comité révolutionnaire sous la Terreur que

²⁸² Il apprit de ces anciennes divinités celtes dans *La Pharsale*, cf. Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale)* I ; trad. et éd. A. Bourguery. Paris : Les Belles Lettres, 1926, tome 1, p. 21, vv. 440-1.

²⁸³ *Ibid.*, p. 21 vv. 444-7.

²⁸⁴ Southey, Robert, *The Collected Letters of Robert Southey; Part One: 1791-1797*, lettre 72 ; éd. L. Pratt, @ *Romantic Circles* (mars 2009). Web. http://www.rc.umd.edu/editions/southey_letters/Part_One/L/letterEEEd.2.6.72.html (le 24/02/14 à 18:54).

²⁸⁵ Commencée en 1791, la première version du poème fut complétée en 1794 (*Wordsworth* 1, pp. 118, 934).

²⁸⁶ Sur la longue et complexe genèse du poème, cf. Bailey, Quentin, « The Salisbury Plain Poems 1793-1842 », in *The Oxford Handbook of William Wordsworth* ; dir. R. Gravil et D. Robinson. Oxford : Oxford University Press, 2015, pp. 135-51.

par le régime de William Pitt durant la contre-révolution (Duggett, pp. 71-92). L'allégorie de la vagabonde déambulant vers l'ouest correspondrait chez Wordsworth à la crainte d'une régression nationale vers un passé celte aux us liberticides, symbolisé par l'ancien « temple druidique »²⁸⁷ de Stonehenge, et la récession d'un idéal politique gothique incarné par la cathédrale de Salisbury, elle-même associée à la fameuse *Magna Carta* (1215), véritable « palladium » de la nation anglaise (Duggett, pp. 81-4).

c. Du Nord scandinave au Nord britannique

Pour en revenir à la phase « scandophile » de Robert Southey, nous citerons finalement une portion de son épître versifiée à Amos Simon Cottle en préface de sa traduction de l'*Edda Poétique* (1797) :

Wild the Runic faith,
And wild the realms where Scandinavian Chiefs
And Scalds arose, and hence the Scalds' strong verse
Partook the savage wildness. And methinks
Amid such scenes as these, the Poet's soul
Might best attain full growth; pine-cover'd rocks,
And mountain forests of eternal shade,
And glens and vales, on whose green quietness
The lingering eye reposes, and fair lakes
That image the light foliage of the beech,
Or the grey glitter of the aspen leaves
On the still bough thin trembling.²⁸⁸

Le paysage scandinave y est clairement dépeint comme une utopie romantique, c'est-à-dire nourricière du génie poétique. Mais alors que Southey et ses compères lakistes

²⁸⁷ Inutile de préciser que les Celtes de l'âge du fer et leurs druides décrits dans les annales classiques n'avaient rien à voir avec l'édification de telles structures. John Aubrey fut le premier archéologue à en conférer la parenté aux Celtes dans « *Templa Druidum* », la première des quatre parties qui composent son *Monumenta Britannica* rédigé sur presque quarante ans (1665-93). Cf. Aubrey, John, *Monumenta Britannica: or, A miscellany of British antiquities* ; éd. J. Fowles et R. Legg. Sherborne : Dorset Publishing Company, 1980-2, vol. 1, pp. 14-228. Sur l'image du druide à l'époque romantique, cf. « The Druids » (chap. 5), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity*, pp. 75-112.

²⁸⁸ Cottle, Amos Simon, Southey, Robert, *Icelandic Poetry, or the Edda of Sæmund*. Bristol : Joseph Cottle, 1797, pp. xxxv-xxxvi.

ne virent jamais la Scandinavie, l'appel du Nord les conduisit à puiser leur inspiration dans le nord de leur propre pays. Hors contexte, on pourrait très bien croire que Southey décrit ici le territoire écossais comportant il est vrai la majorité des éléments paysagés énumérés ci-dessus. C'est tout particulièrement l'utilisation du fameux gaélicisme « glen » qui, l'espace d'un instant, pourrait nous faire penser à un lapsus riche en implications : les premiers auteurs romantiques se seraient-ils alors résolus à fonder l'utopie septentrionale²⁸⁹ sur le territoire national ? Reste-t-il à déterminer où commençait exactement le Nord dans la littérature romantique anglaise. Pour cela nous nous pencherons sur le traitement de l'espace nord-britannique chez les poètes lakistes.

²⁸⁹ On a bien sûr le souvenir d'un autre projet d'utopie pantisocratique rapidement abandonné par Southey et Coleridge. Cf. MacGillivray, J. R., « The Pantisocracy Scheme and Its Immediate Background », in *Studies in English at University College, Toronto* ; dir. M. Wallace. Toronto: The University of Toronto Press, 1931, pp. 131-69. Leask, Nigel, « Pantisocracy and the Politics of the Preface to *Lyrical Ballads* », in *Reflections of Revolution: Images of Romanticism* ; dir. A. Yarrington. Londres : Routledge, 1993, pp. 39-58. McKusick, James, « 'Wisely forgetful': Coleridge and the Politics of Pantisocracy », in *Romanticism and Colonialism: Writing and Empire 1780-1830* ; dir. T. Fulford et P. J. Kitson. Cambridge : Cambridge University Press, 1998, pp. 107-28. White, J. Edmund, « Pantisocracy and Pennsylvania: Plans of Coleridge and Southey and of Cooper and Priestley », in *Bulletin for the History of Chemistry* ; vol. 30, n°2 (2005), pp. 70-6. « Pantisocrat 1794-1795 » (chap. 3), in Speck, William Arthur, *Robert Southey*, pp. 42-61.

II. La région des lacs, ou la « terre promise » du romantisme anglais

1. Histoire du *Lake District*

La distinction d'une « école des lacs » dans le romantisme britannique suggère explicitement l'idée d'un romantisme régional préoccupé par l'espace nord anglais. Ceci dit, il s'avéra que l'affinité de certains lakistes avec l'Écosse vint enrichir une identité septentrionale plus large, c'est-à-dire britannique. Pour commencer, un bref rappel sur l'antiquité du *Lake District* suffisait à susciter l'intérêt primitiviste de l'époque pour le Nord sauvage, ce que fit d'ailleurs Wordsworth dans la cinquième édition son *Guide through the District of the Lakes* (1835), considérée comme la version définitive du projet original de 1810 accompagnant anonymement une série d'estampes de paysages par le révérend Joseph Wilkinson.²⁹⁰ À proprement parler, *Le Guide* tel qu'on le connaît vit le jour en 1820 en tant qu'annexe à un recueil de poèmes sur la rivière Duddon,²⁹¹ pour ensuite se voir successivement remanié et étoffé en 1822, 1823, 1835, 1842, 1846, 1853 et 1859, avec la collaboration notoire du géologue Adam Sedgwick (Bate, pp. 43-4).

a. La nuit celte²⁹²

L'autorité de Thomas West²⁹³ est alors invoquée afin de dépeindre l'état de nature originelle de la région, ses vastes forêts primitives ainsi que ses premiers occupants celtes

²⁹⁰ Wilkinson, Joseph, Rev., *Select Views in Cumberland, Westmoreland and Lancashire*. Londres : R. Ackerman, 1810.

²⁹¹ Wordsworth, William, *The River Duddon, a Series of Sonnets: Vaudracour and Julia: and Other Poems to which is Annexed a Topographical Description of the Country of the Lakes, in the North of England*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1820.

²⁹² D'après l'article de Dugget, Tom, « Celtic Night and Gothic Grandeur: Politics and Antiquarianism in Wordsworth's *Salisbury* », in *Romanticism* ; vol. 13, n°2 (juillet 2007), pp. 164-76.

alors en compétition avec une importante faune sauvage : « [...] The Celtic tribes [...] became joint tenants of the wolf, the boar, the wild bull, the red deer, and the leigh, a gigantic species of deer which has been long extinct, while the inaccessible crags were occupied by the falcon, the raven, and the eagle. »²⁹⁴ De plus, le caractère isolé de la région aurait permis à ces populations de s’y maintenir malgré les invasions successives que connut la Grande-Bretagne: « When the Romans retired from Great Britain, it is well known that these mountain fastnesses furnished a protection to some unsubdued Britons, long after the more accessible and more fertile districts had been seized by the Saxon or Danish invader » (*Guide*, p. 39). À ce sujet, Richard Grivil suggère dans son étude sur la vocation bardique de Wordsworth que la mémoire d’une enclave celte septentrionale prenait une dimension politique durant la menace napoléonienne : « [...] the only manly and civilized order North of the Alps. »²⁹⁵

Comme l’atteste ce passage tiré du neuvième livre de *L’Excursion* (1814), la mémoire des premiers habitants survivait également dans la poésie de Wordsworth :

Once, while the Name Jehovah, was a sound
Within the the circuit of this sea-girt isle
Unheard, the savage nations bowed the head
To Gods delighting in remorseless deeds [...]
Such dismal service, that the loudest voice
Of the swoln cataracts (which now are heard
Soft murmuring) was too weak to overcome,
Though aided by wild winds, the groans and shrieks
Of human victims, offered up to appease
Or to propitiate. (*Excursion IX* ; pp. 286-7, vv. 682-98)

²⁹³ West, Thomas, *The Antiquities of Furness*. Ulverston : George Ashburner, 1805, p. 42. Bien qu’il possédât les deux versions, Wordsworth consulte ici la première édition de 1774.

²⁹⁴ Wordsworth, William, *Guide through the Districts of the Lakes in the North of England*, p. 38. L’abréviation « *Guide* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

²⁹⁵ Grivil, Richard, *Wordsworth’s Bardic Vocation, 1787-1842*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003, p. 42. Le nom de l’auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

Le narrateur, un pasteur local, projette ici dans toute son horreur une scène de sacrifices humains, parabole de l'obscurantisme qui régnait autrefois dans la région sous le joug de divinités cruelles telles que Taranis et Andates, toutes deux adressées similairement tour à tour par Nennius et Caratach dans la tragi-comédie de John Fletcher, *Bonduca*²⁹⁶ (1647), connue de Wordsworth dès 1800.²⁹⁷ Outre ses lectures dramatiques sur le sujet, Gravil relève dans la bibliographie de l'auteur huit autres sources ayant trait à la « druidologie », allant des classiques, César, Pline l'Ancien, Tacite, Lucain, Dion de Pruse, Ammien Marcellin, Procope de Césarée, jusqu'au poète éлизаethain Michael Drayton et l'antiquaire gallois Henry Rowlands d'Anglesey (Gravil, pp. 18-24), sans oublier son contemporain Edward Davies (Gravil, p. 30).

On relève plus tôt que le personnage du Solitaire attire l'attention de l'Errant sur un vestige préhistorique populairement associé à la religion druidique : « [...] and there, behold/A Druid cromlech! » (*Excursion* III ; pp. 97, vv. 132-3). Par ailleurs, Wordsworth fait personnellement part dans son *Guide* de la découverte non loin des rives de l'Emont d'un de ces cercles de pierres (*Guide*, p. 39) alors qualifiés par les locaux de « temples des druides » ou d'« églises enfouies » (*PW* 2, p. 301). Le plus célèbre d'entre eux était sans conteste le cercle de *Long Meg and her Daughters*, observé par Wordsworth lors d'une

²⁹⁶ Cf. Beaumont, Francis, Fletcher, John, *The Works of Beaumont and Fletcher in Fourteen Volumes* ; éd. H. Weber. Édimbourg : James Ballantyne & Co., 1812, vol. 6, pp. 59-62 : « *Nen*. Thou great Tiranes, whom our sacred priests, Armed with dreadful thunder, place on high above the immortal gods [...] Make their strenghts [Romans] totter, and their topless fortunes Unroot and reel to ruin! » (pp. 59-60). « *Car*. Divine Andate, thou who hold'st the reins of furious battles, and disordered war, And proudly [...] who does best, Reward with honour, who despair makes fly, Unarm for ever, and brand with infamy » (pp. 61-62), le tout accompagné d'une note savante sur chaque divinité.

²⁹⁷ Aux alentours du mois de septembre 1800. Cf. Wu, Duncan, *Wordsworth's Reading, 1800-1815*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995, vol. 2, p. 16. Le nom de l'auteur suivi du numéro de volume fera désormais référence à cet ouvrage.

excursion estivale en 1833, rencontre sublime qu'il fit figurer dans le poème²⁹⁸ retraçant son itinéraire dont voici quelques vers : « A weight of awe not easy to be borne/Fell suddenly upon my spirit, cast/From the dread bosom of the unknown past,/When first I saw that sisterhood forlorn;—/And Her, whose strength and stature seem to scorn/The power of years—pre-eminent, and placed/Apart to overlook the circle vast » (*Guide* ; p. 40, vv. 1-7).²⁹⁹ Suivant l'opinion archéologique de son temps, le poète voyait en ces monuments les dernières traces visibles des anciens occupants celtes du *Lake District* progressivement remplacés par les Saxons et les Danois (*Guide*, p. 40).

b. Colonisation germanique

Entre autres choses, les *Sonnets Ecclésiastiques* (1822) nous apprennent comment la Grande-Bretagne celtique prit fin à la bataille de Chester (613/616), qui opposa Anglo-Saxons, sous Æthelfrith de Northumbrie, et Gallois, sous Selyf Sarffgadau de Powys et Cadwal Crysban de Rhôs.³⁰⁰ On y retrouve notamment commémoré le massacre synchrone des 1200 moines de Bangor (Wordsworth 2, p. 452) priant alors pour une victoire galloise (Gravil, p. 69-70). Gravil sous-entend d'ailleurs que Wordsworth adhérait au concept de *translatio imperii ad Teutonicos*, en conférant la souveraineté britannique aux envahisseurs germaniques : « Lakeland's Saxons and Vikings, similarly, inherited—under nature's tuition—the dauntlessness of those they had displaced and/or absorbed » (Gravil, p. 64). Il

²⁹⁸ Cf. « Poems Composed or Suggested During a Tour, in the Summer of 1833 » (Wordsworth 2, pp. 744-76). On retrouve la section XLIII, « The Monument Commonly Called Long Meg and her Daughters, near the River Eden » (Wordsworth 2, p. 769), retranscrite sous forme de note dans *The Guide*.

²⁹⁹ Le paysage mégalithique se trouvait en effet au centre du débat esthétique de la période. Cf. « The Megalithic Landscape » (chap. 8), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity*, pp. 165-93.

³⁰⁰ Koch, John T., *Celtic Culture: A Historical Encyclopedia*. Santa Barbara : ABC-CLIO, 2006, pp. 317-9. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

suffit pour vérifier cela de se reporter au commentaire eugéniste sur les Celtes irlandais figurant dans une lettre de 1829 sur le « Roman Catholic Relief Act » voté la même année, où se trouvaient comparés les modes de conquête romain et gothique. Voici donc ce qu'il écrivit en faveur du dernier :

The other mode of conquest, that pursued by the northern nations, brought about its beneficial effects by the settlement of a hardy and vigorous people among the distracted and effeminate nations against whom their incursions were made. The conquerors transplanted with them their independent and ferocious spirit, to reanimate exhausted communities; and in their turn received a salutary mitigation, till in process of time the conqueror and conquered, having a common interest, were lost in each other. To neither of these modes was unfortunate Ireland subject [...] (LWF 2, p. 368).

Il semblerait que Wordsworth attribue deux causes majeures aux malheurs de l'Irlande, soit explicitement son obédience papiste, et implicitement le génome ancestral du peuple irlandais, qui, mis à part l'envahisseur danois rapidement refoulé sur le littoral puis assimilé, ne connut aucune véritable force d'occupation jusqu'aux plantations de l'Ulster à partir du XVII^{ème} siècle.

L'auteur du *Guide* parle d'une colonisation du *Lake District* en deux temps, à commencer par l'appropriation des plaines situées au sud des régions montagneuses, évitant de ce fait tout contact direct avec la dangereuse frontière anglo-écossaise : « [...] The Saxons and Danes, who succeeded to the possession of the villages and hamlets which had been established by the Britons, seem at first to have confined themselves to the open country [...] » (*Guide*, p. 40). Le quadrillage subséquent des terres arables en tenures permit ainsi un essor démographique nécessaire pour la défense des côtes et de la frontière nord. Une nouvelle fois, Wordsworth renvoie à Thomas West³⁰¹ au sujet de cette classe de « vilains affranchis » soumis à un loyer annuel ou *noutgeld* en plus d'un service militaire.

³⁰¹ Cf. West, Thomas, *The Antiquities of Furness*. Ulverston : George Ashburner, 1805, pp. 23-4, 40-1.

Identifiée comme une tenure coutumière propre aux marches du royaume depuis le XIII^e siècle, celle-ci fut officiellement abolie en 1625.³⁰² Ce fut donc « la révolution féodale » qui dessina la région des lacs anglais telle que la connaissait Wordsworth : « The consequences have affected the face of the country materially to the present day, being, in fact, one of the principal causes which give it such a striking superiority, in beauty and interest, over all other parts of the island » (*Guide* ; p. 42). Vint ensuite la deuxième phase de colonisation visant à aménager la partie montagneuse du *Lake District*, plus difficile d'accès et moins susceptible d'entretenir une large population :

The enfranchised shepherd, or woodlander, having chosen there his place of residence, builds it of sods, or of the mountain-stone, and, with the permission of his lord, encloses, like Robinson Crusoe, a small croft or two immediately at his door for such animals as he wishes to protect [...] and thus a population, mainly of Danish or Norse origin, as the dialect indicates, crept on towards the more secluded parts of the vallies. (*Guide*, p. 44)

Wordsworth précise notamment que cette partie moins accessible fut délaissée par l'aristocratie normande (*Guide*, pp. 40-1), faisant de ses tenanciers scandinaves les seuls héritiers d'une tradition d'indépendance nordique ou « gothique », ce qui semblait toujours convenir en 1946 à l'historien Canon M. L. Bouch (Keay, p. 55).³⁰³ Il s'avère justement que l'influence scandinave dans la région est aujourd'hui de moins en moins à démontrer.³⁰⁴ En

³⁰² Cf. Keay, Mark, *William Wordsworth's Golden Age Theories during the Industrial Revolution in England, 1750-1850*. Basingstoke : Palgrave, 2001, pp. 54-8. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

³⁰³ Cf. Bouch, Canon M. L., *Prelates and People of the Lake Counties. A History of the Diocese of Carlisle: 1133-1933*. Kendal : Titus Wilson & Son, 1948, p. 18.

³⁰⁴ Cf. Collingwood, William Gershom, « The Vikings in Lakeland: Their Place-names, Remains, History », in *Saga Book of the Viking Society* ; vol. 1 (1892-6), pp. 182-96. Hardling, Stephen E., Griffiths, David, Royles Elizabeth (dir.), *In Search of Vikings: Interdisciplinary Approaches to the Scandinavian Heritage of North-West England*. Boca Raton : CRC Press, 2015. Baldwin, John R., Whyte, Ian D. (dir.), *The Scandinavians in Cumbria*. Édimbourg : Scottish Society for Northern Studies, 1985.

rapport à cela, quelques hypothèses linguistiques furent formulées par les lakistes à propos de l'origine « gothique »³⁰⁵ du dialecte cumbrien.³⁰⁶

c. Origine danoise du dialecte cumbrien

C'est manifestement Thomas de Quincey qui accorda le plus d'attention à cette filiation linguistique, notamment dans son essai « The Danish Origin of the Lake District » publié intégralement en 1857 dans un mensuel d'Édimbourg intitulé *The Titan*. L'article en question est constitué de contributions antérieures sur le sujet parues successivement dans l'hebdomadaire *The Westmorland Gazette*, le 13 novembre, le 4 décembre 1819 puis le 8 janvier 1820. Féru de littérature scandinave, il étudia le danois pendant huit mois en 1808, soit trois ans avant de faire la première découverte qui le conduisit à étayer sa thèse. Il lui arriva en effet de surprendre une jeune mère allaitant son enfant à utiliser le mot *Patten* en référence à sa poitrine,³⁰⁷ suscitant immédiatement chez De Quincey le rapprochement avec le danois (*Gazette*, pp. 57-8). La démonstration se poursuit avec d'autres exemples relevés en diverses occasions au contact des utilisateurs du dialecte local délimité comme suit : « that by the Cumbrian dialect I mean, with a reference to my own knowledge of it, chiefly that modification of this dialect which is spoken within the ring fence of Kendal, Penrith, Keswick, Lorton, Egremont, Coniston, Hawkshead, Burton, Kendal » (*Gazette*, p.

³⁰⁵ « In particular, as we all know, the most illustrious English language is the immediate heiress and representative of the Anglo-Saxon. Some people think that the Anglo-Saxon was not the daughter but the sister of the old Gothic: in which case the Gothic will be aunt to the English: but I believe the fact is as I have represented it, viz. that the old Gothic is our grand-mamma. All the other Teutonic languages are of course our first cousins, viz. the Dutch or Belgic; the German, the Icelandic, and the three Scandinavian languages—i.e. the Danish, the Norse or Norwegian, and the Swedish » (*Gazette*, p. 54).

³⁰⁶ Cf. Ellis, Stanley, « Scandinavian influences on Cumbrian dialect », in *The Scandinavians in Cumbria*, pp. 161-7.

³⁰⁷ *Patte* (sing.), *Patten* (plur.), dans l'expression : « 'at vcenner et barn fra Patten' (lit. to wean a child from the breasts) » (*Gazette*, p. 58).

57). D'autres spécificités phonétiques propres à la région, comme la prononciation du son « k » pour les mots commençant par « kn »,³⁰⁸ semblait également pour lui être un leg du danois (*Gazette*, p. 59). Observée même parmi la classe instruite du comté de Durham, cette entorse à la bonne prononciation anglaise serait donc étrangère à l'extraction sociale et par conséquent originaire de l'ancienne Northumbrie voisine, du moins sa partie sud anciennement régie par le *Danelaw*, ce qui procura à Thomas de Quincey une explication historique tangible :

From history, indeed, we know that the Danes settled a colony, as in some other parts of England, so especially in "Northumberland," i.e., the county north of the Humber (viz., the six northern counties) : and in this, as in other cases, the evidence of history and language are reciprocal, the records of history lead us to look for the traces of this or that language, and the traces of this or that language confirm the records of history (*Gazette*, p. 50).

Le linguiste se montre particulièrement catégorique quand il affirme que le dialecte du Westmorland descend directement du danois : « [...] It is verily and indeed Danish—neither more or less ; and that as good Danish will be spoken in Kendal market next Saturday as by any professor at Kiel or Copenhagen » (*Gazette*, p. 55). Il fait cependant une distinction intra-régionale quant à la pureté du dialecte, qui aurait été, d'après ses dires, beaucoup plus flagrante dans l'actuel district d'Eden au nord : « There it is that the Danish is spoken in its purity: there lies our Westmorland-Copenhagen. Amongst the Cis-Alpines³⁰⁹ are found Danish words in abundance : but in the Trans-Alpine vales the very nerves and sinews of the dialect are Danish [...] » (*Gazette*, p.60). L'exposé se conclut par

³⁰⁸ Thomas De Quincey nous raconte, entre autres choses, comment le nom du roi danois *Knud* est devenu *Canute* en anglais (*Gazette*, p. 59).

³⁰⁹ « [...] The Trans-Alpine regions of Patterdale, Matteredale, Martindale, &c. [...] ». Le versant cisalpin sud correspondant aux régions de « Hawkshead, Ambleside, Bowness, &c. [...] » (*Gazette*, p. 60).

un court lexique topographique³¹⁰ remontant de toute évidence à la présence danoise (*Gazette*, pp. 63-5) qui aurait pu également inspirer « *The Danish Boy, a Fragment* » (1800) de Wordsworth, composé durant le terrible hiver de 1798-99 à Goslar en Allemagne. Le personnage principal du poème serait le fantôme d'un prince danois qui fut assassiné par les occupants du cottage où il s'était réfugié avec son butin, à la suite d'une bataille ou d'un raid. Le lieu du méfait, qu'on identifie forcément au Nord anglais vallonné, s'en serait trouvé maudit et hanté par le spectre du jeune viking : « *Between two sister moorland rills [...] And in this smooth and open dell/There is a tempest-stricken tree ;/A corner-stone by lightning cut,/The last stone of a lonely hut ;/And in this dell you see [...] The Shadow of a Danish Boy* » (Wordsworth 1 ; p. 369, vv. 1-11). Pour en revenir aux faits linguistiques, Wordsworth et Coleridge se livrèrent eux aussi à quelques spéculations au sujet de l'origine germanique des toponymes régionaux, sans pour autant égaler l'application et l'érudition de De Quincey sur le sujet.

³¹⁰ Celui-ci continuera à s'élargir au fil des années. En 1840 par exemple, dans son troisième article sur la « Société des Lacs », De Quincey croit avoir décelé l'origine linguistique de « *Mighty Fairfield* », mentionné par Wordsworth dans « *The Wagoner* » (1819). Il identifie « *Fair* » au danois *faar* qui signifie mouton, puis « *field* » à *fald* (« une chute, n. »), qu'il traduit douteusement par « *hill* ». Cf. Axelsen, Jens, Jones, W. Glyn, Vinterberg, Hermann, *Dansk-Engelsk Ordbog*. Copenhagen : Gyldendal, 1995, pp. 276, 192-3. Bien que sa démonstration ne vérifie qu'à moitié sa seconde intuition quant à l'origine islandaise du toponyme, nous confirmerons que *fár/fær* renvoie effectivement en vieil islandais à « mouton » et que *fold* (163), non *fald*, désignait bien autrefois un tendre pâturage, auquel fait allusion De Quincey dans sa note explicative. Cf. Cleasby, Richard, Vigfusson, Gudbrand, Craigie, William A., *An Icelandic-English Dictionary*. Oxford : Clarendon Press, 1957, pp. 147/184, 163, ainsi que De Quincey, Thomas, *Reminiscences of the English Lake Poets*; éd. J. E. Jordan. Londres : J. M. Dent & Sons, 1961, p. 310. L'abréviation « *Rem.* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

d. Etymologies flamandes et saxonnes

Wordsworth donne l'exemple du mot anglais *dale*, désignant un val. D'après lui, ce dernier trouvait son origine dans le verbe flamand *deylen*³¹¹, qui signifie « distribuer », diviser, partager (*Guide*, p. 45), tandis que De Quincey lui attribue comme toujours une étymologie danoise, il est vrai plus tangible (*Gazette*, p. 63). Pour sa part, Coleridge s'aventura à certains rapprochements avec le vieux saxon. Voici l'hypothétique étymologie qu'il donne au terme « *scale* » compris dans « Scale Gill Force », une cataracte non loin du pic de Scafell : « The word Scale and Scales is common in this Country—and is said to be derived from the Saxon Sceala; the wattling of Sheep—but judging from the places themselves, Scale Force & this Scale Gill Force—I think it as probable that it is derived from Scalle—which signifies a deafening Noise » (Hudson, p. 148). Faisant pourtant état d'une tourbière à proximité, il semblait ignorer le véritable sens dialectal du mot *scale*,³¹² du vieux norois *skáli*, qui renvoyait à un abri rudimentaire caractéristique du nord de l'Angleterre, destiné soit aux bergers durant l'été, soit à la tourbe qu'on y entreposait. Toujours selon Coleridge, la multitude de toponymes que comptait le *Lake District* aurait été caractéristique d'une société distinctivement primitive, dans le bon sens du terme bien entendu : « In the North every brook, every crag, almost every field has a name—a proof of greater independence and a society more approaching in their laws and habits to nature »

³¹¹ Hypothèse non confirmée par *The Oxford English Dictionary Online*, mis à part qu'il s'agirait effectivement d'une désignation géographique commune aux langues germaniques : *dal* en vieux saxon et *Tal* en allemand, par exemple. Cf. « dale, n.1. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2014 (le 16/07/14 à 16:39).

³¹² Cf. « scale, n.4. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2014 (le 16/07/14 à 17:37). « scale, n.3. » et « scale, n.6. » suggèrent toutefois que la plus haute chute du *Lake District* pourrait tenir son nom du mot « escalade », « échelle », voire « escalier », plutôt d'origine romane.

(Hudson, p. 76), de quoi maintenir le mythe romantique d'un espace vierge en marge de l'histoire et de la civilisation.

e. Aménagement permanent de l'espace : apparition des cottages

Cela dit, on apprend par Wordsworth que le Nord inféodé vit disparaître à compter de l'Union des couronnes (1603) son habitat traditionnel en faveur de constructions moins vétustes qui demeuraient à l'époque de l'auteur :

Various tenements would be united in one possessor; and the aboriginal houses, probably little better than hovels, like the kraels³¹³ of savages, or the huts of the Highlanders of Scotland, would fall into decay, and the places of many be supplied by substantial and comfortable buildings, a majority of which remain to this day scattered over the vallies, and are often the only dwellings found in them. (*Guide*, p. 47)

Il est bien sûr question des vénérables cottages de la région qui se fondaient littéralement dans le décor sauvage des vaux ayant souvent fourni l'intégralité des matériaux de construction : « [...] These humble dwellings remind the contemplative spectator of a production of nature, and may (using a strong expression) rather be said to have grown than to have been erected; —to have risen, by an instinct of their own, out of the native rock—so little is there in them of formality, such is their wildness and beauty (*Guide*, p. 51). Pareilles à des « hermitages », les chaumières de Donnerdale et d'Esthwaithe sont décrites comme la quintessence de cet aménagement pittoresque du territoire³¹⁴ (*PW* 2,

³¹³ C'est-à-dire « des gourbis », ou plus précisément : « A village of Southern or Central African native peoples, consisting of a collection of huts surrounded by a fence or stockade, and often having a central space for cattle, etc. » Cf. « kraal, n. » *OED Online*. Oxford University Press, mars 2015 (le 16/07/14 à 17:54).

³¹⁴ Pour sa définition du pittoresque : « Many objects are fit for the pencil which are not picturesque—but I have been in the habit of applying the word to such objects only as are so » [To Jacob Fletcher, January 17, 1825] (*LWF* 2, p. 242).

« When I observed that many objects were fitted for the pencil without being picturesque, I did not mean to allude, as you infer, to the Dutch School but to the higher order of the Italian Artists, in whom beauty and grace are predominant [...] These materials [« Madonnas, Holy families, and all their pieces of still life »] as treated by them, we feel to be exquisitely fitted for the pencil—yet we never think of them as picturesque—but

pp. 298-9, 337-8). De son côté, Coleridge se montre particulièrement sensible à la « parure végétale » (*Guide*, p. 52) de ces habitations :

One cottage we noticed more particularly. It stood two or three hundred yards above a cascade, in a small but sweet curve of the brook, its front to the hill, the gable end which faced with two windows so wildly placed, the other gavel end overbranch'd by the stately trees there, and the whole roof greener than the grass field on which it stood. (Hudson, p. 71)

Cet idéal d'osmose naturelle revenait, selon Scott Hess, à refuser aux résidents du *Lake District* leur autonomie culturelle, à l'instar du mythe controversé de « l'Indien écologique » que critiqua Shepard Krech III dans son ouvrage éponyme³¹⁵(Hess, p. 97). On se contentera alors de rattacher cette projection primitiviste au mythe gothique, qui associe à la fois déterminisme environnemental et une architecture à connotation végétale, comme nous avons pu le voir dans les *Lectures* de Coleridge.

On ajoutera que ces habitations furent à maintes reprises perçues comme une réplique de la voute céleste, chose qui ne va pas sans évoquer l'idée d'un paradis terrestre. Ainsi, Wordsworth compare les joyeux cottages de Grasmere à une constellation d'étoiles : « Cluster'd like stars some few, but single most,/And lurking dimly in their shy retreats, Or glancing on each other cheerful looks,/Like separated stars with clouds between » (*Guide*, p. 50). Il arrivait même que certaines habitations s'illuminaient à la lueur de la lune (Hudson, p. 109), et bien que Coleridge désapprouvât l'agression perpétrée par les murs blanchis à la chaux, il n'en demeurait pas moins émerveillé sitôt la nuit tombée : « The white cottage sparkles like a diamond in the surrounding gloom » (Hudson, p. 89). En effet, Coleridge

shall I say as something higher—something that realizes the idealisms of our nature, and assists us in the formation of new ones » [To Jacob Fletcher, February 25, 1825] (*LWF* 2, p. 244).

³¹⁵ Krech, Shepard III, *The Ecological Indian: Myth and History*. New York : Norton, 1999.

était un très grand amoureux des scènes de clair de lune qu'il ne se lassait jamais de décrire jusqu'à la dernière nuance de forme et de couleur.³¹⁶

De Quincey fut pendant vingt-six années l'un de ces heureux *cottagers* (1809-1835) et succéda aux Wordsworth en s'installant à Dove Cottage. Son expérience inoubliable lui permit notamment d'écrire cet article sur l'habitat local intitulé « Westmorland and the Dalesmen » (*Rem.* pp. 247-53) et publié en janvier 1840 dans *Tait's Edinburgh Magazine*. Les chaumières du Westmorland y sont une nouvelle fois célébrées pour leur intérêt pittoresque, mais également pour leur architecture pratique, qui s'avérait pourtant le fruit de contraintes environnementales, et non de considérations esthétiques auxquelles les locaux étaient tout à fait réfractaires, à la différence des nouveaux riches propriétaires (*Rem.* pp. 249-50). Par ailleurs, Wordsworth tenta d'expliquer la situation non panoramique des habitations de Coniston[e] comme un choix délibéré des occupants. D'après lui, ces derniers se gardaient d'un contact visuel permanent avec le paysage afin de privilégier les joies du plein air, preuve d'un lien organique avec leur environnement (*PW* 2, pp. 321-4). Cependant, même si De Quincey s'écarte du primitivisme assumé de Wordsworth et de Coleridge sur ce point, les cottages du Westmorland restent dans l'optique lakiste une création pittoresque naturelle.

Enfin, on apprend que la délimitation de parcelles distinctes à l'aide de haies composées de saules et d'aulnes aurait participé au reboisement des zones montagneuses : « These, where the native wood had disappeared, have frequently enriched the vallies with a sylvan appearance; while the intricate intermixture of property has given to the fences a

³¹⁶ Cf. Hudson, pp. 100, 109, 113, 123, 124, et surtout 235-240.

graceful irregularity, which, where large properties are prevalent, and large capitals employed in agriculture, is unknown » (*Guide*, p. 45). Il faut évidemment se rendre compte que l'aspect sauvage de sa région natale importait beaucoup à Wordsworth, qui voyait l'intrusion humaine d'un mauvais œil. Car bien qu'elle ait pu bénéficier au paysage, comme dans l'exemple précédent, celle-ci se devait d'être maîtrisée afin de sauvegarder l'intégrité de l'exceptionnel *Lake District* en lequel reposait l'idéal esthétique lakiste.

2. Le *Lake District* et son exceptionnalisme esthétique

Nous commencerons par résumer la conviction des lakistes vis-à-vis de l'exceptionnalisme de leur District, qui à l'aube du XIX^{ème} siècle devint une destination très prisée de la gentry anglaise en recherche du pittoresque, sur la recommandation, entre autres, du jésuite Thomas West dans son *Guide to the Lakes in Cumberland, Westmorland, and Lancashire*³¹⁷(1778), ou du célèbre William Gilpin, à travers ses *Observations on the Mountains and Lakes of Cumberland and Westmorland*³¹⁸(1786). D'autre part, ce regain du tourisme domestique s'expliquait facilement par la fermeture du circuit continental rendu progressivement impraticable par les aléas de la Révolution française, puis par les guerres napoléoniennes, comme l'atteste ce commentaire de Thomas De Quincey, bien que celui-ci ne fût qu'à moitié convaincu de la véracité des faits énoncés :

³¹⁷ West, Thomas, *A Guide to the Lakes in Cumberland, Westmorland and Lancashire*. Kendal : W. J. & J. Richardson, 1807. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette œuvre d'influence primordiale dans la rédaction du *Guide*.

³¹⁸ Gilpin, William, *Observations, Relative Chiefly to Picturesque Beauty, Made in the Year 1772, on Several Parts of England; Particularly the Mountains, and Lakes of Cumberland, and Westmoreland*. Londres : R. Balmire, 1786, 2 vols.

We had projected journeys together through Spain and Greece, all of which had been nipped in the bud by Napoleon's furious and barbarous mode of making war. It was no joke, as it had been in past times, for an Englishman to be found wandering in continental regions; the pretence that he was, or might be, a spy—a charge so easy to make, so impossible to throw off—at once sufficed for the hanging of the unhappy traveller. In one of his Spanish bulletins, Napoleon even boasted of having hanged sixteen Englishmen, “merchants or others of that nation,” whom he taxed with no suspicion even of being suspected, beyond the simple fact of being detected in the act of breathing Spanish air. These atrocities had interrupted our continental schemes; and we were thus led the more to roam amongst home scenes. (*Rem.*, p. 315)

Wordsworth ne fut en aucun cas le premier à promouvoir le tourisme dans la région³¹⁹même si celle-ci garda quelques mystères jusqu'au début du XIX^{ème}siècle, où parut en 1810 la première version de son *Guide to the Lakes* qu'il estimait de bon conseil, autant pour les touristes que les résidents de la région. Doit-on alors souligner l'ironie romantique³²⁰derrière un tel projet qui contribuait à ouvrir toujours un peu plus grand les portes de ce « petit paradis insoupçonné »³²¹à une industrie du tourisme potentiellement dangereuse pour l'intégrité de son paysage ?

a. Le District et ses montagnes

Le *Guide* élaboré par Wordsworth donne un aperçu topographique détaillé en commençant par les montagnes, exceptionnellement diverses en terme de formes et

³¹⁹ Cf. Schellenberg, Betty A., « Coterie Culture, the Print Trade, and the Emergence of the Lakes Tour, 1724-1787 », in *Eighteenth-Century Studies* ; vol. 44, n°2 (hiver 2011), pp. 203-21. Wordsworth fut lui-même influencé par de nombreux ouvrages qui déjà vantaient le pittoresque régional, dont *A Description of the Lake at Keswick* (1767) par John Brown, *Survey of the Lakes* (1789) de James Clark, *Excursion to the Lakes* (1774) par William Hutchinson, sans oublier le « Journal » (1775) tenu par Thomas Gray, ainsi que la contribution de John Housman, *Guide to the Lakes* (1800). Cf. Keay, note 39, p. 227. Au sujet de sa contribution personnelle, cf. Yoshikawa, Saeko, *William Wordsworth and the Invention of Tourism, 1820-1900*. Farnham : Ashgate Publishing, 2014.

³²⁰ Une observation purement factuelle de l'intention contradictoire de Wordsworth, sans entrer dans les considérations artistiques et philosophiques de l'ironie romantique exprimées par Anne K. Mellor et Anthony Thorlby. Cf. Mellor, Anne Kostelanetz, *English Romantic Irony*. Cambridge : Harvard University Press, 1980, ainsi que Thorlby, Anthony, « Imagination and Irony in English Romantic Poetry », in *Romantic Irony* ; dir. F. Garber. Budapest : Akadémiai Kiadó, 1988, pp. 131-55, et Vaillant, Alain (dir.), *Le romantisme*, pp. 369-71.

³²¹ D'après une lettre de Thomas Gray à Dr Thomas Wharton : « [...] this little unsuspected paradise [...] », cf. Gray, Thomas, *The Poems of Mr. Gray*, p. [365].

d'apparences, par endroit couvertes d'herbe la plus verte ou bien de flanc rocheux ravinés sous l'action des torrents et des pluies :

In magnitude and grandeur they are individually inferior to the most celebrated of those in some other parts of this island; but, in the combinations which they make, towering above each other, or lifting themselves in ridges like the waves of a tumultuous sea, and in the beauty and variety of their surfaces and colours, they are surpassed by none. (*Guide*, p. 8)

Dans les zones les plus clairsemées, le relief montagneux, composé majoritairement de schiste, arbore un manteau gris-bleu souvent mêlé de teintes rouges ferrugineuses (*Guide*, p. 9). Pour le reste se sont les végétaux : lichen, fougères et bosquets de chênes qui garantissent au fil des saisons ces uniques variations picturales pour le plus grand plaisir du spectateur, à qui Wordsworth recommande chaudement le spectacle hivernal et son panache singulier (*Guide*, pp. 10-3). « L'infinie diversité » des couleurs trouvait également grâce aux yeux de Coleridge (Hudson, p. 232), qui le rejoint sur ce point en prenant pour exemple le val de Rydal : « [...] its fantastic variety being counteracted and counterpoised by the uniformity of the snow everywhere » (Hudson, p. 112). C'est ce manque d'hétérogénéité qui faisait selon Wordsworth défaut aux vertes collines suisses, jugées trop monotones pour être appréciées au premier regard : « [...] The permanent gratification of the eye requires finer gradations of tone, and a more delicate blending of hues into each other » (*Guide*, p. 101). À ceci venait s'ajouter une variété forestière très pauvre comparée aux monts Snowdon et Helvellyn d'antan richement parés,³²² à l'instar de la pointe d'Ulswater, alors que Wordsworth insiste par la même sur la supériorité du chêne britannique (*Guide* p. 103), arbre symbole de justice et de stabilité fréquemment utilisé en

³²² « [...] That rich and harmonious distribution of oak, ash, elm, birch, and alder [...] » (*Guide*, p. 103).

politique. Pour leur part, Southey rendit par le vers un hommage au houx (Southey, p. 680), tandis que Coleridge développa une fascination pour le bouleau.³²³

En s'inspirant toujours des Alpes prisonnières de leurs neiges éternelles et fréquemment défigurées par les avalanches, Wordsworth affirme sa préférence pour les montagnes du Cumberland, changeantes certes dans leurs couleurs, mais pérennes dans leurs décors : « [...] And though traces left by the ravage of the elements are here comparatively rare and unimpressive, yet out of this very deficiency proceeds a sense of stability and permanence that is, to many minds, more grateful » (*Guide*, p. 96). Bien que l'on puisse attribuer une résonance politique à cette recherche de stabilité— on pense bien sûr à l'intrusion française en Suisse dès 1792 qui sonna le glas de l'ancienne Confédération des XIII cantons, dissoute en 1798³²⁴— cet argument de Wordsworth se veut avant tout d'ordre esthétique. En revanche, la citation suivante invite d'ailleurs à contempler un antagonisme Nord/Sud d'une symbolique plus évidente :

In fact the sunshine of the South of Europe, so envied when heard of at a distance, is in many respects injurious to rural beauty, particularly as it incites to the cultivation of spots of ground which in colder climates would be left in the hands of nature, favouring at the same time the culture of plants that are more valuable on account of the fruit they produce to gratify the palate, than for affording pleasure to the eye, as materials of landscape. (*Guide*, pp. 103-4)

³²³ « Salvator Rosa had the conifers and chestnut: I would study the birch, it should be my only tree » (Hudson, p. 215). Quant à John Wilson, il n'est pas à court d'adjectifs en ce qui concerne cet arbre commun dans les Highlands : « [...] grotesque, fantastical, majestic, magnificent, and sublime [...] ». Cf. Wilson, John, *Recreations of Christopher North* ; vol. 2—*The Works of Professor Wilson of the University of Edinburgh* ; éd. J. F. Ferrier. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1857, vol. 10, p. 408. L'abréviation « *Recreations* » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à cette œuvre.

³²⁴ « [...] Once happy, ere tyrannic power Wantonly breaking in upon the Swiss, Destroyed their unoffending commonwealth [...] » (*Excursion V* ; p. 160, vv. 93-5). Cette sympathie particulière de Wordsworth pour les Suisses s'explique par le fait qu'ils soient, comme les Cumbriens, un peuple montagnard. En effet, l'événement revêt chez Wordsworth une importance toute personnelle grandement liée à ses désillusions républicaines, à tel point qu'il en exagère l'impact sur l'opinion publique dans « *The Convention of Cintra* » (1809), alors que la campagne anglaise ne devint populaire que dans sa seconde phase de 1803-15 (Keay, pp. 130-1). Cf. Wordsworth, William, « *The Convention of Cintra* », in *The Prose Works of William Wordsworth* ; éd. W. J. B. Owen et J. Worthington Smyser. Londres : Clarendon Press, 1974, vol. 1, p. 226. L'abréviation « *PW* » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à cet ouvrage

Wordsworth oppose entre elles les civilisations méditerranéenne et septentrionale en des termes suscitant fortement le modèle dialectique nature/culture. Il suggère alors que celle qui cultive la vigne et l'olivier serait plus encline à se repaître des fruits de la terre, tandis que l'autre préférerait surtout en extraire intacte la beauté, doit-on comprendre, par l'intermédiaire de la poésie ou de la peinture.

b. Ses vaux

Le *Guide* nous fait ensuite descendre dans les vaux solitaires du nord de l'Angleterre, qui, à première vue, se distinguent de ceux du Pays de Galles par la vaste superficie plane de leur fond (*Guide*, p. 13), chose confirmée par Thomas de Quincey, qui donne dans ses *Mémoires de Grasmere*³²⁵ la primauté de cette observation géologique à Wordsworth : « It is the character of all the northern English valleys, as I have already remarked—and it is a character first noticed by Wordsworth—that they assume, in their bottom areas, the level, floor-like shape making everywhere a direct angle with the surrounding hills » (*Rem.* p. 205). De Quincey insiste également en décrivant *Easedale* sur le sentiment de solitude que lui inspiraient ces vaux faiblement peuplés : « Easedale is impressive, *first*, as a solitude ; for the depth of the seclusion is brought out and forced more pointedly upon the feelings by the thin scattering of houses over its sides, and over the surface of what may be called its floor » (*Rem.*, p. 205). Au-delà de la simple isolation rurale, la solitude du val d'Easedale démarque le *Lake District* du reste de l'Angleterre, tout comme celle de Borrowdale, qui fait l'objet de quelques vers chez Wordsworth : « Where

³²⁵ « Recollections of Grasmere » apparut en septembre 1839 dans *Tait's Edinburgh Magazine*, avant de se voir révisé puis rebaptisé « Early Memorials of Grasmere » en 1853.

sons, contented with their native ground,/Ne'er wandered further than ten furlongs round/And the tann'd Peasant & his ruddy bride/Were born together and together died » (*PW* 2, p. 341, vv. 3-6). Le poète observe tout de même que « la félicité romantique » (*PW* 2, p. 341) d'une telle enclave aurait valu à ses habitants, anciennement surnommés *Gowks*, une réputation d'imbéciles (*PW* 2, p. 343). Les lakistes ne perçurent cependant jamais l'isolement géographique comme une fatalité mais plutôt comme un rempart au monde extérieur : « [...] Habitations seemingly preserved/From all intrusion of the restless world/By rocks impassable and mountains huge » (*Excursion* IX ; p. 283, vv. 577-79). Ces quelques vers tirés du dernier livre de *L'Excursion* illustrent un thème récurrent dans la poésie de Wordsworth, celui-ci étant la réclusion heureuse du *Lake District*, qui nous renvoie parfois directement à l'âge d'or : « Ah! what a sweet Recess, thought I, is here!/[...] It could not be more quiet: peace is here/Or nowhere ; days unruffled by the gale/Of public news or private; years that pass/Forgetfully; uncalled upon to pay/The common penalties of mortal life,/Sickness, or accident, or grief, or pain » (*Excursion* II ; pp. 77-8, vv. 349-69). Il s'agirait même plus concrètement du dernier sanctuaire épargné par la némésis si familière au commun des mortels. C'est dans le même esprit que De Quincey décrit la séquestration du val d'Easedale, uniquement accessible depuis Grasmere par « Far Easedale » : « This long valley which is really terrific at noonday, from its utter loneliness and desolation, completes the defences of little sylvan Easedale » (*Rem.*, p. 208). L'image de rempart ou de défense évoque manifestement la résistance à l'hégémonie fulgurante d'une Angleterre moderne, industrielle et réformatrice, menaçant le havre sylvestre que constituait la région des lacs, qui se distinguait aussi, d'où son nom, par la beauté de ses eaux.

c. Les eaux du District

Les lacs du District, contrairement à leurs vastes homologues gallois, écossais, suisses, ou bien même américains et asiatiques seraient avantagés par leurs tailles restreintes ainsi que par leur multiplicité. Encore et toujours, l'auteur s'appuie sur le même théorème esthétique appliqué précédemment au sujet du paysage montagneux, la variété l'emportant sur le gigantisme uniforme des autres régions : « [...] It is nevertheless favourable to the beauty of the country that the largest of them are comparatively small; and that the same vale generally furnishes a succession of lakes, instead of being filled with one » (*Guide*, p. 16). De plus, leur supériorité ne proviendrait pas uniquement de leur proportion mais de leur état cristallin : « The water of the English lakes, on the contrary, being of a crystalline clearness, the reflections of the surrounding hills are frequently so lively, that it is scarcely possible to distinguish the point where the real object terminates, and its unsubstantial duplicate begins » (*Guide*, p. 106). Dans ses notes, Coleridge immortalise une journée d'automne féerique où le lac de Keswick, tel un miroir, devint même pratiquement invisible (Hudson, p. 230). Il faut alors croire que les eaux vives et limpides de leurs tributaires (*Guide*, p. 27), ainsi que leur surface sereine davantage épargnée par les vents, conféreraient aux lacs anglais cette exceptionnelle qualité miroitante, étrangère, selon Wordsworth, aux lacs alpins, car alimentés par la fonte des neiges (*Guide*, p. 106). Tout cela ne l'empêche néanmoins pas de faire l'éloge des lacs d'altitudes cumbriens, lieux de recueillement par excellence assuré par la mélancolie ambiante :

A not unpleasing sadness is induced by this perplexity, and these images of decay; [...] Nor is the feeling of solitude often more forcibly or more solemnly impressed than by the side of one of these mountain pools: though desolate and forbidding, it seems a distinct place to repair to; yet where the visitants must be rare, and there can be no disturbance. (*Guide*, p. 26)

C'est d'ailleurs grâce aux observations de Wordsworth sur la nature de ces *tarns* que De Quincey fut apte à établir leur étymologie danoise.³²⁶

Nous terminerons ce tour par une appréciation des cataractes et autres cascades locales jugées, au même titre que les lacs, plus flatteuses à la vue que les puissantes chutes alpines :

But, considering these things as objects of sight only, it may be observed that the principal charm of the smaller waterfalls or cascades consists in certain proportions of form and affinities of colour, among the component parts of the scene; and in the contrast maintained between the falling water and that which is apparently at rest, or rather settling gradually into quiet in the pool below. (*Guide*, p. 98)

Dans le domaine aquatique, on aurait plutôt tendance à s'en remettre à Coleridge et à son sens de l'observation plus aigu. Celui-ci, dans l'une de ses lettres à Sara Hutchinson, rend un verdict des plus inspirés au sujet de deux remarquables chutes d'eau de la région : Moss Force, semblable à une vaste troupe d'énormes ours blancs déferlant à contre-vent (Hudson, p. 161) et la cataracte du Lodore, plus tard immortalisée par Robert Southey dans sa célèbre comptine.³²⁷ Voici donc comment il départage ces dernières :

Buttermere Halse Fall is the War-song of a Scandinavian Bard. Lodore is the Precipitation of the fallen Angels from Heaven, Flight and Confusion, and Distraction, but all harmonized into one majestic Thing by the genius of Milton, who describes it.³²⁸ Lodore is beyond all rivalry the first and best thing of the whole Lake Country. (Hudson, p. 163)

³²⁶ « A tarn is a lake, generally (perhaps always) a small one: and always, as I think (but this I have heard disputed), lying above the level of the inhabited valleys and the large lakes; and subject to this farther restriction, first noticed by Wordsworth, that it has no main feeder. Now, this latter accident of the *thing* at once explains and authenticates my account of the *word*, viz., that it is the Danish word *taaren* (a trickling of tears), a deposit of waters from the weeping of rain down the smooth faces of the rocks » (*Rem.*, p. 206).

³²⁷ Southey, Robert, *The Cataract of Lodore* [1822] ; éd. D. Catrow. New York : Henry Holt & Co., 1992.

³²⁸ Milton, John, *Paradise Lost* I ; éd. S. Orgel, J. Goldberg. Oxford : Oxford University Press, 2004, pp. 4-6, vv. 27-83.

On remarquera que *Le Paradis Perdu* (1667) de Milton servait souvent d'œuvre de référence dans l'appréciation esthétique du Nord lequel proposait effectivement grand nombre de scènes grandioses, souvent sources de magie pour le spectateur ébahi.

d. Illusions romantiques naturelles

C'est par exemple le cas du château aquatique d'Ullswater, qui n'est en réalité que le reflet de la tour voisine de Lyulph. Une telle supercherie visuelle nous renvoie alors tout droit dans l'univers des *Mille et une nuits*, ici « Jullanâr ou Bâdr Basim », ou bien d'*Orlando Furioso*³²⁹: « Appearances of this kind, acting upon the credulity of early ages, may have given birth to, and favoured the belief in, stories of subaqueous palaces, gardens, and pleasure-grounds—the brilliant ornaments of Romance » (*Guide*, p.108). Coleridge commente très certainement la même scène, qui aurait donc été observée le 17 novembre 1799, en y ajoutant l'effet nébuleux de la brume :

But the Lyulph's Tower gleams like a ghost, dim and shadowy. The bright shadow thereof, how beautiful it is, cut across by that tongue of breezy water. Now the shadow is suddenly gone and the Tower itself rises emerging out of the mist, two-thirds wholly hidden, the turrets quite clear. In a moment all is snatched away—Realities and Shadows (Hudson, p. 76).

Plus surprenante encore fut l'apparition « spontanée » d'une île nouvelle sur le lac de Grasmere due supposément en cette matinée hivernale à la réflexion conjointe par l'eau et la glace du versant montagneux opposé : « We now perceived that this bed of ice, which was thinly suffused with water, had produced the illusion, by reflecting and refracting (as persons skilled in optics would no doubt easily explain) a rocky and woody section of the

³²⁹ Deux lectures de jeunesse pour Wordsworth (Wu 1, pp. 7, 6). Sur les palais aquatiques à travers la vaste tradition des contes populaires, cf. Clouston, William, Alexander, Goldberg, Christine, *Popular Tales and Fictions: Their Migrations and Transformations*. Santa Barbara : ABC-CLIO, 2002, pp. 73-85.

opposite mountain named Silver-how » (*Guide*, p. 110). Cette île spectrale qui aussitôt s'évanouit ne va pas sans rappeler la troupe de cavaliers fantômes aperçus sur le flanc abrupt de Souter-fell, successivement en 1743 et 1744 par plusieurs habitants de Blakehills dont le premier fut Daniel Stricket. Wordsworth relate d'ailleurs ces événements après coup dans une strophe de son « Evening Walk » (1793) :

In these secluded vales, if village fame,
Confirmed by hoary hairs, belief may claim;
When up the hills, as now, retired the light,
Strange apparitions mocked the shepherd's sight.
The form appears of one that spurs his steed
Midway along the hill with desperate speed;
Unhurt pursues his lengthened flight, while all
Attend, at every stretch, his headlong fall.
Anon, appears a brave, a gorgeous show
Of horsemen shadows moving to and fro;
At intervals imperial banners stream,
And now the van reflects the solar beam;
The rear through iron brown betrays a sullen gleam.
While silent stands the admiring crowd below,
Silent the visionary warriors go,
Winding in ordered pomp their upward way
Till the last banner of the long array
Has disappeared, and every trace is fled
Of splendour--save the beacon's spiry head
Tipt with eve's latest gleam of burning red. (Wordsworth 1 ; pp. 82-3, vv. 192-211)

Ces phénomènes optiques furent d'abord relevés par James Clarke dans son rapport, *A Survey of the Lakes of Cumberland*³³⁰(1787), puis identifiés par David Brewster, nommé membre de la Royal Society en 1815 pour ses travaux sur la polarisation de la lumière par réflexion, qui donna à ces visions une origine atmosphérique : « The aërial troopers seen at Souterfell were produced by the very same process as the spectre of Dover Castle, having been brought by unequal refraction from one side of the hill to the other. »³³¹

³³⁰ Clarke, James, *A Survey of the Lakes of Cumberland, Westmorland and Lancashire*. Penrith : James Clarke, 1787, p. 55.

³³¹ Brewster, David, *Letters on Natural Magic*. Londres : John Murray, 1842, pp. 151-2.

Brewster avance l'hypothèse de la présence de troupes rebelles jacobites en exercice sur une colline voisine en vue du soulèvement de 1745.³³² Ce phénomène optique communément baptisé depuis le Moyen-Âge en langue italienne *Fata Morgana* ou « fée morgane » aurait été pour la première fois décrit par le scientifique allemand Athanase Kircher au XVII^{ème} siècle.³³³ Samuel Jefferson nous renvoie lui à des manifestations similaires, comme celle du spectre du Brocken³³⁴ dans la chaîne du Harz en Allemagne, et notamment en Angleterre, dans le Huntingdonshire et le Yorkshire, avant de s'interroger sur un passage biblique comparable.³³⁵ On découvrira par la suite que la fantasmagorie propre à l'espace nord aurait dans un premier temps encouragé les lakistes à s'essayer à la littérature dite *gothique*, qui renvoyait alors plus exactement à la vogue allemande du « récit de terreur ».³³⁶

e. Terrain de l'expérimentation *gothique*

Le fait qu'une identité britannique gothique ait, d'après Nick Groom, trouvé son essence dans les antiquités celto-germaniques de l'île, impliquerait que la vogue littéraire *gothique* disposa du Nord comme d'un musée vivant où le paysage venait se conjurer aux

³³² Cf. Brewster, David, *Letters on Natural Magic*, p. 152.

³³³ Cf. *ibid.* p. 133.

³³⁴ De Quincey y fait allusion dans la première partie de son *Suspiria Profundis*. Cf. De Quincey, Thomas, *Confessions of an English Opium-Eater*, pp. 153-7.

³³⁵ « And when Gaal saw the people, he said to Zebul, Behold, there come people down from the top of the mountains. And Zebul said unto him, Thou seest the shadow of the mountains as *if they were men*. » Cf. Judges 9:36—*The Bible, Authorized King James Version with Apocrypha* ; éd. R. Carroll, S. Prickett. Oxford : Oxford University Press, 2008, p. 308. L'abréviation « KJB » fera dorénavant référence à cette œuvre. Cf. également Jefferson, Samuel, *The History and Antiquities of Leath Ward in the County of Cumberland: with Biographical Notices and Memoirs*. Carlisle : S. Jefferson, 1840, p. 381.

³³⁶ « Tale of terror », « literature of terror », « german tale » sont alternativement utilisés dans le langage critique anglais. Cf. Miles, Robert, « The 1790s: the effulgence of Gothic », pp. 50-2, et Gamer, Michael, « Gothic fictions and Romantic writing in Britain », p. 87.

vestiges d'un passé préromain.³³⁷ On sait d'ailleurs que les lakistes s'essayèrent très tôt au récit de terreur dont la pièce de Wordsworth, *The Borderers*³³⁸ (1842), rejetée en novembre 1797 par le régisseur de Covent Garden, Thomas Harris, fut l'exemple le plus abouti et le prétexte le plus évident au reniement du genre que tenta par la suite de réformer les *Ballades lyriques*.³³⁹ Bien avant cela, « The Vale of Esthwaite », titre d'une composition fragmentaire de 1787, servit de décor au jeune Wordsworth pour un tableau doublement *gothique* regroupant motifs celtiques et radcliffiens : « Religious woods and midnight shades/Where brooding superstition frowned/A cold and awful horror round, (vv. 26-28) [...] /And hark! the ringing harp I hear/And lo! her druid sons appear (vv. 31-32) [...] /In black damp dungeon underground,/Strange forms are seen that, white and tall,/stand straight against the coal-black wall » (vv. 40-42).³⁴⁰ Le narrateur raconte l'une de ses errances nocturnes le long du lac Esthwaite qui le mena une fois dans les souterrains d'un donjon renfermant un coffre taché de sang. Il y rencontre nombreuses formes spectrales,³⁴¹ druides, démons, un barde/ménestrel ainsi qu'une apparition féminine qualifiable de *banshee*³⁴². Dans l'ensemble, « The Vale of Esthwaite » est un poème plutôt

³³⁷ Groom, Nick, « Romantic poetry and antiquity », in *The Cambridge Companion to British Romantic Poetry* ; dir. J. Chandler et M. N. McLane. Cambridge : Cambridge University Press, 2008, pp. 41-4.

³³⁸ Wordsworth 1, pp. 163-241.

³³⁹ « The invaluable works of our elder writers, I had almost said the works of Shakespeare and Milton, are driven into neglect by frantic novels, sickly and stupid German Tragedies, and deluges of idle and extravagant stories in verse.—When I think upon this degrading thirst after outrageous stimulation, I am almost ashamed to have spoken of the feeble endeavour made in these volumes to counteract it [...] » (Wordsworth 1, p. 873). Cf. également Gamer, Michael, « Gothic fictions and Romantic writing in Britain », pp. 87-8.

³⁴⁰ Wordsworth 1, pp. 50-51.

³⁴¹ Cf. Fosso, Kurt, « A “World of Shades”: Mourning, Poesis, and Community in William Wordsworth’s “The Vale of Esthwaite” », in *The Modern Language Review* » ; vol. 93, n°3 (juillet 1998), pp. 629-41.

³⁴² « A supernatural being supposed by the peasantry of Ireland and the Scottish Highlands to wail under the windows of a house where one of the inmates is about to die. Certain families of rank were reputed to have a special “family spirit” of this kind. » Cf. « banshee, n. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 25/02/15 à 15:37), ainsi que Koch, pp. 189-91.

confus qui, toutefois, dévoile assez clairement ses influences, allant de Walpole, Macpherson, Radcliffe, à Helena Maria Williams, auteur de « Part of an Irregular Fragment »³⁴³ dont s'inspira beaucoup Wordsworth. Richard Grivil offre un commentaire intéressant sur la localité du poème (Grivil, pp. 51-7), qui, par ailleurs, transposerait le sixième chant de l'*Enéide* au *Lake District* : « In 1787 Wordsworth signalled his poetic terrain in a visionary encounter with an Anchises figure who haunts his major works and who led him into a local Hades a little above Thirlmere » (Grivil, p. 57). On saisit alors mieux la notion de « fief poétique » dont l'auteur revendiqua très tôt la propriété d'un point de vue artistique.

Coleridge l'imita avec sa célèbre rêverie *gothique* intitulée « Christabel » (1816), qui dérangerait Wordsworth à maints égards, au point qu'il refusa de l'intégrer en 1800 dans la seconde édition des *Ballades lyriques*.³⁴⁴ Se pourrait-il que l'utilisation par son comparse de la topographie locale représentât à ses yeux une menace pour le monopole poétique du *Lake District* ? En effet, Coleridge affiche dans la deuxième partie du poème une certaine familiarité avec les lieux, qui se prêtaient toujours autant à l'exercice *gothique* :

[...] a warning knell,
Which not a soul can choose but hear
From Bratha[y river's] Head to Wyn'dermere [Windermere].
Saith Bracy the bard, So let i knell ! [...]
In Langdale Pike and Witch's Lair,
And Dungeon-ghyll [gill³⁴⁵] so foully rent,
With ropes of rock and bells of air

³⁴³ Cf. Williams, Helena Maria, *Poems*. Londres : T. Cadell, 1786, vol. 2, pp. 1-19, ainsi que Grivil, Richard, *Wordsworth and Helen Maria Williams; Or, the Perils of Sensibility*. Penrith : Humanities-Ebooks, 2010, pp. 54-6.

³⁴⁴ Cf. Koenig-Woodyard, Chris, « The Wordsworths », in « A Hypertext History of the Transmission of Coleridge's "Christabel," 1800-1816 », @ *Romanticism on the Net* ; n°10 (mai 1998). Web. <http://www.erudit.org/revue/ron/1998/v/n10/005806arpo32.html> (le 25/02/15 à 23:15).

³⁴⁵ « A deep rocky cleft or ravine, usually wooded and forming the course of a stream. » Cf. « gill, n.2. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 25/02/15 à 22:33).

Three sinful sextons' ghosts are pent,
Who all give back, one after t'other,
The death-note to their living brother;
And oft too, by the knell offended,
Just as their one ! two ! three ! is ended,
The devil mocks the doleful tale

With a merry peal from Boro[w]dale. (« Christabel » II—Coleridge, p. 78, vv. 342-59)

Particulièrement comparable à « The Vale of Estwathie », ce passage est présidé par un barde/ménestrel du nom de Bracy, tandis que le diable et les fantômes damnés de trois sacristains se livrent à un jeu d'échos lorsque sonnent les matines. Les trois sonneurs ne sont autres que les relais métaphoriques de cette longue chaîne d'échos, ce pourquoi Coleridge choisit de les emprisonner séparément dans le chasme de « Dungeon ghyll », au sommet du « Langdale Pike »— l'un des trois pics de Langdale : le Pike of Stickle, le Loft Crag ou, plus probablement, le Harrison Stickle culminant à 736 mètres— ainsi que dans la « Witch's Lair », probablement en allusion à cette grotte qui domine l'éboulis sud du pic de Stickle, à l'emplacement d'un ancien site de production de haches de pierre néolithique. L'auteur de « Christabel » finit ironiquement par railler cette même « recette » *gothique* radclifienne qui, dix ans plus tard, fit le succès de *The Lady of the Lake* (1810) par Walter Scott : « The first business must be a vast string of patronymics, and names of mountains, rivers, etc. The most common place imagery the bard [...] Secondly, all the nomenclature of Gothic architecture, of heraldry, of arms, of hunting and falconry » (*LWF* 1, pp. 509-10). On réalise dès lors que l'inspiration *gothique* du *Lake District* s'était depuis longtemps dissipée chez Coleridge, tandis qu'un nouvel arrivant, John Wilson, s'en alla la chercher aux heures et aux endroits opportuns :

Go up among the mountains, when the storm
Of midnight howls, but go in that wild mood,
When the soul loves tumultuous solitude,
And through the haunted air, each giant form

Of swinging pine, black rock, or ghostly cloud,
That veils some fearful cataract tumbling loud,
Seems to thy breathless heart with life embued.³⁴⁶

« Written at Midnight, on Helm-Crag » (1812) est sans doute la première composition où se manifeste les penchants du jeune poète pour la terreur *gothique* à laquelle il donnera véritablement libre cours dans « The City of the Plague » (1816) puis dans ses contributions inestimables au *Blackwood's Edinburgh Magazine*, pionnier de la nouvelle de terreur.³⁴⁷ Ainsi le *Lake District* laissait-il entrevoir un visage plus inquiétant, qui, cela dit, s'estompa progressivement de l'imagerie wordsworthienne. Pour finir, nous estimerons que l'exploitation du paysage nord-britannique à de telles fins serait l'une des seules raisons qui pourraient éventuellement justifier le label « gothique » pour ce genre de littérature.

Quoi qu'il en soit, le prestige du *Lake District* résidait dans sa diversité— à savoir cette combinaison tout à la fois « d'harmonie, de rudesse, de romantisme, et de sublime »³⁴⁸— elle-même responsable de ses multiples facettes enrichies par le changement continu des teintes et des jeux de lumière saisonniers. Encore plus subtiles, les impressions de Coleridge font émerger de cette diversité un concept d'unité, voire

³⁴⁶ Wilson, John, *The Poetical Works of professor Wilson—The Works of Professor Wilson of the University of Édimbourg: Poems* ; éd. J. F. Ferrier. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1858, vol. 12, p. 406, vv. 1-7.

³⁴⁷ Cf. Morrison, Robert, Baldick, Chris (éd.), *Tales of Terror from Blackwood's Magazine*. Oxford : Oxford University Press, 1995. Segerblad, Hege R., « Transcending the Gothic: 'The Extravagancies of Blackwood' », mémoire de master. Université de Glasgow, 2010 (fichier PDF). Web. <http://theses.gla.ac.uk/2083/1/2010segerbladmphl.pdf> (le 02/06/14 à 15:37). Morrison, Robert, Roberts, Daniel S. (dir.), *Romanticism and Blackwood's Magazine: 'An Unprecedented Phenomenon'*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.

³⁴⁸ « [...] there to contemplate in Alpine scenery, finished in nature's highest tints, the pastoral and rural landscape, exhibited in all their stiles [*sic*], the soft, the rude, the romantic, and the sublime [...] » (West, Thomas, *A Guide to the Lakes*, p. 1).

d'homogénéité énoncé au préalable par Sir Uvedale Price,³⁴⁹ en observant par exemple le val de Saint-John (Hudson, p. 87) ou les environs de Coniston : « The houses, gardens, fields, and woodland upon this crescent hill are all in admirable *keeping*, various as heart can wish, yet all sweet brothers and sisters—so various that when together you see small likeness, so like that when separate, you might mistake one for the other » (Hudson, p. 159). Le randonneur était d'ailleurs d'autant plus chanceux de pouvoir profiter d'une contrée sauvage à « l'échelle humaine » si l'on peut dire : « This concentration of interest gives to the country a decided superiority over the most attractive districts of Scotland and Wales, especially for the pedestrian traveller (*Guide*, p. 7). En ce sens, la Cumbrie gagne en beauté panoramique ce qu'elle perd en immensité, ce qui lui vaudrait aussi sa supériorité sur les régions alpines en termes paysagistes (*Guide*, p. 102), rejoignant ainsi West dans sa glorification du génie britannique face à celui de la Grèce antique et de la Rome moderne, en matière de peinture paysagère.³⁵⁰ Ceci étant, Wordsworth s'avouait conscient de l'impossible impartialité de telles observations sur lesquelles il s'expliqua plus en nuance dans une lettre de janvier 1825 à Jacob Fletcher (*LWF* 2, p. 240). C'est finalement sur les mots de son mentor Thomas West que Wordsworth achève son apologie de la région des lacs,³⁵¹ avec notamment ce concept de « réplique miniature » ou même « d'avant-goût » du tour continental (*Guide*, p. 111), qui se prêtait merveilleusement à la fonction première du

³⁴⁹ Ce que l'auteur fait aussi bien valoir pour la musique que pour le paysagisme : « [...] it takes in more and more intricate combinations of harmony and opposition of parts, not only without confusion but with delight [...] which is produced both from the effet of the whole, and the detail of the parts [...] », cf. Price, Uvedale, Esq., *An Essay on the Picturesque, as Compared with the Sublime and the Beautiful: And, on the Use of Studying Pictures, for the Purpose of Improving Real Landscape*. Londres : J. Robson, 1794, p. 244.

³⁵⁰ « Particularly in the taste for one branch of a noble art (*viz.* Landscape painting) [...] in which the genius of Britain rivals that of ancient Greece and modern Rome [...] » (West, Thomas, *A Guide to the Lakes*, p. 1).

³⁵¹ Cf. *ibid.*, pp. 4-5.

présent ouvrage, c'est-à-dire de réconcilier le Britannique avec sa terre natale (*Guide*, p. 105) et donc parrainer l'acte patriotique primordial. Certains se souviendront alors d'une strophe de Joseph [Budworth] Palmer, pionnier anglais de l'alpinisme et auteur de *A Fortnight's Ramble to the Lakes*³⁵²(1792) :

Let other climes their southern wonders boast,
Their wide-extended Lakes, midst varied coast;
The golden richness of the setting Sun,
The mellow purple when his course is done;
The soften'd Fragrance of the evening air,
That lulls the sad variety of care
The mighty mountains, less'ning to the sight,
Till lost, in the deep awfulness of night.
E'en snows eternal & extensive plains,
All!—All!— that vast magnificence ordains
Be't yours', adventurous Britons, to admire
With that Enthusiasm the Scenes require—
Yet ere we wish in search of such to roam
View them in perfect miniature— AT HOME!³⁵³

Le poète exprime ici l'idée d'une auto-suffisance britannique en matière de pittoresque. Bien que relativement méconnus, ces vers trouvèrent pourtant leur chemin dans le carnet de Coleridge,³⁵⁴ pour qui une telle envolée patriotique illustre à merveille l'appel du Nord, auquel les lakistes furent parmi les premiers à répondre en ce début de siècle. Tout d'abord célébré en tant que berceau pittoresque du romantisme national, sans oublier cette phase d'expérimentation dite *gothique*, le Nord anglais était aussi un lieu particulièrement propice à l'expérience sublime.

³⁵² Budworth, Joseph, *A Fortnight's Ramble to the Lakes in Westmoreland, Lancashire, and Cumberland. By a Rambler*. Londres : Hookham and Carpenter, 1792.

³⁵³ Budworth, Joseph, Esq., *Windermere, A Poem*. Londres : T. Cadell Jr., 1798, pp. 2-3, vv. 21-34.

³⁵⁴ Coleridge, Samuel Taylor, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge 1808-1819*, vol. 1, n. 527, 5. 35, f 7.

3. Le Nord sublime romantique

Les théoristes du XX^{ème} siècle tenaient à distinguer le sublime « empirique » de Burke du sublime « idéaliste » romantique fortement influencé par *Die Kritik der Urteilskraft* (1790) d'Emmanuel Kant.³⁵⁵ En effet, tandis que le sublime burkéen fait appel à l'instinct de survie et au sentiment de vulnérabilité, le sublime kantien favorise au contraire l'immanence de la conscience. D'après le philosophe allemand, le sublime « dynamique » des forces de la nature révèle à l'homme sa propre supériorité mentale sur cette dernière.³⁵⁶ Toutefois, il sera difficile d'établir que la théorie de Kant ait directement influencé Wordsworth,³⁵⁷ à moins que ce ne fût par l'intermédiaire de Coleridge.³⁵⁸ Plus catégorique, W. P. Albrecht propose une transition nette entre le « sublime visible », du XVIII^{ème} siècle, aussi qualifié de « sublime naturel », et le « sublime visionnaire » de tradition romantique donnant à l'imagination un rôle décisif.³⁵⁹ Quoi qu'il en soit, tout indique que le sublime

³⁵⁵ Cf. « The Kantian Sublime » (pp. 47-89), et plus spécifiquement « The Mathematically and Dynamically Sublime » (pp. 58-62) afin de mieux réaliser son impact sur le romantisme britannique dans « The Romantic Sublime » (pp. 90-114), in Brady, Emily, *The Sublime in Modern Philosophy*. En revanche, selon Le Scanff, le romantisme bravait « l'interdit kantien » en considérant « le sublime comme un concept déterminant (et non seulement réfléchissant), comme une donnée objective et non comme un sentiment subjectif [...] une méthode, un cheminement qui pourrait permettre d'unifier en une même expérience les domaines de la connaissance et les données immédiates de la conscience et de l'existence. » Cf. Le Scanff, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, pp. 157-8.

³⁵⁶ Cf. « B. Du sublime dynamique de la nature ; § 28, La nature comme force », in Kant, Immanuel, *Critique de la faculté de juger* ; trad. et éd. A. Philonenko. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 1993, pp. 141-6.

³⁵⁷ On aurait d'ailleurs tort de douter de la parole de Wordsworth, qui maintint toute sa vie n'avoir jamais lu une ligne de métaphysique allemande, et ce en dépit de quelconque connivence avec l'analytique de Kant (Wu 2, pp. 261-2).

³⁵⁸ Coleridge fit part en 1815 à Henry Crabb Robinson de son intention de traduire l'analytique du beau et du sublime comprise dans *Die Kritik der Urteilskraft*, qu'il estimait alors être le plus intéressant de ses traités. L'auteur avait cependant coupé les ponts avec Wordsworth depuis 1810. Cf. Adamson, Robert, *Kant's Thought in Britain: The Early Impact*. Londres : Routledge/Thoemmes Press, 1999, pp. 110-1.

³⁵⁹ Albrecht, William Price, *The Sublime Pleasures of Tragedy: A Study of Critical Theory from Dennis to Keats*. Lawrence : University Press of Kansas, 1975, pp. 10, 97-114.

wordsworthien eût été conditionné en grande partie par un contact direct avec les paysages montagneux du nord-ouest de l'Angleterre. Ainsi, alors qu'il se remémore un spectacle bucolique aux abords de Goslar en Basse-Saxe, l'auteur du *Prélude* tient soudainement à dissocier l'environnement sublime de sa région natale du décor pastoral classique³⁶⁰:

Yet hail to you
Moors, mountains, headlands, and ye hollow vales,
Ye long deep channels for the Atlantic's voice,
Powers of my native region ! Ye that seize
The heart with firmer grasp ! Your snows and streams
Ungovernable, and your terrifying winds,
That howl so dismally for him who treads
Companionless your awful solitudes. (*Prelude* VIII ; p. 328, vv. 215-22)

D'après Jonathan Bate, la pastorale de Wordsworth appartient résolument à la catégorie esthétique du sublime (Bate, pp. 27-8), tout comme nous le confirme son évation de l'idylle classique et néo-classique dans le huitième livre du *Prélude* (Bate, pp. 22-7) :

[...] And Shepherds were the men that pleased me first;
Not such as Saturn ruled 'mid Latian wilds,
With arts and laws so tempered, that their lives
Left, even to us toiling in this late day,
A bright tradition of the golden age;
Not such as, 'mid Arcadian fastnesses
Sequestered, handed down among themselves
Felicity, in Grecian song renowned [...] (*Prelude* VIII, p. 324, vv. 128-35).

Les productions élisabéthaines de Shakespeare et de Spenser³⁶¹ ne sont également pas épargnées par cette critique en aucun cas irrévérencieuse. Bien que Bate reconnaisse à Wordsworth cette transposition du *locus amoenus*³⁶² de la pastorale classique, celui-ci semble néanmoins réticent à en conclure qu'il s'agit bien là d'une dislocation significative du genre de son berceau méridional vers le nord, chose clairement et simplement revendiquée

³⁶⁰ Alpers, Paul, *What is Pastoral?* Chicago : University of Chicago Press, 1997.

³⁶¹ « As You Like It » (c. 1599) et l'églogue de mai dans *The Shepheardes Calender* (1579), cf. Bate, pp. 26-7.

³⁶² « Lieu agréable »

par Penny Bradshaw en 2012 : « The poem takes us on an imaginative journey from the pastoral landscapes of Italy—those ‘serene [...] / Pleasure ground[s]’ from the south—to the northern landscapes of Westmorland which are defined by their wildness and their climatic extremes ». ³⁶³ Par ailleurs, Dorothy Wordsworth faisait déjà remarquer en 1812 à son amie Catherine Clarkson— au sujet du révérend C. J. Blomfield, adepte inconditionnelle du pittoresque— qu’il était possible d’apprécier les latitudes septentrionales pour elles-mêmes : « [...] his amiable disposition and his sensibility will I have little doubt in time overcome this—and after a few visits to the North he will find that there is a wider range of enjoyment here than he at present conceives ». ³⁶⁴ On pense bien sûr à l’expérience sublime si familière aux lakistes et à Wordsworth en particulier.

a. Le sublime wordsworthien

Pour reprendre la célèbre formule de Keats, le « sublime égoïste ou wordsworthien » ³⁶⁵ est d’autant plus empreint de régionalisme qu’il en arriva même à modifier la définition burkéenne du sublime pour mieux l’intégrer au caractère du *Lake District* exposé plus tôt. Reprenons dans un premier temps la théorie du sublime telle qu’elle fut énoncée par le célèbre essayiste irlandais : « Whatever is fitted in any sort to excite the ideas of pain and danger, that is to say, whatever is in any sort terrible, or is conversant about terrible objects, or operates in manner analogous to terror, is a source of

³⁶³ Bradshaw, Penny, « Cumbrians and their ‘ancient kingdom’: Landscape, Literature and Regional Identity », in *Making Sense of Place* ; dir. I. Convery. Woodbridge : Boydell & Brewer, 2012, p. 34.

³⁶⁴ Wordsworth, William, Wordsworth, Dorothy, *The Letters of William and Dorothy Wordsworth—« The Middle Years II 1812-1820 »* ; éd. E. de Sélincourt. Oxford : Clarendon Press, 1970, vol. 3, p. 41.

³⁶⁵ Lettre à Richard Woodhouse du 27 Octobre 1818. Cf. Keats, John, *The Letters of John Keats: Volume 1, 1814-1818: 1814-1821* ; éd. H. E. Rollins. Cambridge : Cambridge University Press, 2012, vol.1, p. 387.

the sublime; that is, it is productive of the strongest emotion which the mind is capable of feeling » (Burke I, vii, p. 36). On constate qu'il n'en va pas de même dans l'essai « The Sublime and the Beautiful »,³⁶⁶ où Wordsworth modifie le propos burkéen à partir d'observations faites sur ce monument du sublime local : « The Pikes of Langdale & the black precipice contiguous to them » (*PW* 2, pp. 350-1). À la différence de Burke, le natif des lacs anglais se concentre sur le paysage montagneux de sa région (*PW* 2, p. 356) et substitue à l'expérience sublime toute notion de terreur³⁶⁷ pour la remplacer par une impression d'individualité, de durabilité et de puissance (*PW* 2, p. 351) imposant « humiliation » et « prostration » à l'esprit de l'observateur (*PW* 2, p. 354).

Contrairement à Coleridge, selon qui la forme est purement incompatible avec l'idée du sublime,³⁶⁸ Wordsworth estime que la sublimité des montagnes réside avant tout dans leur silhouette, qu'elle soit accidentée ou même régulière, ainsi que dans l'impression de durabilité qui s'en dégageait. Ces deux caractéristiques précèdent d'ailleurs leur apparente puissance accentuée par les torrents, les nuages, les tempêtes, la neige et d'autres composantes relatives au paysage montagneux (*PW* 2, p. 352). Wordsworth s'oppose d'autre part à l'idée d'une sensibilité innée au sublime, puisqu'il affirme qu'une phase d'acclimatation à l'environnement sublime est indispensable afin d'en trouver son

³⁶⁶ Rédigé entre septembre 1811 et novembre 1812 (*PW* 2, pp. 350- 60). Theresa Kelley propose une période de composition et de révision beaucoup plus étendue allant de 1806 à 1823, dans « Matters of Chronology : "The Sublime and the Beautiful" », in Kelley, Theresa M., *Wordsworth's Revisionary Aesthetics*. Cambridge : Cambridge University Press, 1988, pp. 206-8.

³⁶⁷ L'idée du sublime serait ici en effet incompatible avec celle de la terreur : « But if that Power which is exalted above our sympathy impresses the mind with personal fear, so as the sensation becomes more lively than the impression of thought of the exciting cause, then self-consideration & all its accompanying littleness takes place of the sublime, & wholly excludes it » (*PW* 2, p. 354).

³⁶⁸ Il prétend que seule une montagne rendue indistincte par le brouillard pourrait se voir conférer l'attribut de sublime (Wlecke, p. 73). Cf. également Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge's Writings: On the Sublime* ; dir. J. Beer, éd. D. Vallings. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003. Stokes, Christopher, *Coleridge, Language and the Sublime: From Transcendence to Finitude*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010.

imagination gratifiée. Par conséquent, un habitant des plaines du Lincolnshire ne serait pas immédiatement à même d'apprécier les solitudes nord-britanniques de Borrowdale ou de Glencoe (*PW* 2, pp. 358-9), tandis qu'un natif des montagnes aurait depuis l'enfance développé une sensibilité au sublime environnant : [...] for a native of a mountainous country, looking back upon his childhood, will remember how frequently he has been impressed by a sensation of sublimity from a precipice, in which awe or personal apprehension were the predominant feelings of his mind [...] (*PW* 2, p. 353). Le premier livre du *Prélude* (*Prelude* I, pp. 100-32) illustre parfaitement ce déterminisme géographique qui fit incontestablement de Wordsworth ce poète des montagnes dont parle Andrew Cecil Bradley.³⁶⁹ Prenant pour paradigme cette réminiscence du *Prélude* original où l'auteur se revoit âgé de huit ans en train de poser des pièges à oiseaux sur les falaises de Furness en pleine nuit,³⁷⁰ John Turner admet non seulement que le paysage du *Lake District* fournit à sa poésie « l'iconographie sublime de liberté et de puissance »³⁷¹ qui la définit en grande partie, mais encore que ce dernier intervint dans l'acte poétique élémentaire, de sorte que : « The boy who dared the Lakeland falls at night became the man who attempted the epic history of his own mind [...] ».³⁷² Voici maintenant une défense des monts anglais, qui, d'après Wordsworth, n'ont rien à envier aux Alpes concurrentes en matière de sublimité :

But a short residence among the British Mountains will furnish abundant proof, that, after a certain point of elevation, viz. that which allows of compact and fleecy clouds settling upon, or sweeping over, the summits, the sense of sublimity depends more upon form and relation of objects to each other than upon their actual magnitude ; and, that an elevation of 3000 feet is sufficient to call forth in a most impressive degree the

³⁶⁹ Bradley, Andrew Cecil, *Oxford Lectures on Poetry*. Londres : Macmillan & Co., 1909, pp. 128, 138-41.

³⁷⁰ Wordsworth, William, *The Prelude or Growth of a Poet's Mind* I (*Text of 1805*) ; éd. E. de Sélincourt. Londres : Oxford University Press, 1966, pp. 9-10, vv. 305-32.

³⁷¹ Turner, John, « Wordsworth and the Psychogenesis of the Sublime », in *Romanticism* ; vol. 6, n°1 (2000), p. 26.

³⁷² *Ibid.*, p. 27.

creative, and magnifying, and softening powers of the atmosphere. Hence, on the score even of sublimity, the superiority of the Alps is by no means so great as might hastily be inferred [...] (*Guide*, p. 100).

Cette nouveauté repose notamment sur l'utilisation inattendue de l'adjectif « softening » *a priori* incompatible avec l'essence même du sublime, qui se trouve dénaturé de manière encore plus flagrante par la formule de « sublime tranquility » (*Guide*, p. 96), que les puristes taxeront volontiers d'oxymore. Cependant, le *Guide* de Wordsworth présente aussi des scènes de tempêtes terriblement stupéfiantes, comme cette fois sur le lac de Rydal :

On this day, March 30, 1822, the winds have been acting upon the small Lake of Rydal, as if they had received command to carry its waters from their bed into the sky; [...] Frequently an eddying wind scooped the waters out of the basin, and forced them upwards in the very shape of an Icelandic Geyser, or boiling fountain, to the height of several hundred feet (*Guide*, pp. 110-11).

La furie de l'instant est confirmée par l'intrusion de cette image étrangère issue du Nord lointain, qui vient rehausser le sublime de la scène. Etant donné qu'aucune lecture islandaise ne figure dans l'inventaire de Duncan Wu, on doit par conséquent se tourner vers la bibliothèque de Robert Southey, bien entendu ouverte à Wordsworth, qui comptait plusieurs ouvrages sur l'Islande.³⁷³ Cette analogie exotique prouve par ailleurs que le paysage du *Lake District* se trouvait souvent être la cause d'illusions ou de visions fantastiques.

³⁷³ Wordsworth aurait donc très bien pu emprunter un ou plusieurs des ouvrages suivants : Horrebow, Niels, *The Natural History of Iceland: Containing a Particular and Accurate Account of the Different Soils, Burning Mountains, Minerals, Vegetables, Metals, Stones, Beasts, Birds, and Fishes; Together with the Disposition, Customs, and Manner of Living of the Inhabitants* [...]. Londres : A. Linde, D. Wilson, T. Durham *et al.*, 1758. von Troil, Uno, *Letters on Iceland: containing observations on the civil, literary, ecclesiastical, and natural history &c. &c.* Londres : W. Richardson, 1780. Mackenzie, George Stuart, Sir, *Travels in the Island of Iceland, during the Summer of the Year MDCCCX*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1811. Jackson Hooker, William, Sir, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1813, 2 vols. Henderson, Ebenezer, *Iceland, or the Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815* [...]. Édimbourg : Oliphant, Waugh and Innes, 1818, 2 vols. Cf. *Catalogue of the Valuable Library of the Late Robert Southey; Which Will Be Sold by the Auction* [...] by Messrs. S. Leigh Sotheby & Co. [...]. Londres : Compton & Ritchie, 1844, pp. 67, 69, 72, 83, 142.

b. Les lakistes et l'« épiphanie sublime »

Il n'est pas question ici de revenir sur la « religion romantique » ou l'imagination transcendante de William Wordsworth et de Samuel Taylor Coleridge.³⁷⁴ Ce qu'il faut entendre par « épiphanie sublime » renvoie directement à l'expérience sublime de Wordsworth au contact de son fief poétique du *Lake District* et qui se manifeste le plus souvent sous forme d'épiphanies— préalablement définies par Martin Bidney³⁷⁵— allant du simple pic de l'imagination à la révélation métaphysique. Ainsi proposons-nous d'étudier le principe du sublime dans sa perspective poétique, soit comme la clef d'une des nombreuses portes de la perception, ou ce que Coleridge théorisa dans le troisième numéro de *The Friend* comme l'« ouverture de l'œil introspectif sur la vision glorieuse de cette existence [...] ».³⁷⁶ Il pourrait très bien s'agir là du « pouvoir visionnaire » de Wordsworth grâce auquel sa poésie pouvait parfois transcender l'empire des sens.³⁷⁷ En termes plus techniques, des critiques tels que Jones font résulter ce phénomène sublime de la perception conjointe de l'œil « introspectif » et « extrospectif » formant un « troisième paysage » traduisible par un état proche de la béatitude.³⁷⁸ Wlecke définit finalement cela comme une « géographie métaphorique d'introspection » (Wlecke, p. 25) où se confondent

³⁷⁴ Cf. Easterlin, Nancy, *Wordsworth and the Question of "Romantic Religion"*. Lewisburg : Bucknell University Press, 1996. Barth, J. Robert, *Romanticism and Transcendence: Wordsworth, Coleridge, and the Religious Imagination*. Columbia : University of Missouri Press, 2003. Weiskel, Thomas, *The Romantic Sublime: Studies in the Structure and Psychology of Transcendence*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1976, pp. 136-204.

³⁷⁵ À distinguer de la « théophanie », non applicable à Wordsworth, dans la mesure où le phénomène est induit chez lui par l'objet naturel plutôt que par l'entremise divine. Cf. Bidney, Martin, *Patterns of Epiphany: From Wordsworth to Tolstoy, Pater, and Barrett Browning*. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1997, p. 27.

³⁷⁶ Cf. Welcke, pp. 85-9.

³⁷⁷ Cf. Bradley, Andrew Cecil, *Oxford Lectures on Poetry*, pp. 126-7.

³⁷⁸ Cf. Jones, John, *The Egotistical Sublime*, pp. 92, 95.

paysage et actes de conscience, comme dans ces quelques vers de « Tintern Abbey » (1798) :
 « The sounding cataract/Haunted me like a passion: the tall rock,/The mountain, and the
 deep and gloomy wood,/Their colours and their forms, were then to me/An appetite; a
 feeling and a love [...] (Wordsworth 1 ; pp. 359-60, vv. 76-80). Welcke en conclut par là
 que Wordsworth réalisait l'immanence de son esprit à travers le paysage (Wlecke, p. 42),
 un phénomène que nous nous sommes permis de qualifier d'« épiphanie sublime ». La
 poésie wordsworthienne comporte en effet plusieurs visions de ce genre, dont la plus
 commentée reste celle de la cité merveilleuse décrite par le Solitaire à ses compagnons dans
 le livre second de *L'Excursion* et qui semble comme née des brumes du pays :

[...] I following when a step,
 A single step, that freed me from the skirts
 Of the blind vapour, opened to my view
 Glory beyond all glory ever seen
 By waking sense or by the dreaming soul !
 The appearance, instantaneously disclosed,
 Was of a mighty city—boldly say
 A wilderness of buildings, sinking far
 And self-withdrawn into a boundless depth,
 Far sinking into splendour—without end !
 Fabric it seemed of diamond and of gold,
 With alabaster domes, and silver spires,
 And blazing terrace upon terrace, high
 Uplifted; here, serene pavilions bright,
 In avenues disposed; there towers begirt
 With battlements that on their restless fronts
 Bore stars—illumination of all gems! [...]
 I saw not, but I felt that it was there.
 That which I 'saw' was the revealed abode
 Of spirits in beatitude [...]
 (*Excursion* II ; pp. 90-1, vv. 829-74).

La dimension extraterrestre de cette ville lumineuse suggère tout de suite la
 Jérusalem céleste tant attendue par la chrétienté, de quoi jauger la puissance épiphanique
 des perspectives sublimes offertes par le paysage cumbrien. Jones parle plus volontiers de
 « don divin de seconde vue » ou de « l'œil spirituel de Wordsworth », tout en exprimant

une certaine réserve quant à la dimension chrétienne, voire utopique du passage : « the landscape is paradisaical only in that difficult sense in which Wordsworth's early poetry is optimistic. Neither is it Christian nor is it the Never Never Land of Classical and Rousseauite myth: it is northern and severe, with a terrible simplicity that the pastoral Wordsworth of [Matthew] Arnold's tradition could not have compassed ». ³⁷⁹ Il retient ainsi le caractère intrinsèquement septentrional de la prophétie wordsworthienne. Quoi qu'il en soit, ses états de conscience sublimes résultaient souvent, il est vrai, d'une vision cosmique unifiée du ciel et de la terre : « They [multitudes of little floating clouds] had imbibed, and ceased not to receive./That which the heavens displayed, the liquid deep/Repeated; but with unity sublime ! » (*Excursion IX* ; pp. 279-74, vv. 604-8). Ceci était également rendu possible par la surface miroitante du lac de Grasmere dans « Home at Grasmere » :

Behold the universal imagery
Inverted, all its sun bright features touched
As with the varnish, and the gloss of dreams;
Dreamlike the bending also of the whole
Harmonious landscape; all along the shore
The boundary lost, the line invisible
That parts the image from reality;
And the clear hills, as high as they ascend
Heavenward, so piercing deep the lake below. (Wordsworth 1 ; p. 712, vv. 571-9)

Les analyses de Wlecke (Wlecke, pp. 110-2) et de Kroeber³⁸⁰ portent à croire que Wordsworth trouvaient dans les lacs du District une manifestation de sa pensée holiste, voire moniste, faisant du Nord non seulement un espace poétique, mais également philosophique à travers l'expérience sublime. On trouve également cette phénoménologie expliquée cette fois-ci en prose dans le *Guide* : « The reason of this is, that the heavens are

³⁷⁹ Jones, John, *The Egotistical Sublime*, p. 172.

³⁸⁰ Cf. Kroeber, Karl, « "Home at Grasmere": Ecological Holiness », p. 139.

not only brought down into the bosom of the earth, but that the earth is mainly looked at, and thought of, through the medium of a purer element » (*Guide*, p. 33). De son côté, Coleridge se félicitait d'avoir trouvé le paradis sur terre (« the Godlikeness of the place »—Hudson, p. 84) et de surcroît, dans un excellent voisinage à distance raisonnable de Keswick : « But besides this ethereal eye-feeding, we have very substantial conveniences » (Hudson, p. 108). Coleridge fut également à plusieurs reprises frappé par cette union cosmique où le ciel et la terre se « parlent entre eux » (Hudson, p. 108) et semblent ne faire qu'un (Hudson, p. 65).

c. Transports religieux

Il ne fait aujourd'hui plus aucun doute que le paysage nord-britannique agissait chez les lakistes comme le déclencheur sublime d'intenses transports religieux dont certains exemples remarquables d'intensité figurent parmi les envolées lyriques de *L'Excursion*, en particulier dans le quatrième livre :

[...] Here you stand,
Adore, and worship, when you know it not;
Pious beyond the intention of your thought;
Devout above the meaning of your will [...]
Has not the soul, the being of your life,
Received a shock of awful consciousness,
In some calm season, when these lofty rocks
At night's approach bring down the unclouded sky,
To rest upon their circumambient walls;
A temple framing of dimensions vast,
And yet not too enormous for the sound
Of human anthems,—choral song, or burst
Sublime of instrumental harmony,
To glorify the Eternal! (*Excursion* IV ; p. 152, vv. 1147-65)

Le motif sublime du temple naturel à ciel ouvert s'inscrit clairement dans une tradition protestante plutôt favorable aux prières en plein air (Thomas, p. 215), en plus de nous confirmer à quel point l'expérience religieuse de Wordsworth était intimement liée au

décor sauvage de sa région natale, sans pour autant faire de lui un panthéiste comme certains aimaient à le penser, souvent par dérision.³⁸¹ Coleridge confessa le même penchant pour les expériences transcendentales au milieu du paysage septentrional, et cela même avant d'être installé définitivement à Greta Hall : « If I cannot procure a suitable house at Stowey, I return to Cumberland, and settle at Keswick, in a house of such a prospect, that if, according to you and Hume, impressions and ideas constitute our being, I shall have a tendency to become a god, so sublime and beautiful will be the series of my visual existence » (Hudson, p. 78). Grand observateur des eaux du District, il arriva que ses impressions le transportassent en amont de la création divine : « Quiet stream, with all its eddies and the moonlight playing on them, quiet as if they were Ideas in the divine mind anterior to the creation » (Hudson, p. 125). À choisir, Coleridge méritait tout autant l'accusation de « païen » dans la mesure où l'expression intime du sentiment religieux avait chez lui une résonance proprement panthéiste : celui-ci parle de sa demeure comme d'un « véritable temple de la Nature » (Hudson, p. 89) et prétend officier en tant que « serviteur visuel de la Déesse Nature » (« an eye-servant of the Goddess Nature »—Hudson, p. 113), faisant alors rivaliser les majuscules du Dieu souverain et de la Nature personnifiée. Initialement comparées à des fantômes (Hudson, p. 65) puis à des tentes de géants

³⁸¹ Wordsworth s'insurgeait d'ailleurs contre l'étiquette de poète panthéiste que lui prêta, entre autres, une certaine « Miss Patty Smith » suite à sa lecture de *The Excursion* : « She talks of my being a worshipper of nature » (LWF 2, p.41). « She condemns me for not distinguishing between Nature as a work of God, and God himself » (LWF 2, p. 42). Ce genre d'accusation s'avérait pourtant inévitable dès la publication de « Tintern Abbey » (1798), à la fin duquel Wordsworth s'autoproclame de la sorte : « [...] and that I, so long/ A worshipper of Nature, hither came [...] » (Wordsworth 1 ; p. 361, vv .151-152). On voit alors très bien pourquoi des non-initiés à la métaphysique allemande ou platonicienne pouvaient se méprendre sur la religion de Wordsworth. Cf. Ulmer, William A., *The Christian Wordsworth, 1798-1805: New Perspectives in Critical Thinking*. Albany : State University of New York Press, 2001. Lacey, Norman, *Wordsworth's View of Nature: And Its Ethical Consequences*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.

(Hudson, p. 81), les montagnes du Cumberland prennent finalement dans la correspondance de Coleridge les traits de la divinité elle-même : « I look at the mountains (that visible God Almighty that looks in at all my windows) [...] » (Hudson, p. 117). Voici finalement sa confession la plus irrévérente d'un point de vue anglo-protestant : « Every season Nature converts me from some unloving heresy and will make a *Catholic* of me at last » (Hudson, p. 170). Une chose est sûre, Coleridge profanait certainement moins que Wordsworth le « religieusement correct » de l'époque en confinant ses élans mystiques à ses carnets et à ses échanges privés.

d. Nostalgie primitiviste

Force est d'admettre qu'un tel enthousiasme manifesté en présence des éléments était généralement susceptible de surprendre, voire d'amuser le public protestant des grandes villes, habitué sans doute à une spiritualité plus mondaine et moins expansive. Il faut admettre que le nouveau paysage industriel anglais ne se prêtait guère à de similaires célébrations de la liberté humaine :

The Solitary lifted toward the hills
A kindling eye:— accordant feelings rushed
Into my bosom, whence these words broke forth:
"Oh! what a joy it were, in vigorous health,
To have a body [...]
And to the elements surrender it
As if it were a spirit!— How divine,
The liberty, for frail, for mortal, man
To roam at large among unpeopled glens
And mountainous retirements, only trod
By devious footsteps; regions consecrate
To oldest time! (*Excursion* IV ; pp. 134-5, vv. 505-18)

On voit s'installer dans cet extrait une certaine nostalgie primitiviste, avec notamment le thème de l'heureuse communion entre l'homme et la nature. Les scènes matinales de bordure de lac semblaient d'ailleurs exciter chez Wordsworth une certaine empathie envers les peuples demeurant toujours dans son giron :

Vapours exhaling from the lakes and meadows after sun-rise, in a hot season, or, in moist weather, brooding upon the heights, or descending towards the valleys with inaudible motion, give a visionary character to everything around them; and are in themselves so beautiful, as to dispose us to enter into the feelings of those simple nations (such as the Laplanders of this day) by whom they are taken for guardian deities of the mountains; or to sympathise with others who have fancied these delicate apparitions to be the spirits of their departed ancestors. (*Guide*, p. 31)

Très tôt romantisé par James Thomson dans son ode saisonnière « Winter »³⁸² (1726), la Laponie devint pour les romantiques une terre de poésie incontournable car emblématique du mystérieux Nord lointain. Dans le cas présent, Wordsworth tenait indirectement cette anecdote de Pierre Louis Moreau de Maupertuis dans *La Figure de la Terre* (1738), traduite aussitôt en anglais. Il aurait soit relevé celle-ci sous forme de note dans une édition de Thomson postérieure à 1746,³⁸³ ou bien dans le compte rendu des voyages de Maupertuis par William Fordyce Mavor.³⁸⁴ Selon Hartman,³⁸⁵ la personne de Coleridge, en raison de ses lectures arctiques diverses, reste également un vecteur probable. Cette vision le transporta encore plus loin au nord, où perduraient les religions panthéistes, signes d'osmose originelle entre l'homme et la nature. Wordsworth étudiait d'ailleurs

³⁸² Thomson, James, « Winter », in *The Seasons: By James Thomson; with His Life, an Index, and Glossary and Notes to The Seasons* ; éd. P. Stockdale. Londres : A. Hamilton, 1793, p. 150, v. 843 ; p. 207, v. 787.

³⁸³ Herbert Hartman suggère Anderson, Robert *et al.*, *The Works of the British Poets: With Prefaces, Biographical and Critical*. Londres : John & Arthur Arch, Bell & Bradfute, 1795, vol. 9, p. 221.

³⁸⁴ Fordyce Mavor, William, *Historical Account of the most Celebrated Voyages, Travels, and Discoveries, from the Time of Columbus to the Present Period*. Londres : E. Newbery, 1797, vol. 12, p. 276.

³⁸⁵ Cf. Hartman, Herbert, « Wordsworth's "Lapland Night" », in *The Review of English Studies* ; vol. 14, n°54 (avril 1938), pp. 189-93.

l'enfance de l'humanité à travers sa propre expérience infantile, sachant que *Le Prélude* (1850) fait explicitement le lien entre sa région natale et son développement intellectuel :

Ye Presences of Nature in the sky
And on the earth! Ye Visions of the hills!
And Souls of lonely places! can I think
A vulgar hope was yours when ye employed
Such ministry, when ye, through many a year
Haunting me thus among my boyish sports,
On caves and trees, upon the woods and hills,
Impressed, upon all forms, the characters
Of danger or desire; and thus did make
The surface of the universal earth,
With triumph and delight, with hope and fear,
Work like a sea? (*Prelude I* ; pp. 122-24, vv. 464-74)

Ce qui nous amène à reposer l'éternelle question : est-ce que Wordsworth et sa poésie auraient été les mêmes sans l'apport sublime de la région des lacs anglais ? À en juger le paysage mental du poète, on tendra évidemment à répondre par la négative dans la mesure où il est très difficile de dissocier son œuvre des monts et vallées, des lacs et torrents ou de tout autre monument de sa Cumbrie natale. Penny Bradshaw insiste d'ailleurs à raison sur le déterminisme régional illustré à travers son œuvre : « Thus his poetry is not simply about the Lakes; it is shown to be intrinsically a product of this geographical region », ³⁸⁶ confirmant ainsi notre hypothèse initiale d'un déterminisme environnemental. En outre, le *Lake District* fut souvent représenté à l'époque romantique comme une terre de deuil, où par nature, la tragédie était appelée à rencontrer le sublime.

³⁸⁶ Bradshaw, Penny, « Cumbrians and their 'ancient kingdom' », p. 36.

4. Du sublime au tragique : le concept de mort romantique

L'œuvre épitaphique des Wordsworth est par définition liée par le thème de la mort et de la mémoire collective. Sans aller plus loin dans la tautologie, nous fûmes amenés à nous interroger sur la spécificité romantique et septentrionale de cette dernière. Pour commencer, le traitement individuel des nombreux décès parsemés à travers les *Ballades lyriques*, *Le Prélude* ou *L'Excursion* correspondent dans l'ensemble à la définition de « mort romantique » proposée par Gary Kelly : « Romantic death was figured as meaningful death and set against the meaninglessness of mass death, which in turn was widely used to summarize or represent the Revolution and the Napoleonic adventure. »³⁸⁷ Assez symboliquement, le thème de la mort dans le Nord se dessina aux antipodes des sacrifices humains exigés au sud par les guerres napoléoniennes. Le concept du sublime tragique³⁸⁸ fut auparavant formulé par le professeur W. P. Albrecht, qui l'associe plus particulièrement à la seconde génération de romantiques, Hazlitt, Shelley et Keats.³⁸⁹ Selon lui, le sublime « visionnaire » de Wordsworth n'entre pas exactement dans cette catégorie, même si un poème « tragique » tel que « Michael ; A Pastoral Poem »³⁹⁰(1800) présente bien certaines analogies avec son essai de 1811-12 sur le sublime. Or, on estime que le sublime tragique

³⁸⁷ Kelly, Gary, « Death and the Matron: Felicia Hemans, Romantic Death, and the Founding of the Modern Liberal State », in *Felicia Hemans: Re-imagining Poetry in the Nineteenth Century* ; dir. N. Sweet et J. Melnyk. New York : Palgrave, 2001, p. 201.

³⁸⁸ Cf. Brady, Emily, *The Sublime in Modern Philosophy*, pp. 148-65.

³⁸⁹ Cf. Albrecht, William Price, *The Sublime Pleasures of Tragedy*, pp. 115-58. Albrecht, William Price, « The Tragic Sublime of Hazlitt and Keats », in *Studies in Romanticism* ; vol. 20, n°2 (été 1981), pp. 185-201.

³⁹⁰ Wordsworth 1, pp. 455-68. L'abréviation « Michael » fera dorénavant référence à ce poème.

n'était pas l'appanage du théâtre classique puisqu'il trouvait également sa source dans la réalité du *Lake District*.³⁹¹

a. Le Nord dans la poésie épitaphique de Wordsworth

Il s'avère que la région des lacs anglais fut le théâtre de nombreuses disparitions à la fois tragiques et sublimes qui ne manquèrent pas de marquer l'imagination du jeune pensionnaire d'Ann Tyson à Hawkshead :

But images of danger and distress,
Man suffering among awful Powers and Forms;
Of this I heard, and saw enough to make
Imagination restless; nor was free
Myself from frequent perils; nor were tales
Wanting, the tragedies of former times,
Hazards and strange escapes, of which the rocks
Immutable, and everflowing streams,
Where'er I roamed, were speaking monuments. (*Prelude* VIII ; p. 326, vv. 164-72)

* * * *

Or hazards and escapes, which in my walks
I carried with me among crags and woods
And mountains; and of these may here be told
One, as recorded by my Household Dame.³⁹² (*Prelude* 1805 VIII ; p. 132, vv. 218-21)

Absent du *Prélude* révisé de 1850, l'épisode en question est celui d'un jeune berger sauvé *in extremis* par son père au milieu d'un torrent en crue, évoquant à Wordsworth la légende des deux frères de *Brotherswater*.³⁹³ James Avrill attire aussi notre attention sur la dimension dramatique du paysage pastoral dans le premier *Two-Part Prelude* de 1799 : « For Wordsworth in 1798-99, recollecting a "pastoral landscape" is remarkably like

³⁹¹ Cf. Albrecht, William Price, « Tragedy and Wordsworth's Sublime », in *The Wordsworth Circle* ; vol. 8, n°1 (hiver 1977), pp. 92-3. En effet, Wordsworth ne fait-il pas remarquer qu'il ne manquait au berger septentrional que « la pompe de circonstance » pour trouver grâce aux yeux de la muse tragique ? : « Exchange the shepherd's frock of native grey/For robes with regal purple tinged; convert/The crook into a sceptre; give the pomp/Of circumstance; and here the tragic Muse/Shall find apt subjects for her highest art » (*Excursion* VI ; p. 201, vv. 548-52).

³⁹² Wordsworth, William, *The Prelude (Text of 1805)* VIII ; p. 132, vv. 218-21.

³⁹³ Cf. *Excursion* VI ; p. 201, vv. 231-2.

looking back upon past encounters with vestiges of human suffering. »³⁹⁴ On citera d'autres exemples comme celui de la mort extraordinaire de Jerome Bowman, tombé d'une falaise durant une crise de somnambulisme. Les circonstances du drame furent d'abord relevées par Coleridge dans son carnet le 12 novembre 1799,³⁹⁵ avant de faire l'objet d'un traitement poétique dans « The Brothers » (1800) :

[...] we all conjectured
That, as the day was warm, he had lain down
On the soft heath,—and, waiting for his comrades,
He there had fallen asleep; that in his sleep
He to the margin of the precipice
Had walked, and from the summit had fallen headlong:
And so no doubt he perished. When the Youth
Fell, in his hand he must have grasped, we think,
His shepherd's staff; for on that Pillar of rock
It had been caught mid-way; and there for years
It hung—and mouldered there. (Wordsworth 1 ; p. 413, vv. 395-405)

Toutefois, Wordsworth ne choisit cette anecdote que pour introduire son thème de prédilection, le deuil pastoral, avec une intrigue ressemblant beaucoup à celle de « Michael », où la mort du patriarche et le départ du fils, Leonard Ewbanks, occasionnèrent fatalement la vente du domaine et de son cheptel. James Averill souligne d'autre part l'utilisation particulière du sophisme pathétique (*pathetic fallacy*) dans l'épisode du noyé dans *Le Prélude* : « At any rate, the geography of Esthwaite provides a metaphor of the contemplation of suffering » (Averill, p. 241). Quelque part, c'est aussi l'inhospitalité du Nord qui dans les premières productions poétiques de Wordsworth suscite une réponse tragique instinctive : « I might advert/To numerous accidents in flood or field,/Quarry or moor, or 'mid the winter snows,/Distresses and disasters, tragic facts/Of rural history that

³⁹⁴ Averill, James H., *Wordsworth and the Poetry of Human Suffering*. Ithaca : Cornell University Press, 1980, pp. 244-5. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

³⁹⁵ Coleridge, Samuel Taylor, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge 1808-1819* ; vol. 1, n. 540, 5. 118, ff 35-4.

impressed my mind [...]» (*Two-Part Prelude*, cf. Averill, p. 242, vv. 280-5). Averill nous indique que Wordsworth renvoie ici précisément à des compositions antérieures. En effet, *An Evening Walk* (1793) décrit la mort d'une mère et de ses deux enfants sur la lande de Stanemoor (Wordsworth 1 ; p. 84, vv. 250-78), tandis que le chasseur de chamois³⁹⁶ des *Descriptive Sketches*³⁹⁷(1793) et la mère dans « The Complaint of a Forsaken Indian Woman »³⁹⁸(1798) périssent également dans une tempête de neige. On en conclut que Wordsworth reconnaissait le potentiel tragique du paysage septentrional, qui, dans sa sévérité, rendait toutes ces disparitions « romantiques », c'est-à-dire non-insignifiantes dans l'histoire de l'humanité. À l'inverse, il immortalisa en 1816 la retraite de Russie (1812) comme l'heureuse victoire de l'hiver sur une armée française naturellement désindividualisée.³⁹⁹ En règle générale, la mort de personnes isolées et seules face à la nature impitoyable du Nord était clairement perçue par Wordsworth comme un procédé pathétique incontournable, ce qui ne l'empêchait pas néanmoins de ressentir une certaine gêne vis-à-vis de cette pratique (Averill, pp. 231, 243-4, 264-77), jusqu'à la dénigrer *ab intra* dans son *Prélude* de 1805.⁴⁰⁰ James Averill souligne alors l'ironie d'un tel désaveu : « The model of story-making descried is, in fact, the characteristic form of Wordsworthian pathos [...] As Wordsworth renounces the interplay of nature and pathetic fiction, he renounces his own past practice » (Averill, pp. 265-6). Dans « The Brothers », le poète

³⁹⁶ « The episode of the chamois hunter proceeds towards its inevitable end by calling up all manner of Alpine horrors to torment the victim. Avalanches, cold, and starvation have a turn at the man [...] » (Averill, p. 74).

³⁹⁷ Wordsworth 1, pp. 906-8, vv. 366-413.

³⁹⁸ *Ibid.*, pp. 275-77.

³⁹⁹ « The French Army in Russia 1812-13 » et « On the Same Occasion » (1816—Wordsworth 2, pp. 335-7).

⁴⁰⁰ Cf. Wordsworth, William, *The Prelude (Text of 1805)* VIII ; pp. 140-1, vv. 511-41.

utilise la figure du prêtre d'Ennerdale pour formuler une critique aussi bien adressée au touriste qu'à lui-même, en tant qu'artisan du sublime tragique :

[...] what a feast
For folks that wander up and down like you,
To see an acre's breadth of that wide cliff
One roaring cataract! a sharp May-storm
Will come with loads of January snow,
And in one night send twenty score of sheep
To feed the ravens; or a shepherd dies
By some untoward death among the rocks:
The ice breaks up and sweeps away a bridge [...] (Wordsworth 1, p. 406, vv. 148-66).

L'ironie d'une telle remontrance envers cet appétit morbide pour le sublime tragique relève en effet d'une parfaite évidence, tout particulièrement quand on sait à quel point le lecteur des *Ballades lyriques* était friand des ces accidents extraordinaires et pourtant si courants dans la vie du *Lake District* (Averill, p. 224-7). En définitive, le tragique sublime des lakistes ne différait en rien de celui de Keats ou de Shelley, excepté le fait qu'ils le puisaient spécifiquement dans l'espace nord, sa géographie et sa tradition orale.

b. De Quincey et le jeune suicidé de St Bees

Thomas De Quincey fut tout particulièrement marqué par le suicide d'un jeune étudiant de Cumbrie au « vin d'opium » sur les hauteurs brumeuses de Blencathra, alternativement baptisé Saddleback, illustrant à merveille la tragédie sublime⁴⁰¹:

The laudanum—whether it were from the effect of the open air, or from some peculiarity of temperament—had not produced sickness in the first stage of its action, nor convulsions in the last. But, from the serenity of his countenance, and from the tranquil maintenance of his original supine position—for his head was still pillowed upon the three intellectual Titans, Greek and Roman, and his eyes were still directed towards the stars—it would appear that he had died placidly, and without a struggle. (*Rem.*, p. 230)

⁴⁰¹ « Chaque suicide est un poème sublime de mélancolie. Où trouverez-vous, dans l'océan des littératures, un livre surnageant qui puisse lutter de génie avec cet entrefilet. » (1831). Cf. de Balzac, Honoré, *La Peau de Chagrin* ; éd. M. Allemand. Paris : Garnier Frères, 1950, p. 49. L'écrivain anglais James Payn suivit manifestement ce précepte en commémorant ce suicide en vers dans « The Student of St. Bees ». Cf. Payn, James, *Poems*. Cambridge : Macmillan & Co., 1853, pp. 149-55.

Souffrant visiblement d'une sérieuse dépendance à l'érudition, le jeune homme préféra disparaître dans les solitudes montagneuses avec ses trois auteurs préférés, Eschyle, Apollonios (de Perga) et Jules César, plutôt que de se résoudre à quitter l'internat de St Bees, comme l'exigeait sa famille. On constate que l'aspect tragique est ici minimisé par l'absence de violence, due en partie à la « paisible sublimité » que Wordsworth attribuait au District (*Guide*, p. 96). De Quincey avait déjà auparavant manifesté son intérêt pour la question du suicide, notamment dans l'article « On Suicide » publié en 1823 dans le *London Magazine*, prenant pour sujet le très controversé « Biathanatos »⁴⁰² de John Donne. On y retrouve d'ailleurs ce qui ressemble au même fait divers concernant un jeune de Penrith alors désireux d'entrer dans les ordres, afin de mener une vie studieuse qu'il se vit refuser par ses parents, plutôt favorables à une carrière dans le commerce :

And accordingly, when he had ascertained that all opposition to the choice of his friends was useless, he walked over to the mountainous district of Keswick (about sixteen miles distant)—looked about him in order to select his ground—coolly walked up Lattrig (a dependency of Skiddaw)—made a pillow of sods—laid himself down with his face looking up to the sky—and in that posture he was found dead, with the appearance of having died tranquilly.⁴⁰³

Les deux articles publiés à seize ans d'intervalle s'avèrent plutôt complémentaires que contradictoires dans leurs informations, mis à part le détail de l'oreiller mortuaire, au départ confectionné de mottes puis finalement de trois ouvrages classiques. Cette précision viendrait-elle corriger un défaut initial d'information ? Ou s'agissait-il tout simplement d'une invention visant à pousser à l'extrême le romantisme de la scène ? Chose plus ou

⁴⁰² « Biathanatos, a Declaration of that Paradoxe or Thesis, that Selfe-Homicide is not so naturally Sinne, that it may never be otherwise » (1647), premier traité anglais sur le tabou chrétien du suicide.

⁴⁰³ De Quincey, Thomas, « On Suicide », in *The London Magazine* ; vol. 8 (novembre 1823). Londres : Taylor & Hesse, 1823, p. 501.

moins étonnante⁴⁰⁴ au demeurant, aucune des deux Histoires de l'école de St Bees ne mentionne quelconque cas de suicide aux alentours de l'année 1820, date supposée de cette disparition. Il semblerait presque que seuls les lakistes ne fissent cas de tels faits divers.⁴⁰⁵ Wordsworth relate effectivement la mort de plusieurs personnes en montagne sans jamais donner le moindre nom ou quelconque indice chronologique. L'histoire du pasteur anabaptiste de Hawkshead Hill ressemble, elle aussi, à un suicide (*PW* 2, pp. 324-6), alors que la mort d'un randonneur étranger à proximité d'Ullswater n'avait rien d'inhabituelle (*PW* 2, pp. 282). Mais si ces disparitions échappèrent à l'histoire, elles n'en restaient pas moins inscrites dans le paysage, comme l'atteste cette tradition selon laquelle la noyade de deux frères serait à l'origine du toponyme de « Brotherswater » (*PW* 2, p. 374).

c. Réponse lakiste à la tragédie des Green

En fin de compte, l'une des rares tragédies à sortir de l'anonymat fut celle des époux Green, dont les circonstances particulièrement dramatiques firent couler beaucoup d'encre. « Elegiac Stanzas Composed in the Churchyard of Grasmere »⁴⁰⁶ (1839) fut composé en leur honneur par William, alors qu'il confia à Dorothy l'inscription en prose des événements

⁴⁰⁴ « Plus ou moins », car renommée oblige pensera-t-on. Toutefois, personne n'est en mesure de prouver la véracité de ce fait divers, ni d'y attacher une date précise. Je remercie au passage les employés municipaux ainsi que les archivistes de l'école de St Bees, qui, malgré leur diligence, ne purent que confirmer cette conclusion décevante.

⁴⁰⁵ Collison, Charles, *Ye Boke of Ye Busie Bee Being Notes on the Norman Priory and Church of St. Bees and Archbishop Grindal's Free Grammar School of St. Bees*. Millom : P. C. Dickinson & Son, 1940. Special Committee, Old St Beghan's Club, *The Story of St. Bees, 1583-193: A Souvenir of the 350th Anniversary of St. Bees School*. Londres : Buck & Wooton, 1939.

⁴⁰⁶ Wordsworth 1, pp. 817-8. « George and Sarah Green » fut mentionné pour la première fois par Dorothy dans une lettre à l'attention de Lady Beaumont, le 20 avril 1808 (*LWF* 1, p. 355). Thomas De Quincey le transcrivit dans ses « Recollections of Grasmere » en 1839 (*Rem.* pp. 222-3).

qu'elle acheva le 4 mai 1808.⁴⁰⁷ Elle s'opposa toutefois à sa publication (*LWF* 1, pp. 351-52), qui ne se fit qu'en 1936 par le biais de la presse universitaire d'Oxford. En l'absence de parution, De Quincey décida de reconstituer cette tragédie locale dans ses « Mémoires de Grasmere » en 1839, un exercice de mémoire non sans discordances avec les faits relevés aussitôt par Dorothy au cœur des événements.

Sarah et George Green périrent le 19 mars 1808 dans les montagnes séparant Langdale et Easedale, où les attendaient leurs six enfants. Ces malheureux furent surpris par une tempête de neige qui leur fit perdre leur chemin puis la vie (*Rem.* p. 219-22). De Quincey en fait une élégie poignante, mêlant le sublime au tragique : « They had disappeared into the cloud of death. Voices were heard, some hours afterwards, from the mountains— voices, as some thought, of alarm⁴⁰⁸; others said, No, that it was only the voices of jovial people, carried by the wind into uncertain regions. The result was, that no attention was paid to the sounds » (*Rem.*, pp. 212-3). L'alarme cède bientôt à la terreur lorsque De Quincey atteint le pic dramatique de son récit dans un style résolu *gothique* : « [...] it was generally agreed that the wild shrieks heard towards midnight in Langdale announced the agonizing moment which brought to her now widowed heart the conviction of utter desolation and of final abandonment to her own solitary and fast-

⁴⁰⁷ Wordsworth, Dorothy, *A Narrative Concerning George and Sarah Green of the Parish of Grasmere, addressed to a Friend* [Joanna Hutchinson] ; éd. E. de Sélincourt. Londres : Oxford University Press, 1936. L'abréviation « *Green* » fera dorénavant référence à cette œuvre. Le texte intégral ainsi que de nombreux documents annexes sont consultables en ligne @ http://freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~rayl/greens_doc/Greens%20of%20Grasmere.html (le 04/06/14 à 19:30).

⁴⁰⁸ Ceci constitue une parfaite illustration du sublime propre aux tragédies réelles. Cf. « The Effects of Sympathy in the Distresses of Others » : I am convinced we have a degree of delight, and that no small one, in the real misfortunes and pains of others [...] as that of some uncommon and grievous calamity; so that whether the misfortune is before our eyes, or whether they are turned back to it in history, it always touches with delight » (Burke I, xvi, pp. 43-4).

fleeting energies » (*Rem.*, p. 220), faisant des aiguilles de Langdale les premières *wuthering*⁴⁰⁹*heights*, avant même le succès éponyme d'Emily Brontë en 1847. En comparant ces deux passages avec le témoignage de Dorothy, on penche en effet pour une « gothicisation » délibérée de la part de De Quincey : « It is believed that they perished before midnight, their cries or shrieks having been distinctly heard by two Persons in Langdale at about ten o'clock; but they paid little attention to the sounds, thinking they came from some drunken People who had been at the Sale » (*Green*, p. 47). Similairement, la dramatisation des épisodes neigeux par De Quincey lorsqu'il prétend les orphelins Green prisonniers des neiges et par conséquent isolés des plus proches voisins (*Rem.*, pp. 214-7), contraste sérieusement avec la version épurée de Dorothy :

All next day [Sunday] they continued to expect them, and again went to bed as before; and at noon on Monday one of the Boys went to the nearest house to borrow a Cloak, and, on being asked for what purpose, he replied that his Sister was going to Langdale, as he expressed it, 'to lait their Folkt' meaning to seek their Father and Mother, who had not come home again, as they had expected them, on Saturday. The Man of the house started up immediately, saying that 'they were lost!'—he spread the alarm through the neighbourhood [...]. (*Green*, pp. 44-5).

Notons que chez De Quincey, c'est l'aînée Agnes qui donna l'alarme en sanglot et non son jeune frère, de façon plutôt inopinée, ceci illustrant une nouvelle fois les libertés romantisantes régulièrement prises par le premier chroniqueur lakiste.

d. La mort romantique de Charles Gough

De Quincey en profite ensuite pour relater sous forme de note copieuse (*Rem.* pp. 227-30) la mort du touriste mancurien Charles Gough, qui devint en quelque sorte un martyr iconique du Nord romantique. Réitérant la tragédie du couple Green, il fut la

⁴⁰⁹ Dans le dialecte nordiste : « [...] to make a rushing sound, to whizz; to bluster or rage, as the wind. » Cf. « whither, v. » *OED Online*. Oxford University Press, June 2014 (le 03/06/14 à 21:08).

victime du même brouillard fatal sur le mont Helvellyn, le 17 avril 1805. Sa dépouille ne fut retrouvée que trois mois plus tard, le 27 juillet. Avant tout, précisons que le retentissement sublime et tragique de ces deux accidents ne dépend pas exclusivement de facteurs environnementaux. En effet, dans le cas des Green, il est aussi question de l'extraordinaire résilience des six orphelins de Blentarn Ghyll, livrés à eux-mêmes pendant trois jours avant de donner l'alarme (*Rem.*, pp. 213-7), tandis que le compagnon canin de Gough, Foxie, resté auprès de la dépouille de son maître jusqu'à sa découverte par un berger, eut également son rôle à jouer : « [...] the sublime and mysterious fidelity of the secondary figure, his dog; this it was which won the imperishable remembrance of the vales [...] (*Rem.*, p. 228). On a bien sûr en tête la célèbre histoire de *Greyfriars Bobby*, le Skye terrier de John Gray, qui veilla sur la tombe de son maître quatorze ans durant (1858-72), à moins qu'il ne s'agissât simplement d'un ou plusieurs de ses « chiens de cimetières » communs à l'époque victorienne.⁴¹⁰ De retour au défunt Gough, Christopher Wordsworth immortalise une ascension proche du pèlerinage à laquelle participèrent l'automne suivant le drame William Wordsworth, Sir Walter Scott et le chimiste Sir Humphry Davy.⁴¹¹ Wordsworth composa par la suite son ode « Fidelity »⁴¹²(1807), et Scott, son poème « Helvellyn » (1806), qui accompagna en 1830 le tableau commémoratif d'Edwin Henry Landseer intitulé « Attachment »⁴¹³(1829) à la *Royal Academy*. Chacune des œuvres reposaient sur ce fantasme candidement romantique que la chienne affamée aurait épargné le cadavre de son

⁴¹⁰ Cf. Bondeson, Jan, *Greyfriars Bobby: The Most Faithful Dog in the World*. Stroud : Amberley Publishing, 2011.

⁴¹¹ Cf. Wordsworth, Christopher, *Memoirs of William Wordsworth*. Londres : Edward Moxon, 1851, vol. 1, pp. 315-6.

⁴¹² Wordsworth 1, pp. 646-8.

⁴¹³ Cf. Bowron, Edgar Peters, *Best in Show: The Dog in Art from the Renaissance to Today*. New Haven : Yale University Press, 2006, pp. 64-5.

maître retrouvé, rappelons-le, à l'état de squelette. De Quincey ne faisait d'ailleurs pas exception au sentimentalisme de son temps (*Rem.*, pp. 228-9).

Ainsi venons-nous de voir comment le Nord anglais fut consacré en tant que territoire romantique en raison de sa nature sublime aux manifestations diverses. Plus subtilement, l'observation, voire la simple présence des montagnes provoquait chez l'artiste lakiste une introspection sur le processus imaginatif conduisant parfois à ce qui fut qualifié « d'épiphanie sublime ». En grande partie dévoilée par l'exercice poétique de Wordsworth, l'épiphanie sublime résulte d'une interaction psycho-sensorielle complexe entre paysage extérieur et intérieur, naïvement qualifiée par le profane « d'illusion » ou bien de « folie passagère ». Il a finalement été démontré en quoi le concept de mort romantique trouve particulièrement sa place dans l'espace nord, dont les montagnes brumeuses pouvaient à tout moment devenir le théâtre du sublime tragique. Toutefois, la postérité du *Lake District* était loin d'être celle d'un territoire foncièrement inhospitalier à l'homme. À vrai dire, la région se vit aussi représentée comme l'enclave protectrice d'une société pastorale « primitive » d'office encensée par les lakistes, et en particulier par Wordsworth, qui voyait en elle plus qu'un voisinage idyllique, et en fit le sujet central de sa poésie. À présent, examinons pourquoi et comment cette communauté septentrionale put devenir une utopie romantique géographiquement fondée.

III. Les Cumbriens, ou les derniers survivants de l'âge d'or anglais

Il est toujours utile d'insister sur le fait que le Nord anglais était avant tout perçu comme un espace en marge du Sud métropolitain,⁴¹⁴ qui dans le *Guide* de Wordsworth prend fin à Lancaster, lorsque le voyageur traverse l'estuaire de Morecrambe : « The Stranger, from the moment he sets his foot on those Sands, seems to leave the turmoil and traffic of the world behind him [...] » (*Guide*, p. ix). À titre anecdotique, Scott Hess conçoit cette baie dangereuse comme un passage liminal d'une sphère à l'autre du réel (Hess, pp. 88-9), que l'on retrouvera plus tard dans notre étude sur les Highlands. D'après Mark Keay, le rejet de la ville chez Wordsworth n'est en rien primaire, mais au contraire fondé sur un idéal anti-moderniste de communauté rurale préindustrielle, celle du vieux District ou « Old Lakeland » (Keay, pp. 21-49, 76-84).

De même, le peuple du Cumberland ne pouvait que susciter aux lakistes une sympathie oscillant à première vue entre primitivisme⁴¹⁵ et populisme. Il en est déjà question en 1800 lorsqu'apparaît la préface des *Ballades lyriques*, dans laquelle Wordsworth expose sa théorie poétique : « Humble and rustic life was generally chosen, because, in that condition, the essential passions of the heart find a better soil [...] and, because, from their rank in society and the sameness and narrow circle of their intercourse, being less under

⁴¹⁴ Cf. notamment Stelzig, Eugene, « Wordsworth's invigorating Hell: London in Book 7 of *The Prelude* (1805) », in *Romanticism and the City* ; dir. L. H. Peer. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2011, pp. 181-95, ainsi que Jones, John, *The Egotistical Sublime*, pp. 132-4.

⁴¹⁵ L'universitaire américain Geoffrey H. Hartman décourage au demeurant toute lecture néoprimitiviste de William Wordsworth. Cf. Hartman, H., Geoffrey, *Literary Essays, 1958-1970*. New Haven : Yale University Press, 1971, p. 311. Hartman, H. Geoffrey, *The Fate of Reading and Other Essays*. Chicago : University of Chicago Press, 1975, p. 277.

the influence of social vanity, they convey their feelings and notions in simple and unelaborated expressions » (*PW* 2, p. 124).⁴¹⁶ Récemment réhaussée par le poète-laboureur Robert Burns, la paysannerie en vint à incarner le concept de nature normative énoncé par Lovejoy et Boas dans leur sémasiologie du terme « nature » :

When the influence of society upon the individual is conceived as the vehicle of mere conventions and the source of 'prejudices', i. e. of beliefs not arising from the pure 'light of nature', not to be found among all peoples uniformly, and/or not characteristic of primitive men, 'natural' becomes antithetic to 'social' or 'socially generated'; so especially in the pedagogic ideal of keeping the individual apart from society during his formative period.⁴¹⁷

Ceci en référence au textes de Rousseau et de Beaurieu, *Émile, ou de l'Éducation* (1762) et *l'Élève de la Nature* (1763). Mark Keay nous indique que Wordsworth reçut lui-même une éducation caractéristique du District que l'on qualifia de « libérale », partagée entre leçons parentales, la *grammar school* de Cockermouth et la « Dame school » de Penrith, avant son plus studieux cursus à Hawkshead, entre 1779 et 1787. Pensionnaire chez Ann Tyson, mercière locale très permissive, il fut libre de prendre part aux sports des autres enfants du village et d'errer comme bon lui semblait, un peu à la manière des anciens Goths, ainsi que le suggère Dugget à travers son parallèle entre *Le Prélude* de 1799 et la saison hivernale de James Thomson⁴¹⁸(Dugget, p. 19). Il est donc relativement aisé de

⁴¹⁶ On retrouve d'ailleurs ce crédo intact quatorze ans plus tard dans le livre cinquième de *The Excursion* : « He loved the spot—/Who does not love his native soil?—he prized/The ancient rural character, composed/Of simple manners, feelings unsuppress/And undisguised, and strong and serious thought [...] » (*Excursion* V ; p. 161, vv. 115-19).

⁴¹⁷ Lovejoy-Boas, p. 455 (Appendice 61).

⁴¹⁸ « A boisterous race », qui chez Wordsworth prend le sens de « course » (*Prelude* II ; p. 134, v. 47), et non de « race », comme chez Thomson. Cf. Thomson, James, *The Seasons* ; p. 206, v. 836. Duggett pousse néanmoins la comparaison beaucoup plus loin dans son chapitre intitulé « Wordsworth's Gothic Education » (Duggett, pp. 143-68).

retracer ses vues primitivistes sur « l'homme, la nature et la société »⁴¹⁹ à son éducation rurale dans le Nord (Keay, pp. 90-92).

1. Le sublime berger : un nouvel archétype romantique

Déterminisme en cause, le Nord sublime entraîna notamment un renouveau du mythe pastoral, qui dans la poésie de Wordsworth prend à la fois une dimension nationale et personnelle. Certes, on apprend dans *L'Excursion* que les bergers du District, sans pour autant différer complètement du commun des mortels, étaient à l'abri de certains maux de la société : « The simple race/Of mountaineers (by nature's self-removed/From foul temptations [...] They escape,/Perchance, the heavier woes of guilt; feel not/The tedium of fantastic idleness [...] (*Excursion* V ; p. 169, vv. 423-29). Wordsworth insiste néanmoins dans son *Guide* qu'il ne s'agissait en rien d'une seconde Arcadie, mais d'une pastorale sévèrement septentrionale : « The labours of the Shepherd also have the attractions of an amusement which in a mountainous country is not languid and effeminate, but full of hardship, effort, & danger, & diversified by the fluctuations of hope & fear » (*PW* 2, p. 311). Le Nord et ses montagnes semblaient alors conditionner une population moralement et physiquement apte à représenter la nation.

⁴¹⁹ Cf. Bewell, Alan, *Wordsworth and the Enlightenment: Nature, Man, and Society in the Experimental Poetry*. New Haven : Yale University Press, 1989.

a. Oswald et l'effort de guerre britannique

C'est le cas du jeune Oswald, qui appartenait à cette gent pastorale épargnée par les fléaux du monde moderne et incarnait aux yeux de Wordsworth les valeurs de l'Angleterre d'antan : « In spite of vice, and misery, and disease,/Spread with the spreading of her wealthy arts,/England, the ancient and the free appeared/In him to stand before my swimming eyes,/Unconquerably Virtuous and secure » (*Excursion* VII ; p. 245, vv. 854-58). Des valeurs qu'il défendit au prix de sa vie en Europe contre les troupes napoléoniennes, comme beaucoup des « enfants intrépides d'Albion ». ⁴²⁰ On assiste alors à la naissance d'une figure romantique d'un genre nouveau, celui du berger-guerrier patriote : « [...] Then, for the first time, here you might have seen/The shepherd's grey to martial scarlet, changed,/That flashed uncouthly through the woods and fields [...] ten—hardy, strong,/And valiant; but young Oswald, like a chief/And yet a modest comrade, led them forth/From their shy solitude, to face the world,/With a gay confidence and seemly pride [...] » (*Excursion* VII ; p. 242, vv. 763-65). À l'instar de la France révolutionnaire, l'avènement du « citoyen » soldat, issu ici de la « république » pastorale imaginée par Wordsworth, exemplifie la fusion entre nation et patrie. De plus, ce n'est sûrement pas par hasard que Wordsworth choisit pour ce personnage clé du Nord anglais le nom d'Oswald. En effet, le roi Oswald de Bernicie ou Saint Oswald fait partie du panthéon de l'histoire d'Angleterre pour avoir au VII^{ème} siècle réuni la Northumbrie avant d'y propager le

⁴²⁰ « Occasioned by the Battle of Waterloo (The Last six lines intended for an Inscription). February, 1816 » (Wordsworth 2, p. 334, v. 1).

christianisme. Son nom fut d'ailleurs donné à l'église paroissiale de Grasmere, Rydal et Langdale, où repose en son cimetière William Wordsworth et ses proches.

Comprenons finalement qu'Oswald n'avait résolument rien du vulgaire béotien, dans la mesure où celui-ci manifestait une intelligence vive et un goût certain pour la connaissance : « So through a simple rustic garb's disguise,/And through the impediment of rural cares,/In him revealed a scholar's genius shone;/And so, not wholly hidden from men's sight,/In him the spirit of a hero walked/Our unpretending valley » (*Excursion* VII ; p. 241, vv. 735-40). C'est ce dernier détail qui faisait du jeune cumbrien un héros national à part entière, même si un autre spécimen de paysan sagace ou « shrewd peasant » précède Oswald quelques pages plus tôt : « He was a peasant of the lowest class [...] with a face/Not worldly-minded, for it bears too much/Of Nature's impress,—gait and health/Freedom and hope; but keen, withal, and shrewd./His gestures note,—and hark! his tones of voice/Are all vivacious as his mien and looks » (*Excursion* VII ; pp. 236-37, vv. 550-63). Bien ancré dans le folklore européen,⁴²¹ le personnage du paysan sagace prend une place notoire dans la littérature romantique, en particulier celle de l'espace nord-britannique.

b. Une projection de l'ego sublime wordsworthien

Toutefois, contrairement à Oswald, la figure du berger se trouve chez Wordsworth le plus souvent désindividualisée en une sorte d'abstraction sublime à travers laquelle le poète projette son propre génie, faisant de lui un auxiliaire sensoriel avec le paysage (Hess,

⁴²¹ Plusieurs exemples attestent de son existence dans quelques titres des frères Grimm : « Der kluge Knecht », « Die klugen Leute », « Die kluge Bauerntochter » ; *kluge* signifiant « sage » et « avisé ». Cf. Grimm, Jacob, Grimm, Wilhelm (éd.), *Kinder- Und Hausmärchen*. Munich : Winkler Verlag, 1963, pp. 685-92, 475-9, 509-12.

pp. 98-9). Cette symbolique personnelle fut identifiée par Bate, qui remit ainsi au goût du jour la formule de « sublime égoïste ou wordsworthien » employée par Keats dans une lettre à Richard Woodhouse le 27 octobre 1818 (Bate, p. 30). Surgie tout droit des nébuleuses du souvenir enfantin, une description exemplaire de ce phénomène nous est offerte dans le huitième livre du *Prélude* :

In size a giant, stalking through thick fog,⁴²²
His sheep like Greenland bears; or, as he stepped
Beyond the boundary line of some hill-shadow,
His form hath flashed upon me, glorified
By the deep radiance of the setting sun:
Or him have I descried in distant sky,
A solitary object and sublime,
Above all height! like an aerial cross
Stationed alone upon a spiry rock
Of the Chartreuse, for worship. (*Prelude*, VIII ; pp. 330-2, vv. 266-75)

Le berger se transforme alors en une sorte de *Jotun*, ce géant primitif appartenant au Nord légendaire, dans un amalgame de mythologie scandinave et de récit arctique.⁴²³ Loin d'être étrangère à la scène, la mention métaphorique de la Grande Chartreuse est bien la preuve que les Alpes, malgré leur position méridionale d'un point de vue britannique, rentrait alors, du moins inconsciemment, dans un imaginaire septentrional. Ainsi fut élevée la stature du pâtre cumbrien, en tant que totem sublime d'une société nordiste voisine de l'utopie aux yeux des lakistes.

⁴²² Le brouillard pouvait pourtant s'avérer fatal pour ce peuple de montagnards à qui De Quincey attribue un sens de l'orientation « amérindien » : « [...] the vapoury screen could not be fully deciphered even by the most sagacious of mountaineers, although in most cases they manifest an Indian truth of eye, together with an Indian felicity of weaving all the signs that the eye can gather into a significant tale by connecting links of judgment and natural inference, especially where the whole case ranges within certain known limits of time and of space » (*Rem.*, p. 228).

⁴²³ Très probablement David Cranz via Coleridge. Cf. Cranz, David, *The History of Greenland: Containing a Description of the Country, and Its Inhabitants: and Particularly a Relation of the Mission, Carried on for Above These Thirty Years by the Unitas Fratrum, at New Herrnhuth and Lichtenfels, in that Country* ; trad. J. Gambold. Londres : J. Dodsley, T. Becket *et al.*, 1767, vol. 1, pp. 127, 132, 212 ; vol. 2, pp. 260, 364, 376.

2. La société des lacs et le concept d'âge d'or

On réalise en effet que leurs écrits contribuèrent bel et bien à la construction littéraire d'une communauté septentrionale distincte, parfois rencontrée sous l'appellation de « perfect Republic of Shepherds and Agriculturists » (*Guide*, p. 57), de « pure Commonwealth » (*Guide*, p. 58) ou de « visionary mountain republic » (*Guide*, p. 59) : « [...] The members of which existed in the midst of a powerful empire, like an ideal society⁴²⁴ or an organized community, whose constitution had been imposed and regulated by the mountains which protected it » (*Guide*, p. 58). Wordsworth va donc même jusqu'à supposer que ses heureux habitants ignorèrent pendant longtemps faire eux-mêmes partie d'un puissant empire. À ceci venait s'ajouter le charme d'une « heureuse pauvreté »,⁴²⁵ déjà célébrée par Gray peu avant sa mort, et que Wordsworth ne put s'empêcher de citer à la gloire du val de Grasmere (*Guide*, p. 61), puisqu'il en répondait déjà personnellement dans son *Prelude* : « For born in a poor District, and which yet/Retaineth more of ancient homeliness, Manners erect, and frank simplicity,/Than any other nook in English Land [...] » (*Prelude IX*, pp. 362-4, vv. 215-7).

En revanche, le remarquable travail d'investigation de Mark Keay sur les théories de l'âge d'or chez Wordsworth nous informe qu'il serait faux de ne voir en l'idéal sociétal de l'auteur qu'une simple utopie pastorale. Car même si l'âge d'or n'est jamais bien loin, il

⁴²⁴ « A popular equality reigns here [...] » (*Excursion V* ; p. 160, v. 96).

⁴²⁵ Thomas Gray (1716-1771) prit la route le 30 septembre 1769 pour un tour du Cumberland, du Westmorland et du Yorkshire qui dura quatorze jours au total. On retrouve ses impressions dans « A Journal of his Tour through Westmoreland, Cumberland, and a part of Yorkshire » (1775), publié à titre posthume. Cf. Gray, Thomas, *The Poems of Mr. Gray*, pp. 350-80.

n'en demeure pas moins vrai que cet idéal reposait sur un exceptionalisme nordiste avéré et observable sur la base de différents facteurs historiques, tels que le nombre majoritaire de petits et moyens propriétaires (Keay, p. 31), un faible taux de criminalité (Keay, p. 32) et surtout d'une forme de solidarité qui favorisait l'aide directe aux pauvres ou « outdoor relief » (Keay, pp. 33-4). On comprend mieux alors la mise à jour romantique d'une république harmonieuse et morale également défendue par Coleridge dans sa *Biographia Literaria* (1817), où il établit un lien entre les valeurs « républicaines » des Suisses, leur mode de vie pastoral et leur érudition supérieure (Hudson, p. 115).⁴²⁶ Nous sommes finalement d'avis avec Keay que ni le passé révolutionnaire de Wordsworth, ni une quelconque nostalgie primitiviste ne sauraient à eux seuls justifier la dimension utopique du « pays de Wordsworth » : « No. It was caused by rural isolation, subsistence agriculture, cottage economy, and (ironically) the constraints of a post-feudal but pre-industrial system of land tenure [...] » (Keay, p. 66).⁴²⁷ Tout d'abord, celui-ci différait strictement du mythe de l'âge d'or en un point fondamental, soit le bien fondé de la propriété garantissant le financement local de l'éducation⁴²⁸ (Keay, p. 104), de quoi attirer notre attention sur cette ancienne classe sociale prédominante dans le *Lake District*, les *statesmen*.

⁴²⁶ Cf. *Biographia Literaria* XVII (Coleridge, pp. 335-6).

⁴²⁷ Cf. également Keay, p. 62, pour une liste plus exhaustive.

⁴²⁸ Cf. Lettre à Francis Wrangham du 5 juin 1808. Une équation claire est établie entre la propriété terrienne et les écoles gratuites du District, souvent dotées de patrimoine suffisant pour une gestion autonome : « We have, thank Heaven, free schools, or schools with some endowment, almost everywhere, and almost every one can read; not because we have free or endowed schools, but because our land is, far more than elsewhere, tilled by men who are the owners of it. As the population is not over-crowded, and the vices which are quickened and cherished in a crowded population do not therefore prevail, parents have more ability and inclination to send their children to school; much more than in the manufacturing districts; and also, though in a less degree, more than in agricultural ones, where the tillers are not proprietors [...] The influence of our schools in this neighbourhood can never be understood if this—their connection with the state of landed property—be overlooked » (*LWF* 1, pp. 365-6). Wordsworth fit une grande partie de sa scolarité dans l'une de

a. Les *statesmen* : un portrait socio-poétique

Toujours selon Keay, le terme de *statesman* ou d'*estatesman*— probablement formé sur la racine d'*estate* pour « domaine », bien qu'il soit question pour l'*OED* d'une perversion étymologisante⁴²⁹— résulterait d'une évolution nordiste du mot anglais *yeoman*, soit un titre à valeur davantage socio-économique que légale (Keay, pp. 25-7). *Statesman* obéit donc au même usage et désigne généralement cette classe de petits exploitants propriétaires de leur parcelle, et non de simples paysans.⁴³⁰ Anciennement hérité d'une tenure militaire propre aux marches-frontières du Nord, « The Border Tenant-Right », le statut de *statesman* pourrait même, d'après Keay, remonter aux premiers colons vikings « libres » (Keay, pp. 54-8). En définitive, qu'il s'agisse du *Guide* ou de sa correspondance, Wordsworth faisait du dénominatif *statesman/estatesman* une utilisation générique, affective et avant tout typiquement régionale (Keay, pp. 3-4). On retrouve d'ailleurs dans les rejets manuscrits du *Guide* une révérence aux *Border Tenants* de Stavely qui militèrent sous James I contre l'abrogation de leur prérogative héréditaire, alors jugée obsolète suite à l'Union des couronnes, et surtout désavantageuse pour la fiscalité royale (*PW* 2, pp. 264-6). Keay identifie deux ouvrages susceptibles d'avoir initialement façonnés l'image que se faisait Wordsworth des *statesmen* du *Lake District*. Sont alors cités *The History of the Country of Cumberland* (1794) de William Hutchinson, ainsi que le rapport agricole d'Andrew Pringle, intitulé *A General Wiew of the Agriculture of the Country of*

ces institutions, la *Hawkshead Grammar School*. Cf. Carlisle, Nicholas, *A Concise Description of the Endowed Grammar Schools in England and Wales*. Londres : Baldwin, Cradock, Joy, 1818, vol. 1, pp. 656-64.

⁴²⁹ Cf. « estatesman, n. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2014 (le 16/04/14 à 17:33). Wordsworth l'utilise aussi alternativement : « estatesmen » (*Guide*, p. 87).

⁴³⁰ Keay relève la connotation négative du mot *peasant*, alors symbolique du servage féodal (Keay, pp. 5, 28).

Westmoreland (1794) (Keay, pp. 23, 213). Voici ce qu'il écrivit en 1801, à l'attention du leader whig Charles James Fox, au sujet des poèmes « Michael » et « The Brothers », tous deux publiés dans les *Ballades lyriques* trois ans auparavant :

I have attempted to draw a picture of the domestic affections, as I know they exist among a class of men who are now almost confined to the north of England. There are small independent proprietors of land, here called statesmen, men of respectable education, who daily labour on their own little properties. The domestic affections will always be strong amongst men who live in a country not crowded with population, if these men are placed above poverty. (*LWF* 1, p. 138)

Wordsworth savait alors que la survie de son modèle pastoral dépendait étroitement de cette classe de fermiers modestes et indépendants, les *statesmen*, qui assuraient la permanence du lien unissant les hommes à la terre. L'idée même de permanence a depuis été contestée par des universitaires tels que Scott Hess, qui invoque les nombreux changements socio-économiques survenus dans la région depuis le XVI^{ème} siècle (Hess, pp. 101-2). Quoi qu'il en fût, l'exceptionnalisme des lacs se trouve bel et bien confirmé dans les annales agricoles publiées en 1803 par Arthur Young.⁴³¹ Jonathan Bate fait d'autre part remarquer que ces *statesmen* jouissaient pour la plupart d'une tenure dont ils ne devenaient propriétaires qu'après affranchissement auprès du *lord of the manor* (Bate, p. 16). À cet égard, Coleridge les proclama infiniment supérieurs aux fermiers du sud du pays : « [...] the superiority of the Estates-men, such as W[ordsworth] paints in old Michael, is a God compared to our peasants and small farmers in the South: and furnishes important documents of the kindly ministrations of local attachment and hereditary descent » (Hudson, p. 114). Keay préfère cependant, au vu des chiffres, nuancer cette impression d'enracinement sempiternel, même si certaines familles bien connues des Wordsworth,

⁴³¹ Lawson, George, Rev., « Hints Favourable to the Poor », in *Annals of Agriculture, and Other Useful Arts* ; vol. 40, dir. Arthur Young. Bury St. Edmund's : Arthur Young, 1803, pp. 53-6.

comme les Park de Rydal, pouvaient effectivement prétendre à une ascendance dite « locale » (Keay, pp. 36-9). Malheureusement, ce modèle de société rurale était alors sérieusement menacé pour les différentes raisons que nous allons exposer, sachant que le mouvement des enclosures n'aurait pas été directement en cause dans le Cumberland (Keay, pp. 39-44).⁴³²

b. Le *statesman* comme parangon de la nation

Le *statesman* nordiste représentait donc aux yeux de Wordsworth cet archétype d'indépendance et de résilience si cher à la mythologie nationale anglaise. C'est sans doute pour cette raison que Wordsworth s'estimait privilégié de fêter ses 74 ans en présence d'une communauté unie et resplendissante: « There were present upwards of three hundred children and about one hundred and fifty adults of both sexes and all ages, the children in their best attire and of that happy, and I may say beautiful, race which is spread over this highly favoured portion of England » (*LWF* 3, p. 302). Scott Hess nous rejoint sur ce point quand il dit que Wordsworth envisageait le *Lake District* comme une « réserve » du « caractère anglais traditionnel » (« traditional Englishness ») encore épargnée par les maux de l'ère industrielle (Hess, pp. 125-7). En revanche, sa remarque tient lieu d'une critique à l'égard d'une intention folklorisante qui, d'après lui, préfigurait l'apparition des « foires anthropologiques » dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (Hess, pp. 171-3).

⁴³² Keay s'appuie en effet sur des statistiques probantes, tandis que Neeson estime que les petits paysans du Cumberland « firent plutôt un bon accueil » à la clôture des communaux, alors envahis par les voraces troupeaux des grands propriétaires. Cf. Neeson, J. M., « La clôture des terres et la société rurale britannique : une revue critique », in *Histoire, économie et société* ; trad. H. Collings, 18^{ème} année, n°1 « Terre et paysans » (1999), p. 91.

De Quincey nous invite, quant à lui, à un autre rendez-vous social incontournable pour les habitants du Westmorland et du Cumberland. Cette ancienne tradition observée en commun avec les basses-terres d'Écosse était celle de la vente aux enchères de mobilier, qui donnait lieu à des réjouissances auxquelles était conviée toute la région, particulièrement heureuse de pouvoir se réunir pour l'occasion (*Rem.*, pp. 208-9). L'auteur tient cependant à souligner le règne d'un certain décorum lors de ces festivités champêtres, qui, à son souvenir, ne furent troublées qu'une seule fois par des « gentlemen » originaires d'une grande ville (*Rem.*, p. 210). Tout comme Wordsworth, il se réjouit d'avoir assisté à ces célébrations pastorales d'un autre temps qui rassemblaient, selon lui, les parangons de la gent anglaise :

There you saw all ages and both sexes assembled; there you saw old men whose heads would have been studies for Guido [Mazzoni]; there you saw the most colossal and stately figures amongst the young men⁴³³ that England has to show; there the most beautiful young women. There it was that the social benevolence, the innocent mirth, and the neighbourly kindness of the people, most delightfully expanded, and expressed themselves with the least reserve. (*Rem.*, p. 211)

Le physique séduisant des Cumbriens allait bien évidemment de pair avec leurs mœurs, déjà jugées irréprochables par Wordsworth à peine une semaine suivant son arrivée à Grasmere le 20 décembre 1799 : « The manners of the neighbouring cottagers have far exceeded our expectations; they seem little adulterated; indeed as far as we have seen not at all. The people we have uniformly found kind-hearted frank and manly, prompt to serve without servility » (Keay, p. 67). Adressée à Coleridge le 27 décembre, cette lettre suggère à Keay la possibilité d'un contraste nordiste avec le milieu populaire du sud-ouest

⁴³³ De Quincey donne dans l'article original « Recollections of Grasmere » (1839) quelques précisions sur l'aspect « colossal » des gaillards du Nord : « [...] the majority were so athletic and powerfully built, that, at the village games of wrestling and leaping, Professor Wilson, and some visitors of his and mine, scarcely one of whom was under five feet eleven in height, with proportionable breadth, seem but middle sized men amongst the towering forms of the Dalesmen » (*Rem.*, p. 218).

de l'Angleterre, où, rappelons-le, ils résidèrent pendant trois ans, de septembre 1795 à juillet 1798 (Keay, p. 67). Toutefois, on nous raconte que la fin de ces liesses tourna un jour à la tragédie, celle déjà bien connue de George and Sarah Green d'Easedale.

c. Un modèle de communauté solidaire

En l'occurrence, c'est plutôt la solidarité et l'entraide dont fit preuve la population au cours des six jours suivants qui nous importe ici (*Rem.*, pp. 217-9). Afin d'illustrer l'incroyable zèle des hommes de Grasmere, De Quincey nous livre l'exemple honorable de ce jeune cordonnier dévoué corps et âme aux recherches, et cela même au détriment de sa propre subsistance : « Miss Wordsworth asked what he would do on the next morning. "Go up again, of course," was his answer. But what if tomorrow also should turn out like all the rest. "Why, go up in stronger force on the day after." Yet this man was sacrificing his own daily earnings without a chance of recompense » (*Rem.*, p. 219). De ce récit déchirant, on retiendra en somme la formidable sympathie collective qui s'empara de l'humble communauté de Grasmere à l'égard des infortunés orphelins, qui ne restèrent pas longtemps sans familles : « There had already, and before the funeral, been a perfect struggle to obtain one of the children, amongst all who had any facilities for discharging the duties of such a trust; and even the poorest had put in their claim to bear some part in the expenses of the case » (*Rem.*, p. 224), l'ultime preuve d'un particularisme cumbrien, à savoir cette noble propension des habitants à laisser prévaloir l'élan du cœur sur les réserves de la raison.

Wordsworth inscrit d'ailleurs cette notion d'entraide dans la constitution de cette heureuse république du terroir, où chacun pouvait en cas de besoin être amené à labourer

la terre d'un voisin (*Guide*, p. 57). Sans se restreindre au contexte agricole, l'auteur éprouve le besoin d'explicitier le rôle vital de la solidarité au sein d'une communauté géographiquement éparse : « This mutual helpfulness is not confined to out-of-doors work; but is ready upon all occasions [...] this practice, which is by no means obsolete, is called owning the family, and is regarded as a pledge of a disposition to be otherwise serviceable in a time of disability and distress » (*Guide*, p. 58). En effet, le proverbe qu'il choisit, « 'friends are far, when neighbours are nor' (near) » (*Ibid.*), traduit autant l'interdépendance naturelle qui rapprochait ces hommes et ces femmes qu'une gestion domestique de l'indigence (Keay, pp. 33-4). La bonté lakiste se manifestait également à travers la libéralité des *statesmen*, particulièrement réputés pour leur hospitalité, dont profita d'ailleurs Coleridge lors de son passage à Grisdale le 30 septembre 1803 (Hudson, p. 229). L'esprit d'entraide et de solidarité était alors sans conteste l'expression d'un lien communautaire fort proche du « sentiment clanique » (Keay, p. 152), lui aussi omniprésent dans la tradition orale du Nord.

3. Culture orale et sauvegarde de la communauté paroissiale septentrionale

La controverse ossianique nous apprend entre autres choses que l'oralité constituait le principal vecteur culturel du Nord rural britannique.⁴³⁴ Le narrateur de *L'Excursion* se remémore probablement l'une de ses visites au Pays de Galles,⁴³⁵ où, en compagnie de son

⁴³⁴ Cf. Gunderloch, Anja, « 18th Century Literary Fraud and Oral Tradition: the "Real" Ossian », in *Orality, Literacy, and Modern Media* ; dir. D. Scheunemann. New York : Camden House, 1996, pp. 44-61.

⁴³⁵ La première se fit durant l'été 1791, de la fin mai à la mi-septembre ; la seconde en septembre 1793.

ami de Cambridge, le natif Robert Jones de Plasynllan (Gravil, pp. 33-5), il put écouter quelque barde exercer son art au sein de la communauté :

[...] When, in the hollow of some shadowy vale,
 [...] A wandering Youth, I listened with delight
 To pastoral melody or warlike air,
 Drawn from the chords of the ancient British harp
 By some accomplished Master, while he sate
 Amid the quiet of the green recess,
 And there did inexhaustibly dispense
 An interchange of soft or solemn tunes,
 Tender or blithe; now, as the varying mood
 Of his own spirit urged,—now, as a voice
 From youth or maiden, or some honoured chief
 Of his compatriot villagers (that hung
 Around him, drinking in the impassioned notes
 Of the time-hallowed minstrelsy) required
 For their heart's ease or pleasure. (*Excursion VII*; pp. 221-2, vv. 5-22)

Ce genre de scène qui aurait, selon Robert Gravil, stimulé la vocation bardique de Wordsworth atteste la survivance d'une tradition orale mémorielle en Grande-Bretagne. Bien que situées en dehors de l'axe géochronologique de notre étude, les excursions de Wordsworth aux Pays de Galles, y compris celle de septembre 1824 aux côtés de Mary et Dora, n'en étaient pas moins symptomatiques de l'appel du Nord, comme semble l'indiquer John Richard Watson : « No doubt Jones had told him something of the Welsh landscape in Cambridge or during the Alpine tour, much as Wordsworth himself was given to “enthusiasm” about the north of England. Wales was therefore a natural progression from the landscapes of the previous summer [...] ». ⁴³⁶ Sans aucun doute, les deux premières excursions galloises constituent une « progression naturelle » et préliminaire vers le nord.

⁴³⁶ Watson, John Richard, « Wordsworth, North Wales and the Celtic Landscape », in *English Romanticism and the Celtic World* ; dir. G. Carruthers et A. Rawes. Cambridge : Cambridge University Press, 2003, pp. 85-6. Les noms des éditeurs feront désormais référence à cet ouvrage.

a. L'entretien du souvenir collectif chez Wordsworth

De retour au *Lake District* plus au nord, Wordsworth trouvait les Cumbriens d'autant plus admirables en ce qu'ils conservaient dans le trépas leur caractéristique humilité. On nous raconte en effet que ces derniers avaient davantage cure des récits qu'ils laissaient derrière eux que de l'état de leur sépulture :

These Dalesmen trust
The lingering gleam of their departed lives
To oral record, and the silent heart;
Depositories faithful and more kind
Than fondest epitaph: for, if those fail,
What boots the sculptured tomb? And who can blame,
Who rather would not envy, men that feel
This mutual confidence; if, from such source,
The practice flow,— if thence, or from a deep
And general humility in death? (*Excursion VI* ; p. 203, vv. 610-9).

* * * *

We have no need of names and epitaphs;
We talk about the dead by our firesides.
And then, for our immortal part! 'we' want
No symbols, Sir, to tell us that plain tale:
The thought of death sits easy on the man
Who has been born and dies among the mountains.
(«The Brothers »—Wordsworth 1; pp. 406-7, vv. 178-83)

Prêtés chacun à un pasteur local, ces deux discours évoquent le dilemme d'un retour vers le langage naturel, soit la tradition orale que Wordsworth essaya assez ironiquement de restituer à travers son travail de versification.⁴³⁷ Kenneth R. Cervelli parle volontiers d'une « culture de la mort grasmérienne »⁴³⁸ dans laquelle s'inscrit le récit des Green de Grasmere, dont l'ouverture abrupte ne va pas sans rappeler celle de « Michael ».⁴³⁹ William

⁴³⁷ Voir le concept de « natural lore » chez Chandler, James K., *Wordsworth's Second Nature: A Study of the Poetry and Politics*. Chicago : University of Chicago Press, 1984, pp. 120-55.

⁴³⁸ « Grasmerean culture of death », cf. Cervelli, Kenneth R., *Dorothy's Wordsworth Ecology*, p. 70.

⁴³⁹ « You remember a single Cottage at the foot of Blentern Gill — it is the only dwelling on the western side of the upper reaches of the Vale of Easedale, and close under the mountain; a little stream runs over rocks and stones beside the garden wall, after tumbling down the crags: I am sure you recollect the spot: if not, you

précise d'ailleurs l'objectif primordial d'une telle composition dans sa courte préface, le 11 mai 1808 : « [...] viz. that of leaving behind a record of human sympathies, and moral sentiments, either as they were called forth or brought to remembrance, by a distressful event, which took place in the course of the month of March, 1808, at Grasmere in the County of Westmoreland » (*Green*, p. 41). On précisera que les Wordsworth œuvraient ici pour la prise en charge des orphelins Green en organisant un appel aux dons qui fut sans doute la première raison d'être du récit de Dorothy.⁴⁴⁰ Ils s'engagèrent d'autre part à subvenir aux besoins de Sarah/Sally Green, vivant déjà parmi eux en tant que nourrice, de 1808 à 1812, ainsi que des trois plus jeunes frères John, William et Thomas (*Green*, pp. 25-30).

Plus encore, William et Dorothy se sentaient comme les dépositaires d'une culture orale qui les exhortait à ce devoir de mémoire parfois très proche de l'ethnographie, à l'exemple de ce passage où Dorothy relate une coutume funéraire locale alors en désuétude, le partage de la miche à trois pennys :

Before the Bodies were taken up a threepenny loaf of bread was dealt out to each of the Guests: Mary was unwilling to take hers, thinking that the Orphans were in no condition to give away anything; she immediately, however, perceived that she ought to accept of it, and a Woman, who was near us, observed that it was an ancient custom now much disused; but probably, as the Family had lived long in the Vale, and had done the like at funerals formerly, they thought it proper not to drop the custom on this occasion. (*Green*, pp. 55-6).

remember George and Sarah Green who dwelt there » (*Green*, p. 43). Cf. Cervelli, Kenneth R., *Dorothy's Wordsworth Ecology*, p. 80.

⁴⁴⁰ Il fit part de son initiative à Coleridge dans une lettre datée du lundi 18 avril 1808 : « I should with more satisfaction to myself go on to tell you that considerable exertions have been made to serve the orphan Greens; a paper which I drew up has been circulated, and a subscription solicited with good success. I sent an abridgment of this paper to Sharp, to Montagu, to Wrangham, and even to Lady Holland, and mean to send one to Rogers [...] As soon as she has leisure Dorothy means to draw up a minute detail of all that she knows concerning the lives and characters of the husband and wife, and everything relating to their melancholy end, and its effect upon the inhabitants of this vale, a story that will be rich both in pleasure and profit » (*LWF* 3, p. 465). Cf également la préface d'Ernest de Sélincourt (*Green*, pp. 7-37).

On retrouve dans *L'Excursion* ce rôle de chroniqueur exercé par la figure du « vicaire »,⁴⁴¹ probablement en souvenir du révérend Joseph Sympson de Wythburn (1715-1807),⁴⁴² à moins qu'il ne s'agisse du tout aussi révérend Robert Walker de Seathwaite (1709-1802) auquel Wordsworth dédia six ans plus tard un de ses sonnets sur *The River Duddon*⁴⁴³(1820). Quoi qu'il en soit, Hess compare le vicaire à un conservateur de musée folklorique censé maintenir les locaux dans une tradition sempiternelle illusoire. Par analogie, ce dernier refléterait l'autorité patriarcale recherchée par l'auteur lui-même (Hess, pp. 93, 170-1). En effet, cet éminent personnage occupe dans l'œuvre un rôle narratif capital, car c'est à lui qu'incombe le devoir de mémoire envers ses paroissiens, raison pour laquelle il retrace de bon cœur et avec compassion la vie de chaque résident du cimetière à l'expresse demande de nos trois randonneurs. Il n'est donc pas anodin que le pasteur soit successivement désigné comme « l'historien » (*Excursion* VII ; p. 221, v. 1), « le plus sage des antiquaires » (*Excursion* VII ; p. 246, v. 922) ou encore comme le « vénérable sage » qu'il était (*Excursion* IX ; p. 268, v. 2).

Ce n'est pas non plus pour rien que Wordsworth encourageait la tenue rigoureuse des registres paroissiaux, qui constituaient une mine inestimable d'information sur la vie des aïeux, mais aussi sur des événements régionaux à caractère providentiel, semblables à ceux qu'il découvrit dans les annales de Loweswater (*Guide*, p. 55). Il estimait assurément de la plus haute importance que l'Église, dans son rôle historique de script/chroniqueur,⁴⁴⁴

⁴⁴¹ Il est alternativement qualifié de « prêtre » et, assez paradoxalement, de « pasteur » (*Excursion* V, p. 157).

⁴⁴² Cf. Wordsworth 2, p. 964, ainsi que Fenwick, pp. 210, 380.

⁴⁴³ Sonnet XVIII « Seathwaite Chapel » (Wordsworth 2, p. 390).

⁴⁴⁴ Les amateurs de sagas, par exemple, resteront à jamais redevables aux moines copistes de Thingeyrar, Gunnlaugr Leifsonn et Oddr Snorrason, tous deux instigateurs des sagas royales au début du XIII^{ème} siècle. Leurs Vies du roi évangéliste norvégien Olaf Tryggvason constituent les piliers du genre. Cf. Snorrason,

devait à tout prix continuer d'assurer le relais avec une oralité septentrionale dépérissante :

« There is no good reason why such memorials should not be frequent; these short and simple annals would in future ages become precious » (*Guide*, p. 55). D'après Katey Castellano, Wordsworth collaborait en ce sens à travers ses ballades épitaphiques, en particulier « We are Seven » et « The Brothers » (1798), ainsi que dans son *Essay upon Epitaphs* (1810), dont l'intention commune était la préservation d'un imaginaire intergénérationnel au sein d'une communauté menacée de désintégration.⁴⁴⁵

b. Le place de l'Église protestante dans le Nord

Le rôle du pasteur précédemment expliqué nous amène de façon logique à considérer plus généralement celui de l'Église en ces contrées du Nord, celle-ci étant bien entendu placée par l'auteur au sommet de l'organisation sociale du *Lake District* : « [...] far off, and yet conspicuous, stood the old Church-tower,/In majesty presiding over fields/ And habitations [...] » (*Excursion IX* ; p. 283, vv. 74-7). Rappelons ensuite que la construction d'édifices chrétiens correspond à la phase première de colonisation de la région par les hommes du Nord, danois et saxons. Wordsworth esquisse donc la mise en place du réseau paroissial originel avec ces quelques lignes : « Chapels, daughters of some distant mother church, are first erected in the more open and fertile vales, as those of Bowness and Grasmere, offsets of Kendal: which again, after a period, as the settled population increases, become mother-churches to smaller edifices, planted, at length, in

Oddr, *The Saga of Olaf Tryggvason* ; trad. et éd. T. M. Anderson. New York : Cornell University Press, 2003.
Sturlason, Snorre, *Heimskringla or the Lives of the Northern Kings* ; trad. A. Smith, éd. E. Mosen. Whitefish : Kessinger Publishing, 2004.

⁴⁴⁵ Cf. Castellano, Katey, « "Their graves are green": Conservation in Wordsworth's Epitaphic Ballads », in *Ecology of British Romantic Conservatism, 1790-1837*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, pp. 37-62.

almost every dale throughout the country » (*Guide*, p. 44). Cette implantation de l'Église fut d'ailleurs consolidée par le système éducatif local, qui, comme Wordsworth l'explique à son ami Francis Wrangham dans une lettre du 18 juin 1808, avait pour habitude de confier à l'institution religieuse la majorité de ses jeunes lettrés :

If in any family one of the children should be quicker at his book, or fonder of it than others, he is often marked out in consequence for the profession of a clergyman. This (before these mercantile or manufacturing employments held out such flattering hopes) very generally happened ; so that the schools of the North were the great nurseries of curates, several of whom got forward in their profession ; some with, and others without, the help of a university education [...] (*LWF* 1, p. 366-7).

L'auteur fait cependant comprendre que cette tendance n'était plus aussi évidente à la date de cette correspondance, sous-entendant un phénomène de déclin que nous aborderons plus loin dans notre exposé. On sait d'ores déjà que la vocation n'était pas encore éteinte à cette époque, suffit-il de nous reporter en amont à l'histoire tragique de l'étudiant de St Bees qui désirait fervemment rejoindre les rangs ecclésiastiques et qui préféra se donner la mort plutôt que de dédier sa vie à une activité mercantile (pp. 151-3). Keay confirme le rôle du clergé anglican dans la dynamique sociale de la région en matière d'éducation et de vocation, sans parler de l'idéal de frugalité et d'industrie qu'ils incarnaient au même titre que les *statesmen* (Keay, pp. 64-6). Il est à constater que le *religio loci* si cher à Wordsworth semblait parfaitement à l'image de la région des lacs et de ses habitants, c'est-à-dire humble et simple.⁴⁴⁶ L'architecture rudimentaire⁴⁴⁷ de la petite chapelle de Buttermere décrite ci-dessous en est d'ailleurs l'exemple même :

⁴⁴⁶ « But these objects, though pleasing in their forms, must necessarily, more than others in rural scenery, derive their interest from the sentiments of piety and reverence for the modest virtues and simple manners of humble life with which they may be contemplated » (*Guide*, pp. 55-6).

⁴⁴⁷ « They exhibit generally a well-proportioned oblong, with a suitable porch, in some instances a steeple tower, and in others nothing more than a small belfry, in which one or two bells hang visibly » (*Guide*, p. 55).

A patriot, calling to mind the images of the stately fabrics of Canterbury, York, or Westminster, will find a heart-felt satisfaction in presence of this lowly pile, as a monument of the wise institutions of our country, and as evidence of the all-pervading and paternal care of that venerable Establishment, of which it is, perhaps, the humblest daughter. (*Guide* p. 56)

Il est incontestable que Wordsworth fut l'un des poètes les plus loyaux à l'Église anglicane. Tout au moins, on ne peut s'empêcher de voir en lui le champion d'un christianisme humble et épuré, non seulement en totale osmose avec le monde pastoral, mais appartenant surtout à une tradition septentrionale large,⁴⁴⁸ celle de la Réforme protestante. Katherine Haldane relève notamment au XIX^{ème} siècle une certaine fascination trans-nationale pour les martyrs et héros convenantaires de la Kirk presbytérienne, comme si l'histoire religieuse de l'Écosse inspirait au touriste venu du sud un véritable exceptionnalisme nord-britannique :

To admirers of these figures, Scotland's religious history witnessed to the fact that 'North Britain' was a more pious country than was England [...] Covenanters and other religious heroes symbolized a genuine godliness which their devotees believed was on the wane in the nineteenth century. They also stood for a time when Christianity was unthreatened by scientific developments, industrialization, or urbanization.⁴⁴⁹

Ceci aurait alors tendance à nous conforter dans l'idée que l'appel du Nord romantique donna lieu à la célébration littéraire d'un espace identitaire britannique solidaire. Paradoxalement, le déclin du Vieux Nord survint à l'heure où la frontière anglo-écossaise devenait un terrain d'entente dans le cadre de ce projet commun.

⁴⁴⁸ Le climat de dissension au sein de la religion d'État anglicane (1740-1830) justifie sûrement que des pays nordiques comme la Norvège paraissent aussi sur le plan confessionnel simple et homogène du point de vue britannique (Fjågesund-Symes, pp. 242-3). Ainsi Wordsworth chante-t-il les louanges du luthéranisme norvégien dans « By the Seaside » (1833) : « A sea-born service through the mountains felt/Till into one loved vision all things melt;/Or like those hymns that soothe with graver sound/The gulfy coast of Norway iron-bound;/And, from the wide and open Baltic, rise/With punctual care, Lutheran harmonies » (Wordsworth 2 ; p. 742, vv. 27-32).

⁴⁴⁹ Grenier, Katherine Haldane, *Tourism and Identity in Scotland, 1770-1914: Creating Caledonia*. Burlington : Ashgate Publishing, 2005, pp. 141-2. Le dernier nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

IV. Le déclin du Vieux Nord

L'œuvre de Wordsworth peut souvent prendre une tournure commémorative, voire élégiaque, en référence au déclin du Nord pastoral dès le début de la Révolution industrielle, celle-ci étant clairement mise en cause par l'indication chronologique fournie à maintes reprises par l'auteur du *Guide* : « within the last sixty years » (*Guide*, pp. 47, 53, 57). *Le Guide* apparaît alors comme un objet de la plus grande importance, dans la mesure où ce dernier documente la perte progressive du caractère antédiluvien de la région, dont il est également question dans *L'Excursion* ou bien dans la pastorale de « Michael » (1800), pour ne citer qu'eux. Le déclin du Vieux Nord⁴⁵⁰, comme nous allons le voir, se manifeste tout d'abord dans un souci proto-écologique lié à la disparition de la forêt dans l'espace nord-britannique.

1. Disparition de la forêt autochtone

Il n'y a donc rien d'étonnant que de traiter le thème du déclin, en commençant par l'une des plus vives inquiétudes du poète, c'est-à-dire la détérioration de son havre sylvestre. En effet, suivant les estimations du diariste John Byng, le manteau forestier en Angleterre et au Pays de Galles ne recouvrait plus en 1800 qu'une superficie d'à peine 2

⁴⁵⁰ Restreint ici aux frontières de cette région historique, *Yr Hen Ogledd*, dont la Cumbrie faisait autrefois partie intégrante au sein du *Rheged*. Gravil définit le *Rehged* (Gravil, pp. 36-40) et fait symboliquement de Wordsworth le dernier barde du royaume (Gravil, pp. 48-50).

millions d'acres (≈ 809371 ha), contre six millions un siècle plus tôt, ce qui expliquerait l'attitude sentimentale du XVIII^{ème} siècle envers un espace fortement diminué par contraste avec l'essor des villes.⁴⁵¹ L'Écosse ne fut, elle aussi, pas épargnée par la déforestation galopante qui, en 1815, réduisit sa surface boisée à seulement 3% environ de sa superficie totale (≈ 612055 ha).⁴⁵² La forêt avait dès lors cessé de ne représenter qu'une simple ressource en devenant l'une des composantes incontournables du paysage ainsi qu'un espace proprement romantique (Thomas, p. 212), en somme source de plaisir et d'inspiration.

Prenons d'abord l'exemple du pin sylvestre, traduit « Scots pine » en anglais, qui, bien que largement répandu en Europe du Nord, disparut pratiquement des îles Britanniques avant de se voir élevé en pépinière à l'aube du XIX^{ème} siècle⁴⁵³: « Formerly the whole country must have been covered with wood to a great height up the mountains; where native Scotch firs must have grown in great profusion, as they do in the northern part of Scotland to this day. But not one of these old inhabitants has existed, perhaps, for some hundreds of years [...] » (*Guide*, p.28). Il eut notamment l'occasion de contempler avec sa sœur quelques survivants de l'ancienne forêt calédonienne durant leur tour écossais

⁴⁵¹ Cf. Thomas, Keith, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England 1500-1800*. New York : Pantheon Books, 1983, pp. 193-4 Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage. Cf. également Byng, John, *The Torrington Diaries, containing the tours through England and Wales by the Hon. John Byng (later fifth viscount of Torrington) between the years 1781 and 1794* ; éd. C. Bruyn Andrews. Londres : Eyre & Spottiswoode, 1936, vol. 3, p. 229.

⁴⁵² Cf. Smout, Thomas Christopher, *Nature Contested: Environmental History in Scotland and Northern England since 1600*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000, pp. 46-7.

⁴⁵³ Cf. Chalmers, George, *Caledonia: or, an Account, Historical and Topographic, of North Britain; from the Most Ancient to the Present Times*. Londres : T. Cadell & W. Davies, 1810, vol. 2, p. 994 : « And, the spirit of plantation has been busy, since Mr. Johnston formed his computation. » En référence à Johnston, Thomas, Board of Agriculture, *General View of the Agriculture of the County of Selkirk: with Observations on the Means of its Improvement*. Londres : W. Bulmer & Co., 1794, pp. 18-9, 48.

de 1803⁴⁵⁴ mais reste tout de même ambivalent vis-à-vis des plantations qui s'étendirent rapidement jusqu'au *Lake District*.

a. Wordsworth et l'invasion des plantations

La gestion consciente du parc forestier anglais remonterait aux premières lois anglo-saxonnes pénalisant dès le VII^{ème} siècle la coupe illégale, alors que l'essor ultérieur de secteurs tels que l'artisanat, la métallurgie et la marine firent de la forêt britannique un enjeu économique crucial (Thomas, pp. 198-201). On doit notamment l'essor de la sylviculture britannique moderne au traité de l'écrivain paysagiste John Evelyn, intitulé *Sylva, or A Discourse of Forest-Trees and the Propagation of Timber in His Majesty's Dominions*⁴⁵⁵ (1664). De croissance bien plus rapide que le chêne, des conifères continentaux comme le sapin blanc ou le mélèze furent initialement importés par les paysagistes de la période Tudor et Stuart avant de se voir élevés, aux côtés des fameux pins sylvestres, dans les plantations industrielles de la fin du XVIII^{ème} siècle (Thomas, p. 211). Wordsworth tenait ces dernières en horreur en raison de leur impact esthétique sur le paysage de son cher District qu'il trouva progressivement adultéré par la monotonie de cette « manufacture végétale » (*Guide*, p. 76) en conflit total avec les principes paysagers de Sir Uvedale Price.⁴⁵⁶ En premier lieu, la monoculture industrielle allait directement à l'encontre de la variété pittoresque des taillis locaux tant appréciés par Wordsworth.

⁴⁵⁴ « One of the hills [Glencoe] was thinly sprinkled with Scotch firs, which appeared to be the survivors of a large forest: they were the first natural wild Scotch firs we had seen. Though thinned of their numbers, and left, comparatively, to a helpless struggle with the elements, we were much struck with the gloom, and even grandeur, of the trees » (Shairp, p. 171).

⁴⁵⁵ Evelyn, John, Nisbet, John, *Sylva, or, A Discourse of Forest Trees: by John Evelyn F. R. S. with An Essay on the Life and Works of the Author by John Nisbet D. Céc.* Londres : Arthur Doubleday & Co., 1908, 2 vols.

⁴⁵⁶ Cf. Price, Uvedale, Esq., *An Essay on the Picturesque*, pp. 212-33.

D'autre part, les pépinières artificielles, qu'il s'agisse de sapins ou de mélèzes, à but décoratif ou non, ne pouvaient en aucune circonstance produire cette sensation sublime confinée, selon Wordsworth, à la forêt autochtone (*Guide*, p. 84). Les bois de Cartland Crag dans le Sud Lanarkshire inspirèrent d'ailleurs à Coleridge une remarque similaire durant leur tour de 1803.⁴⁵⁷ On s'aperçoit même que l'île de St Herbert (lac de Derwentwater) et de *Belle Isle* (lac de Windermere) ne furent pas épargnées par l'invasion. Wordsworth évoque dans une langue militaire l'usurpation du bosquet de l'hermite par une « phalange » puis des « pelotons » de pins sylvestres, alors qu'un bataillon de mélèzes vint expulser les houx et les frênes qui ornaient auparavant les rivages rocheux de l'île principale du lac Windermere (*Guide*, pp. 62, 64). Il reprochait cela en partie aux investisseurs responsables de la conversion du village de Bowness, dont l'histoire remonte à l'occupation romaine,⁴⁵⁸ en une villégiature florissante (*PW 2*, pp. 266-7). On réalise donc que seuls les arbres « natifs » du District trouvaient grâce aux yeux de l'auteur du *Guide*, qui jamais ne manque de signaler, comme sur les pentes de Styebarrow Crag, le moindre vestige de l'ancienne forêt (*PW 2*, p. 282).

b. Sa réaction face à la déforestation régionale

Il s'avérait cependant que Wordsworth faisait preuve d'une sentimentalité caractéristique de la période envers l'espèce arborifère, qui remontait jusqu'au poème

⁴⁵⁷ « Larches and firs a repetition of units in time rather than an assemblage in space; units without union consequently without greatness, no character of relationship...tamed by exceeding number and the exclusion of all things to be compared with » (Hudson, p. 188).

⁴⁵⁸ Cf. Hutchinson, William, *The History of the County of Cumberland: And Some Places Adjacent, from the Earliest Accounts to the Present Time: Comprehending the Local History of the County; Its Antiquities, the Origin, Genealogy, and Present State of the Principal Families*. Carlisle : F. Jollie, 1794, vol. 2, pp. 484-95.

topographique de Michael Drayton, *Poly-Olbion* (1612), pour culminer bien plus tard dans les écrits de John Ruskin en 1846⁴⁵⁹(Thomas, pp. 213-4). Par ailleurs, on peut dire qu'une vogue « arboriphile » s'empara de la Grande-Bretagne entre 1770 et 1850, période durant laquelle un culte sentimental de l'arbre, vénéré individuellement pour son apparence, son histoire et son grand âge, se heurta à la logique économique de la sylviculture. Wordsworth comptait bien entendu parmi les contestataires lorsqu'il adressa dans son *Excursion* quelques vers élégiaques à l'attention du chêne, le roi des forêts : « Here, said the Pastor, 'do we muse, and mourn/The waste of death; and lo! the giant oak/Stretched on his bier—that massy timber wain [...] » (*Excursion* VII; p. 236, vv. 46-8). Le vieux vicaire ne peut alors occulter son ressentiment à l'égard du bourreau forestier privant les vaux de ses plus beaux ornements (*Excursion* VII; p. 237, vv. 590-4); et la liste est longue : « Tall ash-tree », « Light-birch », « household fir », « That Sycamore », « the JOYFUL ELM [...] And the LORD'S OAK » (*Excursion* VII ; pp. 237-8, vv. 596-624). Wordsworth se rapproche ici inconsciemment de la versification celtique restituée par Robert Graves, l'un des plus grands spécialistes en mythes poétiques du siècle dernier.⁴⁶⁰ Un tel combat semble pourtant perdu d'avance même si le terrible bûcheron ne peut survivre à la forêt elle-même, sereine face à son sort : « His own appointed hour will come at last;/And like the Haughty Spoilers

⁴⁵⁹ Cf. Ruskin, John, *Modern Painters* I, xii, §3-5/I, xiii, §7-11. Londres : George Allen, 1903, vol. 2, pp. 98-101, 112-6.

⁴⁶⁰ Son ouvrage sur les mythes celtes intitulé *La Déesse Blanche* nous fournit un poème qui justifie ce rapprochement, il s'agit du « *Cād Goddeu* » ou « Le Combat des Arbres », qu'il étudie et remanie en profondeur : « The birch, though very magnanimous,/Was late in arraying himself/[...] (vv. 84-5) The pine-tree in the court,/Strong in battle,/By me greatly exalted/In the presence of kings,/The elm-trees are his subjects/[...] (vv. 90-4) The oak-tree swiftly moving,/Before him tremble heaven and earth,/Stout doorkeeper against the foe/Is his name in all lands/[...] (vv. 117-20) Cruel the gloomy ash (v. 128). » Cf. Graves, Robert, *The White Goddess: A Historical Grammar of Poetic Myth* ; éd. G. Lindop. Londres : Faber & Faber, 1999, pp. 27-8. Les extraits cités sont tirés de la traduction victorienne de D.W. Nash sur laquelle se base Graves.

of the world,/This keen Destroyer, in his turn must fall » (*Excursion* VII ; p. 238, vv. 629-31).

Sans pour autant s'étendre sur la dimension mythologique de chacun des arbres précédemment cités, on se doit de rappeler que le chêne ou « LORD'S OAK » chez Wordsworth, a toujours été révééré dans les religions primitives nord-européennes, sûrement en raison de sa taille imposante qui l'expose davantage à la foudre, comme le relai terrestre des dieux célestes.⁴⁶¹ En tant que matériau privilégié de la flotte britannique, le chêne devint à partir du XVI^{ème} siècle, si ce ne fut avant, l'emblème national du Royaume-Uni, représentant la « masculinité, la vigueur, la force et la fiabilité » du pays (Thomas, p. 220). Wordsworth semblait d'autant plus concerné par la survie des ifs millénaires de la région, qui assuraient un lien avec le Nord ancien. En effet, l'auteur souhaitait d'une part s'assurer dans « Yew-trees »⁴⁶² (1815) de la survie de l'if de Lorton : « Of vast circumference and gloom profound/This solitary tree! a living thing/Produced too slowly ever to decay;/Of form and aspect too magnificent/To be destroyed » (Wordsworth 1 ; p. 622, vv. 9-13). Il était d'autre part question des quatres ifs de Borrowdale,⁴⁶³ « those fraternal four of Borrowdale » (*Ibid.*, v. 14) sous lesquels le poète imagina une cérémonie pour le moins mystique : « beneath whose sable roof/Of boughs, as if for festal purpose, decked/With unrejoicing berries, ghostly shapes/May meet at noontide [...] As in a natural temple scattered o'er/With altars undisturbed of mossy stone,/United worship [...] » (Wordsworth

⁴⁶¹ Cf. Graves, Robert, *The White Goddess*, pp. 146-9.

⁴⁶² Cf. Fulford, Tim, *Landscape, Liberty and Authority: Poetry, Criticism and Politics from Thomson to Wordsworth*. Cambridge : Cambridge University Press, 2006, pp. 196-213, ainsi que Ruoff, Gene W., « Wordsworth's "Yew-Trees" and Romantic Perception », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 34, n°2 (juin 1973), pp. 146-60.

⁴⁶³ Cf. Greenwood, Paul, *William Wordsworth and the Yew-Trees of Borrowdale* (e-book). © Paul Greenwood, 2013.

1 ; p. 623, vv. 23-31). La voute de ces quatre ifs imite un « temple naturel » immémorial, sorte de prototype gothique qui donne à Wordsworth cette vision d'éternité. La profonde révérence qu'il entretenait envers cet arbre est encore visible aujourd'hui à l'église de Grasmere, où Wordsworth fit planter huit des ifs présents dans l'enceinte du cimetière (Fenwick, pp. 170, 204).

Les arbres étaient donc devenus à l'époque romantique des symboles de pérennité nationale à préserver face aux nécessités économiques. Cette tendance apparaissait notamment à travers les nouvelles modes paysagistes de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, dont le pittoresque et notamment cette décision de ne plus étêter ou d'élaguer excessivement (Thomas, p. 221), ceci pouvant être interprété comme le possible rejet d'un passé régicide. Quoi qu'il en fût, le style rustique et la pousse sans contrainte des arbres britanniques se conformaient parfaitement à cet idéal de liberté auquel aspirait le Royaume-Uni.

c. Un débat protoécologique ?

D'une manière générale, le poète ne pouvait que déplorer la disparition rapide de la forêt régionale⁴⁶⁴ (*Guide*, p. 28) et plus particulièrement celle des grands arbres, dont la population cantonnée désormais aux abords des lacs— une crique boisée sur la rive ouest de Brotherswater près de Hartsop était d'ailleurs vivement recommandée au voyageur (*PW* 2, p. 83)— se trouvait dramatiquement menacée par la surexploitation : « [...] and unless greater care be taken, there will, in a short time, scarcely be left an ancient oak that would

⁴⁶⁴ Cf. Atherden, Margaret, *Upland Britain: A Natural History*. Manchester : Manchester University Press, 1992, pp. 84-91.

repay the cost of felling » (*Guide*, p. 29). Il évoque alors le triste sort du Parc de Rydal : « [...] the best approach to some of the most glorious scenes in the world [...] Some hundreds of oaks are gone [...] a majestic Forest covering a mountain side! » (*PW* 2, p. 269) et celui de la ferme de Blowick dont les chênes et les bouleaux venaient parfaire la séclusion pittoresque du lac d'Ullswater (*PW* 2, p. 284). Il est en effet difficile d'accorder à ce genre de commentaires une réelle valeur écologique militante au sens actuel du terme. Ceci dit, le simple fait de constater une réflexion sur les réels bénéfices et coûts de la surexploitation forestière laisse entrevoir l'émergence d'une conscience protoécologique. Considérons également cette lettre de Dorothy Wordsworth à Thomas de Quincey datée du 6 mai 1809 au sujet d'une dispute de voisinage avaricieuse entre Mr. North, marchand originaire de Liverpool, et Lady Fleming, *lady of the manor*. Ce qui ressemble à une contestation du droit seigneurial de Lady Fleming sur les futaies du mont Nab Scar par le nouveau riche North déclencha une course à l'abattage des plus sacrilèges. La sœur du poète se montre d'autant plus outrée par l'absurde dénouement de cette querelle puérile : « [...] but we have been more troubled to think that such wicked passions should have been let loose among them. The profits of the wood will not pay the expenses of the workmen on either side!! » (*LWF* 1, p. 438). On constate alors que le deuil pittoresque portée ici par Dorothy la conduit logiquement à s'insurger contre la coupe irraisonnée des trop rares vestiges sylvestres de la région. De toute évidence, l'abattage à outrance dans une région si pauvre en bois constituait aux yeux des Wordsworth une aberration aussi bien sur le plan esthétique qu'économique.

Sans pour autant ignorer l'article pionnier de l'américain Karl Kroeber, « "Home at Grasmere": Ecological Holiness », publié en 1974, c'est véritablement à Jonathan Bate que l'on doit l'émergence d'une réflexion écocritique romantique avec la parution en 1991 de son *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, où sont posées les bases d'une lecture « verte » du corpus romantique :

A green reading of Wordsworth is a prime example: it has strong historical force, for if one historicizes the idea of an ecological viewpoint—a respect for the earth and a scepticism as to the orthodoxy that economic growth and material production are the be-all and end-all of human society— one finds oneself squarely in the Romantic tradition [...] (Bate, p. 9).

Le nouveau millénaire vit paraître un recueil d'essais intitulé *Green Writing, Romanticism and Ecology* dans lequel l'auteur James McKusick étend l'analyse à d'autres romantiques tels que Coleridge, Clare, Emerson et Thoreau. Ceci étant, la tendance des dernières années est davantage à la réserve critique, à l'instar de Scott Hess, qui dans *William Wordsworth and the Ecology of Authorship* (2012) nous avertit des possibles dangers de lire l'œuvre du poète d'une perspective moderne : « Such meanings have recently become associated with ecology, but their origin is not ecological but cultural and aesthetic, bound up with social constructions, such as authorship, class and identity » (Hess, p. 70). Bien entendu, la poésie de Wordsworth ne pouvait en aucun cas se réclamer d'une science que le zoologiste allemand Ernst Haeckel ne nomma qu'en 1866 (Bate, pp. 36-40), ce pourquoi nous nous garderons alors de tout anachronisme en utilisant le terme « protoécologique » en ayant bien à l'esprit que la relation entre l'auteur romantique et la nature n'était pas exactement celle de la société actuelle, ou du moins en très peu de choses.

De plus, la plainte protoécologique de Wordsworth s'adressait même aux plus humbles, mais non moins importants, représentants de la flore du *Lake District* : « [...] and

there is an endless variety of brilliant flowers in the fields and meadows, which, if the agriculture of the country were more carefully attended to, would disappear » (*Guide*, p. 30). Même si l'on regrettera l'inconsistance d'une telle mise en garde, il semblerait que Wordsworth percevait déjà en ce début de XIX^{ème} siècle les dangers de l'hégémonie industrielle sur l'écosystème rural, une inquiétude qui ressort particulièrement dans l'expression du deuil pastoral à travers plusieurs de ses textes.

2. Le deuil pastoral chez Wordsworth

Bien trop empreint de nostalgie pour être véritablement qualifié d'ethnographique, le deuil pastoral renvoie à la disparition d'un espace et d'une société rurale idyllique durant l'époque industrielle. Pour cette raison, le Vieux Nord défendu par Wordsworth nous apparaît souvent comme une sorte d'âge d'or révolu. En effet, la transition d'une société pastorale vers une société industrielle dans l'idéologie wordsworthienne avait bien évidemment un coût et commence par l'annexion du paysage rural laissé à la merci d'une urbanisation implacable :

How quick, how vast an increase! From the germ
Of some poor hamlet, rapidly produced
Here a huge town, continuous and compact,
Hiding the face of earth for leagues--and there,
Where not a habitation stood before,
Abodes of men irregularly massed
Like trees in forests,— spread through spacious tracts,
O'er which the smoke of unremitting fires
Hangs permanent, and plentiful as wreaths
Of vapour glittering in the morning sun.
And, wheresoe'er the traveller turns his steps,
He sees the barren wilderness erased,
Or disappearing; triumph that proclaims
How much the mild Directress of the plough
Owes to alliance with these new-born arts! (*Excursion* VIII; p. 254, vv. 117-32)

Similairement aux plantations arboricoles qui se multipliaient dans les vaux du Nord, de jeunes communautés urbaines surgirent du sol de manière erratique, gagnant de plus en plus de terrain au fur et à mesure que leurs habitations, enrobées de fumées, se déployaient à travers la campagne. Chose assez ironique, le poète choisit une métaphore végétale pour dépeindre le phénomène qu'il assimile clairement à une plante invasive similaire à celles élevées en pépinières. On est visiblement loin des « sombres moulins sataniques »⁴⁶⁵ de Blake et de sa diabolisation du nouveau Londres industriel, bien qu'il soit facile d'imaginer chez Wordsworth un choc comparable à la vue d'une telle intrusion. Sa critique de l'industrie moderne cependant ne se souciait pas uniquement de l'effacement du Nord sauvage mais considérait aussi son impact néfaste sur l'économie domestique « naturelle » du District, d'un point de vue moral et socio-économique (Keay, pp. 107-12).

a. Dissolution pastorale dans « Michael »

La strophe finale de « Michael » constitue d'ailleurs un préambule à la disparition du domaine pastoral au profit d'une surface agricole en expansion. C'est tout au moins le constat auquel nous mènent ces quelques vers de dénouement : « The Cottage, which was named the EVENING STAR/Is gone—the ploughshare has been through the ground/On which it stood; great changes have been wrought/In all the neighbourhood [...] » (« Michael » ; p. 468, vv. 476-9), ceci pour nous informer que la classe des *statesmen* était fatalement vouée à disparaître à l'aube d'une nouvelle Angleterre. Faisons remarquer au

⁴⁶⁵ « Among those dark Satanic Mills », dans la préface de son long poème *Milton* (1804), in Blake, William, *The Complete Poetry and Prose of William Blake* ; éd. D. V. Erdman et H. Bloom. Los Angeles : University of California Press, 2008, p. 95, v. 8.

passage que ce fut probablement sa connaissance du français qui amena Wordsworth à baptiser la demeure de son défunt protagoniste d'après la planète Vénus, plus communément désignée dans notre langue comme « l'étoile du berger ». La fin du poème ne suggère donc visiblement aucune continuité de la tradition pastorale, étant donné que le paisible domaine de Michael, dont seuls demeurent le vieux chêne voisin et l'enclos inachevé, rien de plus qu'un amas de pierres grossier, passe à la mort de sa femme aux mains d'un étranger, soit trois ans après sa propre mort (« Michael » ; p. 456, v. 17 ; p. 468, v. 475). On apprend également plus tôt que son fils Luke n'est malheureusement jamais revenu de la ville pour reprendre le modeste patrimoine familial (*Ibid.*, v. 459). En effet, celui-ci ne parvient à mener sa mission à bien,⁴⁶⁶ car petit à petit dévoyé par la nouvelle Babylone : « Meantime Luke began/To slacken in his duty; and, at length,/He in the dissolute city gave himself/To evil courses: ignominy and shame/Fell on him, so that he was driven at last/To seek a hiding place beyond the seas » (« Michael » ; p. 467, vv. 442-7). Nous avons ici à faire à deux types d'exodes, rural et national, le second étant à l'origine du premier. Finalement, Luke se détourne du Vieux Nord pour trouver refuge au Nouveau Monde, alors destination phare pour les débiteurs britanniques. On trouve d'ailleurs dans *L'Excursion* une autre variante régionale du fils prodigue qui ne va pas sans rappeler les mésaventures du jeune Luke. C'est l'histoire d'un jeune homme prometteur personnifiant le génie du Nord rural anglais : « Gay, volatile, ingenious, quick to learn,/And prompt to exhibit all that he possessed/Or could perform [...] If ye enquire/How such consummate elegance was bred/Amid these wilds, this answer may suffice;/'Twas Nature's will [...] »

⁴⁶⁶ Celle de tirer d'une activité commerciale l'argent nécessaire afin de rembourser l'hypothèque contractée par Michael au début du poème pour s'acquitter des créances d'un neveu.

(*Excursion VI* ; p. 194, vv. 282-84, 298-301). La suite n'est qu'une succession d'ambitions contrariées, une déchéance qui, fatidiquement, amène notre héros à vendre ses talents à la ville : « The city, too,/(With shame I speak it) to her guilty bowers/Allured him, sunk so low in self-respect/As there to linger, there to eat his bread,/Hired minstrel of voluptuous blandishment [...] » (*Excursion VI* ; p. 196, vv. 351-5). George Dawson de Ben Place⁴⁶⁷ s'éteint prématurément en 1807 de retour à Grasmere. Pour refermer cette parenthèse, nous dirons que « Michael » représente l'ultime parabole de l'évanescence pastorale septentrionale dont la survie ne reposait plus que sur ces petits propriétaires indépendants, les *statesmen*, dont Michael faisait partie. Toutefois, il serait quelque peu naïf, comme le signale Simon J. White, d'attribuer simplement leur déclin à la Révolution industrielle ou agricole, sans oublier qu'il s'agit là d'un choix délibéré du vieux pâtre Michael, qui, par amour pour sa terre et dans l'espoir de lever l'hypothèque de son vivant, se résigne à se séparer de son fils Luke.⁴⁶⁸ Pour clarifier les choses, Keay revendique d'une part que l'endettement était le lot commun de bon nombre de *statesmen* au XVIII^{ème} siècle. D'autre part, il précise que le prêt hypothécaire ne servait pas uniquement à renflouer les crédateurs, mais aussi à accroître et à enclore⁴⁶⁹ leur patrimoine ainsi que celui de leurs enfants (Keay, p. 45).

⁴⁶⁷ Cf. Wordsworth, Dorothy, *The Grasmere Journals including the Alfoxden Journal* ; éd. P. Woof. Oxford : Oxford University Press, 2002, p. 219.

⁴⁶⁸ Cf. « Wordsworth and Community » (chap. 2), in White, Simon J., *Romanticism and the Rural Community*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, p. 53.

⁴⁶⁹ Le coût des enclosures à l'acre s'avérait « bien plus élevé d'une manière disproportionnée pour les petits propriétaires. Il était rare et peu satisfaisant de financer une enclosure par une hypothèque. Plus le temps passa, plus les coûts grimèrent [...] », cf. Neeson, J. M., « La clôture des terres et la société rurale britannique », pp. 93-4.

b. Disparition de l'économie domestique

Quoi qu'il en soit, Wordsworth adopte bel et bien une attitude de deuil face à la disparition des petits exploitants au profit des riches producteurs pressés d'afficher leur réussite à la face du District :

[...] The consequence, then, is—proprietors and farmers being no longer able to maintain themselves upon small farms, several are united in one, and the buildings go to decay, or are destroyed; and that the lands of the estatesmen being mortgaged, and the owners constrained to part with them, they fall into the hands of wealthy purchasers, who in like manner unite and consolidate; and, if they wish to become residents, erect new mansions out of the ruins of the ancient cottages, whose little enclosures, with all the wild graces that grew out of them, disappear. (*Guide*, p. 87)

Wordsworth fait référence, semble-t-il, à un phénomène de remembrement entamé dès le XVII^{ème} siècle, bien que manifestement plus tardif dans le nord du pays.⁴⁷⁰ On en conclut par conséquent que le pathos affiché dans « Michael » dérive d'une conjoncture socio-économique bien réelle et non d'une construction artificiellement tragique.⁴⁷¹ Quant à la cause de tout cela, Wordsworth pointe clairement du doigt l'essor de la production industrielle aux dépens de l'industrie de cottage alors vitale pour l'économie domestique (*Guide*, p. 86) ; une analyse plutôt pertinente au vu des faits historiques, à savoir l'implantation des usines textiles entre 1790 et 1830 dans le sud du *Lake District* dont les eaux-vives étaient évidemment recherchées (Keay, pp. 46- 8). La poésie de Wordsworth en tient notamment compte dans « Grief, thou hast lost an ever ready friend » (1819), « Song

⁴⁷⁰ Cf. Chambers, J. D., Mingay, G. E., *The Agricultural Revolution: 1750-1880*. Londres : B. T. Batsford, 1966, pp. 92-5.

⁴⁷¹ Les enclosures furent en effet accusées d'avoir favorisé la concentration foncière : « M. Turner note le très grand nombre de mutations de propriétés (25 à 60% des terres) à la suite des enclosures. Faute de pouvoir payer ces dernières [enclosures], de très nombreux petits propriétaires durent vendre. Le coût de l'enclosure était relativement plus élevé lorsque la propriété était petite, car le périmètre d'un champ diminue moins vite que sa surface. Pour Turner, les nouveaux propriétaires seraient d'un type différent : marchands et gens de la ville voulant acquérir un pied-à-terre à la campagne, veuves investissant leurs économies, etc. Les conséquences des enclosures ne peuvent se séparer de celles de la concentration foncière qu'elles facilitèrent. » Cf. Verley, Patrick, *La Révolution industrielle*. Paris : Éditions Gallimard, 1997, pp. 257-8, et notamment Turner, Michael Edward, *Enclosures in Britain, 1750-1830*. Londres : Macmillan, 1984.

for the Spinning Wheel—Founded upon a Belief Prevalent among the Pastoral Vales of Westmoreland » (1820) et « Through Cumbrian wilds, in many a mountain cove » (1896), composés entre 1806 et 1812. De surcroît, l’auteur était personnellement appréhensif de la construction d’une filature de coton à Applethwaite, où il reçut inopinément en 1806 un lopin de terre, présent de William Lowther, deuxième comte de Lonsdale (*LWF* 1, pp. 239-40. *PW* 2, p. 274). Le huitième livre de *L’Excursion* déplore le chambardement des occupations domestiques et agricoles par « les arts présomptueux »⁴⁷² de l’industrie, privant ainsi la maîtresse de maison de ses filles dévouées et le père de ses jeunes fils, compagnons de labeur si chers à son cœur (*Excursion* VIII ; pp. 258-9, vv. 252-96). On citera en l’occurrence cette scène pastorale familière et évocatrice dans laquelle un berger gravit un précipice avec son fils sur les épaules :

You will conjecture from the appearance that the boy is yet too young to sustain the toil of an ascent so long & steep, but there is not a sheep in this heath-bred & heath-going flock the countenance of which is not perfectly known to him; & as soon as the pair have reached the top of the eminence, he will slip from the back of his panting-father, & will either trip by his side over the plain or commence his almost independent operations with vigor & a fearless confidence. (*PW* 2, p. 312)

Il est ici fait état d’une autre réalité du vieux District, soit la répartition familiale du travail en fonction du sexe, de l’âge et de l’expérience. Très clairement, c’est avec amertume que Wordsworth relate la dissolution du modèle familial traditionnel sur lequel reposait d’une part la survie financière des *statesmen*— notamment grâce à la vente locale de laine et du surplus agricole (Keay, pp. 47-8)— et l’éducation des enfants d’autre part (Keay, pp. 97-

⁴⁷² « Those vaunted Arts » (*Excursion* VIII ; p. 257, v. 232). Wordsworth les tenait responsables de la chute des grandes civilisations antiques égyptienne et grecque. Il prêta d’ailleurs à Archimède, grande figure des sciences et de la technique, un discours de repentance quant à la folie d’une philosophie purement matérialiste (*Ibid.*, vv. 216-230). Ces vers seraient-ils l’expression de la dialectique primitiviste Nord/Sud ? Si tel était le cas, la technique serait le dernier des vices ayant atteint *Britannia* depuis la civilisation méditerranéenne.

100). L'idéal pastoral de Wordsworth trouve donc son inspiration dans la structure familiale organique du Vieux Nord anglais. Ainsi, le personnage de l'Errant (*The Wanderer*⁴⁷³) prête sa voix à celle de l'auteur lorsqu'il formule le deuil pastoral en ces termes : « Ne'er to return ! That birthright now is lost » (*Excursion* VIII ; p. 258, v. 282).

c. Dislocation d'un modèle social organique

Dans la même veine, Wordsworth confia en 1801 à son ami Charles James Fox sa vive inquiétude quant au rapide déclin de ce qu'il appelait « the domestic affections » (*LWF* 1, p. 136) et de cette « sublime conviction » d'indépendance qui s'y rattachait⁴⁷⁴ : « [N]o greater curse can befall on a land », conclut-il plein d'effroi (*LWF* 1, p. 138). S'adressant seize ans plus tard à Daniel Stuart, il accuse l'économie industrielle de détruire « l'harmonieuse dépendance » entre gentilshommes, *yeomen* et artisans locaux, anciennement liés par des relations commerciales exclusives. (*LWF* 2, p. 96). Toutefois, de tels propos restaient parfaitement cohérents dans l'évolution idéologique de l'auteur vers un conservatisme Tory et une vision paternaliste de la noblesse terrienne considérée comme dernier rempart à l'hégémonie industrielle (Keay, pp. 112-21). Wordsworth défend ici un idéal organique⁴⁷⁵ en partie inspiré par la pensée sociale d'Edmund Burke.⁴⁷⁶ Il était en effet question de tradition, dont dépendait l'intégrité du tissu social : « [...] a connexion

⁴⁷³ Reprenant la traduction de Florence Gaillet-de-Chezelles dans *Wordsworth et la Marche*. Cf. Gaillet-de-Chezelles, Florence, *Wordsworth et la Marche : Parcours Poétique et Esthétique*. Grenoble : ELLUG, 2007.

⁴⁷⁴ Neeson examine historiquement ce sentiment d'indépendance sur lequel les enclosures eurent de lourdes implications. Celui-ci provenait d'une « relation productive » directe et non-salariale à la terre que justifiait l'usufruit dont jouissaient grands nombres de paysans, propriétaires ou non. Cf. Neeson, J. M., « La clôture des terres et la société rurale britannique », pp. 92-3.

⁴⁷⁵ « [...] But the three links in Wordsworth's chains are not the same as those in Burke's: where the latter has local community, country, and mankind, Wordsworth has nature, local community, and mankind » (Bate, p. 33).

⁴⁷⁶ Cf. Chandler, James K., *Wordsworth's Second Nature*, pp. 15, 36-7.

which was attended with substantial amity and interchanges of hospitality from generation to generation » (*LWF* 2, p. 96). Wordsworth devient alors alarmiste et annonce solennellement à son correspondant la dissolution de « tout ce ciment moral », sacrifié au nom d'un individualisme exacerbé (*LWF* 2, pp. 96-7), signifiant inéluctablement la dislocation de la communauté pastorale. Sa croyance affichée en une société locale pérenne renvoie sans ambiguïté au traditionalisme burkéen défini par Kate Castellano, qui traite spécifiquement de l'imagination intergénérationnelle chez les deux auteurs dans son *Ecology of British Romantic Conservatism, 1790-1837*.⁴⁷⁷

d. Vers une dissipation de la piété régionale ?

Il paraît déjà évident dans le huitième livre de *L'Excursion* que la Révolution industrielle avait finalement pris le meilleur sur ce qu'on se gardera de traduire : « The old domestic morals of the land » (*Excursion* VIII ; p. 257, v. 236) :

Oh! where is now the character of peace,
Sobriety, and order, and chaste love,
And honest dealing, and untainted speech,
And pure good-will, and hospitable cheer;
That made the very thought of country-life
A thought of refuge, for a mind detained
Reluctantly amid the bustling crowd?
Where now the beauty of the sabbath kept
With conscientious reverence, as a day
By the almighty Lawgiver pronounced
Holy and blest? (*Ibid.*, vv. 239-49)

⁴⁷⁷ Cf. « Intergenerational Imagination in Edmund Burke's *Reflections on the Revolution in France* » (chap. 1) et « "Their graves are green": Conservation in Wordsworth's Epitaphic Ballads » (chap. 2), in Castellano, Katey, *Ecology of British Romantic Conservatism*, pp. 15-62.

Wordsworth déplore ce relâchement⁴⁷⁸ dans « The Decay of Piety » (1827), qui laisse transparaître un certain fatalisme pourtant mitigé par la suite : « Is ancient Piety for ever flown? » (Wordsworth 2 ; p. 509, v. 11). En effet, Wordsworth se ravisa et se réjouit la même année de l'heureux regain de la piété régionale,⁴⁷⁹ qui n'en demeurerait pas moins en compétition avec les temples impies de l'industrie : « where is offered up/To gain, the master idol of the realm,/Perpetual sacrifice » (*Excursion* VIII ; p. 256, vv. 183-5). Dans un style résolument dramatique, l'auteur raconte comment le fracas dissonant des cloches d'usines vida peu à peu les lieux de culte chrétiens: « the still domain/Of vast cathedral or conventual church [...] » (*Ibid.*, vv. 196-7). Son discours fait d'autant plus appel au sentiment gothique du lecteur en comparant le système d'usine à une tyrannie qui dépassait celle de l'ancien joug normand⁴⁸⁰:

[...] an unnatural light
Prepared for never-resting Labour's eyes
Breaks from a many-windowed fabric huge;
And at the appointed hour a bell is heard—
Of harsher import than the curfew-knoll⁴⁸¹
That spake the Norman Conqueror's stern behest—
A local summons to unceasing toil! (*Excursion* VIII ; p. 255, vv. 167-73)

⁴⁷⁸ Pour être plus exact : « Attendance at church on prayer days, Wednesdays and Fridays and holidays, received a shock at the Revolution » (Wordsworth 2, p. 1017). D'après la note d'accompagnement des « Miscellaneous Sonnets » (1827).

⁴⁷⁹ « It is now happily reviving » (Wordsworth 2, p. 1017).

⁴⁸⁰ Cf. « The Norman Conquest », in *Ecclesiastical Sonnets XXXI* (Wordsworth 1, p. 460), ainsi que Keay, pp. 109, 185-6, et Lurbe, Pierre (dir.), *Le joug normand : la conquête normande et son interprétation dans l'historiographie et la pensée politique anglaises, XVIIe-XVIIIe siècles* (actes du colloque tenu à l'Université de Caen Basse-Normandie les 12 et 13 mai 2000). Caen : Presses universitaires de Caen, 2004.

⁴⁸¹ Le traducteur de Sir Francis Palgrave nous donne la définition de « couvre-feu » dans son contexte anglo-saxon : « Guillaume [Le Conquérant], craignant les conciliabules nocturnes qui auraient pu donner la facilité de tramer des complots contre lui, avait ordonné que tous les soirs, au son d'une cloche que l'on nomma *Couvre-Feu*, les habitans [*sic*] seraient obligés d'éteindre le feu et la lumière, et de ne plus faire entendre chez eux aucun bruit. » Cf. Palgrave, Francis, Sir, *Histoire des Anglo-Saxons* ; trad. A. Liquet. Rouen : Edouard Frère, 1836, p. 506.

Selon Keay, cette allégeance à l'Angleterre « gothique », c'est-à-dire antagoniste à la nation industrielle, se manifesterait également dans ses vers portant sur les édifices gothiques, en l'occurrence l'ancien prieuré bénédictin de St Bees dans « Stanzas Suggested in a Steamboat off Saint Bees' Heads on the Coast of Cumberland »⁴⁸²(1835) (Keay, pp. 124-5). Voici, par exemple, comment Hess explicite l'effet des ruines gothiques sur les travailleurs de chemins de fers impliqués dans la profanation d'un haut lieu cistercien dans « At Furness Abbaye » (1845—Wordsworth 2, pp. 894-5) :

Yet instead of degrading it, as in his anti-railway protests, the workers are overawed by the Abbey and spontaneously harmonize themselves to the proper forms of decorum and appreciation [...] and submit themselves to it, thereby aligning themselves not with the railway they are building nearby but with the surviving sanctuary of high culture that the railway almost destroyed. (Hess, p. 137)

L'ouvrier est en quelque sorte exorcisé du capitalisme invasif qu'il représente habituellement, puis réconcilié au programme autorial de préservation des antiquités régionales. Rétrospectivement, le poète avait déjà établi un lien spirituel entre l'ancienne séclusion du val jadis entouré d'une sombre forêt de pins, et la dévotion religieuse des moines cisterciens : « So that in this respect the images of Nature would unite with the cloistral architecture to shut up the Soul within itself & to assist the devotee in the task of mortification & the relinquishment of worldly pleasures [...] » (PW 2, p. 296), ceci relevant assez clairement d'une association mentale entre nature « gothique », symbolisée ici par l'obscur forêt, et architecture gothique. À l'échelle nationale, Wordsworth intègre l'architecture gothique de Westminster, au même titre que celle des clochers ruraux d'Angleterre, dans une imagerie constitutionnelle censée fédérer les différentes factions politiques du pays (Duggett, pp. 37-9, 65). Indissociable du caractère national, le trope

⁴⁸² Dans *Poems Composed or Suggested During a Tour, in the Summer of 1833* (1835—Wordsworth 2, p. 753).

gothique se révèle décidément omniprésent dans l'idéologie conservatrice de l'auteur, qui, naturellement, s'érigea contre la destruction des antiquités du *Lake District* sous l'action mutuelle de l'homme et du temps.

3. Wordsworth comme conservateur et gardien du Vieux Nord

Le Nord devint à compter de la moitié du XVIII^{ème} siècle une sorte de musée à ciel ouvert de l'antiquité britannique pour lequel œuvraient des artistes romantiques tels que William Wordsworth. Néanmoins, l'installation de riches étrangers au cœur du populaire *Lake District* rendit leur travail de « conservateurs » de plus en plus difficile. Pour preuve, voici comment le poète de Cockermouth réagit à l'intrusion de ces nouveaux propriétaires : « those who, either from vanity, want of judgement, or some other cause, are rapidly taking away the native beauties [...] and who are disfiguring the Vales, and the Borders of the Lakes, by an accumulation of unsightly buildings and discordant objects » (*PW* 2, p. 286). Donnons l'exemple de *Vicar's Island*, qui portait déjà les récentes marques de ce « vandalisme » paysager. *Hind's cottage* et son étable furent détruits pour laisser place à de nombreuses folies architecturales comprenant une église, une imposante jetée, d'où partaient des régates, ainsi qu'un fort armé de véritables canons, faisant de l'île une sorte de micro-royaume (*Guide*, pp. 62-3). L'auteur de ces « puérlités », l'excentrique Joseph Pocklington, qui vendit l'île et ses fantaisies en 1796 au Général William Peachy fait d'ailleurs l'objet d'un brocard dans les notes de Coleridge :

Pocklington—Colonel*—had taken off the steeple of the mock church. Ey! Ey! Turned my church to a Presbyterian meeting. Derwentwater—they wished to have opened it at the foot, by which means the meadows would be less overflowed. Pocklington dissented: it would join his kingdom to England.

Pocklington shaved off the branches of an oak, whitewashed and shaped it into an obelisk. Art beats Nature [...] Commonplace cascade at King Pocky's—whale's jaws, battlements at the top of the cascade [...] (Hudson, p. 69).

Le coupable réitéra effectivement ses extravagances à Barrow House, sa nouvelle propriété sur le rivage est du Derwentwater, où il fit détourner un cours d'eau pour créer une cataracte artificielle haute d'une trentaine de mètres mentionnée à la fin de l'extrait.

a. Les antiquités du *Lake District*

Une autre anecdote rencontrée plus tôt dans le *Guide* mentionne la destruction d'un cercle de pierre ou *cromlech* découvert près des rives de l'Emont et confirme la préoccupation « antiquariste » de Wordsworth envers ces reliques primitives : « This interesting little monument having passed, with the field in which it was found, into other hands, has been destroyed. It is much to be regretted, that the striking relic of antiquity at Shap has been in a great measure destroyed also » (*Guide*, p. 39). Les nouveaux propriétaires, non contents de détruire pareils monuments ancestraux, poussèrent même le vice, ce fut le cas de Pocklington,⁴⁸³ jusqu'à imiter ces cercles de pierres (*Guide*, p. 63) ou même les peindre à la chaux, ce qui, d'après Coleridge, donna au cercle de Castlerigg l'apparence d'une « assemblée d'enchanteurs tout de blanc vêtus » (Hudson, p. 69).⁴⁸⁴ En effet, de telles profanations ne pouvaient être l'œuvre des locaux qui craignaient toujours le courroux des anciens druides.⁴⁸⁵ Wordsworth aimait personnifier l'Antiquité en tant que

⁴⁸³ Cf. Brown, M. E., *A Man of No Taste Whatsoever: Joseph Pocklington 1736-1817*. Central Milton Keynes : AuthorHouse, 2010, pp. 10, 16.

⁴⁸⁴ Cf. également Davies, Hunter, *William Wordsworth*, p. 107.

⁴⁸⁵ Cf. « The Monument Commonly Called Long Meg » (Wordsworth 2, p. 769). Il reste cependant à déterminer si le poète avait connaissance des légendes locales relevées plus tard par Jeremiah Sullivan : « The late Colonel Lacy, it is said, conceived the idea of removing Long Meg and her Daughters by blasting. Whilst the work was being proceeded with under his orders, the slumbering powers of Druidism rose in arms against

« co-partenaire et sœur de la nature », voire sa « vice-gérante » (*Guide*, pp. 67, 69), même si la plupart de ses vestiges semblaient avoir été extirpés du *Lake District*, contrairement aux lacs d'Écosse et d'Irlande, qui se trouvaient bordés de châteaux en ruines et d'anciens édifices religieux délabrés d'intérêt supérieur pour l'auteur (*Guide*, p. 21). Celui-ci pouvait néanmoins se consoler avec le château de Lancastre (*PW* 2, pp. 289-93), les ruines de l'abbaye de Furness (*PW* 2, pp. 293-6), Conistone Hall, jadis occupé par les Fleming, Hawkshead Hall (*PW* 2, p. 326), ainsi qu'avec la *Grammar School* de Hawkshead fondé par Edwin Sandys en 1585 (*PW* 2, p. 288).

b. La fin de l'« heureuse séclusion »

Il semblerait aussi que Wordsworth récriminait contre la fin de l'« heureuse séclusion » (*Excursion* V ; p. 149, v. 1035) dont jouissaient les vaux du Nord britannique :

The foot-path faintly marked, the horse-track wild,
And formidable length of plashy lane,
(Prized avenues ere others had been shaped
Or easier links connecting place with place)
Have vanished—swallowed up by stately roads
Easy and bold, that penetrate the gloom
Of Britain's farthest glens. (*Excursion* VIII; p. 254, vv. 105-11)

Rappelons que l'auteur de ces vers nostalgiques n'est pas le narrateur mais son ami l'Errant, né au milieu des collines d'Athole (Perth and Kinross), dans les hautes-terres d'Écosse (*Excursion* I, p. 43, v. 108) profanées par les routes militaires du Général Wade suite au soulèvement jacobite de 1715. Consolidé après la bataille de Culloden (1746) sous

the violation of their sanctuary ; and such a storm of thunder and lightning, and such heavy rain and hail ensued, as the Fell-sides never before witnessed. » Cf. Sullivan, Jeremiah, *Cumberland & Westmoreland, Ancient and Modern: The People Dialect, Superstitions and Customs*. Londres : Whittaker & Co., 1857, pp. 128-9. Wordsworth ne précise pas ses sources, bien qu'il relaie la thèse du temple druidique, probablement d'après West, Thomas, *A Guide to the Lakes*, pp. 166-7, ou Nicolson, Joseph, Esq, Burn, Richard, LL.D., *The History and Antiquities of the Counties of Westmorland and Cumberland*. Londres : W. Strahan et T. Cadell, 1777, vol. 1, pp. 477, 529, 545 ; vol. 2, pp. 404, 495.

la supervision du Major William Caulfeild, le chantier du réseau routier nord fut repris plus tard par Thomas Telford, ingénieur en génie civil écossais, au grand regret de l'Errant. Naturellement, on attend de la part de Wordsworth une sincère compassion vis-à-vis de cette ruminant nostalgique, si ce n'est que son commentaire sur la désuétude de l'ancienne infrastructure du *Lake District* tendrait à mitiger cette certitude :

It is a great advantage to a traveller or resident, that these numerous lanes and paths, if he be a zealous admirer of nature, will lead him on into all the recesses of the country, so that the hidden treasures of its landscapes may, by an ever-ready guide, be laid open to his eyes. Likewise to the smallness of the several properties is owing the great number of bridges over the brooks and torrents [...] It is to be regretted that these monuments of the skill of our ancestors, and of that happy instinct by which consummate beauty was produced, are disappearing fast[...] (*Guide*, pp. 53-4).

En y regardant de plus près, on réalise que les deux amis portaient finalement dans leur cœur les mêmes sentiers pittoresques, qu'ils fussent pédestres ou équestres, pour la plupart frangés de vieux murs et de végétations diverses (*Guide*, p. 53), tandis que tous deux semblaient adverses au développement de voies carrossables plus imposantes. La dissolution du Vieux Nord pastoral apparaissait donc déjà comme une affliction collective touchant aussi bien le *Lake District* que les Highlands. C'est pourquoi le natif de Cockermouth s'efforça au fil des années de défendre l'intégrité de son district, ce qui nous amène à une réflexion sur son statut paradoxal de gardien du Vieux Nord anglais.

c. Son opposition à la ligne de chemin de fer Kendal-Windermere

Avant toute chose, rappelons que le *Lake District* fut encensé bien avant l'arrivée de Wordsworth sur la scène littéraire,⁴⁸⁶ même si celui-ci s'imposa ensuite comme le poète régional incontesté. À l'instar de ses prédécesseurs, Wordsworth s'employa aussi bien dans

⁴⁸⁶ Cf. Ousby, Ian, *The Englishman's England: Taste, Travel and the Rise of Tourism*. Cambridge : Cambridge University Press, 1990, pp. 130-94, ainsi que Bicknell, Peter, *The Picturesque Scenery of the Lake District, 1752-1855: A Bibliographical Study*. Dorchester : Dorset Press, 1990.

ses vers que dans sa prose à immortaliser la beauté idyllique des lieux, qui s'accordait parfaitement avec la félicité pastorale supposée de ses habitants. Cela dit, l'écrivain ne pouvait espérer que le pouvoir des mots fût suffisant pour protéger sa région natale du changement :

[...] and it might have been hoped that these words, indicating how much the charm of what was, depended upon what was not, would of themselves have preserved the ancient franchises of this and other kindred mountain retirements from trespass; or (shall I dare to say?) would have secured scenes so consecrated from profanation. (*Guide*, p. 61)

Il parvint d'ailleurs au même constat en 1844, à la fin de sa première lettre à l'éditeur du *Morning Post* dans laquelle il s'oppose à l'extension de la ligne ferroviaire ayant déjà atteinte la ville de Kendal jusqu'à Windermere : « The railway power, we know well, will not admit of being materially counteracted by sentiment [...] » (*PW* 2, p. 347). Son pessimisme était en effet de rigueur, car malgré son argumentaire et son appel aux éléments du Nord,⁴⁸⁷ la ligne de Kendal Windermere ouvrit en avril 1847 et atteignit le petit village de Birthwaite, renommé Windermere par la suite. Wordsworth essaya pourtant de convaincre le Bureau du Commerce par des arguments d'ordre économique qui, à première vue, ne semblaient pas complètement insensés :

In this district the manufactures are trifling; mines it has none, and its quarries are either wrought out or superseded; the soil is light, and the cultivatable parts of the country are very limited; so that it has little to send out, and little has it also to receive. Summer TOURISTS, (and the very word precludes the notion of a railway) it has in abundance [...] The staple of the district is, in fact, its beauty and its character of seclusion and retirement. (*PW* 2, pp. 340-1)

Il en vient ensuite à prédire les autres bouleversements sociaux qui menaçaient les résidents. L'auteur redoutait à première vue une atteinte aux mœurs cumbriennes sous

⁴⁸⁷ « [...] Mountains, and Vales, and Floods, I call on you/To share the passion of a just disdain. » Cf. « Proud were ye, Mountains, when, in times of old » (1844—Wordsworth 2 ; p. 890, vv. 13-4).

l'influence des diverses attractions touristiques populaires, et ceci aux dépens du service sabbatique :

Accordingly, for the profit of the shareholders and that of the lowerclass of innkeepers, we should have wrestling matches, horse and boat races without number, and pot-houses and beer-shops would keep pace with these excitements and recreations, most of which might too easily be had elsewhere. (*PW* 2, p. 346)

Dans une deuxième lettre, Wordsworth renouvelle son inquiétude vis-à-vis des anciens bâtiments religieux menacés par les chemins de fer, en prenant l'exemple des ruines de l'abbaye de Furness : « Sacred as that relic of the devotion of our ancestors deserves to be kept, there are temples of Nature, temples built by the Almighty, which have a still higher claim to be left unviolated » (*PW* 2, p. 353). On apprend d'autre part que l'empiètement du cadre pittoresque par le système ferroviaire pouvait avoir pour conséquence l'exode de la gentry locale, qui, jusqu'alors, assurait auprès de la classe paysanne ce rôle paternaliste néoféodal si cher à Wordsworth (*PW* 2, pp. 352). En résumé, Wordsworth s'opposait fermement à l'idéologie utilitariste qui dominait son époque et désirait restreindre l'ouverture de sa région à un public clairement « éduqué » (*PW* 2, p. 346), idéalement quiconque doté « d'un œil pour percevoir et d'un cœur pour ressentir et jouir comme il se doit », ⁴⁸⁸ comme il le fit déjà remarquer en conclusion de son *Guide* (*Guide*, p. 88). Une telle proposition pourrait très bien se voir taxée d'élitiste (Hess, pp. 130-4), chose auparavant contestée par Bate (Bate, pp. 50-1), tandis que Hess y voit là une protestation complètement en phase avec les positions anti-capitalistes et anti-modernistes du poète qu'il assimile au *rational recreation movement* en faveur d'une réforme des loisirs populaires (Hess, pp. 121-7). Sans être ouvertement élitiste, il est vrai que les arguments

⁴⁸⁸ « [...] who coming hither shall bring with him an eye to perceive, and a heart to feel and worthily enjoy » (*PW* 2, p. 355).

invoqués par Wordsworth contre la ligne Kendal-Windermere relevaient pour la plupart de son propre statut littéraire privilégié et favorisaient assez clairement une classe socio-culturelle tout aussi privilégiée à laquelle il appartenait. Hess en profite alors pour souligner la primauté de l'esthétique dans son plaidoyer : « Wordsworth's protest against the railways thus does not evoke an ecological nature, in terms of flora and fauna, but a high-cultural, aesthetic version of nature associated with visual landscape appreciation and his own literary identity, and with the readers and travelers who participate in such forms of culture » (Hess, pp. 119-20). En aucun cas s'agissait-il d'une défense écologique dans le sens moderne du terme.

d. Sa didactique du paysage

Sans être nécessairement le précurseur du culte touristique du *Lake District*, Wordsworth n'en était pas moins l'agent le plus renommé et donc la cause indirecte des mutations qu'il abhorrait tant. Quoi qu'il en soit, la visée didactique de son intervention auprès du public est clairement stipulée dans le *Guide*. En qualité de poète paysagiste,⁴⁸⁹ Wordsworth souhaitait établir un contrat d'intégrité à l'intention des nouveaux résidents de Cumbrie : « Before I proceed, I will remind those who are not satisfied with the restraint thus laid upon them, that they are liable to a charge of inconsistency, when they are so eager to change the face of that country, whose native attractions, by the act of erecting their habitations in it, they have so emphatically acknowledged » (*Guide*, p. 77). Restait-il à espérer que les nouveaux riches sur le point de

⁴⁸⁹ Cf. Noyes, Russell, *Wordsworth and the Art of Landscape* (Humanities Series, n°65). Bloomington : Indiana University, 1968, ainsi que Buchanan, Carol, Buchanan, Richard, *Wordsworth's Gardens*. Lubbock : Texas Tech University Press, 2001.

devenir maître du District acceptassent de réformer leurs goûts et lubies⁴⁹⁰ à la demande d'un Tory conservateur comme Wordsworth, qui n'était également pas avare de prescriptions à l'égard de ses amis de la noblesse. Nous nous appuyerons une nouvelle fois sur sa correspondance avec Sir George Beaumont, afin d'illustrer ce précepte central du paysagisme lakiste,⁴⁹¹ à savoir celui de prendre la nature comme guide et modèle : « Setting out from the distinction made by Coleridge which you mentioned, that your house will belong to the country, and not the country be an appendage to your house, you cannot be wrong » (*LWF* 1, p. 198). On le retrouve aussi dans le *Guide* au sujet de la plantation d'arbres : « As to the management of planting with reasonable attention to ornament, let the images of nature be your guide, and the whole secret lurks in a few words [...] » (*Guide*, p. 85). Coleridge, dans une note datée du 3 novembre 1799, se montre particulièrement excédé par l'ostentation des nouveaux résidents :

Mr Law amid the awful mountains with his twenty cropped trees, four stumps standing upend on the trunk of each, all looking thus like strange devils with perpendicular horns. Head of the Lake of Wy[n]andermere: Mr Law's white palace [Brathay Hall]—a bitch! Matthew Harrison's house where Llandaff lived—these and more among the mountains! Mrs Taylor's house! The damned scoundrel on the right hand with his house and a barn built to represent a chapel: his name is Partridge from London and 'tis his Brother's cow-pen. This *fowl* is a stocking weaver by trade, have mercy on his five wits.⁴⁹² (Hudson, p. 64)

Ce que l'on pourrait prendre pour une simple invective contre le mauvais goût constituerait, selon Hess, et de la part des poètes lakistes, un acte de contestation territoriale envers les riches propriétaires contrevenants (Hess, pp. 89-94), à l'exemple des Fleming de Grasmere admonestés dans une autre entrée du journal de Coleridge, toujours

⁴⁹⁰ Cette note présente dans l'édition de 1835 est plutôt encourageante : « But some improvement may be looked for in future; the gentry recently have copied the old models, and successful instances might be pointed out, if I could take the liberty » (*Guide*, p. 54).

⁴⁹¹ L'opinion de Wordsworth n'est pas une révolution en soi et reste fidèle aux principes du jardin paysager anglais. Cf. Baridon, Michel, *Le jardin paysager anglais au dix-huitième siècle*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2000.

⁴⁹² Coleridge, Samuel Taylor, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge 1808-1819* ; vol. 1, n. 511, 5. 110, f 47.

au mois de novembre 1799 : « While at Sir Fleming's a servant, red-eyed &c, came to us, to the Road before the Waterfall to reprove us for having passed before the front of the house—/= by our trespass of Feet with the Trespass on the Eye by his damned White-washing ! » (Hess, p. 92).⁴⁹³ Faisant référence à un long mur blanchi à la chaux, ce commentaire illustre à merveille l'idée d'une dispute territoriale entre adeptes et ennemis du pittoresque.

Cependant, même si Wordsworth, en tant que génie replié du régionalisme, et ses sympathisants prétendaient quelque part à une propriété symbolique du *Lake District*, n'oublions pas que la raison d'être de son labeur littéraire était avant tout de voir ce dernier unanimement reconnu comme « une sorte de propriété nationale » (*Guide*, p. 88). Son vœu se réalisera en 1951, date d'inauguration du *Lake District National Park*, soit, à un an près, un siècle après sa mort et cinquante-six ans après la fondation du « National Trust for Places of Historic Interest and Natural Beauty » à partir de fonds privés en 1895. Il est d'autant plus étonnant de voir à quel point le *Guide* de Wordsworth fut déterminant dans la rédaction du Dower Report⁴⁹⁴ de 1945, à partir duquel fut entériné le « National Parks and Access to the Country Act » en 1949 (Bate, pp. 47-9).

Le deuil pastoral dans son expression lakiste se révèle au final assez complexe dans la mesure où, comme le fait remarquer Wordsworth : « It is not the removals, but the harsh additions that have been made, which are the worst grievance—» (*Guide*, p. 84), ce qu'il reprocha d'ailleurs au premier Duc du Northumberland, Sir Hugh Percy, « coupable » des rénovations gothicisantes du château d'Alnwick, confiées à l'architecte écossais Robert

⁴⁹³ Coleridge, Samuel Taylor, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge 1808-1819* ; vol. 1, n. 514, 5. 113, f 46.

⁴⁹⁴ John Gordon Dower était le secrétaire de la commission permanente des parcs nationaux.

Adam au cours des années 1760 et 1770 (*LWF* 1, pp. 200-1). À l'image des Percy et des Howard, l'aristocratie du Nord anglais ne suscitait plus au poète la même révérence sublime initialement liée au fief féodal : « [...] nothing of that lofty or imposing interest formerly attached to large property in land, can now exist; none of the poetic pride, and pomp, and circumstance; nor anything that can be considered as making amends for violation done to the holiness of Nature » (*LWF* 1, p. 200). Ce que l'on doit comprendre ici, c'est que Wordsworth considérait l'ostentation comme sœur du mauvais goût et ennemie suprême de la tradition, même si la destruction de la forêt primitive⁴⁹⁵ constituait également à l'époque une réelle préoccupation commune à l'espace nord-britannique.

⁴⁹⁵ Cf. Atherden, Margaret, *Upland Britain*, pp. 42-5.

V. Les excursions écossaises : entre recherche de l'exotisme et construction d'un espace nord unifié

Contemporain au *Guide* de Wordsworth, l'ouvrage colossal de l'historien écossais George Chalmers, *Caledonia* (3 vols, 1807-1824), témoignait de la même sensibilité proto-écologique vis-à-vis de l'ancienne forêt septentrionale alors réduite à une peau de chagrin. Il nous apprend notamment que c'était à elle que le nord de l'île devait son appellation classique de *Cal-ydon(ia)*.⁴⁹⁶ Nous retrouvons ainsi dans chacune de ces œuvres les bases d'un projet national visant à définir l'identité d'un peuple par son antiquité, ses traditions ainsi que par son environnement naturel, bien qu'une telle résolution pût déjà paraître, d'après cet échange de 1802 entre Wordsworth et John Wilson, comme tuée dans l'œuf :

There cannot be a doubt that in tracts of country where images of danger, melancholy, and grandeur, or loveliness, softness, and ease prevail, they will make themselves felt powerfully in forming the characters of the people, so as to produce a uniformity of national character where the nation is small and is not made up of men who, inhabiting different soils, climates, etc., by their civil usages and relations, materially interfere with each other. It was so formerly, no doubt, in the Highlands of Scotland; but we cannot perhaps observe it [the national character] in our own island at the present day, because, even in the most sequestered places, by manufactures, traffic, religion, law, interchange of inhabitants, etc., distinctions are done away which would otherwise have been strong and obvious. (*LWF* 3, pp. 436-7)

Coleridge en apporta d'ailleurs la preuve deux ans plus tard dans un témoignage authentique qu'il dit tenir d'un Highlander rencontré à « Fiona Glen », mais qui, étrangement, ne parlait que le scots : «It kills one's affections for one's country, the hardships of life, coming by change, and wi' injustice» (Hudson, p. 197). Wordsworth

⁴⁹⁶ Supposément baptisé d'après une province de la Grèce antique autrefois célèbre pour ses innombrables forêts. Le mot celte *cal* ou *calon* en grec signifieraient tous deux « forêts », « bois ». Cf. Chalmers, George, *Caledonia* ; vol. 2, p. 4.

prend cependant la peine d'illustrer sa théorie sur l'identité, davantage régionale que nationale pour ainsi dire, à travers sa caractérisation de l'Errant issu des hautes-terres d'Écosse.

1. Le marchand errant des Highlands, ou l'alter ego wordsworthien

Il est utile de rappeler que le premier livre de *L'Excursion* dédié à l'Errant fut initialement conçu entre avril et juin 1797 comme un poème indépendant intitulé « The Ruined Cottage ». Ce dernier comprenait « The Pedlar » composé, lui, entre janvier et mars de l'année suivante.⁴⁹⁷ Loin d'avoir été consigné à l'écart de l'œuvre wordsworthienne, « The Pedlar » représente, d'après Jones, un poème fondateur en ce sens qu'il anticipe les *Ballades lyriques*, *Le Prélude* et *L'Excursion*.⁴⁹⁸ On voit d'ailleurs comment le poète retrace le développement de l'esprit chez son personnage depuis l'enfance à la manière du *Prélude* : « Among the hills of Athol he was born;/Where, on a small hereditary farm,/An unproductive slip of rugged ground,/His Parents, with their numerous offspring, dwelt;/A virtuous household though exceeding poor! » (*Excursion* I ; p. 43, vv. 108-12). La pauvreté et la rudesse de l'existence paysanne dans le Nord, et tout particulièrement dans les Highlands, forment un dénominateur commun significatif entre les deux personnages écossais présentés dans *L'Excursion*, le Solitaire étant lui-même d'extraction humble : « [...] he, like myself,/Sprang from a stock of lowly parentage/Among the wilds of Scotland, in a

⁴⁹⁷ Cf. Hess, Scott, *Authoring the Self: Self-Representation, Authorship, and the Print Market in British Poetry from Pope Through Wordsworth*. New York : Routledge, 2005, pp. 190-221, ainsi que Wordsworth, William, *The Ruined Cottage and The Pedlar* ; éd. J. Butler. Ithaca : Cornell University Press, 1979.

⁴⁹⁸ Cf. Jones, John, *The Egotistical Sublime*, pp. 78-9.

tract/Where many a sheltered and well-tended plant,/Bears, on the humblest ground of social life,/Blossoms of piety and innocence » (*Excursion* II ; p. 72, vv. 164-9). On repense à la remarque de Katherine Grenier sur l'idéalisation anglaise du calvinisme écossais ici parfaitement illustrée par la caractérisation wordsworthienne (Grenier, p. 141-2).

a. Une défense de l'éducation presbytérienne

Voyons à présent en quoi ces conditions sociales étaient, d'après Wordsworth, favorables au développement du sentiment moral dans son émanation la plus pure. Effectivement, celui-ci estimait qu'une vie de privation et de dénuement permettait de maintenir l'individu dans un état méditatif nourricier pour la fibre morale : « In dreams, in study, and in ardent thought,/Thus was he reared; much wanting to assist/The growth of intellect, yet gaining more,/And every moral feeling of his soul/Strengthened and braced, by breathing in content/The keen, the wholesome, air of poverty,/And drinking from the well of homely life » (*Excursion* I ; p. 49, vv. 301-7). On comprend mieux alors l'admiration du narrateur pour la piété écossaise dans laquelle fut élevé l'Errant : « Pure livers were they all, austere and grave,/And fearing God; the very children taught/Stern self-respect, a reverence for God's word,/And an habitual piety, maintained/With strictness scarcely known on English ground » (*Excursion* I ; p. 43, vv. 113-7). Wordsworth reconnaissait cependant que cette ferveur ne pouvait à elle seule assurer l'épanouissement de l'individu, qui devait aussi se construire à travers les jeux solitaires de l'enfance à la conquête du monde extérieur :

The Scottish Church, both on himself and those
With whom from childhood he grew up, had held
The strong hand of her purity [...] But by the native vigour of his mind,
By his habitual wanderings out of doors,

By loneliness, and goodness, and kind works,
Whate'er, in docile childhood or in youth,
He had imbibed of fear or darker thought
Was melted all away; so true was this,
That sometimes his religion seemed to me
Self-taught, as of a dreamer in the woods;
Who to the model of his own pure heart
Shaped his belief, as grace divine inspired,
And human reason dictated with awe. (*Excursion I* ; pp. 51-2, vv. 397-413)

L'étendue sauvage est d'ailleurs choisie comme terrain de prédilection de l'expérience religieuse septentrionale, malgré son association traditionnelle au dominion de satan.⁴⁹⁹ On pense à la littérature médiévale ainsi qu'à l'imaginaire puritain d'Amérique coloniale.⁵⁰⁰ L'Errant en arrive naturellement à rendre hommage à ses ancêtres réformateurs protestants contraints à la clandestinité :

“You have turned my thoughts
Upon our brave Progenitors,⁵⁰¹ who rose
Against idolatry with warlike mind,
And shrunk from vain observances, to lurk
In woods, and dwell under impending rocks
Ill-sheltered, and oft wanting fire and food;
Why?—for this very reason that they felt,
And did acknowledge, wheresoe'er they moved,
A spiritual presence, oft-times misconceived,
But still a high dependence, a divine
Bounty and government, that filled their hearts
With joy, and gratitude, and fear, and love;
And from their fervent lips drew hymns of praise,
That through the desert rang.” (*Excursion IV* ; p. 146, vv. 919-32)

⁴⁹⁹ « Then was Jesus led up of the Spirit into the wilderness to be tempted of the devil » (*KJB* ; Matthew 4:1, p. 5).

⁵⁰⁰ Cf. Hayman, Richard, *Trees: Woodlands and Western Civilization*. Londres : Hambledon & London, 2003. Saunders, Corinne J., *The Forest of Medieval Romance: Avernus, Broceliande, Arden*. Cambridge : D. S. Brewer, 1993. Albanese, Catherine L., *Nature Religion in America: From the Algonkian Indians to the New Age*. Chicago : University of Chicago Press, 1991, pp. 16-46.

⁵⁰¹ « The true descendants of those godly men/Who swept from Scotland, in a flame of zeal,/Shrine, altar, image, and the massy piles/That harboured them,—the souls retaining yet/The churlish features of that after-race/Who fled to woods, caverns, and jutting rocks,/In deadly scorn of superstitious rites [...] » (*Excursion IV* ; p. 146, vv. 897-903). Loin d'être spécifique à l'histoire écossaise, ce phénomène d'érémisme contraint semble appartenir à la tradition historiographique protestante anglophone dans son ensemble. Cf. Hodge, Charles, Rev. (dir.), *The Biblical Repertory and Princeton Review for the Year 1856* ; vol. 28. Philadelphie : Office of the Biblical Repertory, 1856, pp. 224, 696, 710.

Il est tentant de rapprocher ce retour forcé à la nature des pères fondateurs presbytériens à la relation spirituelle de Wordsworth au Nord sauvage. Ainsi, le refuge rudimentaire offert par les bois, les montagnes et les solitudes d'Écosse était avant tout l'occasion pour les premiers réformateurs de revenir à un christianisme primitif « gothique » fondamentalement sublime et dépouillé de toute idolâtrie. En effet, la pensée religieuse du poète ressort déjà assez clairement dans le premier livre de *L'Excursion*, où les montagnes du Nord sont désignées comme mères spirituelles de l'Errant :

Early had he learned
To reverence the volume that displays
The mystery, the life which cannot die;
But in the mountains did he "feel" his faith
All things, responsive to the writing, there
Breathed immortality, revolving life,
And greatness still revolving; infinite:
There littleness was not; the least of things
Seemed infinite; and there his spirit shaped
Her prospects, nor did he believe, —he "saw".
Sublime and comprehensive!
[...] thence he learned
In oft-recurring hours of sober thought
To look on Nature with a humble heart [...] (*Excursion* I ; pp. 46-7, vv. 197-241).

Wordsworth relate ici sa propre expérience empirique de la foi chrétienne par le biais d'un acte de conscience sublime alliant perception sensorielle et projection de l'imagination dans le paysage septentrional, en résultat de quoi « l'éternité des montagnes était perçue comme une image de l'éternité de l'être » (Wlecke, pp. 66-7).

b. L'apprentissage par le paysage

Similairement, l'apprentissage sensible de l'Errant se fit à partir de la topographie de sa région natale :

He, many an evening, to his distant home
In solitude returning, saw the hills
Grow larger in the darkness; all alone

Beheld the stars come out above his head,
And travelled through the wood, with no one near
To whom he might confess the things he saw.
So the foundations of his mind were laid.
In such communion, not from terror free,
While yet a child, and long before his time,
Had he perceived the presence and the power
Of greatness; and deep feelings had impressed
So vividly great objects that they lay
Upon his mind like substances, whose presence
Perplexed the bodily sense. (*Excursion I* ; p. 44, vv. 126-39)

Les premières impressions de l'enfance face à la nature sont ici décrites comme hautement sublimes, puisqu'elles impressionnent l'intellect et lui imposent très tôt l'humilité. On citera en parallèle l'épisode de navigation nocturne dans *Le Prélude* où le jeune William fait l'expérience de la culpabilité suite au « vol » d'une barque attachée à un saule. Témoin de la scène, un sombre piton rocheux vient alors subitement accaparer ses pensées et le plonger dans un état méditatif proche de la mélancolie (*Prelude I* ; pp. 118-20, vv. 357-400).⁵⁰² Ce que Wordsworth percevait comme l'éveil de l'esprit, voire de la conscience morale était également le point de départ vers un savoir d'ordre phénoménologique qui conférait au paysage une « littéralité inclusive ».⁵⁰³ La faculté imaginative du jeune Errant profita vraisemblablement du folklore régional, terreau, on le sait, très fertile, du génie poétique de Wordsworth :

Thus informed,
He had small need of books; for many a tale
Traditionary, round the mountains hung,
And many a legend, peopling the dark woods,
Nourished Imagination in her growth,
And gave the Mind that apprehensive power
By which she is made quick to recognise
The moral properties and scope of things. (*Excursion I* ; p. 45, vv. 163-9)

⁵⁰² Cf. Wlecke, pp. 125-6.

⁵⁰³ Cf. Jones, John, *The Egotistical Sublime*, pp. 81, 85.

De ce fait, la foison de légendes locales le dispensa de riches bibliothèques et le gratifia en abondance de cette « nourriture »⁵⁰⁴ de l'âme indispensable à l'éducation morale de l'enfant. Wordsworth reprend de toute évidence la théorie de l'éducation naturelle de Rousseau,⁵⁰⁵ particulièrement adverse à l'apprentissage livresque : « J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. »⁵⁰⁶ L'Errant éprouva ensuite les rudiments scientifiques directement à partir des éléments naturels qui l'entouraient : « While yet he lingered in the rudiments/Of science, and among her simplest laws,/His triangles—they were the stars of heaven,/The silent stars! Oft did he take delight/To measure the altitude of some tall crag/That is the eagle's birth-place, or some peak/Familiar with forgotten years [...] » (*Excursion* I ; p. 48, vv. 270-6). Partisan comme Rousseau d'une approche non-spéculative des lois de la nature, Wordsworth pousse la logique de son prédécesseur à l'extrême en proposant ici la plus élémentaire des leçons de géométrie.⁵⁰⁷ En effet, la pensée wordsworthienne sur l'éducation s'apparente à une interprétation quasi-littérale de la pédagogie rousseauiste et insiste sur la prévalence de l'environnement naturel dans l'apprentissage quel qu'il soit.

⁵⁰⁴ « [...] Dumb yearnings, hidden appetites, are ours,/And 'they must' have their food. Our childhood sits,/Our simple childhood, sits upon a throne/That hath more power than all the elements » (*Prelude* V, p. 236, vv. 506-9). Wordsworth suit manifestement la pensée de Rousseau qui explique « à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance [...] », cf. Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation* II ; éd. T. L'Aminot, F. et P. Richard. Paris : Bordas, 1992, p. 128.

⁵⁰⁵ Cf. « Rousseau and the Politics of Education », in Chandler, James K., *Wordsworth's Second Nature*, pp. 93-119.

⁵⁰⁶ Rousseau, Jean-Jacques, *Émile* IV, p. 378.

⁵⁰⁷ Cf. *ibid.* II, pp. 156-8 ; III, p. 199.

c. L'alter-ego wordsworthien

On relève alors de nombreux points communs entre l'Errant des Highlands et le Reclus de Grasmere, celui qui nous fait part dans *Le Prélude* de son éveil poétique, c'est-à-dire Wordsworth lui-même. Ce dernier nous confie même qu'étant donné sa constitution physique et son amour de la randonnée, il aurait été véritablement tenté par la vie de marchand itinérant pour laquelle opta l'Errant (*Excursion I* ; pp. 49-51, vv. 316-81).⁵⁰⁸ Wlecke n'hésite pas à parler d'alter ego en rapprochant les paysages respectifs de leur enfance : le district d'Athole et celui des lacs anglais (Wlecke, p. 62). De plus, l'Errant partageait avec Wordsworth un don naturel pour la poésie, qui resta toutefois à l'état embryonnaire : « Oh ! many are the Poets that are sown/By Nature; men endowed with highest gifts,/The vision and the faculty divine;/Yet wanting the accomplishment of verse » (*Excursion I* ; p. 42 , vv . 77-80). Fidèle à cette idée, Bate envisage ainsi l'Errant comme un Wordsworth naturel qui n'aurait pas lu, ni ne serait allé à Cambridge (Bate, p. 65). Fiction à part, l'Errant pourrait tout aussi être inspiré des camelots écossais avec qui, jeune, il se lia d'amitié à Hawkshead. Thomas William Thompson dénombre six rencontres possibles dont celle avec Thomas Wishert et David Moore, modèle présumé du « Packman » dans « The Ruined Cottage » (1798).⁵⁰⁹ Le souvenir de ces échanges justifierait donc partiellement l'émergence d'une conscience collective du Nord britannique dans l'œuvre de Wordsworth. On réalise par là qu'un lien affectif unissait la région des lacs anglais et

⁵⁰⁸ Cf. Wordsworth 2, p. 952 ou Fenwick, pp. 195-6. Loin d'être le candidat le plus crédible, l'Écossais John Wilson s'amuse pourtant dans ses *Recreations* à se comparer lui-même au personnage avant d'en faire le portrait (*Recreations 1*, pp. 266-79).

⁵⁰⁹ Cf. Thompson, Thomas, William, *Wordsworth's Hawkshead* ; éd. R. Woof. Londres : Oxford University Press, 1970, pp. 239-46.

l'Écosse, tout aussi fascinantes l'une que l'autre en raison des variantes qu'offraient leurs paysages respectifs.

2. *Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803* : « comme un sentiment de déjà-vu »

a. Appréciation du paysage

Le Nord britannique en tant qu'espace fraternel apparaît aussi bien dans la prose que dans les vers des Wordsworth, situant ainsi ces derniers dans la continuité d'une tradition touristique unioniste attestée par Grenier : « Late eighteenth-century visitors, who toured Scotland in a time when the Union was relatively new and relations between Scots and the English sometimes troubled, were particularly motivated to help create a sense of commonality between the two countries (Grenier, p. 7). En effet, on constate que Dorothy, à travers ses *Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803*, établit de nombreux parallèles entre l'Écosse, en particulier sa partie nord, et sa région natale du *Lake District* de la même manière que l'Errant fait remarquer à son compatriote le Solitaire la quasi gémellité qui rapproche le Nord anglais et les Highlands : « Compatriot, Friend, remote are Garry's hills/The streams far distant of your native glen;⁵¹⁰/Yet is their form and image here expressed/With brotherly resemblance » (*Excursion IV*, p. 136, vv. 550-3). Le tour écossais des Wordsworth était en effet animé d'un sentiment comparable, qui surgit pour la

⁵¹⁰ Le Garry est un affluent de la rivière Tummel dans le Perthshire, à ne pas confondre ici avec son homonyme du Lochaber. Il prend sa source au Loch Garry et descend vers le sud-est via Glen Garry et Killiecrankie.

première fois à la vue des monts du Cumberland depuis les hauteurs de Dumfries en Écosse, tout proche de la ferme de feu Robert Burns à Ellisland dans le village d'Auldirth. Dorothy valide alors l'existence d'une « connexion » panoramique⁵¹¹ unissant les deux « voisinages » du haut de leurs éminences respectives (Shairp, p. 9). Elle cite ensuite les vers du poète anglais Micheal Drayton (*Ibid.*) qui inspirèrent plus tard à Wordsworth son hommage « At the Grave of Burns, 1803 Seven Years after his Death » (1842—Wordsworth 1, pp. 587-90) dans lequel il se permet de former un lien d'amitié imaginaire avec Burns par l'intermédiaire des deux montagnes que sépare l'estuaire de Solway, le Skiddaw (Cumberland) et le Criffel (Galloway) : « Alas ! where'er the current tends,/Regret Pursues and with it blends,—/Huge Criffel's hoary top ascends/By Skiddaw seen,—/Neighbours we were, and loving friends/We might have been; » (Wordsworth 1 ; p. 588, vv. 37-42).⁵¹² Leur trajet nous amène ensuite directement sur les rives du Loch Lomond, où les voyageurs se trouvent saisis d'une impression de déjà vu : « We could have believed ourselves to be by the side of Ul[1]swater, at Glenriddon, or in some other of the inhabited retirements of that lake » (Shairp, p. 79). Dorothy partage d'ailleurs cette impression avec Coleridge, pour qui certaines perspectives du Loch Lomond rappellent à s'y méprendre Ullswater ainsi que le lac de Crommock (Hudson, p. 190). Des références au lac d'Ullswater resurgissent tout au

⁵¹¹ Cf. également l'excursion à Scawfell Pike restituée par Wordsworth dans une lettre de 1818 au révérend William Johnson de Grasmere : « From the top of Ash Course I beheld a prospect which would indeed have amply repaid me for a toilsome journey, if such it had been [...] I cannot describe— Still less I can tell you the glories of what we saw. Three views, each distinct in its kind, we saw at once the vale of Borrowdale, of Keswick, of Bassenthwaite—Skiddaw, Saddleback, Helvellyn [...] and still beyond, the Solway Frith [*sic*], and the Mountains of Scotland. Nearer to us on the other side, and below us were the Langdale Pikes—their own Vale below them,—Windermere—and, far beyond, after a long distance we saw Ingleborough in Yorkshire [...] The green Vale of Esk [...] and on we looked to the Mountains near the sea—Black Comb & others [...] Turning around we saw the Mountains of Wasdale in tumult ; and Great Gavel [...] » (*PW* 2, p. 365).

⁵¹² Ainsi répondit-il à D. S. Williamson le 27 juillet 1844 : « It gives me pleasure to learn that you approve of the manner in which I have coupled your loftiest and most conspicuous mountain with our own Skiddaw, as forming links of connection between Burns and myself » (*LWF* 3, p. 306).

long du journal de Dorothy, bien que les ressemblances avec ses homologues écossais ne soient pas toujours aussi frappantes.⁵¹³ Sur les bords du Loch Katrine, l'à-pic accidenté surplombant la dite « caverne du gobelin » suggère plus tard aux visiteurs le ravin des chutes du Lodore (Shairp, pp. 97-8). Le plus souvent, il arrive que des vues soient familières et évoquent quelques similarités, sans pour autant égaler la beauté de la région des lacs anglais : « We walked up the hill again, and, looking down the vale, had a fine view of the lake and islands, resembling the views down Windermere, though much less rich » (Shairp, p. 140). On est bien loin cependant de toute considération chauviniste vis-à-vis du paysage écossais, qui se trouve parfois représenté comme le prolongement du Nord anglais : « We had a delightful walk through fields, among copses, and by a river-side: we could have fancied ourselves in some part of the north of England unseen before, it was so much like it, and yet so different » (Shairp, p. 172). Cette confusion des sens n'en demeure pas moins mystérieuse aux yeux de l'excursionniste, qui, bien qu'elle saisisse les nuances du paysage calédonien, ne parvient pas à les rendre explicites par le langage, un peu comme si elle avait pénétré dans un mirage de la fée Morgane.

Une chose est sûre, Dorothy Wordsworth n'aurait eu, semble-t-il, aucun mal à s'acclimater aux latitudes supérieures des îles Britanniques. Pour preuve, alors qu'ils déambulent sur les bords du Loch Lomond dans la baie d'Aldochlay, Dorothy s'éprend d'une petite île habitée peu éloignée du rivage :

This was a place where we should have liked to have lived, and the only one we had seen near Loch Lomond. How delightful to have a little shed concealed under the branches of the fairy island! [...] I thought,

⁵¹³ Cf. Shairp, pp. 64, 78, 87, 123, 173, 217.

what a place for William! he might row himself over with twenty strokes of the oars, escaping from the business of the house, and as safe from intruders, with his boat anchored beside him, as if he had locked himself up in the strong tower of a castle. We were unwilling to leave this sweet spot; but it was so simple, and therefore so rememberable, that it seemed almost as if we could have carried it away with us. (Shairp, p. 66)

D'apparence similaire aux îlots du lac Windermere, le *crannog*⁵¹⁴ de Swan Isle semble tout à fait correspondre aux attentes domestiques de Dorothy, qui y voit une parfaite retraite d'écrivain pour son frère William, d'autant plus qu'elle se trouve située à la porte des Highlands, à seulement deux miles du village de Luss. Ceci étant dit, cet envoûtement passager ne remet pas en cause la centralité narrative de Dove Cottage dans l'œuvre complète de Dorothy.⁵¹⁵

b. Des personnages familiers issus d'une même communauté septentrionale

Les descriptions associatives de Dorothy s'appliquent parfois aux individus rencontrés lors du périple, comme c'est le cas avec le poète William Laidlaw de Yarrow, qui leur fut présenté par Sir Walter Scott. Voici donc ce qui est dit de son allure paysanne : « he was fond of reading, and well informed, but at first meeting as shy as any of our Grasmere lads, and not less rustic in his appearance » (Shairp, p. 266). Laidlaw faisait partie de cette classe de paysans poètes souvent rattachée au nord de l'Angleterre et tout particulièrement à l'Écosse ; chose explicable par le fait que la population écossaise était toujours depuis le XVI^{ème} siècle probablement la mieux instruite au monde.⁵¹⁶ Fidèle au mythe démocratique, Henry Shanks en fit lui-même le panthéon en 1881 dans *The Peasants Poets of*

⁵¹⁴ Du gaélique *crann*, signifiant « arbre ». Une île refuge, naturelle ou artificielle, aménagée dès le néolithique par les habitants des îles Britanniques.

⁵¹⁵ Cf. Cervelli, Kenneth R., *Dorothy's Wordsworth Ecology*, pp. 30, 39.

⁵¹⁶ Cf. Houston, Robert Allan, *Scottish Literacy and the Scottish Identity: Illiteracy and Society in Scotland and Northern England, 1600-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 2002.

Scotland,⁵¹⁷ avec à sa tête Robert Burns et James Hogg, fiers produits respectifs du monde agricole et pastoral.

De manière générale, on contemple dans le journal écossais de Dorothy la même vignette idéalisée des « gens du Nord » : « I was much pleased with the gift, which I shall preserve in memory of her kindness and simplicity of manners, and the Highland solitude where she lived. We took leave of the family with regret: they were handsome, healthy, and happy-looking people » (Shairp, pp. 94-5). Le cadeau en question est une plume d'aigle que Dorothy reçut de Mrs MacFarlane, leur hôte charitable pour l'espace d'une nuit avant la traversée du Loch Katrine. Tout ceci suggère évidemment qu'un espace commun impliquait une communauté plus ou moins homogène. Pourtant, ce fut à ce stade de l'itinéraire que l'auteur réalise avoir mis les pieds dans une nouvelle région, distincte par la singularité de l'habit et de l'habitat : [...] and afterwards it surprises me to remember how much alive I have been to the distinctions of dress, household arrangements, etc. etc., and what a spirit these little things give to wild, barren, or ordinary places (Shairp, p. 67). En définitive, l'Écosse pouvait de temps à autre paraître aux Wordsworth comme un autre « chez-eux » tout en restant une terre « d'ailleurs ».

3. Les portes du Nord sauvage

L'appel du Nord chez les lakistes correspond aussi bien évidemment à une certaine recherche d'exotisme sur le sol britannique. Pour commencer, c'est le froid et la nudité du

⁵¹⁷ Shanks, Henry, *The Peasant Poets of Scotland and Musing under the Beeches with Memoir and Portrait of the Author*. Bathgate : Laurence Gilbertson, 1881.

paysage qui frappent nos voyageurs lors de la traversée de la vallée de la Clyde : « [...] a gloomy sky and a cold blighting wind. It is a very beautiful district, yet there, as in all the other scenes of Scotland celebrated for their fertility, we found something which gave us a notion of barrenness, of what was not altogether genial » (Shairp, p. 48). Le froid et la désolation étaient néanmoins des obstacles surmontables pour tout amoureux du Nord en quête de perspectives grandioses, d'autant plus que les vertus salutaires du climat écossais se voyaient déjà vantées auprès des touristes anglais (Grenier, p. 97) : « However this may be, they are unwilling to allow it; for the landlady the next morning, when I said to her “You have a cold climate,” replied, “Ay, but it is *varra halesome*” » (Shairp, pp. 19-20).

Pour ce qui est du paysage, rares étaient alors les touristes associant Écosse et « scènes de fertilité ». En effet, ainsi que l'indique Grenier, il était plus fréquent en ce début de siècle d'apposer à de tels paysages une identité anglaise (Grenier, p. 95) qui ne tarde pas à se manifester dans la campagne du comté de Lanark :

The general face of the country near Hamilton is much in the ordinary English style; not very hilly, with hedgerows, corn fields, and stone houses. The Clyde is here an open river with low banks, and the country spreads out so wide that there is no appearance of a regular vale. Baroncleugh [Barncluith] is in a beautiful deep glen through which runs the river Avon, a stream that falls into the Clyde. The house stands very sweetly in complete retirement; it has its gardens and terraces one above another, with flights of steps between, box-trees and yew-trees cut in fantastic shapes, flower-borders and summer-houses; and, still below, apples and pears were hanging in abundance on the branches of large old trees, which grew intermingled with the natural wood, elms, beeches, etc., even to the water's edge. (Shairp, p. 46)

On en conclut que l'Écosse incarnait effectivement dans l'imaginaire anglais cet espace nord sauvage dont la domestication pittoresque entraînait inmanquablement une perte d'identité.

a. L'Écosse, ou l'attente du sublime

Par conséquent, ce sont souvent les attentes sublimes⁵¹⁸ de son époque dont nous fait part Dorothy lors de son périple. Elle dit par exemple au sujet de Glencoe avoir été préparée à des « images de terreur », en partie associées au souvenir historique d'un effroyable massacre⁵¹⁹ (Shairp, p. 172), qui ne furent pas au rendez-vous (Shairp, p. 178). Soixante ans plus tard, une jeune touriste victorienne du nom de Lucy Parker ne cache pas, elle aussi, sa déception dans *A Tour in Scotland in 1863* : « Arriving at the entrance of Glencoe, we found ourselves in want of the 'strange and awful fears' [...] » (Grenier, p. 83). Grenier nous informe que ce désappointement commença à se faire ressentir à partir des années 1790, où l'on parlera plus volontiers de tourisme que d'exploration : « They [travelers] reacted to expectations already created for them rather than to a fresh and unseen place. They were tourists, not explorers » (Grenier, p. 39). En cela, les *Recollections* de Dorothy documentent fidèlement les premières années du tourisme en Écosse. Le col de Killiecrankie ne fut, lui non plus, pas à la hauteur des attentes des Wordsworth : « The Pass did not, however, impress us with awe, or a sensation of difficulty or danger, according to our expectations [...] » (Shairp, p. 207), un exemple supplémentaire qui aurait tendance à

⁵¹⁸ Comme nous avons pu le voir, elle fut très vite confrontée dans la vallée de la Clyde à un paysage désolé, où le ciel sombre, le vent froid ainsi que l'absence d'arbres lui donnent un avant goût du sublime écossais. J'en appelle aux sections de Burke sur les couleurs ternes, la difficulté et la privation, toutes productrices du sublime (Burke II, xvi, p. 75 ; xii, p. 71 ; vi, p. 65).

⁵¹⁹ Il est vrai, selon Burke, que l'Histoire abonde de tragédies authentiques : « [...] there is no spectacle we so eagerly pursue, as that of some uncommon and grievous calamity; so that whether they are turned back to it in history, it always touches with delight » (Burke I, xiv, p. 43). L'expédition punitive menée le 13 février 1692 par un régiment de Campbell (celui-ci reçut même l'usuelle hospitalité des habitants avant de les exterminer, conformément à l'ordre royal) sur le clan Donald de Glencoe était encore vive dans les esprits en 1803.

démontrer que, conformément à l'opinion burkienne, l'attente du sublime est elle-même contraire à l'expérience de celui-ci.⁵²⁰

Ce fameux site de l'insurrection jacobite ramène cependant William à la célèbre bataille où furent défaits en 1689 les troupes gouvernementales du Général Hugh Mackay face aux Highlanders menés par John Graham, Vicomte de Dundee,⁵²¹ et sur laquelle il composa un sonnet⁵²²:

Six thousand veterans, practised in war's game,
Tried men, at Killicranky were arrayed
Against an equal host that wore the plaid,
Shepherds and herdsmen.—Like a whirlwind came
The Highlanders, the slaughter spread like flame [...]
Like conquest would the men of England see;
And her foes find a like inglorious grave. (Wordsworth 1 ; pp. 595-6, vv. 1-5, 12-4)

Tout comme Dorothy, celui-ci s'avoue nostalgique de la tradition militaire des Highlands transfigurée ici en une armée de pâtres,⁵²³ exemple typique de récupération du nationalisme écossais au service de la cause britannique contre la menace française.

Le pic sublime du tour est pourtant atteint durant la traversée de Glencoe, où Dorothy se pâme devant ce qui paraît être la chaîne du *Bidean nam Bian*, point culminant de l'ancien comté d'Argyll : « It seldom happens that mountains in a very clear air look exceedingly high, but these, though we could see the whole of them to their very summits, appeared to me more majestic in their own nakedness than our imaginations could have conceived them to be, had they been half hidden by clouds, yet showing some of their

⁵²⁰ Voir sa démonstration sur la « soudaineté » (Burke II, xviii, p. 76) et « la noirceur » dont voici un extrait : « When I say that this is owing to having the change made contrary to expectation; I do not mean solely, when the *mind* expects » (Burke IV, xvii, p. 133).

⁵²¹ Cf. également « Descriptive Sketches », où Wordsworth l'invoque au milieu des Alpes (1793—*Wordsworth* 1 ; p. 906, vv. 359, 366).

⁵²² « Sonnet, in the Pass of Killicranky » (1807—*Wordsworth* 1, pp. 595-6).

⁵²³ Ceci préfigure le personnage d'Oswald dans *L'Excursion* VII ; p. 241-6, vv. 706-890.

highest pinnacles » (Shairp, pp. 173-4). Quoi de plus naturel pour Dorothy, qui, rappelons-le, n'avait pas encore vu les Alpes suisses (1820), que de ressasser l'imaginaire miltonien avec une description de Satan,⁵²⁴ sans doute par imitation de Burke (Burke II, iv, pp. 57-8).

b. Vers une nouvelle expérience esthétique

Les excursionnistes trouvent cependant leur bonheur depuis l'élévation sud de l'île d'Inchtavanach ou « l'île au moine »⁵²⁵: « We had not climbed far before we were stopped by a sudden burst of prospect, so singular and beautiful that it was like a flash of images from another world » (Shairp, p. 72). On observe déjà une confluence lexicale du beau et du sublime suggérée par cette « soudaine » irruption panoramique, elle-même traduite par ce « flash d'images d'une autre monde ». Néanmoins, le tableau dépeint dans les trois pages suivantes a tout d'une épiphanie sublime avec ses jeux de lumières, ses brumes mystérieuses et ses ombres nuageuses. Une idée d'infini est également attribuée aussi bien aux lacs qu'aux collines environnantes. Cette scène dépaysante n'a vraisemblablement rien de familier pour Dorothy, qui l'associe bientôt à une vision outre-atlantique : « What I had heard of Loch Lomond, or any other place in Great Britain, had given me no idea of anything like what we beheld: it was an outlandish scene—we might have believed ourselves in North America » (Shairp, p. 73). Cette vision, au départ « singulière », vire ensuite au merveilleux lorsque certaines illusions d'optique s'invitent dans le décor :

⁵²⁴ « His stature reached the sky [...] » (Milton, John, *Paradise Lost* IV ; p. 113, v. 988).

⁵²⁵ Les îles lacustres du Nord semblent avoir attiré de nombreux religieux, à l'image ici du missionnaire Saint Kessog, saint patron de l'Écosse avant Saint André. On pense également à Saint Herbert de Derwentwater qui donna son nom à l'île principale du lac cumbrien.

Right before us, on the flat island mentioned before, were several small single trees or shrubs, growing at different distances from each other, close to the shore, but some optical delusion had detached them from the land on which they stood, and they had the appearance of so many little vessels sailing along the coast of it. I mention the circumstance, because, with the ghostly image of Dumbarton Castle, and the ambiguous ruin on the small island, it was much in the character of the scene, which was throughout magical and enchanting. (Shairp, p. 74)

La diversité du paysage et des sensations qu'il procure rend même difficile une interprétation esthétique univoque, dans la mesure où le beau côtoie à la fois le pittoresque et le sublime : « The whole was indeed a strange mixture of soothing and restless images, of images inviting to rest, and others hurrying the fancy away into an activity still more pleasing than repose. Yet, intricate and homeless, that is, without lasting abiding-place for the mind, as the prospect was, there was no perplexity » (Shairp, p.75). On voit alors émerger à travers ces contrastes une sorte de convention qualifiable de romantique, soit une nouvelle cohérence esthétique alliant le beau au sublime et faisant du Loch Lomond un haut-lieu du mouvement. Dans ses « Remarks on the scenery of the Highlands », John Wilson s'arrête sur la nature unique du Lomond qu'il va jusqu'à surnommer « la reine » des lochs et défend ce dernier de toute ressemblance avec les grands lacs nord-américains.⁵²⁶ Il explicite alors sur cette particularité esthétique tout en nuances que nous venons de qualifier de romantique :

He who has studied, and understood, and felt all Loch Lomond, will be prepared at once to enjoy any other fine lake he looks on; nor will he admire nor love it the less, though its chief character should consist in what forms but one part of that of the Wonder in which all kinds of beauty and sublimity are combined. (*Recreations 2*, p. 418)

⁵²⁶ L'impression exotique de Dorothy évoquée plus tôt peut prendre une connotation négative si on la rapporte aux observations de son frère sur les grands lacs étrangers dans *A Guide*, y compris le Loch Lomond : « But, who ever travelled along the banks of Loch-Lomond, variegated as the lower part is by islands, without feeling that a speedier termination of the long vista of blank water would be acceptable; and without wishing for an interposition of green meadows, trees, and cottages, and a sparkling stream to run by his side? In fact, a notion, of grandeur, as connected with magnitude, has seduced persons of taste into a general mistake upon this subject » (*Guide*, pp. 16-7).

Il nous en revient cependant de décider si oui ou non, l'utilisation du substantif « merveilleux » pourrait ici renvoyer à une prise de conscience esthétique dite « romantique ». On remarquera aussi que la plupart des extases visuelles dont nous fait part Dorothy sont le fruit de la surprise, comme c'est le cas à Portnacroish, un petit village surplombant le Loch Laich : « [...] looking down the loch to the sea through a long vista of hills and mountains, we beheld one of the most delightful prospects that, even when we dream of fairer worlds than this, it is possible for us to conceive in our hearts » (Shairp, p. 159). L'aspect rêvé du spectacle repose surtout sur ces îles lointaines et verdoyantes qui, sous un ciel clair, évoquent aux Wordsworth la vision orientale de Mirzah⁵²⁷ et donnent une réalité géographique aux mythiques îles Fortunées (*Ibid.*).

c. Appréciation des chutes d'eau écossaises

Quant aux chutes d'eau calédoniennes, ce sont celles de la Clyde qui font la plus forte impression sur Dorothy, faisant ici face à la majestueuse Cora Linn⁵²⁸: « I was much affected by the first view of it. The majesty and strength of the water, for I had never before seen so large a cataract, struck me with astonishment, which died away, giving place to more delightful feelings [...] » (Shairp, p. 36). On notera que l'instant sublime est ici lié à la nouveauté et s'estompe aussitôt pour laisser la place à un plaisir contemplatif. Elle fut

⁵²⁷ La célèbre allégorie de Joseph Addison fut publiée pour la première fois le 1^{er} septembre 1711 : «The Islands,” said he, “that lie so fresh and green before thee, and with which the whole Face of the Ocean appears spotted as far as thou canst see, are more in Number than the Sands on the Sea-shore; there are Myriads of Islands behind those which thou here discoverest, reaching further than thine eye or even thine Imagination can extend itself [...] every Island is a Paradise accommodated to its respective Inhabitants.”» Cf. Addison, Joseph, « The Vision of Mirzah », in *The Spectator* [n°159], with illustrative notes: to which are prefixed, the lives of authors: comprehending, Addison, Steele, Parnell, Hughes, Buegel, Eusden, Tickell, and Pope: with critical remarks about their writings ; éd. R. Bisset. Londres : J. S. Jordan, 1794, vol. 3, p. 171.

⁵²⁸ « Chute d'eau » en gaélique.

également séduite par le charme pittoresque des cascades de Stonebyres : « [...] the Fall of Stonebyres, another of the falls of the Clyde, which I had not heard spoken of; therefore it gave me the more pleasure [...] It has not the imposing majesty of Cora Linn; but it has the advantage of being left to itself, a grand solitude in the heart of a populous country » (Shairp, p. 43). Encore une fois, la découverte de ces monuments naturels, jusqu'alors inconnus du voyageur, lui procure plus facilement satisfaction.

Concernant les Highlands, seules les chutes de Monness font l'objet d'une réelle description : « They tumble from a great height, and are indeed very beautiful falls, and we could have sate with pleasure the whole morning beside the cool basin in which the waters rest, surrounded by high rocks and overhanging trees » (Shairp, p. 194). Les chutes d'eau constituent, il est vrai, un motif typique du paysage « romantique » écossais et n'atteignent jamais sous la plume de Dorothy des proportions proprement sublimes. En fin de compte, celles-ci sont tout au plus décrites comme « majestueuses », « grandioses » ou tout simplement « belles », s'agissant paradoxalement d'une cataracte des Highlands sauvages. Coleridge fut plus chanceux dans son itinéraire et rencontra la plus sublime des cataractes au fond du Glen Nevis (Hudson, p. 208), avant de découvrir les chutes de Foyers (Lochness), aujourd'hui considérablement amoindries, qu'il restitue ici dans leur grandeur d'antan :

Though the feeling of disappointment lingered awhile, the fall at length grew into sublimity and its own dimension [...] The plumage of the fall, the puffs of smoke in every direction from the bed of plummy flow, the restless network of waves on its pool; the vase like shape of the fracture out of which it comes, as if one side of a huge vase had been chipped out, and this stream flowed out at the rim [...] Then the stones, and trees and uprooted trees, and half uprooted, and roots of trees—one set of these formed half a cavern, and a huge root and arched door way to it. Altogether it is no doubt a glorious scene. (Hudson, pp. 213-4)

Notons que les chutes d'eau inspirèrent à Coleridge plusieurs métaphores animales avec pour référents ours blancs et moutons, rappelant tous deux l'écume des eaux

tumultueuses (Hudson, pp. 161, 214). On trouve aussi réunis les adjectifs « sublime » et « glorieux », peu communs jusqu'à présent. Si l'on prend en compte le vocabulaire religieux, que ce soit dans les textes ou les fresques, « glorieux » aurait tendance à surpasser le terme « majestueux », étant donné que celui-ci s'applique généralement à quelque chose de divin, d'extraterrestre et donc à même d'inspirer l'émoi sublime. L'évolution romantique de l'adjectif lui donna en français le sens de « plein de splendeur, somptueux, magnifique », probablement d'après son doublet anglais « glorious ». ⁵²⁹

Assez significativement, Burke en tira la même connotation en termes de « pouvoir », de « magnificence » et de « lumière » (Burke II, v, xiii, xiv ; pp. 60, 72-3, 73-4). Coleridge, contrairement à Dorothy, se montre très pointilleux sur le choix des épithètes descriptifs, ce qui l'amène à couper court à une conversation entamée avec un touriste à Cora Linn : «“Yes, sir,” says Coleridge, “it is a majestic waterfall.” “Sublime and beautiful,” replied his friend. Poor Coleridge could make no answer, and, not very desirous to continue the conversation, came to us and related the story, laughing heartily » (Shairp, p. 37). D'après Dorothy, lui et Wordsworth se seraient entretenus la veille sur la terminologie esthétique et ses nuances, qui, on doit le reconnaître, jouaient un rôle très important dans les récits de voyages de l'époque. On citera au passage la définition respective des adjectifs « grandiose » et « majestueux », bien entendu inférieures au degré sublime dans la terminologie coleridgienne : « [w]hen the parts are numerous and impressive and are predominate, so as to prevent or greatly lessen the attention to the whole, there results the grand [...] », tandis que : « [w]here the impression of the whole, i. e. the sense of unity,

⁵²⁹ Rey, Alain (dir.), Tomi, Marianne, Tanet, Cantal, Hordé Tristan, *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert, 1993, tome 1, pp. 893-4.

predominates, so as to abstract the mind from the parts—the majestic. »⁵³⁰ Enfin : « Where neither whole nor parts, but unity, as boundless or endless allness—the Sublime [...] », contrairement au beau : « [w]hen the whole and the parts are seen at once, as mutually producing and explaining each other [...] Where the perfection of form is combined with pleasurable in the sensations [...] »,⁵³¹ deux notions indispensables à tout voyageur souhaitant apprécier avec justesse les chutes d'eau d'un point de vue esthétique romantique.⁵³²

d. Observations sur les antiquités d'Écosse

Rappelons que les lakistes partageaient une passion pour les vieilles pierres, qui justifie leur halte au domaine de Lord Douglas, où, surplombant la rivière Clyde, s'élèvent toujours les nobles ruines du château de Bothwell. Malheureusement, ce dernier avait perdu de son antique éminence en raison du manoir familial des Douglas qui lui était juxtaposé, et en partie à cause des parterres floraux ayant envahi ses murs : « [...] it has forfeited in some degree its independent majesty, and becomes a tributary to the mansion; its solitude being interrupted, it has no longer the same command over the mind in sending it back into past times [...] » (Shairp, p. 50). Les visiteurs se consolent toutefois en portant leur regard sur la rive opposée, où se tenaient les vestiges de ce que fut le prieuré de Blantyre⁵³³ : « Nothing can be more beautiful than the little remnants of this holy place [...]

⁵³⁰ Coleridge, Samuel Taylor, *Letters, Conversations and Recollections of S. T. Coleridge* ; éd. T. Allsop. Londres : Edward Moxon, 1836, vol. 1, p. 198.

⁵³¹ *Ibid.*, pp. 199, 197-8.

⁵³² Cf. Le Scanff, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, pp. 74-8.

⁵³³ Coleridge est tout aussi élogieux envers ses ruines : « Over the Clyde the more perfectly impressive Abbey of Ballantyre [Blantyre Priory] » (Hudson, p. 188).

It can scarcely be conceived what a grace the castle and priory impart to each other [...] »
(Shairp, pp. 50-1). C'est finalement la Clyde qui conservait au mieux la grandeur historique
des lieux (Shairp, p. 50), raison pour laquelle Wordsworth la proclame « seigneur du val »
dans son poème commémoratif de William Wallace, composé aux pieds des chutes de Cora
en 1814.⁵³⁴

Une des plus grandes curiosités du tour restera peut-être cette pile mégalithique qui
plonge Dorothy dans une agréable perplexité relative à sa prétendue fonction religieuse :

The most remarkable object we saw was a huge single stone, I believe three or four times the size of Bowder Stone. The top of it, which on one side was sloping like the roof of a house, was covered with heather [...] How came it hither? Had then that obscurity and unaccountableness, that mystery of power which is about it, any influence over the first persons who resorted hither for worship? [...] The lake is in front of the perpendicular wall, and behind, at some distance, and totally detached from it, is the continuation of the ridge of mountains which forms the vale of Loch Lomond—a magnificent temple, of which this spot is a noble Sanctum Sanctorum. (Shairp, pp. 225-6)

On apprend effectivement qu'un pasteur d'Arrochar venait y célébrer un service
tous les trois mois. Coleridge nous fournit le nom de ce temple naturel : « the Bull Stone »
(Hudson, p. 196) ou *Clach Nan Tarbh*, apparemment inauguré par le Révérend Peter
Proudfoot en septembre 1826.⁵³⁵ Le fait est qu'il ne prit ses fonctions à la paroisse
d'Arrochar qu'en mai 1817, soit quatorze ans avant la visite de Dorothy Wordsworth et de
Coleridge, qui relève la même tradition. Doit-on en conclure que son prédécesseur John
Gillespie pratiquait déjà ce genre de « cérémonie sauvage », bien que les annales ne le
confirment en rien ? Ceci dit, le commentaire de Dorothy peut tout aussi bien renvoyer à
d'anciens rites païens. Aujourd'hui plus communément appelé « The Pulpit Rock », ce
mégalithe originellement lié à la légende d'un combat entre deux taureaux constituait

⁵³⁴ « Composed at Cora Linn in Sight of Wallace's Towers » (*Wordsworth 2*, pp. 290-2).

⁵³⁵ Cf. Burke, Edmund, *The Annual Register, or, A View of the History, Politics, and Literature of the Year 1826*. Londres : Baldwin, Cradock, Joy, 1827, p. 143.

probablement dans les temps anciens un signal limitrophe entre deux royaumes rivaux, à l'instar de la Pierre des Bretons ou *Clach nam Breatann*. Située à Glen Falloch au nord du Loch Lomond, celle-ci marquait l'ancienne frontière du royaume brittonique médiéval de Strahclyde-Cumbria⁵³⁶, qui jadis unissait le Nord anglais et le sud de l'Écosse : Le Vieux Nord ou *Yr Hen Ogledd* en gallois.⁵³⁷ Mais quand bien même cet ancien lien fraternel entre les deux régions ressurgirait dans l'œuvre lakiste, l'Écosse n'en restait pas moins une destination exotique à l'intérieur du Royaume-Uni où l'expérience d'altérité était bien sûr recherchée.

4. L'Écosse à l'époque romantique : cet exotique voisin

a. Un peuple de « va-nu-pieds »

Le mémoire de Dorothy regorge aussi de portaits richement exotiques qui contribuèrent à la création d'une spécificité écossaise dans l'imaginaire romantique britannique de l'époque. La première rencontre de natifs marchant pieds nus dans la vallée du Nith instaura probablement très vite en ce début de voyage un climat de dépaysement : « We walked up the hill, met two well-dressed travellers, the woman barefoot. Our little lads before they had gone far were joined by some half-dozen of their companions, all without shoes and stockings⁵³⁸ » (Shairp, p. 15). Dorothy confirme ici ce que beaucoup de compatriotes considéraient probablement comme un mythe, au lieu d'une pratique

⁵³⁶ Cf. Koch, pp. 514-6.

⁵³⁷ Cf. Koch, pp. 902-4.

⁵³⁸ Reprenant la formule redondante du héros de Tobias Smollett : « without shoes or stockings », que ce soit au sujet des Indiens Miamis, des domestiques de l'East Lothian ou des Gaëls écossais. Cf. Smollett, Tobias, *Humphry Clinker* ; éd. H. Bloom. Londres : Penguin Books, 2012, pp. 226, 257, 284.

courante chez les femmes et les enfants d'Écosse (*Journey*, p. 51). Pour sa part, Coleridge réagit à ce spectacle de pauvreté avec un dégoût prononcé : « Say what you will, “the naked feet” is disgusting more so in Scotland than in Germany [...] In Scotland cabin gowns, white petticoat, all tawdry fine, and naked legs, and naked splaid-feet, and gouty ancles » (Hudson, p.181). Outre une atteinte à la féminité bourgeoise, les va-nu-pieds écossais reflétaient au début du XIX^{ème} siècle la réelle pauvreté d'une population souvent taxée d'indolence par l'opinion anglaise (Grenier, pp. 26-7).

Quant à l'accoutrement sauvage de ces polissons de Wanlockhead, il ne pouvait produire un effet plus bucolique : « one carried a fishing-rod, and the hats of all were braided with honeysuckles; they ran after one another as wanton as the wind. I cannot express what a character of beauty those few honeysuckles in the hats of the three boys gave to the place: what bower could they have come from? » (Shairp, p. 15) ; *bower*⁵³⁹renvoyant clairement dans le cas présent à une retraite sylvestre, et non à un boudoir. William fit aussi à Lanark la rencontre fortuite d'un jeune va-nu-pieds qui lui laissa une impression idyllique similaire :

After he had left us he had taken a wrong road, and while looking about to set himself right had met with a barefooted boy, who said he would go with him. The little fellow carried him by a wild path to the upper of the Falls, the Boniton Linn [...] William's guide was a pretty boy, and he was exceedingly pleased with him [...] William lost him, and looking about, saw his pretty figure in a sort of natural niche fitted for a statue, from which the boy jumped out laughing, delighted with the success of his trick. William told us a great deal about him [...] Having no change, he gave the boy sixpence, which was certainly, if he had formed any expectations at all, far beyond them; but he received it with the utmost indifference, without any remark of surprise or pleasure; most likely he did not know how many halfpence he could get for it, and twopence would have pleased him more. (Shairp, pp. 33-4)

Le frère de Dorothy est donc amplement récompensé par son excursion tardive, profitant du crépuscule et de la connaissance d'un jeune natif tout à fait habitué à ce genre

⁵³⁹ Cf. « bower, n.1. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 09/03/15 à 19:53).

de prestation touristique. On mentionnera pour finir ce « berger au livre » très proche du paysan sagace hautement considéré par les romantiques : « Passed by a shepherd, who was sitting upon the ground, reading, with the book on his knee, screened from the wind by his plaid, while a flock of sheep were feeding near him among the rushes and coarse grass » (Shairp, p. 23). Notons que seul le plaid distingue le berger de son homologue du Cumberland, une vignette incontournable pour des voyageurs particulièrement désireux de valider un idéal pastoral dans l'ensemble du territoire nord-britannique.

b. Rencontre avec les Highlanders

La description suivante effectuée sur les eaux du Loch Lomond aurait très bien pu, elle aussi, se prêter à un exercice poétique de la part de William. Il s'agit du jeune assistant maladroit de leur batelier, originaire de l'île de Skye : [...] he could not speak a word of English, and sang a plaintive Gaelic air in a low tone while he plied his oar » (Shairp, p. 83). Mais comme l'on pouvait s'y attendre, le portrait le plus sensationnel reste celui du fier Highlander, éternel emblème de l'Écosse : « He was a complete Highlander in dress, figure, and face, and a very fine-looking man, hardy and vigorous, though past his prime. While he stood waiting for us in his bonnet and plaid, which never look more graceful than on horseback, I forgot our errand, and only felt glad that we were in the Highlands » (Shairp, p. 87). Rencontré aux abords du Loch Katrine, sa prestance leur fait alors oublier la longue marche qui les attend pour atteindre la rive opposée du lac en longeant son rivage. L'ébahissement de Dorothy évolue plus tard en une analogie ethnographique : « We were astonished at the sagacity with which our Highlander discovered the track, where often no track was visible to us, and scarcely even when he pointed it out. It reminded us of what we

read of the Hottentots and other savages » (Shairp, p. 228). Il est fait ici allusion à un passage des *Voyages* (1801-4) de Sir John Barrow en Afrique du Sud :

In a country where there is little variety of surface, where no beaten roads exist, and hill after hill occurs nearly alike, it would be no easy matter for a stranger to return upon the same track for a continuance of twenty or thirty miles which he had but once before gone over, and that in the night. A Dutch peasant, though sufficiently expert at this sort of service, always depends more upon his Hottentot than himself.⁵⁴⁰

Réduit ici à la fonction de guide aborigène, rappelons que la figure du Highlander n'avait pas encore atteint à cette époque la dimension chevaleresque que Sir Walter Scott voulut bien lui donner, d'où ce commentaire de Dorothy, reflétant plutôt une certaine morgue ethnocentrique quoique mitigée par la stupéfaction. Quand bien même l'auteur tiendrait son guide pour l'archétype du bon sauvage, le qualificatif d'« Hottentot » dans une utilisation antérieure relève plutôt d'un regard péjoratif imbu d'anglocentrisme johnsonien (*Journey*, p. 51). Il est question d'un tableau domestique peu flatteur,⁵⁴¹ la demeure de leur batelier à Loch Lomond : « [...] but within I never saw anything so miserable from dirt, and dirt alone: it reminded one of the house of a decayed weaver in the suburbs of a large town, with a sickly wife and a large family; but William says it was far worse, that it was quite Hottentotish » (Shairp, p. 81). On est alors bien loin de la pauvreté pittoresque progressivement associée aux *crofters* dans la littérature touristique du XIX^{ème} siècle (Grenier, pp. 203-5).

⁵⁴⁰ Barrow, John, Sir, *An Account of Travels Into the Interior of Southern Africa, in the Years 1797 and 1798* [...]. Londres : T. Cadell Jr. & W. Davies, 1801, vol. 1, p. 270.

⁵⁴¹ Coleridge, lors de ses pérégrinations à travers les monts cumbriens, fut pourtant témoin de la même scène de désolation : « I reached the narrow vale, and the single House nested in ashes and sycamores. I entered to claim the universal hospitality of this county; but instead of the life and comfort usual in these lonely houses I saw dirt and every appearance of misery—a pale woman sitting by a peat fire » (Hudson, p. 105) ; ce qui n'empêcha pas la pauvre femme de céder à Coleridge une part de sa maigre pitance : du vieux pain noir et un bol de lait.

D'un autre côté, l'Écosse septentrionale connaissait, elle aussi, le déclin pastoral propre au Vieux Nord, artistement dramatisé dans le passage suivant :

The Highlander made a pause, saying, "This place is much changed since I was here twenty years ago." He told us that the heap of stones had been a hut where a family was then living, who had their winter habitation in the valley, and brought their goats thither in the summer to feed on the mountains, and that they were used to gather them together at night and morning to be milked close to the door, which was the reason why the grass was yet so green near the stones. It was affecting in that solitude to meet with this memorial of manners passed away; we looked about for some other traces of humanity, but nothing else could we find in that place. (Shairp, p. 228)

Quoi qu'il en fût, les Highlands demeuraient pour William Wordsworth un espace littéraire en devenir, ce pourquoi il suggéra en 1815 à Robert Pearse Gillies de composer sur le sujet : « You advert in your notes to certain stores of Highland character, incident, and manners, which have been but slightly touched upon. Would it not be well to collect these as materials for a poetic story, which, if you would set yourself to work in good earnest, I am confident you could execute with effect? » (*LWF* 2, p. 51). Wordsworth semblait réagir aux notes⁵⁴² que Gillies fournit dans son poème « Wallace, a Fragment » (1813). Il est d'autant plus vrai que les Wordsworth n'ont jamais renié leur admiration pour l'Écosse et sa tradition littéraire en particulier.

5. Un pèlerinage littéraire

William reconnaît d'ailleurs sa dette envers le Nord dans une lettre à Allan Cunningham, maître d'ouvrage du sculpteur Francis Chantrey, le 23 novembre 1823 :

⁵⁴² Gillies, Robert Pearse, *Childe Alarique, a Poet's Reverie with Other Poems*. Édimbourg : James Ballantyne & Co., 1814, pp. 108-9, 125-32.

Do not say I ought to have been a Scotchman. Tear me not from the country of Chaucer, Spenser, Shakespeare, and Milton; yet I own that since the days of childhood, [...] I have been indebted to the North for more than I shall ever be able to acknowledge. Thomson, Mickle, Armstrong, Leyden, yourself, Irving (a poet in spirit), and I may add Sir Walter Scott were all Borderers. If they did not drink the water, they breathed at least the air of the two countries. (*LWF* 2, p. 209-10)

The Clerke of Oxenforde (Shairp, p. 22), *The Fairy Queen* (Shairp, p. 133) ainsi que *Paradise Lost* (Shairp, p. 174) comptent effectivement parmi les œuvres anglaises incontournables citées dans le récit de Dorothy. Par ailleurs, le souvenir qu'elle garde de sa nuitée dans l'humble chaumière du passeur de Loch Katrine ne manque pas d'évoquer l'atmosphère féerique de la poésie spenserienne et autres romans de chevalerie (Shairp, p. 105). Il semblerait alors que la sœur de William parle au nom des lakistes quand elle dit regretter cette affinité pathétique particulière que la poésie médiévale entretenait jadis avec l'environnement naturel⁵⁴³: « [...] and yet if one may judge from the writings of Chaucer and from the old romances, more interesting passions were connected with natural objects in the days of chivalry than now, though going in search of scenery, as it is called, had not then been thought of » (Shairp, p. 51). En effet, la représentation romantique de la nature offre bien plus qu'un simple tableau pittoresque, puisqu'elle se prête également à l'effusion sentimentale.

a. L'ombre d'Ossian

On retrouve notamment ce paysage sentimental dans les chants du mythique barde calédonien Ossian dont le « traducteur » James Macpherson, hormis le succès de ses adaptations, s'attira la défaveur, voire l'hostilité de beaucoup d'intellectuels britanniques,

⁵⁴³ Cf. Moorman, Frederic William, *The Interpretation of Nature in English Poetry from Beowulf to Shakespeare*. New York : AMS Press, 1905.

Samuel Johnson en tête. Ceci expliquerait pourquoi Wordsworth ne l'aurait pas inclus, lui et les Highlands, dans sa précédente reconnaissance de dette littéraire.⁵⁴⁴ Wordsworth s'aligne d'ailleurs sur la censure générale et réfute lui-même l'authenticité des *Poèmes d'Ossian* à partir de son expérience de montagnard dans son essai supplémentaire à la préface de la seconde édition des *Poems* (1815) : « Having had the good fortune to be born and reared in a mountainous Country [...] From what I saw with my own eyes, I knew that the imagery was spurious » (Wordsworth 2, p. 941). Il fait d'ailleurs appel à ses souvenirs du tour écossais de 1803 (Shairp, pp. 156, 159) afin de discréditer le style épique de Macpherson, qui choisit, mal avisé semble-t-il, les collines de Morven pour faire dévaler les chars de ses guerriers : « Of Morven, which, if one may judge from its appearance at the distance of a few miles, contains scarcely an acre of ground sufficiently accomodating for a sledge to be trailed along its surface » (Wordsworth 2, p. 941). Dans « Written in a Blank Leaf of Macpherson's Ossian » (1827) composé en 1824, l'auteur adresse un ultimatum posthume au faussaire écossais, si ce n'est plutôt au barde lui-même et à ses défenseurs : « Spirit of Ossian! if imbound/In language you mayest yet be found,/[...] Let Truth, stern arbitress of all,/Interpret that Original,/And for presumptuous wrongs atone ;/Authentic words be given, or none ! (Wordsworth 2 ; p. 761, vv. 17-30).

Cependant, il admet en privé dans une lettre à E. H. Barker datant du 23 avril 1829 que ses deux poèmes intitulés « Glen Almain; Or, The Narrow Glen » (1807) et « Effusion in the Pleasure-Ground on the Banks of the Bran, near Dunkeld » (1827) prouvent d'une

⁵⁴⁴ Cf. Moore, John Robert, « Wordsworth's Unacknowledged Debt to Macpherson's Ossian », in *PMLA* ; vol. 40 (juin 1925), pp. 362-78.

certaine manière sa reconnaissance envers le médiateur ossianique : « I consider myself much indebted to Macpherson, as having made the English public acquainted with the traditions concerning Ossian and his age. Nor would I withhold from him the praise of having preserved many fragments of Gaelic poetry, which without his attention to the subject might perhaps have perished » (*LWF* 2, p. 366). Notons qu'il ne salue ici que le devoir de mémoire rempli par Macpherson et non l'influence ossianique sur la nouvelle littérature britannique (Wordsworth 2, p. 942). Quelqu'un pourrait assez justement reprocher à Wordsworth son manque de lucidité critique ainsi que son enfermement dans une sorte de déni collectif à ce sujet. Quant à Coleridge, dont la dette auprès de Macpherson n'est, elle aussi, plus à démontrer,⁵⁴⁵ son itinéraire le mena à travers Fiona Glen, traduit dans son journal par « Glen de Fingal » (Hudson, p. 197), où il aperçut la résidence du défunt Macpherson, Belleville House à Alvie.

b. Sur les traces de Burns

La révérence aux poètes des Basses-Terres se révèle moins problématique, à l'image de l'admiration sans faille des Wordsworth envers le fils préféré de l'Écosse, Robert Burns. Suivant de près son décès prématuré en 1796, les impressions de Dorothy constituent aujourd'hui un témoignage de grande valeur dans la perspective du tourisme littéraire, qui fit de feu Burns une sorte de Shakespeare écossais.⁵⁴⁶ La découverte de sa poésie remontait à 1787, lorsqu'on son amie d'enfance Jane Pollard lui transcrit dans une lettre plusieurs

⁵⁴⁵ Cf. Dunn, John J., « Coleridge's Debt to Macpherson's Ossian », in *Studies in Scottish Literature* ; vol. 7, n°1 (janvier 1969), pp. 76-89.

⁵⁴⁶ Cf. « Cradles of Genius » (chap. 2), in Watson, Nicola J., *The Literary Tourist*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2008, pp. 56-89. Le chapitre débouche sur une étude comparative des sites touristiques dédiés aux deux grands bardes britanniques.

poèmes de Burns extraits de son premier recueil, *The Kilmarnock Volume*⁵⁴⁷(1786), dont « To a Louse » et « To a Mountain Daisy ». Son frère William les avait déjà lus, probablement l'été de leur publication (Wu 1, p. 23), et lui promit de lui procurer le recueil. On peut donc dire que les Wordsworth suivaient la carrière de Burns depuis ses débuts, William avait alors 17 ans et Dorothy 16 (*LWF* 1, pp. 5-6). Le tour de 1803 avait en effet tout d'un pèlerinage en l'honneur du poète écossais, dont la première halte fut bien sûr effectuée sur la tombe du défunt au cimetière de Saint Michael à Dumfries (Shairp, pp. 5-6).⁵⁴⁸ Dorothy remarque l'absence de pierre tombale et fait état d'une collecte en cours pour la construction d'un monument funéraire, tout en se récitant à elle-même le dernier poème du recueil de Kilmarnock « A Bard's Epitaph » (Shairp, pp. 5-6). Les dépouilles de Burns ainsi que celles de ses fils ne seront pourtant transférées qu'en 1815 dans le mausolée familial financé par les dons publics. William n'approuvait en rien cette initiative qui dénotait pour lui une attitude hypocrite de la part des gens de Dumfries :

It is worse than ridiculous to see the people of Dumfries coming forward with their pompous mausoleum, they who persecuted and reviled him with such low-minded malignity. Burns might have said to that town when he was dying, "Ingrata—non possidebis ossa mea !" ⁵⁴⁹ On this and a thousand other accounts his monument ought to have been placed in or near to Edinburgh. (*LWF* 2, p. 88)

Il est probablement fait ici allusion à l'opprobre dont souffrit Burns pendant les dernières années de sa vie⁵⁵⁰ où il s'aliéna nombreux de ses amis, notamment à cause de ses excès d'amertume et autres inconvenances, souvent mêlés à l'alcool lors de réunions

⁵⁴⁷ Burns, Robert, *Poems, Chiefly in the Scottish Dialect*. Kilmarnock : John Wilson, 1786.

⁵⁴⁸ Cf. Watson, Nicola J., *The Literary Tourist*, pp. 69- 70.

⁵⁴⁹ Littéralement : « [ville] Ingrate, mes os tu ne détiendras pas ! ».

⁵⁵⁰ La notice nécrologique largement publiée de George Thomson insinue que le poète mourut d'alcoolisme, alors que celui-ci succomba très probablement d'une endocardite bactérienne subaiguë liée à sa condition chronique de cardite rhumatismale. Cf. Low, Donald A. (éd.), *Robert Burns: The Critical Heritage*. Londres : Routledge, 1995, pp. 21, 99-101, ainsi que Buchanan, William, Watson, Kean, Walter, F., « Robert Burns's illness revisited », in *Scottish Medical Journal* ; vol. 27, n°1 (janvier 1982), pp. 75-88.

mondaines, notamment chez les Riddels.⁵⁵¹ On sait en l'occurrence que William Wordsworth s'indignait des indécotesses commises par le premier éditeur et biographe posthume de Burns, James Currie.⁵⁵² Notons aussi le caractère prophétique de cette suggestion émise en 1816 concernant l'édification d'un monument en l'honneur de Burns dans la capitale écossaise. En effet, un appel aux dons pour la commande d'une statue du barde en marbre fut lancé au printemps 1819.⁵⁵³ Wordsworth y répondit pourtant négativement en exposant ses raisons dans une lettre datée du 21 avril 1819 : « In short he has raised for himself a monument so conspicuous, and of such imperishable materials, as to render a local fabric of stone superfluous, and therefore comparatively insignificant » (*LWF* 3, p. 402). La sculpture du maître anglais John Flaxman fut finalement exposée à Édimbourg à partir de 1831 dans le cénotaphe qui fut initialement dédié à cet effet. Elle accueille aujourd'hui le public de la Scottish National Portrait Gallery.

Pour en revenir en 1803, les trois lakistes s'arrêtèrent ensuite à la maison de Mrs. Burns, où ils furent accueillis par la servante, la maîtresse de maison s'étant alors absentée sur la côte avec ses enfants. Dorothy en profite pour faire une description sommaire de la bâtisse depuis le petit salon dans lequel ils sont invités à s'asseoir. Ils apprennent alors la mort du jeune Francis Wallace Burns un mois avant leur visite (Shairp, pp. 6-7). Ils passent ensuite devant l'ancienne ferme de Burns, Ellisland, sans toutefois s'y arrêter. On réalise

⁵⁵¹ Cf. Burns, Robert, *The Life and Works of Robert Burns* ; éd. R. Chambers. New York : Harpers & Brothers, 1854, vol. 4, pp. 56-66, 76-79. Le nom de l'auteur suivi du numéro de volume fera désormais référence à cette anthologie.

⁵⁵² Cf. Wordsworth, William, *A Letter to a Friend of Robert Burns: Occasioned by an Intended Republication of the Account of the Life of Burns, by Dr. Currie, and of the Selection Made by Him from his Letters*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1816.

⁵⁵³ Cf. M'Naught, Duncan (dir.), *Burns Chronicle and Club Directory* ; n°2 (janvier 1893). Kilmarnock : D. Brown & Co., 1893, p. 30.

alors à quel point sa disparition, remontant alors à sept années, affectait toujours les Wordsworth : « We might there have had more pleasure in looking round, if we had been nearer to the spot; but there is no thought surviving in connexion with Burns's daily life that is not heart-depressing » (Shairp, p. 7). Les trois poèmes « To the Sons of Burns, After Visiting the Grave of their Father » (1807), « At the Grave of Robert Burns, 1803. Seven Years after his Death » (1842) ainsi que « Thoughts suggested the Day following, on the Banks of Nith, near the Poet's Residence » (1842) relatent précisément leur expérience dans le Dumfriesshire.

Les voyageurs purent entre temps inspecter le monument de Tobias Smollett érigé en 1774 près de Cardross, son village natal, alors qu'ils parcouraient le val du Leven (Shairp, p. 63). La visite du château de Blair dans le Perthshire donne plus tard lieu à ce même rituel de reconstitution biographique auquel aiment encore se livrer les touristes littéraires : « We rested upon the heather seat which Burns was so loth to quit that moonlight evening when he first went to Blair Castle, and had a pleasure in thinking that he had been under the same shelter, and viewed the little waterfall opposite with some of the happy and pure feelings of his better mind » (Shairp, p. 200). L'épisode en question évoque une strophe de « The Humble Petition of Bruar Water to the Noble Duke of Athole » (1787) qui commémore l'agréable séjour de Burns à Blair Atholl :

Here haply too, at vernal dawn,
Some musing bard may stray,
And eye the smoking, dewy lawn,
And misty mountain grey;
Or, by the reaper's nightly beam,
Mild-chequering thro' the trees,
Rave to my darkly dashing stream,
Hoarse-swelling on the breeze. (Burns 2 ; p. 127, vv. 65-72)

On doit cependant l'anecdote du lit de bruyère à une lettre de Josiah Walker, alors tuteur à Blair Atholl, retranscrite pour la première fois par James Currie dans son anthologie de Burns⁵⁵⁴ en 1800. Selon toute probabilité, les Wordsworth avaient à l'esprit le passage suivant : « When we reached a rustic hut on the river Tilt, where it is overhung by a woody precipice, from which there is a noble water fall, he threw himself on the heathy seat, and gave himself up to a tender, abstracted, and voluptuous enthusiasm of imagination (Burns 2, p. 124).

Les cascades du Bruar ne sont que la suite logique de la visite, car consacrées par la venue en 1787 de Robert Burns (Shairp, p. 201), qui recommanda au maître des lieux, le duc d'Atholl, d'habiller la gorge d'un manteau sylvestre, ce qui fut d'ailleurs fait :

Would then my noble master please
To grant my highest wishes,
He'll shade my banks wi' tow'ring trees,
And bonie spreading bushes [...]
Let lofty firs, and ashes cool,
My lowly banks o'erspread,
And view, deep-bending in the pool,
Their shadow's wat'ry bed:
Let fragrant birks, in woodbines drest,
My craggy cliffs adorn;
And, for the little songster's nest,
The close embow'ring thorn. (Burns 2 ; pp. 127-8, vv. 33-36, 73-80)

Dorothy émet quelques réserves vis-à-vis du résultat obtenu, sans pour autant manquer de considération à l'égard de Burns : « for his sake we wished that they had been the natural trees of Scotland, birches, ashes, mountain-ashes, etc.; however, sixty or seventy years hence they will be no unworthy monument to his memory » (Shairp, p. 201). Elle se fait plus critique en ce qui concerne la promenade ou « sentier de plaisance », qui ne lui

⁵⁵⁴ Burns, Robert, Currie, James, *The Works of Robert Burns; with an Account of his Life, and a Criticism on his Writings* [...]. Liverpool : J. M'Creery, 1800, 4 vols.

procura pas la moindre satisfaction : « At present, nothing can be uglier than the whole chasm of the hill-side with its formal walks [...] It does not surely deserve the name of a pleasure-path » (Shairp, p. 201). Toutes ces étapes chargées de souvenirs amenèrent d'ailleurs les deux admirateurs de Burns à acheter un recueil de sa poésie en un volume pour deux shillings à Stirling (Shairp, p. 242).

William Wordsworth dut cependant attendre l'été 1833 pour finalement traverser la région natale du barde en compagnie de son fils John et de son ami Henry Crabb Robinson : « [...] both in Renfrewshire and Ayrshire (if I am correct). It gave me much pleasure to see Kilmarnock, Mauchlin, Mossgeil Farm, the Ayre (which we crossed where he winds his way most romantically through rocks and woods) and to have a sight of Irwin and Lugar, which naebody sung till he named them in immortal verse » (*LWF* 3, p. 52). Ce pèlerinage en deux temps reproduit ainsi la séquence contre-chronologique, c'est-à-dire de la tombe au berceau, respectée par Nicola J. Watson dans *The Literary Tourist*. Tout cela ne fit en somme que consolider le mythe du « barde de l'Ayrshire », cette icône romantique du poète naturel avec qui Wordsworth pouvait prétendre à une affinité particulière, notamment en tant que locuteur nordiste.⁵⁵⁵ Katie Wales préfère néanmoins ne pas intégrer Wordsworth dans une tradition pastorale scoto-cumbrienne en raison de son refus de céder à l'artifice dialectal.⁵⁵⁶ En effet, on réalise très vite que le « vrai langage des hommes »⁵⁵⁷ promis dans la préface de ses *Ballades lyriques* était sans conteste l'anglais

⁵⁵⁵ Cf. Low, Donald A. (éd.), *Robert Burns: The Critical Heritage*, pp. 22, 28-9, 35, 159-63, ainsi que *id.* (dir.), *Critical Essays on Robert Burns*. Londres : Routledge & K. Paul, 1975, pp. 4-7.

⁵⁵⁶ Cf. Wales, Katie, *Northern English: a Social and Cultural History*. Cambridge : Cambridge University Press, 2006, pp. 111-5.

⁵⁵⁷ Wordsworth 1, pp. 867, 869, 883, 888.

standard. D'autant plus que la reconnaissance d'une tradition littéraire locale— Ann Wheeler, Robert Anderson, Susanna Blamire et Mark Lonsdale, tous contemporains de Wordsworth— allait, d'après Hess, à l'encontre de son ambition autoriale d'un monopole poétique sur le *Lake District*, également appelé de nos jours *Wordsworth Country* (Hess, p. 101).

c. Rencontre avec Walter Scott

Les carnets écossais de Dorothy immortalisent également la mythique première rencontre de deux tenors du romantisme britannique, William Wordsworth et Sir Walter Scott. Les Wordsworth se présentent donc chez les Scott à Lasswade le samedi 17 septembre 1803 et sont invités à rester petit-déjeuner (Shairp, p. 246). Ces derniers seront amenés à revoir Monsieur Scott deux jours plus tard à Melrose et s'en vont le lendemain visiter le château de Neidpath, dont Scott leur a tant parlé : « When we were with Mr. Scott he spoke of cheerful days he had spent in that castle not many years ago, when it was inhabited by Professor Ferguson and his family [...] » (Shairp, p. 248). Arrivés à Melrose, ils rencontrent M. Scott dans la rue. Celui-ci leur offre même ses services de guide et les conduit à l'Abbaye de Melrose : « He was here on his own ground, for he is familiar with all that is known of the authentic history of Melrose and the popular tales connected with it. He pointed out many pieces of beautiful sculpture in obscure corners which would have escaped our notice » (Shairp, p. 256). Ils dînent ensemble et se retrouvent le lendemain à Jedburgh, où Scott, en qualité de Sheriff de Selkirk, doit se rendre en partant de bon matin. William et Dorothy ont d'ailleurs droit à la récitation d'une partie de *The Lay of the Last Minstrel* (1805), deux ans avant sa publication (Shairp, pp. 201-2).

Ils passent la journée suivante ensemble à parcourir la vallée du « sylvestre Jed »⁵⁵⁸(Shairp, p. 265), déjà célébré dans l'hymne automnal des *Saisons* par l'éminent poète écossais James Thomson (1700-1748), natif de Kelso, non loin de là. Wordsworth exprima bien plus tard en 1829 dans une lettre à Alexander Dyce sa profonde déception en rapport à l'ignorance des gens de Jedburgh au sujet de la vie du grand Thomson,⁵⁵⁹ auquel il aurait souhaité dédier une sorte d'anthologie agrémentée d'une courte biographie inédite de l'auteur (*LWF* 2, p. 359). Le lendemain, ils font route ensemble jusqu'à Hawick et se séparent le matin suivant (Shairp, pp. 68-70). Ces quelques jours furent le début d'une amitié sincère entre les deux parties. Gravil va même jusqu'à suggérer que Walter Scott, quartier maître général des *Royal Edinburgh Volunteer Light Dragoons* depuis 1797, aurait transmis sa ferveur milicienne à William, qui rejoignit les volontaires de Grasmere une semaine après leur retour. D'autant plus que le récit de Dorothy rend bien compte de la paranoïa collective qui gagna le Royaume-Uni devant l'imminence d'une invasion française durant l'été 1803 (Shairp, pp. 61, 207, 249). Elle annonça fièrement l'embrigadement de son frère à Catherine Clarkson le 9 octobre 1803, en terminant par cette remarque : « However, if he really enters into it heart and soul, and likes it, that will do him good ; and surely there never was a more determined hater of the French, nor one more willing to do his utmost to destroy them if they really do come [...] » (*LWF* 1, pp. 150-1). Une chose est

⁵⁵⁸ Thomson, James, « Autumn », in *The Seasons*, p. 124, v. 889.

⁵⁵⁹ Wordsworth l'inclut dans sa trinité poétique de la première moitié du XVIII^{ème} siècle : « These three writers, [James] Thomson, [William] Collins, and [John] Dyer, had more poetic imagination than any of their contemporaries, unless we reckon Chatterton as of that age. I do not name Pope, for he stands alone, as a man most highly gifted; but unluckily he took the plain, when the heights were within his reach » (*LWF* 2, p. 359). Le poète était loin d'être chauvin dans ses louanges, dans la mesure où celles-ci sont adressées indifféremment à un Écossais, un Anglais et un Gallois.

sûre, leur périple dans le Nord ne fit qu'attiser la fougue patriotique et gallophobe qui s'était alors emparé de William.

On connaît d'autre part la grande admiration que Wordsworth portait à Scott dont il estimait le génie supérieur à celui du grand Voltaire :

Voltaire, no doubt, was full as extensively known, and filled a larger space probably in the eye of Europe; for he was a great theatrical writer (which Scott has not proved himself to be) and miscellaneous to such a degree that there was something for all classes of readers; but the pleasure afforded by his writings with the exception of some of his tragedies and minor poems was not pure, and in this Scott is greatly his superior. (*LWF* 2, p. 467)

Le buste de Walter Scott fut d'ailleurs la première commande adressée au sculpteur Francis Chantrey, avant même celui de Southey et de Coleridge, formant à eux trois le *triumvirate* affectif de Wordsworth (*LWF* 2, pp. 207-8). Scott resta tout du long pour Wordsworth un guide précieux, comme l'atteste le poème « Yarrow Revisited » (1835—*Wordsworth* 2, pp. 708-11), qui immortalise la visite qu'il lui rendit en automne 1831 accompagné de sa fille Dora. Il arriva aussi à Wordsworth de correspondre avec Scott à propos de son poème « The White Doe of Rylstone; or the Fate of the Nortons, a Poem » (1815), qui prenait pour sujet le « soulèvement du Nord », lorsque les comtes catholiques du Nord anglais, désireux de conserver leur obédience, se révoltèrent contre la reine Elizabeth en 1569 (*LWF* 1, p. 358).⁵⁶⁰ Cette lettre du 14 mai 1808 indique néanmoins une prise de distance avec le travail de dissemination historique privilégié par Scott.⁵⁶¹

Le Nord britannique et son histoire représentent assurément un espace littéraire fédérateur pour la Grande-Bretagne de Wordsworth, qui souhaitait par exemple célébrer le génie du Nord anglais— « the Genius of our hills » (*Wordsworth* 2, p. 197, v. 392)— à

⁵⁶⁰ Wordsworth s'appuie majoritairement sur la tradition locale et la ballade « The Rising of the North » incluse chez Percy, Thomas, *Reliques of Ancient English Poetr* ; vol. 1, pp. 248-56.

⁵⁶¹ Cf. Duggett, pp. 12-14.

l'aide d'une légende locale qu'il tenait d'Ann Tyson, sa logeuse durant sa scolarité à Hawkshead.⁵⁶² C'est l'histoire d'une amitié insolite qui vit le jour dans le village retiré de Hawkshead entre un chef jacobite écossais, un certain Drummond probablement issu du Perthshire,⁵⁶³ et un Whig hanovérien anglais, probablement de descendance hollandaise, du nom de Vandepat.⁵⁶⁴ Tous deux seraient venus chercher la paix au milieu des solitudes du Westmorland, où ces derniers auraient soi-disant laissé trace de leur séjour et de leur amitié :

There live who yet remember here to have seen
Their courtly figures, seated on the stump
Of an old yew, their favourite resting-place.
But as the remnant of the long-lived tree
Was disappearing by a swift decay,
They, with joint care, determined to erect,
Upon its site, a dial, that might stand
For public use preserved, and thus survive
As their own private monument: for this
Was the particular spot, in which they wished
(And Heaven was pleased to accomplish the desire)
That, undivided, their remains should lie. (*Excursion VI* ; pp. 199-200, v. 491-592)

⁵⁶² Wordsworth 2, pp. 962-3, et Fenwick, pp. 208, 370.

⁵⁶³ Les notes d'Isabella Fenwick nous livrent un bien mince indice, étant donnée la mobilisation massive des Drummond de Perth et de Strahallan au cours du soulèvement de 1745. Un des capitaines du régiment du duc de Perth, John Drummond de Comrie, dont on ne sait rien d'autre, pourrait éventuellement être cet homme. Cf. McDonnell, Frances, *Jacobites of Perthshire, 1745*. Baltimore: Clearfield Company, Inc., 2002, p. 15. Ceci étant, l'histoire d'Ann Tyson ressemble étrangement à celle de Thomas Drummond de New Penschaw, qui affirmait être le petit fils du troisième duc de Perth, James Drummond (1713-1746/1782), fugitif jacobite notoire ayant prétendument trouvé refuge dans le village enclavé de South Biddick (comté de Durham). Cf. Drummond, Thomas, *An Interesting Statement of the Claims of Thomas Drummond: Of New Penschaw, Near Houghton-Le-Spring, in the County of Durham: to the Ancient Honours & Entailed Estates of the Earldom of Perth: Interspersed with Copious Memoirs of the Most Noble House of Drummond [...]*. Newcastle upon Tyne : Mackenzie & Dent, 1830, pp. 17-33. Quoiqu'il en fût, le *Lake District* demeurerait un asile encore plus improbable pour un Jacobite.

⁵⁶⁴ George Vandeput, second et dernier baronnet de Twickenham (1717-1784), défait par le député en place, Granville Leveson Gower, Lord Trentham, lors des élections controversées de 1749-50 pour le siège de Westminster au Parlement. Cf. Barron, Oswald (dir.), *The Ancestor: a Quarterly Review of County and Family History, Heraldry and Antiquities* ; n°4 (janvier 1903). Westminster : Archibald Constable & Co., 1903, pp. 38-40.

Le séjour de ces deux hommes à Hawkshead n'est malheureusement attesté par aucune source historique, sachant d'autant plus que, d'après Wordsworth, le Whig londonien Vandeput aurait alors pris un autre nom (*Excursion* VI ; pp. 198, vv. 451-4). Celui-ci mourut d'ailleurs à Kesington le 17 juin 1784, à proximité de sa dernière résidence de Wigmore Street à Marylebone, soit bien loin des vaux solitaires du Westmorland.⁵⁶⁵ Pour toutes ces raisons, il n'est pas surprenant de ne trouver aucune trace de leurs sépultures ou même d'un cadran solaire commémoratif dans les registres paroissiaux du *Lake District*. C'est donc sur cette reluisante parabole unioniste, construite manifestement de toute pièce, que s'achève notre excursion avec les Wordsworth afin de rejoindre un autre tandem d'explorateurs pour un autre périple écossais, celui de Robert Southey et du célèbre ingénieur civil écossais, Thomas Telford.

⁵⁶⁵ Cf. Barron, Oswald (dir.), *The Ancestor* ; n°4, p. 40.

VI. Les excursions écossaises (suite) : Le tour écossais de Robert

Southey en 1819

À l'initiative de John Rickman, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, l'expédition quitta Édimbourg le 17 août 1819 et rejoignit finalement Longtown le 30 septembre. À l'instar d'Agricola, ils poussèrent jusqu'au nord de l'île dans les lointains comtés de Caithness et de Sutherland. De manière générale, le tour de Southey et de Telford se distingue d'un tourisme à la simple recherche du pittoresque ou du sublime. On constate par exemple très vite que le journal de Southey déroge pour beaucoup au romantisme contemplatif des Wordsworth, dans la mesure où sa prose ne laisse pas transparaître la même effervescence vis-à-vis du paysage écossais. Bien au contraire, c'est plutôt à l'égard des nouvelles infrastructures sorties du génie de Telford que Southey se montre le plus prodigue dans sa description. Le chantier des routes militaires débuté dans les années 1720 sous la supervision du général George Wade devait assurer le contrôle des Highlands en reliant trois forteresses construites à cet effet le long du *Great Glen* : Fort William, à l'extrémité nord-est du Loch Linnhe, Fort Augustus, à l'entrée sud-ouest du Lochness et Fort William, à Inverness, jusqu'à sa destruction en 1745, suite à quoi il fut reconstruit sur la pointe d'Ardesier. Le réseau initial fut considérablement élargi par le major William Caulfeild à compter des années 1740, où il remplaça son supérieur et prédécesseur en 1747. L'expansion des voies de communications cessa à la mort de Caulfeild en 1767 pour ne reprendre qu'au siècle suivant avec Thomas Telford. Outre

l'aspect militaro-stratégique du projet, le désenclavement du Nord suivait le plan d'unification économique du Royaume-Uni imaginé par Adam Smith : « Good roads, canals, and navigable rivers, by diminishing expence of carriage, put the remote parts of a country nearly upon a level with those in the neighbourhood of the town. They are, upon that account, the greatest of all improvements. »⁵⁶⁶ Envisagées dans cette perspective capitaliste du progrès, les infrastructures de transport devaient ouvrir les Highlands au marché britannique et permettre le développement socioéconomique de la région. Le nord de l'Écosse apparaissait dès lors comme une colonie interne où Telford— avec ses routes, ses ponts et ses barrages— prenait la suite des Romains, en tant que *Pontifex Maximus*,⁵⁶⁷ dans la civilisation des Highlands, qui virent progressivement leurs enclaves sortir de « l'âge sombre » et leurs déserts repoussés puis domestiqués.

1. Une définition hétéroclite du Nord britannique

a. Quelques rapprochements avec le *Lake District*

Il est toujours intéressant dans les récits de voyages de relever les divers rapprochements et comparaisons suggérés au fil du parcours. En tant que résident du *Lake District*, Southey était naturellement susceptible de voir un peu d'Angleterre dans le paysage écossais. Ainsi, d'après ses observations, la gorge qui sépare le Loch Achray et le Loch Katrine s'apparente au val de Borrowdale dont les collines ressemblent à celles qu'il

⁵⁶⁶ Smith, Adam, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* ; éd. R. H. Campbell, A. S. Skinner et W. B. Todd. Oxford : Clarendon Press, 1976, vol. 1, p. 163.

⁵⁶⁷ Surnom honorifique donné par Robert Southey. Cf. Paxton, Roland, « Telford, Thomas (1757–1834) », *Oxford Dictionary of National Biography*. Oxford University Press, 2004 ; online edn, septembre 2013. Web. <http://www.oxforddnb.com/view/article/27107> (le 08/07/14 à 19:57).

rencontre à l'entrée de Glencoe depuis Loch Leven, cela dit, en mieux.⁵⁶⁸ En effet, le constat qui ressort à cette occasion est bien celui d'un lakiste : « the hills are higher, but they are bare, and the vale is certainly inferior in beauty, as much as the surrounding heights are superior in magnitude » (Herford, p. 229). Quant au Benvenue, il serait le mont écossais le plus semblable au mont Helvellyn et plus particulièrement à sa façade orientale visible depuis Ullswater (Herford, p. 32). Southey est d'autant plus charmé par la vallée de la Clyde entre Hamilton et Lanark : « No part of England, the Lake-Land alone excepted, is more lovely than this » (Herford, p. 258). C'est donc sur le retour que Southey tombe amoureux du paysage écossais, qui ne parvient cependant pas à lui faire oublier son premier amour.

b. Allusions au Groënland et à l'Islande

D'autre part, le tour écossais de Southey donne lieu à des allusions septentrionales pour le moins exotiques. Pour commencer, l'arrivée remarquée de baleiniers dans le port d'Aberdeen dirige ses pensées vers les Groenlandais décrits par David Cranz⁵⁶⁹ : « The Whalers are come in, and there is a strong odour of train oil, which would rejoice the heart of a Greenlander [...] » (Herford, p. 75). De passage à Dingwall, la graphie de la capitale du Ross-shire lui rappelle judicieusement le berceau politique islandais, *Bingvellir*, jadis le lieu d'assemblée du *Alþingi* au sud-ouest de l'île (Herford, p. 118).⁵⁷⁰ Notons tout de même que

⁵⁶⁸ Cf. Southey, Robert, *Journal of a Tour in Scotland in 1819*, pp. 30, 229. Le nom de l'éditeur fera désormais référence à cette œuvre.

⁵⁶⁹ Cf. Cranz, David, *The History of Greenland* ; vol. 1, pp. 104, 124, 130.

⁵⁷⁰ Cf. Mackenzie, George Steuart, *Travels in the Island of Iceland*, p. 210. Mackenzie fait naturellement le lien avec Dingwall, mais aussi avec Tingwall dans les Shetland. Le rapprochement est également valable pour le

cette analogie existait déjà dans les *Voyages en Islande* (1811) de Sir George Mackenzie auxquels Southey fait plus tard allusion, en insistant sur les différences climatiques entre le Ross-shire et l'Islande rendues, semble-t-il, évidentes en cette journée du 8 septembre : « His travels in Iceland [Sir George Mackenzie] must have taught him to regard Ross-shire as a southern country and genial climate [...] » (Herford, p. 146). Le géologue Sir George Steuart Mackenzie, septième baronnet du nom, préparait alors son domaine de Coul, où il finit de construire son manoir en 1821.

c. Immixtion du Sud européen

Alternativement, Southey fournit maintes anecdotes relatives au midi et en particulier à la péninsule ibérique qu'il connaissait de ses voyages de jeunesse.⁵⁷¹ Une d'entre elles, toujours dans le Ross-shire, où il décrit une foire aux chevaux à Contin, le transporte en Galicie et au Leon en raison de la présence exceptionnelle d'un troupeau de chèvres ainsi que de villageoises portant le traditionnel *kertch* des Highlands, un foulard blanc les apparentant, aux dires de l'auteur, davantage à des Espagnoles ou à des Portugaises qu'à des Anglaises (Herford, pp. 147-8). Il utilise également un lexique ibérique pour documenter son tour : d'abord en espagnol, « *plaza* », ⁵⁷² pour « a square » à Montrose (Herford, p. 61), « *remansos* », ⁵⁷³ pour « resting places », au bord de la rivière Dochart

village de Thingwall sur la péninsule anglaise de Wirral et pour l'assemblée législative de L'île de Man, le Tynwald.

⁵⁷¹ Plus précisément au Portugal, du 30 avril 1800 à la mi-juin 1801. Cf. Southey, Robert, *Journals of a Residence in Portugal 1800-1801 and a Visit to France 1838. Supplemented by extracts from his correspondence*; éd. A. Cabral. Oxford : Clarendon Press, 1960, pp. 1-178.

⁵⁷² *Ibid.* pp. 35, 37, 122.

⁵⁷³ Southey fait allusion ici à une crique d'eaux stagnantes, comme dans sa lettre du 24 novembre 1803 à Charles Watkin Williams-Wynn. Cf. Southey, Robert, *The Collected Letters of Robert Southey, Part Two*:

(Herford, p. 40), puis en portugais « *quintas* », ⁵⁷⁴ pour « country-houses », dans la vallée de la Clyde (Herford, p. 258) et « *fac[c]a* », pour « an old dirk », à Invergarry (Herford, p. 195). Cette intrusion du Sud totalement absente des autres écrits lakistes sur l'Écosse se manifeste également dans sa préférence pour les lacs suisses et italiens jugés même supérieurs à ceux du Cumberland (Herford, p. 220). Cela semblerait indiquer que Southey était insensible au plaidoyer esthétique de Wordsworth, vantant comme nous le savons l'exceptionnelle beauté du *Lake District* dans son *Guide*. Notons aussi que le retour à Keswick par Bassenthwaite occasionne une remarque du même ordre : « I felt the richness of our scenery in comparison with Scotland now, as much as I had perceived its poverty on my return from Switzerland » (Herford, p. 269). Dépourvu il est vrai de tout chauvinisme, ce constat vient par là même nuancer l'idée d'un régionalisme lakiste univoque, chose tout à fait compréhensible pour ce natif de Bristol. Quoi qu'il en soit, voyons à présent quelle place Southey réserve dans son journal aux antiquités écossaises.

2. Un catalogue des antiquités celtes

a. Cercles de pierres et autres mégalithes

Southey éprouvait un intérêt manifeste pour les antiquités d'Écosse. Ainsi fait-il état d'un cercle druidique aux abords de Dunkeld (Herford, p. 45) ainsi que d'une ancienne fête païenne— le Beltaine, ⁵⁷⁵ ou premier mai celtique— qui réunissait les populations locales au

1798-1803, lettre 856 ; éd. I. Packer et L. Pratt, @ *Romantic Circles*, 2013. Web. http://www.rc.umd.edu/editio/ns/southey_letters/Part_Two/HTML/letterEEEd.26.856.html (le 27/03/14 à 16:22).

⁵⁷⁴ Southey, Robert, *Journals of a Residence in Portugal 1800-1801*, pp. 34, 78.

⁵⁷⁵ Cf. Koch, pp. 201-3.

sommet du Ben Ledi chaque année trois jours durant lors du solstice d'été (Herford, p. 29). Il se procura par la suite à Aberdeen un ouvrage sur le sujet, les *Antiquitates Celto-Scandicae, and Celto-Normannicae*⁵⁷⁶ du révérend James Johnstone (Herford, p. 72). Avant d'arriver à Forres, il effectue une description d'une vingtaine de lignes de l'imposante pierre de Sueno, le plus large mégalithe picto-scot conservé à ce jour : « Its back and sides are elaborately ornamented, very much in the fashion in which French cards are patterned on the back: there are some figures for about three feet from the base, and the whole front is covered with figures, which tho' much defaced by time, still represent men and beasts, and slain » (Herford, p. 104). Au même titre que ses contemporains, Southey ne pouvait pertinemment nous donner plus amples informations sur ce monument des anciens Celtes. Il oublia même dans sa perplexité de mentionner la croix celtique figurant sur la face ouest du pilier.

b. Maisons pictes et cairns funéraires

A dix miles du bourg royal de Tain, Southey s'arrête pour observer les ruines de l'une des dernières maisons pictes encore debout. Cet édifice du nom de *Dunaliskaig* se situait près du pont de Bonar. Southey ne fait que recopier la description minutieuse faite par son autre compagnon de voyage John Rickman, qui fournit les mesures et l'aménagement de l'ancienne bâtisse (Herford, pp. 126-7). Peu avant cela, il apprend

⁵⁷⁶ Johnstone, James, *Antiquitates Celto-Normannicæ: containing the Chronicle of Man and the isles, abridged by Camden, and now first published, complete, from the original ms. in the British Musæum: with an English translation, and notes: to which are added extracts from the Annals of Ulster, and Sir J. Ware's Antiquities of Ireland, British topography by Ptolemy, Richard of Cirencester, the geographer of Ravenna, and Andrew bishop of Caithness: together with accurate catalogues of the Pictish and Scottish kings.* Copenhague : August F. Stein, 1786.

l'existence de deux cairns dans les environs, sur lesquels il nous lègue les informations suivantes : « *Ulli-vacum* is raised on a base of 72 feet in circumference—it is in a pyramidal form six feet broad at the bottom, and elevated only a few feet: *Spadie-lingum*, about 200 paces distant, is such another rude heap upon a base of only half the size » (Herford, p. 125). Sans aucun doute, la présence d'un génie de la construction tel que Telford aux côtés de Southey s'avéra d'un grand bénéfice pour les pages archéologiques de son journal, à moins que l'auteur ne se reportât directement à une étude historique antérieure sur le comté de Moray (Herford, p. 181).⁵⁷⁷

c. Les routes parallèles de Glen Roy

Telford ne lui est toutefois d'aucune aide lorsque que ces derniers s'émerveillent devant les énigmatiques routes parallèles de Glen Roy, un phénomène morphogéologique qui anima maints débats chez les naturalistes du XIX^{ème} siècle. On sait aujourd'hui qu'il s'agit de trois terrasses lacustres indiquant les trois niveaux de démarcations d'un ancien lac glaciaire formé lors de la période du « Loch Lomond Stadial » il y a de ça 11000 à 10000 ans. Charles Darwin fut d'ailleurs fasciné par ces merveilles de la nature et leur attribua une origine marine, tandis que Louis Rodolphe Agassiz fut le premier scientifique en 1840 à avancer la thèse d'un ombilic glaciaire. Son hypothèse fut étayée et validée par l'écossais Thomas Jamieson, qui établit une fois pour toute l'origine glaciaire des routes parallèles de Glen Roy dans son article « On the Parallel Roads of Glen Roy, and their Place in the

⁵⁷⁷ Grant, John, Leslie, William, *A Survey of the Province of Moray: Historical, Geographical, and Political*. Aberdeen : Isaac Forsyth, 1798, p. 56.

History of the Glacial Period »⁵⁷⁸publié en 1863. Southey semble pour sa part céder à la magie du lieu ainsi qu'à l'interprétation légendaire qui voulait que le mythique Fingal eût fait sculpter ces voies dans le flanc montagneux pour son aisance à la chasse, supposément pratiquée sur son chariot attelé : « For what can these surprizing roads have been made? A genuine Ossian would probably have informed me [...] I think they [the toponyms] will confirm our conjecture that these roads were intended for a display of barbarous magnificence in hunting » (Herford, p. 216). Il avoue plus tard presque regretter de ne pas croire en Ossian⁵⁷⁹alors qu'il s'extasie devant un coucher de soleil sur le Loch Linnhe, son étendue alignée avec l'astre déclinant entre les monts du Morven, qui font écho au royaume légendaire de l'épopée fingalienne (Herford, p. 226-7). Ce moment d'exstase crépusculaire nous rappelle d'autant plus que le tour écossais pouvait souvent tourner au pèlerinage littéraire.

3. Un autre pèlerinage littéraire

a. Le Nord shakespearien

Les Highlands représentaient en effet toujours pour les romantiques anglais un véritable musée littéraire. À l'ouest de Forres, Southey traverse la lande où Macbeth aurait,

⁵⁷⁸ Jamieson, Thomas F., « On the Parallel Roads of Glen Roy, and their Place in the History of the Glacial Period », in *Quarterly Journal of the Geological Society* ; vol. 19. Londres : Longman, 1863, pp. 235-59.

⁵⁷⁹ Non loin de là, devant le sublime Loch Etive, John Wilson se mit à croire l'espace d'un instant en l'authenticité d'Ossian : « All at once the moon is like a ghost;—and we believe— Heaven knows why—in the authenticity of Ossian's Poems » (*Recreations* 1, p. 383).

d'après la pièce de Shakespeare, reçu la prophétie des trois sorcières (Herford, p. 105).⁵⁸⁰ Il remarqua aussi deux des trois « Witches Stones » sur le bord de la route à l'est du bourg (Herford, p. 104). La tradition locale voudrait que trois sorcières accusées d'avoir ensorcelé le roi Duff⁵⁸¹fussent chacune d'entre elles placée dans une barrique criblée de pics puis précipitée du sommet de Cluny Hill, leurs dépouilles ensuite brûlées à l'endroit signalé par les trois originaux blocs de granites. Une des pierres fut détruite en 1802 et l'autre probablement déplacée pour ne laisser aujourd'hui qu'une seule pierre commémorative. Notons qu'il est plus tôt fait allusion près de Dunkeld au bois de Birnam, qui sert dans *Macbeth* la cause de Malcolm et de Macduff. Southey se rappelle en effet que celui-ci fournit les rameaux qui camouflèrent l'avancée de leurs troupes vers Dunsinane⁵⁸²: « Recrost the bridge, and proceeded along the side of what formerly was Birnam Wood, of locomotive celebrity; it seems now to have taken its final departure » (Herford, p. 48). On comprend ici que Birnam n'était plus, tout en se remémorant comment la prophétie des trois sœurs fatidiques⁵⁸³ finit par se réaliser au grand dam de Macbeth.⁵⁸⁴ Ainsi disparut l'un des plus célèbres vestiges shakespeariens d'Écosse.

⁵⁸⁰ Cf. Shakespeare, William, *Macbeth* I, iii ; éd. K. Muir. Londres : Routledge, 1992, pp. 15-7, ll. 48-78. Le titre *Macbeth* fera désormais référence à cette œuvre.

⁵⁸¹ Cf. Nostbakken, Faith, *Understanding Macbeth: A Student Casebook to Issues, Sources, and Historical Documents*. Westport : Greenwood Press, 1997, pp. 95-6.

⁵⁸² Cf. *Macbeth* V, iv ; p. 150, ll. 4-7.

⁵⁸³ « Macbeth shall never vanquish'd be until/ Great Birnam wood to high Dunsinane hill/ Shall come against him » (*Macbeth* IV, i ; pp. 112-3, ll. 92-4).

⁵⁸⁴ « I pull in resolution, and begin/ To doubt the equivocation of the fiend/ That lies like truth: "Fear not, till Birnam wood/ Do come to Dunsinane": and now a wood/ Comes toward Dunsinane. Arms, arm, and out! » (*Macbeth* V, v ; p. 155, ll. 42-6).

b. Le Nord arthurien

Le pèlerinage de Southey commença d'ailleurs avant même qu'il eût atteint les Highlands ou même l'Écosse, dans la paroisse d'Hesket, entre Penrith et Carlisle, où il put observer « Tarn Wadling »⁵⁸⁵ depuis le *mail-coach* : « I had always half purposed to visit it in pilgrimage for Sir Gawain's sake » (Herford, p. 1). Tarn Wadling est en effet l'emplacement du château enchanté d'un acariâtre géant dans « The Marriage of Sir Gawain » (*Reliques* 3, pp. 11-24) ainsi que le marais hanté où séjourne Gauvain dans « Sir Gawan and Sir Galaron of Galloway »⁵⁸⁶ et « The Avowyng of king Arther, Sir Gawan, Sir Kaye, Sir Bawdewyn of Bretan ».⁵⁸⁷ La présence dans ces textes d'autres toponymes cumbriens tels que Carlisle ou la forêt d'Inglewood semble indiquer qu'il s'agit là de compositions régionales,⁵⁸⁸ tout comme le personnage exemplaire de Gauvain, en tant que fils de Loth, roi du Lothian, présentait déjà une affiliation géographique septentrionale.⁵⁸⁹ Peter Davidson cite également le très célèbre roman de « Sire Gauvain et le Chevalier vert » en tant qu'odyssée vers l'inconnu, soit au-delà de la péninsule du Wirral.⁵⁹⁰ À en juger non seulement par leur cadre spatial, mais aussi par leurs dialectes, ces compositions du moyen anglais s'inscrivent

⁵⁸⁵ Tarn Wadling [Tearne Wadlinge, Tarnewathelan, Turnewathelane, Ternewathelyne] était un lac d'altitude d'une centaine d'acres près d'Aiketgate que fit drainer Lord Lonsdale en 1858. La légende rapportée par Joseph Ritson suggère qu'un château, voire une ville entière fut engloutie par ce lac et pouvait encore apparaître aux yeux du spectateur chanceux. Cf. Ritson, Joseph, *Ancient Engleish Metrical Romanceës* ; vol. 3, p. 245.

⁵⁸⁶ Plus connu sous le nom de « The Awntyrs of Arthur at the Terne Wathelyne ». Cf. *Scotish [sic] Poems, Reprinted from Scarce Editions* ; éd. J. Pinkerton. Londres : John Nichols, 1792, vol. 3, pp. 197-226.

⁵⁸⁷ Cf. *Three Early English Metrical Romances: with an Introduction and Glossary* ; éd. J. Robson. Londres : Camden Society, 1842, pp. 57-93.

⁵⁸⁸ Cf. Allen, Rosamund, « Place-Names in *The Awntyrs off Arthure: Corruption, Conjecture, Coincidence* », in *Arthurian Studies in Honour of P.J.C. Field* ; dir. B. Wheeler. Cambridge : D. S. Brewer, 2004, pp. 181-98.

⁵⁸⁹ Cf. Fulton, Helen, *A Companion to Arthurian Literature*. Chichester : Blackwell, 2012, pp. 273-4. McClune, Kate, « Gawain », in *Heroes and Anti-heroes in Medieval Romance* ; éd. N. Cartlidge. Cambridge : D. S. Brewer, 2012, pp. 125-8.

⁵⁹⁰ Cf. Davidson, Peter, *Idea of North*, pp. 217-9.

assez clairement dans une tradition arthurienne frontalière nord-britannique remontant au XIV-XV^{ème} siècle.⁵⁹¹ C'est d'ailleurs pour cette raison que la présentation à Southey d'une vieille dague rouillée par le chef de Glengarry s'ensuit d'un commentaire archéologique « arthurien » selon lequel l'artefact en question aurait été un couteau de chasse semblable à celui jadis utilisé par le maître-chasseur de la Table ronde, Sir Tristram (Herford, pp. 195-6). Néanmoins, le passé tumultueux de l'Écosse ne tarde pas à éclipser sa dimension romantique, permettant ainsi à Southey d'affirmer sa morgue anglo-britannique.

4. Un anglo-centrisme prononcé

a. Une histoire de la violence

Il se montre effectivement plus critique envers les réalités féodales du passé écossais et ne cache pas son bonheur, en tant qu'Anglais, de le savoir révolu : « Castles were very numerous along this coast in the miserable times of old—some perhaps built as strongholds for pirates, others for protection against them, and probably serving for either purpose, on occasion » (Herford, p. 60), fait-il remarquer amèrement en longeant la côte d'Angus en direction de Montrose. Pour des raisons évidentes, la célèbre forteresse maritime de Dunottar symbolise cet antagonisme dynastique qui coûta si cher à la paix britannique dans le passé : « To this very ancient, and formerly almost impregnable, place, the regalia of Scotland used to be sent for security in times of war with England. What a

⁵⁹¹ Cf. Reid, Margaret J. C., *The Arthurian Legend: Comparison of Treatment in Modern and Mediaeval Literature*. Oxon : Routledge, 2015, p. 60, ainsi que Terrell, Katherine, Bruce, Mark P. (dir.), *The Anglo-Scottish Border and the Shaping of Identity, 1300-1600*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2012.

blessing that such places are only ruins [...]» (Herford, p. 65). Comme moult visiteurs après lui (Grenier, p. 139), Southey prend un certain plaisir à contraster la turbulente histoire écossaise de la *Pax Britannica* dont jouissaient lui et ses contemporains. Outre la sublime réminiscence (Burke I, xiv, pp. 42-3), un tel acte de rétrospection confortait évidemment le patriote britannique dans sa foi en l'Union de 1707 et ses nombreux bienfaits socio-économiques.

De manière générale, on remarque au cours du périple que le sentiment national chez Southey prime sur la sensibilité romantique démontrée auparavant par d'autres poètes voyageurs, qui auraient sans doute réagi différemment en vue des ruines d'Inverlochie : « the residence of barbarous Kings in barbarous times [...] » (Herford, p. 202). Il est difficile toutefois de porter un jugement quelconque sur l'attitude chauvine du poète lauréat en raison de l'histoire sanglante des Highlands et des nombreux monuments qu'elle laissa derrière elle, à l'image du sinistre mémorial d'Invergarry. Celui-ci aurait été érigé par un chef local, Macdonnel de Glengarry, affilié au puissant clan Donald, en mémoire de la terrible vengeance subie autrefois par sept rebelles coupables du meurtre de leur chef :

On the top of the monument is a hand grasping a dagger, and holding seven heads, so grouped however that they look as if they grew from the single neck of a Hindoo God, and not as if each had once belonged to a pair of shoulders of its own. The dagger is not of stone—but a real dagger, to be the better in keeping with the savage character of the story. The seven heads, according to a tradition which no doubt is true, were washed in the spring, over which this hateful monument has been erected, before they were presented to the chief in his Castle, close by. (Herford, p. 190-1)

Southey prend d'ailleurs le temps de retourner plus tard sur les lieux afin de retranscrire les quatre inscriptions présentes sur la sculpture, l'une bien entendu en gaélique ainsi qu'en anglais, français et latin (Herford, pp. 196-201). Il se procura même une traduction anglaise de la version gaélique, d'après lui, la plus fidèle au sujet. Une nouvelle fois, la contemplation des antiquités des Highlands permettait aux touristes de

mieux se rendre compte des effets civilisateurs de l'union avec l'Angleterre. Aussi pouvaient-ils s'estimer heureux de vivre à leur époque, à condition bien entendu de ne pas céder à la nostalgie romantique de l'Écosse médiévale.

b. Revendication d'une bienséance bourgeoise

L'idée du « conservateur de musée » affichée plus tôt prend avec Southey une tournure plus sarcastique et représentative de l'orgueil anglo-saxon clairement identifiable à travers cette remarque au sujet d'un jeune garçon et de son cheval fraîchement embauchés à Callander : « A horse and boy (worthy to have been preserved in a museum as a fine specimen of the genus tatterdemallion⁵⁹²) [...] » (Herford, p. 51). Il en va de même envers le sexe faible, exposé comme toujours à la réprobation cinglante⁵⁹³ des touristes prudes venus du sud : « Almost all the girls, disgusting as they are with their bare feet, and the whole of their dirty dress, have their hair in papers. One smartly drest young woman we saw near Falkirk in the filthy bare-foot fashion of the country, a custom to which nothing could ever reconcile our English feelings » (Herford, p. 24). Par ailleurs, ce serait la nudité des Highlanders qui aurait amené un quaker anglais originaire du Lancashire, un certain Thomas Rawlinson, acquéreur des bois de Glengarry en 1728, à introduire pour la

⁵⁹² *Ragamuffin* ou loqueteux, va-nu-pieds.

⁵⁹³ On ajoutera ce commentaire d'un chauvinisme exécrationnel survenant deux jours plus tôt à l'orphelinat d'Édimbourg : « Shoes and stockings may be worn or not, at the will of the individual, and many of the girls availed themselves of this privilege to go barefoot, wisely accustoming themselves to the hardy and parsimonious, but filthy custom of their countrywomen. The children in general are so handsome that one wonders at the awful ugliness of the men and women. It is the same in France, the Scotch and the French being undoubtedly the two ugliest nations in Europe » (Herford, p. 10). Quand bien même pourrait-on expliquer sa gallophobie, on ignore comment Southey se permet une telle comparaison sans avoir jamais mis les pieds en France, qu'il ne visita qu'en 1838 (Normandie, Bretagne, Touraine et Paris du 28 août au 11 octobre). Cf. Speck, William Arthur, *Robert Southey*, p. 244, et Southey, Robert, *Journal of [...] a Visit to France 1838*, pp. 180-248.

première fois dans les Highlands le kilt ou *philibeg*, depuis véritable symbole de la nation écossaise : « He introduced it, because the men whom he employed wore nothing but the plaid, and when they were at work, were, as to all purposes of decency, naked. The more civilized chieftains before that time wore trouse » (Herford, p. 140). Extraite d'une lettre de 1768 publiée en 1785,⁵⁹⁴ cette théorie de l'invention « anglaise » du kilt ne pouvait en effet que plaire à Southey et à nombre de ses compatriotes, persuadés qu'il s'agissait là d'une bonne œuvre civilisatrice. En outre, le choix de dénuder complètement ces Highlanders— alors que la lettre originale mentionne bien le port de gilets, de chemises et de bas chez les ouvriers, une fois ces derniers délestés du plaid— traduit bien l'intention du commentateur lakiste de forcer plus que de raison l'image du sauvage primitif.

c. Concession d'un patriotisme primitif à travers l'éloge de cimetières ruraux

Si les vivants suscitent souvent dans le journal de Southey une dérision toute bourgeoise, les trépassés sont en revanche dignes de louanges, ainsi que l'atteste cette remarque sur les cimetières nobles d'Écosse, ici près de Foyers. Il semblerait alors que les tombes de la famille Lovat, chef du clan Fraser, renfermaient un sentiment patriotique fort :

And tho' it might be censured by minds of a certain temper, as neither consistent with Christian humility, nor with what is called philosophy, it were easy to shew that it has a good beginning, and a good tendency, arising in domestic feeling, and certainly leading to a feeling of nationality, as the love of our country grows out of the love of our home. (Herford, p. 176)

⁵⁹⁴ « The FELIE-BEG, no part of the ancient Highland dress.—Part of a Letter from Ivan Baillie of Abereachan, Esq. ; », in *The Edinburgh Magazine, or Literary Miscellany* ; vol. 1 (mars 1785). Édimbourg : J. Sibbald, 1785, p. 235. Cette version commodément simpliste ne satisfait bien entendu pas la critique moderne, qui invoque certaines représentations d'hommes en kilts datant du XVII^{ème} siècle. Cf. Brown, Ian (dir.), « Myth, Political Caricature and Monsterring the Tartan », in *From Tartan to Tartanry: Scottish Culture, History and Myth*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2010, pp. 98-9.

En déclarant cette tradition comme inconciliable avec « l'humilité chrétienne » ou avec la « philosophie », l'auteur reste cependant dans les limites d'un primitivisme parcimonieux « à l'anglaise ». De plus, un tel constat exprime l'une des plus grandes ironies romantiques qu'il puisse être, soit le panygérique de l'évanescence, de ce qui n'est déjà ou ne sera bientôt plus de ce monde. C'est du moins ce qui ressort de son passage à Kincardine, anciennement Ardgay, où l'auteur se trouve pour la première fois frappé par l'aspect singulier des cimetières familiaux écossais, chacun clôturé séparément dans l'enceinte de la *kirk* :

These quiet mansions of the dead are in good feeling and in good taste: but they belong to a state of society which is rapidly passing away, and there is everywhere an appearance of decay and neglect about them, indicative of the change. Families are scattered; men die at a distance from their birthplace, and estates pass from one to another. (Herford, p. 128)

Finalement, bien qu'elles pussent encore susciter en 1819 quelques soupçons de félicité pastorale, les hautes-terres d'Écosse semblaient aussi céder de plus en plus de terrain au monde moderne dont les ponts, routes, canaux et nouvelles politiques d'exploitations évinçaient inlassablement les charmes de l'ultime territoire sauvage de Grande-Bretagne.

5. Critique de l'artiste romantique

a. Une remarque proto-écologique ?

En mettant cette fois-ci l'accent sur l'esthétique du paysage, Southey s'indigne de la récente vente des bois de Benvenue en 1817 : « It seems incredible that for such a sum he should have incurred the obloquy and the disgrace of disfiguring, as far as it was in his power to disfigure, the most beautiful spot in the whole island of Great Britain » (Herford, pp. 30-1). On maintiendra que l'auteur adopte là une position « proto-écologique » proche

de celle des Wordsworth en reprochant au propriétaire, le duc de Montrose, d'avoir cupidement sacrifié son patrimoine pour la bagatelle de 200 £, une somme dérisoire, sachant que la coupe des plus grands arbres généra par la suite un profit de 3,000 £.

b. Un commentaire sur le tourisme pittoresque

Parallèlement, Southey se permet de railler la mode du pittoresque grâce à laquelle certains auteurs médiocres espéraient écouler quelques tirages auprès des touristes. Selon lui, les *Striking and Picturesque Delineations of the Grand, Beautiful, Wonderful and Interesting Scenery around Loch Earn*⁵⁹⁵(1815) correspondent exactement à ce genre d'« abominations de la littérature » (« *Lusus Literaturae* »—Herford, p. 37) dignes de curiosité plutôt que d'intérêt. On est bien loin du classique tour pittoresque, dans la mesure où Southey s'intéressait visiblement davantage en 1819 aux rapides mutations socio-économiques que rencontrait alors l'Écosse. En effet, ces dernières furent accueillies chaleureusement par l'auteur voyageur.

6. Le Nord finalement civilisé

Non sans une certaine gêne morale, Dorothy Wordsworth déplorait de voir en 1822 la « beauté sauvage » du territoire écossais autant diminuée par les innovations agricoles et industrielles survenues depuis sa première visite en 1803 : « It seems almost churlish to regret the departure of such native attractions as much give way to improvements in wealth

⁵⁹⁵ M'Diarmid, Angus, *Striking and Picturesque Delineations of the Grand, Beautiful, Wonderful and Interesting Scenery around Loch Earn*. Édimbourg : J. Moir, 1815.

and industry. »⁵⁹⁶ Contrairement à elle, Southey exultait trois ans plus tôt de l'avancée de la civilisation, incarnée par son agent et champion, Thomas Telford, dans les confins sauvages du Nord britannique : « We entered presently upon an improved country, which when Mr Telford travelled this way last was in the same condition as the dreary track we left behind » (Herford, p. 103). Voici, par exemple, ce qui est dit sur l'amélioration hautement significative de l'habitat dans l'Aberdeenshire : « The houses here, as R[ickman] well observed, mark the improving state of this part of the country, the old ones not being so good as the state of agriculture⁵⁹⁷ might seem to deserve, the new ones being better than the grounds about them » (Herford, p. 80). Dans le cas présent, ces propos s'éloignent des considérations pittoresques de Wordsworth et de Coleridge sur l'intégration de l'habitat dans le paysage.

a. Essor de l'agriculture et du commerce

Dans la région de Breadalbane, Southey constate les bienfaits de l'agriculture (« Flax, potatoes, clover, oats and barley, all carefully cultivated and flourishing »— Herford, p. 41) sur les populations locales : « the people much more decent in their appearance, than those whom we saw between Killin and Callander [...] they are a healthy and handsome race » (*Ibid.*). D'autre part, le poète lauréat se réjouit de l'effervescence qui

⁵⁹⁶ Ainsi poursuit-elle : « But in traveling beside this noble river I would not wish to forget that I was in Scotland. In 1803 I could have hardly fancied it possible to do so; for the Scottish character appeared in the fore-ground of every landscape. To-day I have oftener been reminded of fruitful vales at a distance than of the pastoral or healthy wilds of Scotland. » Cf. Wordsworth, Dorothy, *Journal of my Second Tour in Scotland, 1822* ; éd. J. Nagasawa. Tokyo : Kenkyusha, 1989, p. 147, ainsi que Levin, Susan M., *Dorothy Wordsworth and Romanticism*, pp. 86-7.

⁵⁹⁷ Southey fait plus tôt référence à la valorisation des étendues de lande près d'Aberdeen, où les propriétaires offraient dix ans de loyers à quiconque prêt à exploiter le sol et surtout le rendre exploitable. Il se réjouit alors de l'avancée de la civilisation agraire sur le désert pastoral écossais : « Yet even in this unpromising land great improvements are going on » (Herford, p. 67).

régnait au port de Cullen, sur la côte de Moray, où affluaient nombreux navires de pêche et leurs précieuses cargaisons de harengs, en provenance de Mer du Nord (Herford, pp. 85-8). Bien entendu, ce n'est pas tant l'industrie des pêcheurs locaux qui incita Southey à nous retranscrire cette scène haute en couleurs, mais surtout l'efficacité en action de son gouvernement magnanime. Voici en l'occurrence ce qu'il ressentit lorsqu'il posa les yeux sur la jetée alors en construction : « it was with a proud feeling that I saw the first talents in the world employed by the British Government in works of such unostentatious, but great, immediate, palpable and permanent utility [...] Government is to blame for not making its good works better known » (Herford, p. 86, 88). L'auto-satisfaction était d'autant plus grande que cette croissance économique s'étendait sur tout le littoral sud du Moray Firth: « This whole line of coast is in a state of rapid improvement, private enterprize and public spirit keeping pace with national encouragement, and it with them » (Herford, p. 88). Plus que jamais, on réalise à quel point ce tour de 1819 se plaçait sous le signe de la complaisance anglaise devant l'expansion de l'esprit de commerce. D'autres passages vont dans le même sens et insistent sur les bienfaits de la gestion « à l'anglaise » :

[...] great good arises where a large estate in Scotland is transferred by marriage to an English owner, English capital and ingenuity being employed to improve it; whereas a native Laird would too probably, like an Irish gentleman, have racked his tenants to support a profuse and wasteful expenditure. (Herford, p. 138)

Directement inspirée d'une téléologie anglo-saxoniste du progrès, cette remarque imbue de supériorité ethnique encourage une sorte de palingénèse gothique de l'élite locale.

b. Les bienfaits de la Révolution industrielle

La jubilation impérialiste de Southey s'exprime notamment dans le cadre d'un tourisme industriel en quête des dernières avancées techniques ayant profité à l'économie

écossaise depuis 1746 et plus particulièrement au cours des deux dernières décennies du XVIII^{ème} siècle où fut introduite la machinerie. À ce sujet, Katherine Grenier dresse pour nous une liste non exhaustive de quelques sites dignes d'intérêt :

Enterprises such as the mining village of Leadhills, textile manufacturing in Paisley, the cottonmills of New Lanark, the shipping industry and associated commercial ventures of Glasgow and the Clyde, the Caledonian Canal, the Carron Iron Works, and numerous other coal mines, forges, textile mills, and bleaching fields were regular stops on most tours of Scotland, described even by tour books. (Grenier, p. 23)

On se remémore soudain l'itinéraire des Wordsworth, leur passage à Leadhills (Shairp, pp. 18-22), leur bref aperçu de New Lanark (Shairp, pp. 32-3), des aciéries de Carron (Shairp, p. 242), sans oublier la blanchisserie de Glasgow Green (Shairp, pp. 53-4). De même que ces derniers, Southey appartient à la dernière génération de touristes industriels venue assister à ce qu'ils percevaient comme le couronnement de l'Union : la domestication du Nord, ou plus explicitement l'élévation historique de la nation écossaise au rang de société commerciale, rejoignant ainsi l'Angleterre « civilisée » d'après la théorie stadiale.

Naturellement, la Révolution industrielle en Écosse se fit aussi sentir dans le milieu agricole. En route vers Perth, Southey reconnaît par exemple n'avoir jamais vu autant de batteuses de sa vie (Herford, p. 49), chose que l'on pourrait expliquer par le fait que l'inventeur de ce procédé révolutionnaire (1788) fût un meunier écossais d'East Linton, dans l'East Lothian, du nom d'Andrew Meikle.⁵⁹⁸ Il aperçoit également depuis le bourg d'Arbroath les lumières du récent phare de Bell Rock (Herford, p. 59) achevé en 1810, qui succéda à la cloche de l'abbé d'Arbroath rendue célèbre par Southey dans sa ballade « The

⁵⁹⁸ Cf. Sinclair, John, Sir, Board of Agriculture, *General Report of the Agricultural State: And Political Circumstances, of Scotland*. Édimbourg : Constable & Co., 1814, vol. 1, pp. 400-7, ainsi que Shaw, John, P., « Meikle, Andrew (1719-1811) », *Oxford Dictionary of National Biography*. Oxford University Press, 2004 ; online edn, septembre 2013. Web. <http://www.oxforddnb.com/view/article/18516> (le 27/06/14 à 16:20).

Inchcape Rock » (1802—Southey, p. 464). Il s'arrête par la suite fréquemment sur les chantiers de construction, comme ici au port de Bervie, où il s'émerveille devant tant de prouesses technologiques :

It was highly gratifying to see machinery employed here for the best possible purpose, facilitating human labour and multiplying the strength of man an hundredfold. The stones are lifted by a crane, with strong iron cramps or pinchers; and an iron rail-road is in use, which is carried from pier to pier, wherever it is wanted. (Herford, p. 63)

Cette grue mobile, impérieuse et robuste, représente symboliquement la victoire de la technique sur les lois naturelles. Southey fut également invité à visiter l'usine à coton révolutionnaire de New Lanark par son propriétaire, le progressiste Robert Owen, qui lui en fit faire le tour personnellement le 28 septembre (Herford, p. 259-66). Comme le souligne Herford, le journal de Southey n'a résolument rien de celui d'un touriste ordinaire à la recherche du pittoresque (Herford, pp. xvii-xviii), ce qui correspondrait davantage au mémoire de Dorothy.

c. Le canal calédonien et le remaniement du sublime romantique

Mais parmi les divers ponts, routes, quais et autres infrastructures portuaires rencontrées au cours du voyage, ce furent les prouesses hydrauliques de Telford qui subjuguèrent le plus le poète lauréat, notamment le canal calédonien, ouvrage gigantesque long d'environ 100 kilomètres qui relie l'Atlantique à la Mer du Nord entre Corpach et Inverness. En 1822, date d'ouverture du canal, il y dédia trois inscriptions commémoratives dont celle de Banavie (aujourd'hui exposée à Clachnacharry), qui immortalise une rupture avec la fantaisie médiévale : « Structures of more ambitious enterprize/Than Minstrels in the age of old Romance/To their own Merlin's magic lore ascribed (Southey ; p. 192, vv. 13-

5).⁵⁹⁹ Southey prêta ainsi sa plume à celui qui déjoua « les périls de la mer hyperboréenne » (Southey ; p. 191, v. 15) et détourna le cours des fleuves : « It was necessary in three places to make the river Ness give way, drive it into a new channel, and confine it there by embankments [...] » (Herford, p. 170). Il serait donc faux d'attribuer aux lakistes une philosophie commune de la nature, ainsi que le confirme ce commentaire de Dorothy Wordsworth à la veille de la construction du canal, qui débuta en 1804 : « The greatest charm of a brook or river is in the liberty to pursue it through its windings; you can then take it in whatever mood you like; silent or noisy, sportive or quiet » (Shairp, p. 51).

Southey tente tout de même d'agrémenter ses descriptions techniques d'un brun de médiévalisme afin d'exprimer le confinement oppressif ressenti à l'intérieur du sas de l'écluse de Clachnaharry, l'entrée est du canal calédonien dans le Beaully Firth : « We went thro' one lock; and when we were shut in between such tremendous gates on two sides, and such walls of perpendicular masonry on the other two, the situation might have afforded a hint of a Giant's dungeon » (Herford, p. 171). Disons plutôt que cette analogie vise surtout à souligner l'envergure titanesque de l'ouvrage et des moyens mis en œuvre pour sa réalisation : « It was a most impressive and rememberable scene. Men, horses, and machines at work; digging, walling, and puddling going on, men wheeling barrows, horses drawing stones along the railways » (Herford, p. 184). L'adjectif « mémorable » prend décidément tout son sens dans la mesure où la Révolution industrielle se trouve ici dépeinte sous son meilleur jour, soit celui de l'union sacrée entre l'homme, la bête et la

⁵⁹⁹ « What indeed could be more interesting than to see the greatest work of its kind that has ever been undertaken in ancient or modern times [...] » demanda-t-il lors de sa visite à Fort Augustus, placé sur le tracé du canal » (Herford, p. 183).

machine contre les éléments. Rien ne semblait alors présager l'aliénation du premier et l'abandon du second, pas même les épaisses fumées rejetées à Fort Augustus par l'imposant système de dragage mécanique : « Its chimney poured forth volumes of black smoke, which there was no annoyance in beholding, because there was room enough for it in this wide clear atmosphere » (Herford, p. 184).

Alors que plus d'un romantique se serait tenu dépité devant un pareil spectacle, Southey en fait la genèse de la huitième merveille du monde, rivalisant pleine d'audace avec la majesté du Ben Nevis :

The Pyramids would appear insignificant in such a situation, for in them we should perceive only a vain attempt to vie with greater things. But here we see the powers of nature brought to act upon a great scale, in subservience to the purposes of man : one river created, another (and that a huge mountain stream) shouldered out of its place, *and art and order assuming a character of sublimity* [italiques ajoutés]. (Herford, p. 204)

Ces dernières lignes qui, eussent-elles été publiées de son vivant lui auraient valu sûrement l'anathème de ses confrères lakistes,⁶⁰⁰ viennent finalement détrôner la

⁶⁰⁰ On pense surtout au protectionnisme proto-écologique de Wordsworth, bien que ce dernier finît, lui aussi, par rendre hommage au progrès technique dans son poème « Steamboats, Viaducts and Railways » (1835), en s'inclinant devant la sublimité de l'ingénierie humaine :

Motions and Means, on sea, on land at war
With old poetic feeling, not for this
Shall ye, by poets even, be judged amiss! [...]
and Time,
Pleased with your triumphs o'er his brother Space,
Accepts from your bold hands the proffered crown
Of hope, and welcomes you with cheer sublime (Wordsworth 2 ; p. 769, vv. 1-14).

Certains verront en cette déclaration un acte criant d'apostasie romantique quand d'autres l'interpréteront plutôt comme un éclair de lucidité, voire un signe de maturité poétique. Quoi qu'il en soit, Wordsworth semblait toujours militer contre les abus du progrès dans sa deuxième lettre au rédacteur en chef du *Morning Post* en 1840 : « Once for all let me declare that it is not against Railways but against the abuse of them that I am contending » (*PW* 2, p. 355). On en arriverait cependant à douter des convictions proto-écologiques du poète, qui ne se préoccupait que de son « fief » privilégié des lacs : « Is then no nook of English ground secure/From rash assault? », s'exclame-t-il benoîtement dans le poème « On the projected Kendal and Windermere Railway » (1844—Wordsworth 2 ; p. 889, vv. 1-2), placé en tête de son manifeste. À moins qu'il ne s'agit d'un fougueux et dernier relent de jeunesse ?

conception romantique d'une sublimité sauvage, en reconnaissant l'homme capable d'un tel résultat à travers son art, quitte à se prosterner face à l'idole qu'il a lui-même créée. D'un point de vue pittoresque, Southey regarde plus tôt le canal d'Inverurie comme un considérable embellissement de la campagne monotone d'Aberdeen : « It is however a great benefit to the country, and no small ornament to it, with its clear water, its banks which are now clothed with weedery, and its numerous locks and bridges, all picturesque objects and pleasing, where you find little else to look at » (Herford, pp. 78-9). L'Écosse souriait désormais à la modernité et ses nombreux bienfaits, même s'il demeurait quelques récalcitrants comme ceux du Perthshire, qui pour des raisons davantage financières que sentimentales, s'opposaient encore à l'intervention des commissaires britanniques dans la rénovation des routes militaires de Wade et de Caulfeild (Herford, p. 26).⁶⁰¹

Il s'avéra donc que le gouvernement britannique réussit précisément là où Agricola et ses légions échouèrent par les armes, soit à vaincre ou plutôt domestiquer « la nature elle-même », celle du Nord sauvage anciennement retranchée derrière ses « marais », ses « montagnes », ses « fleuves », ses « forêts » et ses « estuaires » (*Agr.* XXXIII, p. 27). Nous concluerons par ces vers victorieux que Southey adressa à l'écosseais Thomas Telford et son œuvre monumentale :

[...] Nor hath he for his native land performed
Less in this proud design; and where his Piers
Around her coast from many a Fisher's Creek
Unsheltered else, and many an ample Port
Repel the assailing storm; and where his Roads
In beautiful and sinuous line far seen,
Wind with the vale, and win the long ascent,
Now o'er the deep morass sustained, and now

⁶⁰¹ La complainte de l'Errant chez Wordsworth (*Excursion* VIII ; p. 253-4, vv. 95-111) est donc fondée sur un fait historique confirmé par le journal de Southey.

Across ravine, or glen, or estuary,
Opening a passage through the wilds subdued. (Southey ; p. 192, vv. 16-25)

À croire que l'appel du Nord chez Southey s'apparente davantage à une conquête par le génie civil britannique, une conclusion surprenante qui illustre parfaitement la relation complexe entre romantisme et Révolution industrielle. Dérogeant à la préconception primitiviste de l'idéologie romantique, l'hymne de Southey offre en effet une « réponse romantique admirative » et « positive » au progrès « quantitatif » de la domination humaine sur la nature plus généralement symbolisée par l'expansion du chemin de fer.⁶⁰² Dans le fond, il se pourrait que l'appropriation de l'espace sauvage par la technologie ne fût pas si différente de celle déjà conduite par le tourisme pittoresque (Grenier, p. 28), mais également par la poésie de Wordsworth, qui, selon Hess, rejoint une logique de colonisation septentrionale, notamment dans les Highlands (Hess, pp. 191-8) : « By the 1800s it had become a kind of internal colony, a safely exotic otherness for English travelers to explore as well as imaginative resource they could use to construct their own values and identities » (Hess, p. 196). D'après Katherine Haldane Grenier, le sublime n'était pas aux yeux de tous une finalité en lui-même. Au contraire, celui-ci pouvait très bien se confondre avec l'esprit civilisateur britannique : « To many, the delightful horror of the sublime was mingled with improvers' distaste at unproductive land. And only with the roads and forts brought by the improvers could seekers of the sublime and picturesque view the wild with relative complacency » (Grenier, p. 28). Nous ajouterons même qu'il en était le stimulant. La mondanisation de l'expérience sublime fut donc permise par le

⁶⁰² Cf. Murray, Christopher, John, *Encyclopedia of the Romantic Era, 1760-1850*. Londres : Routledge, 2013, vol. 1, p. 558.

tourisme de masse, motivé d'abord par la littérature romantique, avant d'être rendu possible par le progrès technique. Dorénavant, elle n'était plus l'apanage du poète solitaire ou du héros romanesque. L'histoire voulut ainsi que ce fût un Écossais qui domestiqua les étendues sauvages de son pays tandis qu'un de ses compatriotes, dont l'effigie méritait, selon Southey, d'apparaître sur les enseignes d'auberges des Trossachs (Herford, p. 30), œuvrait toujours pour faire des Highlands le plus romantique des territoires britanniques : l'illustre Sir Walter Scott, à qui sera dédiée la seconde partie de notre étude. Mais avant cela, une lecture thématique du seul lakiste écossais John Wilson, déjà cité par endroits, tiendra lieu de transition définitive vers l'Écosse. Plus connu sous son avatar journalistique « Christopher North », ⁶⁰³ ce natif de Paisley, près de Glasgow dans le Renfrewshire, fut plus que quiconque tiraillé entre les deux Nordes britanniques qu'il parvint plus ou moins à réconcilier dans son œuvre.

⁶⁰³ Véritable alter-ego littéraire et auteur des fameuses *Noctes Ambrosianæ* (1822-1835) parues en série chez *Blackwood*. Il est possible que les écrits de John Wilson influençassent les chasseurs victoriens à adopter eux-mêmes des pseudonymes dans leur récit de vacances en Écosse, de sorte à distancer l'aventure de la routine (Grenier, p. 109).

VII. Transition : Christopher North, ou l'appel du Nord personnifié

L'ultime publication de John Wilson, *Dies Boreales*⁶⁰⁴(1850) offre à notre étude un aveu digne de réflexion : « I am not a Laker—I am a Locher », affirme le personnage de Christopher North à son interlocuteur Bob Buller [William Maginn], qui ne manque pas de rétorquer : « Tweedledum—tweedledee », traduisible par « du pareil au même ».⁶⁰⁵ Le ton du dialogue est résolument guilleret, ce pourquoi il est difficile à première vue d'attribuer à ce mot d'esprit une réelle pertinence critique. Cependant, il s'avère que celui-ci survient bel et bien dans une conversation d'ordre littéraire ayant pour objet la poésie de Virgile, jugée par Buller plus propice à la récitation que celle des lakistes : « [...] any Laker of you all »,⁶⁰⁶ dans lesquels il inclue naturellement North. De tout cela, nous retiendrons deux choses : premièrement que Christopher North, à travers son néologisme, exprime une préférence patriotique pour les lochs écosais, alors que la réflexion de Buller tend deuxièmement à valider le concept précédemment développé de fraternité, voire de gémellité entre la région des lacs anglais et celle des hautes-terres d'Écosse.

⁶⁰⁴ *Dies Boreales* comprend les sept dialogues critiques de John Wilson publiés dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine* de juin à novembre 1849, puis d'avril à mai 1850. Cf. Wilson, John, *Dies Boreales; or Christopher under Canvass*. Philadelphie : A. Hart, 1850. L'abréviation « Bor. » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 73.

⁶⁰⁶ *Ibid.*

1. John Wilson : le lakiste écossais

Rappelons tout d'abord que John Wilson resta toute sa vie profondément attaché au *Lake District* et maintint jusqu'à sa mort une amitié, bien que parfois ambiguë avec Thomas De Quincey.⁶⁰⁷ Dans sa première « envolée » de juin 1832 introduisant son essai poétique « Christopher at the Lakes », Wilson déplore mélancoliquement, comme à son habitude, à la première personne du pluriel : « Here we are cooped up in a cage—a tolerably roomy one, we confess—while our old friends, the North England eagles, are flying over the mountains. The thought is enough to break a weaker heart. »⁶⁰⁸ Il existait effectivement une relation privilégiée entre Wilson et le Nord anglais qui débuta en mai 1802 avec cette lettre à l'attention de William Wordsworth,⁶⁰⁹ sans doute intrigué par la pertinence critique du jeune homme. Fraîchement diplômé d'Oxford, le jeune Wilson s'établit sur les bords du lac Windermere en octobre 1807 sur le domaine d'Elleray, où il ne tarda pas à faire connaissance de la *literati* locale, à commencer par les Wordsworth dès l'année suivante. Il fit ensuite naturellement la rencontre de De Quincey, Southey et Coleridge,⁶¹⁰ entre autres notables des environs (Gordon, pp. 119-35). Son idylle lakiste se termina abruptement au printemps 1815 quand il dut faire face à la dissolution de son héritage paternel estimé à 50,000 £, l'œuvre d'un oncle frauduleux semble-t-il (Gordon, pp.

⁶⁰⁷ Cf. Morrisson, Robert, « Blackwood's Berserker: John Wilson and the Language of Extremity », @ *Romanticism on the Net*, n°20 (novembre 2000), pp. 15-7. Web. <http://www.erudit.org/revue/ron/2000/v/n20/005951ar.html> (le 28/01/14 à 12:04).

⁶⁰⁸ Wilson, John, *Essays Critical and Imaginative* ; vol. 2—*The Works of Professor Wilson of the University of Edinburgh* ; éd. J. F. Ferrier. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1856, vol. 6, p. 1.

⁶⁰⁹ Cf. Gordon, Mary, *Christopher North: A Memoir of John Wilson*. Édimbourg : Edmonston & Douglas, 1862, vol. 1, pp. 39-48. Le nom de l'auteur fera désormais référence au premier volume de cette œuvre.

⁶¹⁰ Cf. Lang Strout, Alan, « Samuel Taylor Coleridge and John Wilson of *Blackwood's Magazine* », in *PMLA* ; vol. 48, n° 1 (mars 1933), pp. 100-28.

59, 180). Pour des raisons pratiques, Édimbourg devint alors sa résidence principale. Il demeura néanmoins jusqu'à sa mort le plus fervent défenseur du génie wordsworthien qu'il avait été avec De Quincey parmi les tous premiers à reconnaître.⁶¹¹

2. Vers une définition bi-nationale du Nord britannique

a. La dialectique Nord/Sud

Sa résidence au sein du *Lake District* lui inspira naturellement bon nombre d'écrits⁶¹² et autres méditations sur la perception esthétique du Nord britannique. Toujours dans son essai intitulé « Christopher at the Lakes », Wilson entame sa troisième et dernière envolée d'août 1832 par une déclaration patriotique, « THE THREE GLENS », où il exprime sa préférence pour les reliefs nationaux :

We could write a glorious article—THE THREE GLENS. No need whatever to leave this Island; for, in spite of all they say about the Alps, “the Pyrenean and the river Po,” it is out of all sight the finest part of the whole earth. We make no attack upon the Andes—and beg the Himalaya Mountains distinctly to understand, that they are objects of our highest admiration. We never crossed the Cordilleras; but we remember thinking Chimborazo clumsy, though “his stature reached the sky.” We go not among them for our Three Glens, though we might choose among a mighty million; but true, as we said, to our NATALE SOLUM, we keep within the girdle of our own cliffs, allowing others to harangue on the magnitude, while we hail the magnificence of Nature.⁶¹³

Prenant pour exemple les trois vallées de Glen Etive, Glen Nevis et Wasdale, Christopher North défend l'autosuffisance domestique britannique en matière de patrimoine naturel, Angleterre et Écosse confondues. On voit d'ailleurs apparaître un

⁶¹¹ Cf. Lang Strout, Alan, « John Wilson, “Champion” of Wordsworth », in *Modern Philology* ; vol. 31, n°4 (mai 1934), pp. 383-94.

⁶¹² De la prose inspirée, mais aussi de la poésie qui firent récemment l'objet d'un recueil édité par Penny Bradshaw de l'Université de Cumbrie : Wilson, John, *The Lake Poems of John Wilson* ; éd. P. Bradshaw. Carlisle : Bookcase, 2012.

⁶¹³ Wilson, John, *Essays Critical and Imaginative* ; vol. 2, p. 74.

clivage Nord/Sud qui se précise dans ses « Remarks on the Scenery of the Highlands »

parues en 1836 :

[...] why should we hesitate to assert that our own storm-loving Northern Isle is equally rich in all kinds of beauty as the Sunny South, and richer far in all kinds of grandeur, whether we regard the forms or colouring of nature—earth, sea, or air [...] What other region in all the world like that of the Lakes in the North of England! And how the true lover of nature, while he carries along with him its delightful character in his heart [...] can deliver himself up after the lapse of a day, to the genius of some savage scene in the Highlands of Scotland, rent and riven by the fury of some wild sea-loch! (*Recreations* 2, p. 387)

Ce passage fait nettement ressortir l'émergence d'une identité septentrionale unissant l'Écosse et l'Angleterre à travers la célébration commune de leurs paysages les plus spectaculaires situés au nord de chaque nation, soit enfin l'occasion de vérifier la problématique initiale supposant au Nord britannique un rôle unificateur. Une chose est sûre, l'étude à venir d'un certain Sir Walter Scott apportera une réponse cruciale et complémentaire à cette interrogation.

b. Réappréciation du sublime

Wilson s'étend une nouvelle fois sur la grandeur insoupçonnée des monts britanniques face aux géants du Sud en 1838 dans « Christopher among the Mountains » :

Great painters and poets know that power lies not in mere measurable bulk. Atlas, it is true, is a giant, and he has need to be so, supporting the globe. So is Andes; but his strength has never been put to proof, as he carries but clouds. The Cordilleras—but we must not be personal—so suffice it to say, that soul, not size, equally in mountains and in men, is and inspires the true sublime. Mont Blanc might be as big again; but what then, if without his glaciers? These mountains are neither immense nor enormous—nor are there any such in the British Isles. Look for a few of the highest on [Robert Andrew] Riddell's ingenious Scale⁶¹⁴—in Scotland Ben-nevis, Helvellyn in England, in Ireland the Reeks; and you see that they are mere mole-hills to Chimborazo. Nevertheless, they are the hills of the Eagle.⁶¹⁵

⁶¹⁴ Cf. Wilson, Robert, Riddell, Robert Andrew, *A History of Mountains: Geographical and Mineralogical* [...]. Londres : Nicol, 1807-10, 3 vols.

⁶¹⁵ Wilson, John, « Christopher among the Mountains », in *Blackwood's Edinburgh Magazine* ; vol. 44, n°275 (septembre 1838). Édimbourg : Blackwood & Sons, 1838, p. 297.

Cette pirouette élégante remanie la théorie de Burke à l'avantage du Royaume-Uni, tout en faisant intervenir le jugement des deux artistes incontournables de la période romantique, à savoir le peintre et le poète paysagiste. Le sublime et le pittoresque ne seraient donc pas une affaire de magnitude, conformément à l'argumentaire du *Guide* wordsworthien proposant une expérience sublime davantage fondée sur la forme que sur la grandeur, cela en vue bien sûr de valoriser les montagnes de son District natal : « [...] the sense of sublimity depends more upon form and relation of objects to each other than upon their actual magnitude [...] » (*Guide*, p. 100). En effet, la révision du sublime par Wordsworth impliquait d'ores et déjà l'intégration du principe pittoresque d'harmonie ou de cohésion entre les objets. Ainsi le professeur Wilson désirait-il réaffirmer la sublimité du relief britannique dans son ensemble.

3. Distinctions esthétiques à l'intérieur du Nord britannique

Ceci dit, cet espace commun n'en était pas pour autant identique. En effet, le territoire britannique se voyait lui-même défini par une polarité esthétique associant sublimité sauvage au nord et beauté délectable au sud. Il se trouve qu'un tel constat était déjà survenu à l'échelle locale dans le *Guide* de Wordsworth : « For example, in the vale of Winandermere, if the spectator looks for gentle and lovely scenes, his eye is turned towards the South ; if for the grand, towards the north [...] » (*Guide*, p. 6). En lisant Wilson, ce commentaire prend soudain une dimension allégorique, surtout lorsqu'il distingue les

Highlands de la région des lacs anglais à partir de l'impression dominante qu'elles produisent respectivement sur le spectateur.

a. L'exceptionnalisme avéré du *Lake District*

C'est donc après une démonstration pleine de concessions que le critique se prononce sur l'essence esthétique du *Lake District* : « [...] though no other district of equal extent contains such variety of the sublime and beautiful, yet the beautiful is so prevalent, that we feel its presence, even in places where it is overpowered; and on leaving "The Lakes", our imagination is haunted and possessed with images, not of dread, but of delight⁶¹⁶» (*Recreations 2*, pp. 389-90). La même particularité s'applique logiquement au val de Borrowdale dont la beauté à la fois bucolique, majestueuse et sylvestre ne permet la comparaison avec aucun autre glen écossais (*Recreations 2*, pp. 403-4). Comme nous pouvons le voir plus loin, Wilson accordait une importance particulière au manteau forestier, qui contribuait tant à la beauté caractéristique du paysage anglais, bien évidemment source de complexe pour le voisin écossais : « [...] we are not blind to the fact of England being the most beautiful land on all the earth. What are our woods to hers! To hers, what are our single trees! We have no such glorious standards to show as her indomitable and everlasting oaks. She is all over sylvan [...] » (*Recreations 2*, pp. 407-8). Cependant, loin de vouloir ternir l'image du territoire écossais, il lui réservait au contraire la prérogative du sublime.

⁶¹⁶ *Delight*, dans son sens usuel de « délectation », qui, chez Burke, désigne au contraire la sensation de soulagement produite par le sublime (Burke I, iv, pp. 33-4).

b. La sublimité intrinsèque de l'Écosse sauvage

Prenons pour commencer l'exemple d'un glen décrit par Wilson alors qu'il en atteint l'extrémité :

Yet are they [the cliffs] but as a portal or gateway of the glen. For entering in with awe, that deepens, as you advance, almost into dread, you behold, beyond, mountains that carry their cliffs up into the clouds, seamed with chasms, and hollowed out into coves, where night dwells visibly by the side of day; and still the glen seems winding on beneath a purple light, that almost looks like gloom; such vast forms and such prodigious colours, and such utter stillness, become oppressive to your very life, and you wish that some human being were by, to relieve, by his mere presence, the insupportable weight of such a solitude. (*Recreations* 2, p. 401)

La traversée du glen depuis son entrée bucolique (*Recreations* 2, p. 400) reproduit une gradation du beau vers le terrible et pousse à l'extrême la contemplation sublime classique résidant à la fois dans « les insurmontables falaises » et « les insondables abysses » (*Ibid.*).⁶¹⁷ Pour souligner le caractère sublime de la forêt écossaise, Wilson s'en remet d'abord à l'opinion experte de William Gilpin en empruntant quelques-unes de ses *Remarks on Forest Scenery, and Other Woodland Views* (1791) :

The Scottish forest, no doubt, is the sublimer scene, and speaks to the imagination in a loftier language than the English forest can reach [...] The scenery of both are almost destroyed. But while the English forest hath lost all its beauty with its oaks, and becomes only a desolate waste, the rocks and the mountains, the lakes and the torrents of the Scottish forest make it still an interesting scene.⁶¹⁸ (*Recreations* 2, p. 409)

Naturellement, il désirait aussi rendre un hommage individuel au pin écossais et cite pour cela l'éditeur de Gilpin, Sir Thomas Dick Lauder, qui s'exprime en ces termes sur le souverain des forêts calédoniennes : « [...] towering in full majesty in the midst of some appropriate Highland scene, and sending its limbs abroad with all the unrestrained freedom of a hardy mountaineer, as if it claimed dominion over the savage region round it,

⁶¹⁷ Toutes deux relatives à la notion de vastité et d'infini (Buke II, vii, p. 66).

⁶¹⁸ Cf. Gilpin, William, *Remarks on Forest Scenery, and Other Woodland Views* ; éd. T. D. Lauder. Édimbourg : Fraser & Co., 1834, vol. 2, pp. 7-8.

we have looked upon it as a very sublime object » (*Recreations* 2, p. 409).⁶¹⁹ Pour sa part, Wilson estime que les teintes sombres constituaient la dominante des Highlands : « The colour of the pine has been objected to as murky—and murky it often is, or seems to be; and so then is the colour of the heather, and of the river, and of the loch, and of the sky itself thunder-laden,⁶²⁰ and murkiest of all are the clouds » (*Recreations* 2, p. 410). Cet ultime détail vient encore une fois établir l'essence sublime du paysage des Hautes-Terres dans son ensemble, conformément à la palette de couleurs proposée par Burke.⁶²¹ En dernier lieu, Wilson conçoit les Highlands comme un espace sauvage pérenne en marge de la civilisation : « [...] they are in their great features, and in their spirit unalterable by art, stamped and inspired by enduring Nature » (*Recreations* 2, p. 408). Toutefois, il réalise que le Nord de l'île finit par conquérir toute une génération de touristes anglais reçus en tant qu'amis au sein d'une nation qui désormais ne leur était plus étrangère (*Recreations* 2, p. 407) : une vision certes romantico-patriotique, mais bel et bien vérifiable sur le plan humain. Ainsi, ce fut effectivement la revalorisation esthétique du paysage nord-britannique qui, selon Wilson, rapprocha concrètement les peuples anglais et écossais, notamment par le biais du tourisme littéraire initié par les grands auteurs.⁶²²

⁶¹⁹ Cf. Gilpin, William, *Remarks on Forest Scenery* ; vol. 1, p. 173.

⁶²⁰ Nous renverrons simplement dans *Die Boreales* à cet épisode orageux commenté par Christopher North et ses acolytes, alors en excursion dans les montagnes d'Argyll and Bute. Cf. Wilson, John, *Dies Boreales*, pp. 66-70, et Le Scanff, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, pp. 78-83.

⁶²¹ « [...] sad and fuscous [dark brownish-gray] colours, as black, or brown, or deep purple, and the like » (Burke II, xvi, p. 75).

⁶²² Cf. Watson, Nicola J. (dir.), *Literary Tourism and Nineteenth century Culture*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2009, ainsi que *The Literary Tourist* par le même auteur.

4. John Wilson et Sir Walter Scott

Sir Walter Scott était sans doute le plus influent d'entre eux,⁶²³ ce qui ne put échapper à Wilson, qui dès 1810 lui rendit hommage dans une rêverie poétique, «The Magic Mirror, addressed to Walter Scott Esq.»— parodiant au passage «The « Castle of Indolence » (1748) de James Thomson sous forme de sonnets shakespeariens écourtés— où il le décrit pareil à un magicien, voire plutôt un nécromancien du passé national :

The Beauteous marvels of that wizard's art?
No! not unto myself dare I to tell
What various vision o'er that Mirror roll'd,
Till view'd my soften'd soul a lovely dell,
Where upon Yarrow's banks a Minstrel old
Did sit, and wake to lords and ladies high
The last expiring strains of Border Minstrely.⁶²⁴

Le reste du poème reprend les grandes scènes de ses premiers succès, ci-dessus *The Lay of the Last Minstrel* (1805), *Marmion* (1808) et *The Lady of the Lake* (1810). Une rencontre entre les deux hommes à Édimbourg eut très probablement lieu en fin décembre 1811- début janvier 1812, durant la mise sous presse de *The Isle of Palms, and Other Poems* (1812) par John Ballantyne (Gordon, p. 171). Les correspondances du 17 janvier avec Joanna Baillie et du 23 février avec Robert Southey semblent en effet confirmer une telle rencontre du côté de Scott, sûrement en présence de leur imprimeur mutuel (Grierson 3, pp. 61, 79). L'association la plus flagrante entre les deux hommes reste cependant la

⁶²³ Cf. Watson, Nicola J., *The Literary Tourist*, pp. 93-106, 150-63, ainsi que Brown, Ian (dir.), *Literary Tourism, the Trossachs, and Walter Scott*. Glasgow : Scottish Literature International, 2012. Rigney, Ann, *The Afterlives of Walter Scott: Memory on the Move*. Oxford : Oxford University Press, 2012, pp. 127-38. Durie, Alastair, «“Scotland is Scott-land” : Scott and the Development of Tourism», in *The European Reception of Sir Walter Scott* ; dir. M. Pittock. Londres : Continuum, 2006, pp. 313-22. Pittock, Murray G. H., « Scott and the British Tourist », in *English Romanticism and the Celtic World*, pp. 151-66.

⁶²⁴ Wilson, John, *The Poetical Works of Professor Wilson*, p. 428, vv. 134-40.

nomination de John Wilson en juillet 1820 à la chaire de philosophie morale d'Édimbourg par l'entremise de Walter Scott (Gordon, pp. 313-6), à la requête de son gendre John Gibson Lockhart, ami et collaborateur de Wilson au *Blackwood's Magazine*, mais aussi par devoir partisan tory. À moins que ce fût sa prestance gothique, esquissée par Lockhart dans *Peter's Letters to his Kinsfolk* (1819), qui séduisit Walter Scott, lui-même fier de ses « racines » anglo-saxonnes, comme nous pourrions le voir plus tard :

In complexion he is the best specimen I have ever seen of the genuine, or ideal Goth. His hair is of the true Sicambrian yellow; his eyes are of the brightest, and the same time of the clearest blue, and the blood glows in his cheek with as firm a fervour as it did, according to the description of Jornandes, in those of the “Bello gaudentes, praelio ridentes Teutones”⁶²⁵ of Attila. (Gordon, p. 262)

Bien que cela puisse paraître anodin aux premiers abords, l'importance d'une filiation gothique prendra tout son sens dans notre seconde partie sur l'appel du Nord chez Sir Walter Scott que Wilson range parmi « les trois grands esprits dominants » (« great master-spirits ») de l'ère romantique aux côtés de Wordsworth et de Byron.⁶²⁶ Il le déclare ensuite le plus original des trois et met un point d'honneur à distinguer sa poésie de celle d'un Homère ou d'un Ariosto, en réaction notamment à son surnom d'« Ariosto du Nord ».⁶²⁷ Cependant, on excusera au grand critique son manque d'intuition en ce qui concerne l'influence ossianique sur la littérature romantique britannique : « The poetry of

⁶²⁵ Passage non identifié chez Jordanès.

⁶²⁶ Cf. Wilson, John, *Essays Critical and Imaginative* ; vol. 1, p. 387.

⁶²⁷ Cf. *ibid.*, pp. 388-9, ainsi que *Recreations* 1, pp. 190-2. On doit d'ailleurs à Byron l'invention d'un Arioste septentrional : « With regard to the “Ariosto of the North” surely their themes Chivalry—war—& love were as like as can be—and as to the compliment—if you knew what the Italians think of Ariosto—you would not hesitate about that.—But as to their “measures,” you forget that Ariosto's is an octave stanza—and Scott's anything but a Stanza.—If you think Scot[t] will dislike it—say so—& I expunge.—I do not call him the “Scotch Ariosto” which would be sad provincial eulogy—but the ‘Ariosto of the North’—meaning of *all countries that are not the South*. (Byron à John Murray, depuis Venise le 17 septembre 1817). Cf. Byron, George Gordon, B^{on}, « So Late into the Night: 1816-1817 »—*Byron's Letters and Journals* ; éd. L. A. Marchand. Cambridge : Harvard University Press, 1976, vol. 5, p. 266, ainsi que Nicholson, Andrew, « Byron and the ‘Ariosto of the North’ », in *English Romanticism and the Celtic World*, pp. 130-50.

Ossian has, it is true, since the days of Macpherson, in no way coloured the poetry of the island [...] » (*Recreations* 1, p. 383). Ceci allant à l'encontre de la théorie staëlienne sur le Nord romantique, nous pensons, contrairement à Wilson, qu'il est tout à fait impensable d'envisager l'originalité de Scott sans porter un regard croisé sur son œuvre et celle de James Macpherson, ce qui fera l'objet d'une entrée en matière pour notre seconde partie.

B. L'appel du Nord chez Sir Walter Scott

- I. L'appel des Highlands : une révélation ossianique ?
 - II. L'appel du Nord écossais à travers l'aventure romanesque : une lecture croisée de *Waverley* (1814), *Rob Roy* (1817) et *A Legend of the Wars of Montrose* (1819)
 - III. Du bon et féroce sauvage de proximité : les Gaëls dans les romans de Scott
 - IV. Walter Scott dans les îles supérieures : Orcades, Shetland et le legs scandinave
 - V. Sir Walter Scott et la culture gothique
-

I. L'appel des Highlands : une révélation ossianique ?

Que ce soit chez les spécialistes de Macpherson ou ceux de Scott, on constate que pratiquement aucune étude n'a souhaité considérer sérieusement l'empreinte ossianique dans les œuvres de Sir Walter Scott, à croire que l'hypothèse d'une continuité littéraire nationale serait outrancièrement farfelue.⁶²⁸ Lorn Macintyre tient pourtant ce postulat pour évident à l'intérieur de sa dissertation doctorale de 1976,⁶²⁹ tandis que le professeur Susan Manning est probablement l'un des seuls à avoir publié un essai sur le sujet. « Ossian, Scott and Nineteenth-Century Scottish Literary Nationalism »⁶³⁰ parut dans une revue de littérature écossaise en 1982 et avance l'idée d'une utilisation consciente et stratégique du patrimoine ossianique par Scott :

It was this aspect of Macpherson's success that was to prove an inspiration to Scott in his own work, and to give Ossian a symbolic role as an index of Scottishness in nineteenth-century-fiction, in the full knowledge that the work as such was a fraud. As has been noted, Scott's adroit use of Ossianic language in his novels increased the spread of his reputation in Europe; he played on associations [...] as an economical means of evoking the Scottishness which was integral to his theme. Even before *Waverley*, Scott perceived the potential for "Scottishness" that Macpherson's treatment of the Highlands and their traditions had made viable by their great success for other writers.⁶³¹

Le roman *Waverley* prend effectivement pour toile de fond le soulèvement jacobite de 1745, qui se trouve également au cœur du renouveau ossianique. Cependant, Manning

⁶²⁸ Espérons que notre exposé ne s'annonce pas comme une tentative d'« archéologie littéraire naïve » découragée par Dafydd Moore dans son article sur la réception des *Poèmes d'Ossian* en Angleterre et en Écosse : « Ossian is an important resource for British Romantic literature, but naïve literary archeology is not the way to demonstrate this. » Cf. Gaskill, Howard (dir.), *The Reception of Ossian in Europe*, p. 32.

⁶²⁹ Macintyre, Lorn MacInnes, « Sir Walter Scott and the Highlands », thèse doctorale. Université de Glasgow, 1976. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette thèse. Le constat apparaît à la deuxième page du résumé sans qu'aucune partie spécifique de l'exposé ne soit pour autant dédiée à une étude comparative soutenue.

⁶³⁰ Manning, Susan, « Ossian, Scott and Nineteenth-Century Scottish Literary Nationalism », in *Studies in Scottish Literature* ; vol. 17, n°1 (1982), pp. 39-54.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 49.

précise que le thème des Highlands avait déjà trouvé grâce aux yeux de l'écrivain avant la sortie de son roman à succès en 1814. Le jeune Walter Scott fut introduit à la poésie ossianique à l'âge de douze ans (1783) par son vieil ami de l'époque Dr Thomas Blacklock, un autre poète aveugle, qui s'installa à Édimbourg en 1764 comme tuteur. Cette rencontre fut d'ailleurs l'œuvre d'Adam Ferguson, fils aîné du célèbre philosophe écossais du même nom, grand défenseur des *Poèmes d'Ossian*. Une correspondance entre l'auteur et Anna Seward datant de septembre 1806 fait part de cet épisode relativement marquant à l'esprit de l'expéditeur :

You recall to me some very pleasant feelings of my boyhood, when you ask my opinion of Ossian. His works were first put into my hands by old Dr. Blacklock a blind poet of whom you may have heard [...] I though at the period of our intimacy a very young boy was fortunate enough to attract his notice and kindness; and if I have been at all successful in the paths of literary pursuit I am sure I owe much of that success to the books with which he supplied me and his own instructions.⁶³²

Si on reconnaît ici l'hommage d'un élève envers son mentor, on s'aperçoit également que Scott cite Ossian en tant qu'influence première, bien qu'il avoue par la suite avoir été assez vite agacé par l'imagerie répétitive des poèmes en question puis dégoûté par la défense chauviniste et aveugle qu'en firent ses partisans écossais face aux accusations de fraude qui s'avèrent exactes. Se réclamant du camp sceptique, il souligne plus loin dans la lettre l'apport sentimental apporté par Macpherson aux supposés originaux : « [...] Macpherson has very cunningly adopted the beginning, the names of the leading incidents of an old tale and dressed it up with all those ornaments of sentiment & sentimental manners which first excite our surprise and afterwards our doubts of its authenticity » (Grierson 1, p. 321). Il n'hésite pas d'autre part à taxer James Macpherson de faussaire, ce que le rapport de la

⁶³² Scott, Walter, Sir, *The Letters of Sir Walter Scott* ; éd. Sir H. Grierson. Londres : Constable, 1932, vol.1, p. 320. Le nom de l'éditeur suivi du numéro de volume fera désormais référence à cet ouvrage.

*Highland Society of Scotland*⁶³³ se refuse à faire en raison d'une objectivité scientifico-légale poussée à l'extrême et de la réticence évidente des membres à salir le nom du défunt Macpherson, qui, rappelons-le, mourut en 1796, date d'instigation de l'enquête sur les *Poèmes d'Ossian* : « I am compelled to admit that incalculably the greater part of the English Ossian must be ascribed to Macpherson himself and that his whole introductions, notes &c &c is an absolute tissue of forgeries » (Grierson 1, p. 321). D'après Scott, la démarche antiquariste affichée par Macpherson n'était qu'un écran de fumée, et son arsenal éditorial, la preuve apparente de sa mauvaise foi. Il affirme que le mensonge littéraire alla même jusqu'à la présentation d'originaux gaéliques falsifiés par Macpherson lui-même, puis légués à Henry Mackenzie, qui les fit publier en 1807 par l'intermédiaire de la *Highland Society* :

We know from constant experience, that most Highlanders after they have become compleat masters of English, continue to think in their own language and it is to me demonstrable that Macpherson thought almost every word of Ossian in Gaelic although he wrote it down in English. The specimens of his early poetry which remain are also deeply tinged with the peculiarities of the Celtic diction & character so that in fact he might be considered as a highland poet even if he had not left us some Earse translations or originals of Ossian unquestionably written by himself. (Grierson 1, p. 323)

L'hypothèse selon laquelle Macpherson se serait fait traducteur de ses propres poèmes a d'ailleurs été retenue de nos jours par le spécialiste Howard Gaskill.⁶³⁴ Le rapport de la *Highland Society* n'avait manifestement pas clos le débat mais eut pour effet de lui donner une certaine perspective, plutôt à l'avantage des détracteurs de Macpherson. Scott en conclut

⁶³³ L'intention première de ce rapport n'était évidemment pas de mettre James Macpherson au pilori mais bel et bien de mettre fin à la controverse ossianique si préjudiciable à l'image de l'Écosse. L'accusation de faux y est effectivement rejetée : « A similar observation applies to the doubts and difficulties which have occurred as to expressions in those poems applicable to the period of their composition, or to that on which their narrative is founded. Many of those difficulties, whatever be their force, do not impeach Macpherson, nor are they to be resolved by a supposition of fabrication or forgery in him; for those circumstances, whether true or false, were current in traditionary belief long before the time of Macpherson's publication. » Cf. Mackenzie, Henry, *Report of the Highland Society of Scotland Appointed to Inquire into the Nature and Authenticity of the Poems of Ossian*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1805, p. 138.

⁶³⁴ Gaskill, Howard (dir.), *The Reception of Ossian in Europe*, p. 11.

qu'il était catégoriquement impossible de prouver l'authenticité d'une épopée ossianique à l'aide de sources manuscrites soit égarées, détruites, corrompues, falsifiées ou tout simplement dissemblables aux prétendues traductions de Macpherson.⁶³⁵ En revanche, s'il avait peu d'estime pour Macpherson l'antiquaire, il lui reconnaissait un talent poétique dérivé directement de sa région natale des Highlands. Ainsi sauve-t-il l'honneur du poète de Ruthven en lui accordant un don pour la description de la nature déjà observable en 1758 dans *The Highlander*⁶³⁶, un poème original composé en anglais : « The Language of this common-place tale is full of those descriptions of natural scenery which were impressed on Macpherson's mind by his residence in a romantic and mountainous country, and which few poets have either conceived so warmly, or painted so well. »⁶³⁷ Loin de discréditer la longue tradition bardique des Hautes-Terres, le romancier édimbourgeois la savait capable de prestige poétique (Grierson 1, pp. 322-3), comme l'atteste si bien l'immense succès international des *Poèmes d'Ossian* ou pourrait-on dire, bien que ce serait rompre le charme, de James Macpherson :

But while we are compelled to renounce the pleasing idea, "that Fingal lived, and that Ossian sung," our national vanity may be equally flattered by the fact that a remote, and almost barbarous corner of Scotland, produced, in the 18th century, a bard, capable not only of making an enthusiastic impression on every mind susceptible of poetical beauty, but of giving a new tone to poetry throughout all Europe.⁶³⁸

Contrairement à la tendance générale qui était de rejeter en bloc Ossian ou d'accepter ses *Poèmes* en tant que traductions littérales, Scott sut apprécier les mérites littéraires ainsi

⁶³⁵ Cf. Scott, Walter, « Review of *The Report of the Committee of the Highland Society of Scotland appointed to inquire into the Nature and Authenticity of the Poems of Ossian* [...] », in *The Edinburgh Review* ; vol. 6, n°12 (juillet 1805). Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1805 pp. 452-3. L'abréviation « Rep. » fera dorénavant référence à cet article.

⁶³⁶ Macpherson, James, *The Highlander: A Poem in Six Cantos*. Édimbourg : W. Ruddiman Jr. & Co., 1758.

⁶³⁷ Scott, Walter, « Review of *The Report of the Committee of the Highland Society of Scotland* », p. 458

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 462.

que la portée internationale des adaptations de Macpherson pour ensuite les mettre à profit dans le cadre d'un imaginaire national. Dans son essai « On Imitations of the Ancient Ballad »⁶³⁹(1830), il admet volontiers que sa première composition originale, une ballade d'inspiration gaélique intitulée « Glenfinlas; or, Lord Ronald's Coronach »⁶⁴⁰(1801), fut avant tout envisagée comme une « versification de fragment ossianique »⁶⁴¹(*Minstrelsy* 4, p. 66). Ceci l'amène à réaffirmer son opinion sur l'origine celte de l'exceptionnalisme poétique irlandais et écossais :

The Celtic people of Erin and Albyn had, in short, a style of poetry properly called national,⁶⁴² though MacPherson was rather an excellent poet than a faithful editor and translator. This style and fashion of poetry, existing in a different language, was supposed to give the original of "Glenfinlas," and the author was to pass for one who had used his best command of English to do the Gaelic model justice (*Minstrelsy* 4, pp. 66-7).

L'auteur de « Glenfinlas » prétend justement avoir voulu imiter le travail de médiation culturelle amorcé par Macpherson, de quoi corroborer l'idée de continuité entre les deux hommes. Grand amateur de chants gaéliques, Scott disait aussi "saxoniser" les spécimens⁶⁴³qu'il recevait traduits de ses amis du Nord (Île de Mull), Marianne

⁶³⁹ Cf. Scott, Walter, *The Minstrelsy of the Scottish Border* ; vol. 4—*The Poetical Works of Sir Walter Scott, Bart.* Édimbourg : Robert Cadell, 1833, vol. 4, pp. 3-78. L'abréviation « *Minstrelsy* » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁴⁰ Initialement publié dans le recueil *gothique* de Matthew Gregory Lewis, *Tales of Wonder* (1801). Scott aurait entrepris cette composition suite à sa rencontre avec Lewis à Kelso durant l'automne 1798. Une lettre du 6 janvier 1799 retranscrite en appendice de l'essai « On Imitations » (*Minstrelsy* 4, p. 83) atteste que Lewis récita « Glenfinlas » à Brocket Hall dans le Hertfordshire, après avoir reçu la version révisée. Cf. Lewis, Matthew Gregory, *Tales of Wonder*. Londres : W. Blumer & J. Bell, 1801, vol. 1, pp. 122-36.

⁶⁴¹ Expérience libératrice sur le plan artistique si on en croit ses dires : « [...] I considered myself as liberated from imitating the antiquated language and rude rhythm of the Minstrel Ballad » (*Minstrelsy* 4, p. 66). Scott y travaillait depuis 1796, date de naissance du projet *Minstrelsy of the Scottish Borders*.

⁶⁴² On lit « natural » dans les éditions ultérieures. Cf. Scott, Walter, Sir, *The Minstrelsy of the Scottish Border* ; éd. T. F. Henderson. New York : Charles Scribner's Sons, 1902, vol. 4, p. 44.

⁶⁴³ Il évoque particulièrement trois chants : « Macleans Warsong and the Coronach over Sir Lachlan and the farewell to MacKenneth » (Grierson 2, p. 398-9). Cf. Scott, Walter, Sir, *The Lady of the Lake, in six cantos; Miscellaneous Poems*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835, pp. 290-1, 241, 287-8. Scott contribua également de quelques chansons « saxonisées » à l'anthologie d'airs gaéliques compilée par Alexander Campbell qui apparut entre 1816 et 1818. Cf. Campbell, Alexander, Scott, Walter, Sir, *Albyn's Anthology: or, a Select*

Clephane,⁶⁴⁴ née Maclean, et de sa fille Margaret, future épouse Compton, dont il devint le gardien légal à la mort de son père, le Major Général William Douglas Maclean Clephane de Carslogie en 1803. Tout comme Macpherson, il voulait mettre en avant l'élément héroïque de la tradition orale gaélique, ainsi que nous l'indique sa requête auprès de la jeune poétesse Margaret en mai 1813 : « Pray collect me as many Highland songs as you can find—heroic especially and send me translations either or poetry as the fancy hits » (Grierson 3, pp. 270-1). Voici pour information la recette type des ballades ossianiques prélevées telles quelles par les enquêteurs de la *Highland Society of Scotland* : « The subject of most is the battle or the chase: Love, when introduced, is the love of a savage state. »⁶⁴⁵ L'intrigue de « Glenfinlas » peut donc à cet égard se réclamer de la même tradition : deux chasseurs, Lord Ronald et Moy le devin, passent la nuit dans une loge solitaire, parlant tantôt d'amour, tantôt de bataille :

What lack we here to crown our bliss,
While thus the pulse of joy beats high?
What, but fair woman's yielding kiss,
Her panting breath and melting eye? [...]

* * * *

I heard the groans, I mark'd the tears,
I saw the wound his bosome bore,
When on the serried Saxon spears
He pour'd his clan's resistless roar.
(*Minstrelsy* 4, pp. 172, 175)

Il s'avère également que le personnage de Moy cumule les attributs de devin et de ménestrel : « 'Twas Moy; whom in Columba's isle/The seer's prophetic spirit found,/As, with

Collection of the Melodies & Vocal Poetry Peculiar to Scotland & the Isles, Hitherto Unpublished. Norwood : Norwood Editions, 1988.

⁶⁴⁴ Cf. Sutherland, Kathryn, « Walter Scott's Highland Minstrelsy and his Correspondence with the Maclean Clephane Family », in *Scottish Literary Journal* ; n°9 (mai 1982), pp. 48-66.

⁶⁴⁵ Scott, Walter, « Review of *The Report of the Committee of the Highland Society of Scotland* », pp. 446.

a minstrel's fire the while,/He waked his harp's harmonious sound » (*Minstrelsy* 4, p. 170-1).

C'est sur cette dernière fonction musico-narrative que nous allons nous pencher à présent.

1. L'imagerie d'Ossian dans *The Lay of the Last Minstrel* (1805) et *The Lady of the Lake* (1810)

a. Du barde au ménestrel : une médiation temporelle et culturelle

On ne s'étonnera guère que *The Lay of the Last Minstrel*⁶⁴⁶(1805), le réel premier succès poétique de Scott, repose sur les mêmes bases narratives établies par James Macpherson avec Ossian. Le terme anglais *lay*,⁶⁴⁷ en français lai, renvoie ici à un poème narratif octosyllabique destiné à être chanté. David Radcliffe se permet de glisser dans son étude sur *The Minstrel; or, the Progress of Genius* (1771/4) de James Beattie une intéressante remarque sur le moule ossianique du ménestrel scottien : « Following the example of Ossian, Scott presents his "last" minstrel as a mediator between carefully discriminated historical epochs. »⁶⁴⁸ Celui-ci récite son lai à la première duchesse de Buccleuch, Anne Scott, veuve en 1685 de James Scott de Monmouth, qui, dans toute sa bonté, accepte de lui accorder audience au château de Newark. Le ménestrel décide alors de rendre hommage à son ancêtre,

⁶⁴⁶ Cf. Scott, Walter, Sir, *The Lay of the Last Minstrel, in six cantos; Ballads and Lyrical Pieces*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835. L'abréviation « *Lay* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁴⁷ L'*OED* lui trouve une étymologie germanique, *leich*, voire noroise, *lag*, en contradiction avec l'hypothèse précédemment admise qu'il dérive d'une langue celtique, du breton ou de l'irlandais. Quoi qu'il en soit, il s'agit assurément d'un terreau septentrional pour le romantisme britannique. Cf. « *lay*, n.4. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2014 (le 21/07/14 à 15:27).

⁶⁴⁸ Radcliffe, David H., « Completing James Beattie's *The Minstrel* », in *Studies in Philology* ; vol. 100, n°4 (automne 2003), p. 542.

la veuve de Sir Walter Scott de Branxholme et de Buccleuch,⁶⁴⁹ Janet Scott, née Bethune (Betoun, voire Beaton), en racontant comment cette dernière s'opposa à l'union de sa fille Margaret au laird Henry de Cranstoun, allié des Kerr (ou Carr) contre les Scott.⁶⁵⁰ C'est d'ailleurs en tant que dernier ménestrel du « clan » Buccleuch⁶⁵¹ que Walter Scott composa ce poème, à la demande de Harriet Katherine Scott, née Townshend et mariée depuis 1795 au comte de Dalkeith, futur quatrième duc de Buccleuch en 1812, auquel il dédicaça son *Lay*. Anachronique par essence, le ménestrel de Scott se fait le relais d'un passé chevaleresque (milieu du XVI^{ème} siècle) auprès d'une audience de la période hanovrienne. Similairement, son acte de médiation⁶⁵² permet à l'auteur de s'approprier les codes de la ballade médiévale, tout en composant au XIX^{ème} siècle. Ce dernier prend d'ailleurs soin de faire remarquer en prologue le style étrangement moderne de son ménestrel : « [...] the Poem was put into the mouth of an ancient Minstrel, the last of his race, who [...] might have caught somewhat of the refinement of modern poetry, without losing the simplicity of his original model. » (*Lay*, p. 23). En privé, il représente à Anna Seward son vieux ménestrel comme un prétexte à la

⁶⁴⁹ C. 1495-1552, premier de Branxholme (Branksome) et troisième de Buccleuch.

⁶⁵⁰ Cf. *Lay* I, x ; p. 33, ainsi que les notes E, F, G, pp. 158-62. L'histoire nous apprend cependant que Margaret épousa Robert Scott de Thirlestane, tandis que le laird Cranstoun (de Crailing) de l'époque se prénommaient en réalité William (1502-1569). De plus, ce ne fut ni lui, ni son fils John, mais son père John (1488-1552) qui prit pour femme Janet Scott, fille de Lady Janet Scott, avant l'assassinat de son père. Cf. Balfour Paul, James (dir.), *The Scots Peerage: founded on Wood's Edition of Sir Robert Douglas's Peerage of Scotland*. Édimbourg : David Douglas, 1905, vol. 2, pp. 230, 590. On peut en conclure soit à un remaniement romanesque de la chronologie, soit à une simple confusion généalogique.

⁶⁵¹ Scott s'autoproclame de la sorte le 22 mars 1810 : « I think your Grace [the Duchess of Buccleuch] would scold me if I did not think that in such a case as the enclosed I have as the only Minstrel of the Clan a sort of privilege to be a beggar. I believe there is now no remnant of the Household poet except the Laureat & the Highland pipers. Of the rights of the former I know nothing but if I may regulate myself on those of the Piper who is always the most important as well as the most noisy attendant of the Chieftain [...] » (Grierson 2, pp. 281-2).

⁶⁵² Dans son introduction de 1830, Scott explique qu'il est la clé de l'unité narrative et chronologique du lai : « I therefore introduced the old Minstrel, as an appropriate prolocutor, by whom the lay might be sung or spoken, and the introduction of whom betwixt the cantos, might remind the reader, at intervals, of the time, place, and circumstances of the recitation. This species of *cadre*, or frame, afterwards afforded the poem its name of "The Lay of the Last Minstrel" » (*Lay*, p. 16).

ballade, jugée frustrée vis-à-vis de la critique littéraire contemporaine : « At length the story appeared so uncouth, that I was fain to put it into the mouth of my old Minstrel—lest the nature of it should be misunderstood, and I should be suspected of setting up a new school of poetry, instead of a feeble attempt to imitate the old » (Grierson 1, pp. 242-3). À en croire Scott, la réhabilitation d'une tradition éteinte n'avait rien de révolutionnaire et s'inscrivait au contraire dans un mouvement artistique conservateur. C'est précisément pourquoi la période artistique moderne dite « romantique » reprend le qualificatif d'un genre littéraire médiéval dont elle s'inspire directement, ceci rendant la frontière entre révolution et réaction décidément difficile à situer.

The Lay est donc introduit avec le motif du barde âgé et mélancolique popularisé par les travaux de Macpherson : « [...] The Minstrel was infirm and old;/His wither'd cheek, and tresses gray,/Seem'd to have known a better day [...] The last of all the Bards⁶⁵³ was he,/Who sung of border chivalry [...] » (*Lay* ; p. 25, vv. 2-8). La solitude de sa condition ponctuée d'ailleurs sous forme d'exclamations élégiaques sa performance au château de Branksome : « Low as that tide [the human tide] has ebb'd with me,/It still reflects to Memory's eye,/The hour, my brave, my only boy,/Fell by the side of great Dundee/Why, when the volleying musket playe'd/Against the bloody Highland blade,/Why was not I beside him laid ! » (*Lay*

⁶⁵³ La distinction entre barde et ménestrel n'apparaît pas dans le langage poétique de Scott, bien que sa correspondance du 27 mai 1804 avec George Ellis nous informe amplement sur le sujet (Grierson 12, pp. 253-7). Voici d'ailleurs le constat qui découle de ses recherches : « Now I hold the Bard here [James II, 1457, c. 79, cf. Hutchinson, Gilbert, Esq., *Treatise on the Offices of Justice of Peace, Constable, Commissioner of Supply, and Commissioner under Comprehending Acts, in Scotland* [...]. Édimbourg : William Creech, 1806, p. cxii (Appendice N°XXXVII)] to be the Celtic poet or Beirdh & the Minstrel to be the Anglo-Scottish reciter musician » (Grierson 12, p. 254). Ironiquement, Scott souligne l'amalgame fait par son collaborateur John Leyden et avance que les ménestrels anglo-saxons étaient anciennement mieux considérés que les bardes celtes de langue gaélique. En tout état de cause, on retrouve le terme « barde » employé indistinctement par Scott tout au long de son *Lay*, comme dans le vers qui suit : « [...] The Bard resumed his minstrel strain » (*Lay* V, xxx ; p. 125, v. 39).

IV, ii ; p. 82, vv. 7-13). Scott se montre plus clair que Macpherson sur le thème du dernier barde et insiste bien sur le fait qu'il avait survécu à tous les membres de sa gilde. On l'entend ici pleurer son regretté maître Ousenam : « Why should I tell the rigid doom,/That dragg'd my master to his tomb [...] /He died!—his scholars, one by one,/To the cold silent grave are gone;/And I, alas ! survive alone [...] » (*Lay IV*, xxxv ; p. 102, vv. 1-9). L'introduction du huitième des *Fragments* de Macpherson fournit un passage descriptif récapitulatif à merveille toutes les caractéristiques du barde romantique citées ci-dessus :

By the side of a rock on the hill, beneath the aged trees, old Oscan sat on the moss; the last of the race of Fingal. Sightless are his aged eyes, his beard is waving in the wind [...] Sorrow revived in his soul: he began and lamented the dead [...] Where is Fingal the King? where is Oscur my son? where are all my race? Alas! in the earth they lie. I feel their tombs with my hands.⁶⁵⁴

Il va de soi que le ménestrel présent au château de Branksome fut au même titre qu'Ossian initié à l'art de la guerre : « But he, the jovial Harper [Rattling Roaring Willie], taught/Me, yet a youth, how it was fought [...] He knew each ordinance and clause Of Black Lord Archibald's battle laws [...] » (*Lay* ; IV, xxxiv ; p. 102, vv. 7-11). La mort du bardisme est par essence un thème hautement romantique, dans la mesure où l'on pleure la disparition violente d'un art poétique ancien. Depuis la systématique (légendaire ou non) condamnation à mort des bardes gallois par Edward I,⁶⁵⁵ en passant par la marginalisation des bardes écossais suite aux statuts d'Iona⁶⁵⁶ sous James VI en août 1609— statut huitième pour être exact— l'histoire politique des îles Britanniques regorge de preuves d'hostilité flagrantes envers cette particulière classe d'artistes. Scott, en se référant à Joseph Ritson, fait allusion à

⁶⁵⁴ Macpherson, James, *The Poems of Ossian and Related Works* ; éd. H. Gaskill et F. Stafford. Édimbourg : Edinburgh University Press, 1996, p. 18. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette œuvre.

⁶⁵⁵ Cf. Gray, Thomas, « The Bard. A Pindaric Ode »—*The Poems of Mr. Gray*, p. 26 (note m.).

⁶⁵⁶ Cf. Masson, David, *The Register of the Privy Council of Scotland: A.D. 1610-1613*. Édimbourg : H. M. General Register House, 1889, vol. 9, pp. 26-30, ainsi que Gregory, Donald, *History of the Western Highlands and Isles of Scotland, 1493 to 1625*. Édimbourg : William Tait, 1836, pp. 330-3.

l'acte 39 d'Elizabeth I reléguant les ménestrels itinérants au rang de vagabonds punissables par la loi.⁶⁵⁷ Scott justifie donc ce déclin progressif par l'opprobre populaire déjà manifeste sous Henry VIII, puis parachevé par une série de législations anti-bardes.⁶⁵⁸ Quoi qu'il en fût, même si *The Lay of the Last Minstrel* traite avant tout de la chevalerie des Marches écossaises, l'ombre d'Ossian y est en fin de compte bien présente. Un lai similaire prenant pour décor les Highlands était cependant déjà en prévision dès 1806, comme l'indiquent plusieurs correspondances dont celle destinée au bibliophile Richard Heber le 15 juillet 1806 :

The similarity of manners induced by a similarity of situation gives me great courage in a work which I am now meditating, namely a Highland Romance on the plan of the Lay; that is, not an imaginary description of manners, but as far as I can a vivid & exact description of that remarkable race as they actually existed at no very distant period. Our modern Epic poets have all failed by making their personages Greeks & Trojans. (Grierson 12, p. 286)

L'intérêt de l'auteur pour le peuple des Highlands émanait dans un premier temps d'un sentiment d'empathie que semblait lui procurer son identité de *Borderer* façonnée par l'histoire identiquement turbulente d'une région située en marge de l'ancien royaume d'Écosse.⁶⁵⁹ Quant à l'échec des poètes épiques modernes à mettre en scène les Highlands et leur peuple, Scott vise probablement les auteurs de la veine de Macpherson, à qui il reproche le mensonge anthropologique de son œuvre beaucoup trop sujette aux travestissements classiques :

We might also have expected to have met with some particularities respecting the manners of the ancient Celts, in genuine poems of the length of Macpherson's. But, alas, what hints of this kind occurred in the original ballads

⁶⁵⁷ Cf. Pulton, Ferdinando, *An Abstract of all the Penal Statutes which be General, in Force and Use* [...] 39, Eliz. 4, §2. Londres : Christopher Barker, 1586, p. 351.

⁶⁵⁸ Cf. Scott, Walter, Sir, *Essays on Chivalry, Romance and the Drama—The Miscellaneous Prose Works of Sir Walter Scott*. Édimbourg : Robert Cadell, 1834, vol. 6, pp. 209-12. L'abréviation « *Essays* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁵⁹ Cf. Gordon, Robert C., « Scott and the Highlanders: The Non-Fictional Evidence », in *The Year Book of English Studies* ; vol. 6 (1976), pp. 120-1. L'auteur introduit son essai par une analogie historique entre *Borderers* et *Highlanders* fondée sur leur valeur martiale, ce sur quoi nous reviendrons concernant ces derniers.

or legends, were rejected by the fastidious delicacy of their translator: and what is substituted in their place, is obviously drawn from sacred or classical poetry.⁶⁶⁰

Ironiquement, c'est un auteur écossais de culture anglo-saxonne, et non un natif de langue gaélique comme Macpherson, qui éprouva le désir de donner au monde celtic Highlands un visage plus authentique. Certes, Scott utilisa d'abord les codes du roman médiéval dans le but de redéfinir l'imaginaire celtique écossais consciemment dénaturé par Macpherson. Lui-même conscient de son désavantage d'un point de vue linguistique et documentaire, sans parler du fait de n'avoir séjourné suffisamment dans les Highlands, il invoquait toutefois sa capacité hors du commun à exploiter des sources de seconde main. Voici la défense qu'il présente à Anna Seward dans une lettre de 1806, probablement du mois de septembre, juste à la suite de leur célèbre entretien sur les *Poèmes d'Ossian* fréquemment cités chez les spécialistes de Scott ou de Macpherson :

It is true I have not quite the same facilities as in describing border manners where I am as they say more at home. But to balance my comparative deficiency in knowledge of Celtic manners you are to consider that I have from my youth delighted in all the Highland traditions which I could pick up from the old Jacobites who used to frequent my father's house [...] (Grierson 1, p. 324).

On aperçoit déjà la connexion jacobite qui deviendra la véritable marque de fabrique, nous le verrons plus tard, de son fameux cycle de romans historiques, les « *Waverley Novels* ». En attendant, on observera que la genèse de *The Lady of the Lake* est constamment rapportée dans sa correspondance, volontairement ou non, au phénomène ossianique. Bien entendu, il ne manque pas de rappeler, comme à l'historien Robert Surtees deux mois avant publication, que ses intentions allaient bien au-delà du vulgaire pastiche ossianique : « I now hope to send you a copy in the beginning of May of the *Lady of the Lake*, a grand romance

⁶⁶⁰ Scott, Walter, « Review of *The Report of the Committee of the Highland Society of Scotland* », p. 448.

ambling on all four like the paltry of Queen Guenever. I must not mislead you however. It is a highland tale & rests a good deal on highland chivalry, not Ossianic though-observe that! » (Grierson 2, p. 317). Ce genre de précision indique à quel point l'ombre de l'antique barde planait toujours en 1810 sur les nouveautés littéraires ayant les Highlands pour thème central. Ce n'est donc résolument pas en partageant une nouvelle fois la narration de son poème avec un barde ou *Seannachie*⁶⁶¹ vieillissant que Walter Scott allait parvenir à détourner ses lecteurs du souvenir tenace d'Ossian. De plus, son adresse préliminaire à la « Harpe du Nord » (*Lady I*; pp. 16-7, vv. 1-28) suggère d'emblée qu'en invoquant l'instrument emblématique l'auteur revêt lui-même l'habit du barde.

Publié en mai 1810, *The Lady of the Lake* représente le premier traitement approfondi des Highlands réalisé par Scott sous la forme d'un récit épique haut en couleurs construit autour d'une alliance rebelle improbable contre James V entre le maître des Highlands Roderick Dhu⁶⁶² et James Douglas, qu'il accueille dans son château de Loch Katrine ainsi que

⁶⁶¹ « They [introductory verses] are supposed to be sung by an old Seannachie or Man of Talk, or in short Tale-teller [...] » (Grierson 2, p. 313). L'extrait en question vient en toute fin d'une lettre datée du 6 août 1806 à l'attention de Lady Abercorn. Scott y joint quelques vers de son « roman des Highlands » en préparation (Grierson 2, p. 313). Le *seannachie* n'est autre que le barde généalogiste de la tradition clanique de l'Écosse gaélique. Cette précision nous aide à situer sa position sur la question de la ménestrandie. À l'instar de Joseph Ritson, Scott divise la corporation des ménestrels en plusieurs classes, parmi lesquelles celle des récitateurs trouva naturellement le plus grâce à ses yeux : « [...] yet one class amongst them, and that a numerous one, made poetical recitations their chief if not their exclusive occupation » (*Essays*, p. 159). Mais que ce soit dans *The Lay* ou *The Lady*, le narrateur s'aligne sur le modèle ossianique validé par Thomas Percy qui fait du barde un poète musicien (*Essays*, p. 155). Cf. également l'Appendice L chez Scott, Walter, Sir, *The Lady of the Lake, in six cantos; Miscellaneous Poems*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835, p. 216. L'abréviation « *Lady* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁶² Roderick Dhu, tout comme le clan Alpine, n'a pas d'existence historique à proprement parler, même si le surnom *Dubh* signifiant « le noir » n'était pas rare dans les Highlands. La tradition de *Siol Ailpein* voudrait pourtant que sept clans gaéliques dont les MacDhuibh, anglicisé MacDuff, puissent se réclamer d'un ancêtre commun, Kenneth MacAlpin, roi des Scots et des Pictes, ainsi que prétendu fondateur de la monarchie écossaise. Cf. Gregg, William Henry, *Controversial Issues in Scottish History: A Contrast of the Early Chronicles with the Works of Modern Historians*. New York : G. P. Putnam's Sons, 1910, pp. 465-6. On suppose donc que Scott choisit ce nom pour sa valeur emblématique du Nord clanique écossais.

sa fille Ellen et son ménestrel Allanbane, tous poussés à l'exil par le souverain écossais.⁶⁶³ Bien que relayé au rang de personnage secondaire, ce dernier confirme chez Scott un calcul littéraire qui consiste à maintenir dans ses premiers romans métriques cet archétype ossianique telle une signature : « Morn's genial influence roused a minstrel⁶⁶⁴grey,/And sweetly o'er the lake was heard thy strain,/Mix'd with the sounding harp, O white hair'd Allanbane » (*Lady* II, ii ; p. 45, vv. 7-9). À ses talents de poète musicien vient également s'ajouter une faculté divinatoire déjà rencontrée chez Moy, le ménestrel de « Glenfinlas » cité précédemment. Ainsi prédit-il l'accident de chasse du mystérieux Fitz-James : « [...] Old Allan-bane⁶⁶⁵foretold your plight,—/A grey-hair'd sire,⁶⁶⁶ whose eye intent/Was on the vision'd future bent » (*Lady* I, xxiii ; p. 33, vv. 6-8). Pour le druide du clan Alpine, Brian l'ermite, la divination nécessite un rite sacrificiel à dimension résolument païenne : « Brian an augury hath tried,/Of that dread extremity, The Taghairm⁶⁶⁷call'd; by which, afar,/Our sires foresaw the events of war. Duncraggan's milk-white bull they slew" » (*Lady* IV, iv ; p.

⁶⁶³ James Douglas de Pittendreich (1516-72), quatrième comte de Morton (c. 1550), épousa Elizabeth de Morton en 1543 à son retour des Highlands, où il s'était réfugié depuis 1528. Cette dernière lui donna bien plusieurs filles dont les prénoms restent cependant inconnus. Encore une fois, l'intrigue de Scott ne concorde pas vraiment avec la chronologie, puisque leurs naissances ne prédatent pas l'année du mariage, ni celle de la mort de James V un an plus tôt. Cf. Balfour Paul, James, Sir, *The Scots Peerage* ; vol. 6, pp. 362-4.

⁶⁶⁴ Ce personnage est indifféremment qualifié de « ménestrel » ou de « barde ». La note L associée à Allanbane (*Lady*, p. 216) nous renseigne pourtant spécifiquement sur la condition des bardes dans les Highlands. Allanbane est au service des Douglas, une famille originaire des Lowlands, ce qui ferait logiquement de lui un ménestrel anglo-saxon.

⁶⁶⁵ Le druide devin dans « The Dance of Death » (1815), poème méconnu de Scott, se prénomme aussi Allan. Cf. *Lady*, pp. 301-6.

⁶⁶⁶ Variante archaïque de *seer*, ce voyant ou devin introduit au public en toute fin de XVII^{ème} siècle par le voyageur hébridéen Martin Martin. Cf. Martin, Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland, Circa 1695* xiv [...] ; éd. C. W. J. Withers et R. W. Munro. Édimbourg : Birlinn, 1999, pp. 180-99, ainsi que Rackwitz, Martin, *Travels to Terra Incognita: The Scottish Highlands and Hebrides in Early Modern Travellers' Accounts c. 1600 to 1800*. Münster : Wawmann Verlag, 2007, pp. 505-12.

⁶⁶⁷ Le *taghairm*, contrairement au *taishitaraugh*— ce fameux don de seconde-vue, en anglais *second-sight*, rapporté par de nombreux visiteurs des Highlands au XVIII^{ème} siècle— nécessitait un rituel particulier comprenant le sacrifice d'un taureau pour son cuir que devait ensuite revêtir l'oracle au pied d'un précipice ou d'une cataracte. Cf. *Lady*, note G et 2Q ; pp. 209-12, 245-7.

109, vv. 6-11). On entrevoit là une distinction quasi manichéenne dans l'art de la prophétie, le premier étant le détenteur d'un don inné, tandis que le second perpétue une tradition liée à la magie noire. Lorn Macintyre en conclut d'ailleurs qu'à l'image de l'antagonisme entre James Douglas et Roderick Dhu, l'intrigue de *The Lady of the Lake* repose sur un système antithétique clairement dépréciatif à l'égard du monde celte (Macintyre, pp. 160-1). Cela dit, contrairement à Macpherson, Scott renonce à travestir la superstition des Gaëls par le biais d'une mythologie universelle rudimentaire⁶⁶⁸:

The ghosts, which are the eternally recurring subject of simile and of description, we cannot trace in any of the Gaelic ballads. Macpherson was probably puzzled about his mythology [...] he was forced to confine himself to the vulgar superstition concerning the spirits of the departed, common to the Highlanders with the ignorant in all nations, and which, if it promised nothing very new or striking, had the advantage of not exposing him to detection.⁶⁶⁹

Il est évidemment question de ces messagers d'outre-tombe entrant en communication avec les compagnons d'Ossian. On pense par exemple à la visite nocturne du défunt Crugal, qui informe Connal de l'issue de l'affrontement à venir dans le deuxième livre de *Fingal* : « Connal, son of Colgar, I see the dark cloud of death: it hovers over the plains of Lena. The sons of green Erin shall fall. Remove from the field of ghosts » (Macpherson, p. 65). Il serait même peu surprenant d'apprendre que le personnage de Brian l'ermite fut directement inspiré de celui d'Allad, consulté par Ferchios dans le livre cinquième de *Fingal* : « Allad! thou that dwellest in the rock, thou that tremblest alone, what saw thine eyes of age » (Macpherson, p. 94), à comparer avec la méditation de Brian : « [...] Midst groan of rock, and roar of stream,/The wizard waits prophetic dream » (*Lady IV*, v ; p. 110, vv. 11-12).

⁶⁶⁸ Rudimentaire certes, mais toutefois efficace: « Ghosts fly on clouds and ride on winds, said Connal's voice of wisdom. They rest together in their caves, and talk of mortal men » (*Fingal II*—Macpherson, p. 66).

⁶⁶⁹ Scott, Walter, « Review of *The Report of the Committee of the Highland Society of Scotland* », pp. 46-7.

Notons que la figure du *seer* était encore omniprésente dans le folklore des Highlands à l'aube du XIX^{ème} siècle, d'où sa place dans le décor romantique septentrional de Scott.

b. Le paysage celtique

Nous en profiterons pour faire un bref tour d'horizon du paysage « celtique » dans lequel évolue le ménestrel de Scott décrit ici seul, ou plutôt en compagnie de la nature qu'il chante en ces vers affectueux : « O Caledonia! stern and wild,/Meet nurse for a poetic child ! Land of brown heath and shaggy wood,/Land of the mountain and the flood [...] Seems as, to me, of all bereft,/Sole friends thy woods and streams were left [...] » (*Lay VI*, ii ; p. 128, vv. 1-10). Pareillement, on observe que les bardes de Macpherson ne trouvent refuge que dans la nature, comme dans le prologue du troisième *Fragment* : « Evening is grey on the hills. The north wind resounds through the woods. White clouds rise on the sky: thin wavering snow descends. The river howls afar, along its winding course. Sad by a hollow rock, the grey hair'd Carryl sat. Dry fern waves over his head; his seat is an aged birch » (Macpherson, p. 10). Unies tout d'abord par la rudesse caractéristique du territoire nord-britannique, ces deux vignettes affichent le même attachement filial au sol écossais, mais aussi la volonté poétique d'en exploiter la mélancolie ambiante. Pour preuve, la lande constitue chez Macpherson [*Fragment V*] un site funéraire tout choisi, dans la mesure où sa description inspirait naturellement le deuil et le sublime burkéen⁶⁷⁰: « Autumn is dark on the mountains; grey

⁶⁷⁰ Burke explique que seules les couleurs sombres peuvent être productrices du sublime : « An immense mountain covered with a shining green turf, is nothing, in this respect, to one dark and gloomy; the cloudy sky is more grand than the blue; and night more sublime and solemn than day [...] and in buildings, when the highest degree of the sublime is intended, the materials and ornaments ought neither to be white, nor green, nor yellow, nor blue, nor a pale red, nor violet, nor spotted, but of sad and fuscous colours, as black, or brown, or deep purple, and the like » (Burke II, xvi, p. 75). Ce dernier garantit que l'observation d'une telle

mist rests on the hills. The whirlwind is heard on the heath. Dark rolls the river thro' the narrow plain. A tree stands alone on the hill, and marks the grave of Connal. The leaves whirl round with the wind, and strew the grave of the dead » (Macpherson, p. 13). Scott reprend cette mise en scène et choisit d'accentuer le sophisme pathétique par lequel la nature pleure son enfant et adorateur : « [...] Mute Nature mourns her worshipper [the departed bard] [...] Through his loved groves that breezes sigh,/And oaks, in deeper groan, reply;/And rivers teach their rushing wave/To murmur dirges round his grave » (*Lay V*, i ; p. 105, vv. 3-12). Il convient également de relever les allusions récurrentes aux rivières, certaines étant citées beaucoup plus que d'autres à l'exemple du Lubar— identifiable à la Six Mile Water du comté irlandais d'Antrim— chez Ossian, et du Teviot chez Scott, spécifiquement dans *The Lay*.

Enfin, on suspecte aussi que l'exploitation fantastique du brouillard par Walter Scott trouve ses prémises dans l'univers onirique de Macpherson, comme peut l'attester ce passage extrait du poème « Conlath and Cuthona » (1765), où Ossian s'adresse au fantôme de Conlath : « O that mine eyes could behold thee, as thou sittest, dim on thy cloud ! Art thou like the mist of Lano; or an half extinguished meteor? [...] But he is gone on his blast like the shadow of mist » (Macpherson, p. 124). Le narrateur de *The Lady* accroît sensiblement le potentiel fantastique du brouillard en invoquant d'autres êtres surnaturels : « The desert gave him [Brian] visions wild [...] The mountain mist took form and limb,/Of noontide hag, or goblin grim;/The midnight wind came wild and dread,/Swell'd with the voices of the dead [...] » (*Lady III*, vii, p. 83, vv. 1-10). Ce genre de parallèles nous permet

règle ne manquerait jamais de produire un effet frappant de sublimité et de grandeur mélancolique. Il aurait donc seulement suffi à Macpherson de transposer ce précepte de la peinture historique au paysage celtique afin de créer l'univers d'Ossian.

alors de mieux contempler le procédé de « romantisation » par lequel Scott s'appropriait l'espace nord-britannique.⁶⁷¹ En effet, il s'agissait pour l'écrivain de fournir à ses romans un décor naturel clairement identifiable à partir des composantes du paysage écossais au préalable isolées puis ressassées par Macpherson. Après avoir reconnu au natif de Badenoch un certain talent pour son paysagisme des Highlands (cf. p. 289), Scott se retrouva loué à son tour en qualité d'« écrivain peintre » dans la critique de *The Lady* rédigée par George Ellis : « Never, we think, has the analogy between poetry and painting been more strikingly exemplified than in the writings of Mr. Scott. He sees everything with a painter's eye. »⁶⁷² Macpherson aurait donc sans y songer réalisé l'esquisse de l'Écosse romantique que Scott ne tarda pas à enrichir de sa propre palette.

c. Les conventions de la guerre romantique

En allant plus loin dans la comparaison, on réalise que le traitement scottien de la guerre est semblable à celui de l'univers ossianique, avec une approche très sonore des combats et surtout d'une pléiade de métaphores rappelant le déchaînement des éléments naturels,⁶⁷³ tels que le tonnerre, la foudre ou les cataractes dévalant du flanc des montagnes.

⁶⁷¹ Nombreux éléments du paysage écossais dans *The Lay* et *The Lady* sont qualifiés, prose et vers confondus, de « romantiques » : « romantic banks », « romantic assemblage of cliffs » (*Lay*, pp. 12, 169) ; « that romantic country », « the romantic pass », « this romantic strand » [I, xxii ; v. 21], « romantic regions », « romantic knoll » et « romantic hollow » (*Lady*, pp. 2, 25, 32, 209, 242, 243). On peut d'ailleurs se référer à la définition fournie par le révérend Hugh Blair dans sa « Critical Dissertation on the Poems of Ossian, the Son of Fingal » (1763) : « The events recorded, are all serious and grave; the scenery throughout, wild and romantic. The extended heath by the seashore; the mountains shaded with mist; the torrent rushing through a solitary valley; the scattered oaks, and the tombs of warriors overgrown with moss; all produce a solemn attention in the mind, and prepare it for great and extraordinary events » (Macpherson, p. 356).

⁶⁷² Ellis, George, « Review of Scott's *Lady of the Lake* », in *The Quarterly Review* ; vol. 3, n°6 (mai 1810). Londres : John Murray, 1810, p. 512.

⁶⁷³ Prenons cet extrait très représentatif du quatrième livre de *Fingal* : « At length the rain beats hard; and thunder rolls in peals. Lightning glances on the rocks. Spirits ride on beam of fire. And the strength of the

Par conséquent, voici comment Scott choisit de décrire le heurt entre Deloraine et Lord Cranstoun dans son *Lay* : « The meeting of these champions proud/Seemed like the bursting thunder-cloud »⁶⁷⁴(*Lay* III, v, p. 95, vv. 9-10). Quant à elle, l'armée du clan Alpine est décrite dans *The Lady of the Lake* pareille à une multitude de torrents convergeant en un flot rugissant : « Each valley, each sequester'd glen,/Muster'd its little horde of men,/That met as torrents from the height/In Highland dale their stream unite,/Still gathering, as they pour along,/A voice more loud, a tide more strong [...] » (*Lady* III, xxiv ; p. 99, vv. 21-6). Ce tableau n'est pas étranger aux scènes de *Temora*, où le motif du cours d'eau apparaît fréquemment, comme lorsqu'Ossian remémore dans le deuxième livre à son frère Fillan l'affrontement entre l'armée Firbolg et les forces de Conar, premier roi d'Irlande : « They came forth, like the streams of the desert, with the roar of their hundred tribes » (Macpherson, p. 238). En ce qui concerne les jeux de lumière, on constate que Scott réutilise certains motifs ossianiques associés au thème martial : « [...] The Fiery Cross⁶⁷⁵glanced, like a meteor, round. (*Lady* III, i ; p. 78, vv. 20-1) [...] Above the tide, each broad-sword bright/Was brandishing like beam of light [...] » (*Lady* VI, xviii ; p. 189, vv. 5-6). On retrouve ces deux motifs réunis dans une description du roi Fingal : « His sword is before him as a sun-beam, terrible as the streaming meteor of night » (Macpherson, p.92). De toute évidence, ces sublimes

moutain-streams comes roaring down the hills. Such was the noise of battle, maid of the arms of snow » (Macpherson, p. 87).

⁶⁷⁴ C'est précisément l'image qui sert à décrire Fingal sur le champ de bataille : « He slowly moved as a cloud of thunder when the sultry plain of summer is silent » (*Fingal* V—Macpherson, p. 92).

⁶⁷⁵ Dans son appendice, Scott rapproche les Highlanders et les anciens Scandinaves décrits par Olaus Magnus sur la base de ce mode de conscription spontanée commun aux deux peuples. L'idéal milicien de l'auteur est ici poussé à l'extrême, dans la mesure où tout réfractaire à l'appel du flambeau, sont concernés les hommes en âge de porter les armes, se voyait passible de perdre ses biens par le feu, voire sa propre vie par la corde (*Lady*, note 2A ; pp. 129-31). Cf. Olaus Magnus, *Histoire et Description des Peuples du Nord* VII, 4 ; trad. et éd. J. M. Maillefer. Paris : Les Belles Lettres, 2004, pp. 185-6.

juxtapositions de silence, de vacarme, d'obscurité et de lumière⁶⁷⁶ ne pouvaient être l'invention des « pittoresques romans militaires de Scott »⁶⁷⁷ du simple fait qu'elles provenaient directement de l'épopée de Macpherson et indirectement de celle de Milton. Le thème du celtisme contribua manifestement aux premiers succès de Walter Scott et il y a fort à parier que le succès des *Poèmes d'Ossian* incita le jeune poète à l'intégrer dans son propre style. En effet, si certaines des associations ossianiques établies précédemment pourront aux yeux de certains passer pour anodines, il n'empêche qu'une lecture croisée de Macpherson et de Scott laissera souvent au lecteur une indiscutable impression de déjà-vu, comme si ce dernier avait choisi d'entretenir l'esthétique d'Ossian pour faire entrer le barde dans le nouveau siècle. Et quoi que pût en dire Hugh Blair dans sa dissertation,⁶⁷⁸ on conviendra que l'esprit chevaleresque se manifeste à travers l'art de la guerre pratiqué par Fingal et ses héros, de quoi soupçonner sérieusement chez Macpherson l'influence prétendue anachronique du

⁶⁷⁶ Il suffit de se remémorer la section de Burke sur la lumière : « A quick transition from light to darkness, or from darkness to light, has yet a greater effect. But darkness is more productive of sublime ideas than light [...] thus are two ideas as opposite as can be imagined reconciled in the extremes of both; and both in spite of their opposite nature brought to concur in producing the sublime » (Burke II, xiv, pp. 73-4). De même que celle sur la soudaineté : « Few things are more awful than the striking of a great clock, when the silence of the night prevents the attention from being too much dissipated » (Burke II, xviii, p. 76). Sa réflexion sur l'intermittence réunit finalement les deux principes : « But a light now appearing, and now leaving us, and far off and on, is even more terrible than total darkness: and a sort of uncertain sounds are, when the necessary dispositions concur, more alarming than a total silence » (Burke II, xx, p. 77).

⁶⁷⁷ Cf. Bainbridge, Simon, « Walter Scott's Picturesque Romance of War, 1805-1814 », in *British Poetry and the Revolutionary and Napoleonic Wars*. Oxford : Oxford University Press, 2003, p. 132.

⁶⁷⁸ Cf. « A Critical Dissertation on the Poems of Ossian, the Son of Fingal » : « Chivalry, however, took rise in an age and country too remote from those of Ossian, to admit the suspicion that the one could have borrowed any thing from the other [...] Ossian's heroes have all the gallantry and generosity of those fabulous knights, without their extravagance; and his love scenes have native tenderness, without any mixture of those forced and unnatural conceits which abound in the old romances » (Macpherson, pp. 375-6). On ne peut en effet ignorer l'apport des manuscrits médiévaux, souvent d'origine irlandaise, dans le projet ossianique de Macpherson. Cf. Falaky, Joseph Nagy, « Observations on the Ossianesque in Medieval Irish Literature and Modern Irish Folklore » et McKean, Thomas, « The Fieldwork legacy of James Macpherson », in *Journal of American Folklore* ; vol. 114, n°454 (automne 2001), pp. 436-46, 447-63.

roman de chevalerie et du celtisme arthurien.⁶⁷⁹ Cette devise qu'Ossian adresse à son fils Oscar dans le troisième livre de *Fingal* nous conforte d'ailleurs dans cette idée : « Never seek the battle, nor shun it when it comes »⁶⁸⁰ (Macpherson, p. 78). Fidèle au principe ossianique, ce n'est qu'en dernier ressort que Fitz-James livre bataille à Roderick Dhu : « I ne'er delayed, / When foeman bade me draw my blade; / Nay more, brave Chief I vow'd thy death: / Yet sure thy fair and generous faith [...] A better meed have well deserved: / Can nought but blood our feud atone? / Are there no means? » (*Lady V*, xiii ; p. 150, vv. 1-8). Le noble roi invite alors le farouche chef à la cour de Sterling en vue de redresser ses torts et éviter toute effusion de sang. Le conflit est malheureusement inévitable, comme souvent chez Macpherson. Mais encore une fois, la clémence du héros envers le vaincu vient faire oublier la férocité de l'affrontement qui a précédé : « Yields the race of Borbar-duthul? Or still does he lift the spear? [...] No fire I am to lowlaid foes; I rejoice not over the fall of the brave.—To close the wound is mine: I have known the herbs of the hills » (Macpherson, p. 290). On pense notamment à l'affrontement entre Lord Cranstoun et William Deloraine duquel le premier ressort victorieux : « But when he rein'd his courser round, / And saw his foeman on the ground / Lie senseless on the bloody clay, / He bade his page to staunch the wound [...] His noble mind was inly moved / For the kinsman of the maid he loved. » (*Lay III*, vii ; pp. 65-6, vv. 1-9). Pareil au guerrier fingalien, Lord Craustoun conjugue l'art du combat à une

⁶⁷⁹ On s'abstiendra pour cette raison de s'attarder sur les similarités physiques inévitables entre héroïnes ossianiques et gentes dames chez Scott, le teint blanc comme neige étant bel et bien une convention arthurienne. C'est du reste l'unique parallèle entre les deux textes établi par Macintyre dans sa thèse (Macintyre, pp. 147-9, 199-200, 244-5). Pour une étude spécifique de la dette de Scott envers le roman médiéval, cf. Mitchell, Jerome, *Scott, Chaucer, and Medieval Romance: A Study in Sir Walter Scott's Indebtedness to the Literature of the Middle Ages*. Lexington : University Press of Kentucky, 1987.

⁶⁸⁰ La scène entre Fingal et Orla illustre parfaitement ce crédo : « Or fights or yields the hero, said Fingal of the noble deeds? foes do not conquer in my presence : but my friends are renowned in the hall. Son of the wave, follow me partake the feast of my shells, and pursue the deer of my desert » (*Fingal V*—Macpherson, p. 92).

disposition affable en temps de paix : « Dreaded in battle, and loved in hall [...] » (*Lay* II, xxviii ; p. 57, v. 6). C'est aussi sur ces fondements que reposait l'existence de Fingal et de ses antagonistes scandinaves [*Fingal* VI] : « Our families met in battle, because they loved the strife of spears. But often did they feast in the hall, and send round the joy of the shell » (Macpherson, p. 101). Dans la même tradition guerrière, les scènes de chasse au cerf suscitent chez Scott le même intérêt narratif que dans le corpus ossianique.

d. L'art noble de la chasse

Voici la description d'une battue magistrale à la fin de *Fingal*, livre VI :

Call, said Fingal, call my dogs, the long-bounding sons of the chace. Call white-breasted Bran; and the surly strength of Luath [...] Fillan and Fergus, blow my horn, that the joy of the chace may arise; that the deer of Cromla may hear and start at the lake of roes [...] A thousand dogs fly off at once, gray-bounding through the heath. A deer fell by every dog, and three by the white breasted Bran. He brought them in their flight, to Fingal, that the joy of the king might be great. (Macpherson, p. 103)

Cette dernière évoque tout de suite à l'esprit la scène d'ouverture dans *The Lady of the Lake*— le chant premier s'intitule « The Chase »— où le héros s'égaré dans la lande au cours d'une traque effrénée (*Lady* I, i-x ; pp. 16-22), tandis que ce thème fait l'objet d'une chanson plus loin dans le poème (*Lady* IV, xxv ; pp. 129-30). Le chien de chasse, comme on peut s'en rendre compte chez Macpherson, était une grande source de fierté car ses exploits reflétaient la valeur de son maître. La chienne de Douglas en est d'ailleurs le parfait exemple : « [...] The fleetest hound in all the North./Brave Lufra saw, and darted forth./She left the royal hounds mid-way,/And dashing on the antler'd prey,/Sunk her sharp muzzle in his flank,/And deep the flowing life-blood drank » (*Lady* V, xxv ; p. 164, vv. 9-14). Les deux auteurs mettent d'ailleurs l'accent sur la fidélité sans faille de ces animaux en les faisant contribuer au pathos de certains passages à l'intérieur desquels on nous les décrit postés près de la dépouille de leur

maître : « See Stumah, [*Faithful*. The name of a dog] who, the bier beside,/His master's corpse with wonder eyed, /Poor Stumah! whom his least halloo/Could send like lightning o'er the dew,/Bristles his crest, and points his ears,/As if some stranger step hears » (*Lady III*, xvii ; p. 92, vv. 1-6). Citons également la scène où Fingal trouve son fidèle Bran couché sur le bouclier brisé de Fillan, son fils tombé au combat : « Now he came to Lubar's cave, where Fillan darkly slept. Bran still lay on the broken shield [...] » (Macpherson, p. 288). Sir Walter Scott fut lui-même au cours de sa vie l'heureux propriétaire de trois magnifiques lévriers écossais,⁶⁸¹ Maida, Nimrod et Brann, le dernier de la meute, naturellement destiné en raison de son nom et de son pedigree aux plus grands exploits à la chasse :

My domestic establishment is increased by a Dog of Nimrod's kin as large but in make rather liker to the grayhound [*sic*] a most beautiful dog and well entitled to the Celtic name of Brann. He was bred on purpose for me by Cluny Macpherson the Chief of the Clan vourigh of course a high highland Chief. He is quite a puppy though Cluny tells me he has killed three deer and a roe [...] He is a dog of such high spirit that in chasing half a dozen of deer he would not touch the last but never rested till he turn'd the headmost stag who is generally thought the finest & boldest [absence de ponctuation] so much for Mr. Bran the new favorite. You see he is Ossianic even in name. (Grierson 11, p. 357)

Parmi les plus anciennes, cette race fut longtemps demeurée l'apanage de l'aristocratie des Highlands jusqu'à ce qu'Archibald et Duncan McNeill n'initiassent un vaste programme d'élevage aux environs de 1825.⁶⁸² Le romancier était alors un pionnier lorsqu'il reçut en 1816 son premier lévrier Maida— nommé après le triomphe anglais sur les soldats de Napoléon le 4 juillet 1806 en Calabre— de la part d'Alexander Macdonell, laird de Glengarry (Grierson 10, p. 169). Passionné de chasse, Scott se trouvait naturellement être un

⁶⁸¹ (*Scottish*) *Deerhound*. Ceci étant, chacun d'entre eux résultait d'un croisement différent, ce qui aujourd'hui les disqualifierait auprès d'un jury du *Kennel Club*. La race, malgré sa grande ancienneté, ne fut reconnue qu'en 1949. Scott perçut bien avant le prestige qu'en tiraient les dignitaires des Highlands : « The breed of the large greyhound certainly one of the noblest animals which Britain has to boast is now almost extinguishd [*sic*] among us although in my remembrance every gentleman in the mountains who loved sport was proud to have one » (Grierson 5, p. 124).

⁶⁸² Cf. Bowron, Edgar Peters, *Best in Show*, pp. 108-9.

grand admirateur du peintre animalier Edwin Henry Landseer (1802-1873), à qui il demanda d'immortaliser ses fidèles compagnons⁶⁸³ représentés ensuite dans plusieurs des tableaux du maître sur le sujet. Dans son journal personnel, entrée du 13 février 1827, l'auteur se dit revigoré par la simple évocation d'une scène de traque dans les Highlands, très certainement « The Death of the Buck »,⁶⁸⁴ alors exposée à la *Royal Scottish Academy* d'Édimbourg : « There is a beautiful thing by Landseer—a Highlander and two stag-hounds engaged with a deer. Very spirited, indeed. I forgot my rheumatism, and could have wished myself of the party. »⁶⁸⁵ Notons que dans son article « James Macpherson and Jacobite Code »,⁶⁸⁶ Murray Pittock inclut l'imagerie de la chasse au cerf dans son analyse de la propagande jacobite,⁶⁸⁷ chose qui viendrait une nouvelle fois confirmer l'influence de l'œuvre de Macpherson sur celle de Scott. De plus, il serait bon de rappeler que le *timchioll* ou grande chasse au cerf servait fréquemment d'alibi aux ralliements jacobites et royalistes : « Some specious cover to part of these proceedings was provided by describing them as a great deer hunt, for the encirclement of large numbers of deer, known as the *timchioll* in Gaelic, normally began

⁶⁸³ Ainsi écrivit-il avec humour à Mrs Hughes le 8 octobre 1824 : « [...] at this very now while I am writing to you Mr. Landseer who has drawn every dog in the House but myself is at work upon me under all the disadvantages which my employment puts him to. He has drawn old Maida in particular with much spirit indeed and it is odd enough that though I sincerely wish old Mai had been younger I never thought of wishing the same advantage for myself » (Grierson 8, p. 392). Scott aimait d'ailleurs être représenté en compagnie de ses lévriers, notamment en 1817 par Sir William Nicholson et Sir David Wilkie, en 1831 par Sir William Allan et Sir Francis Grant (en présence de deux spécimens non identifiés), puis une nouvelle fois par E. H. Landseer en 1833, toujours au côté de son chien préféré Maida.

⁶⁸⁴ Cf. Dafforne, James, *Pictures by Edwin Landseer Royal Academician with Descriptions and Biographical Sketch of the Painter*. Londres : Virtue & Co., 1873, pp. 8-9. Le biographe se réfère d'ailleurs à un passage des *Noctes Ambrosianæ* de John Wilson portant sur le même tableau. Cf. Wilson, John, *Noctes Ambrosianæ*. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1864, vol. 1, p. 317.

⁶⁸⁵ Scott, Walter, Sir, *The Journal of Sir Walter Scott; from the Original Manuscript at Abbotsford* (Popular edition) ; éd. D. Douglas. New York : Harper & Brothers, 1891, p. 233. L'abréviation « *Journal* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁸⁶ Pittock, Murray G. H., « James Macpherson and Jacobite Code », in *From Gaelic to Romantic: Ossianic Translations* ; dir. F. J. Stafford et H. Gaskill. Amsterdam : Rodopi, 1998, pp. 41-50.

⁶⁸⁷ Cf. *ibid.*, p. 49.

several days beforehand and involved hundreds of beaters whose job was eventually to drive the deer past the gentry waiting for the kill. »⁶⁸⁸ Le même « tinchel »⁶⁸⁹ que Scott recréa dans son roman *Waverley* (1814) et dont les réjouissances au grand air ne vont pas sans évoquer les passes-temps d'Ossian et de ses compagnons.⁶⁹⁰ Il réutilisa ensuite la même tradition dans *A Legend of the Wars of Montrose* (1819) afin de reconstituer le ralliement loyaliste d'août 1644 à Blair Atholl dans le Perthshire sur le domaine fictif de Darlinvarach.⁶⁹¹

e. L'arbre dans la culture gaélique

On remarque dans *The Lady of the Lake* la présence récurrente d'un autre symbole de la poésie gaélique que Pittock associe au jacobitisme, soit l'arbre personnifié.⁶⁹² En effet, *Les Poèmes d'Ossian* fournissent de nombreux exemples où le guerrier celte se voit comparé à un chêne, arbre fétiche de la maison Stuart. Dans le même contexte jacobite, il est aussi l'arbre protecteur des enfants de la liberté en référence à William Wallace et trois cent de ses compagnons, qui, selon la légende, échappèrent à une patrouille anglaise en se dissimulant

⁶⁸⁸ Lenman, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain*, p. 127.

⁶⁸⁹ « Their vassals and clans-men, a part of whose feudal duty it was to attend upon such parties, appeared in such numbers as amounted to a small army. These active assistants spread through the country far and near, forming a circle, technically called the *tinchel*, which, gradually closing, drove the deer in herds together towards the glen where the Chiefs and principal sportsmen lay in wait for them. » Cf. Scott, Walter, Sir, *Waverley* xxiv ; éd. P. D. Garside. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2007, pp. 122-3. Le titre *Waverley* fera désormais référence à cette œuvre.

⁶⁹⁰ Cf. *Waverley* xxiv, p. 123.

⁶⁹¹ Le Marquis de Montrose plaide son droit de participer à la traditionnelle chasse au cerf : «It is a singular, and new state of affairs in Scotland,” said Montrose, turning from Sir Duncan Campbell to the assembly, “when Scottish men of rank and family cannot meet in the house of a common friend without an inquisitorial visit and demand, on the part of our rulers, to know the subject of our conference. Methinks our ancestors were accustomed to hold Highland huntings, or other purposes of meeting, without asking the leave either of the great MacCallan More himself, or of any of his emissaries or dependents.”» Cf. Scott, Walter, Sir, *A Legend of the Wars of Montrose* viii ; éd. J. H. Alexander. Édimbourg : Edinburgh University Press, 1995, p. 64. L'abréviation « *Montrose* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁶⁹² Cf. Pittock, Murray G. H., « James Macpherson and Jacobite Code », p. 45.

dans le feuillage abondant de ses larges branches massives.⁶⁹³ Cette comparaison s'applique généralement au héros soit vieillissant ou, le plus souvent, tombé au combat : « I bend like an aged oak » [« Darthula »] ; « He's pale and withered like the oak of Lano » [« War of Inis-Thona »] ; « They have fallen like the oak » [*Fingal* V] ; « Like a young oak falls Tur-lathon » [*Temora* III] (Macpherson, pp. 142, 116, 95, 247). Il arrive même que le chêne désigne métaphoriquement toute une lignée de héros, comme celle de Connal dans le poème « Carric-thura » : « Thy family grew like an oak on the mountain, which meeteth the wind with its lofty head. But now it is torn from the earth » (Macpherson, p. 165). On retrouve également une symbolique végétale semblable dans la description de l'armement des guerriers ossianiques comparé aux terribles pins du Nord : « His spear is like that blasted fir » [*Fingal* I] ; « thy spear is a fir/pine that defies the storm » [« Carthon », 1762/1773] ; « Then rose the sword of Duth-caron, and the steel of broad-shielded Connal. They shaded their flying friends, like two rocks with their heads of pine » [*Temora* III] (Macpherson, pp. 55, 130, 249). Notons enfin qu'une héroïne ayant en secret pris les armes, Sul-malla, fille du roi d'Inis-huna, se trouve, elle aussi, comparée à l'arbre emblématique : « [...] long have I [Cathmor] marked in her armour, the young pine of Inis-huna » [*Temora* VIII] (Macpherson, p. 280).

Le chêne et le pin arborent chez Scott la même symbolique martiale, y compris à l'état de simple végétation : « Aloft, the ash and warrior oak /Cast anchor in the rifted rock/ And higher yet, the pine-tree hung/his shatter'd trunk [...] » (*Lady* I, xii ; p. 23, vv. 13-6). Cette

⁶⁹³ Cf. Pittock, Murray, *The Myth of the Jacobite Clans: the Jacobite Army in 1745*, p. 153. L'épisode en question aurait suivi la défaite de Falkirk en juillet 1298, lorsque Wallace et ses hommes se seraient retirés dans les bois de Torwood, non loin du champ de bataille. La même tradition prit racine au village d'Ederslie dans le Renfrewshire, lieu de naissance présumé du héros de l'Écosse.

rivalité entre les deux seigneurs des forêts du Nord réapparaît d'ailleurs aux funérailles du vassal de Roderick Dhu, Duncan, lamenté tel un chêne abattu : « The oak has fall'n,—the sapling bough/Is all Duncraggan's shelter now » (*Lady III*, xviii ; p. 93, vv. 25-6). La totémisation d'un chef de clan en chêne obéit effectivement à la tradition ossianique, même si c'est le pin que l'on rencontre le plus souvent sous forme de métonymie généalogique, renvoyant ici à la lignée ancestrale de James Douglas de Morton : « Thy stately Pine is yet unbent,/Though many a goodly bough is rent » (*Lady VI*, xiii ; p. 185, vv. 31-2). Néanmoins, le symbole du pin écossais est bien plus à sa place sur l'étendard du clan Alpine inspiré, rappelons-le, d'une véritable tradition héraldique, à savoir celle de la fédération de *Sìol Ailpein* ayant l'arbre national comme insigne de ralliement : « Free be they flung!—as free shall wave/Clan-Alpine's pine in banner brave » (*Lady V*, v ; p. 143, vv. 13-4). Scott inclut également le pin sylvestre dans un tableau prophétique précédant l'anathème sanglant de Brian le devin : « The thunderbolt had split the pine,—/All augur'd ill to Alpine's line » (*Lady III*, vii ; p. 84, vv. 25-6). Les augures ne s'y trompent pas car Roderick Dhu trouvera la mort au cours de son duel avec Fitz-James. De son côté, le ménestrel des Douglas, Allan-bane, ne manque pas de rendre hommage au défunt chef qui leur offrit l'hospitalité durant leur exil. Par conséquent, en l'honneur du héros tombé, sa lamentation réutilise le motif du pin écossais dans une série d'épistrophes dramatiques : « I'll wail for Alpine's honour'd Pine [...] O woe for Alpine's honour'd Pine! » (*Lady VI*, xxii ; p. 195, v. 9, 18). À défaut de relayer ici une idéologie jacobite, le symbole du pin écossais dans *The Lady of the Lake* vient toutefois confirmer une filiation ossianique maintenant avérée.

En tant qu'héraldicomane notoire, Scott semblait relativement au fait des différents symboles végétaux autrefois en usage dans les Highlands, ainsi que nous le confirme cet extrait tiré d'une lettre adressée le 24 mai 1822 à son ami Charles W. H. Montagu :

I have somewhere two lists of the badges of the Highland clans, which do not quite correspond with each other. I suppose they sometimes shifted their symbols. In general it was a rule to have an evergreen; and I have heard that the downfall of the Stuarts was supposed to be omened by their having chosen the oak for their badge of distinction. I have always heard that of the Scotts was the heath-flower, and that they were sometimes called *Heather-tops* from that circumstance [...] In the Highlands I used sometimes to put heath in my hat, and was always welcomed as a kinsman by the Macdonalds, whose badge is *freugh*, or heather. (Grierson 7, p. 173)

La mention de cette rumeur superstitieuse nous apprend donc que le pin sylvestre fut originellement l'arbre fétiche du clan Stuart (Stewart) et que sa disparition du blason familial au profit du chêne en présagea la chute. On comprend mieux alors l'attachement des clans du Nord à leur arbre, plante ou fleur totémique.

2. Sir Walter Scott et le jacobitisme de cœur

a. Un héritage à la fois familial et national

À l'instar de nombreux compatriotes, Scott était fasciné par l'histoire dynastique des Stuart et par l'influence pour le moins ambiguë qu'ils eurent sur la nation écossaise. En effet, l'Union des couronnes recherchée et obtenue par James VI d'Écosse et I^{er} d'Angleterre en 1603 semblait déjà amorcer la fusion politique des deux royaumes entérinée en 1707, tandis que les révoltes jacobites du XVIII^{ème} siècle réveillèrent un nationalisme écossais distinctif. Même si c'est en définitive la défaite de Culloden qui eut le plus gros impact sur l'identité écossaise, Scott estimait que ce furent en partie les quelques victoires, ou dirons-nous plutôt semi-victoires, sur les troupes gouvernementales qui donnèrent naissance à cette engeance d'Écossais purs et durs dont il était le fier descendant :

On my part (not to mention that I can repeat ballads like any seannachie) he [Joseph Ritson] found out I believe a tincture of Jacobitism which tho' rather an Instinct than a principle adopted from reason forms a frequent feature in the character of the animal calld [*sic*] a thorough bred Scotsman. Besides I had hereditary merit to plead—my great grandfather—(every Scotsman has a great grandfather) was out at Killicrankey & Sheriffmuir—fought a duel with a whiggish father in law—narrowly escaped the gallows—& finally died with a beard which would have done honor to any hermit because he had sworn never to shave till' the king came home. (Grierson 12, p. 186)

Le sens filial représentait vraisemblablement pour lui une part essentielle de son identité écossaise, notamment en la personne de son arrière grand-père Walter « Beardie » Scott, l'un de ses ancêtres favoris. Second fils du premier Laird Quaker de Raeburn Walter « Wat Wudspurs » Scott, il fréquenta le club jacobite de l'Université d'Édimbourg en compagnie du Dr Archibald Pitcairne, à qui l'on doit, en tant que commanditaire, le portrait de cet illustre Walter Scott. Comme beaucoup de Jacobites actifs, il se vit confisquer ses terres et échappa de justesse à la potence grâce à l'intercession de la duchesse Anne de Buccleuch et de Monmouth, à laquelle notre auteur rend hommage dans *The Lay (Lay I* ; « Introduction », p. 26). Son union avec Jean Campbell de Silvercraigs lui fit retrouver le chemin de la prospérité et, si l'on en croit John Gibson Lockhart, poussa l'auteur à se tourner vers les Highlands, leur peuple et ses mœurs.⁶⁹⁴ S'il suscita tant d'admiration chez son arrière petit-fils, ce ne fut pas exactement en raison de la cause qu'il épousa mais plutôt de la dévotion qu'il afficha à son service. « Beardie » s'éteignit, on suppose, la barbe longue, à Kelso le 3 novembre 1729. Lorsque Scott mentionne à Lord Byron en juillet 1812 avoir été élevé au « vieux levain jacobite » (Grierson 3, p. 140), il fait métaphoriquement allusion à son séjour de jeunesse entre 1773 et 1777 à Sandy Knowe, la ferme des grands-parents Scott

⁶⁹⁴ « To this connexion Sir Walter owed, as we shall see hereafter, many of those early opportunities for studying the manners of the Highlanders, to which the world are indebted for *Waverley*, *Rob Roy*, and *the Lady of the Lake*. » Cf. Lockhart, John, Gibson, *Memoirs of the Life of Sir Walter Scott*. Paris : Baudry's European Library, 1838, vol. 1, p. 40. L'abréviation « *Memoirs* » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à cette œuvre.

située près de Tillicoultry dans le Clackmannanshire, où il apprit à détester âprement le nom de Cumberland à travers les récits de son grand-père Robert (Grierson 2, p. 86) et d'un témoin des exécutions de Carlisle, Mr. Curle, un fermier de Yetbyre (*Memoirs* 1, p. 10). Par conséquent, il n'est pas étonnant de le surprendre à qualifier sa personne (Grierson 12, p. 172 ; Grierson 9, p. 355) puis ses propres filles Anne et Sophia (Grierson 5, p. 9) de « Jacobites ». Le passage épistolaire suivant daté de juillet 1824 illustre les implications concrètes de cet « instinct » jacobite lors de sa première rencontre avec le futur George IV en mars 1815 à Carlton House :

I assure you that I hold my integrity so fast in the period which Mrs B[irch] thinks interesting, that at the first interview I ever had with his present Majesty (George the Fourth) the Lord Chief Commissioner, who was present, said that he could not discern which of us was the staunchest Jacobite, only that I always said the Prince in speaking of Charles Edward, and the Prince Regent called him the Pretender. To speak truth, it was in my younger days thought a rude thing to speak in private society of the rebellion of the Pretender, because some persons concerned were then frequently present. (Grierson 12, p. 458)

En dépit de sa fidélité au souvenir de la cause et de la nature contestataire des *Lettres de Malachi Malagrowther*,⁶⁹⁵ Scott ne semblait voir dans ses penchants jacobites rien de plus qu'une fantaisie propre à une certaine classe d'hommes dont faisait partie son prédécesseur Robert Burns : « You will see he plays High Jacobite and on that account the letter⁶⁹⁶ is curious. I imagine though his Jacobitism belongd [*sic*] like my own to the fancy rather than

⁶⁹⁵ Ces trois pamphlets (1, 4, et 13 mars) eurent pour résultat l'abandon de l'impopulaire mesure gouvernementale qui visait à interdire aux banques privées d'imprimer des billets (à ordres) de valeur inférieure à 5£. Cette tentative d'uniformisation menaçait l'économie écossaise et constituait donc une nouvelle violation du traité d'Union. Walter Scott se compare humoristiquement dans son combat à une martyre jacobite, la gitane Jean Gordon servant de prototype au personnage de Meg Merrilees dans *Guy Mannering* (1815) (Grierson 9, pp. 474, 506). En effet, certains membres de la Chambre des Communes taxèrent outrageusement son intervention d'appel à la rébellion. Le chancelier de l'Échiquier se fit même romancier quand il paraphrasa le geste de Scott comme « le rutillement d'une *claymore* de Highlander » (*Journal*, p. 101). On remarque alors le lien culturel fait entre le nord de l'île, dont Scott était devenu en quelque sorte le représentant, et l'esprit de dissidence. Cf. Scott, Walter, Sir, *Thoughts [A Second/Third Letter to the Editor of the Edinburgh Weekly Journal, from Malachi Malagrowther, Esq.] on the Proposed Change of Currency, and Other Late Alterations, as they Affect, or Are Intended to Affect, the Kingdom of Scotland*. Édimbourg : William Blackwood, 1826, 3 vols.

⁶⁹⁶ Lettre de Robert Burns à Lady Winifred Maxwell Constable, le 16 décembre 1789 (Burns 3, pp. 94-5).

the feelings » (Grierson 10, p. 482). Il serait donc sage de relativiser chez l'écrivain l'emploi d'un qualificatif comme celui de « Jacobite », qu'il ne faudrait en aucun cas rattacher à une réalité politique contemporaine.

b. La réhabilitation du jacobitisme par les lettres écossaises

En revanche, on ne peut enlever à Scott son rôle d'artisan de la patrie écossaise, qui au milieu du XVIII^{ème} siècle prit l'ascendant sur la cause dynastique initialement favorisée par le jacobitisme.⁶⁹⁷ Le fait est que ce mouvement fournit à l'Écosse un socle culturel indissociable de son identité en tant que nation et que l'auteur s'efforça de sauvegarder dans ses œuvres, y compris dans ses travaux sur la tradition balladique. Dans son essai « On Imitations of the Ancient Ballad » (1830), on apprend que contrairement à l'Angleterre, où le genre était devenu méprisé et frappé d'obsolescence, la tradition populaire de la ballade héroïque s'était maintenue en Écosse, survivant à la période des guerres civiles notamment grâce aux exploits militaires jacobites :

Even the last contests of Jacobitism were recited with great vigour in ballads of the time, the authors of some of which are known and remembered; nor is there a more spirited ballad preserved than that of Mr. Skirving (father of Skirving the artist), upon the battle of Prestonpans, so late as 1745. But this was owing to circumstances connected with the habits of the people in a remote and rude country, which could not exist in the richer and wealthier provinces of England. (*Minstrelsy* 4, pp. 12-3)

Il est fait allusion à la ballade « Tranent Muir » du fermier Adam Skirving, que James Hogg réintitula « Battle of Prestonpans »⁶⁹⁸ dans la seconde série de ses *Jacobite Relics of Scotland* (1821). Quant à lui, Scott composa une version moderne de « Bonnets of Bonnie

⁶⁹⁷ Cf. MacInnes, Allan I., « Jacobitism in Scotland: Episodic Cause or National Movement? », in *The Scottish Historical Review* ; vol. 86, n°222 (octobre 2007), pp. 242-3.

⁶⁹⁸ Cf. Hogg, James (éd.), *The Jacobite Relics of Scotland: Being the Songs, Airs, and Legends, of the Adherents to the House of Stuart*. Édimbourg : William Blackwood, 1821, pp. 121-4.

Dundee », ⁶⁹⁹ une chanson partisane quasiment oubliée en l'honneur de John Graham de Claverhouse, l'illustre leader jacobite de Killiecrankie qui tomba victorieux face aux troupes williamites le 27 juillet 1689. Dans une lettre à sa belle fille Jane de Lochore, le parolier dit avoir été inspiré par sa fantastique retraite de 1688 vers le nord, afin d'échapper à l'emprisonnement ordonné par la Convention des États et gagner le soutien des clans loyaux aux Stuart. Ce faisant, Scott flattait également son propre sens filial, quand on sait que son arrière grand-père « Beardie » prit également part à cette campagne devenue légendaire dans l'historiographie jacobite (Grierson 9, p. 350, 355). On constate par ailleurs que ce jacobitisme de « l'imagination » avait déjà éclos dans son esprit dès le mois d'avril 1808, où il exposa à Robert Surtees l'intrigue de ce qui aurait pu devenir *The Lady of the Lake* :

As for Prince Charles, "He, that wandering knight so fair," we will talk about him when we meet. I have always thought of a Highland poem before hanging my harp on the willows; and perhaps it would be no bad setting for such a tale to suppose it related for her amusement, in the course of his wanderings after the fatal field of Culloden. Flora Macdonald, Kingburgh, Lochiel, the Kennedies, and many other characters of dramatic interest might be introduced; and the time is now past away when the theme would have had both danger and offence in it. (Grierson 2, p. 37)

Il ressort de cet échange un désir initial de consacrer sa poésie à l'épopée jacobite de 1745 qui culmina dramatiquement le 16 avril 1746 par la brutale défaite de Culloden. Précisons néanmoins que Donald Cameron de Lochiel, le major Kennedy et son frère ne quittèrent pas le champ de bataille aux côtés de Charles Stuart,⁷⁰⁰ qui reçut plus tard l'aide précieuse de Flora MacDonald et de son futur beau père Alexander MacDonald, sixième de Kingsburgh, pour rejoindre Skye depuis Corrodale sur l'île de South Uist. En effet, les « périls

⁶⁹⁹ L'idée lui vint le 22 décembre 1825 (*Journal*, p. 40) et il fallut attendre 1828 pour la voir apparaître dans une anthologie. Cf. Scott, Walter, Sir, « Bonnets of Bonnie Dundee », in *The Mirror of Literature, Amusement and Instruction* ; vol. 11 (janvier-juin), dir. J. Timbs. Londres : J. Limbird, 1828, , p. 144.

⁷⁰⁰ Cf. Cobbett, William, Jardine, David, *Cobbett's Complete Collection of State Trials and Proceedings for High Treason: And Other Crimes and Misdemeanor from the Earliest Period to the Present Time* (AD. 1743-1753) ; éd. T. B. Howell. Londres : T. C. Hansard, 1813, vol. 18, p. 669.

romantiques »⁷⁰¹ qu'essuyèrent « le jeune chevalier » et ses compagnons au cours de leur errance dans les Highlands occidentales constituaient un arrière plan rêvé pour *The Lady of the Lake* ou tout autres travaux de reconstitution historique.⁷⁰² Scott conclut alors par une remarque des plus intéressantes sur l'histoire politique du Royaume-Uni : le jacobitisme n'était plus cette menace schismatique source de paranoïa collective qu'elle fut jadis. Au contraire, il se prêtait désormais à la romantisation et se révélait moins anxiogène d'un point de vue socio-politique. En d'autres termes, le fruit était mûr. Cette opinion sera plus explicitement formulée en 1830 dans l'introduction de *The Lady of the Lake*, qui revient sur l'engouement du début de siècle pour les Highlands jacobites :

The feuds, and political dissensions, which, half a century earlier, would have rendered the richer and wealthier part of the kingdom indisposed to countenance a poem, the scene of which was laid in the Highlands, were now sunk in the generous compassion which the English, more than any other nation, feel for the misfortunes of an honourable foe. The Poems of Ossian had, by their popularity, sufficiently shown, that if writings on Highland subjects were qualified to interest the reader, mere national prejudices⁷⁰³ were, in the present day very unlikely to interfere with their success. (*Lady*, pp. 1-2)

Le Nord britannique fut effectivement marginalisé et dénigré avant de se voir finalement romantisé, ce que Scott démontre en citant l'œuvre emblématique de James Macpherson, grâce à qui les Highlands devinrent un terrain littéraire fertile pour ses successeurs romantiques. Particulièrement lucide, l'auteur estimait que ses publications sur

⁷⁰¹ *Waverley*, note « Prince Charles Edward », in Scott, Walter, *Introductions and Notes and Illustrations to the Novels, Tales, and Romances of the Author of Waverley*, Édimbourg : Robert Cadell, 1833, vol. 1, pp. 117-22. L'abréviation « Intro » suivie du numéro de volume fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁷⁰² Charles Édouard Stuart a bien entendu fait l'objet de nombreux travaux biographiques, certains se concentrant uniquement sur l'épisode le plus romanesque de son existence, la rébellion de 1745 et sa retraite *in extremis* de Culloden, qui dura plus de cinq mois (du 17 avril au 20 septembre 1746). Nous citerons l'ouvrage du romancier historien Linklater, Eric, *The Prince in the Heather*. Londres : Hodder & Stoughton, 1965.

⁷⁰³ « It will hardly be credited in these days, but in the year 1762, when the poem of Fingal was published, there existed in many, both in England and Scotland, a great spirit of hostility to every thing connected with the Gaelic language, and those by whom it was spoken, on account of the zeal with which the Highlanders, in the year 1745, had supported the claims of the house of Stuart. » Cf. Sinclair, John, *A Dissertation on the Authenticity of the Poems of Ossian*. Londres : W. Bulmer & Co., 1806, pp. x-xii.

ce thème avaient bénéficié d'une relative accalmie des relations entre l'Écosse et l'Angleterre, laissant de ce fait la sympathie succéder à la roguerie dans l'opinion anglaise et anglophile. L'appel du Nord ou, plus précisément, des Highlands est expliqué là en termes de logique éditoriale, avec en amont le phénomène d'Ossian, ce qui nous ramène à la dialectique staëlienne fondée sur « l'Homère du Nord », prophète d'une tradition littéraire romantique. Voici venu le temps de laisser en paix le mythique barde et de nous tourner vers la carrière romanesque de Sir Walter Scott afin de mettre en lumière la corrélation romantique présumée entre appel du Nord et passé jacobite.

II. L'appel du Nord écossais à travers l'aventure romanesque : une lecture croisée de *Waverley* (1814), *Rob Roy* (1817) et *A Legend of the Wars of Montrose* (1819)

L'objectif du chapitre suivant n'est non pas d'étudier la signification historique des romans à thème jacobite de Scott,⁷⁰⁴ mais plutôt l'utilisation de ce thème comme prétexte à un cheminement de l'imagination vers le nord. Il sera en fait question d'identifier les différents aspects constitutifs du traitement primitiviste des Highlands et d'expliquer comment ce territoire aux frontières immatérielles⁷⁰⁵ venait s'intégrer dans l'imaginaire romantique britannique. Pour cela, nous étudierons spécifiquement trois œuvres tirées de la bibliographie romanesque de Sir Walter Scott : les très célèbres *Waverley* (1814) et *Rob Roy* (1817) appartenant au cycle des « *Waverley Novels* », ainsi que la moins connue *Legend of the Wars of Montrose* (1819), qui clôturé le troisième et dernier volet des *Tales of my Landlord*.

L'histoire des révoltes jacobites constitue dans un premier temps le thème central ayant justifié la sélection proposée. En effet, *Waverley* prend pour toile de fond le soulèvement de 1745, avec à sa tête le galant « Bonnie Prince Charlie » Edward Stuart, alors que l'on situe l'intrigue de *Rob Roy* au cours de la révolte de 1715, orchestrée par le comte de Mar John Erskine, au nom du « Vieux Prétendant » James Francis Edward Stuart. *A Legend*

⁷⁰⁴ Cf. Harell, Robert B., « Scott and the Jacobites: A Study of Four Novels », thèse doctorale. Université du Texas, 1966.

⁷⁰⁵ Cf. Sabiron, Céline, « Limites et frontières dans les romans écossais de Walter Scott », thèse doctorale. Université Paris IV-Sorbonne, 2011.

of the Wars of Montrose se déroule pendant la campagne royaliste du « Grand » Marquis de Montrose contre les covenantaires. L'action débute ainsi au mois d'août 1644 pour s'achever en février 1645, au lendemain de la victoire loyaliste sur le marquis d'Argyll à Inverlochy. La figure de James Graham se rattache à la mythologie jacobite dans la mesure où il sert doublement les Stuart, d'abord militairement, durant les six dernières années de sa vie, puis après son exécution, en tant que martyr de la cause royaliste. Le nom de Graham devint alors synonyme de sacrifice et de loyauté à la couronne comme le confirmera « Bonnie Dundee » John Graham de Claverhouse, en devenant le premier noble britannique à défendre l'étendard de la famille exilée après la Glorieuse Révolution de 1688.⁷⁰⁶ Il convient cependant de signaler que Scott produisit d'autres romans à thématique jacobite. C'est le cas de *Old Mortality*, *The Black Dwarf*, publiés conjointement en 1816, *Heart of a Midlothian* (1818) et *Redgauntlet* (1824) dans lequel Scott imagine le retour de Charles Stuart en Angleterre pour une ultime tentative d'insurrection contre le gouvernement hanovrien en 1765. Dans sa préface générale à *Waverley*, Scott justifie son choix de moderniser le roman des Highlands :

But I was, on the other hand, so far discouraged by the indifferent reception of Mr. Strutt's romance⁷⁰⁷ as to become satisfied that the manners of the middle ages [*sic*] did not possess the interest which I had conceived; and was led to form the opinion that a romance founded on a Highland story and more modern events would have a better chance of popularity than a tale of chivalry. (*Waverley*, p. 525)

Le jacobitisme devint ainsi son sujet de prédilection. Pour cette raison, notre étude portera sur le schéma suivant, commun aux trois romans « jacobites » sélectionnés : un étranger ou des étrangers venant du sud— soit d'Angleterre ou des Basses-Terres—

⁷⁰⁶ Cf. Lenman, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain*, pp. 20-4. L'auteur intitula cette partie introductive « The Pre-history of Jacobitism ».

⁷⁰⁷ Strutt, Joseph, *Queenhoo-Hall: a Romance; and Ancient Times, a Drama* ; éd. W. Scott. Édimbourg : Constable & Co., 1808, 4 vols. Scott fut chargé de l'édition par John Murray et suppléa un dénouement à l'œuvre laissée incomplète par Strutt. Il réalisa alors les dangers liés à une recherche trop poussée de l'archaïsme.

pénètrent dans le *Gàidhealtachd* pour partager une aventure militaire aux côtés du « bon sauvage » des Highlands, qui dévoile aux visiteurs et aux lecteurs sa région isolée ainsi que ses mœurs archaïques. On retrouve là les prémices romantiques de ce qui deviendra pour le touriste britannique une réalisation de sa masculinité (Grenier, pp. 106-118) et une expérience liminale régénérante.⁷⁰⁸ Nous démontrerons par ailleurs que ce tableau vivant aux particularités esthétiques dites « romantiques » s’inspire généralement du Nord primitif et sauvage remis au goût du jour par le phénomène ossianique et la théorie stadiale des Lumières écossaises (chasse, élevage, agriculture, commerce). Étant bien conscient de l’étendue déjà considérable des recherches sur le sujet, nous nous contenterons d’aborder deux questions cruciales que sont la rencontre des mondes celte et anglo-saxon⁷⁰⁹ ainsi que l’ethnocentrisme impérial britannique.⁷¹⁰ Toutefois nous ne proposons pas ici de redéfinir la tâche de médiation culturelle⁷¹¹ que se fixa Scott, mais plutôt d’inscrire celle-ci dans cette grande tendance du romantisme britannique qu’il nous reste toujours à établir, encore une fois, l’appel du Nord. On ne manquera pas non plus de citer à nouveau l’étude pionnière de

⁷⁰⁸ « Journeys to Scotland were rituals, liminal experiences which offered spiritual renewal and even physical regeneration through contact with a transcendent reality » (Grenier, p. 49).

⁷⁰⁹ Cf. Oliver, Susan, *Scott, Byron and the Poetics of Cultural Encounter*. New York : Palgrave Macmillan, 2005, ainsi que Oliver, Susan, « ‘Looking Back Upon a Highland Prospect’: Scott, *The Lady of the Lake* and the Lowland/Celtic Fringe », in *Romanticism’s Debatable Lands* ; dir. C. Lamont et M. Rossington. New York : Palgrave Macmillan, 2007, pp. 39-51.

⁷¹⁰ Cf. McNeil, Kenneth, *Scotland, Britain, Empire: Writing the Highlands, 1760-1860*. Columbus : Ohio State University Press, 2007.

⁷¹¹ Cf. Lumsden, Alison. « ‘Beyond the Dusky Barrier’: Perceptions of the Highlands in the *Waverley* Novels », in *Miorun Mòr nan Gall, ‘The Great Ill-Will of the Lowlander?’: Lowland Perceptions of the Highlands, Medieval and Modern* ; dir. D. Broun et M. MacGregor. Glasgow : Centre for Scottish and Celtic Studies, 2007, pp. 159-86. L’auteur remet en question le mythe du démiurge romantique qu’incarne Walter Scott et préfère plutôt voir en lui un négociateur du système de représentation des Highlands, surtout défini au cours du XVIII^{ème} siècle. Pourtant, force est de constater qu’il s’en inspira, comme nous le verrons, de manière récurrente. Cf. également MacDonald, Murdo, « Rethinking Scott, His Literary Predecessors and the Imagery of the Highlands », in *Literary Tourism, the Trossachs, and Walter Scott. Glasgow, Scotland; Association for Scottish Literary Studies* ; dir. I. Brown. Glasgow : Scottish Literature International, 2012, pp. 124-32.

Lorn Macinnes Macintyre, natif d'Argyll, dont le commentaire chronologique et linéaire de l'ensemble des œuvres de Sir Walter Scott portant sur les Highlands constitue le point de départ incontournable pour tout chercheur désireux d'aborder le sujet.

1. Scott et les Highlands : la naissance d'un idylle

On l'aura compris, l'appel des Highlands chez Scott peut s'expliquer par plusieurs raisons, à commencer par celle d'un auteur ambitieux qui prit bonne note du conseil de Francis Jeffrey à la sortie de *The Lady of the Lake* en 1810 :

There a few persons, we believe, of any degree of poetical susceptibility, who have wandered among the secluded vallies of the Highlands, and contemplated the singular people by whom they are still tenanted [...] without feeling, that there is no existing people so well adapted for the purposes of poetry or so capable of furnishing the occasion of new and striking inventions. The great and continued popularity of Macpherson's Ossian, [...] proves how very fascinating a fabric might be raised upon that foundation by a more powerful or judicious hand. [...] A great part of its charm, we think, consists in the novelty of its Celtic characters and scenery, and their singular aptitude for poetic combinations; and therefore it is that we are persuaded, that if Mr. Scott's powerful and creative genius were to be turned in good earnest to such a subject, something might be produced still more impressive and original than even this age has yet witnessed.⁷¹²

Ceci lui permit d'affirmer vingt ans plus tard dans la préface de son œuvre avec assurance que : « I had always thought the old Scottish Gael highly adapted for poetical composition » (*Lady*, p.1). Il semblerait dès lors que la critique de l'époque se prononçait assez clairement sur l'exploitation poétique du territoire celtique initiée par Macpherson,⁷¹³ même si le seuil des Highlands avait déjà été foulé par quelques grandes

⁷¹² Jeffrey, Francis, « A Review of *The Lady of the Lake: A Poem* », in *The Edinburgh Review* ; vol. 16, n° 32 (août 1810). Édinburgh : Constable & Co., 1810, pp. 280-1.

⁷¹³ L'argument du modèle ossianique est évidemment essentiel à notre axe d'étude. Cependant, il nous est formellement impossible d'écarter les autres sources du XVIII^{ème} siècle ayant également attirés aux Highlands. Cf. Anderson, Marjorie, « Interest in the Scottish Highlands in Eighteenth Century English Literature and Its Relation to the Work of Sir Walter Scott », thèse doctorale. Université de Chicago, 1926.

figures de la poésie britannique : on pense bien sûr à Thomas Gray,⁷¹⁴ mais surtout à Wordsworth et à Coleridge. En tout état de cause, ces derniers étaient bien trop attachés aux lacs anglais, et hormis le récit de voyage que nous légua Dorothy Wordsworth sous forme de journal, aucun succès poétique ne résulta de cette rencontre avec les Highlands en 1803. Une décennie plus tard, en dépit de sa visite des Orcades en 1814, Walter Scott était toujours considéré par certains, pour ne pas nommer Lord Byron, comme l'un de ces « ménestrels au foyer »⁷¹⁵:

I think very highly of him [James Hogg] as a poet, but he and half of these Scotch and Lake troubadours are spoiled by living in little circles and petty coteries. London and the world is the only place to take the conceit out of a man—in the milling phrase. Scott, he says, is gone to the Orkneys in a gale of wind, during which wind, he affirms, the said Scott, he is sure, is not at his ease, to say the least of it. Lord! Lord! if these home-keeping minstrels had crossed your Atlantic or my Mediterranean, and tasted a little open boating in a white squall—or a gale in “the Gut,”—or the Bay of Biscay, with no gale at all—how it would enliven and introduce them to a few of the sensations! (*Memoirs* 2, p. 140).

Bien que cette pique ne parvînt sûrement jamais aux oreilles de Scott, ce dernier semblait à son retour plutôt froissé par l'indifférence générale que suscita son périple. Ainsi confia-t-il à son ami John Bacon Sawrey Morritt, voyageur anglais et classiciste renommé, le 14 septembre 1814 : «“At the end of my tour on the 22d August”!!! Lord help us!—this comes of going to the Levant and the Hellespont, and your Euxine, and so forth. A poor devil who goes to Nova Zembla and Thule is treated as if he had been only walking as far as Barnard Castle or Cauldshiel's Loch » (*Memoirs* 2, p. 140 ; Grierson 3, pp. 495-6). Il est d'autant plus intéressant de relever au passage la façon dont Byron regroupe les poètes lakistes et leurs confrères écossais en une satire collective dénotant l'existence d'un schisme cardinal

⁷¹⁴ Il y fit en compagnie de Lord Strathmore, John Lyon, une brève excursion du 9 au 13 septembre 1765 depuis Glamis jusqu'à Blair Atholl via Taymouth. Cf. Gray, Thomas, *The Poems of Mr. Gray*, pp. [308-318].

⁷¹⁵ Sutherland, John, *The Life of Walter Scott*. Oxford : Blackwell, 1997, p. 164. L'abréviation « *Life* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

Nord/Sud entre les deux générations de poètes romantiques. De plus, le commentaire outré de Scott laisse entendre que son intérêt pour l'espace nord ne se limitait pas aux Highlands seules, mais s'étendait même au-delà du cercle arctique, jusqu'à l'archipel russe de Nouvelle-Zemble.

En revanche, l'expression de « ménestrel au foyer » pouvait dans le cas des Highlands renvoyer à Walter Scott « l'anthropologue de salon », qui surmonta l'éloignement géo-culturel avec le Nord écossais en tirant le meilleur de ses sources secondaires, soit une abondance de récits de voyages, de correspondances, d'ouvrages historiques, notamment grâce à un réseau de connaissances qu'il entretenait dans l'aristocratie des Highlands. Nous retiendrons quelques noms comme celui des Clephane⁷¹⁶déjà mentionnés, des Campbell d'Inveraray, Lady Charlotte et son frère George William Campbell, sixième duc d'Argyll et Marquis de Lorne, de Jane Gordon, duchesse de Gordon (Grierson 1, p. 137), celui du vétéran jacobite Alexander Stewart d'Invernahyle et d'Alastair Ranaldson Macdonnell de Glengarry⁷¹⁷(Macintyre, pp. 227-32). Le personnage de Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr serait d'ailleurs directement inspiré de ce dernier, tandis qu'Invernahyle est cité comme l'influence

⁷¹⁶ Margaret Clephane, sans conteste le correspondant autochtone le plus précieux d'entre eux, était un véritable joyau de connaissance, à en croire ces quelques lignes adressées à Maria Edgeworth le 10 avril 1823 : « I could wish you met Mrs Maclean Clephane who is a fashionable accomplished woman and a high highlander with all their natural pride of feeling. She can tell you more and better than any one I know of the ancient time. She is the mountain gem polished which you generally meet with rough enough » (Grierson 7, p. 371).

⁷¹⁷ Un personnage haut en couleur et, pour le plus grand bonheur de Scott, foncièrement anachronique : « This gentleman is a kind of Quixote in our age, having retained, in their full extent, the whole feelings of clanship and chieftainship, elsewhere so long abandoned. He seems to have lived a century too late, and to exist, in a state of complete law and order, like a Glengarry of old, whose will was law to his sept [...] To me he is a treasure, as being full of information as to the history of his own clan, and the manners and customs of the Highlanders in general. Strong, active, and muscular, he follows the chase of the deer for days and nights together, sleeping in his plaid when darkness overtakes him in the forest » (*Journal*, p. 76).

majeure du roman *Waverley* (Macintyre, pp. 94-6).⁷¹⁸ Pour preuve, on doit l'amitié entre le Colonel Talbot et *Waverley* (Macintyre, pp. 61-2, 66-8, 314) ainsi que la cachette du baron de Bradwardine dans une grotte située sur son domaine après la débâcle de Culloden (Macintyre, pp. 67-8, 313) à ses anecdotes parfois rocambolesques, comme celle où il remporte la victoire sur Rob Roy lors d'un défi à l'épée (Macintyre, p. 59). En définitive, il est celui qui ouvrit les portes des Highlands au jeune Walter Scott : « A name which I cannot write without the warmest recollections of gratitude to the friend of my childhood [Alexander Stewart of Invernahyle] who first introduced me to the Highlands, their traditions and their manners. »⁷¹⁹

a. Lectures et correspondances sur les Highlands

Parmi les ouvrages de voyageurs ayant le plus marqué Scott et ses contemporains, on citera bien sûr le précurseur Martin Martin, natif de Bealach sur l'île de Skye et auteur d'une *Description of the Western Islands of Scotland* (1703) qui fit découvrir la région des Hébrides aux lecteurs du Sud. Vinrent ensuite les *Letters from a Gentleman in the North of Scotland to his Friend in London*⁷²⁰(1754) de la part d'un anglais, Edward Burt, qui travailla pour le général Wade en qualité de comptable sur le chantier routier qui démarra dans les Highlands en 1727. La rédaction des lettres remonterait légèrement avant cette date aux années 1725-6. Les excursions septentrionales du naturaliste gallois Thomas Pennant en 1769 et 1772

⁷¹⁸ Cf. Introduction de *Waverley* pour l'édition du *Magnum Opus* en 1829 (*Intro* 1, pp. 74-80), d'où Macintyre tire la plupart de ses citations.

⁷¹⁹ Scott, Walter, Sir, « Introduction », in *The Chronicles of Canongate* ; éd. C. Lamont. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000, p. 6.

⁷²⁰ Burt, Edward, *Letters from a Gentleman in the North of Scotland to his Friend in London* [...] ; éd. R. Jamieson. Londres : Ogle, Duncan & Co., 1822, 2 vols.

fournirent, quant à elles, un précieux compte rendu de la faune, de la flore et de la topographie des Highlands,⁷²¹ sans oublier les impressions rassemblées par le plus célèbre des duos littéraires britanniques, Samuel Johnson et James Boswell, durant leur périple hébridéen de 1773 qu'on ne présente plus.⁷²²

Scott fut également influencé par des écrits plus contemporains, comme ceux d'Anne MacVicar Grant, qui, à la mort de son mari James Grant en 1801, se mit à écrire et à publier sur les Highlands : le recueil *Poems on Various Subjects*⁷²³ comprenant « The Highlanders » apparaît en 1803 par souscription, suivi de ses *Letters from the Mountains*⁷²⁴(1806) retraçant trente années passées dans les Highlands (1773-1803) entre Fort Augustus et Laggan, qui rencontrèrent un succès notable. Son attention se porta plus tard sur les superstitions de la région dans une série d'essais à prétention ethnographique, *Essays on the Superstitions of the Highlanders of Scotland*⁷²⁵(1811). Scott cite l'ouvrage en question dans le post-scriptum de son premier roman (*Waverley* lxxii, p. 364) en 1814 et s'en remémore un passage le 14 mai 1831 (*Journal*, p. 542), suite à une conversation avec le Révérend Macintosh Mackay de Laggan⁷²⁶portant vraisemblablement sur le même sujet, la légende de la *Caillich Rua* ou « vieille femme aux cheveux roux ».⁷²⁷

⁷²¹ Pennant, Thomas, *A Tour in Scotland; MDCCLXIX*. Londres : B. White, 1776, ainsi que *A Tour in Scotland; MDCCLXXII*. Londres : B. White, 1776.

⁷²² Pour une anthologie universitaire des récits de voyages dans le Nord écossais, cf. Rackwitz, Martin, *Travels to Terra Incognita*.

⁷²³ MacVicar Grant, Anne, *Poems on Various Subjects by Mrs. Grant Laggan*. Édimbourg : Longman & Rees, 1803.

⁷²⁴ *Id.*, *Letters from the Mountains: Being the Correspondence with Her Friends Between the Years 1773 and 1803 of Mrs Grant of Laggan* ; éd. J. P. Grant. Cambridge : Cambridge University Press, 2011, 2 vols.

⁷²⁵ *Id.*, *Essays on the Superstitions of the Highlanders of Scotland: to which are added, Translations from the Gaelic, and Letters connected with those formerly published*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme, Brown, 1811, 2 vols.

⁷²⁶ Où il fut nommé de 1825 à 1832. Il remit également à Scott le 13 février 1828 les mémoires du chef jacobite Evan Macpherson de Cluny au sujet du soulèvement de 1745, lesquels le romancier utilisa pour sa description

Il arriva même à Walter Scott de recevoir en exclusivité des récits de voyages directement de la part de certains amis et collaborateurs tels que James Hogg et John Leyden. Le premier visita les Highlands en 1802 (de juillet à août) et en 1803 (de mai à août) avant de réarranger ses notes sous forme de lettres, conformément à la suggestion de Scott, à qui elles sont adressées : « Dear Sir,—As you were, or pretended to be, much diverted with my whimsical account of a journey which I made through the North Highlands last year, you will not be displeased at hearing that I am just now returned from a long circuit through the Western Highlands and Isles, of which I also intend giving you an account by letters. »⁷²⁸ Scott lut le journal original de Hogg avant sa parution en six parties entre octobre 1802 et juin 1803 dans le *Scots Magazine*.⁷²⁹ Se pourrait-il donc que l'épisode de sa rencontre avec la belle catholique Flora Macrae d'Ardintoul⁷³⁰ ait pu inspirer celle de Waverley avec Flora Mac-Ivor? Hypothèse que l'on peut très bien coupler avec la théorie privilégiée d'un rapprochement historique avec Flora Macdonald. La seconde série de lettres ne fut publiée qu'en 1888, tout d'abord dans *The Scottish Review*, après avoir été retrouvée dans les papiers du défunt auteur par sa fille Mary Gray Garden.⁷³¹ John Leyden devança Hogg de deux ans et s'enfonça dans les Highlands profondes, jusqu'aux districts de Moidart et de Knoidart, dans le but de collecter durant quatre mois (14 juillet- 1^{er} octobre 1801) le plus possible de reliques

de la bataille de Clifton dans *Waverley (Journal)*, p. 354). Cf. également *Waverley*, note « The Skirmish at Clifton » (*Intro* 1, pp. 122-5).

⁷²⁷ Cf. MacVicar Grant, Anne, *Essays on the Superstitions of the Highlanders of Scotland* ; vol. 1, pp. 269-77.

⁷²⁸ Hogg, James, *A Tour in the Highlands in 1803: A Series of Letters* [...]. Édinburgh : James Thin et The Mercat Press, 1986, p. 5.

⁷²⁹ Cf. lettre du 26 septembre 1802 à l'éditeur du *Scots Magazine*, John Leyden (Grierson 1, pp. 158-9).

⁷³⁰ Cf. Hogg, James, *A Tour in the Highlands in 1803*, pp. 57-60.

⁷³¹ Pour un historique détaillé de l'édition des lettres des Highlands, cf. Douglas, S. Mack, « Editing James Hogg: Some Textual and Bibliographical Problems in Hogg's Prose Works », thèse doctorale. Université de Stirling, 1984, pp. 1-18.

littéraires gaéliques, avec bien sûr en tête l'enquête ossianique en cours depuis 1797. Dans ses mémoires de 1811 consacrés à Leyden, Walter Scott met l'accent sur la valeur inestimable de ce journal pour le monde antiquaire : « The journal which he made on this occasion was a curious monument of his zeal and industry in these researches, and contained much valuable information on the subject of Highland manners and traditions, which is now probably lost to the public. »⁷³²

Tout comme Wordsworth, Scott estimait avoir été de son vivant le témoin de la dissolution du mode de vie ancestral des « hommes du Nord britannique » : « The change in their manners, too, had taken place almost within my own time, or at least I had learned many particulars concerning the ancient state of the Highlands from the old men of the last generation » (*Lady*, p. 1). Initialement dépêché dans les Highlands par le Conseil anglais de l'artillerie en 1811, puis impliqué dans deux projets cartographiques (1814-19, 1826-32), le géologue écossais John Macculloch profita de son expérience dans le Nord écossais pour publier *A Description of the Western Isles of Scotland Including the Isle of Man* (1819). Curieusement, étant donné que ni la correspondance, ni le journal de Scott ne mentionnent son nom, il décida en 1824 d'intégrer les précédentes observations à un guide général des Highlands qu'il arrangea en une série de six lettres non datées adressées à Sir Walter Scott.⁷³³ Il aurait en effet côtoyé Scott à l'Université d'Édimbourg (1788-93), même si la première lettre évoque une discussion sur les Highlands aux abords de Sydenham au sud de Londres

⁷³² Le manuscrit refit surface en 1897/8 aux salles d'enchères londoniennes de Sotheby's. Cf. Leyden, John, *Journal of a Tour in the Highlands and Western Islands of Scotland in 1800* ; éd. J. Sinton. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1903, pp. viii-ix.

⁷³³ Macculloch, John, *The Highlands and Western Isles of Scotland, containing descriptions of their scenery and antiquities, with an account of the political history and ancient Manners [...] founded on a series of annual journeys between the years 1811 and 1821 [...] in letters to Sir Walter Scott, Bart.* Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme, Brown et Green, 1824, 4 vols.

(1796 ? 1799 ?) ainsi qu'une amitié commune avec Lord Selkirk, Thomas Douglas. Au bout du compte, il est très difficile de déterminer s'il s'agissait là d'un authentique échange, d'autant plus que l'avocat journaliste James Browne— futur auteur de *A History of the Highlands and of the Highland Clans* (1838)— suspectait John Macculloch d'avoir utilisé le nom de Sir Walter Scott à des fins promotionnelles.⁷³⁴ Son nom étant apposé au titre de la publication, il y a fort à parier que Scott ait lu l'ouvrage en question,⁷³⁵ mais penchons-nous à présent sur l'historique de ses propres déplacements dans le Nord.

b. Une recontre faite d'excursions diverses

Quoi de plus naturel pour un poète, Scott invoque dans la préface de *The Lady of the Lake* son expérience personnelle des Highlands— en l'occurrence son séjour de 1793— sur un plan davantage affectif que documentaire : « I had also read a great deal, seen much, and heard more, of that romantic country, where I was in the habit of spending some time every autumn; and the scenery of Loch Katrine was connected with the recollection of many a dear friend and merry expedition of former days » (*Lady*, p. 2). Sans aucun doute, les histoires lues ou racontées avaient plus d'importance pour le romancier que l'expérience en elle-même. D'après son mémorialiste J. G. Lockhart, la première rencontre du jeune Scott avec les Highlands se fit à l'âge de quinze ans (1786) par le col pittoresque des « Wicks of Braiglie », à l'entrée sud du val de Perth⁷³⁶:

⁷³⁴ Cf. Browne, James, *A Critical Examination of Dr. Macculloch's Work on the Highlands and Western Islands of Scotland*. Édimbourg : Daniel Lizars, 1825, p. 173.

⁷³⁵ Cf. Grenier, pp. 99-100.

⁷³⁶ « One of the most beautiful points of view which Britain, or perhaps the world, can afford, is, or rather we may say was, the prospect from a spot called the Wicks of Beglie, being a species of niche [...] as forming a pass over the summit of a ridgy eminence [...] », cf. Scott, Walter, Sir, *The Fair Maid of Perth* i ; éd. A. Hook

I was not above fifteen years old [...] This had been the first excursion which I was permitted to make on a pony of my own [...] I recollect pulling up the reins without meaning to do so, and gazing on the scene before me as if I had been afraid it would shift like those in a theatre, before I could distinctly observe its different parts, or convince myself that what I saw was real. Since that hour, and the period is now more than fifty years past, the recollection of that inimitable landscape has possessed the strongest influence over my mind, and retained its place as a memorable thing, when much that was influential on my own fortunes has fled from my recollection. (*Memoirs* 1, p. 84)

Beaucoup verront en cette scène une véritable étape initiatique, un instant hypnotique laissant présager le phénomène littéraire que l'on connaît. Ce premier périple qui se déroula sur quelques semaines d'automne (renvoyant généralement aux dernières semaines d'été de notre calendrier) avait pour motif premier l'invitation d'un client de son père, Alexander Stewart huitième d'Invernahyle dans le district d'Appin, à l'extrémité nord de la province d'Argyll and Bute. On a déjà vu que Scott révérait hautement cet ancien rescapé jacobite, et pour cause, c'est lui qui, d'une certaine façon, lui ouvrit la porte des Highlands (*Memoirs* 1, p. 84). Il s'ensuivit la découverte de Loch Katrine (été 1787 ?), lors d'un déplacement probablement en lien avec sa dernière visite à Appin, Invernahyle étant le beau-frère de Stewart d'Appin, créancier de Walter Scott sénior et propriétaire de la ferme d'Inverenty dont les impayés accumulés par les occupants du nom de Maclaren étaient censés rembourser une dette (les honoraires ?) contractée auprès du notaire édimbourgeois. C'est donc en tant que clerc de notaire et dans des circonstances cette fois-ci plus périlleuses que Scott devint familier avec le futur décor de *The Lady of the Lake*, sans oublier *Rob Roy*⁷³⁷:

An escort of sergeant and six men was obtained from a Highland regiment lying in Stirling; and the Author, then a writer's apprentice [...] was invested with the superintendence of the expedition, with directions to see that the messenger discharged his duty fully, and the gallant sergeant did not exceed his part by committing violence or plunder. And thus it happened, oddly enough, that the author first entered the romantic scenery of Loch Katrine, of which he may perhaps say he has somewhat extended the reputation, riding in all the dignity of

et D. MacKenzie. Édimbourg : Edinburgh University Press, 1999, p. 12. Le passage qui suit fut prélevé dans le même chapitre de 1828 (*Ibid.*, p. 13).

⁷³⁷ Lockhart détient ces précisions de l'introduction de *Rob Roy* (*Intro* 1, pp. 295-6).

danger, with a front and rear guard, and loaded arms. The sergeant was absolutely a Highland Sergeant Kite, full of stories of Rob Roy and of himself, and a very good companion. (*Memoirs* 1, p.85)

Ses compagnons et lui trouvèrent le domaine déserté et établirent paisiblement leur quartier pour la nuit.

Par la suite, il put pleinement explorer le seuil des Highlands (Clackmannanshire, Stirlingshire et Perthshire), notamment grâce aux relations d'Adam Ferguson, fils du philosophe écossais, qui l'accompagna en cette fin d'été 1793 et qui leur permit de passer parfois plus de dix jours dans le même district sans changer de résidence, un véritable luxe pour le touriste de l'époque. Il s'arrêta à Tullibody, chez le grand-père de son ami George Abercromby, qui lui raconta son entretien avec Rob Roy dans son repère à la suite d'une manœuvre typique du voleur de bétail— des *creaghs* ou raids répétés— visant à forcer la main du fermier lésé afin de conclure avec lui un pacte de protection.⁷³⁸ Une visite fut rendue à son ami John James Edmonstone de Newton, près des célèbres ruines du château de Doune, puis à son associé John Buchanan⁷³⁹ de Cambusmore⁷⁴⁰ dont la propriété jouxtait les

⁷³⁸ Cf. *Waverley*, note « Depradatory Warfare » et « Donald Bean Lean » (*Intro* 1, pp. 94-6), ainsi que l'introduction de *Rob Roy* (*Intro* 1, pp. 276-83).

⁷³⁹ John Buchanan, qui contribua à l'intrigue de *A Legend of the Wars of Montrose* en partageant le contenu d'une correspondance entre son ancêtre et Lord Drummond au sujet de la chasse aux MacGregor proclamée ouverte par le *Privy Council* en 1589, suite au meurtre barbare du forestier de James VI, John Drummond-ernoch (*Intro* 2, pp. 32-5). Cf. également la dédicace du 19 décembre 1827 dans le journal intime de Scott (*Journal*, p. 333).

⁷⁴⁰ Un haut lieu de l'histoire écossaise selon Thomas Hunter : « Cambusmore, two miles east of Callander, is an exceedingly pretty and interesting property, its historic associations being as rich as its natural beauties. John Buchanan of Arnprior, and formerly of Auchleshie, to whom Strathyre (yet to be referred to) was restored, married Murray Kynnymond Edmondstone of 'Old Newton, near Doune, whose family were hereditary Standard-bearers to the Royal Stuarts. At Cambusmore there is preserved part of the staff on which the Royal Standard floated at the battles of Killiecrankie and Sheriffmuir, as well as a wineglass out of which Prince Charles Edward drank as he passed the house of Old Newton on his way from Dunblane. This John Buchanan was a great narrator of the events of those stirring times, and from him Sir Walter Scott, who was a constant visitor at Cambusmore gathered many of the anecdotes to be found in his works. Along with the daughters of the house, Sir Walter roamed over the then almost unknown district of the Trossachs, and from Cambusmore, where a great part of *The Lady of the Lake* was written, he took the ride, immortalised as

Trossachs si chères à Walter Scott. Ce dernier reçut également l'hospitalité à Blair Drummond House, ancienne résidence de Lord Kames héritée par son fils George Home Drummond, et à Orchtertyre chez John Ramsay. Scott fut ensuite accueilli avec son ami William Clerk à Craighall, château du clan Rattray dans le Perthshire, auquel on doit, d'après Clerk, les descriptions du manoir de Tully-Veolan dans *Waverley* (*Memoirs* 1, p. 124). Lockhart conclut cette épopée touristique sur un long séjour à Meigle (Perth and Kinross). Rejoints là-bas par Fergusson, Scott, Clerk, et leur hôte Patrick Murray de Simprim firent ensemble un pèlerinage aux ruines de Dunnotar et au château de Glamis, siège historique des comtes de Strathmore et Kinghorne, l'une des rares fois où Scott reconnut avoir été la proie de frayeurs superstitieuses (*Memoirs* 1, p. 126). Il se pourrait d'ailleurs que l'impressionnante coupe à boire de la famille de Bardwardine dans *Waverley* ait son prototype à Glamis, bien qu'à l'effigie d'un lion et non d'un ours (*Memoirs* 1, pp. 126-7). On en conclut que ses multiples séjours estivaux à l'orée des Highlands en 1793 s'avèrent plus tard extrêmement bénéfiques pour sa carrière de romancier.

Ce fut finalement en tant que visiteur marié⁷⁴¹ et père de quatre enfants qu'il retrouva le Loch Katrine en juin 1808, accompagné de sa femme et de Lydia White, une londonienne d'origine galloise à la réputation internationale très appréciée de Scott et de Byron, entre autres. Comme le suggère Sutherland, celle-ci aurait, malgré ses croquis de voyage peu convaincants (Grierson 2, pp. 72-3), converti Scott à une approche plus picturale des Highlands (*Life*, p. 140). Il fit d'ailleurs part à Lady Abercorn le 14 septembre 1809 de ses

Fitz-James' in that poem. » Cf. Hunter, Thomas, *Woods, Forests and Estates of Perthshire with Sketches of the Principal Families in the County*. Perth : Henderson, Robertson et Hunter, 1833, pp. 554-5.

⁷⁴¹ Il se maria avec l'expatriée française Charlotte Charpentier, pupille du marquis de Downshire, le 24 décembre 1797 à Carlisle en Cumbrie.

récentes expéditions en grande pompe et bonne compagnie sur le Loch Lomond : « I spent two days at the Duke of Montrose's seat near Loch Lomond very pleasantly the more so as Lady Douglas and Lady Louisa Stuart (Lord Bute's sister) both my special cronies were in the house. We went daily on the lake in a very nice boat with ten highland rowers "all plaided and plumed in their tartan array" and visited every island that was interesting » (Grierson 2, p. 241).

Peu après la publication de *The Lady of the Lake* en mai 1810, Scott décida de partir avec les siens pour un périple de deux semaines dans les Hébrides, qui lui étaient encore inconnues et vis-à-vis desquelles il émettait quelques réserves, toujours auprès de Lady Abercorn le 29 juin 1810 : « As the Session of our Courts will soon be over I intend to go for a fortnight to the Hebrides which I have never visited though I have been on the opposite mainland. I hardly know whether to expect much or not but I strongly suspect the best parts of Highland scenery are those which lie upon the main » (Grierson 2, p. 354). L'invitation semblait provenir du Laird de Staffa, Ranald MacDonald, avec la promesse d'une escorte navale. La date de départ fut fixée au 12 juillet, avec d'avance le regret de ne pas avoir pu effectuer ce voyage quatre décennies plus tôt, où il était encore possible de parler d'« aventure » plutôt que de « tourisme » :

There was a time when this was a heroic undertaking, and when the return of Samuel Johnson from achieving it was hailed by the Edinburgh literati with "per varies casus," and other scraps of classical gratulation equally new and elegant. But the harvest of glory has been entirely reaped by the early discoverers; and in an age when every London citizen makes Loch Lomond his washpot, and throws his shoe over Ben-Nevis, a man may endure every hardship, and expose himself to every danger of the Highland seas, from sea-sickness to the jaws of the great sea-snake, without gaining a single leaf of laurel for his pains. (Grierson 2, p. 257)

Lockhart décrit Scott, Charlotte et leur fille Sophia parcourant en voiture le pays d'Argyll, fief des Campbell et du célèbre Rob Roy, qui deviendra le décor grandiose rencontré

dans *A Legend of the Wars of Montrose en 1819* (*Memoirs* 1, pp. 403-4). Rejoints par des amis à Oban,⁷⁴² ils atteignirent le château d'Aros sur l'île de Mull tard le soir suivant. La compagnie arriva le lendemain à la résidence du Laird Staffa à Ulva. Scott se réjouissait déjà d'être venu, notamment après avoir aperçu pas moins de sept forteresses.⁷⁴³ Voici ce qu'il écrivit à Joanna Baillie— auteur de *The Family Legend* (1810), une pièce patronisée par Scott et prenant pour scène la même région des Highlands— le 19 juillet 1810 : « I think I counted seven of these fortresses in sight at once and heard seven times seven legends of war and wonder connected with them » (Grierson 2, p. 359). Par dessus tout, il fut flatté par l'hommage inattendu que lui firent les natifs de son « équipage » :

The Hebridean boatmen who are great admirers of poetry and music and still hold the character of the Vates in ancient respect, did me the honor to christen a stone at the mouth of the cavern by the sounding title of Clachan an Bhaire Sassenach more or the Stone of the great Saxon poet. One of them made me a long oration on the subject with much gesture and emphasis, but I was obliged to take the contents as he did my poetical talents, upon trust. Only, I leard [*sic*] he praised me for “burnishing the armour of the mighty dead,” and for being the friend of the chieftain Staffa— » (Grierson 2, p. 364).

Il visita également l'île d'Iona— rendue célèbre par Saint Colomba en tant que berceau chrétien du Nord-Ouest avant de devenir la nécropole des premiers rois d'Écosse— au tout début de l'exploitation touristique de son patrimoine, auquel *The Lord of the Isles* (1815) allait d'ailleurs amplement contribuer (Macintyre, pp. 217-8). Ainsi, de retour à Ashestiel, Scott confia le 19 ou 20 septembre à Robert Southey avoir découvert la face sublime des Highlands faisant pendant au pittoresque de la plaisante vallée boisée des

⁷⁴² Macintyre en dresse la liste : « Sir George Paul, philanthropist; Mrs. Apreece, a distant relative of Scott's; Hannah, daughter of Henry Mackenzie, the “Man of Feeling”; and Mackinnon of Mackinnon, a chieftain resident in England » (Macintyre, p. 217).

⁷⁴³ On remerciera encore Dr Macintyre pour ces précisions : « Dunstaffnage, Oban; Dunollie, Oban; Gylen, Kerrera; Ardtornish, Morven; Duart, Mull; Aros, Mull; Mingarry, Ardnamurchan » (Macintyre, p. 216-7). Il en profite pour rappeler leur utilité défensive ainsi que leur rôle déclencheur dans l'écriture de Scott : « They were sited so that signals could be transmitted westwards by a series of beacon fires kindled on the battlements, and the sight of them obviously sparked off *The Lord of the Isles* in Scott's mind, although the poem was five years away from publication » (Macintyre, p. 217).

Trossachs : « The scenery is quite different from that on the mainland—dark, savage, and horrid, but occasionally magnificent in the highest degree » (Grierson 2, p. 374). Ceci étant, le Nord écossais et ses nombreux archipels n’avaient pas encore dévoilés tous leurs secrets à l’auteur de *Waverley*, auquel il restait encore à découvrir les Hébrides extérieures, sans parler des Orcades, ni des Shetland encore plus lointaines, Thulé supposée de Tacite. C’est donc avec l’impatience de l’aventurier que Scott annonça le 18 juillet 1814 à son correspondant irlandais, lui aussi homme de loi et antiquaire, Matthew Weld Hartstonge :

I am speedy in writing this boat, because I am like the Man in the Song “just going to sea for a trip”—which I hope will be a very pleasant one—You must know that a committee of the Commissioners for the Northern Lights, are going to make a tour of Scotland and the Isles, with the purpose of visiting the stations of the various Lighthouses, and taking the opportunity of seeing every thing curious, from Fife Ness to Greenock, including [the] Shetland the Orkneys and [the] Hebrides—We have a stout Yacht well man’d—and the Admiral has sent a sloop of War to sweep any Americans out of our way. I expect a great deal of amusement, as our time and vessel are entirely under our own command— (Grierson 3, p. 464).

Nous nous intéresserons plus loin à son escale sur les îles supérieures, Orcades et Shetland, qui représentent, en raison de leur passé norois, encore une autre facette du Nord britannique. Scott était alors l’invité de la « Commission des Phares du Nord » pour une croisière de six semaines partant du port de Leith, le plus ancien d’Édimbourg, le 29 juillet 1814. De là, ils cabotèrent en remontant la côte d’Angus et du comté d’Aberdeen avant de prendre le large vers le nord. Bien que le commissaire ingénieur Robert Stevenson en profita pour inspecter les installations d’Unst et probablement de Muckle Flugga, Lewrick fut pour Scott l’escale la plus septentrionale du voyage à la date du 8 août. Ils accostèrent le 12 août à Kirkwall puis explorèrent la partie orientale des Orcades. L’équipage s’y prit à deux fois pour franchir le tumultueux passage de Cape Wrath à la pointe ouest du Sutherland, cela les obligeant à se rabattre sur les Orcades à Longhope Bay, d’où ils visitèrent l’archipel sauvage de Pentland Skerries ainsi que la ville de Stromness. Le bateau fut ensuite contraint de

pénétrer dans le Loch Eribol avant de passer Cape Wrath sur lequel un phare fut érigé suite à l'inspection et les directives de Stevenson. La traversée les mena ensuite sur l'île de Scalpay, située sur la côte intérieure nord de celle de Lewis, qui, en y ajoutant celle de Rodel sur l'île d'Harris, furent les seules haltes faites dans les Hébrides extérieures. De nombreuses escales s'ensuivirent sur la façade ouest des Hébrides intérieures : Dunvegan et Loch Scavaig pour l'île de Skye, l'île d'Eigg, le récif de Skerryvore, les déjà familières Iona, Staffa et Mull, jusqu'à Dunstaffnage. Le yacht de la Commission finit par une escapade irlandaise qui— les vents défavorables rendant impossible l'accès au Lough Foyle— se limita à la « Chaussée des Géants », formation volcanique fascinante située près de Bushmills et composée de colonnes basaltiques hexagonales avançant dans l'océan. Après deux derniers arrêts à Mull de Kintyre et sur l'île de Pladda, les passagers regagnèrent finalement Greenock à l'embouchure de la Clyde le 8 septembre. Scott fut ainsi le témoin des effets de la révolution agro-industrielle sur une grande partie du Nord britannique. Il est temps maintenant de nous pencher sur les textes sélectionnés, qui, rappelons-le, sont *Waverley*, *Rob Roy* et *A Legend of the Wars of Montrose*, afin d'étudier de près la dimension à la fois romantique et septentrionale des Highlands chez Sir Walter Scott. Nous commencerons notamment par expliquer l'appel du Nord à partir des personnages et de la trame narrative commune aux trois romans.

2. L'appel du Nord dans l'œuvre romanesque de Scott

a. Le cas de *Waverley*

C'est donc tout juste après avoir rejoint le régiment de dragons du Colonel Gardiner stationné à Dundee que le jeune Edward Waverley ressent pour la première fois l'appel du

Nord : « The arrival of summer, and a curiosity to know something more of Scotland than he could see in a ride from his quarters, determined him to request a leave of absence for a few weeks » (*Waverley* vii, p. 34). Muni d'une lettre de recommandation de la part de son oncle Sir Everard (*Waverley* vi, p. 28), Edward se rend au manoir de Tully-Veolan en lisière des Highlands du Perthshire⁷⁴⁴:

The next day, traversing an open and uninclosed country, Edward gradually approached the Highlands of Perthshire, which at first had appeared a blue outline in the horizon, but now swelled into huge gigantic masses, which frowned defiance over the more level country that lay beneath them. Near the bottom of this stupendous barrier, but still in champaign country, dwelt Cosmo Comyne Bradwardine of Bradwardine [...] (*Waverley* vii, p. 34)

Lorn Macintyre a raison de souligner la situation liminaire symbolique de Tully-Veolan perçue unanimement dans *Waverley* comme la porte des Highlands, avec tout ce que cela implique d'une perspective mythopoétique.⁷⁴⁵ Pareil à la demeure du roi pêcheur dans *Perceval ou le Conte du Graal* (1180/90), ce qui ferait du baron de Bradwardine une incarnation moderne de ce dernier, Tully-Veolan sert à la fois d'étape transitoire dans la quête du héros et de portail vers un « au-delà » romantique, les Highlands. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que Scott qualifie chaque figure d'ours⁷⁴⁶ dans l'architecture du domaine d'« hyperboréenne » (*Waverley* viii, p. 38), dans la mesure où ces derniers forment, à l'instar des griffons d'Aristéas, une fantastique sentinelle à l'entrée du Nord mythique britannique. L'univers du roman de chevalerie peut alors s'installer : on relève d'entrée une comparaison

⁷⁴⁴ Mark Hennelly souligne un point onomastique intéressant en se penchant sur la particule « bra » dans « Bradwardine ». Il estime que le nom du baron aurait pu être construit à partir du terme topographique *brae* que Scott définit dans l'édition de 1829 comme un espace géographique médian : « [...] in the braes, or frontier betwixt the mountain and plain. » Cf. Scott, Walter, Sir, *Waverley* ili ; éd. A. Hook. Londres : Penguin Books, 1985, p. 304, ainsi que Hennelly, Mark M., « *Waverley* and Romanticism », in *Nineteenth-Century Fiction* ; vol. 28, n°2 (septembre 1973). Berkeley : University of California Press, p. 205.

⁷⁴⁵ « I prefer to think of Tully-Veolan as being on the border between the Highlands and Lowlands, forming the point of entry, and the point of departure. It stands symbolically between divided regions, between past and present. In some respects the two cultures of Highlands and Lowlands merge there » (Macintyre, p. 328).

⁷⁴⁶ Animal fétiche de la maison de Bradwardine : « *Bewar the Bar* » (*Waverley* viii, p. 38).

du manoir avec le château d'Orgoglio dans *The Faerie Queene* (1590) d'Edmund Spenser (*Waverley* viii, p. 39), tandis que la légende de « St Swithin's chair » attachée à un relief voisin confirme, elle aussi, une atmosphère romantique propre à la région du Perthshire (*Waverley* xiii, pp. 64-5).

Toutefois, six semaines s'écoulaient avant que la curiosité du héros ne se réveille à la suite d'un raid sur les bêtes du baron de Bardwardine. Waverley semble alors électrisé par les récits d'affrontements passés entre les résidents de Tully-Veolan et les voleurs de bétail venus du nord : « He felt at once the impulse of curiosity, and that slight sense of danger which only serves to heighten its interest. He might have said with Malvolio, "I do not now fool myself, to let imagination jade me.' I am actually in the land of military and romantic adventures, and it only remains to be seen what will be my own share in them"» (*Waverley* xv, p. 77). Comme l'explique ensuite le narrateur, le plus surprenant pour le jeune Anglais n'est pas tant la violence des faits rapportés, mais plutôt l'idée que ce genre d'événements soient alors monnaie courante sur le territoire national : « It seemed like a dream to Waverley that these deeds of violence should be familiar to men's minds, and currently talked of as falling within the common order of things, and happening daily in the immediate vicinity, without his having crossed the seas, and while he was yet in the otherwise well-ordered island of Great Britain » (*Waverley* xv, p. 178). Il en allait de même pour le lecteur britannique de l'époque, heureux de pouvoir jouir d'un tel dépaysement sans même avoir à quitter son île. C'est alors que se présente à Edward l'opportunité tant attendue de satisfaire sa curiosité, à savoir l'invitation d'un émissaire du chef Fergus Mac-Ivor, le très avenant Evan Dhu Maccombish : « "If it be as I suppose, you never saw such a place in your life, nor ever will, unless you go with me, or the like of me"» (*Waverley* xvi, p. 80). Il franchit donc pour la première fois les

montagnes qu'il avait jusque-là scrutées avec fascination, en empruntant la ô combien sublime passe de Bally-Brough (*Waverley* xvi, pp. 81-2). L'entrée en territoire « romantique » comporte bien évidemment son lot de fatigue et Waverley doit tant bien que mal suivre le pas vif et agile de ses guides à travers un marécage serbonien, voire stygien si l'on prend en compte sa dimension transitionnelle (*Waverley* xvi, p. 82). À cette épreuve hasardeuse viennent s'ajouter l'ascension d'une colline rocailleuse particulièrement abrupte, puis la traversée d'un épais et sombre bois de pins qui semble « interminable » (*Waverley* xvi, p. 83).

Le jeune héros éprouvé se voit alors autorisé sa première rêverie au clair de lune :

He had now time to give himself up to the full romance of his situation. Here he sate on the banks of an unknown lake, under the guidance of a wild native, whose language was unknown to him, on a visit to the den of some renowned outlaw, a second Robin Hood, perhaps, or Adam o' Gordon, and that at deep midnight, through scenes of difficulty and toil, separated from his attendant, left by his guide:—what a fund of circumstances for the exercise of a romantic imagination, and all enhanced by the solemn feeling of uncertainty at least, if not of danger ! (*Waverley* xvi, p. 84)

L'appel du Nord se manifeste de nouveau au chapitre 22 intitulé « Highland Minstrelsy », de quoi souligner la contribution de la poésie celtique à l'émerveillement d'Edward, alors invité d'honneur à Glennaquoich, demeure du chef Fergus Mac-Ivor et de sa sœur Flora. Celle-ci le convie dans son boudoir sylvestre au fin fond d'un *glen* étroit et accidenté dont la description constitue le pic sublime du roman. L'atmosphère romantique s'invite alors ligne après ligne dans ce paysage de pitons, de crevasses et de cataractes :

It was up the course of this last stream that Waverley, like a knight of romance, was conducted by the fair Highland damsel, his silent guide [...] Around the castle, all was cold, bare, and desolate, yet tame even in desolation; but this narrow glen, at so short a distance, seemed to open into the land of romance [...] At a short turning, the path, which had for some furlongs lost sight of the brook, suddenly placed Waverley in front of a romantic water-fall. (*Waverley* xxii, pp. 112-3)

L'auteur reproduit là le schéma esquissé plus tôt de l'arrivée d'Edward dans les Highlands avec une utilisation similaire de la topographie septentrionale offrant systématiquement aux cœurs aventureux un passage aussi sinueux que périlleux vers une

réalité alternative. On remarque que le danger du parcours se répercute sur l'état émotionnel du héros, alors pris de temps à autres de vertiges terrifiants et totalement justifiés par la situation de ce « pont rustique », rien de plus que deux troncs couchés permettant la traversée d'un gouffre étroit à environ cinquante mètres du fond :

While gazing at this pass of peril, which crossed, like a single black line, the small portion of blue sky not intercepted by the projecting rocks on either side, it was with a sensation of horror that Waverley beheld Flora and her attendant appear, like inhabitants of another region, propped, as it were, in mid air, upon this trembling structure. She stopped upon observing him below, and, with an air of graceful ease which made him shudder, waved her handkerchief to him by way of signal. He was unable, from the sense of dizziness which her situation conveyed, to return the salute; and was never more relieved than when the fair apparition passed on from the precarious eminence which she seemed to occupy with so much indifference, and disappeared on the other side. (*Waverley* xxii, p. 113)

Cet instant de terreur mélange avec brio la peur du vide et la révérence due à la femme dans le code chevaleresque, de sorte que la gente dame passe du piédestal à deux pins suspendus dans le vide à une hauteur vertigineuse. On insistera sur la fonction liminaire de cette scène préparant Edward à la vision fantastique qui l'attend au bout du parcours. Flora apparaît ainsi au voyageur subjugué comme une créature extraterrestre flottant dans les airs pour mieux le toiser, telle la maîtresse des lieux, un esprit tutélaire invitant l'étranger à pénétrer dans son sanctuaire. Waverley retrouve finalement la fascinante Flora dont la beauté et l'habile mise en scène le font soudain basculer d'une féerie romantique au paradis terrestre :

Edward thought he had never, even in his wildest dreams, imagined a figure of such exquisite and interesting loveliness. The wild beauty of the retreat, bursting upon him as if by magic, augmented the mingled feeling of delight and awe with which he approached her, like a fair enchantress of Boiardo or Ariosto, by whose nod the scenery around seemed to have been created, an Eden in the wilderness. (*Waverley* xxii, p. 114)

Véritable apothéose romantique, la scène de la cascade repose en grande partie sur Flora, qui devient à cet instant la muse du jeune homme. En effet, elle ne laisse aucune chance à Edward de résister à la féerie du lieu quand elle prend la harpe d'Ossian pour

entonner un chant de guerre gaélique⁷⁴⁷supposément traduit par l'interprète (*Waverley* xxii, pp. 115-7). Le ravissement qui saisit alors le personnage principal se traduit par un pincement assez typique des passions déclenchées par le sublime : « Indeed, the wild feeling of romantic delight with which he heard the few first notes she drew from her instrument amounted almost to a sense of pain » (*Waverley* xxii, p. 115). L'intérêt de cette parenthèse musicale est de souligner à quel point le paysage des Highlands parvient à décupler le pouvoir émotionnel de l'instrument, qu'il s'agisse d'une harpe celtique ou, comme nous le verrons plus tard, d'une cornemuse.⁷⁴⁸ Il est d'autant plus vrai que cette dernière apporte un accompagnement sonore idéal pour accentuer le sublime d'un paysage terrible ou d'une émotion intense, ce à quoi les Highlands sont fréquemment prétexte dans les romans de Scott.

Devenue l'incarnation de l'appel du Nord, Flora justifie le spectacle soumis au très impressionnable *Waverley* de la manière suivante : «To speak in the poetical language of my country, the seat of the Celtic Muse is in the mist of the secret and solitary hill, and her voice in the murmur of the mountain stream. He who woos her must love the barren rock more than the fertile valley, and the solitude of the desert better than the festivity of the hall» (*Waverley* xxii, p. 114). On observe donc une fusion entre l'espace nord et l'héroïne romantique élevée ici au rang de déesse primitive présidant sur les confins sauvages de l'île.

⁷⁴⁷ « Battle song », aussi connue sous le titre « Flora Mac-Ivor's song », n'est autre qu'une imitation celtique composée par Scott lui-même, en anglais naturellement. James Hogg incorpora dans son anthologie jacobite le premier vers à une mélodie intitulée « The Gathering of the Clans », originellement composée par Neil Kennedy sous le titre de « Niall Brochdair ». Cf. Hogg, James (éd.), *The Jacobite Relics of Scotland*, p. 404.
⁷⁴⁸ Cf. Laird Manson, William, *The Highland Bagpipe. Its History, Literature and Music, with Some Account of the Traditions, Superstitions and Anecdotes Relating to the Instrument and Its Tunes*. Paisley : Alexander Gardner, 1901. Gibson, John G., *Traditional Gaelic Bagpiping, 1745-1945*. Montréal : McGill-Queen's University Press, 2000. Dickson, Joshua, *The Highland Bagpipe: Music, History, Tradition*. Burlington : Ashgate Publishing, 2009.

Cela amène par conséquent Edward à méditer sur sa toquade en termes pittoresques : « There are mists too in the mental as well as the natural horizon, to conceal what is less pleasing in distant objects, and there are happy lights, to stream in full glory upon those points which can profit by brilliant illumination » (*Waverley* xxix, p. 152). N'oublions pas enfin la fonction liminaire de cette scène qui dépend en grande partie de la convention ossianique⁷⁴⁹ et aspire le héros, ainsi que le lecteur, dans un univers romantique moderne où s'imbriquent naturellement, au grand dam de l'objectivité historique, territoire gaélique et jacobitisme.⁷⁵⁰ Au regard de la cause, Flora est sciemment instrumentalisée par son frère Fergus, qui invite à maintes reprises Edward à marcher dans les pas du capitaine anglo-irlandais Edward Woggan, celui qui en 1648 déserta l'armée covenantaire sous Cromwell pour épouser la cause de Charles II. Scott fait spécifiquement allusion à sa dernière campagne de 1653-4, où il débarqua à Douvres à la tête de sept ou huit compagnies dans le but de rejoindre les forces du comte John Middleton dans le sud du Sutherland (*Waverley* xxvii, p. 141 ; xxix, pp. 155-6 ; xxxii, p. 174). Il recruta davantage passée Londres dans les environs de Barnet puis au cours de sa marche vers le nord en se faisant passer, lui et ses troupes jusqu'à l'escarmouche de Durham, pour un corps du Commonwealth. Dans une lettre contenant l'épithète au champion royaliste composée par sa sœur (*Waverley* xxix, pp. 156-7), Fergus mise vraisemblablement sur l'infatuation de son ami afin de raviver l'esprit de sédition au sein de la noblesse anglaise :

⁷⁴⁹ Au regard de l'interprétation d'un chant gaélique accompagné à la harpe.

⁷⁵⁰ Cf. Leersen, Joep, « Ossianic Liminality: Between Native Tradition and Preromantic Taste », in *From Gaelic to Romantic*, pp. 8-9.

“This I know will tease her; for, to tell you the truth, I think her more in love with the memory of that dead hero than she is likely to be with any living one, unless he shall tread a similar path. But English squires of our day keep their oak-trees to shelter their deer parks, or repair the losses of an evening at White’s, and neither invoke them to wreath their brows nor shelter their graves. Let me hope for one brilliant exception in a dear friend, to whom I would most gladly give a dearer title” (*Waverley* xxix, p. 156).

De ce fait, on réalise que l’appel du Nord avait également chez Scott une implication politique qui sera bien sûr traitée en fin de partie. Les manœuvres de Fergus finissent par porter leurs fruits lorsque Waverley est finalement mené à Holyrood auprès du « Jeune Prétendant » Charles auquel il prête allégeance dans un élan de passion (*Waverley* xl, pp. 204-9). Pour le jeune Jacobite, l’appel du Nord prend fin après l’escarmouche nocturne de Clifton le 17 décembre 1745, où, séparé de son unité, il trouve refuge chez des *yeomen* du Cumberland, Jopson et Williams (*Waverley* lx-lxi, pp. 297-305). C’est donc au terme de nombreuses promenades hivernales riches en méditations sur les bords du lac d’Ullswater⁷⁵¹ qu’il arrive à la conclusion suivante : « [...] that the romance of his life was ended, and that its real history had now commenced. He was soon called upon to justify his pretensions by reason and philosophy » (*Waverley* lx, p. 301). Ainsi s’achève l’aventure septentrionale d’Edward Waverley, qui, en regagnant la capitale londonienne, effectue ce retour symbolique et, faut-il entendre, salutaire vers la raison.

b. Le cas de *Rob Roy*

Scott reprend dans *Rob Roy* un schéma narratif identique à celui de *Waverley* et qui, par un concours de circonstances, amène un jeune Londonien à s’aventurer dans les Highlands, sur le fief du légendaire Rob Roy, aux abords du Loch Lomond. Son introduction

⁷⁵¹ Scott découvrit les charmes romantiques d’Ullswater et de Windermere en juillet 1797, accompagné de son frère John et d’Adam Fergusson (*Memoirs* 1, p. 156).

insiste alors sur l'importance de l'origine géographique du populaire hors-la-loi établi aux franges de la civilisation :

He owed his fame in a great measure to his residing on the very verge of the Highland and playing such pranks in the beginning of the 18th century, as are usually ascribed to Robin Hood in the middle ages,—and that within forty miles of Glasgow, a great commercial city, the seat of a learned university [...] It is this strong contrast betwixt the civilized and cultivated mode of life on the one side of the Highland line, and the wild and lawless adventures which were habitually undertaken and achieved by one who dwelt, on the opposite side of that ideal boundary, which creates the interest attached to his name. (*Intro* 1, p. 220)

Même s'il alimenta de ses aventures l'imaginaire romantique des Highlands, Scott estimait nécessaire de mettre en avant l'espace nord dans la genèse d'un tel personnage. Autrement dit, pas de Rob Roy en dehors des Highlands, où, pour des raisons que nous allons évoquer plus tard, il devient Robert Campbell. Le véritable héros du roman se prénomme Francis Osbaldistone. Comme pour Edward (*Waverley* iii, pp. 47-9 ; iv, pp. 54-5), son escapade dans le Nord résulte au départ de ses propres penchants romantiques, à savoir un goût prononcé pour la lecture et l'écriture, qui s'avère très vite rédhibitoire pour sa fonction d'apprenti dans la firme paternelle.⁷⁵² Ses négligences en affaires et son manque d'intérêt manifeste pour l'activité commerciale le poussent finalement à renoncer à la position d'associé proposée par son père. Ce dernier, désapprouvant son choix d'une carrière militaire, entre autres propositions (*Rob Roy* ii, pp. 17-8), le somme de se rendre dans le Northumberland chez son oncle pour y rencontrer son cousin et remplaçant, le sardonique Rashleigh Osbaldistone. En partance pour York, dans un état d'esprit qui ne va pas sans rappeler celui de Walter Scott junior lors de son premier déplacement professionnel dans les Highlands (*Memoirs* 1, p. 84), Francis mentionne son invitante et très volage « muse » : « the very coquette who had led me into this wilderness [...] (*Rob Roy* iii, p. 24).

⁷⁵² Scott, Walter, Sir, *Rob Roy* i-ii ; éd. D. Hewitt. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2009, pp. 10-8. Le titre *Rob Roy* fera désormais référence à cette œuvre.

Il la rencontre finalement à son arrivée au domaine ancestral, un vénérable édifice se laissant deviner parmi les « chênes imposants d'un bosquet druidique » (*Rob Roy* v, p. 36), sous les traits de Diana Vernon, qu'il surprend à cheval en plein milieu d'une partie de chasse : « I had therefore, a full view of her uncommonly fine face and person, to which an inexpressible charm was added by the wild gaiety of the scene, and the romance of her singular dress and unexpected appearance » (*Rob Roy* v, p. 37). Il est difficile d'ignorer l'allusion mythologique à la divinité chasserresse romaine Diane, déesse du monde sauvage souvent rencontrée en marge de la civilisation. C'est d'ailleurs elle qui régule le passage d'un monde à l'autre, perçu généralement comme un acte de transgression, notamment dans les *Métamorphoses* d'Ovide.⁷⁵³ La Northumbrie d'antan correspond parfaitement à cet espace liminaire, de quoi justifier le rapprochement persifleur fait par Rashleigh Osbaldistone entre son cousin Francis et l'antique poète romain poussé à l'exil dans le Nord : «Fame and freedom are cheaply purchased by a few weeks residence in the North, even though your place of exile be Osbaldistone Hall. A second Ovid in Thrace, you have not his reasons for writing *Tristia*» (*Rob Roy* xi, p. 93). Diana endosse donc un rôle mythologique qui lui est assigné d'office : à deux reprises encourage-t-elle Francis à partir pour l'Écosse, la première fois pour échapper à une conspiration heureusement déjouée à temps (*Rob Roy* vii, pp. 56-7), puis lorsqu'il reçoit à Osbaldistone Hall une lettre alarmante signée par l'associé de son père, Tresham, qui l'intime de rejoindre Owen, le clerc de la firme, à Glasgow afin de retrouver

⁷⁵³ Cf. Mozardec, Françoise, « Le paysage sauvage existe-t-il dans la poésie latine ? L'exemple de la poésie d'Ovide », in *Les espaces sauvages dans le monde antique* (colloque Besançon, 4-5 mai 2000) ; dir. M. C. Charpentier. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, pp. 75-6, ainsi que Daremberg-Saglio ; 1892, tome 2, pp. 130-57.

Rashleigh ; ce dernier ayant déserté Londres pour l'Écosse, avec en sa possession des fonds conséquents destinés à l'acquittement de billets souscrits par la firme (*Rob Roy* xvii, pp. 141-3). Elle se montre constamment bienveillante à son égard et lui remet avant son départ un mystérieux paquet scellé à la cire, avec la condition expresse de ne l'ouvrir qu'en dernier recours. Celui-ci contient une lettre destinée à Rob Roy (*Rob Roy* xxxiii, p. 186).

Animé par le sens du devoir, Francis demande alors au jardinier écossais Andrew Fairservice de l'escorter à Glasgow, où il retrouve pour la troisième fois Robert « Campbell » Roy, qui le mène à Owen, emprisonné pour impayés auprès de partenaires locaux peu scrupuleux. Il fait la rencontre du bailli Nicol Jarvie, accessoirement partenaire de la firme Osbaldistone & Tresham, qui sort Owen de prison et apporte son soutien à la famille du protagoniste dont la récente détresse se trouve être liée à la fomentation d'un soulèvement jacobite. On peut d'ailleurs difficilement réprimer un sourire à la remarque candide du narrateur : « "It is very singular," I replied, "that the mercantile transactions of London citizens should become involved with revolutions and rebellions" » (*Rob Roy* xxvi, pp. 215-6). Une nouvelle fois, un jeune Anglais se retrouve happé par les intrigues du jacobitisme vers le nord, à Drymen-muir, où le bailli Nicol Jarvie accepte de le conduire, puis finalement au *clachan* (hameau) d'Aberfoil— plus communément orthographié « Aberfoyle »— à l'entrée des Trossachs, pays des terribles MacGregor. Scott s'applique une nouvelle fois à décrire la progression de nos voyageurs sans omettre leur traversée du territoire inhospitalier qui sépare les Highlands de la ville de Glasgow :

The road which we travelled, while diverting the way with these discussions, had become wild and open, as soon as we had left Glasgow a mile or two behind us, and was growing more dreary as we advanced. Huge continuous heaths spread before, behind, and around us, in hopeless barrenness, now level and interspersed with swamps, green with treacherous verdure, or sable with turf, or, as they call them in Scotland, peat-bogs, and now swelling into huge heavy ascents, which wanted the dignity and even the form of hills, while they were still more toilsome to the passenger. There were neither trees nor bushes to relieve the eye from the

russet livery of absolute sterility. The very heath was of that stinted imperfect kind which has little or no flower, and affords the coarsest and meanest covering, so far as far as my experience enables me to judge, which mother Earth is ever arrayed in. (*Rob Roy* xxvii, p. 222)

Force est de constater que l'auteur ne fait toujours qu'énoncer une réalité topographique propre aux régions limitrophes des Hautes-Terres. Quoi qu'il en soit, on en arrive à associer la présence de landes désertiques et marécageuses à l'approche de la frontière romantique tant espérée par le lecteur. Scott souhaitait en effet restituer l'expérience originale des Highlands sous sa forme la plus rugueuse, afin de traiter ses personnages, de même que ses lecteurs, comme des aventuriers et non des touristes. D'autre part, il nous est rappelé que les Highlands « se méritent » et exigent du lecteur une patience au moins équivalente aux fatigues du voyage. Leur silhouette bleutée se dessine alors et ne manque pas de stimuler l'imagination fertile du jeune Osbaldistone ; l'extrait suivant ayant bien entendu pour vocation de rehausser le suspense lié à l'approche de la destination :

The only exercise which my imagination received was, when some particular turn of the road gave us a partial view, to the left, of a large assemblage of dark-blue mountains stretching to the north and north-west, which promised to include within their recesses a country as wild perhaps, but certainly differing greatly in point of interest, from that which we now travelled. The peaks of this screen of mountains were as wildly varied and distinguished, as the hills which we had seen on the right were tame and lumpish, and while I gazed on this Alpine region, I felt a longing to explore its recesses, though accompanied with toil and danger, similar to that which a sailor feels when he wishes for the risks and animation of a battle or a gale, in exchange for the insupportable monotony of a protracted calm. (*Rob Roy* xxvii, p. 223)

On visualise là très bien l'horizon hypnotisant formé par cette barrière montagneuse qui invite immédiatement à l'aventure et à l'exploration, ce qui chez Scott n'est jamais vaine promesse. Le contraste entre la diversité pittoresque des reliefs en vue et la sinistre monotonie du paysage précédemment traversé est pour le moins évocateur. Le passage de la rivière Forth au clair de lune marque ensuite leur arrivée dans les Highlands (*Rob Roy* xxviii, pp. 226-8) ainsi que le début de leur aventure. Dans sa narration, Francis en profite pour faire remarquer la révérence affichée par Nicol Jarvie et ses compatriotes envers les fleuves de

leur pays⁷⁵⁴ (*Rob Roy* xxviii, p. 226), ce qui le conforte dans ses attentes poétiques : « I received my friend's communication with the importance which he seemed to think appertained to it. In fact, I was not a little pleased, after so long and dull a journey, to approach a region which promised to engage the imagination » (*Rob Roy* xxviii, pp. 226-7). Une fois arrivés à Aberfoil, ils sont tout juste admis dans la seule auberge des alentours, un établissement vétuste caractéristique de la région tenu par une femme aux allures de sorcière.⁷⁵⁵

Le nom d'Hécate apparaît, connu des lecteurs britanniques à travers sa prophétie dans les troisième (scène 5) et quatrième (scène 1) actes de *Macbeth*.⁷⁵⁶ Elle était réputée dans le folklore écossais comme mère de la sorcellerie, reine du monde souterrain des fées et autres elfes.⁷⁵⁷ En allant plus loin dans l'analyse mythopoétique, on réalise que Scott invoque de nouveau une déité archaïque afin de signaler l'entrée dans les Highlands par une symbolique liminaire. À en juger cette remarque de l'aubergiste en fin de chapitre, l'auteur était

⁷⁵⁴ On repense à l'observation de Coleridge sur la riche toponymie du Nord anglais, qui témoigne, selon lui, d'une relation spirituelle entre les habitants et les éléments (Hudson, p. 76). Dans une logique de nordicité, l'Écosse n'échappe pas à la règle.

⁷⁵⁵ « The landlady presently appeared, with a lighted piece of split fir blazing in her hand. The turpentine in this species of torch (which is generally dug from out the turf-bogs) makes it blaze and sparkle readily, so that it is often used in the Highlands in lieu of candles. On this occasion such a torch illuminated the wild and anxious features of a female, pale, thin, and rather above the usual size, whose soiled and ragged dress, though aided by a plaid or tartan screen, barely served the purposes of decency, and certainly not those of comfort. Her black hair, which escaped in uncombed elf-locks from under her coif, as well as the strange and embarrassed look with which she regarded us, gave me the idea of a witch disturbed in the midst of her unlawful rites » (*Rob Roy* xxviii, p. 228-9). Cette description préfigure la référence à Hécate, la divinité au flambeau. Cf. Daremberg-Saglio ; 1900, tome 3, part. 1, pp. 45-52.

⁷⁵⁶ *Macbeth* III, v ; pp. 99-101 et *Macbeth* IV, i ; pp. 109-15. Francis fait ensuite le même rapprochement shakespearien entre les sœurs fatales et les mégères des taudis d'Aberfoil : « As these sibyls thrust forth their grey heads, imperfectly covered with close caps of flannel, and showed their shrivelled brows, and long skinny arms, with various gestures, shrugs, and muttered expressions in Gaelic addressed to each other, my imagination recurred to the witches of Macbeth, and I imagined I read in the features of these crones the malevolence of the weird sisters » (*Rob Roy* xxx, p. 249).

⁷⁵⁷ « [...] a gigantic and malignant female, the Hecate of this mythology, who rode on the storm and marshalled the rambling host of wanderers under her grim banner. This hag (in all respects the reverse of the Mab or Titania of the Celtic creed) was called Nicneven in that later system which blended the faith of the Celts and of the Goths on this subject. » Cf. Scott, Walter, Sir, *Letters on Demonology and Witchcraft, Addressed to J.G. Lockhart, Esq* iv. Londres : John Murray, 1830, pp. 129-30, ainsi que Hanham, Alison, « "The Scottish Hecate": A Wild Witch Chase », in *Scottish Studies* ; vol. 13 (1969), pp. 59-65.

parfaitement au fait de sa dimension chtonienne : «“I bless God I am rid o’t. Between sogers and Saxons, and caterans and cattle-lifters, and hership and bluidshed, an honest woman wad live quieter in hell than on the Hieland line”» (*Rob Roy* xxviii, p. 237). Conformément à la mythologie classique,⁷⁵⁸ il en fait consciemment la gardienne du passage vers l’autre-monde, en l’occurrence « l’au-delà » de l’imagination romantique démarqué ici par la faille des Highlands. L’invocation d’une déesse lunaire est d’autant plus compréhensible que les personnages franchissent cette frontière à la nuit tombée, chose en passant systématique dans les trois romans étudiés. Le héros est finalement récompensé d’un spectacle matinal des plus splendides, au lendemain d’une nuit particulièrement mouvementée :

I shall never forget the delightful sensation with which I exchanged the dark, smoky, smothering atmosphere of the Highland hut, in which we had passed the night so uncomfortably, for the refreshing fragrance of the morning air, and the glorious beams of the rising sun, which, from a tabernacle of purple and golden clouds, were darted full on such a scene of natural romance and beauty as had never before greeted my eyes [...] Man alone seemed to be placed in a state of inferiority, in a scene where all the ordinary features of nature were raised and exalted. (*Rob Roy* xxx, p. 248)

Ce passage constitue une véritable épiphanie romantique, dans le sens le plus moderne du terme, obtenue grâce à ce procédé habile d’exposition qui consiste à faire arriver ses personnages en pleine nuit, afin que la beauté du paysage puisse aux premières lueurs du jour surgir telle la vision d’un autre monde. On serait tenté de comparer cet extrait à la scène de *Waverley* où le jeune homme sort du repaire lacustre de Donald Bean Lean après y avoir passé la nuit (*Waverley* xviii, pp. 144-5). En effet, sa surprise, alors qu’il émerge de la caverne, n’atteint pas le degré d’ébahissement relevé dans le discours du narrateur Francis, qui, à la

⁷⁵⁸ On trouvait sa statue à l’entrée des maisons, des temples, et à l’intersection des carrefours. Cf. Burkert, Walter, *Greek Religion* ; trad. J. Raffan. Cambridge : Harvard University Press, 1985, p. 171. Sur son statut liminaire, cf. Johnston, Sarah, Iles, *Hekate Soteira: A Study of Hekate’s Roles in the Chaldean Oracles and Related Literature*. Atlanta : Scholars Press, 1990, pp. 27, 30.

différence d'Edward, est à même de donner ses premières impressions à la première personne. En y regardant de plus près, nous ne sommes pas très loin de l'épiphanie sublime, avec cet aperçu du divin, manifesté par de « glorieux rayons » dardant au travers de « nuages pourpres et or », soit l'évocation d'une nature transcendante. C'est d'ailleurs de cette manière grandiose que John Wilson décida d'engager sa dernière œuvre *Die Boreales*, dont le premier dialogue ouvre à Cladich en Argyll : «“Under the opening eyelids of the Morn!” Methinks, Amici, at this moment, the charm of that Impersonation. Slowly awaking from sleep—scarcely conscious of her whereabouts—bewildered by the beauty of the revelation, nor recognizing her beloved lochs and mountains—visionary and nameless all as if an uncertain prolongation of her Summer's Night's Dream. »⁷⁵⁹ Personnifiant ici l'aurore, Wilson tire la révérence au Loch Awe, qui porte décidément bien son nom.

Similairement à Dorothy Wordsworth, Francis peut difficilement retranscrire par les mots l'extase provoquée par l'apparition du Loch Lomond depuis son promontoire sud, qui en l'espace de quelques foulées, place le voyageur devant un spectacle hors du commun :

I was not, however, awakened from my apathy, until, after a long and toilsome walk, we emerged through a pass in the hills, and Loch Lomond opened before us. I will spare you the attempt to describe what you would hardly comprehend without going to see it. But certainly this noble lake, boasting innumerable beautiful islands, of every varying form and outline which fancy can frame, its northern extremity narrowing until it is lost among dusky and retreating mountains, while, gradually widening as it extends to the southward, it spreads its base around the indentures and promontories of a fair and fertile land, affords one of the most surprising, beautiful, and sublime spectacles in nature. (*Rob Roy* xxxvi, p. 309)

L'épiphanie sublime est ici atteinte, si bien que la beauté et le sublime— distingués ici par les bras de terres fertiles au sud et les lointaines montagnes du soir au nord— se côtoient dans ce tableau qui aurait occupé une place d'honneur dans n'importe quel récit de voyage écossais, à commencer par le journal de Dorothy parmi tant d'autres. Il nous faut cependant

⁷⁵⁹ Wilson, John, *Dies Boreales*, p. 13.

revenir en amont dans la narration pour citer un passage clé pour la compréhension du Nord romantique. Scott avait en effet compris que le paysage des Highlands, associé à des scènes militaires— et c'est bien là l'atout premier des trois romans choisis— s'en trouvait automatiquement transcendé. De ce fait, Frank ne peut s'empêcher de laisser libre cours à sa sensibilité artistique, une fois remplie sa mission d'envoyé du clan MacGregor auprès du régiment anglais tenant leur chef captif :

The appearance of the piquetted horses, feeding in this little vale, the forms of the soldiers, as they sate, stood, or walked, in various groups, in the vicinity of the beautiful river, and of the bare yet romantic ranges of rock which hedge in the landscape on either side, formed a noble foreground; while far to the eastward the eye caught a glance of the lake of Menteith; and Stirling Castle, dimly seen along with the blue and distant line of the Ochill Mountains, closed the scene. (*Rob Roy* xxxii, p. 271)

On y retrouve alors tous les éléments constitutifs du Nord écossais : ses rivières, ses lacs, ses châteaux, sans oublier ses chaînes montagneuses. L'appel du Nord semble persister lorsque le personnage principal est contraint d'accompagner le convoi militaire effectuant sa retraite vers Duchray, avec l'intention d'y transférer le prisonnier Rob Roy pour son jugement. Ce dernier parvient pourtant à s'échapper quand il persuade son gardien de le relâcher au passage nocturne de la Forth vers le sud et se laisse emporter par ses ondes salvatrices. Aussitôt suspecté d'assistance au fugitif par une arrière-garde enragée, Francis, par crainte d'une vengeance sommaire sur sa personne, préfère fausser compagnie à ses compatriotes en les observant rejoindre l'autre rive entre les feuilles de l'aulnaie qu'il prend pour cachette. Peu enclin à effectuer seul et sans monture la traversée du fleuve impétueux, il décide de s'en retourner à l'auberge d'Aberfoil, qui avait été le théâtre de ses premières péripéties dans les Highlands. C'est alors que s'offre à lui un spectacle fantasmagorique qui constitue le pic sublime du roman :

A sharp frost-wind, which made itself heard and felt from time to time, removed the clouds of mist which might otherwise have slumbered till morning on the valley; and, though it could not totally disperse the clouds of vapour, yet threw them in confused and changeful masses, now hovering round the heads of the mountains, now filling, as with a dense and voluminous stream of smoke, the various deep gullies where masses of the composite rock, or *brescia*, tumbling in fragments from the cliffs, have rushed to the valley, each leaving behind a rent and torn ravine resembling a deserted water-course. The moon, which was now high, and twinkled with all the vivacity of a frosty atmosphere, silvered the windings of the river and the peaks and precipices which the mist left visible, while her beams seemed as it were absorbed by the fleecy whiteness of the mist, where it lay thick and condensed, and gave to the more light and vapoury specks, which were elsewhere visible, a sort of filmy transparency resembling the lightest veil of silver gauze. (*Rob Roy* xxxiii, p. 283)

Ce panorama nocturne, faisant visiblement pendant à la révélation matutinale des environs d'Aberfoil trois chapitres plus tôt, s'avère particulièrement saisissant, notamment grâce à son rendu sensible, où le vent givrant vient ajouter à cette description majoritairement visuelle une impression à la fois sonore et physique. Une certaine vraisemblance émerge également de la minutie avec laquelle Scott décrit les versants montagneux, jusqu'à s'autoriser un pédantisme de géologue. Les caractéristiques brumes, givrantes elles aussi, contribuent pour leur part à l'onirisme du tableau et redessinent de manière continue les contours du relief des Highlands. Le motif central de cette scène reste cependant la lune, de nouveau au service de l'artiste romantique dans sa constante recherche du sensationnel. Comme souvent, le rayonnement lunaire a pour effet de transcender le réel et de confondre les sens lors d'un bref sursis de magie poétique. Sous son action, l'élément aqueux se change en argent, le brouillard en une laine blanche, tandis que les vapeurs cristallines du ciel deviennent à leur tour une fine gaze d'argent transparente. Ainsi l'astre participe-t-il à la photosynthèse du rêve et le matérialise d'une certaine façon. Par ailleurs, on qualifiera volontiers l'impact sur l'observateur de sublime, dans la mesure où il suscite chez lui une réponse émotionnelle forte :

Despite the uncertainty of my situation, a view so romantic, joined to the active and inspiring influence of the frosty atmosphere, elevated my spirits while it braced my nerves. I felt an inclination to cast care away, and bid defiance to danger, and involuntarily whistled, by way of cadence to my steps, which my feeling of the cold led me to accelerate, and I felt the pulse of existence beat prouder and higher in proportion as I felt confidence in my own strength, courage, and resources. (*Rob Roy* xxxiii, p. 283)

Cette vision romantique, bien que combinée à des circonstances climatiques scientifiquement appréciables, galvanise le héros au point de l'émanciper de la peur du Nord, de ses nuits froides et de nombreuses autres tribulations. En définitive, ce sursaut de bravoure le mène au bout de sa quête, qui consistait initialement à récupérer la propriété commerciale de son père, dérobée sournoisement par le cousin Rashleigh. Celle-ci lui est remise des mains de la reine de son cœur Diana, qui, en compagnie de son père, le Jacobite Sir Frederick Vernon, parvient par le plus prodigieux des hasards à retrouver Francis de nuit sur la lande d'Aberfoil. La jeune femme déplore de ne pas avoir pu lui remettre ces effets plus tôt et donne humoristiquement à son récit un accent chevaleresque sur fond de révolte jacobite : « [...] had we reached this same village of Aberfoil last night, as we purposed, I should have found some Highland sylph to have wafted to you all these representatives of commercial wealth. But there were giants and dragons in the way; and errant-knights and damsels of modern times, bold though they be, must not, as of yore, run into useless danger » (*Rob Roy* xxxiii, p. 285). Le Nord devient alors le domaine des sylphes sur lequel, malgré la sentinelle des terribles dragons d'Hanovre, s'aventurent chevaliers et damoiselles de la cause jacobite.

L'échange ne dure que quelques instants et Francis se retrouve une nouvelle fois séparé « à jamais » de sa bien-aimée. Peu de temps et de larmes s'écoulent avant que Francis ne soit rattrapé en chemin par Rob Roy, le meilleur guide et sauf-conduit qui soit au nord du Forth. Le protagoniste retrouve Nicol Jarvie, avant d'être reçu par Helen Mac Gregor et

cinquante autres « enfants » de Gregor en un lieu idyllique aux abords du Loch Lomond, où le cours d'un affluent se décompose en deux chutes d'eau mémorables :

They were stationed on a spot, the recollection of which yet strikes me with admiration. The brook, hurling its waters downwards from the mountain, had in this spot encountered a barrier of rock, over which it had made its way by two distinct leaps. The first fall, across which a magnificent old oak, slanting out from the farther bank, partly extended itself as if to shroud the dashy stream of the cascade, might be about twelve foot high; the broken waters were received in a beautiful stone basin, almost as regular as if hewn by a sculptor, and after wheeling around its flinty margin, they made a second precipitous dash, through a dark and narrow chasm, at least fifty feet in depth, and from thence, in a hurried, but comparatively a more gentle course, escaped to join the lake. (*Rob Roy* xxxv, p. 306)

Une nouvelle fois, Scott confronte son personnage à une scène d'un romantisme éloquent, comparable à celle de la cascade dans *Waverley*, quoique moins grandiloquente, sans doute parce que la femme de Rob Roy n'a rien d'une Flora Mac-Ivor.⁷⁶⁰ La première chute affiche toutes les particularités du pittoresque, alors que la seconde se précipite brusquement dans l'abysse du sublime. En tant que narrateur de sa propre aventure, Francis peut, contrairement à Edward, prendre un certain recul sur les événements et se montre parfaitement conscient que leur romantisme était avant tout le résultat d'une mise en scène soignée : « With the natural taste which belongs to mountaineers, and especially to the Scottish Highlanders, whose feelings, I have observed, are often allied with the romantic and poetical, Rob Roy's wife and followers had prepared our morning repast in a scene well calculated to impress strangers with some feelings of awe » (*Rob Roy* xxxv, p. 307). Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'auteur suggère une romantisation interne des Highlands par leurs occupants historiques, notamment à l'aide du sublime, faisant d'eux des sujets intrinsèquement romantiques.

⁷⁶⁰ À en croire Nicol Jarvie, Helen MacGregor était très loin de la Vénus du Nord : « Helen Campbell was nane o' the maist douce maidens, nor meekest wives neither, and folk say that Rob himsell stands in awe o' her » (*Rob Roy* xxxi, p. 258).

En allant plus loin, le narrateur effectue une comparaison culturelle entre la diplomatie gaélique et britannique, deux sensibilités, semblerait-il, nettement antinomiques : « It has been said that a British monarch would judge well to receive the embassy of a rival power in the cabin of a man-of-war; and a Highland leader acted with some propriety in choosing a situation where the natural objects of grandeur proper to his country might have their full effect on the minds of his guests » (*Rob Roy* xxxv, p. 306) ; ce qui suppose encore une fois l'idée d'une réceptivité esthétique indigène et d'une conscience du sublime, preuves de raffinement culturel. On retrouve aussi l'interaction déterminante entre la musique autochtone et le paysage local : « As we advanced, we heard the wild notes of the bagpipe, which lost their natural discord from being mingled with the dashing sound of the cascade » (*Rob Roy* xxxv, p. 307). Ainsi, le son de cornemuse, en temps normal si désagréable à l'oreille du « non-celte »,⁷⁶¹ parvient à trouver grâce à celles du jeune Anglais, en raison de son harmonisation avec le bruit des cascades. C'est comme si la cornemuse ne pouvait être appréciée qu'au grand air, et que seules les Highlands fournissaient à leur instrument emblématique un cadre acoustique favorable. Voici au demeurant ce que Scott confia au compositeur John Clarke Whitfield le 22 février 1816 au sujet des *pibrochs* : « The bagpipe itself is a horrid instrument unless in the open air [...] » (Grierson 4, p. 179), d'autant plus que l'expérience musicale dépend également ici de l'environnement visuel.

⁷⁶¹ Rappelons-nous *Waverley*, rudement mis à l'épreuve durant son séjour à Glennaquoich : « The bag-pipers, three in number, screamed, during the whole time of dinner, a tremendous war-tune; and the echoing of the vaulted roof, and clang of the Celtic tongue, produced such a Babel of noises that Waverley dreaded his ears would never recover it » (*Waverley* xx, p. 164).

À l'heure des séparations, Rob Roy fait part au protagoniste de son attachement vital aux Highlands qui l'ont vu naître, déclinant avec émotion une seconde proposition de carrière militaire à l'étranger :

“You are a kind-hearted and an honourable youth, and understand, doubtless, that which is due to the feelings of a man of honour. But the heather that I have trode [*sic*] upon when living, must bloom ower me when I am dead—my heart would sink, and my arm would shrink and wither like fern in the frost, were I to lose sight of my native hills; nor has the world a scene that would console me for the loss of the rocks and muirs, wild as they are, that you see around us [...]” (*Rob Roy* xxxv, p. 303).

Rob Roy est ici immortalisé sous les traits du fidèle enfant du Nord, autant attaché à sa région natale qu'au nom de Gregor. Cette expression passionnée de l'enracinement régional laisse en outre une trace manifeste dans les ruminements de Francis, alors qu'il regagne en bateau l'extrémité sud du Loch Lomond, s'extasiant au passage de ses îles enchanteresses : « My own thoughts were sad enough; yet I felt something soothing in the magnificent scenery with which I was surrounded; and thought, in the enthusiasm of the moment, that had my faith been that of Rome, I could have consented to live and die a lonely hermit in one of the romantic and beautiful islands amongst which our boat glided » (*Rob Roy* xxxvi, p. 310). Bien que cela puisse faire écho à la résolution de Diana d'entrer dans un couvent français, c'est avant tout le magnétisme du Nord qui amène le héros à contempler hypothétiquement une telle existence d'ascèse au beau milieu du Lomond. À la fin du roman, on nous confirme que Rob le rouge se maintint jusqu'à sa mort sur la terre des ses aïeux, et que son pays se rappelle encore de lui comme « le Robin des bois écossais » (*Rob Roy* xxxix, p. 342), ou devrait-on dire, « le Robin des bois du Nord (britannique) » : « [...] for every part of Scotland, and the north of England, was familiar to him [...] » (*Ibid.*).

c. Le cas de *A Legend of Montrose*

A Legend of the Wars of Montrose ou, plus succinctement, *A Legend of Montrose* n'atteignit ni la longueur,⁷⁶² ni le succès des deux romans précédents, bien qu'il fût composé dans le même esprit, du moins c'est ce que nous tâcherons de démontrer. Une nouvelle fois, l'appel du Nord conduisit Scott à faire cohabiter histoire et fiction, notamment grâce aux deux personnages principaux, acolytes du comte de Montrose, James Graham, lors de sa campagne de 1644 dans les Highlands. Les personnages de Menteith et de Dalgetty se sont en effet longtemps disputés le statut de héros du roman, ce sur quoi nous ne trancherons pas ici. À défaut de pouvoir les départager, il nous semble tout aussi pertinent d'étudier ces derniers en tant que couple antithétique hautement symbolique sur le plan littéraire, militaire et surtout idéologique.⁷⁶³ Le personnage de Menteith est directement inspiré de John Graham, Lord Kilpont, à qui Scott transfère le titre de son père William, septième comte de Menteith. Le noble écossais ne rejoignit Montrose que lors du ralliement de Blair Atholl le 28 août 1644 et ne franchit jamais en secret la frontière écossaise à ses côtés le 18 août. Contrairement au protagoniste du roman, il meurt par la dague de James Stewart d'Advoirlich le 6 septembre à Collace dans le Perthshire, peu de temps après la victoire de Tippermuir le premier septembre. En revanche, le capitaine Dugald Dalgetty est un amalgame du Colonel Robert Monro et Sir James Turner, tous deux soldats de fortune et vétérans de la Guerre de Trente ans. D'autre part, le nom de Dalgetty rend certainement hommage au capitaine Dalgetty de

⁷⁶² Seulement 180 pages, soit un volume et demi contre environ 500 pages en trois volumes pour *Waverley* et *Rob Roy*.

⁷⁶³ Cf. Macintyre p. 436, ainsi que Garside, Peter D., « *A Legend of Montrose and the History of War* », in *The Yearbook of English Studies* ; vol. 4 (1974), p. 159.

Prestonpans que l'auteur mentionne dans son autobiographie (*Memoirs* 1, p. 13). Voici le portrait conjoint de ces deux héros diamétralement opposés par le narrateur :

Montrose dearly loved his noble kinsman, in whom there was conspicuous a flash of the generous, romantic, disinterested chivalry of the old heroic times, entirely different from the sordid, calculating, and selfish character, which the practice of entertaining mercenary troops had introduced into most parts of Europe, and of which degeneracy Scotland, which furnished soldiers of fortune for the service of almost every nation, had been contaminated with a more than usual share.⁷⁶⁴

Par conséquent, on verra davantage en Menteith l'archétype du héros scottien, sans pour autant bien sûr enlever à Dalgetty son rôle de premier plan. Le fait est que le modèle chevaleresque de Menteith correspond parfaitement au sujet romantique de notre étude, tandis que le très pragmatique Dalgetty pourrait, d'après Coleridge, se réclamer de l'anti-héros shakespearien.⁷⁶⁵ Leur rencontre a symboliquement lieu dès la scène d'exposition, qui annonce d'emblée le Nord pour destination :

It was towards the close of a summer's evening, during the anxious period which we have commemorated, that a young gentleman of quality, well mounted and armed, and accompanied by two servants, one of whom led a sumpter horse, rode slowly up one of those steep passes, by which the Highlands are accessible from the Lowlands of Perthshire [...] They had not advanced above half way up the lake, and the young gentleman was pointing to his attendants the spot where their intended road turned northwards, and, leaving the verge of the loch, ascended a ravine to the right hand when they discovered a single horseman coming down the shore, as if to meet them. (*Montrose* ii, pp. 12-3)

On identifie tout d'abord Menteith à ce « gentilhomme de qualité » accompagné de deux domestiques, dont l'un d'eux se révélera bientôt être le comte de Montrose en personne. Le quatrième homme remontant le rivage du loch n'est autre que Dalgetty sur son fidèle Gustavus, baptisé d'après le grand Gustavus Adolphus de Suède, sous l'étendard duquel il fit

⁷⁶⁴ Scott, Walter, Sir, *A Legend of the Wars of Montrose* xii ; éd. J. H. Alexander. Édimbourg : Edinburgh University Press, 1995, pp. 157-6. L'abréviation « *Montrose* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

⁷⁶⁵ « If Sir W. S. could on any fair ground be compared with Shakespear[e], I should select the character of Dalgetty as best supporting the Claim. Brave, enterprising, intrepid, brisk to act, stubborn in endurance: these qualities, virtues in a Soldier, grounded on *low principles*, but yet *principles. low*, indeed, but clear, intelligible, and of pre-calculable influence and in all circumstances co-ercive; & unbent by accident. I exceedingly admire Captⁿ Dalgetty. » Cf. Coleridge, Samuel, *A Book I Value: Selected Marginalia* ; éd. H. J. Jackson. Princeton : Princeton University Press, 2003, #199, p. 170.

ses premières armes en Europe. Le premier chapitre n'étant qu'un rappel du contexte historique relatif au récit, Scott rentre beaucoup plus rapidement qu'à son habitude dans le vif du sujet, c'est-à-dire les Highlands. Il faut dire que le coup de théâtre en prévision, à savoir la révélation de la vraie identité de l'écuier Anderson, ne permet guère une présentation des personnages plus développée au préalable. De plus, ce départ empressé pour le nord *in medias res* rend également compte de la forme brute du récit, que le narrateur Jedidiah Cleishbotham détenait d'un vétérán de la Guerre de la Péninsule, le sergent More MacAlpin. C'est donc avec entrain que le bedeau et instituteur de Gandercleugh nous rapporte cet « authentique » conte d'un autre temps :

It was, therefore, with great pleasure, that I extracted from my military friend some curious particulars respecting that time; they are mixed with that measure of the wild and wonderful which belongs to the period and the narrator, but which I do not in the least object to the reader's treating with disbelief, providing he will be so good as to give implicit credit to the natural events of the story, which, like all those which I have had the honour to put under his notice, actually rest upon a basis of truth. (*Montrose* ; « Introduction », p. 7)

Voilà sans doute pourquoi Scott fait atterrir directement ses protagonistes à la porte des Highlands, aux abords d'un lac empourpré par les dernières lueurs du soleil couchant. Leur ascension à l'ombre de vénérables bouleaux, chênes et autres projections rocheuses laisse derrière eux une colline abrupte couverte de bruyères rappelant la surface du lac par leur teinte pourpre sombre (*Montrose* ii, p. 13). Ce spectacle pittoresque est de toute évidence destiné à séduire le lecteur, prié de s'immerger rapidement dans l'atmosphère romantique des Highlands : « In the present times, a scene so romantic would have been judged to possess the highest charms for the traveller; but those who journey in days of doubt and dread, pay little attention to picturesque scenery » (*Ibid.*). On réalise tout de suite que Menteith n'a rien d'un Edward ou d'un Francis. En effet, il apparaît très vite comme un jeune homme aguerri et parfaitement conscient de la portée de ses actes dans un conflit d'ores et

déjà entamé. D'autre part, il est évident que l'étude du pittoresque et de la littérature médiévale n'ont jamais fait partie de son éducation. En traitant donc l'épique ralliement des premiers loyalistes fidèles au premier Charles Stuart, *A Legend of Montrose* nous ramène à la préhistoire du roman jacobite.

On peut cependant compter sur le narrateur pour faire ressortir le romantisme des événements qui allaient suivre, à commencer par l'introduction du personnage d'Annot Lyle, la belle du roman. Protégée des MacAuley depuis l'enfance, elle fut épargnée à l'instance de Menteith lors d'un raid punitif à l'encontre des « enfants du brouillard », les MacGregor. Aimé d'Allan MacAuley et Menteith, bien que les zones d'ombres sur sa naissance soient au départ rédhitoires à tout dessein de mariage, elle est le moteur de l'intrigue fondée sur ce triangle amoureux. La nuit de son arrivée à Darnlinvarach, Menteith ne tarit pas d'éloges sur la fée des lieux : «She was brought to the castle, and here bred up under the name of Annot Lyle, the most beautiful little fairy certainly that ever danced upon a heath by moonlight [...] Indeed, it is impossible for any one to see her without being deeply interested by the ingenuity, liveliness, and sweetness of her disposition» (*Montrose* v, pp. 43-4). Au même titre que Flora Mac-Ivor, Scott lui confère une fonction bardique en la surnommant «the fairy queen of song and minstrelsy» (*Montrose* v, p. 35), rôle dont elle s'acquitte avec brio lors de deux performances accompagnées à la *clairshach*, une harpe de petite taille.⁷⁶⁶ En outre, le fait qu'elle soit aussi expérimentée dans l'art de guérir lui vaut de la part du très

⁷⁶⁶ La première pour sortir Allan d'une de ses « transes » passagères le rendant particulièrement taciturne (*Montrose* vi, pp. 49-50) ; l'autre en présence de Sir Duncan Campbell, qui, sans le savoir, écoute sa propre fille chanter sa propre histoire d'orpheline (*Montrose* ix, pp. 74-5). Scott composa donc « Annot Lyle's Song » et « The Orphan Maid » en les faisant passer pour des traductions d'anciens airs gaéliques par un interprète fictif, « Secundus Macpherson, Esq. of Glenforgen », sûrement en dérision du défunt James Macpherson.

pendant Dalgetty une comparaison flatteuse à Apollon, également révé, rappelés-le, comme dieu du septentrion chez les anciens Grecs : « [...] “you being like the heathen god Æsculapius,⁷⁶⁷(meaning possibly Apollo,) skilful not only in song and in music, but in the more noble art of chirurgy— » (*Montrose* xiii, p. 166). L’union finale entre Menteith et la belle du Nord est pressenti tout du long par Montrose, qui s’avère le plus à même à saisir le caractère romantique de leur présente aventure dans les Highlands : « But this is the land of enchantment, where nets strong as steel are wrought out of ladies’ tresses, and you are exactly the destined knight to be so fettered. This poor girl is exquisitely beautiful, and has talents formed to captivate your romantic temper » (*Montrose* xx, p. 161). Cette remarque volontairement caricaturale vient ainsi consacrer le nord de l’île comme terre d’idylle par excellence.

La progression vers le nord se poursuit avec la mission du capitaine Dugald Dalgetty, depuis peu à la solde des loyalistes. Celui-ci est escorté en tant qu’émissaire par Sir Duncan jusqu’à son château d’Ardenvohr, avant de repartir sous haute surveillance jusqu’au siège Campbell d’Inveraray. Un tel voyage promettait assurément à tout œil averti un ravissement qui malheureusement n’est pas à la portée du capitaine :

He therefore plodded patiently on through a waste and savage wilderness, treading paths which were only known to the shepherds and cattle-drivers, and passing with much more of discomfort than satisfaction many of those sublime combinations of mountainous scenery which now draw visitors from every corner of England, to feast their eyes upon Highland grandeur, and mortify their palates upon Highland fare. (*Montrose* xi, p. 89)

Le narrateur évoque ici l’expérience originelle des Highlands prédatant l’avènement du tourisme de masse, au temps où la rudesse du terrain montagneux, avant de susciter le

⁷⁶⁷ Fils d’Apollon et de Coronis, fille de Phlégyas, roi des Laphites. Une tradition voudrait qu’il fût confié au centaure Chiron, qui lui enseigna la médecine. Il sera foudroyé par Zeus pour être parvenu à ramener les morts à la vie. Cf. Daremberg-Saglio ; 1877, tome 1, part. 1, pp. 124-6.

sublime, n'était pour le voyageur que source de fatigue. Mais puisque le lecteur est roi, il se donne tout de même la peine de décrire la situation foncièrement romantique d'Inveraray :

Embarked on the bosom of Loch Fine, Captain Dalgetty might have admired one of the grandest scenes which nature affords. He might have noticed the rival rivers Aray and Shiray, which pay tribute to the lake, each issuing from its own dark and wooded retreat. He might have marked, on the soft and gentle slope that ascends from the shores, the noble old Gothic castle [...] He might have admired those dark woods which for many a mile surrounded this strong and princely dwelling, and his eye might have dwelt on the picturesque peak of Dunicoich, starting abruptly from the lake, and raising its scathed brow into the mists of middle sky, while a solitary watch-tower, perched on its top like an eagle's nest, gave dignity to the scene by awakening a sense of possible danger. (*Montrose* xi, p. 89)

Scott se voit alors contraint de suppléer la sensibilité esthétique déficiente du soldat de fortune. La dignité de la scène laisse bientôt place au danger rapidement présagé par une potence lourde de cinq corps et une palissade surmontée d'une tête tranchée, les trophées d'une récente exécution. La comparaison d'Inveraray à la « vallée de l'ombre de la mort » (*Montrose* viii, p. 66) prend soudain tout son sens. En effet, un roman sur Montrose ne pouvait être envisagé sans son ennemi juré Archibald Campbell, premier marquis d'Argyll, parodié, conformément à l'iconographie jacobite, comme un capricieux tyran féodal. Il s'agit là de conditionner le lecteur pour l'affrontement qui se prépare entre le clan Campbell et les Highlanders de Montrose, pour beaucoup animés d'une rancœur ancestrale envers le maître d'Argyll. Le terrain est dès lors prêt pour le plus spectaculaire des conflits claniques jamais dépeints par Scott, à savoir la prise d'Inveraray, le siège des puissants Campbell. C'est donc après avoir ravagé le « val romantique » des Campbells de Glenorchy (*Montrose* xvii, p. 140) que la marche intrépide de Montrose se dirige fatidiquement à travers les montagnes vers Inveraray, qui à aucun moment ne s'inquiète d'une possible incursion ennemie par les cols stratégiques de Strath Fillan, laissés sans surveillance. Le risque de chaque instant encouru par l'expédition donne lieu à un passage sublime d'une rare intensité au milieu des sommets enneigés du district d'Argyll :

It was a sublime scene to look up to them, piled in great masses, one upon another, the front rank of dazzling whiteness, while those which arose behind them caught a rosy tint from the setting of a clear wintry sun. Ben Cruachan, superior in magnitude, and seeming the very citadel of the Genius of the Region, rose high above the others, showing his glimmering and scathed peak to the distance of many miles. (*Montrose* xvii, p. 141)

On voit surgir ici le *genius loci* souvent invoqué par les poètes romantiques, qui toise depuis son imposante citadelle l'armée intrusive. Cette campagne se transforme dès lors en un rapport de force entre l'homme et la nature qui, cependant, est bien loin d'intimider les très spartiates Highlanders, galvanisés tous autant qu'ils sont par la perspective des pillages à venir et par le son des cornemuses entonnant un *pibroch* de circonstances : « He ordered the pipes to play in the van the ancient pibroch entitled "*Hoggal nam bo,*" &c. (that is, We come through drift to drive the prey) ; the shrilling sounds of which had often struck the vales of the Lennox with terror » (*Montrose* xvii, p. 141). Voici comment l'intégration des sonorités martiales de la cornemuse peut contribuer à élever un tableau déjà grandiose vers les cimes du sublime, transformant ainsi les vaux des Highlands en de terribles amphithéâtres. Mais alors que l'armée de Montrose franchit le défilé crucial de Strath Fillan, il convient au narrateur de maintenir une certaine hiérarchie cosmique où la nature titanique supplante même les plus grands des hommes :

The power of man at no time appears more contemptible than when it is placed in contrast with scenes of natural terror and dignity. The victorious army of Montrose, whose exploits had struck terror into all Scotland, when ascending up this terrific pass, seemed a contemptible handful of stragglers, in the act of being devoured by the jaws of the mountain, which appeared ready to close upon them. (*Id.*)

La prise d'Inveraray, la fuite d'Archibald Campbell et la mise à sac qui s'ensuivent ne font pas l'objet d'une description particulièrement épique, que l'auteur nous réserve pour la bataille d'Inverlochy, le véritable pic sublime du roman. Il est d'abord question d'une retraite stratégique vers le nord afin d'éviter tout affrontement avec les régiments coalisés du marquis d'Argyll, du général William Baillie et de Sir John Urrie, sans compter les renforts du Nord-

Est menés par le comte de Seaforth : « [...] and scare were they again united, ere Argyle and his associate generals were informed, that the royalists had suddenly disappeared from Argyleshire, and retreated northwards among the dusky and impenetrable mountains of Lochaber » (*Montrose* xvii, p. 143). Outre son génie tactique, ce fut incontestablement la capacité de Montrose à vaincre l'adversité du Nord qui lui valut sa place au panthéon militaire de Scott, contrairement aux malheureux éclaireurs d'Argyle qui tentent le diable en essayant de vérifier les rumeurs du soulèvement des Camerons : « Others, whose zeal carried them farther upon their mission, were entrapped and slain, or made prisoners, by the inhabitants of the fastnesses into which they endeavoured to penetrate » (*Montrose* xviii, p. 148). Des vies perdues en vain, si l'on en croit les augures de la nature : « It seemed as if the skirts of Ben Nevis were sending forth those unaccountable and portentous sounds with which they sometimes announce the near approach of a storm » (*Montrose* xviii, p. 148). Ceux-ci se confirment dès l'aube par les cornemuses des Cameron, qui, de leurs airs, rythment la montée du suspense :

The Campbells could distinguish, in the gorge of the mountains, the war-tunes of various clans as they advanced to the onset. That of the Camerons, which bears the ominous words, addressed to the wolves and ravens, "Come to me, and I will give you flesh,"⁷⁶⁸ was loudly re-echoed from their native glens. In the language of the Highland bards, the war voice of Glengarry was not silent; and the gathering tunes of other tribes could be plainly distinguished, as they successively came up to the extremity of the passes from which they were to descend into the plain. (*Montrose* xviii, p. 149)

Les cornemuses qui faisaient au début l'objet de dérision⁷⁶⁹ sont ici plus que jamais à leur place dans les gorges d'Inverloch, amplifiant par leurs échos l'impact sublime de ces

⁷⁶⁸ Nous reviendrons plus tard sur ce passage dans notre étude sur la réputation martiale des hommes du Nord écossais.

⁷⁶⁹ En référence aux joueurs de cornemuses de différents clans s'affrontant plus tôt à Darnlinvarach : « they strutted, puffed, and plied their screaming instruments, each playing his own favourite tune with such a din,

hymnes militaires sur le lecteur. Celui-ci, placé judicieusement du côté Campbell, est alors plus à même d'apprécier la terrible appréhension d'une armée sur le point de subir l'assaut. Impossible alors pour Scott de résister à l'appel d'Ossian dans l'épigraphe suivant : « As meets a rock a thousand waves, so Inisfail met Lochlin »⁷⁷⁰(*Montrose* xix, p. 151) ; une reconnaissance de dette à l'épopée de Macpherson et ses fameuses comparaisons martiales inspirées des éléments déchaînés.

On retiendra finalement que le paysage des Highlands constitue la base des romans modernes de Scott. De fait, ces derniers aspiraient à restituer l'expérience esthétique contemporaine du Nord, en partant de l'idéal scénique pittoresque pour se heurter ensuite au choc du sublime. Tel un tour-opérateur, l'auteur de *Waverley* promet à ses « passagers » une destination « plus pittoresque et romantique » que le sud-est de l'Angleterre⁷⁷¹— situation supposée de Waverley Hall— sans toutefois les prévenir des intermèdes sublimes qui les attendent, véritable clou du spectacle. *Waverley* part effectivement pour les Highlands à la recherche du pittoresque et en revient initié au sublime, ce qui lui permet de tracer cette frontière aussi bien esthétique qu'émotionnelle entre l'Écosse et son Angleterre natale :

Yet, though his first horrible sensations had sunk into melancholy, Edward had reached his native country before he could, as usual on former occasions, look round for enjoyment upon the face of nature. He then, for the first time since leaving Edinburgh, began to experience that pleasure which almost all feel who return to a verdant, populous, and highly cultivated country from scenes of waste desolation or of solitary and melancholy grandeur. (*Waverley* lii, pp. 351-2)

that if an Italian musician had lain buried within ten miles of them, he must have risen from the dead to run out of hearing » (*Montrose* vii, p. 55).

⁷⁷⁰ Scott cite pratiquement *verbatim* un vers du premier livre de *Fingal* : « as meets a rock a thousand waves, so Innis-fail met Swaran » (Macpherson, p. 60).

⁷⁷¹ « Those who are contented to remain with me will be occasionally exposed to the dullness inseparable from heavy roads, steep hills, sloughs, and other terrestrial retardations; but with tolerable horses and a civil driver (as the advertisements have it), I engage to get as soon as possible into a more picturesque and romantic country, if my passengers incline to have some patience with me during my first stages » (*Waverley* v, p. 26).

Le héros revient alors de la ville frontalière de Carlisle dans le Cumberland, où il assista aux procès et exécutions des rebelles jacobites, dont celle de son ami Fergus Mac-Ivor. Choisie comme titre de chapitre, l'expression latine *Dulce Donum* prend assurément tout son sens lorsqu'Edward laisse derrière lui les déserts sauvages du Nord. En revanche, il faut bien moins de temps à Francis Osbaldistone pour regretter le paysage londonien ainsi que tous les bienfaits de la civilisation : « [...] and when I looked back from Highgate on her dusky magnificence, I felt as if I were leaving behind me comfort, opulence, the charms of society, and all the pleasures of cultivated life » (*Rob Roy* iii, p. 23). La nostalgie de l'exilé est cependant de courte durée et laisse rapidement place à l'aventure. Il en va différemment au temps des guerres de Montrose, où l'éloignement géographique intervient peut-être moins dans l'atmosphère romantique de l'œuvre que la distance chronologique supérieure des événements. Par conséquent, on réalise que l'appel du Nord dans la littérature romantique n'invite pas seulement à un voyage dans l'espace, mais également dans le passé.

Le Nord devint alors sous la plume de Scott ce pays d'aventures, tantôt épiques, tantôt galantes, peuplé d'héroïnes très souvent sublimées en tant que *genius loci* de ces contrées. Quasiment intégrées au paysage, ces dernières arborent souvent une identité florale, comme l'indiquent les prénoms de Flora Mac-Ivor et de Rose Bradwardine, ainsi que les périphrases courtoises employées par le vieux prévôt Inglewood pour désigner Diana Vernon : « [...] the rose of the wilderness, the heath-bell of Cheviot [...] » (*Rob Roy* xxxvii, p. 323). Tout aussi ancré dans le paysage nord, le personnage d'Annot Lyle prend lui les traits d'une fée et d'une muse harpiste, qui s'avère être aussi l'une des incarnations de Flora Mac-Ivor. De ce fait, on est plus à même de comprendre la connotation amoureuse de l'adjectif « romantique » dans

la langue usuelle. Pour finir, l'intégration de la cornemuse, bien que sonore et donc secondaire, constitue une innovation narrative habile dans la mise en valeur du paysage celtique. Le professeur Wilson en prend d'ailleurs bonne note dans ses « envolées récréatives » de 1842, au son du populaire *pibroch* Campbell :

“The Campbells are coming” is like a storm from the mountain sweeping Glen-More, that roars beneath the hastening hurricane with all its woods. No earthquake like that which accompanies the trampling of ten thousand men [...] The boat in a moment is a bagpipe, and not only so, but all the mountains are bagpipes, and so are the clouds. All the bagpipes in the world are here, and they fill heaven and earth. Tis no exaggeration—much less a fiction— but the soul and body of truth. There Hamish stands stately at the prow; and as the boat hangs by midships on the very point that commands all the echoes, he fills the whole night with the “Campbells are coming,” till the sky yells with the gathering as of all the Clans. (*Recreations* 1, pp. 306, 385)

Le Nord romantique britannique ressort alors comme un tableau vivant, vibrant, mais encore incomplet sans une étude approfondie de ses anciens habitants celtes, les Gaëls. Pour cela, nous tendrons l'oreille à l'appel du Nord « primitif » dans l'œuvre romanesque de Scott.

III. Du bon et féroce sauvage de proximité : les Gaëls dans les romans

de Scott

Malgré une sincère volonté d'apaisement des relations anglo-écossaises, l'auteur de *Waverley* ne put véritablement se libérer des conventions classiques relatives à l'idée d'un clivage géoculturel Nord/Sud toujours aussi vivace à l'esprit de son lectorat. En effet, on retrouve dans ses romans le même fossé civilisationnel qui séparait les Highlands du reste du Royaume-Uni, notamment à travers la réutilisation de formules xénophobes popularisées au siècle précédent par Samuel Johnson⁷⁷²:

The grim, uncombed, and wild appearance of these men, most of whom gazed with all the admiration of ignorance upon the most ordinary productions of domestic art, created surprise in the Lowlands, but it also created terror. So little was the condition of the Highlands known at that late period that the character and appearance of their population, while thus sallying forth as military adventurers, conveyed to the south country Lowlanders as much surprise as if an invasion of African negroes or Esquimaux Indians had issued forth from the northern mountains of their own native country. (*Waverley* xliv, p. 229)

Bien que l'on puisse créditer les deux auteurs d'une conscience arctique, Johnson se veut plus précis en parlant d'Hottentots sud-africains dans le but de construire l'hyperbole parfaite pour qualifier l'état de sauvagerie extrême des Highlanders, qui, de ce fait, équivaldrait à celui rencontré aux deux bordures polaires de l'œkoumène jugées les plus barbares. Dans *Rob Roy*, Scott met en scène une rencontre d'autant plus terrifiante qu'elle survient de nuit, en 1715, entre un Anglais seul et un village entier de Highlanders déchaînés

⁷⁷² « Till the Union made them acquainted with English manners, the culture of their lands was unskilful, and their domestick life unformed; their tables were coarse as the feasts of Eskimeaux, and their houses filthy as the cottages of Hottentots » (*Journey*, p. 51). Cette observation mordante à l'égard du peuple d'Écosse trouve d'ailleurs réfutation dans *Waverley*, où il est question d'un somptueux festin de chasse dans les hautes-terres d'Athole, décrit par l'ancien chroniqueur écossais Robert Lindsay de Pitscottie : « (the splendour of which induced the Pope's legate [Marco Grimani] to dissent from an opinion which he had hitherto held, that Scotland, namely, was the—the—[sic] the latter end of the world) » (*Waverley* xxiv, pp. 121-2). Cf. Lindsay, Robert, *The Cronicles [sic] of Scotland by Robert Lindsay of Pitscottie. Published from several old manuscripts* ; éd. J. G. Dalzell. Édimbourg : Archibald Constable, 1814, vol. 2, pp. 343-6.

par la nouvelle du retour de Robert Roy MacGregor, précédemment fait prisonnier par les tunique rouges :

The intelligence excited such shouts of jubilation, that the very hills rung again, and young and old, men, women, and children, without distinction of sex or age, came running down the vale to meet us, with all the tumultuous speed and clamour of a mountain torrent. When I heard the rushing noise and yells of this joyful multitude approach us, I thought it a fitting precaution to remind MacGregor that I was a stranger, and under his protection. (*Rob Roy* xxxiv, p. 292)

L'image du torrent tumultueux, habituellement réservé au thème militaire, rend ici compte de la sublime appréhension d'un explorateur face à l'imprévisibilité d'une horde indigène en pleines réjouissances. La mention d'un « wigwam » quelques lignes plus tard compare effectivement cette assemblée tapageuse à une tribu d'Amérindiens. Précisons cependant que la marginalisation du voisin septentrional s'étend dans *Rob Roy* à l'ensemble de la nation écossaise, comme l'attestent les préjugés infantiles de Francis Osbaldistone, fondés sur les récits de sa nourrice et de son père, tous deux natifs du Northumberland :

[...] and between them, though without any fixed purpose of doing so, they impressed my youthful mind with a sincere aversion to the northern inhabitants of Britain, as a people bloodthirsty in time of war, treacherous during truce, interested, selfish, avaricious, and tricky in the business of peaceful life, and having few good qualities, unless there should be accounted such, a ferocity which resembled courage in martial affairs, and a sort of wily craft which supplied the place of wisdom in the ordinary commerce of mankind. (*Rob Roy* iv, p. 31)

De cette typologie ressort un portrait relativement complet du « sauvage de proximité » britannique très populaire au XVIII^{ème} siècle et qui en dit long sur l'état d'esprit anglais au regard de l'Union et sur l'émergence d'une mentalité impériale « augustéenne »,⁷⁷³ affichant un dédain quasi méditerranéen envers les barbares du Nord. Dans cette perspective, nous commencerons par énoncer les critères de la sauvagerie prêtée aux Gaëls écossais, telle qu'elle apparaît dans les trois romans étudiés.

⁷⁷³ En allusion à l'âge « augustéen » ou *Augustan Age*, correspondant au classicisme de la première moitié du XVIII^{ème} siècle britannique.

1. Les Celtes septentrionaux et leurs mœurs

a. L'animosité du Gaël

L'homme sauvage est avant tout caractérisé dans l'inconscient collectif par ses penchants violents, voire sanguinaires, à l'instar des MacEagh, présentés dans *A Legend of Montrose* comme l'archétype du clan primitif surnommé historiquement « the Children of the Mist »⁷⁷⁴: « They are a fierce and hardy people, with all the irritability, and wild and vengeful passions, proper to men who have never known the restraint of civilized society » (*Montrose* v, p. 39). Ces derniers entrèrent dans l'histoire par « l'inventive cruauté » (*Ibid.*) avec laquelle ils assassinèrent John Drummond, forestier de James VI, dans les bois de Glenartney en 1588/9. Voici en résumé les détails du meurtre fournis par Scott à Alexandre Boswell dans une lettre du 27 février 1811 :

It was then told me & has been since confirmd by Cambusmore [John Buchanan] that when the party of MacGregors who surprized Dromon[d]er[n]och had killd him they cut off his head & lapping it in the corner of a plaid proceeded to the house of Stewart of Ardvoirlich who was married to a sister of Dromon[d]er[n]och. Bread & cheese was placed before them according to the hospitable custom of the country while the Lady (whose husband was absent) went to provide a more substantial meal. Before her return the ruffians had placed the bloody head of her brother on the table with a piece of bread & cheese in the mouth. (Grierson 12, pp. 405-6)

L'auteur s'appropriâ donc cette terrible légende de la maison d'Ardvoirlich pour les besoins de son roman et se contenta de transposer les sinistres circonstances⁷⁷⁵ qui virent

⁷⁷⁴ D'après une tribu de MacGregor répondant au nom de *Ctan-Duil a Cheach* : « [...] i. e. the Children of Dugald of the Mist [...] ». Porteur d'une telle résonnance poétique, le surnom s'appliqua ensuite à l'ensemble du clan proscrit. Cf. Scott, Walter, « Review of *The Culloden Papers Comprising an Extensive and Interesting Correspondence from the Year 1625 to 1748* [...] », in *The Quarterly Review* ; vol. 14, n°28 (janvier 1816). Londres : John Murray, 1816, p. 307. L'abréviation « Culloden » fera dorénavant référence à cet article.

⁷⁷⁵ « The poor woman whose brain gave way before such a spectacle of horror fled screaming into the woods where she wanderd for a long time for several weeks I believe it is said) untill [*sic*] she was found and brought home in a state of raving insanity. To complete the wild horror of the narrative the Lady Ardvoirlich having been pregnant at the time of her brothers murder was deliverd of a son James Stuart of Ardvoirlich whose

naître James Stuart d’Ardvoirlich au personnage d’Allan MacAuley (*Montrose* v, pp. 39-41), celui-là même qui, en grandissant, veilla que justice soit faite à la mode des Highlands, c’est-à-dire « tête pour tête », et plutôt quatre fois qu’une (*Montrose* v, pp. 42-3). La tradition orale des Hautes-Terres renferme bien d’autres trésors de cruauté qui ne manquèrent pas d’attirer l’attention de Scott, notamment l’atroce mise à mort d’un galant de basse extraction qui avait inspiré la légende du Glen hanté de Laggan : « A chieftain’s daughter or cousin loved a man of low degree. Her kindred discovered the intrigue and punished the lover’s presumption by binding the unhappy man, and laying him naked in one of the large ants’ nests common in a Highland forest » (*Journal*, p. 142).

On constate la même disposition sanguinaire chez les femmes et enfants d’Aberfoil, qui sont décrits dans *Rob Roy* vociférant les pires imprécations après le bataillon du capitaine Thornton. Le traducteur de ces prophéties funestes, Andrew Fairservice, met d’ailleurs l’accent sur la malignité à part des femmes du Nord par rapport à leurs congénères anglaises et écossaises, reniant de fait aux Highlanders leur appartenance britannique :

[...] it means that the Highland wives are cursing and banning the red-coats, and wishing ill-luck to them, and ilka ane that ever spoke the Saxon tongue. I have heard wives flyte [scold] in England and Scotland—it’s nae marvel to hear them flyte ony gate [anyway]; But sic ill-scrapit tongues as thae Highland carlines [crone]—and sic grewsome wishes, that men suld be slaughtered like sheep—and that they may lapper their hands to the elbows in their heart’s blude [...] sic awsome language as that I ne’er heard out o’ a human thrapple [throat]—and, unless the deil wad rise amang them to gie them a lesson, I kenna that their talent at cursing could be amended. (*Rob Roy*, xxx, p. 250)

Le lecteur anglophone de l’époque oubliait alors l’espace d’un instant la « barbarie » du scots vernaculaire, pour découvrir avec effroi un idiome gaélique plein d’animosité envers

history had an odd coincidence with the horrible scenes which preceded his birth. He was a man of great personal strength activity but of a ferocious temper & ungovernable passions » (Grierson 12, p. 406).

l'engeance anglo-saxonne. À long terme, la mission civilisatrice du pouvoir britannique sera d'extirper cet anathème « païen » du nord de l'île.

b. Le vice d'intempérance

Un autre vice que semblait partager les Highlanders d'antan avec les barbares du Nord ancien était celui de l'intempérance, en particulier dans leur consommation d'alcool, souvent pure, à la manière de leurs homologues scythes et gaulois.⁷⁷⁶ La liqueur traditionnelle des Highlands ne pouvait alors prétendre au raffinement qu'on lui attache aujourd'hui : « the whisky came forth in abundance to crown the cheer. The Highlanders drank it copiously and undiluted; but Edward, having mixed a little with water, did not find it palatable as to invite him to repeat the draught » (*Waverley* xvii p. 86). L'auteur de *Waverley* établit d'ailleurs un lien entre la prodigieuse résistance à l'alcool des Highlanders et le climat de leur région, auquel ils étaient exposés en permanence : « [...] Highlanders, who, living entirely in the open air, and in a very moist climate, can consume great quantities of ardent spirit without the usual baneful effects either upon the brain or constitution » (*Waverley* xvii, p. 88). De même, le héros de *Rob Roy* ne peut que s'émerveiller devant l'endurance aux spiritueux dont font preuve les participants du *streak* (« cercle » ou bien « tournée »), dont parlait déjà Martin Martin dans ses voyages hébridéens en 1703⁷⁷⁷:

A mighty pewter measure, containing about an English quart [two pints] of usquebaugh, a liquor nearly as strong as brandy, which the Highlanders distil from malt, and drink undiluted in excessive quantities, was placed before these worthies. A broken glass, with a wooden foot, served as a drinking cup to the whole party, and circulated with a rapidity, which, considering the potency of the liquor, seemed absolutely marvellous. (*Rob Roy* xxviii, p. 230)

⁷⁷⁶ Penny Fielding observe dans l'œuvre de Burns une causalité entre alcoolisme et latitudes septentrionales. Cf. Fielding, Penny, *Scotland and the Fictions of Geography: North Britain 1760-1830*. Cambridge : Cambridge University Press, 2008, pp. 56-9.

⁷⁷⁷ Cf. Martin, Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland* v, p. 74.

Bien évidemment, Scott n'ignorait pas les tristes conséquences de telles pratiques, lesquelles ajoutées à la fierté démesurée des *Duinhé Wassal*— les « gentilshommes » des Hautes-Terres— se terminaient souvent en un bain de sang.⁷⁷⁸ Ce genre de beuverie était cependant loin d'être l'apanage exclusif des Highlanders et s'apparente davantage chez Scott à une coutume nordiste présente aussi bien dans le Northumberland anglais que dans le Perthshire écossais. On peut d'ailleurs considérer cette expérience comme un rite de passage auquel se prêtent tous les deux Edward Waverley et Francis Osbaldistone au cours de leur voyage initiatique vers le nord. Le chapitre onzième de *Waverley* intitulé « The Banquet » expose Edward à une cérémonie dionysiaque solennisée par l'utilisation du précieux calice ancestral des Bradwardine façonné à l'effigie d'un ours :

Edward, with horror and alarm, beheld the animal making his rounds, and thought with great anxiety upon the appropriate motto, "Beware the Bear;" but plainly foresaw, that, as none of the guests scrupled to do him this extraordinary honour, a refusal on his part to pledge their courtesy would be extremely ill received. Resolving, therefore, to submit to this last piece of tyranny, and then to quit the table, if possible, and confiding in the strength of his constitution, he did justice to the company in the contents of the Blessed Bear, and felt less inconvenience from the draught than he could possibly have expected. (*Waverley* xi, pp. 49-50)

Malheureusement pour notre jeune héros, les festivités se poursuivent à la taverne voisine de Luckie Macleary, où, dans la confusion générale, il parvient tout de même à se soustraire aux libations gargantuesques de bordeaux qui circule dans une chope d'au moins six pintes,⁷⁷⁹ soit environ 3,5 litres. Des insultes sont ensuite proférées contre la maison d'Hanovre, poussant ainsi le baron à prendre à son compte l'affront de Balmawhapple

⁷⁷⁸ « [...] these highland [*sic*] gentlemen were proud in proportion to their poverty, and the quarrels between them and the similar dependants of other families, when they met at the aqua vitæ houses, which were common in this country, gave rise to frequent bloodshed and often deadly feuds, between the clans to which the contending parties belonged » (Culloden, p. 295).

⁷⁷⁹ « [...] a huge pewter measuring-pot, containing at least three English quarts, familiarly denominated a *tappit hen* [...] » (*Waverley* xi, p. 51). Cf. « quart, n.1. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2015 (le 14/12/15 à 15:07).

destiné à Edward en tant que soldat de sa majesté. La violence succède alors aux réjouissances, tout comme dans *Rob Roy*, où dans un premier temps, Francis, en vertu de son éducation française, refuse de participer à la circonvolution rituelle de la bouteille sous le toit de son oncle paternel : « After Miss Vernon quitted the apartment, the bottle circulated, or rather flew, around the table in unceasing revolution. My foreign education had given me a distaste to intemperance, then and yet too common a vice among my countrymen » (*Rob Roy* vi, p. 49). Mais la débauche perpétuelle qui règne à Osbaldistone Hall a finalement raison de ses bonnes manières et le rapproche finalement de ses rustres cousins. Des paris et autres défis déraisonnables sont lancés. Le jeune Londonien s'enhardit jusqu'à prendre offense et frappe Rashleigh du poing. Thorncliff réagit à l'affront et dégaine son épée. Les autres frères s'interposent et conduisent de force Frank en sécurité dans sa chambre, où il sera enfermé pour le reste de la nuit (*Rob Roy* xii, p. 100-1). Dès lors, le lien entre abus d'alcool et comportement sauvage n'est plus à démontrer, d'autant plus que Lockhart nous présente Scott, son beau père, comme un avocat converti de la sobriété, du moins une fois marié, laissant derrière lui ses excès de jeunesse : « Depend upon it, of all vices drinking is the most incompatible with greatness », aurait-il dit à maintes reprises en présence de son futur biographe (*Memoirs* 1, pp. 88-9). En effet, le bien fondé de la tempérance faisait progressivement son chemin dans la société britannique, jusqu'à l'émergence en 1829 du « Mouvement écossais pour la tempérance » de John Dunlop de Maryhill, devançant le fondateur anglais de la « Société pour la tempérance de Preston » (1832), Joseph Livesey. Scott invitait donc les jeunes gens à tourner le dos à un passé de débauche appartenant au Nord primitif.

c. Mépris de la propriété privée et de l'industrie

Une menace majeure pour l'idéal de prospérité britannique était sans conteste la licence que prenait les Highlanders avec la propriété d'autrui, en particulier celle de leurs voisins des Basses-Terres. L'intendant de la maison de Bradwardine, Macwheeble, présente d'ailleurs scrupuleusement au jeune Edward l'étendue des déprédations subies par les honnêtes frontaliers depuis « la nuit des temps » :

He assured our hero, that "from the maist ancient times of record, the lawless thieves, *limmers*, and broken [thieves and outlaws] men of the Highlands, had been in fellowship together by reason of their surnames, for the committing of divers thefts, *reifs*, and *herships* [robberies and plundering] upon the honest men of the Low Country, when they not only intromitted with their whole goods and gear, corn, cattle, horse, nolt, sheep, outsiight and insiight plenishing [outdoor and indoor moveable property], at their wicked pleasure, but moreover made prisoners, ransomed them, or concussed them into giving borrows (pledges) to enter into captivity again: All which was directly prohibited in divers parts of the Statute Book, both by the act one thousand five hundred and sixty-seven, and various others; the whilk statutes, with all that had followed and might follow thereupon, were shamefully broken and vilipended by the said sorners, limmers, and broken men, associated into fellowships for the aforesaid purposes of theft, stouthreef [*stouthrief* or theft committed by force], fire-raising, murther, *raptus mulierum*, or forcible abduction of women, and such like as aforesaid." (*Waverley* xv, pp. 77-8)

Cette intervention de Macwheeble met en lumière la cohabitation problématique entre l'état de droit et celui de nature. Les Hautes-Terres sauvages, en tant que zone de non-droit, étaient par conséquent la terre des hors-la-loi. Les célèbres voleurs de bétails du Nord sont évoqués dès le chapitre huit (*Waverley* viii, p. 38), mais il faut attendre le quinzième chapitre pour en apprendre plus sur les *creaghs* et leur rôle essentiel dans la société des Highlands :

He had indeed often heard of Highland thieves, but had no idea of the systematic mode in which their depredations were conducted; and that the practice was connived at, and even encouraged, by many of the Highland chieftains, who not only found the *creaghs*, or forays, useful for the purpose of training individuals of their clan to the practice of arms, but also of maintaining a wholesome terror among their Lowland neighbours, and levying, as we have seen, a tribute from them, under colour of protection-money. (*Waverley* xv, p. 77)

En esquissant ce système tributaire, certes malhonnête, mais élaboré, le narrateur en arrive à nuancer l'image du barbare primitif dont le besoin de s'approprier le bien d'autrui

n'aurait émané que d'un simple caprice ou pulsion. Dans *Rob Roy*, c'est davantage l'éthique du travail protestante qui semble contrariée par ces activités illégales jugées bien sûr contre-productives par le bailli Nicol Jarvie, éternel champion de l'Union et de ses bienfaits économiques :

And mair especially, mony hundreds o' them come down to the borders of the low country, where there's gear to grip, and live by stealing, reiving, lifting cows, and the like depredations ! A thing deplorable in ony Christian country—the mair especially, that they take pride in it, and reckon driving a spreagh (whilk is, in plain Scotch, stealing a herd of nowte) a gallant, manly action, and mair befitting of pretty men (as sic reivers will ca' themselves), than to win a day's wage by ony honest thrift. (*Rob Roy* xxvi, p. 210)

Il est évident que le mode de subsistance primitif des Highlands constituait une réelle entrave à la téléologie britannique de progrès et de paix, qui reposait idéalement sur une croissance économique partagée entre l'Angleterre et l'Écosse. En s'éloignant de l'efficace simplicité du raisonnement johnsonien,⁷⁸⁰ l'historien Scott voyait en ce phénomène une conséquence indirecte de la surpopulation⁷⁸¹ des Hautes-Terres, selon lui à l'origine d'une aversion pour le travail agricole, qui, en raison de la rareté des sols arables, n'employait déjà qu'une faible main d'œuvre. L'organisation de raids réguliers se serait alors imposée à une génération benjamine de *tacksmen*⁷⁸² comme la plus honorable des activités, alliant risques, richesses et faits d'armes en l'occurrence sources de renom

⁷⁸⁰ Samuel Johnson conjecture que la géographie des Highlands serait la première cause de cette tendance au brigandage : « Mountaineers are thievish, because they are poor, and having neither manufactures nor commerce, can grow richer only by robbery. They regularly plunder their neighbours, for their neighbours are commonly their enemies; and having lost that reverence for property, by which the order of civil life is preserved, soon consider all as enemies, whom they do not reckon as friends, and think themselves licensed to invade whatever they are not obliged to protect » (*Journey*, p. 64).

⁷⁸¹ La fin des guerres claniques— la bataille de Mulroy (ou *Maol Ruadh*) entre MacDonald de Keppoch/Cameron et Chattan/Mackintosh en 1688 étant considérée comme la dernière en son genre— est bien évidemment mise en cause, alors que d'autres facteurs, dont l'introduction de la pomme de terre vers 1750, soit un siècle après celle du chou frisé, et l'inoculation de la variole à la fin du XVIII^{ème} siècle sont aujourd'hui invoqués. Mais il est possible que ce qui s'est avéré faux pour les Vikings se soit également avéré faux pour les Highlanders (*Journey*, pp. 103-5). Cf. Somerville, Angus A., McDonald, Russell Andrew, *The Vikings and their Age*. Toronto : Toronto University Press, 2013, pp. 8-9.

⁷⁸² Classe moyenne de tenanciers dans la hiérarchie clanique des Highlands. Cf. Rackwitz, Martin, *Travels to Terra Incognita*, pp. 283-95, ainsi que *Journey*, pp. 94-6.

(Culloden, pp. 296-7). Par conséquent, on comprend mieux la réaction de Rob Roy lorsque le bailli Nicol Jarvie propose de réformer ses fils de la « profession impie » de voleur de bétail (*Rob Roy* xxxiv, p. 295), en les formant à Glasgow au métier de fileur : « “*Ceade millia diaoul*, hundred thousand devils!” exclaimed Rob, rising and striding through the hut, “My sons weavers!—*Millia molligheart!*—but I wad see every loom in Glasgow, beam, traddles, and shuttles, burnt in hell-fire sooner!” » (*Rob Roy* xxxiv, p. 296).

d. Une population cupide

Le goût du pillage allait de pair avec une autre tare jugée caractéristique des Highlanders dans les romans de Scott, c'est-à-dire la cupidité.⁷⁸³ Tout en concédant aux *tacksmen* certaines qualités sur lesquelles nous reviendrons, l'auteur insiste sur la rapacité de cette classe d'hommes : « They were civil, brave and hospitable; but indolent, interested, and rapacious » (Culloden, p. 299) ; une particularité que l'on retrouve par exemple chez le roublard Callum Beg, homme de main de Fergus Mac-Ivor, chargé d'escorter Edward hors des Highlands. Notons alors la jubilation contenue avec laquelle celui-ci reçoit sa récompense : « The hawk's eye of Callum flashed delight upon a golden guinea, with which these last words were accompanied. He hastened, not without a curse on the intricacies of a Saxon breeches pocket, or *spleuchan*, as he called it, to deposit the treasure in his fob [...] » (*Waverley* xxxix, p. 155). Francis Osbaldistone est témoin d'une réaction analogue, cette fois-ci sans retenue, chez l'homme de confiance de Rob Roy, Dougal, après l'avoir

⁷⁸³ Natif des Basses-Terres, le personnage d'Andrew Fairservice incarne tout autant la cupidité proverbiale du peuple écossais : « The touch of the silver made him grin a ghastly smile, as he nodded slowly, and thrust it into his breeches pocket [...] » (*Rob Roy* vi, p. 52), ce que Francis réalise pleinement après l'avoir engagé en tant que guide : « I knew this fellow to be a greedy, tiresome, meddling coxcomb [...] » (*Rob Roy* xxiv, p. 194).

pécuniairement remercié de ses services : « He no sooner felt the touch of the gold, than he sprung twice or thrice from the earth with the agility of a wild buck, flinging out first one heel and then another, in a manner which would have astonished a French dancing-master » (*Rob Roy* xxxvi, pp. 311-2). De son côté, le bailli Nicol Jarvie sait d'expérience que même l'échange le plus anodin dans les Highlands a un prix :

—“If I gie ye a bawbee,” said he to an urchin of about ten years old, with a fragment of a tattered plaid about him, “will you understand Sassenach?”

—“Ay, ay, that will I,” replied the brat, in very decent English. “Then gang and tell your mammy, my man, there’s twa Sassenach gentlemen come to speak wi’ her.” (*Rob Roy* xxviii, p. 228)

On en déduira bien évidemment la grande pauvreté de ces populations, que le besoin avait rendues extrêmement pragmatiques et astucieuses quant à la manière d'exploiter le moindre avantage de leur précaire situation, à commencer par celui de la communication bilingue. Indépendamment du rang social, la cupidité des Highlanders était tout aussi vérifiable chez les puissants, sachant que la richesse était l'ultime garant de légitimité dans la société clanique, ce qui valait doublement pour un chef déchu aux yeux de la loi comme Rob Roy. C'est sans doute pour cette raison que Lorn Macintyre s'attarde sur l'évidente symbolique de l'escarcelle de Rob Roy (Macintyre, p. 394), ou plus spécifiquement *sprorran*, dotée d'un mécanisme de protection peu commun dissimulant une arme à feu destinée à se décharger à la moindre erreur de manipulation (*Rob Roy* xxxiv, p. 296). Ceci étant, rappelons que dans une optique primitiviste, la soif de l'or n'était pas le propre du sauvage primordial, mais semblait plutôt transmise par le biais du monde civilisé. En effet, l'hégémonie du commercialisme s'en trouva naturellement dénoncé (Grenier, pp. 39-40), comme l'indiquent les remords de James Maculloch, après avoir forcé un jeune berger d'accepter un shilling pour l'avoir accompagné au sommet de Ben Lawers :

This he refused but that was forced on him, and, in so doing, I am sure I did wrong; for it is likely that he will never refuse one again, and will possibly end by demanding five. Certainly he will never ascend the hill again with a stranger without expecting a reward: and if he does not receive it, he will be disappointed. I have probably taught him to sell the civility which he was accustomed to give. It is thus that Englishmen assist in corrupting the Highlanders, as they have long corrupted each other: by an ostentatious display of that wealth which, to a genuine Englishman, is the substitute for all the virtues; nay, is virtue itself.⁷⁸⁴

Cette corruption de l'état naturel aurait alors eu pour résultat logique de convertir des peuples pacifiques en hordes de prédateurs, répétant ainsi un phénomène déjà mis en lumière par Strabon à l'époque d'Auguste (*Géo.* VII, iii, 7 ; tome 2, pp. 22-3) et qui désormais concernait la Grande-Bretagne, dont la prospérité fut un temps, elle aussi, menacée par ses voisins septentrionaux de culture étrangère : les Gaëls d'Écosse.

2. Les Highlanders et leurs superstitions : une aubaine romanesque⁷⁸⁵

Pour une culture se revendiquant des Lumières, la superstition des Highlanders n'était qu'une preuve supplémentaire de leur sauvagerie. De plus, le maintien d'une tradition populaire catholique associée au jacobitisme et empreinte de vieilles croyances indigènes jusqu'au XVIII^{ème} siècle⁷⁸⁶ avait passablement prolongé dans l'imaginaire britannique la survivance d'un Nord « païen » en marge de la civilisation protestante.⁷⁸⁷ À terme, les Highlands finirent néanmoins par être appréciées comme l'un des derniers sanctuaires de Grande-Bretagne épargnés par le rationalisme moderne et le doute religieux.

⁷⁸⁴ Macculloch, John, *The Highlands and Western Isles of Scotland* ; vol. 1, pp. 113-4.

⁷⁸⁵ Cf. Cottom, Daniel, « The *Waverley* Novels: Superstition and the Enchanted Reader », in *English Literary History* ; vol. 47, n°1 (printemps 1980), pp. 80-102.

⁷⁸⁶ Ce d'ailleurs pourquoi fut fondée en 1709 la *Society in Scotland for the Propagation of Christian Knowledge*, branche écossaise de l'organisation de missions anglicanes *Society for Promoting Christian Knowledge*.

⁷⁸⁷ Cf. Robb, George, « Popular Religion and the Christianisation of the Highlands in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », in *Journal of Religious History* ; vol. 16, n°1 (juin 1990), pp. 18-34.

Sans oublier que la rémanence de superstitions primitives dans ces régions contribuait beaucoup à l'aura romantique ou mythique d'une Écosse (Grenier pp. 104-6) devenue synonyme d'âge d'or (Grenier, p. 179).

a. Une mine de légendes

Il est vrai qu'en tant que romancier, poète et proto-folkloriste, Scott avait bien des raisons de s'intéresser au sujet. On connaît effectivement ses penchants pour l'étude de la démonologie écossaise, qui aboutirent le 14 septembre 1830 à la parution de ses *Letters on Demonology and Witchcraft, Addressed to J.G. Lockhart, Esq.*, un projet initialement destiné, suite à son premier accident vasculaire cérébral, à le distraire pour un temps de l'éprouvante édition du *Magnum Opus* et de la composition de *Count Robert of Paris* (1832). La tâche se révéla d'autant plus aisée que la bibliothèque d'Abbotsford comptait de nombreux ouvrages sur les superstitions nationales dont, entre autres, les essais déjà cités d'Anne Grant portant spécifiquement sur les Highlands. Sa conversation de juin 1830 avec le révérend John Williams, recteur de l'académie d'Édimbourg, porte spécifiquement sur le domaine de la « sorcellerie celtique et [de] la tradition féerique »⁷⁸⁸ (*Journal*, p. 491). On en apprend d'ailleurs quelques bribes de la poltronnerie d'Andrew Fairservice, qui ne peut visiblement restreindre sa crainte pour les *Daoine Schie*⁷⁸⁹ des rives du Forth :

If I could trust the tale of my companion, which, while professing to disbelieve every word of it, he told under his breath, and with an air of something like intimidation, this hill [...] was held by the neighbourhood to contain, within its unseen caverns, the palaces of the fairies, a race of airy beings, who formed an intermediate class between men and dæmons, and who, if not positively malignant to humanity, were yet to be avoided and feared, on account of their capricious, vindictive, and irritable disposition. (*Rob Roy* xxviii, p. 227)

⁷⁸⁸ Cf. « Introduction to the Tale of Tamlane; on the Fairies of Popular Superstition » (*Minstrelsy* 2, pp. 244-336).

⁷⁸⁹ Sur ces « hommes de paix », cf. note intitulée « Fairy Superstition » dans *Rob Roy* (*Intro* 1, pp. 340-2), ainsi que diverses notes dans *The Lady of the Lake* (*Lady*, pp. 250-7).

Dans les familles aristocratiques, on redoutait davantage l'apparition du *Bodach Glas* ou « vieil homme gris » qui se présente deux fois à Fergus Mac-Ivor, durant la retraite jacobite de décembre 1745 vers le nord (*Waverley* lix, pp. 294-5), puis la veille de son exécution à Carlisle en septembre 1746 (*Waverley* lxix, pp. 347-8). Il s'agit du spectre d'un chef des Basses-Terres, Halbert Hall, jadis associé à l'ancêtre des Ivor, Ian nan Chaistel, le temps d'un raid dans le Northumberland. Une dispute éclata au sujet du partage du butin, de laquelle résulta la mort de Hall et de ses hommes. Depuis ce jour, son fantôme revient hanter les descendants de son bourreau à l'approche de périls imminents, mais surtout de mort prochaine. Tout porte à croire que Walter Scott s'inspira d'une légende familiale des Campbell de Dunstaffnage, qui diffère cependant par ces quelques détails : « They were partners in the spoil. Being pursued, the Lowlander wished to leave the spoil. Dunstaffnage called him a coward, and dirked him. While dying he told Dunsaffnage he would die that day, and that he (The *Bodach Glas*) would appear and exult over the death of the rest of his family for ever. »⁷⁹⁰ Le chroniqueur Lord Archibald Campbell (1846-1913) avoue pourtant ne pas savoir comment cette légende parvint à l'attention du romancier. Assez naturellement, nous invoquerons son intimité avec les Campbell d'Inveraray, en particulier Lady Charlotte. Lorn Macintyre est également de cet avis et se porte d'ailleurs garant de la tradition pour en avoir fait lui-même l'expérience (Macintyre, pp. 161, 307-8).

Plus généralement, le *Bodach Glas* fait partie de ces esprits prophétiques présents dans l'imaginaire nord-européen, au même titre que son homologue féminin issu, lui aussi,

⁷⁹⁰ Campbell, Archibald, Lord, *Records of Argyll. Legends, Traditions, and Recollections of Argyllshire Highlanders* [...]. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1885, pp. 90-1.

du folklore celtique, la *banshee*, déjà mentionnée en 1810 dans *the Lady of the Lake*.⁷⁹¹ De son côté, la culture scandinave regorge de *Fylgjur* et autres *Draugr*, des esprits tutélaires aux fonctions identiques, liés à un individu ou à une lignée entière.⁷⁹² Les augures funestes étaient en effet fort répandus dans les Highlands et ce jusqu'à l'époque de Scott, comme celui-ci put le remarquer à la mort du baron de Seaforth, Humberston Mackenzie, surnommé *MacCoinnich Bodhar*, soit « MacKenzie le sourd », suite aux complications d'une scarlatine infantile : « All the Highlands ring with a prophecy that when there should be a deaf Caberfae [Staghead, the Mackenzie's crest] the clan and chief shall all go to wreck, but these predictions are very apt to be framed after the event » (Grierson 4, p. 22). Mais bien qu'il pût s'amuser de telles histoires, le scepticisme est toujours de circonstance dans les commentaires de Scott.

b. La seconde vue, ou « second-sight »

Le don de voyance tant débattu sous le nom de *second-sight* dans la littérature de voyage du XVIII^{ème} siècle de Martin à Johnson⁷⁹³ constituait probablement le motif le plus évocateur des anciennes superstitions du nord de l'île, ce pour quoi Scott tenait tellement à l'intégrer dans « Glenfinlas » et *The Lady of the Lake*. Il en fit ensuite l'objet d'une brève conversation humoristique entre Evan Dhu et Donald Bean sur l'hérédité discutable de ce don surnaturel entre « Donnacha an Amrigh » et son fils « Malcolm *taishatr* », aux talents peu prometteurs (*Waverley*, xvii, p. 87). Notons également que l'intervention d'un autre

⁷⁹¹ Cf. *Lady* III, vii, p. 81, et note 2 F, pp. 237-8.

⁷⁹² Cf. Thorpe, Benjamin, *Northern Mythology: Comprising the Principal Popular Traditions and Superstitions of Scandinavia, North Germany, and the Netherlands*. Londres : Edward Lumley, 1851, vol. 1, pp. 113-7.

⁷⁹³ Cf. Martin, Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland* xv, pp. 180-99 ; *Journey*, pp. 110-2 ; et Rackwitz, Martin, *Travels to Terra Incognita*, pp. 505-11.

taishatr auprès de Callum Beg, alors sur le point de faire feu sur le colonel Gardiner durant la bataille de Prestonpans, sauva la vie de l'ancien commandant d'Edward tout à fait inconscient du danger (*Waverley* xlvi, p. 236). Le terme n'apparaît dans *Rob Roy* que pour ironiser sur la perspicacité d'Andrew Fairservice qualifiée de « political *second sight* » (*Rob Roy* xix, p. 154), lorsque ce dernier informe Francis que Glasgow n'est plus un bourg, mais une ville florissante, notamment suite à l'Union de 1707 et ses opportunités commerciales. Toutefois, ce n'est qu'en 1819 que l'auteur réalisa le potentiel fictionnel de la seconde vue. Cette dernière sert effectivement de ressort narratif dans *A Legend of Montrose*, en la personne du très intimidant Allan MacAuley, qui présage très tôt la future agression sur Lord Menteith, sans savoir évidemment qu'il en sera l'auteur. Lord Menteith conclut d'ailleurs le portrait d'Allan sur cette particularité hors du commun :

“I have only to add, that from the great strength and courage of Allan MacAulay, from his energetic and uncontrollable disposition, and from an opinion generally entertained and encouraged by himself that he holds communion with supernatural beings, and can predict future events, the clan pay [*sic*] a much greater degree of deference to him than even to his brother, who is a bold-hearted rattling Highlander, but with nothing which can possibly rival the extraordinary character of his younger brother.” (*Montrose* v, p. 44)

Scott en profite par la suite pour donner une interprétation concise et efficace de ce phénomène contre nature à travers l'éloquent Menteith : «I think that he persuades himself that the predictions which are, in reality, the result of judgement and reflection, are supernatural impressions on his mind, just as fanatics conceive the workings of their own imagination to be divine inspiration» (*Montrose* v, p. 45). Le chapitre six offre la description d'une de ses trances divinatoires, auxquelles seule la douce musique d'Annot Lyle peut mettre fin. Une fois ses esprits retrouvés, il confie à Lord Menteith sa funeste vision, sans pour autant être en mesure de lui décrire l'assaillant : «Three times have I seen a Highlander plant his dirk in your bosom—and such will be your fate” [...] “The face of

the vision has been ever averted from me” [...] “But I,” he continued—“I repeat to you, that this weapon,” touching the hilt of the dirk which he wore, “carries your fate”» (*Montrose* vi, pp. 53-4). Il lui faudra néanmoins attendre une conférence avec un autre voyant, en l’occurrence son ennemi juré Ranald MacEagh, alors sous la protection d’un faux-nom, pour finalement découvrir que la personne portant atteinte à la vie de son frère de sang ne sera personne d’autre que lui-même :

“Have you reversed your own plaid,” said Ranald, “according to the rule of the experienced Seers in such case?”

—“I have,” answered Allan, speaking low, and shuddering as if with internal agony.

—“And in what guise did the phantom then appear to you?” said Ranald.

—“With his plaid also reversed,” answered Allan, in the same low and convulsed tone.

—“Then be assured,” said Ranald, “that your own hand, and none other, will do the deed of which you have witnessed the shadow.” (*Montrose* xvii, p. 140)

Cet entretien à ressemblance « maçonnique »⁷⁹⁴ tourne assez clairement la superstition des Highlanders en dérision, alors qu’Allan finit par envier la seconde vue des Hébridéens— Ranald ayant été présenté comme originaire de Benbecula— épargnée, pense-t-il, par le parasitage rationalisant de la présence « saxonne » (*Montrose* xvii, p. 138). Heureusement pour Menteith, le coup porté ne lui sera pas fatal, contrairement à son modèle historique Lord Kilpont.

c. Une prétendue peur des chevaux de guerres

Dernièrement, on rapportera cette obscure croyance aussi bien attribuée aux Highlanders de Montrose en 1645 qu’à ceux de Mar en 1715, qui était celle de la crainte de la cavalerie. Ainsi que l’explique Scott dans *Rob Roy* (*Rob Roy* xxxii, p. 271) et dans *A*

⁷⁹⁴ « [...] for there prevailed among the Highlanders who pretended to the second-sight a sort of free-masonry [italiques ajoutés], which generally induced them, upon meeting, to hold communication with each other on the nature and extent of their visionary experiences » (*Montrose* xvii, p. 138).

Legend of Montrose (*Montrose* xix, p. 153), les guerriers des Hautes-Terres auraient été terrifiés par les chevaux de guerre pour la surprenante raison qu'ils les croyaient dressés au combat, avec leurs dents et leurs sabots. Les « lettres » de John Macculloch sont une source envisageable et auraient pu lui fournir ces informations : « They were always remarked for being afraid of cavalry, and to a degree which is sometimes described as absolutely ludicrous; as if the animal itself was to devour them. »⁷⁹⁵ Quoi qu'il en fût, cette constatation ne manqua pas de déclencher un flot de réactions sceptiques, notamment chez son principal détracteur James Browne, qui parle de « conte pour enfant des Basses-Terres »,⁷⁹⁶ ou bien parmi les critiques du *Edinburgh Magazine*.⁷⁹⁷ De telles superstitions étaient cependant loin de remettre en question la valeur martiale des Highlanders, qui représentait avant tout leur qualité primordiale dans l'imagerie nationale ; ce que nous verrons d'ailleurs après avoir dressé une typologie succincte des habitants du Nord britannique à partir des trois romans sélectionnés.

3. Un portrait physique des Highlanders

a. Physiologie du montagnard septentrional

La représentation des Highlanders dans *Waverley* et *Rob Roy* correspond généralement à celle d'un peuple montagnard enhardi par l'exercice et la vie au grand air,

⁷⁹⁵ Macculloch, John, *The Highlands and Western Isles of Scotland* ; vol. 1, p. 84.

⁷⁹⁶ Browne, James, *A Critical Examination*, p. 222.

⁷⁹⁷ Cf. « Further examination of Dr Macculloch's Statements in a Series of Criticisms on the "Highlands and Western Isles of Scotland" », in *The Edinburgh Magazine, and Literary Miscellany; A New Series of the Scots Magazine* ; vol. 16 (avril 1825), p. 392.

ce que nous confirme Scott en 1816 dans sa critique des *Culloden Papers* de Duncan

Forbes :

The commoners, whether occasional artizans or mere peasants, had all character of agility and hardihood. Exposed continually to a rough climate, by the imperfect shelter afforded by their dwellings, they became indifferent to its vicissitudes; and being in the constant use of hunting and fowling, and following their cattle through morasses and over mountains,⁷⁹⁸ they could endure, without inconvenience, extremities of hunger and fatigue, which would destroy any other people; and hence, even in their most peacable state, they were enured to those hardships, which in regular armies, often destroy more than the sword. (*Culloden*, p. 299)

Voilà ici une description digne de Sénèque⁷⁹⁹ vantant aussi bien la résilience que la hardiesse des chasseurs éleveurs septentrionaux incontestablement façonnés par leurs activités et leur environnement. On retrouve logiquement les mêmes signes de vigueur chez le fils cadet de Rob Roy : « Dark hair, and dark features, with a ruddy glow of health and animation, and a form strong and well-set beyond his years, completed the sketch of the young mountaineer » (*Rob Roy* xxxi, p. 264). Son aîné, Hamish, incarne lui aussi l'un « des plus favorables spécimens de la jeunesse de Highlands », bien que plus grand et blond aux yeux bleus (*Ibid.*), une diversité qui prouve que Scott s'écartait tout de même de l'essentialisme racial des Anciens. Comme le souligne la première apparition d'Evan Dhu Maccombish dans *Waverley*, ces attributs physiques sont souvent mis en valeur par l'habit traditionnel des Highlands : « The individual Gael was a stout, dark, young man, of low stature, the ample folds of whose plaid added to the appearance of strength which his person exhibited. The short kilt, or petticoat, showed his sinewy and clean-made limbs [...] » (*Waverley* xvi, p. 79). Il en va de même pour son chef Fergus Mac-Ivor dont la « contenance écossaise » et la « physionomie nordique », quoique dépourvues de sévérité, se trouvent considérablement rehaussées par le bonnet balmoral qu'il arbore fièrement :

⁷⁹⁸ Cf. *Journey*, p. 93, pour une analyse déterministe similaire.

⁷⁹⁹ Cf. Sénèque, *De la providence* IV, 14-15, p. 22.

« The martial air of the bonnet, with a single eagle's feather as a distinction, added much to the manly appearance of his head [...] » (*Waverley* xviii, p. 96). On en conclut que la représentation physique des Highlanders par Scott tient autant de la nature que de la culture, à l'image de Rob Roy, qui n'atteint la stature de héros romantique qu'une fois le vêtement national endossé : « Upon the whole, betwixt the effect produced by the change of dress, [...] his appearance had acquired to my eyes something so much wilder and more striking than it before presented, that I could scarce recognise him to be the same person » (*Rob Roy* xxxii, p. 275). Ajouté à la réputation fougueuse du personnage, le port du plaid ceinturé, laissant les jambes apparentes, accentue cette impression de puissance attestée par Heather Streets, qui nous explique comment la connotation ambivalente du kilt ne faisait au contraire que renforcer la virilité des régiments de Highlanders dans l'armée britannique.⁸⁰⁰

b. Un parangon national de virilité

De façon générale, les Highlanders symbolisaient dans la conscience collective un parangon de virilité que l'on découvre source de complexe pour le jeune soldat anglais *Waverley*, qui met un point d'honneur à refuser de se faire porter lors d'une marche dans les méandres d'un cours d'eau, comme le propose aimablement son guide Evan Dhu : « Indeed he was anxious, so far as he could without affectation, to remove the opinion which Evan seemed to entertain of the effeminacy of the Lowlanders, and particularly of the English » (*Waverley* xvi, p. 82). Kenneth McNeil explore plus en détail ce qu'il qualifie

⁸⁰⁰ Cf. Streets, Heather, *Martial Races: The Military, Race and Masculinity in British Imperial Culture, 1857-1914*. Manchester : Manchester University Press, 2004, pp. 59-60, 208-9.

chez le romancier d'« ethnographie masculine », ⁸⁰¹ considérant Evan comme la masculinité incarnée des Hautes-Terres. Par opposition, il étudie son supérieur Fergus Mac-Ivor en tant qu'Écossais français, ⁸⁰² c'est-à-dire efféminé, suivant la rhétorique nationaliste du genre propre au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle. ⁸⁰³ L'analyse polaire d'un tel discours suggère qu'il fallait, selon Scott, chercher l'idéal masculin britannique au nord, tandis que le souvenir—partiellement manipulé, cela va de soi— d'une aristocratie française dépravée devait en revanche servir de repoussoir méridional. Ce n'est pas pour rien que l'auteur de la *Vie de Napoléon Bonaparte* (1827) attribue la chute de l'Ancien Régime à une crise de la masculinité au sein de l'élite de France : « [...] in general the order, in everything but military courage, had assumed a trivial and effeminate character, from which the patriotic sacrifices or masculine wisdom, were scarcely to be expected. » ⁸⁰⁴ Pour en revenir aux Highlanders, Katherine Grenier nous confirme que le concept de « genres naturels » était encore bien présent dans l'imaginaire touristique du XIX^{ème} siècle (Grenier, pp. 186-7), bien que déjà complexifié par une nouvelle lecture féminisante du caractère celte, en bien et en mal (Grenier, pp. 191-3). ⁸⁰⁵

⁸⁰¹ Cf. sous-partie intitulée « Scott's Masculine Ethnography » chez McNeil, Kenneth, « Britain's "Imperial Man": Walter Scott, David Stewart, and Highland Masculinity » (chap. 3), in *Scotland, Britain, Empire*, pp. 88-94.

⁸⁰² Cf. sous-partie intitulée « The "Frenchified" Highlander » (*Ibid.*, pp. 95-9).

⁸⁰³ *Ibid.*, pp. 97-9.

⁸⁰⁴ Scott, Walter, Sir, *The Life of Napoleon Buonaparte, Emperor of the French with a preliminary View of the French Revolution* i. Édimbourg : Cadell & Co., 1827, vol. 1, p. 33.

⁸⁰⁵ Cf. « Gendering the Celt » (chap. 2), in Pittock, Murray G. H., *Celtic Identity and the British Image*. Manchester : Manchester University Press, 1999, pp. 61-93.

c. Une dimension fantastique

Entre parenthèses, il est intéressant de remarquer que la légendaire robustesse des Highlanders pouvait aussi s'appliquer à d'autres personnages d'extraction nordiste. On pense notamment aux cousins de Francis Osbaldistone dans le Northumberland : « Tall, stout, and comely [...] The Strong Gyas, and the strong Cloanthus, are not not less distinguished by the poet, than the strong Percival, the strong Thorncliff, the strong John, Richard, and Wilfred Olbadistones, were by outward appearance » (*Rob Roy* vi, p. 44). Ceci leur vaut d'être désignés plus loin dans un registre biblique comme les « descendants d'Anak » (*Ibid.*).⁸⁰⁶ Par ailleurs, le baron de Bradwardine fait une première impression similaire à Edward en lui rappelant par sa démarche l'ogre aux bottes de sept lieues : « [...] swift and long strides, which reminded Waverley of the seven-league boots of the nursery fable. He was a tall, thin, athletic figure, old indeed and grey-haired, but with every muscle rendered as tough as whip-cord by constant exercise » (*Waverley* x, p. 44). On établira immédiatement un lien avec l'éducation anglaise de Francis, qui, bercé par les comptines de sa nourrice Mabel, aurait pu faire exactement la même remarque à la place d'Edward : « Now, in the legends of Mabel, the Scottish nation was ever freshly remembered, with all the embittered declamation of which the narrator was capable. The inhabitants of the opposite frontier served in her narratives to fill up the parts which ogres and giants with seven-leagued boots occupy in the ordinary nursery tales » (*Rob Roy* iv, pp. 30-1). Ajoutons que dans certains cas, la force sans doute exagérée des Highlanders pouvait se traduire par

⁸⁰⁶ « And there we saw the giants, the sons of Anak, which come of the giants: and we were in our own sight as grass-hoppers, and so we were in their sight » (*KJB* ; Numbers 13:33, p. 181).

une difformité physique. En l'occurrence, il s'agit pour Rob Roy d'un réel problème de symétrie affectant le haut de son corps :

Rather beneath the middle size than above it, his limbs were formed upon the very strongest model that is consistent with agility, while, from the remarkable ease and freedom of his movements, you could not doubt his possessing the latter quality in a high degree of perfection. Two points in his person interfered with the rules of symmetry—his shoulders were so broad in proportion to his height, as, notwithstanding the lean and lathy appearance of his frame, gave him something the air of being too square in respect to his stature; and his arms, though round, sinewy, and strong, were so very long as to be rather a deformity. (*Rob Roy* xxiii, p. 187)

Le narrateur interne se remémore alors les fables de son enfance, réduisant le surhomme à une créature semi-humaine tout droit sortie de l'univers fantastique :

[...] it gave something wild, irregular, and, as it were, unearthly, to his appearance, and reminded me involuntarily of the tales which Mabel used to tell of the old Picts who ravaged Northumberland in ancient times, who, according to her tradition, were a sort of half-goblin half-human beings, distinguished, like this man, for courage, cunning, ferocity, the length of their arms, and the squareness of their shoulders. (*Rob Roy* xxiii, p. 187)

À en juger cette généalogie arbitraire du montagnard septentrional remontant aux anciens Pictes, Scott s'amuse à perpétuer l'illusion d'un espace nord intemporel que justifierait soi-disant le phénotype des Highlands.

d. Une description animalisante

On relève d'une part le rapprochement explicite des cousins Osbaldistone à des orang-outans (*Rob Roy* ix, p. 81), qui, d'après Murray Pittock, pourrait provenir d'une caricature (Pittock 2009, p. 16) ou bien, selon Ian Duncan, du débat pré-darwinien sur l'origine de l'espèce humaine.⁸⁰⁷ D'autre part, toujours entre primitivisme et déconsidération, Scott se permet le rapprochement du hors-la-loi avec un taureau des Highlands, en se basant sur la partie inférieure de son corps : « [...] that part of his limbs

⁸⁰⁷ Cf. Duncan, Ian, « Primitive Inventions: Rob Roy, Nation, and World System », in *Eighteenth-Century Fiction* ; vol. 15, n°1 (octobre 2002), pp. 98-9.

[...] which was covered with a fell of thick, short, red hair, especially around his knees, which resembled in this respect, as well as from their sinewy appearance of extreme strength, the limbs of a red-coloured Highland bull » (*Rob Roy* xxxii, p. 275). Sa femme Helen, tantôt virago, tantôt ourse, n'est pas non plus épargnée (*Rob Roy* xxxi, p. 261 ; xxxii, p. 268 ; xxxv, p. 307). Pourtant, c'est avec le personnage d'Allan MacAuley que l'auteur touche de plus près au stéréotype du sauvage surhumain originaire des Highlands. En effet, ce dernier affiche un physique alliant grande taille à une force hors du commun (*Montrose* iv, p. 29 ; v, pp. 41-2), sans parler d'une témérité à faire fuir les plus féroces de ses ennemis, qui ne tardent pas à lui attribuer des pouvoirs magiques dignes des *berserkir* scandinaves⁸⁰⁸ : « As he never hesitated to encounter any odds, they concluded that he must bear a charmed life, or fight under the guardianship of some supernatural influence. Neither gun, dirk, nor dourlach [a quiver for arrows], they said, availed aught against him » (*Montrose* v, p. 43). À cet égard, on pourrait penser que Scott reproduit ici la propagande hanovrienne qui, dans le passé, visait à amoindrir politiquement la cause royaliste/jacobite en se focalisant sur le caractère à la fois surhumain et inhumain du guerrier des Hautes-Terres. Murray Pittock, qui entreprit de décodifier le mythe jacobite, nous apprend alors comment le gouvernement en place avait tout intérêt à reléguer les Highlanders dissidents au rang de primates (Pittock 2009, p. 16). L'historien tient d'autre part à démystifier le portrait du sauvage titanesque, qui n'aurait eu d'autre but que d'excuser les revers militaires ainsi que le traitement sans merci des vaincus (Pittock 2009, p. 17). Les statistiques de 1745 donnent

⁸⁰⁸ Cf. Sturlason, Snorre, «Ynglinga Saga », in *Heimskringla or the Lives of the Northern Kings* ; trad. A. Smith, éd. E. Monsen. Whitefish : Kessinger Publishing, 2004, p. 5 : « [...] but his own men [Odin's] went about without armour and were mad like hounds or wolves, and bit their shields and were strong as bears or bulls; they slew men, but neither fire nor steel would deal with them. This was called a berserk's-gang. »

en effet l'ascendant aux réguliers britanniques, excédant les 170 cm obligatoires, alors que les recrues jacobites ne dépassaient pas les 166 cm (Pittock 2009, pp. 16-7, 95). Cela dit, on ne saurait imputer à l'auteur de *Waverley* ce mensonge d'État, sachant que sa description des Highlanders discrédite souvent la théorie d'un gigantisme essentiel et présente, au contraire, certains cas de « nanisme ».⁸⁰⁹

4. Le concept du guerrier naturel

En revanche, il est indéniable que le morphotype du Highlander popularisé dans les romans de Scott corrobore le concept primitiviste du guerrier naturel, exploité à divers moments et de diverses manières, par l'idéologie impériale britannique. Hew Strachan nous éclaire considérablement sur l'influence des Highlanders dans le développement d'une classification des « races martiales » comprises dans l'empire britannique :

Broadly speaking, the characteristics of the martial races were threefold: they were northern, not southern; they came from mountains, not from the plains; they were rural peoples, not urban. According to this sort of typology the Scottish Highlander was a natural fighter: he may even have been a prototype for the Victorian admiration of the Gurkha or the Sikh. The Lowlander, preoccupied with commerce and industry, with law and learning, was not.⁸¹⁰

On en conclut qu'avant de devenir un particularisme ethnique, le statut de guerrier naturel des Gaëls d'Écosse était avant tout dû à leur situation géographique, comme le rappelle si bien Samuel Johnson : « Mountaineers are warlike, because by their feuds and

⁸⁰⁹ On reste toujours dans l'animalisation du sujet : « Hordes of wild shaggy, dwarfish cattle and ponies, conducted by Highlanders, as wild, as shaggy, and sometimes as dwarfish, as the animals they had in charge, often traversed the streets of Glasgow » (*Rob Roy* xix, p. 225). De toute évidence, il ne s'agissait pas de nanisme génétique, mais des conséquences d'une sous-alimentation.

⁸¹⁰ Strachan, Hew, « Scotland's Military Identity », in *The Scottish Historical Review* ; vol. 85, n°2 (octobre 2006), p. 316.

competitions they consider themselves as surrounded with enemies, and are always prepared to repel incursions, or to make them » (*Journey*, p. 64). En s'expliquant sur la présence d'Annot Lyle dans le cortège militaire, Allan MacAuley fait d'ailleurs remarquer à ses alliés du Cumberland à quel point méridionaux et septentrionaux sont inégaux devant ces guerres intestines prenant le Nord pour théâtre :

[...] would you yourselves have left an innocent female, the companion of your infancy, to die by violence, or perish by famine? There is not, by this time, a roof upon the habitation of my fathers—our crops have been destroyed, and our cattle have been driven—and you, gentlemen, have to bless God, that, coming from a milder and more civilized country, you expose only your own lives in this remorseless war, without apprehension that your enemies will visit with their vengeance the defenceless pledges you may have left behind you. (*Montrose* xvii, p. 139)

En quelques mots, ceci revient à dire que les Highlanders vivaient la guerre, tandis que les autres se contentaient d'y participer pour des raisons étrangères à l'instinct de survie. De plus, Scott utilise l'historiographie classique afin de pérenniser l'image du guerrier naturel acquise par les Highlanders. On relève donc quelques analogies avec les Scythes rendues d'usage par Samuel Johnson en allusion aux veuves des MacLennan,⁸¹¹ qui, suite à l'hécatombe d'Auldearn le 9 mai 1645, se remarièrent au sein d'un clan subalterne, les Macrae : « The women that were left at home, being thus deprived of their husbands, like the Scythian ladies of old, married their servants, and the Macraes became a considerable race » (*Journey*, p. 62). C'est donc sans doute la raison pour laquelle Scott applique l'épithète d'« amazone », renvoyant aux guerrières légendaires, mères de la branche scythique sarmate, à ses héroïnes Helen MacGregor (*Rob Roy* xxx, p. 254 ; xxxi, p. 262) et Diana Vernon, la belle chasseresse des monts Cheviot (*Rob Roy* v, p. 37), un

⁸¹¹ Leurs maris défendirent jusqu'à la mort l'étendard de George Mackenzie, deuxième comte de Seaforth, face à Montrose, et non à ses côtés comme le prétend Johnson. Cf. Matheson, Alister Farquhar, *Scotland's Northwest Frontier: A Forgotten British Borderland*. Kibworth Beauchamp : Matador, 2014, p. 388.

surnom que les crofters hébridéennes recouvreront durant « The Battle of the Braes » en 1882, notamment à Gedentailier, près de Portree sur l'île de Skye (Grenier, pp. 200-1).⁸¹²

a. Un art de la guerre rétrograde

Deux autres allusions aux anciens Scythes sont à relever dans les commentaires du capitaine Dalgetty sur le mode de guerre archaïque pratiqué par les Highlanders dans *A Legend of Montrose* (*Montrose* iii, p. 23 ; xiii, p. 100). En tant que soldat des guerres modernes, Dalgetty exprime très tôt ses inquiétudes vis-à-vis de leur insubordination, tout à fait incompatible avec la discipline militaire et le respect hiérarchique du grade, essentiels au succès d'une campagne :

Now, sir, you know the nature of our Highlanders. I will not deny them to be a people stout in body and valiant in heart, and courageous enough in their own wild way of fighting, which is as remote from the usages and discipline of war [...] So that, were I undertaking to discipline such a breechless mob, it were impossible for me to be understood; and if I were understood, judge ye, my lord, what chance I had of being obeyed among a band of half salvages, who are accustomed to pay to their own lairds and chiefs, allenarly, that respect and obedience whilk ought to be paid to commissionate officers. (*Montrose* iii, pp. 22-3)

Le hasard fait pourtant qu'il assiste plus tard à une escarmouche où les arcs et les flèches des « enfants des brumes » MacEagh (« Children of the Mist ») triomphent sur les mousquets des hommes d'Argyle, une situation surréaliste qui le laisse, jusqu'aux premiers échanges de tirs, dans un état d'ahurissement retranscrit dans la logorrhée que voici :

“Bows and arrows!” exclaimed Dalgetty; “ha! ha! ha! Have we Robin Hood and Little John back again? Bows and arrows! why, the sight has not been seen in civilized war for a hundred years. Bows and arrows! and why not weavers’ beams, as in the days of Goliath?⁸¹³ Ah! that Dugald Dalgetty, of Drumthwacket, should live to see men fight with bows and arrows!—The immortal Gustavus would never have believed it—nor [Albrecht von] Wallenstein—nor [Colonel Walter] Butler—nor old [Johann Tserclaes of] Tilly.” (*Montrose* xiv, p. 117)

⁸¹² Cf. MacKenzie, Alexander, Macleod, Donald, *The History of the Highland Clearances; containing a Reprint of Donald Macleod's Gloomy Memories of the Highlands; Isle of Skye in 1882; and a Verbatim Report of the Trial of the Braes Crofters*. Inversness : A. & W. MacKenzie, 1883, p. 491.

⁸¹³ « And there was again a battle in Gob with the Philistines, where Elhanan the son of Jaareoregim, a Bethlehemite, slew the brother of Goliath the Gittite, the staff of whose spear was like a weaver's beam » (*KJB* ; Samuel 21:19, p. 401).

Fidèle à son habitude, Dalgetty invoque ses héros de la Guerre de Trente-ans auxquels il voue un véritable culte des saints. D'autre part, une telle remarque a pour but de situer l'espace nord primitif en marge de la révolution militaire européenne,⁸¹⁴ qui, depuis le XVI^{ème} siècle, tendait vers un art de la guerre « civilisée », ou dirons-nous plutôt moderne. À vrai dire, la situation ne semblait avoir connu que peu d'évolution un siècle plus tard, à la veille de la bataille de Prestonpans le 21 septembre 1745, où l'armement du gros des troupes est décrit comme irresponsablement rudimentaire :

Here was a pole-axe, there a sword without a scabbard; here a gun without a lock, there a scythe set straight upon a pole; and some had only their dirks, and bludgeons or stakes pulled out of hedges [...] a body not then exceeding four thousand men, and of whom not above half the number, at the utmost, were armed, to change the fate, and alter the dynasty, of the British kingdoms. (*Waverley* xlv, pp. 228-9)

Le problème de sous-armement se posait effectivement à cette période et obligea par exemple le capitaine Lochiel à renvoyer un certain nombre de ses Cameron chez eux (Pittock 2009, p. 13). Scott s'appuie ici sur *The History of the Rebellion in the Year 1745* par John Home, volontaire dans les forces gouvernementales pendant les événements. Dans l'ensemble fidèle à l'inventaire de Home, l'auteur choisit pourtant de doubler l'effectif des Highlanders dénombrés alors à un peu moins de 2000 soldats, et d'en déclarer plus de la moitié non ou mal armés, remaniant ainsi considérablement les statistiques fournies par Home, qui ne mentionnent pas moins de 1400 Jacobites décemment armés, contre moins de six cents hommes armés soit d'une épée ou d'une arme à feu, voire d'outils agricoles pour cent d'entre eux.⁸¹⁵ Scott prend sûrement en compte les « renforts du Nord »⁸¹⁶

⁸¹⁴ Cf. Parker, Geoffrey, *The Military Revolution: Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996.

⁸¹⁵ Cf. Home, John, *The History of the Rebellion in the Year 1745*. Londres : T. Cadell, 1802, pp. 103-4.

⁸¹⁶ Cf. *ibid.*, p. 104.

attendus à Édimbourg avant la bataille et propose donc, semblerait-il, un juste milieu numérique entre les 1800 Jacobites computés par le chevalier de Johnstone et les 5500 rebelles annoncés par les généraux défaits du côté hanovrien.⁸¹⁷ Quoi qu'il en soit, cette volonté d'exagérer le nombre et la pauvreté logistique de cette armée aurait tendance à s'inscrire dans une tradition historique whig pro-hanovrienne plutôt que dans une véritable nostalgie jacobite.⁸¹⁸

De plus, s'agissant à peine du premier mois de campagne, on doit prendre en compte le fait que l'armement jacobite se trouva considérablement amélioré à l'issue de cette bataille cruciale. Autrement dit, si Scott voulait décrire à son public une sorte de jacquerie⁸¹⁹ britannique, il n'aurait pu choisir meilleur épisode dans la chronologie des affrontements. Effectivement, l'adresse burlesque d'un officier français ordonnant au régiment de Fergus de reprendre la marche en rang serré semble suggérer que l'armée jacobite ne demeurerait au lendemain de la prise de Carlisle (le 15 novembre 1745) guère plus qu'une horde sauvage : «Messieurs les sauvages Ecossois—dat is—gentilmans savages—have the goodness d'arranger vous» (*Waverley* lviii, p. 289). Néanmoins, si une pareille scène peut paraître railler le soulèvement de '45, cela ne concerne aucunement la valeur martiale des Highlanders, qui, comme on le sait, fut promptement éprouvée par la

⁸¹⁷ Cf. Johnstone, James, chevalier de, *Memoirs of the Rebellion in 1745 and 1746*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1820, pp. 22-4.

⁸¹⁸ Cette remarque s'applique également à la sous-représentation des effectifs des Basses-Terres, réduits ici à quelques contingents de cavalerie (*Waverley* xlv, p. 227), ce qui contribua à estampiller le concept d'« armée des Highlands », contrastant fortement avec le ratio égal Hautes-Terres/Basses-Terres dégagé par Pittock. Cf. Pittock, Murray, *The Myth of the Jacobite Clans*, pp. 39, 79-81. Quant à la suggestion d'hilotisme et la nature forcée de l'enrôlement chez les Highlanders (*Waverley* xlv, p. 228), elle indique sans ambiguïté la position pro-gouvernementale adoptée par Scott sur le mode de conscription jacobite en 1745-6. Cf. Pittock, Murray, *The Myth of the Jacobite Clans*, pp. 86-93.

⁸¹⁹ En référence à l'unique pièce d'artillerie présente ce jour. Cf. *Waverley*, note « Fieldpiece in the Highland army » (*Intro* 1, pp. 110-1).

machine militaire britannique pendant la guerre de Sept Ans (1756-63).⁸²⁰ Et c'est d'ailleurs pour cette raison que Scott rend à travers ses romans un hommage enthousiasmé à la tradition militaire épurée des Highlands.

b. L'incorporation de l'esprit martial des Highlands dans la culture militaire britannique

Comme l'a déjà fait remarquer Robert C. Gordon, le caractère belliqueux des Highlanders prend souvent dans l'œuvre de Scott une connotation plutôt positive que négative.⁸²¹ En effet, l'appel du Nord chez Scott se caractérise aussi par ce que nous qualifierons d'« appel du tartan », en référence à la culture militaire clanique et le magnétisme qu'elle exerçait dans l'imaginaire britannique. C'est du moins ce qui ressort dans le chapitre quinze de *A Legend of Montrose*, où le narrateur tente d'expliquer le déclin militaire des Basses-Terres au XVII^{ème} siècle durant la révolution militaire qui vit l'armée de métier remplacer la milice féodale. Il invoque en particulier la complexité des nouvelles manœuvres et la disparition de la lance, jadis arme de prédilection du fantassin des Lowlands, au profit du mousquet, pas encore équipé de la baïonnette (*Montrose* xv, pp. 122-3, 125), rendant ainsi inégal le combat rapproché avec leurs rivaux septentrionaux, qui, contrairement à eux, s'obstinaient dans leur charge héroïque ancestrale :

The mountaineers, on the contrary, with the arms and courage of their fathers, possessed also their simple and natural system of tactics, and bore down with the fullest confidence upon an enemy, to whom anything they had been taught of discipline was, like Saul's armour upon David, a hinderance rather than a help, "because they had not proved it." (*Montrose* xv, p. 124)

⁸²⁰ Cf. Strachan, Hew, « Scotland's Military Identity », pp. 321-3, ainsi que Moffat, Alistair, *The Highland Clans*. New York : Thames & Hudson, 2010, pp. 110-12, notamment pour les deux citations du premier ministre britannique William Pitt et du héros de Québec James Wolfe.

⁸²¹ Cf. Gordon, Robert C., « Scott and the Highlanders: The Non-Fictional Evidence », pp. 122-3.

Ajoutées à cela, les prédispositions pacifiques et plus tard commerciales du peuple des Basses-Terres se seraient développées au détriment de l'esprit martial de leurs ancêtres, ce qui laissa aux Highlanders un monopole de la violence et de la bravoure ; une théorie en somme intéressante (*Montrose* xv, pp. 123-4). L'attrait d'une telle tradition se fait aussitôt ressentir lorsque les loyalistes du Cumberland Sir Miles Musgrave et Christopher Hall⁸²² justifient leur présence à Darnlinvarach malgré le démantèlement de la milice du comté : «“The militia would not march into Scotland, and your prick-ear'd Covenanters have been too hard for our friends in the southern shires.”⁸²³ And so, understanding there is some stirring work here, Musgrave and I, rather than sit idle at home, are come to have a campaign among your kilts and plaids”» (*Montrose* iv, p. 32). Cette réplique pleine d'alacrité est bien évidemment à prendre au second degré, d'autant plus que la mention métonymique du kilt ou « *filea-beg* » jure avec l'opinion alors communément admise— y compris par Scott en 1815/6 (*Culloden*, p. 331)— qu'il s'agissait là d'une innovation post-Union de l'ancien « plaid ceinturé » attribuée à l'industriel anglais Thomas Rawlinson.

Tout romantisme à part, il semblerait que le mode de guérilla des montagnards se

⁸²² Deux personnages fictifs, bien que le nom de Musgrave renvoie au fervent royaliste Sir Philip Musgrave (1607-1678), second baronet d'Hartley Castle (aujourd'hui Eden Hall) près de Penrith. Celui-ci aurait initialement dû rejoindre Montrose avec 500 cavaliers au printemps 1645. La périlleuse mission fut avortée, alors que Sir Musgrave ne semble jamais avoir combattu sur le sol écossais. Cf. Barratt, John, *Cavalier Generals*. Barnsley : Pen & Sword Books, 2004, p. 200. En revanche, il prit part le 2 juillet 1644 à la bataille de Marston Moor, qui fit basculer le Nord anglais sous le contrôle parlementaire et covenantaire, à commencer par la prise de York le 16 du mois. Par conséquent, on est en droit de s'interroger sur les raisons qui poussèrent Scott à intégrer deux nordistes anglais dans la campagne écossaise de Montrose : souhaitait-il peut-être, à l'instar de certains lakistes, célébrer une sorte de fraternité nord-britannique entre les Highlands et le Cumberland ?

⁸²³ Cf. Phillips, C. B., « The Royalist North: The Cumberland and Westmorland Gentry, 1642-60 », in *The English Civil Wars: Local Aspects* ; dir. R. C. Richardson. Stroud : Sutton Publishing, 1997, pp. 239-59. Rappelons que la milice du Cumberland fut congédiée à la fin du mois de septembre 1644, suite à la déroute de Salkeld et à la veille du siège de Carlisle par Alexander Leslie (octobre 1644-juin 1645), qui venait alors de prendre Newcastle le 21 octobre. Cf. Ferguson, Richard S., *A History of Cumberland*. Londres : Elliot Stock, 1890, pp. 257-8.

soit finalement imposé de lui-même au grand Montrose, qui, non seulement délaissé par ses alliés des Lowlands, mais également pressé par les forces coalisées d'Argyle, se voit contraint de se retirer vers le nord au lendemain de l'éclatante victoire de Tippermuir, le premier septembre 1644 :

He threw himself into the Highlands, where he could set pursuit at defiance, and where he was sure, in every glen, to recover those recruits who had left his standard to deposit their booty in their native fastnesses. It was thus that the singular character of the army which Montrose commanded, while, on the one hand, it rendered his victory in some degree nugatory, enabled him, on the other, under the most disadvantageous circumstances, to secure his retreat, recruit his forces, and render himself more formidable than ever to the enemy, before whom he had lately been unable to make a stand. (*Montrose* xv, p. 126)

Cette retraite stratégique lui permet de rallier plus tard des « forces d'esprit plus congénial » au sien (*Montrose* xv, p. 127), en référence aux recrues levées dans le nord de l'Argyllshire⁸²⁴ par le commandant Alasdair MacColla dit « Colkitto »— Scott lui donna le surnom anglicisé de son père *Col Ciotach* Macdonald)—, et de prendre sa revanche sur « l'ennemi » covenantaire Argyle. Celle-ci se déroula en deux phases, d'abord par le pillage d'Inveraray et des vaux alentours entre décembre 1644 et janvier 1645, puis par l'éclatante victoire d'Inverlochy le 2 février 1645, au cours desquels le dignitaire Campbell prit à chaque fois la fuite. La raison pour laquelle Scott choisit cet épisode particulier est que celui-ci trouvait autant son origine dans la rivalité historique entre MacDonald et Campbell que dans la guerre civile britannique, donnant de ce fait au conflit une dimension résolument épique dans la plus pure tradition des Highlands.

⁸²⁴ « Among the most distinguished was John of Moidart, called the Captain of Clan Ranald, with the Stewarts of Appin, the Clan Gregor, the Clan MacNab, and other tribes of inferior distinction » (*Montrose* xv, p. 126). Cinq cents MacDonald sous John MacDonald, capitaine du Clan Ranald, d'après George Wishart, source principale de Scott sur les campagnes de Montrose. Cf. Wishart, George, *Memoirs of the Most Renowned James Graham, Marquis of Montrose*. Édimbourg : Constable & Co., 1819, p. 106. Reid en donne mille. Cf. Reid, Stuart, Embleton, Gerry, *Auldearn 1645, The Marquis of Montrose's Scottish Campaign*. Oxford : Osprey Publishing, 2003, p. 33. Pour d'autres précisions sur les clans ralliés par MacColla, cf. Roberts, John, Leonard, *Clan, King, and Covenant: History of the Highland Clans from the Civil War to the Glencoe Massacre*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000, p. 61.

Par ailleurs, la participation des Cameron à Inverlochy permit à Scott d'accentuer le sublime de la bataille imminente en insérant leur terrible cri de guerre ou *Cruinneachadh*,⁸²⁵ accompagné du son galvanisant des cornemuses : « That of the Camerons [war-tune], which bears the ominous words, addressed to the wolves and ravens, "Come to me, and I will give you flesh," was loudly re-echoed from their native glens » (*Montrose* xviii, p. 149). L'invocation du loup et du corbeau, tournure typique de la poésie scandinave, nous induirait facilement à chercher son origine dans les sagas nordiques connues de l'auteur, alors qu'il s'agit en réalité d'une formule bien plus contemporaine, que l'on retrouve dans la biographie napoléonienne post-Waterloo de J. W. Robertson,⁸²⁶ dont Scott reproduisit le passage quasiment à l'identique dans *Paul's Letters to his Kinsfolk* (1816).⁸²⁷ On n'insistera jamais assez sur le rôle bénéfique des cornemuses dans les descriptions de batailles, où elles peuvent pleinement dévoiler leur potentiel sublime : « The trumpets and bagpipes, those clamorous harbingers of blood and death, at once united in the signal for onset, which was replied to by the cry of more than two thousand warriors, and the echoes of the mountain glens behind them » (*Montrose* xix, p. 151). Scott veilla toutefois à orchestrer les trompettes de Montrose—celles-ci étant associées à la cavalerie (*Montrose* xix, p. 152)— avec les cornemuses gaéliques afin de ne pas éclipser complètement la cause royaliste. Notons aussi la fonction acoustique des

⁸²⁵ Sur l'origine historique de ce cri de ralliement : une dispute sur des droits de pâture avec le comte d'Atholl, cf. Fionn, « The Martial Music of the Clans (II.—The Clan Cameron) », in *The Celtic Monthly: a Magazine for Highlanders* ; dir. J. Mackay, vol. 10, n°3 (décembre 1901). Glasgow : Mackay, Sinclair, 1902, p. 46. Scott rend plus directement hommage aux Cameron du 79ème régiment d'infanterie s'étant illustrés à maintes reprises contre les troupes de Napoléon, notamment en 1811 à la bataille de Fuentes de Oñoro et en 1815 à Waterloo.

⁸²⁶ Robertson, J. W., Esq., *The Life and Campaigns of Napoleon Bonaparte: From His Birth Down to His Departure for St. Helena* [...]. Newcastle upon Tyne : Mackenzie & Dent, 1815, p. 42.

⁸²⁷ Comparer *Ibid.* pp. 39-43, et [Scott, Walter,] *Paul's Letters to his Kinsfolk*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1816, pp. 94-7.

montagnes environnantes, qui, de leurs échos, rendent la scène encore plus terrible.

L'assaut en question s'annonce alors comme un authentique affrontement clanique opposant Highlanders royalistes et covenantaires :

Divided into three bodies, or columns, the Highland followers of Montrose poured from the defiles which had hitherto concealed them from their enemies, and rushed with the utmost determination upon the Campbells, who waited their charge with the greatest firmness. Behind these charging columns marched in line the Irish, under Colkitto, intended to form the reserve. (*Montrose* xix, p. 151)

Le rôle mineur de réserve accordé ici à la brigade irlandaise d'Alasdair MacColla pourrait être reproché par bien des historiens actuels désireux de rendre justice au contingent hibernien, qui constituait à vrai dire la colonne vertébrale de l'armée de Montrose.⁸²⁸ En effet, ce dernier représentait plus de la moitié des combattants royalistes à Inverlochy, qui furent d'ailleurs les premiers à enfoncer les rangs Campbell.⁸²⁹ Cette réalité n'apparaît pas dans le roman de Scott, qui préféra donner aux Highlanders le premier rôle, notamment dans l'exécution de la *Highland charge*, injustement baptisée, dans la mesure où elle aurait été mise au point par MacColla, certes natif de Colonsay (Hébrides intérieures), et expérimentée par ses redoutables vétérans d'Antrim (comté nord-est d'Irlande). Quoi qu'il en fût, ceci n'empêcha pas le narrateur de la présenter comme une tactique innée chez les Highlanders de Montrose :

The Highlanders poured on with the proverbial fury of their country, firing their guns, and discharging their arrows, at a little distance from the enemy, who received the assault with the most determined gallantry [...] The clans, perceiving this, rushed to close quarters, and succeeded on two points in throwing their enemies into disorder. With regular troops this must have achieved a victory; but here Highlanders were opposed to Highlanders, and the nature of the weapons, as well as the agility of those who wielded them, was equal on both sides. (*Montrose* xix, p. 153)

⁸²⁸ Cf. Stevenson, David, *Scottish Covenanters and Irish Confederates: Scottish-Irish Relations in the Mid-Seventeenth Century*. Belfast : Ulster Historical Foundation, 2005, pp. 174-7, ainsi que Young, John, « Invasions: Scotland and Ireland 1641-1691 », in *Conquest and Resistance: War in Seventeenth-Century Ireland—History of Warfare* ; dir. P. Lenihan. Leyde : Brill, 2001, vol. 3, pp. 65-8.

⁸²⁹ Cf. Reid, Stuart, Embleton, Gerry, *Auldearn 1645, The Marquis of Montrose's Scottish Campaign*, p. 35.

Tout porte à croire que Scott ignorait la nouveauté de cette technique militaire dont dépendit nombreux succès royalistes, à moins qu'il ne préférât simplement véhiculer l'idée d'une bravade héroïque puisant son origine dans la furie et la vaillance ancestrale des Highlanders. Par là même, il suggérait clairement que le culte voué au marquis de Montrose dans les annales militaires fut en grande partie dû à son armée de Highlanders, une nouvelle fois mise au devant de la scène. Le concept idéologique d'une « armée des Highlands » trouve ici une utilisation positive au service du culte de Montrose, qui, contrairement au malheureux chevalier Charles Edward, sortit des conflits en véritable héros. D'après Scott, ce dernier ne sut s'adapter au mode de guérilla des Highlanders et fit l'erreur préjudiciable de les soumettre aux lois militaires des grandes armées modernes :

The clans could be in no respect induced to consider themselves as regular soldiers, or to act as such. Even so late as the year 1745-6, when the Chevalier Charles Edward, by way of making an example, caused a soldier to be shot for desertion, the Highlanders, who composed his army, were affected as much by indignation as by fear. They could not conceive any principle of justice upon which a man's life could be taken, for merely going home when it did not suit him to remain longer with the army. (*Montrose* xv, p. 125)

Le fiasco de Culloden est en somme attribué à un manque d'affinité entre lui et les Highlanders,⁸³⁰ mais aussi, selon Ian Duncan, à une « contamination » française.⁸³¹ Concrètement, l'appel du tartan dans *A Legend of Montrose* se manifeste à travers une mise en scène particulièrement affectonnée par l'auteur qui consiste à faire combattre ses héros à la mode des Highlands : « [...] the Earl of Menteith, who preferred fighting on foot in a

⁸³⁰ Scott rejette tout particulièrement la faute à ses généraux français, averses à la guérilla menée traditionnellement par les Highlanders : « But we believe the truth to be, that the French advisers who were around the Chevalier had, by this time, the majority in his councils. They were alarmed at the prospect of a mountain war, which presented a long perspective of severe hardship and privation; and being, at the worst, confident of their own safety as prisoners of war, they urged the adventurer to stand this fearful hazard, which, as we all know, terminated in utter and irremediable defeat » (Culloden, p. 287). Cf. également Gordon, Robert C., « Scott and the Highlanders: The Non-Fictional Evidence », p. 123.

⁸³¹ Cf. Duncan, Ian, *Modern Romance and Transformations of the Novel: The Gothic, Scott, Dickens*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005, p. 78.

Highland dress to remaining with the cavalry » (*Montrose* xix, p. 151). Le rite d'intégration de l'étranger anglo-saxon au sein du clan celte a également sa place dans *Waverley*, où Edward demande de servir Charles Stuart dans l'infanterie gaélique de son ami Fergus Mac-Ivor (*Waverley* xl, p. 208), en récompense de quoi, le prince lui octroie sa propre « panoplie » de Highlander :

“At least,” said the Prince, who was obviously pleased with this proposal, “allow me the pleasure of arming you after the Highland fashion.” With these words, he unbuckled the broadsword which he wore, the belt of which was plaited with silver, and the steel basket-hilt richly and curiously inlaid. “The blade,” said the Prince, “is a genuine Andrea Ferrara; it has been a sort of heir-loom in our family; but I am convinced I put it into better hands than my own, and will add to it pistols of the same workmanship.” (*Waverley* xl, pp. 208-9)

Les maintes aventures partagées en compagnie des Mac-Ivor, depuis la rencontre d'Evan Dhu Maccombish jusqu'à la dernière visite de Fergus à la prison de Carlisle, font de *Waverley* un Highlander d'adoption, ou du moins l'ami du clan Ivor :

“You are rich,” he said, “Waverley, and you are generous; when you hear of these poor Mac-Ivors being distressed about their miserable possessions by some harsh overseer or agent of government, remember you have worn their tartan, and are an adopted son of their race. The Baron, who knows our manners, and lies near our country, will apprise you of the time and means to be their protector. Will you promise this to the last Vich Ian Vohr?”

Edward, as may well be believed, pledged his word; which he afterwards so amply redeemed that his memory still lives in these glens by the name of the Friend of the Sons of Ivor. (*Waverley* lxix, p. 347)

Ce fantasme issu du primitivisme britannique se retrouve d'ailleurs immortalisé par le nouveau tableau ornant les murs de Tully-Veolan, le manoir du baron de Bradwardine, après sa rénovation au lendemain de la révolte :

It was a large and animated painting, representing Fergus Mac-Ivor and Waverley in their Highland dress, the scene a wild, rocky, and mountainous pass, down which the clan were descending in the back-ground. It was taken from a spirited sketch, drawn while they were in Edinburgh by a young man of high genius, and had been painted on a full-length scale by an eminent London artist. (*Waverley* lxxi, p. 361)

On nous dit même que le célèbre Raeburn n'aurait pas fait mieux, sachant qu'il réalisa le portrait de deux chefs des Hautes-Terres, Francis MacNab en 1802, puis Alasdair Ranaldson McDonnell de Glengarry en 1812, sans oublier celui de Scott en 1822. Toutefois,

l'adoption du tartan par un jeune Anglais allait bien au-delà du simple fantasme primitiviste. D'après McNeil, l'immersion ethnologique d'Edward dans les Highlands se révèle un passage obligé dans le processus de « transfert de loyauté » des clans au gouvernement.⁸³² Ce fut alors une fois ce transfert effectué que le tartan put prendre une toute nouvelle connotation politique.

c. Scott parmi les tartans de la *Celtic Society*

Arborée sous diverses formes, dont les plus communes restent le plaid et le kilt, l'iconique étoffe de laine à carreaux devint au tournant du XIX^{ème} siècle particulièrement affectionnée par la haute société britannique comme une marque de prestige social,⁸³³ notamment au sein de clubs tels que la *Highland Society* de Londres, créée en 1778 et présidée par Simon Fraser de Lovat. La *Celtic Society* d'Édimbourg fut fondée en 1820 par le général David Stewart de Garth et œuvrait pour réhabiliter le port de « l'ancien habit des Highlands dans les Highlands ».⁸³⁴ Il ne fait aujourd'hui aucun doute que son président Sir Walter Scott fut significativement impliqué dans ce phénomène de « tartanisation », par ailleurs assorti à un traditionalisme qualifié d'*Highlandism* ou de *Balmoralism* que l'on doit en partie à sa glamorisation du passé jacobite. Pour commencer, certaines de ses lettres témoignent de l'effet stimulant du tartan, entre autres artéfacts celtes, sur sa personne :

Besides all this I have before my eyes the terrors of a certain highland association who dine kilted and bonnetted in the old fashion (all save myself of course) and armed to the teeth. This is rather severe service but men who wear broadswords durks & pistols are not to be neglected in these days and the Gael are very loyal lads so it is as well to keep up an influence with them. (Grierson 6, p. 342)

⁸³² Cf. McNeil, Kenneth, *Scotland, Britain, Empire*, pp. 102-5.

⁸³³ Cf. Pittock, Murray, « Plaiding the Invention of Scotland », in *From Tartan to Tartanry*, pp. 41-3.

⁸³⁴ Trevor-Roper, Hugh, « The Invention of Tradition », p. 29.

Outre la note sublime qui ressort de cette réunion du club à Abbotsford le 17 janvier 1821, apparaît également cette obsession d'entretenir un réseau de connaissances superbement armées pour la plupart. L'auteur évoque une nouvelle fois cette scène le 25 janvier à John Wilson Croker, en insistant pareillement sur les bienfaits d'une telle connexion sociale : « On Friday last I presided over a superb gathering of the Gael[s], all plaided and plumed in their tartan array. They are fine fellows and loyal par excellence and it is not amiss to see so many broadswords dirks and pistols in loyal hands » (Grierson 6, p. 343). Il s'agissait bien ici de l'intérêt personnel de Scott, mêlé à cette période à deux scandales journalistiques qui se soldèrent par deux duels mortels. Le premier se déclara en novembre 1820 quand John Scott (aucun lien de parenté), éditeur du *Baldwin's London Magazine* et partisan de « l'école Cockney », étendit au récemment adoubé Sir Walter Scott (22 avril 1820) ses accusations de maquerellage initialement adressées à son gendre John Gibson Lockhart et à sa coterie du *Blackwood Magazine*, qui comprenait, entre autres, le très acerbe John Wilson. Jonathan Henry Christie accepta de représenter son ami Lockhart lors d'un duel le 16 février 1801 et blessa mortellement John Scott (*Life*, pp. 240-3).

L'autre affaire mit personnellement en cause le romancier, qui figurait sur la liste « secrète » des contributeurs du *Beacon*, un canard pro-Tory fondé en décembre 1820 et qui ne tarda pas à attirer les foudres du Whig James Gibson. Ce dernier, prenant Scott pour l'instigateur du projet, le défia en duel, heureusement sans suite, en raison de l'abandon de la revue. Le fugace *Beacon* passa le flambeau au journal glaswégien *The Sentinel*, qui comptait parmi ses contributeurs Sir Alexander Boswell de Auchinleck, très proche de Scott. La fin du mensuel fut, elle aussi, sinistre quand le fils du célèbre James Boswell trouva la mort au cours du duel contre le plaignant Whig James Stuart Dunearn (*Life*, pp. 243-5).

Il est donc raisonnable de subodorer le sentiment de sécurité qu'éprouvait Scott au milieu des fiers Highlanders de la *Celtic Society*, en qui il voyait peut-être une sorte de garde personnelle en cette période d'hostilité. Dans un climat plus serein, l'auteur prenait toujours en 1829 un plaisir extrême à présider les rendez-vous du club, comme l'atteste cette entrée du 9 mars dans son journal :

In the evening I presided at the Celtic Club, who received me with their usual partiality. I like this society, and willingly give myself to be excited by the sight of handsome young men with plaids and claymores, and all the alertness and spirit of Highlanders in their native garb. There was the usual degree of excitation—excellent dancing, capital songs, a general inclination to please and to be pleased. (*Journal*, p. 437)

Durant ses vieux jours, la compagnie de ces parangons de jeunesse et de vitalité semblaient lui apporter un enthousiasme thérapeutique alors que sa santé se dégradait à vue d'œil. Similairement dans *Rob Roy*, le bailli Nicol Jarvie se réjouit d'avoir pu contempler le célèbre bouvier avant son expropriation : « It was a pleasure to see him in his belted plaid and brogues, wi' his targe tat his back, and claymore and dirk at his belt, following a hundred Highland stots [oxen], and a dozen o' the gillies [...] » (*Rob Roy* xxvi, p. 211). Il est vrai que l'éleveur des Highlands disposait d'une aura d'aventurier absente chez son confrère des Lowlands, en partie à cause des risques supérieurs qu'il encourait lors du transit de bétail, de quoi justifier l'impressionnante panoplie dissuasive de ses ancêtres guerriers.

d. « L'appel du tartan » : de l'enthousiasme au protocole

La postérité du tartan serait inséparable de la dynastie Stuart depuis qu'un monarque écossais, James V, ordonna en 1538 que lui fût confectionné un habit de chasse aux motifs reflétant l'esprit martial des « Scots d'antan » réapproprié dès 1713, par la garde

personnelle de la reine Anne,⁸³⁵ puis en 1739, par le premier régiment gouvernemental des Highlands.⁸³⁶ Le Highlander en arme occupa par la suite un rôle déterminant dans la sphère publique, notamment lorsque Scott accepta d'organiser la visite de sa majesté George IV, qui se fit du 14 au 29 août (*Life*, pp. 256-60). Aussitôt celle-ci confirmée le 22 juillet 1822, l'organisateur convoqua le 23^{ème} chef Macleod, John Norman Macleod de Dunvegan (Skye), pour prendre part à la « masquerade celtique » qui domina l'ensemble des événements :

THE King is coming after all. Arms and men are the best thing we have to show him. Do come and bring half-a-dozen or half-a-score of Clansmen, so as to look like an Island Chief as you are. Highlanders are what he will like best to see, and the masquerade of the Celtic Society will not do without some of the real stuff, to bear it out. Pray come and do not forget to bring the Bodyguard for the credit of Old Scotland and your own old house. (Grierson 7, pp. 213-4)

Il est évident que Scott comptait beaucoup sur l'héritage martial de l'Écosse et surtout des Highlands, sur lequel il misait pour la solennité de l'occasion. Le programme du séjour royal fut consigné dans *Hints addressed to the Inhabitants of Edinburgh, and others, in prospect of His Majesty's Visit. By an old Citizen*⁸³⁷(1822), publié anonymement à la disposition des Édimbourgeois pour 1 shilling. On peut y lire que la présence de Highlanders en armes était fortement encouragée pendant la réception à Holyrood :

Those who wear the Highland dress must, however, be careful to be armed in the proper Highland fashion,—steel-wrought pistols, broadsword, and dirk. It is understood that Glengarry, Breadalbane, Huntly, and several other Chieftains, mean to attend the levee *with their tail on*, i.e. with a considerable attendance of their gentlemen followers. And, without doubt, this will add very greatly to the variety, gracefulness, and appropriate splendour of the scene. (*Hints*, p. 5)

⁸³⁵ *The Royal Company of Archers*. Cf. Cheape, Hugh, « Gheibhte breacain charnaid ('Scarlet tartan would be got...'): the Re-invention of Tradition », in *From Tartan to Tartanry*, pp. 27-8

⁸³⁶ Le *Government tartan* devint officiellement en 1739 l'uniforme du 43^{ème} (recalculé 42^{ème} dix ans plus tard) régiment d'infanterie de ligne, la fameuse *Black Watch*. Cf. Pittock, Murray, « Plaiding the Invention of Scotland », pp. 35-40.

⁸³⁷ Scott, Walter, *Hints addressed to the Inhabitants of Edinburgh, and others, in prospect of His Majesty's Visit. By an old Citizen*. Édimbourg : William Blackwood, Waugh & Innes et John Robertson, 1822 (fichier PDF). Web. http://spinnet.eu/images/2010-12/scotthints_new.pdf (le 17/07/13 à 13:50). L'abréviation « *Hints* » fera dorénavant référence à ce tract.

Les chefs sont encore une fois conviés à se présenter suivis de leur suite en armes, tandis que la sécurité des quartiers royaux sur place se vit confiée aux membres de la *Celtic Society*, sous la tutelle du connétable, le comte d'Errol, accompagné de son propre cortège d'officiers (*Hints*, p. 8). Le coordonnateur avait même prévu de faire poster un corps de Highlanders traditionnellement accoutrés au château d'Édimbourg pour le passage du roi (*Hints*, p. 6). Cependant, Scott ne souhaitait pas laisser libre cours à la coquetterie féminine, en décourageant l'excès de tartan : « A scarf of tartan may do very well, but *four or five yards of tartan satin* sweeping the ground must produce an effect, to say the least, of rather a novel character. The ladies should undoubtedly keep their tartans for another occasion [...] » (*Ibid.*). Ceci prouve que l'auteur de *Waverley*, quoi qu'on en dise, ne voulait aucunement que la pompe romanesque dont il était le grand artisan n'empiétât sur l'étiquette. Il est pour le moins évident que sa mise en scène basée sur l'exhibition d'une virilité martiale à caractère septentrional n'avait rien d'une fantaisie de romancier, mais plutôt d'un calcul patriote. Le *Highland Ball* prévu aux iconiques *Assembly Rooms* de la nouvelle ville constituait le clou du spectacle, avec l'expresse obligation d'y assister en tartan, d'où la nécessité première d'en faire confectionner un pour sa majesté : « Mr Hunter is preparing a most magnificent dress of the royal tartan for his Majesty; and every one who has ever seen the King, must be anxious to contemplate, his fine person in this noblest of all British costumes, "the Garb of Old Gaul"⁸³⁸ » (*Hints*, p. 9). Le tailleur du roi, George Hunter, réalisa donc une panoplie complète reprenant ironiquement les couleurs du tartan

⁸³⁸ Toute gallophilie à part, la périphrase « garb of old Gaul » provient d'une marche militaire à la gloire des Highlanders de la guerre de Sept Ans, composée par le général John Reid et écrite par Sir Harry Erskine. Cf. Johnson, James (dir.), *The Scots Musical Museum: Humbly dedicated to the Catch Club instituted at Edin' June 1771*. Édimbourg : James Johnson, 1790, vol. 3, pp. 218-9.

royal Stuart pour la « modique » somme de 1354 £ 18 s (*Life*, p. 258). Quant au maître de cérémonie, il arbora celui des Campbell, au nom de son arrière-grand-mère Janet Campbell (*Life*, p. 259).

Il semblerait aussi que Scott, à la requête du baron de Lynedoch Thomas Graham, ait également exercé ses talents d'organisateur lors de la visite d'un membre de la royauté française, le duc de Chartres et futur prince royal Ferdinand-Philippe, durant l'été 1829 (Grierson 12, pp. 477-8). Celui-ci termina son tour d'Écosse par la ville d'Édimbourg le 22 juillet, avant de se rendre à Abbotsford. Voici donc les préparatifs que le baronnet avait en tête afin de célébrer le clan Graham et d'impressionner son hôte d'outre-Manche : « I therefore in allusion to the exploits of the first Graeme against the Roman Wall,⁸³⁹ would have on the dexter Side an ancient Caledonian proper holding a Roman eagle reversed; on the Sinister a modern highlander holding the imperial eagle of France also reversed.⁸⁴⁰ The Mottoe may be *Nunc sicut olim*⁸⁴¹ or any thing similar » (Grierson 12, p. 475). Un *post-scriptum* précise que le Highlander moderne devait être vêtu à la mode de 1745 (*Ibid.*, p. 476). Non sans indécision, Grierson désigne Robert Graham, écuyer de Redgorton, comme le destinataire de ces informations, ce dernier n'étant autre que le cousin et héritier du baron de Lynedoch, cordialement invité pour l'occasion. Également incertain de la date

⁸³⁹ Le fondateur prétendu du clan aurait créé tellement de brèches dans le mur d'Antonin que plusieurs portions de celui-ci furent rebaptisées « Graham's dyke », c'est-à-dire « le mur de Graham ». Les exploits du premier Graham sont bien entendu à reléguer à la mythologie nationale écossaise. Cf. Irving, Joseph, *The History of Dumbartonshire, Civil, Ecclesiastical, and Territorial: with genealogical notices of the principal families in the county: the whole based on authentic records, public and private*. Dumbarton : Joseph Irving, 1860, pp. 20-1.

⁸⁴⁰ Il semblerait pourtant qu'aucun régiment de Highlanders n'ait eu l'honneur de s'emparer de l'étendard napoléonien, un exemple probant de « gaélicisation » du triomphe britannique. Scott connaissait par exemple le sergent Charles Ewart, natif de Kilmarnock et dragon des *Royal Scots Greys*, qui subtilisa l'aigle impériale du 45^{ème} régiment de ligne français à Waterloo. Cf. Dalton, Charles, *The Waterloo Roll Call: with biographical notes and anecdotes*. Londres : Eyre & Spottiswoode, 1904, p. 258.

⁸⁴¹ « Aujourd'hui comme d'antan ».

de rédaction, l'éditeur des correspondances propose avec hésitation l'année 1812, alors que tout porte à croire qu'elle suivit de quelques jours la réponse donnée le 18 juillet 1829 à Thomas Graham.⁸⁴² La question reste ouverte de savoir si cette mise en scène fut finalement adoptée le jour venu. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il s'agissait d'un accueil résolument britannique, analogue à celui qu'allait trouver plus tard le voyageur français en descendant de l'Eurostar au terminus londonien de Waterloo.⁸⁴³ On contemple ainsi le Highlander dans toute sa symbolique essentielle, celle de gardien de l'indépendance britannique contre l'hégémonie des empires méridionaux à travers l'histoire. À défaut de finesse diplomatique, Scott souhaitait surtout rendre hommage à Thomas Graham, héros de la guerre péninsulaire aux côtés du duc de Wellington, qui sut honorer la mémoire de son valeureux et illustre clan face à Napoléon.

De cette manière, le romancier devint un conscient manipulateur de la tradition culturelle des Highlands, avec laquelle il était suffisamment familier pour adopter à son égard une attitude critique avertie : « Touching the Clan tartans I have always understood those distinctions to be of considerable antiquity⁸⁴⁴ though probably the distinction was neither so minute nor so invariably adhered to as it is in general the custom to suppose » (Grierson 9, p. 68). Sa lettre du 12 avril 1825 à Mrs Mary Ann Hugues d'Uffington contient une histoire sur l'habit des Highlands étonnamment concordante avec l'actuelle opinion

⁸⁴² Les deux lettres sont d'ailleurs les deux seules copies fournies à l'éditeur par Mrs [Margaret Ethel ?] Maxtone Graham, d'où la suite chronologique plus que probable.

⁸⁴³ Ce n'est plus le cas de nos jours, étant donné que les passagers français débarquent à la gare internationale de Saint-Pancras depuis l'inauguration de la CTRL (Channel Tunnel Rail Link) en novembre 2007.

⁸⁴⁴ Il se ravise pourtant plus catégoriquement dans une lettre du 19 novembre 1829 à Thomas Dick Lauder : « The idea of distinguishing the clans by their tartans is but a fashion of modern date in the Highlands themselves. » Cf. Dunbar, John Telfer, *History of Highland Dress: A Definitive Study of the History of Scottish Costume and Tartan, Both Civil and Military, Including Weapons*. Édimbourg : Oliver & Boyd, 1962, p. 124.

des historiens sur le sujet (Grierson 9, pp. 68-70). Souhaitant en effet revenir sur la démystification radicale effectuée par Trevor-Roper, ces derniers en sont venus à accepter l'idée que la production de différents tartans selon les régions ait pu conduire dans les Hautes-Terres à l'association de motifs typiques ou *setts* à un nom de clan. Murray Pittock distingue cependant les tartans populaires de district, initialement confectionnés à base de colorants extraits de plantes locales, des tissus commandés par la noblesse, demandeuse de teintes exotiques plus vives comme le carmin, dans un souci de prestige puis d'uniformisation à partir du XVIII^{ème} siècle.⁸⁴⁵

Loin d'être dupe concernant la connotation gaélique du tartan, jamais Scott ne justifia son adoption par un Lowlander ou un Borderer tel que lui-même, si ce n'est qu'à titre cérémoniel : « I might to be sure take the plaid⁸⁴⁶ about me as I sometimes do at public meetings of the Celtic Society. But I am no Highlander by birth or connection and to take their dress looks like assuming their character which I would not do holding that of my own province more highly » (Grierson 8, p. 201), fit-t-il observer à Lady Abercorn dans une lettre du 4 mars 1824. Il n'ignorait donc vraisemblablement rien de l'origine géoculturelle du tartan, ni de sa fonction nominative relativement moderne, ce pourquoi

⁸⁴⁵ Cf. Pittock, Murray, « Plaiding the Invention of Scotland », pp. 40-1, ainsi que Cheape, Hugh, « Gheibhte breacain charnaid ('Scarlet tartan would be got...'): the Re-invention of Tradition », in *From Tartan to Tartanry*, pp. 13-31.

⁸⁴⁶ Il s'agit ici du plaid bigarré des Highlands, et non du *maud* des Basses-Terres, d'aspect beaucoup plus terne : « It is not of Tartan but of the natural colour of the wool with a very small black check which gives it a greyish look » (Grierson 12, p. 379).

nous devrions regarder les fantaisies celtiques d'Abbotsford pour ce qu'elles représentaient aux yeux du propriétaire, des lubies tout au plus.⁸⁴⁷

En 1829, il fut le premier à émettre de sérieux doutes sur l'authenticité du *Vestiarum Scoticum*⁸⁴⁸(1842) des faussaires John C. et Charles M. Allen, deux frères anglais autoproclamés descendants de Charles Hay, 13^{ème} duc d'Errol, et petits-fils du prince Charles Édouard Stuart.⁸⁴⁹ C'est le baronnet écrivain Thomas Dick Lauder qui, le 1^{er} juin 1829, lui dit avoir transcrit le manuscrit des frères Allen, lesquels se faisaient alors appeler « Messrs. Allan Hay ». Sans même avoir examiné le document, Scott fut capable de lui dire qu'il s'agissait d'une supercherie, notamment à cause du titre *Liber Vestiarum* en « faux latin », mais surtout en raison du fait d'attribuer indifféremment un tartan à chaque grande famille des Basses-Terres, normandes pour beaucoup, sans aucun lien avec la noblesse du Nord, dont certains membres prétendaient descendre des Scots royaux du *Dál Riata* (Grierson 11, p. 199). Il n'avait d'ailleurs aucune réticence à reconnaître l'origine irlandaise de la culture gaélique, tout comme celle de son habit (Grierson 11, p. 200).⁸⁵⁰ Scott invite finalement son homologue à se défier des deux jeunes « antiquaires » et donne un verdict que beaucoup trouveront délicieusement ironique, connaissant sa propre contribution au phénomène de « tartanisation » dans son pays :

⁸⁴⁷ Cf. Macintyre, p. vi, en allusion à la *claymore* et à la hache de Lochaber fixées en garde devant une représentation de Charles Édouard Stuart (*Memoirs* 1, p. 106), ainsi qu'au joueur de cornemuse personnel de Scott, John Bruce « de Skye », en service à partir de 1818 (*Memoirs* 2, p. 304).

⁸⁴⁸ Pour une expertise moderne, cf. Stewart, Donald Calder, Thompson, Joseph Charles, *Scotland's Forged Tartans, An analytical study of the Vestiarium Scoticum* ; dir. J. Scarlett. Édimbourg : Paul Harris Publishing, 1980.

⁸⁴⁹ Sur l'histoire des frères Allen et de leur contrefaçon, cf. Trevor-Roper, Hugh, « The Invention of Tradition », pp. 31-41.

⁸⁵⁰ Ni l'archéologie, ni la linguistique ne nous permettent de privilégier quelconque hypothèse, ce pourquoi les spécialistes prônent une ouverture de rigueur sur le sujet. Cf. Cheape, Hugh, « Gheibhte breacain charnaid ('Scarlet tartan would be got...'): the Re-invention of Tradition », pp. 16-7, ainsi que Brown, Ian (dir.), « Introduction: Tartan, Tartanry and Hybridity », in *From Tartan to Tartanry*, pp. 1-3.

I would rather suppose the author had been some tartan-weaver zealous for his craft, who wished to extend the use of tartan over the whole kingdom. I have been told, and believe till now, that the use of tartan was never general in Scotland (Lowlands) until the Union, when the detestation of that measure led it to be adopted as the national colour, and the ladies all affected tartan screens or mantles. (Grierson 11, p. 200)

Toutefois, sa clairvoyance vis-à-vis de l'histoire d'Écosse l'empêcha formellement de cautionner la « tartanisation » systématique de l'entière généalogie nationale entreprise par les frères Allen, dont le *Vestiarum Scoticum* sortit de presse en 1842, suivi en 1845 d'une version considérablement enrichie, *The Costume of the Clans*. En effet, si certains reprocheront au romancier l'invention d'une identité collective, il serait injuste en revanche de l'accuser de mensonge identitaire. Nous ajouterons à cela que l'exploitation du caractère martial des Highlanders n'était pas un primitivisme en soi, dans la mesure où Scott ne faisait que rendre hommage à un noble adversaire qui, une fois vaincu, participa brillamment à la défense de l'empire britannique.⁸⁵¹ Katherine Grenier nous explique par ailleurs que le souvenir du jacobitisme à l'époque victorienne n'était dès lors plus associé à l'idée de dissension, mais au contraire à la force de l'Union (Grenier, pp. 146-8). On peut voir là le légat politique de l'œuvre de Scott, qui révéla l'utilité à la fois militaire et symbolique des Highlanders. Jadis refusée à James Macpherson, c'est finalement au « magicien du Nord » que revint la légitimité de défendre, voire d'idéaliser les vertus de l'ancien peuple des Hautes-Terres.

⁸⁵¹ Cf. « From Gaelic Clansmen to Highland Soldiers » (section 2), in Murdoch, Steve, Mackillop, Andrew (dir.), *Fighting for Identity: Scottish Military Experience c. 1550-1900*. Leyde : Brill, 2002, pp. 133-236. Schofield, Victoria, *The Highland Furies: The Black Watch 1739-1899*. Londres : Quercus, 2012. Macpherson McCulloch, Ian, *Sons of the Mountains: The Highland Regiments in the French and Indian War, 1756-67*. New York : Purple Mountain Press, 2006, 2 vols. Dziennick, Matthew P., *The Fatal Land: War, Empire, and the Highland Soldier in British America*. New Haven : Yale University Press, 2015.

5. Le traitement primitiviste des Gaëls

Vertus naturelles et amour de la liberté ont toujours constitué les deux fondamentaux du primitivisme septentrional, même si les Highlanders évoluèrent progressivement dans l’imaginaire britannique en des exemples positifs de loyauté et de subordination prétendument héritées de la société paternaliste quasi féodale de leurs ancêtres (Grenier, p. 21). À l’inverse, lors de la crise américaine, l’Angleterre pouvait être perçue comme une puissance corrompue par ses commodités, et de ce fait inapte à gérer l’empire britannique.⁸⁵² Le primitivisme celte reposait avant tout sur le concept de nature normative⁸⁵³ très populaire au siècle des Lumières et auquel croyait toujours la génération romantique, qui, plus que jamais, recherchait dans la sphère pastorale l’expression de sentiments épurés. Katherine Grenier constate d’ailleurs que cette croyance en l’état primordial des Highlands en tant que société naturelle organique demeurait à la fin du XIX^{ème} siècle (Grenier, pp. 179-82). Or, ce portrait idyllique reconstitué à partir de sources victoriennes se présente comme l’aboutissement d’un traitement primitiviste romantique du bon sauvage septentrional :

Innumerable discussions characterized the men and women of the Highlands and islands as “brave”, “courteous”, “kind”, “God-fearing”, “honest, cheerful”, “hospitable”, “candid”, “good”, “sensible”, “intelligent”, “noble-minded”. Although their indigence might suggest otherwise, Highlanders were content, even happy. They knew nothing of ambition, greed, or jealousy. Having no access to luxuries of life, they did not pine for them, thus their ignorance kept them at peace. (Grenier, pp. 179-80)

⁸⁵² Cf. Kidd, Colin, *Subverting Scotland’s Past*, p. 213, où l’auteur semble renvoyer à la première page du *Caledonian Mercury* du mercredi 8 avril 1778 reprenant l’intervention remarquée du colonel Isaac Barré à la session parlementaire du 30 mai au sujet de la « House-tax bill ».

⁸⁵³ Cf. Lovejoy-Boas, p. 455 (Appendice 61).

De notre point de vue, l'impact qu'eut Sir Walter Scott sur cette ethnographie pour le moins naïve s'avère indéniable et relativement facile à établir. Pour commencer, que ce soit à travers ses romans de médiation culturelle⁸⁵⁴ ou sa critique modératrice des *Annals of the Caledonians* (1828) par Joseph Ritson,⁸⁵⁵ Scott ne renonça jamais à exprimer une sympathie bien réelle envers les Highlanders, dont il résume la bonté naturelle en trois qualités principales : civilité, courage et hospitalité (Culloden, p. 299). Leur courage n'étant plus à démontrer, nous nous pencherons brièvement sur ces deux autres qualités.

a. Des modèles de civilité

Le narrateur de *Waverley* met en avant la civilité « légendaire » des Highlanders en prenant pour exemple la décence du « page » Callum Beg à ne pas sortir Edward de ses rêveries durant leur descente vers les Basses-Terres : « The Highland politeness of Callum Beg—there are few nations, by the way, who can boast of so much natural politeness as the Highlanders—the Highland civility of his attendant had not permitted him to disturb the reveries of our hero » (*Waverley* xxix, p. 152). Scott ajoute plus tard en note qu'ils en usaient comme faire-valoir de bonne naissance, mais également à titre préventif, par habitude des disputes en armes, afin de minimiser le risque d'occurrence.⁸⁵⁶ Dans *Rob Roy*, Francis Osbaldistone est particulièrement frappé par le caractère excessif de cette politesse qui traduit au départ chez Robert Campbell un certain détachement condescendant en

⁸⁵⁴ Cette remontrance du « médiateur » Waverley au colonel Talbot en est le parfait exemple : « For shame, Colonel Talbot; you swell at sight of tartan as the bull is said to do at scarlet. You and Mac-Ivor have some points not much unlike, so far as national prejudice is concerned. [...] "I assure you, Colonel," said Waverley, "you judge harshly and injuriously of the Highlanders" » (*Waverley* lvi, p. 279).

⁸⁵⁵ Cf. [Scott, Walter, Sir,] « Review of the *Annals of Caledonians, Picts, and Scots; and of Strathclyde, Cumberland, Galloway, and Murray*. By Joseph Ritson, Esq. », in *The Quarterly Review* ; vol. 41, n°81 (juillet 1829). Londres : John Murray, 1829, pp. 132-3.

⁸⁵⁶ Cf. *Waverley*, note « Highland politeness » (*Intro* 1, p. 104).

parfait désaccord avec la grossière simplicité de son allure (*Rob Roy* iv, p. 32). Toutefois, le jeune Anglais finit par comprendre qu'elle émane naturellement de son for intérieur : « They are also naturally a grave and proud people, and, however rude in our estimation, carry their ideas of form and politeness to an excess that would appear overstrained, except from the demonstration of superior force which accompanies the display of it [...] (*Rob Roy* xxxv, p. 307) ; rien à voir donc avec une parodie de bienséance.

b. L'hospitalité des gens du Nord

La réputée hospitalité des Highlanders, rendue d'autant plus louable qu'elle était même pratiquée par les plus frugaux, se révèle lorsque le jeune Edward en a le plus besoin, après son accident de chasse lors du *timchioll* général. Il prend alors le repos nécessaire à son rétablissement chez un humble propriétaire « associé » à Fergus Mac-Ivor pour sa protection :

[...] Waverley was hospitably received into the house of a gentleman related to Fergus, who had prepared for him every accommodation which the simple habits of living then universal in the Highlands, put in his power. In this person, an old man about seventy, Edward admired a relic of primitive simplicity [...] This good old man, whose charity and hospitality were unbounded, would have received Waverley with kindness had he been the meanest Saxon peasant, since his situation required assistance. But his attention to a friend and guest of Vich Ian Vohr was anxious and unremitted. (*Waverley* xxiv, pp. 126-7)

Plus étonnant encore sont les soins attentifs que reçoit le Major Dalgetty de la part des MacEagh, pourtant redoutés pour leur sauvagerie, à la suite de l'escarmouche entre ces derniers et les hommes d'Argyle qui lui valut une balle de mousquet dans la cuisse gauche : « It was a long time ere he recovered his senses; and, in the meantime, we leave him in the care of the Daughters of the Mist; nurses as kind and attentive, in reality, as they were wild and uncouth in outward appearance » (*Montrose* xiv, p. 121). Tenant ici le triste rôle des fugitifs MacGregor jadis honnis et chassés par leurs voisins, les « enfants des brumes »

MacEagh, en dépit de leur errance perpétuelle, maintiennent tant bien que mal le devoir d'hospitalité de leurs ancêtres. À sa grande surprise et encore plus grande joie, Dalgetty réalise l'existence d'un code moral régissant la société des Highlands :

[...] “not only did they disdain to profit by a handsome reward which Argyle did me the honour to place upon this poor head of mine, and not only did they abstain from pillaging my personal property, whilk was to an amount that would have tempted regular soldiers in any service of Europe; and not only did they restore me my horse, whilk your Excellency knows to be of value, but I could not prevail on them to accept one stiver, doit, or maravedi, for the trouble and expenses of my sick bed. They actually refused my coined money when freely offered, —a tale seldom to be told in a Christian land.” (*Montrose* xvi, p. 134)

Du début à la fin du roman, les MacEagh incarnent la bonté primitive des Highlanders originels dont la sauvagerie, mais aussi l'hospitalité « païenne », les distinguent des autres habitants de la chrétienté moderne. En s'appuyant sur ce passage au ton résolument primitiviste, il est alors possible de formuler deux hypothèses relatives aux vertus du peuple gaélique : premièrement, que le devoir sacré d'hospitalité aurait dans ce cas précis agi comme un frein aux penchants avides que l'on attendrait d'eux dans de telles circonstances, comme nous l'avons vu précédemment dans *Waverley* et *Rob Roy* ; ou bien deuxièmement, que le simple Highlander du XVII^{ème} siècle n'avait pas encore été corrompu par les vices de la civilisation commerciale intégrés au XVIII^{ème} siècle par ses descendants. Un certain John Bristed chercha par exemple au début du XIX^{ème} siècle à démontrer que la générosité écossaise devint un comportement purement intéressé, même si cette tendance était beaucoup moins visible dans les Highlands (Grenier, p. 33-4).⁸⁵⁷

⁸⁵⁷ Cf. Bristed, John, *Anthzplanomenoz; or a Pedestrian Tour through Part of the Highlands of Scotland*, in 1801. Londres : J. Wallis, 1803, vol. 1, pp. 5-7.

c. Un idéal de frugalité

Résultant d'un pari⁸⁵⁸entre Angus MacAuley et le loyaliste anglais Sir Musgrave, l'anecdote des chandeliers⁸⁵⁹nous conforte dans l'idée que les Highlanders du temps de Montrose renonçaient à l'ostentation. Après avoir stupéfié les deux nobles du Cumberland par son accueil aux flambeaux, brandis par d'imposantes sentinelles armées (*Montrose* iv, p. 33), Allan MacAuley estime alors avoir remporté le pari de son frère : «Behold, gentlemen cavaliers, the chandeliers of my brother's house, the ancient fashion of our ancient name; not one of these men knows any law but their Chiefs command—Would you dare to compare to THEM in value the richest ore that ever was dug out of the mine? How say you, cavaliers?—is your wager won or lost?» (*Montrose* iv, p. 33). Le baron anglais s'avoue vaincu et se dit prêt à s'acquitter de sa dette, ce à quoi Allan ne peut cependant consentir : «My father's curse upon my father's son," said Allan, interrupting him, "if he receive from you one penny! It is enough that you claim no right to exact from him what is his own.» (*Ibid.*). La frugalité dans *A Legend of Montrose* ressort alors comme une qualité commune aux Highlanders, qui n'avaient apparemment pas encore succombé à la soif de l'argent, aussi bien minérale que pécuniaire. Quant à l'hospitalité des MacAuley envers Sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, émissaire de l'ennemi Argyle, elle semble à première vue ne pas faire cas des allégeances antagonistes (*Montrose* viii, p. 65). Ceci dit, l'imminence du soulèvement royaliste contraint Angus MacAulay à prier Sir Duncan de partir le jour

⁸⁵⁸ Scott réutilise ici un épisode de la vie du seizième chef de Keppoch, Coll MacDonald (Culloden, pp. 299-300).

⁸⁵⁹ Une taquinerie de la part de Sir Miles Musgrave au sujet de la pauvreté écossaise poussa son invité Angus MacAuley à prétendre qu'il possédait chez lui des chandeliers de plus grande valeur et en plus grand nombre que les six spécimens en argent massif alors disposés sur la table de son hôte (*Montrose* iv, pp. 30-1).

même pour Inverara[y] en compagnie de Dalgetty, laissant l'envoyé du clan Campbell profondément indigné :

"I little expected this," he said, looking indignantly at Angus MacAulay. "I little thought that there was a Chief in the West Highlands, who, at the pleasure of a Saxon, would have bid the Knight of Ardenvohr leave his castle, when the sun was declining from the meridian, and ere the second cup had been filled. But farewell, sir, the food of a churl does not satisfy the appetite; when I next revisit Darnlinvarach, it shall be with a naked sword in one hand, and a firebrand in the other." (*Montrose* ix, p. 76)

On en retient bien sûr l'importance protocolaire d'une telle coutume dans les relations inter-claniques, quoique visiblement bouleversée par l'ingérence d'intérêts « saxons » dans les Highlands avec l'expansion au nord de la guerre civile. Un déclin de la culture gaélique et de ses valeurs primitives se profilait alors à l'horizon. En tout état de cause, Scott pouvait toujours en 1826, dans un contexte certes très différent, attester de la pérennité de cette tradition hospitalière lors d'un dîner chez Hector MacDonald Buchanan de Drumnakiln à Ross Priory dans le West Dumbartonshire : « Highland hospitality as usual » (*Journal*, p. 214), ajoute-t-il à titre proverbial dans son entrée du 20 décembre. Le mythe du bon sauvage écossais reposait ainsi sur des faits encore récents, voire des personnes toujours vivantes au temps de l'auteur. C'était le cas de William Mackenzie de Gruinard, véritable parangon de la *Celtic Society* et capitaine du 72^{ème} régiment d'infanterie, mentionné le 17 octobre 1827 dans le journal de l'auteur : « a picture of a Highlander in his gigantic person and innocent and generous disposition » (*Journal*, p. 308). Néanmoins, le charme romantico-primitiviste du Highlander ne se limitait pas à un type psycho-physique, ce pourquoi nous achèverons son portrait sur quelques considérations linguistiques.

d. Les propriétés poétiques de l’idiome gaélique

Les adaptations ossianiques de Macpherson avaient donné une voix au Highlander en lui prêtant un mérite poétique jusqu’alors insoupçonné. On relève d’ailleurs un clin d’œil évident au phénomène ossianique dans le chapitre de *Waverley* intitulé « Highland Minstrelsy », où Flora prophétise à notre jeune héros le succès international de la poésie celtique :

“The recitation,” she said, “of poems, recording the feats of heroes, the complaints of lovers, and the wars of contending tribes, forms the chief amusement of a winter fire-side in the Highlands. Some of these are said to be very ancient, and, if they are ever translated into any of the languages of civilized Europe, cannot fail to produce a deep and general sensation.” (*Waverley* xxii, p. 111)

Plutôt critique envers son héritage gaélique, son frère Fergus attribue la fascination exotique d’Edward pour la « muse celte » à sa méconnaissance de la langue (*Waverley* xxii, p. 110), au même titre que l’auteur du roman. En effet, bien qu’il ne parlât ni ne lût le gaélique,⁸⁶⁰ Scott ne cessa de vanter son essence poétique et son caractère imagé qui, d’après lui, transparaisaient dans l’idiome anglais, même parfaitement acquis, des galéophones de naissance comme James Macpherson (Grierson 1, p. 223). À partir de ce constat, Scott s’efforça de « saxoniser » les dialogues de ses Highlanders bilingues. En octobre 1824, il explique à son amie Maria Edgeworth que la retenue caractéristique du Highlander se traduisait par un langage solennel à tendance poétique différant sensiblement de la prolixité irlandaise : « [...] the highlander unless when his spirits are roused by bodily exercise is a grave proud stiff animal his language sometimes poetical but never by any chance humorous and his demeanour often polite and obliging but never intimating any

⁸⁶⁰ Lorn Macintyre infirme l’insinuation d’Arthur Melville Clark selon laquelle Scott était capable d’extraire grossièrement le sens d’un énoncé en gaélique, sans pour autant en comprendre la grammaire, ni les modalités (Macintyre, p. vi).

sense or expression of humour » (Grierson 8, pp. 384-5). Par conséquent, Evan Dhu, dans son rôle officiel de messenger, transpose les conventions de sa langue maternelle dans la déclamation qu'il adresse à l'hôte « saxon » Bradwardine :

“Fergus Mac-Ivor Vich lan Vohr,” said the ambassador, in good English, “greet you well, Baron of Bradwardine and Tully-Veolan, and is sorry there has been a thick cloud interposed between you and him, which has kept you from seeing and considering the friendship and alliances that have been between your houses and forebears of old; and he prays you that the cloud may pass away, and that things may be as they have been heretofore between the clan Ivor and the house of Bradwardine, when there was an egg between them for a flint and a knife for a sword. And he expects you will also say, you are sorry for the cloud, and no man shall hereafter ask whether it descended from the hill to the valley, or rose from the valley to the hill; for they never struck with the scabbard who did not receive with the sword, and woe to him who would lose his friend for the stormy cloud of a spring morning.” (*Waverley* xvi, p. 79)

Ce « nuage » de discorde n'est autre qu'une allusion à la querelle passée entre Cosmo Comyne Bradwardine et Fergus Mac-Ivor lors d'un conseil comtal (*Waverley* xv, p. 76), suite à quoi le baron fit interrompre le versement de la « taxe de protection » payée en secret au chef par son intendant Macwheeble afin de maintenir la paix à Tully-Veolan. Le très diplomate Gaël emploie ainsi l'image directrice du « nuage » dans une métaphore étendue ponctuée de ce que l'on pourrait commodément qualifier de deux « *conceitti* gaéliques » sur la fragilité de la paix. On note à quel point celles-ci sont rendues particulièrement biscornues dans leur traduction anglaise. La transition de « l'œuf et du couteau » à « la pierre [à aiguiser] et l'épée » évoquerait donc la rupture de la paix amenant inévitablement les Mac-Ivor à sortir l'épée vengeresse de son fourreau. Scott prétend notamment que la fierté naturelle des *tacksmen* soucieux de prouver leur noble extraction les poussait à utiliser un tel langage : « From the self respect, arising out of consciousness of high descent, they displayed unusual refinement and even elegance in their ordinary address, and on important occasions possessed and exhibited a command of eloquent and figurative expressions » (Culloden, p. 299). C'est aussi ce que le narrateur de *Rob Roy*

constate à force d'observations en comparant les modes d'expressions du célèbre hors-la-loi, sa femme Helen et d'autres connaissances de langue maternelle gaélique :

There was a strong provincial accentuation, but, otherwise, the language rendered by Helen MacGregor, out of the native and poetical Gaelic, into English, which she had acquired as we do learned tongues, but had probably never heard applied to the mean purposes of ordinary life, was graceful, flowing, and declamatory. Her husband, who had in his time played many parts, used a much less elevated and emphatic dialect. But even *his* language rose in purity of expression, as you may have remarked, if I have been accurate in recording it, when the affairs which he discussed were of an agitating and important nature; and it appeared to me in his case, and that of some other Highlanders whom I have known, that, when familiar and facetious, they used the Lowland Scottish dialect⁸⁶¹,—when serious and impassioned, their thoughts arranged themselves in the idiom of their native language, and in the latter case, as they uttered the corresponding ideas in English, the expressions sounded wild, elevated, and poetical. (*Rob Roy* xxxv, pp. 307-8)

Francis oppose clairement la poésie du gaélique à la vulgarité généralement attachée au scots des Lowlands (*Rob Roy* xxxv, p. 307). Il va même jusqu'à comparer l'apprentissage de l'anglais par les Gaëls à celui de « langues savantes »— on songe au latin et au grec— par les Anglais : les uns, pour prendre part au présent birtannique juste à leur porte ; les autres, afin de communier avec les anciens auteurs, pères de la philosophie, de l'histoire et des belles lettres. De ce fait, l'anglais d'Helen MacGregor, totalement dénué de dialectes vulgaires et profondément empreint du décorum gaélique, se rapproche de l'anglais littéraire de l'époque : une version celtique alternative du génie poétique britannique habituellement justifié par les racines « gothiques » de la langue commune. Ainsi, en prenant compte de la variété linguistique du nord de l'île,⁸⁶² Scott effectua une étude

⁸⁶¹ Ce que Francis observe plus tôt à Glasgow : «“Mickle,” said the stranger [Rob Roy], whose language became more broadly national as he assumed a tone of colloquial freedom [...] » (*Rob Roy* xxi, p. 172).

⁸⁶² Cf. Fielding, Penny, « Writing at the North: Rhetoric and Dialect in Eighteenth-Century Scotland », in *The Eighteenth Century: Theory and Interpretation* ; vol. 39, n°1 (printemps 1998), pp. 25-43.

remarquable de la psyché gaélique et insista notamment sur la pluralité culturelle des Highlanders⁸⁶³ dans le but de faciliter leur intégration au sein du Royaume-Uni.

Ceci prenait à contrepied les dangereuses théories de John Pinkerton, champion obstiné d'une suprématie germanique aux dépens des « sauvages » Celtes, que l'auteur ne manque pas de citer à titre introductif dans sa critique des *Annals of the Caledonians* (1828) de Joseph Ritson. Il en profite pour tourner en ridicule le mépris sans bornes de Pinkerton à leur encontre, restitué ci-dessous d'après une note de sa *Dissertation on the Goths*⁸⁶⁴ (1787) qui fustige l'intégrité du Celte :

[...] falsehood is the natural growth of the Celtic mind; and the case is the same today. No reprobation can be too strong for such frontless impudence; and to say that a writer is a Celt, is to say that he is a stranger to truth, modesty, and morality. Diodorus Siculus [*Bibli.* V, 31; tome 2, p. 31] remarks the cloudy speech and intellect, synecdochic phrase, and hyperbolic pride of the old Celts. Their idiotic credulity was derided by the Roman poets— “Et tumidus Gallus [*sic*—originally « Galla »] credulitate fruar”⁸⁶⁵—“Vaniloquum Celtæ genus.”⁸⁶⁶—Characters of nations change—Characters of savage RACES never.⁸⁶⁷

Son langage imagé est ici diffamé comme l'ennemi de la vérité historique,⁸⁶⁸ tandis qu'il devient chez Scott source d'admiration et la preuve irrésistible d'un génie poétique primitif. Par ailleurs, la fascination du romancier s'étendait aux particularités phonémiques

⁸⁶³ Cf. Toda, Fernando, « Multilingualism, language contact and translation in Walter Scott's Scottish novels », in *Fictionalising Translation and Multilingualism* ; dir. D. Delabatista et R. Grutman. Anvers : Hoger Institute, 2005, pp. 123-38.

⁸⁶⁴ Pinkerton, John, *A Dissertation on the Origin and Progress of the Scythians or Goths: Being an Introduction to the Ancient and Modern History of Europe*. Londres : George Nicol, 1787, p. 69.

⁸⁶⁵ Dans un épigramme de Martial à César Domitien. Cf. Martial, [Marcus Valerius,] *Épigrammes* V, 1-2 ; trad. et éd. H. J. Izaac. Paris : Les Belles Lettres, 1930, p. 147, v. 10 : « [...] et dans ma fierté je m'abandonnerai à une crédulité toute gauloise. »

⁸⁶⁶ Cf. Italicus, Silius, *La Guerre Punique* VIII ; trad. et éd. J. Volpilhac, P. Miniconi et G. Devallet. Paris : Les Belles Lettres, 1981, p. 98, v. 17 : « [...] Vaniloquum, Celtæ, genus ac mutabile mentis [...] » ou « [...] les Celtes, peuple hâbleur à l'esprit versatile [...] ».

⁸⁶⁷ [Scott, Walter, Sir,] « Review of the *Annals of Caledonians* », p. 132.

⁸⁶⁸ Cf. commentaire de Samuel Johnson sur les habitants d'Ost[a]jig sur l'île de Skye : « [...] the inhabitants knowing the ignorance of all strangers in their language and antiquities, perhaps are not very scrupulous adherents to truth; yet I do not say that they deliberately speak studied falsehood, or have a settled purpose to deceive [...] Mr. Boswell was very diligent in his inquiries; and the result of his investigations was, that the answer to the second question was commonly such as nullified the answer to the first » (*Journey*, pp. 117-8).

du gaélique, dont les sonorités cavernueuses électrisent Francis Osbaldistone : « [...] I will confess frankly that I never heard him speak but that it seemed to thrill my blood. The intonation of the mountaineers gives a habitual depth and hollowness to the sound of their words, owing to the guttural expression so common in their native language, and they usually speak with a good deal of emphasis » (*Rob Roy* xxxiv, p. 287). Une telle réponse émotionnelle à l'intonation des Highlanders témoigne manifestement de la propre expérience de l'auteur, avant que celui-ci ne la prêtât à son héros narrateur. L'engouement post-ossianique pour l'oralité celtique était donc compréhensible pour bien des raisons.

Dans *A Legend of Montrose*, Scott met en avant l'esprit folklorique supérieur des anciens Highlanders : « He [Menteith] well knew that the Highlanders of that period possessed a much greater sensibility both for tale and song than was found among their Lowland neighbours [...] » (*Montrose* ix, p. 75). Le plus souvent, cette sensibilité narrative va de pair avec un mode d'expression métaphorique particulièrement affecté par le chef des « enfants des brumes » Ranald MacEagh— fraîchement introduit à Dalgetty dans les oubliettes du château d'Inverara[y]— qui fait au capitaine l'aveu du meurtre des enfants de Sir Duncan Campbell d'Ardenvohr : «“Craven Saxon,” said the prisoner, “tell him I am the raven that fifteen years since stoop'd on his tower of strength and the pledges he had there— I am the wolf that found out his den in the rock, and destroyed his offspring [...]”» (*Montrose* xiii, p. 99). Force est de constater une certaine prédilection de l'auteur pour le couple symbolique du corbeau et du loup, traditionnellement associé au carnage. Ainsi, malgré le barrage de la langue, Sir Walter Scott parvint à élever le Highlander au rang de poète naturel et de prototype romantique en anglicisant habilement le contexte gaélique de

ses romans. Ce faisant, il participa à la sauvegarde d'une culture sur le déclin depuis 1746 et qui, à cet égard, appelait à un primitivisme élégiaque.

IV. Le déclin des Highlands gaéliques

Comme l'avait déjà fait remarquer Samuel Johnson, les vertus primitives des Highlanders avait déjà disparu à l'époque de sa visite en 1773 : « They are now acquainted with money, and the possibility of gain will by degrees make them industrious. Such is the effect of the late regulations, that a longer journey than to the Highlands must be taken by him whose curiosity pants for savage virtues and barbarous grandeur » (*Journey*, p. 74). Conformément à la théorie évolutionnaire stadiale, il est évident que la disparition des mœurs primitives au profit des mœurs commerciales représentait aux yeux du pragmatique Johnson un véritable progrès et non une dégénérescence. Pour sa part, Walter Scott était parfaitement conscient que les Highlands avaient connu de grands changements au cours de leur histoire particulièrement marquée par la sécession de pouvoir des Cumming, Strahbogie et MacDougal au profit des Stuart, Campbell, Gordon et Murray ; ces derniers ayant épaulé Robert Bruce dans sa conquête du royaume au début du XIV^{ème} siècle (Culloden, p. 303). Un tel changement dans la balance des pouvoirs fut au demeurant préjudiciable à l'ancienne seigneurie des îles, qui, sous l'action filiale de Jacques III et IV, s'éteignit en 1503 avec la mort sans héritiers de John MacDonald II d'Islay, quatrième et dernier seigneur des îles (Culloden, pp. 303-4). L'historien romancier avait aussi connaissance des deux statuts parlementaires destinés à mettre fin aux turbulences claniques sous James VI : le premier s'apparentant à un acte complémentaire, « Addition to the acts made against notorious thieves and sorners of clans », du 29 novembre 1581, et le second, plus clairement, à un texte du 8 juillet 1587 intitulé « For the quieting and keeping

in obedience of the disordered subjects, inhabitants of the borders, highlands and isles ».

Il en allait surtout des belliqueux MacGregor, dont le nom fut prohibé le 3 avril 1603 suite à la bataille de Glenfruin en février de la même année, avant d'être finalement réhabilité par le parlement britannique le 29 novembre 1774.

Du reste, Scott estimait que ce fut l'occupation militaire d'Oliver Cromwell qui finit par briser l'esprit chevaleresque des Highlanders, tout comme celui des loyalistes, marquant ainsi la fin d'une ère : « The rigorous discipline of Cromwell was equally successful in crushing the spirit of chivalry among the rude mountain-chiefs as among the cavaliers of England [...] » (Culloden, p. 311). En effet, ainsi que l'atteste sa lettre à Mary Ann Hugues du 12 avril 1825, la guerre civile représentait à ses yeux un événement charnière dans l'histoire des Highlands : « There remains ample room for a most interesting and curious dissertation on the gradual alterations which were introduced in the highlands from the period of Montroses wars [*sic*] when they first began to make some figure in history down to the present day » (Grierson 9, p. 71). Ironiquement, l'entrée des Highlanders dans l'histoire britannique mena bientôt au sacrifice d'une partie de leur propre histoire, on pense bien sûr aux très impopulaires *Highland Clearances*.⁸⁶⁹

⁸⁶⁹ Cf. Richards, Eric, *The Highland Clearances*. Édimbourg : Birlinn, 2013.

1. Scott et les *Highland Clearances*

a. Une sympathie pour l'aristocratie terrienne

Une correspondance du 19 novembre 1811 entre Scott et la marquise de Stafford, également dix-neuvième comtesse de Sutherland, traduit une attitude plutôt consensuelle de l'auteur vis-à-vis des déplacements de population depuis l'intérieur des terres vers la zone côtière du Sutherland à partir de 1807 :

I have very little doubt that your ladyship's patriotic attempts to combine industry with such reliques of ancient manners, as still dignify the highlanders who have the good fortune to be under your protection, will succeed, though perhaps not with the rapidity that your philanthropy may anticipate. It has taken a generation to convert a race of feudal warriors (for such were highlanders previous to 1745) into a quiet and peaceable peasantry, and perhaps it may take as long to introduce the spirit of action and persevering exertion necessary to animate them in their new profession. (Grierson 3, p. 23)

Il faut dire pour sa défense que ces premières mesures d'expulsion n'avaient pas encore pris la tournure de celles du printemps (mars-juin) 1814, où le sous-intendant David Sellar⁸⁷⁰ appliqua la politique de la terre brûlée pour arriver à ses fins. Il fut jugé au printemps 1816 devant les assises d'Inverness pour incendie criminel et homicides involontaires, charges dont il se verra acquittées. On sait de plus que le dénonciateur et témoin premier des événements, Donald MacLeod de Strathnaver, ne se fit entendre publiquement qu'en 1841 lorsque l'*Edinburgh Weekly Chronicle* accepta de publier ses lettres sous la forme d'un pamphlet, dont la version définitive et complète ne vit le jour qu'en 1857 à Toronto au Canada, sa nouvelle terre d'accueil, sous le titre de *Gloomy*

⁸⁷⁰ Cf. Richards, Eric, *Patrick Sellar and the Highland Clearances: Homicide, Eviction and the Price of Progress*. Édimbourg : Polygon, 1999.

Memories of the Highlands.⁸⁷¹ En revanche, Graham MacMaster soutient l'idée que Scott, à cette époque greffier au tribunal de grande instance écossais (*Clerk of the Court of Sessions*), eut très probablement vent de cette affaire.⁸⁷² Si ce fut effectivement le cas, cela ne l'empêcha pas de prendre la défense des propriétaires progressistes⁸⁷³ dans sa lettre à Maria Edgeworth du 23 juillet 1830, où il expose à la romancière la présente situation des hautes-terres d'Écosse. Celui-ci invoque conventionnellement la chute post-Culloden du système féodo-patriarcal comme cause principale des expulsions, en expliquant que la transition de seigneur de guerre à propriétaire foncier fut grandement défavorable aux chefs de clans dont les « enfants » (traduction du mot gaélique *clann*), jadis leur plus grande richesse,⁸⁷⁴ devinrent un fardeau après 1746 :

The fact is and I tell it you freely that the present Scottish or rather Highland Chief is not and cannot be the man towards his vassalls which their fathers were before the year 1745 [...] The Highland gentlemen are fond of *spaghlin* as they call it a sort of showy vanity—they are desirous to keep abreast of the English in expense and maintain their own privileges of chieftainship besides. They must therefore turn their farms into sheepwalks where the black cattle supported scores and hundreds of men hence high rents (which have proved of late fallacious) and emigrations of the people. It is vain to abuse the gentlemen for this which is the inevitable consequence of a great change of things. (Grierson 11, pp. 377-80)

⁸⁷¹ MacLeod, Donald, *Donald MacLeod's Gloomy Memories in the Highlands of Scotland: Versus Mrs. Harriet Beecher Stowe's Sunny Memories in (England) a Foreign Land: or a faithful picture of the extirpation of the Celtic race from the Highlands of Scotland*. Toronto : Donald MacLeod, 1857.

⁸⁷² Cf. McMaster, Graham, *Scott and Society*. Cambridge : Cambridge University Press, 1981, p. 159.

⁸⁷³ On pense notamment à Eric Mackay de Caithness, septième Lord de Reay, ou bien à John Norman Macleod de Dunvegan, tous deux cités dans le journal de bord de Scott lors de sa croisière septentrionale de 1814. Cf. Scott, Walter, *The Voyage of the Pharos: Walter Scott's Cruise around Scotland in 1814*. Hamilton : Scottish Library Association, 1998, pp. 71-2, 81-2. L'abréviation « *Pharos* » fera dorénavant référence à cet ouvrage.

⁸⁷⁴ « Before that fatal year every Laird depended to a certain degree upon the number of men he could raise. To this he sacrificed everything else and only considered himself rich in proportion to the number of men he could draw together. I do not believe that Lochiel for example had seven hundred pounds a year when he brought out full fourteen or fifteen hundred men. The men lived poorly enough to be sure but they were ready to fight when called upon » (Grierson 11, p. 377).

Il est évident que Scott voyait le problème des *Highland Clearances* du point de vue des propriétaires aristocrates,⁸⁷⁵ à qui il donnait sa bénédiction au nom du progrès économique. À en croire ce discours, l'expulsion des Gaëls était, selon lui, un mal nécessaire, au prix d'une amertume bien compréhensible chez certains chefs eu égard au coût humain de la modernisation : «I have lived to woeful days” said an Argyleshire chieftain to us in 1788 : “When I was young, the only question concerning a man’s rank was how many men lived on his estate—then it came to be how many black cattle [bovine] it could keep—but now they only ask how many sheep the lands will carry”» (Culloden, p. 300). Ce témoignage suggère qu'un sentiment de sympathie était également concevable pour une aristocratie traversant une crise à la fois identitaire et financière, notamment suite à l'effondrement de l'industrie du varech hébridéen⁸⁷⁶ à partir de 1815, qui précipita la faillite de nombreux lairds et une nouvelle vague d'expulsions/émigrations. En effet, la chute de Napoléon eut pour conséquence la réintroduction de la barille méditerranéenne sur le marché britannique. L'erreur manifeste des exploitants fut de maintenir un train de vie exorbitant sans tenir compte de l'explosion de la bulle du varech, quitte à sacrifier leur patrimoine aux caprices de leur *spaghlin* (Grierson 11, p. 381).

Tout compte fait, Scott sut aussi se montrer critique envers les mauvais gestionnaires aveuglés par leur avarice : « But in other, and in but too many instances, the glens of the highlands have been drained, not of their superfluity of population, but of the

⁸⁷⁵ Il recommanda d'ailleurs à Maria Edgeworth la lecture du traité pro-émigration de son vieil ami Lord Selkirk (Grierson 11, p. 380). Cf. Douglas, Thomas, Earl of Selkirk, *Observations on the Present State of the Highlands of Scotland: With a View of the Causes and Probable Consequences of Emigration*. Londres : Longman, Hurst, Rees et Orme, 1805.

⁸⁷⁶ Cf. Rackwitz, Martin, *Travels to Terra Incognita*, pp. 437- 52.

whole mass of the inhabitants, dispossessed by an unrelenting avarice, which will be one day found to have been as short-sighted as it is unjust and selfish » (Culloden, p. 333). En dépit de sa nature impersonnelle— l'avarice allégorique étant tenue pour seule responsable— une telle dénonciation prouve néanmoins que l'auteur avait bel et bien, dès 1816, conscience de la triste réalité des *Highland Clearances*.

b. Sa plainte romantique de « l'expulsion des Gaëls »

C'est précisément cette réalité à laquelle fait allusion la présentation du sergent More MacAlpin, source créditée de *A Legend of Montrose*, qui prit sa retraite dans l'espoir de finir ses jours dans le glen de sa tendre enfance. Scott, dans sa grande maîtrise dramatique, imagina une scène au pathos efficace en superposant le souvenir chaleureux des lieux à la froide réalité qui prit sa place quarante années plus tard :

He came—he revisited the loved scene—it was but a sterile glen, surrounded with rude crags, and traversed by a northern torrent. This was not the worst. The fires had been quenched upon thirty hearths—of the cottage of his fathers he could but distinguish a few rude stones—the language was almost extinguished—the ancient race from which he boasted his descent had found a refuge beyond the Atlantic. One southland farmer, three grey-plaided shepherds, and six dogs, now tenanted the whole glen, which in his youth had maintained, in content, if not in competence, upwards of two hundred inhabitants. (*Montrose* ; « Introduction », p. 4)

MacAlpin y retrouve cependant une sœur qu'il croyait expatriée depuis fort longtemps. Celle-ci fut témoin du déracinement des Celtes autochtones par l'étranger saxon, qui sut toutefois se montrer bon envers elle (*Ibid.*). La hausse irrévocable des loyers est mise en cause, tandis que l'auteur salue la tragique résolution des Highlanders à ne pas

quitter la terre de leurs ancêtres au mépris de la plus extrême pauvreté.⁸⁷⁷ À son habitude, le romancier utilise un sophisme pathétique pour annoncer la future diaspora celte :

For two years previous to the emigration, when the night wind howled dawn the pass of Balachra, its notes were distinctly modelled to the tune of “*Hatil Mi Tulidh*” (we return no more), with which the emigrants usually bid farewell to their native shores. The uncouth cries of the Southland shepherds, and the barking of their dogs, were often heard in the midst of the hills long before their real arrival. (*Montrose* ; « Introduction », pp. 4-5)

Il obtient ainsi une atmosphère sublime générée par la réverbération des différents éléments du paysage septentrional. L’introduction atteint d’emblée un pic sentimental lorsque la strophe d’un confrère d’Ossian, lui aussi dernier de sa lignée, vient renforcer la résonance élégiaque du discours : « Woe, woe, son of the Lowlander,/Why wilt thou leave, thy bonny Border?/Why comest thou hither, disturbing the Highlander,/Wasting the glen that was once in fair order? » (*Montrose* ; « Introduction », p. 5). On retiendra de cette épigramme « traduite » du gaélique une condamnation de l’ingérence économique du Saxon sur son voisin celte, ainsi que l’évidente nostalgie primitiviste émanant de l’image idyllique de ce glen. Voici comment en moins de deux pages Scott parvient à dépeindre l’impact dévastateur des *Clearances* sur la société clanique des Highlands et notamment sur l’autorité patriarcale du chef sur son clan, en l’occurrence dissoute par la promesse solennelle de MacAlpin⁸⁷⁸: «“I will not curse him; he is the descendant and representative of my fathers. But never shall mortal man hear me name his name again.” And he kept his word; for, until his dying day, no man heard him mention his selfish and hard-hearted chieftain » (*Montrose* ; « Introduction », p. 5). Le reniement symbolique du père sied

⁸⁷⁷ Toujours à l’attention de Maria Edgeworth : « In return while they have anything they will submit to the hardest life rather than leave the glen » (Grierson 11, p. 380).

⁸⁷⁸ Comme nous avons pu le voir précédemment dans *The Lady of the Lake* avec le clan Alpine, le patronyme dérivé de la soi-disant dynastie *Siol Ailpein* et de son fondateur Alpin mac Echdach, père de Kenneth I^{er}, est encore une fois utilisé pour sa valeur emblématique.

particulièrement au registre dramatique de la scène mais ne reflète aucunement l'optimisme affiché trois ans auparavant par l'auteur dans sa critique des *Culloden Papers*. Ce dernier célébrait alors l'avènement d'une « race plus paisible » adoucie par l'agriculture et l'élevage moderne : « Among these men, the spirit of clanship subsided no longer indeed as a law of violence, but still as a law of love » (*Culloden*, p. 332). Cette contradiction dans ses propos reflète autant l'ambiguïté de Scott que sa versatilité de romancier, à moins que le procès de David Sellar ait pu entre-temps lui faire revoir ses positions.

c. Une société historiquement vouée à disparaître

En réalité, il est probable que son statut de fonctionnaire n'influa que très peu sur son opinion au sujet des *Clearances*, qui, inévitablement, ne pouvaient recevoir un traitement identique chez l'historien et le romancier. On constate très bien cela dans *A Legend of Montrose*, où il est fait référence à une plus ancienne entreprise de « dé-gaélisation » menée par les « aventuriers de Fife » sous James VI :

He reminded Allan MacAulay that the measures taken in the last reign to settle the peace, as was alleged, of the Highlands, were in fact levelled at the patriarchal power of the chieftains,—and he mentioned the celebrated settlement of the Fife undertakers, as they were called, in the Lewis, as part of a deliberate plan, formed to introduce strangers among the Celtic tribes, to destroy by degrees their ancient customs and mode of government, and to despoil them of the inheritance of their fathers. (*Montrose* ix, pp. 71-2)

Sir Duncan d'Ardenwhor entend par cela faire reconnaître aux clans insurgés l'absurdité de leur soutien à la maison Stuart, compte tenu de la politique antagoniste qu'elle mena dans le passé à l'encontre des chefs de clans. Il s'avéra en effet que la non-présentation par les MacLeod de Lewis⁸⁷⁹ des titres de propriété exigés par le parlement

⁸⁷⁹ Neill Dubh MacLeod, oncle et gardien des successeurs de feu Torquil Dubh, époux de Christina MacLeod d'Harris et fils de Roderick « Old Ruari » MacLeod, sixième de Lewis.

écossais le 19 décembre 1597 entraîna l'expropriation de l'île par la couronne, qui octroya alors une charte à 12 colonistes originaires du Fifeshire dans le but de développer la pêche commerciale et de civiliser ses habitants, les « sauvages » Celtes.⁸⁸⁰ Une armée de 500 à 600 colons armés débarqua à Stornoway en octobre 1599, avant qu'une partition de l'île ne fût signée à Bruntisland et Édimbourg en juin 1600.⁸⁸¹ La colonie fut ensuite démantelée l'année suivante sous la pression des MacLeod, alors que l'été 1605 vit se concrétiser une nouvelle tentative qui échoua dans les mêmes circonstances deux ans plus tard. Bien que plus ambitieuse, l'expédition de 1609 subira pareil sort face à l'efficace résistance de Neill Dubh MacLeod et de ses alliés insulaires. Ce fut finalement Lord Kintail Kenneth Mackenzie qui sortit vainqueur de ce rapport de force avec les MacLeod, une fois avoir racheté les droits des derniers propriétaires malchanceux Sir George Hay et Sir James de Wormiston. L'identité gaélique de l'île était sauve.

2. La disparition des vertus primitives

Hormis l'anecdote historique précédente, on relève dans *A Legend of Montrose* des passages d'un primitivisme poétique plus abstrait, comme lorsqu'Allan MacAuley s'indigne des dispositions prises pour l'hébergement des nombreux Highlanders rassemblés sur son domaine à l'occasion du *tinchel* loyaliste :

⁸⁸⁰ Cf. Anderson, William, *The Scottish Nation: Or the Surnames, Families, Literature, Honours, and Biographical History of the People of Scotland*. Édimbourg : A. Fullarton & Co., 1863, vol. 3, p. 49.

⁸⁸¹ Cf. Wood, Walter, Rev., *The Est Neuk of Fife: its History and Antiquities, Geology, Botany, and Natural History*. Édimbourg : Oliver & Boyd, J. Menzies, 1862, pp. 122, 121-5.

“What needs all this?” said Allan, starting up, and coming forward with the stern abruptness of his usual manner; “are the Gael to-day of softer flesh or whiter blood than their fathers were? Knock the head out of a cask of usquebae; let that be their night-gear—their plaids their bed-clothes—the blue sky their canopy, and the heather their couch—come a thousand more, and they would not quarrel on the broad heath for want of room!” (*Montrose* vi, pp. 47-8)

Cette déclamation met à l’honneur le barbare septentrional décrit en parfaite osmose avec la nature et étranger à tout confort, suivant la glorification stoïcienne d’une vie sauvage caractérisée par la simplicité et le dépouillement. Il est également question d’entretenir l’idéal de virilité incarné par les Highlanders d’antan.

a. La lamentation du dernier païen, Ranald MacEagh

Scott réserva néanmoins sa plus belle plainte primitiviste pour la fin du roman, avec le discours *ante mortem* du dernier sauvage païen des Highlands, « Ranald MacEagh of the Mist ». Les paroles qui suivent sont adressées à son petit-fils, « le jeune sauvage » (*Montrose* xxii, p. 171, 173) auquel il confie auparavant la mission de prévenir Allan MacAuley du mariage prochain entre sa protégée Annot Lyle et Lord Menteith, dans le but de semer la discorde entre ses ennemis :

[...] remember the fate of our race, and quit not the ancient manners of the Children of the Mist. We are now a straggling handful, driven from every vale by the sword of every clan, who rule in the possessions where their forefathers hewed the wood, and drew the water for ours. But in the thicket of the wilderness, and in the mist of the mountain, Kenneth, son of Eracht, keep thou unsoiled the freedom which I leave thee as a birthright. Barter it not neither for the rich garment, nor for the stone-roof, nor for the covered board, nor for the couch of down—on the rock or in the valley, in abundance or in famine—in the leafy summer, and in the days of the iron winter—Son of the Mist! be free as thy forefathers. Own no lord—receive no law—take no hire—give no stipend—build no hut—enclose no pasture—sow no grain;—let the deer of the mountain be thy flocks and herds—if these fail thee, prey upon the goods of our oppressors—of the Saxons, and of such Gael as are Saxons in their souls, valuing herds and flocks more than honour and freedom. (*Montrose* xxiii, p. 177)

Sur son lit de mort, Ranald transmet à sa descendance le credo que bien des clans des Hautes-Terres avaient délaissé depuis fort longtemps, celui de l’homme libre à l’état de nature. Ce manifeste primitiviste par excellence condamne la civilisation et ses agents

asservissants, tels que le confort, l'argent, l'agriculture, etc. On voit également ressortir la traditionnelle opposition Nord/Sud ou, plus précisément, Gaëls/Saxons schématisant une lutte caricaturale entre la sauvagerie et la civilisation, bien évidemment calquée sur l'antithèse classique « nature *versus* culture ». ⁸⁸² Sans parler strictement de race, Ranald évoque la diffusion chez certains Highlanders de l'esprit saxon, porteur des germes destructeurs de la modernisation et du mercantilisme adverses aux vertus chevaleresques de l'ancien temps. Son message est suivi d'un appel à la vengeance tribale sur les nombreux ennemis du clan, tout en veillant à rendre mille fois l'amitié de leurs alliés. Une telle profession de foi ne manque pas d'alarmer le tout récent « Sir » Dugald Dalgetty, qui, en bon chrétien, tente d'adoucir les dernières paroles de Ranald en lui servant une palabre des plus hypocrites inspiré de son « saint » mercenariat pendant la guerre de Trente Ans, avant de finalement lui proposer les services de l'aumônier personnel de Montrose, Dr Wisheart, afin qu'il puisse quitter ce monde « davantage comme un chrétien, et moins comme un Turc » (*Montrose* xxii, p. 173). Scott dénonce en vérité deux fanatismes équivalents, soit la justice talionnesque du dernier des païens et la foi belligérante du chrétien moderne. Ranald persiste sans surprise dans son credo panthéiste, en rendant un ultime hommage aux brumes tutélaires des Highlands : «“Spirit of the Mist!” said Ranald MacEagh, “called by our race our father, and our preserver—receive into thy tabernacle of clouds, when this pang is over, him whom in life thou hast so often sheltered”» (*Ibid.*). Ainsi, la spiritualité romantico-primitiviste de ce passage voudrait que le brouillard du Nord, parfois si traître et meurtrier, accueille dans son manteau nébuleux l'âme de l'un de ses protégés, l'enfant

⁸⁸² Cf. Lenman, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain*, pp. 128-9, 133, 138, 245.

des brumes Randal MacEagh. À l'instar de Macpherson, Scott savait fort bien qu'il était impossible de ressusciter fidèlement l'ancienne religion celte, qui se prêtait donc idéalement à la sublimation et à la poésie de sentiment.

b. Un autre cas de deuil pastoral

La dernière révolte jacobite de 1745 fit finalement entrer les Highlands dans l'ère moderne, où les enfants des brumes ne survécurent qu'en tant que construction littéraire :

The dawn of civilization would have risen slowly on the system of highland society; and as the darker and harsher shades were already dispelled, the romantic contrast and variety reflected upon ancient and patriarchal usages, by the general diffusion of knowledge, would, like the brilliant colours of the morning clouds, have survived for some time, ere blended with the mass of ordinary manners [...] Meanwhile, the highlands may become the faery ground for romance and poetry, or subject of experiment for the professors of speculation, political and economical. But if the hour of need should come—and it may not, perhaps be far distant—the pibroch may sound through the deserted region, but the summons will remain unanswered. The children who have left took leave of their own—*Ha til, Ha til, ha til, mi tulidh!*—“We return—we return—we return—no more!” (Culloden, p. 333)

Très souvent commenté, cet extrait nous livre l'analyse personnelle de Scott sur l'exploitation romantique des Highlands dont profita tant sa renommée. On retiendra cette fascination pour une société « primitive » en ultime phase de déclin dans une optique stadiale de l'évolution sociale, prétexte au conservatisme et à la nostalgie pré-industrielle. De nouveau applicable au contexte, la notion de deuil pastoral, à défaut d'être purement ethnographique, émanait surtout de l'intérêt poétique de Scott pour les habitants des hautes-terres d'Écosse. Il précise alors que la « romantisation » des Highlands ne se fit pas dans la nuit de l'obscurantisme, ni au grand jour de la civilisation, mais à l'aurore du progrès britannique dans le nord de l'île. L'acte romantique partait donc d'une prise de conscience historique, tout particulièrement celle du point de non retour atteint par la politique des *Highland Clearances*, jugée irraisonnée à maints égards. Bien évidemment, Scott se déclara défavorable à la diaspora des Gaëls, dans la mesure où il en fit les vaillants

et vertueux gardiens des intérêts britanniques. D'après lui, la Grande-Bretagne aurait pu être amenée à regretter son ingratitude envers les enfants du Nord, même si l'histoire nous apprend que son inquiétude s'avérait infondée et que l'expansion de l'empire se poursuivait jusqu'à l'entre-deux-guerres.

3. La fin d'une vogue littéraire

D'un point de vue littéraire, le romancier se montrait en 1816 résolument optimiste concernant la popularité des Highlands auprès du public : « Everything belonging to the Highlands of Scotland has of late become peculiarly interesting. It is not much above half a century since it was otherwise » (Culloden, p. 283). À dire vrai, il ne s'agissait pas exactement d'un fait nouveau. Cela dit, Scott n'avait pas tort de rappeler que la gaélophobie intellectuelle excitée par la controverse ossianique avait mis un certain temps à se dissiper, avant de laisser place à un engouement plus sincère pour le Nord. Il est donc curieux de surprendre l'auteur l'année suivante à exprimer en privé à James Ballantyne une certaine réserve quant à la viabilité de son sujet fétiche : « Never fear Rob making his appearance-if he has not done so already-but you are aware the Highlands are rather a worn out subject » (Grierson 4, p. 525). Il faisait probablement allusion en ce mois de septembre 1817 au premier volume de *Rob Roy* achevé en août, sachant que le roman intégral ne fut publié que le 30 décembre, aussitôt sa rédaction terminée. John Sutherland arrive d'ailleurs à la même conclusion (*Life*, p. 321), en s'inspirant probablement de l'introduction de « The Two Drovers », qui succède à « The Highland Widow » dans la première série des *Chronicles of*

Canongate (1827). Ces dernières traitent en grande partie de l'exode post-Culloden des Highlanders, contraints de s'expatrier pour tenter leur fortune. Voici donc comment le narrateur fictif de l'ouvrage, Chrystal Croftangry,⁸⁸³ envisage les Highlands sur le plan littéraire contemporain :

Now, the Highlands, though formerly a rich mine for original matter, are, as my friend Mrs Bethune Baliol warned me, in some degree worn out by the incessant labour of modern romancers and novelists, who, finding in those remote regions primitive habits and manners, have vainly imagined that the public can never tire of them; and so kilted Highlanders are to be found as frequently, and nearly of as genuine descent, on the shelves of a circulating library, as at a Caledonian ball.⁸⁸⁴

Alors même que Scott justifiait son dernier effort sur le sujet— non sans autodérision— par un raisonnement du marché littéraire,⁸⁸⁵ on remarque qu'il décida entre-temps de suivre les conseils du voyageur Samuel Johnson lorsqu'il partit explorer les Orcades et les Shetland à la recherche de « vertus sauvages » et de « grandeur barbare » (*Journey*, p. 74). Nous expliquerons alors en quoi l'écriture de *The Pirate* (1821) répondait à ce besoin de chercher plus loin au nord le décor et la matière d'un nouveau succès romanesque. Mais avant tout, une courte rétrospective de l'influence littéraire scandinave sur son œuvre s'impose.

⁸⁸³ Le dernier nom de plume de Walter Scott, « Croftangry », est celui d'un ancien laird, seul héritier du domaine de Glentanner, qui regrette amèrement de ne pas avoir conservé un seul lopin de terre à son nom au terme d'une jeunesse dispendieuse, passée dans la plus complète indifférence à la gestion du patrimoine familial : « I began now to regret more bitterly than ever the having fooled away my family property, the care and improvement of which I saw might have afforded an agreeable employment for my leisure, which only went to brood on past misfortunes, and increase useless repining. 'Had but a single farm been reserved, however small,' said I one day to Mr. Fairscribe, "I should have had a place I could call my home, and something that I could call business." » Cf. Scott, Walter, Sir, *The Chronicles of Canongate* ii, p. 27. Une simple décomposition onomastique nous amènerait à penser que la combinaison du nom *croft* (« lopin ») et de l'adjectif *angry* (« en colère ») se rapporte directement à l'histoire du narrateur, à moins qu'il ne s'agisse aussi d'un message de compassion envers les *crofters* victimes des *Highland Clearances*.

⁸⁸⁴ *Ibid.* xii, p. 123. Cf. *ibid.* vi, p. 67, pour la première occurrence de la métaphore minière dans l'ouvrage.

⁸⁸⁵ « But the market is forestalled » (*Ibid.* xii, p. 124), en partant également du principe, le 8 juillet 1826, que la thématique fut suffisamment laissée en jachère : « The Highlanders have been off the field now for some time » (*Journal*, p. 144).

V. Walter Scott dans les îles supérieures : Orcades, Shetland et le legs scandinave

L'intérêt de Walter Scott pour le sujet scandinave remonte au moins à l'hiver 1790-1, au cours duquel il délivra une communication « On the Manners and Customs of the Northern Nations » en tant qu'étudiant de Dugald Stewart, célèbre titulaire de la chaire de philosophie morale à l'Université d'Édimbourg (*Memoirs* 1, p. 103). Peu de temps après, il rédigea un essai intitulé « On the Origin of the Scandinavian Mythology » qu'il présenta devant la *Speculative Society* le 11 décembre 1791 (*Memoirs* 1, p. 105). On sait également d'après Lockhart que l'*Antiquitatum Danicarum de causis contemptæ a Danis adhuc centilibus mortis* (1689) par Thomas Bartholin⁸⁸⁶ fit partie de ses lectures dès septembre 1792. En outre, la découverte d'un carnet personnel livra d'autres spécimens d'antiquités scandinaves, dont le poème « *Vegtam's Kvitha, or the Descent of Odin* » dans sa version noroise originale, latine de Bartholin et anglaise de Thomas Gray, accompagné de notes historiques sur la mort de Balder ; une traduction anonyme de « the Deathsong of Regner Lodrbrog », ainsi qu'un abécédaire du méso-gothique, de l'anglo-saxon et de leur équivalent runique (*Memoirs* 1, p. 119). En tant que scotophone, l'auteur de *The Lady of the Lake* met en évidence la proximité grammaticale et métrique observée entre l'ancien

⁸⁸⁶ Sans conteste la source primordiale de Scott sur les anciens Scandinaves, à tel point que Paul Robert Lieder la range aux côtés d'Ossian, des [*Specimens of the Poetry of the Antient*] *Welsh Bards* d'Evans, des *Reliques* de Percy et des chants populaires allemands de Herder dans son canon personnel du romantisme britannique. Cf. Lieder, Paul Robert, « Scott and Scandinavian Literature », in *Smith College Studies in Modern Languages* ; vol. 2, n°1 (octobre 1920). Northampton : Smith College, 1920, pp. 8-57. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet article.

scots et le danois, ceci dans une note sur la ballade d'origine danoise d'Alice Brand: « Mr. Jamieson, to secure the power of literal translation, has adopted the old Scottish idiom, which approaches so near to that of the Danish, as almost to give word for word, as well as line for line, and indeed in many verses the orthography alone is altered » (*Lady*, p. 249). Scott renvoie ici aux travaux de son rival antiquaire des premiers jours Robert Jamieson, qui traduisit plusieurs ballades danoises extraites du *Kæmpe Viser* (1591) dans ses *Popular Ballads and Songs* (1806), notamment en vue d'établir une filiation « gothique » entre les folklores écossais et scandinaves (*Minstrelsy* 1, pp. 80-2).⁸⁸⁷

Paul Robert Lieder prend d'ailleurs soin de faire l'inventaire des ouvrages détenus à Abbotsford portant sur la Scandinavie (Lieder, pp. 10-1), ainsi que l'ensemble des œuvres empreintes de « scandinavismes » dans la bibliographie de l'auteur: « *The Border Minstrelsy*, 1802, 1803; *Sir Tristrem*, 1804; *The Lay of the Last Minstrel*, 1805; the review of Herbert's Poems [*Miscellaneous Poetry*], 1806; *The Lady of the Lake*, 1810; *Rokeby*, 1812; *The Bridal of Triermain*, 1813; the « abstract of the *Eyrbyggja Saga* »⁸⁸⁸ and the "Essay on Chivalry" [italicized by Lieder], 1814; *The Lord of the Isles*, 1815; *The Antiquary*, 1816; *Harold the Dauntless*, 1817; *Ivanhoe*, 1819; and *The Pirate*, 1821 » (Lieder, p. 56). Toutefois, il ne retient que la critique des traductions de William Herbert, le commentaire

⁸⁸⁷ Cf. Jamieson, Robert (trad. et éd.), *Popular Ballads and Songs: from Tradition, Manuscripts and Scarce Editions; with translations of similar pieces from the ancient Danish language, and a few originals by the editor*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1806, vol. 2, pp. 84-98.

⁸⁸⁸ Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry William (trad. et éd.), *Illustrations of Northern Antiquities, from the earlier Teutonic and Scandinavian Romances: being an Abstract of the Book of Heroes, and Nibelungen Lay; with Translation of Metrical Tales, from the Old German, Danish, Swedish, and Icelandic languages; with Notes and Dissertations*. Édimbourg : John Ballantyne & Co., Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1814, pp. 475-513. À partir de l'édition bilingue de la commission arnamagnéenne : *Eyrbyggja-saga: sive, Eyrnororum historia* ; trad. et éd. G. J. Thorkelin, collab. P. F. Suhm, Á. Magnússon et alli. Hafniæ (Copenhague) : Typis Aug. Frid. Steinil, 1787.

de l'*Eyrbyggja Saga*,⁸⁸⁹ *Harold the Dauntless* et *The Pirate* comme fondamentalement scandinaves dans leurs thèmes (Lieder, p. 44). Voici au demeurant les sources scandinaves identifiées par Lieder dans le roman *The Pirate*, avec bien sûr en tête l'*Antiquitatum Danorum* de Thomas Bartholin et l'*Historia de Gentibus Septentrionalibus* (1555) d'Olaus Magnus— le titre figure dans le chapitre vingt-neuf⁸⁹⁰— dont il possédait la traduction anglaise partielle : *A Compendious History of the Goths, Swedes, Vandals, and Other Northern Nations* (1658), attribué à un certain J. Streater (Lieder, pp. 18-21). Il précise aussi que durant sa longue carrière, Scott fit appel à d'autres autorités nordiques dont Saxo Grammaticus (Lieder, p. 13), Thormod Torfæus [Þormóður Torfason] (Lieder, p. 21-3) et Erik Pontoppidan (Lieder, p. 28-9).

Invité en 1814 sur le yacht de la « Commission des Phares du Nord » pour une croisière d'inspection septentrionale, Walter Scott eut l'opportunité de visiter les Shetland du 4 au 9 août. Des deux archipels de l'extrême Nord écossais, c'est celui qui obtint la préférence de l'écrivain romantique, en raison de son aspect sauvage faisant défaut aux Orcades rivales : « The soil of Orkney is better, and its air more genial than Shetland but it is far less interesting and, possesses none of the wild and peculiar character of the more northern archipelago » (*Pharos*, p. 49), déclara-t-il en visitant la campagne de Kirkwall. Mais même s'il réserva le décor spectaculaire des Shetland pour l'exposition de son « second *Waverley* » (*Pirate—Intro 2*, p. 239), plus au nord encore, Scott choisit de transposer l'action du roman aux Orcades à partir du chapitre trente-et-un. Telle une

⁸⁸⁹ Pour une discussion approfondie de l'œuvre, cf. D'Arcy, Julien, Wolf, Kirsten, « Sir Walter Scott and Eyrbyggja Saga », in *Studies in Scottish Literature* ; vol. 22, n°1 (1987), pp. 30-43.

⁸⁹⁰ Cf. Scott, Walter, Sir, *The Pirate* xxix ; éd. M. Weinstein et A. Lumsden. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2001, p. 269. L'abréviation « *Pirate* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

vision, la silhouette de la capitale Kirkwall poignait déjà dans le sixième chant du *Lay of the Last Minstrel* en 1806 : « Harold was born where restless seas/Howl round the storm-swept Orcades;/Where erst St. Clair held princely sway/O'er isle and islet, strait and bay:/Still nods their palace to its fall,/Thy pride and sorrow, fair Kirkwall! » (*Lay VI*, xxi ; p. 197, vv. 9-14).

Comme fait bien de le rappeler Penny Fielding, les îles septentrionales se situent à la croisée du monde scandinave et britannique,⁸⁹¹ en vertu de quoi la Grande-Bretagne peut historiquement revendiquer une affiliation nordique (Fjågesund, pp. 70-5). En effet, ces archipels présentent encore aujourd'hui certaines réminiscences linguistiques et légales de la période norvégienne, qui prit fin dans les Orcades en 1468 et en 1469 dans les Shetland, dates de leur mise en gage pour 50000 et 8000 florins par Christian I^{er}, roi du Danemark et de Norvège, afin de payer la dot de sa fille Marguerite, fiancée à Jacques III d'Écosse.⁸⁹² Compte tenu de leur isolation et des courants puissants qui les cernent, les îles supérieures ne rivalisèrent jamais avec les Highlands et l'Ouest hiberno-hébridéen, qui s'accaparaient les circuits touristiques nord-britanniques de l'époque.⁸⁹³ Ceci étant, leur dimension mythique ne pouvait échapper à un érudit tel que Walter Scott, désireux de ressusciter l'ancienne Thulé auprès de ses contemporains : « [...] the Ultima Thule of the ancients, where the sun hardly thought it worth while to go to bed [...] the melancholy isles of the ultima Thule » (*Pirate—Intro 2*, pp. 237, 240). On retrouve effectivement cette majesté thuléenne dans sa description de l'île de Hoy le 16 août :

⁸⁹¹ Cf. Fielding, Penny, *Scotland and the Fictions of Geography*, p. 131.

⁸⁹² Cf. Tudor, John, R., *The Orkneys and Shetland; their Past and Present State*. Londres : Edward Stanford, 1883, pp. 59-60.

⁸⁹³ Cf. Fielding, Penny, *Scotland and the Fictions of Geography*, p. 131.

We have all day been pleased with the romantic appearance of that island, for although the Hill of Hoy is not very high, perhaps about 1200 feet, yet rising perhaps perpendicularly (almost) from the sea, and being very steep and furrowed with ravines, and catching all the mists from the western ocean, it has a noble and picturesque effect in every point of view. (*Pharos*, p. 58)

Les passagers n'eurent cependant aucun mal à accoster et visiter l'île romantique.

Nous en ferons donc de même et commencerons par aborder le thème de l'appel du Nord à travers l'intrigue de *The Pirate* et ses personnages clés.

1. L'appel du Nord dans *The Pirate*

a. Présentation des personnages : Mertoun père et fils, Magnus Troil, Claud Halcro

L'arrivée d'un inconnu dénommé Basil Mertoun dans la paroisse de Dunrossness au sud-est des Shetland instaure le mystère initial du roman, qui se déroule supposément durant l'été 1689, au lendemain de la Glorieuse Révolution. Celui-ci se rend à Burgh-Westra,⁸⁹⁴ résidence du propriétaire de Jarlshof, l'*Udaller* Magnus Troil, afin de devenir le locataire du manoir abandonné de Sumburgh Head, une pointe rocheuse sauvage et vertigineuse à l'extrême sud de l'île. Un *Udaller* était un propriétaire terrien libre, descendant des anciens colons orcadiens et shetlandais d'extraction scandinave, qui jouissait de son *udal* ou *odal* sans contre-partie aucune, contrairement au système de

⁸⁹⁴ On nous donne peu de précisions géographiques quant à son emplacement réel, mise à part cette description : « [...] he [Mordaunt] had been a frequent inmate of the residence of Magnus at Burgh-Westra, although it lay nearly twenty miles distant from Jarlshof. The impassable character of the country betwixt these places, extending over hills covered with loose and quaking bog, and frequently intersected by the creeks or arms of the sea, which indent the island on either side, as well as by fresh-water streams and lakes, rendered the journey difficult, and even dangerous, in the dark season [...] » (*Pirate* iii, p. 23). L'hypothèse associant par homophonie ce lieu à l'île de West Burra (*Pirate*, p. 509) pose problème dans la mesure où Burgh-Westra était aussi bien accessible par terre que par mer (*Pirate* viii, p. 82). Situé à une vingtaine de miles de Jarlshof dans une crique ou *voe*, Wester Quarff fut historiquement un riche lieu de portage vallonné et correspond plus exactement à l'emplacement de Burgh-Westra (*Pirate* xvi, p. 146 ; xvii, pp. 155-7).

tenure féodal (*Pirate* i, p. 11). Dans le roman de Scott, Magnus Troil tient le rôle de garant des traditions nordiques insulaires que nous évoquerons plus tard et se rapproche du parfait fermier franc et libéral des sagas islandaises (*Pirate* i, pp. 6-7). Ce dernier autorise donc le mystérieux Basil Mertoun à prendre résidence sur la pointe de Sumburgh, selon les modalités du pays : « [...] you must have the bit of *plantie cruive*, which they once called a garden, and a right in the *scathold*, and a sixpenny merk of land, that the tenants may fish for you;—eight *lispunds* of butter, and eight shillings sterling yearly, is not too much? » (*Pirate* i, p. 12). Toujours dans le même souci d'authenticité, Scott désirait familiariser son lecteur avec les unités de mesure régionales telles que le *merk* terrien,⁸⁹⁵ le *lispund*,⁸⁹⁶ le droit au *plantie-cruive*, sorte de potager, ainsi que celui de prélever la taxe du *scat*, elle aussi d'origine scandinave. Mertoun est ainsi accepté en tant que nouveau *jarl* de Jarlshof, où il vivra dorénavant en ermite acariâtre avec son fils Mordaunt et leur gouvernante Swertha, native du village. Mertoun, de son vrai nom Vaughan, se révèle finalement être un corsaire anglais, de même que son fils caché Clement « Cleveland », qui tomba dans la piraterie (*Pirate* xli-xlii, pp. 379-91). Le dénouement du roman expose d'ailleurs le motif de son retour aux Shetland, un quart de siècle après sa première escale, pour y finir sa vie en pénitent (*Pirate* xlii, pp. 385-6). Bien qu'il prétende au tout début du livre être indifférent au climat— « if there is but air enough to fill my lungs, I care not if it be the breath of Arabia or of Lapland » (*Pirate* i, p. 11)— l'appel du Nord pour Basil Vaughan se traduit avant tout par un idéal ascétique.

⁸⁹⁵ Mesure agraire écossaise qui pouvait varier entre un peu moins d'un acre et deux acres (*Pirate*, p. 504), soit entre 35 et 80 ares (3500 m² et 8000 m²).

⁸⁹⁶ Mesure de poids d'origine baltique que l'on retrouve dans les Shetland et les Orcades, allant de 12 à 30 livres (entre 5,5 et 13,6 kg) selon les localités (*Pirate*, pp. 505, 526).

C'est finalement son autre fils, Mordaunt— le fruit de son mariage avec une jeune ibère d'Hispaniola, dont le meurtre pour infidélité justifie leur exil— qui s'adapte le mieux à ce nouvel environnement. Arrivé à l'âge de quatorze ans, les Shetland deviennent en effet sa terre d'adoption, où il s'illustre très vite comme grimpeur, marin et festoyeur hors pair (*Pirate* ii, pp. 17, 19), soit les trois mérites fondamentaux du jeune insulaire. Conformément au modèle scottien, le jeune Mordaunt affiche une disposition toute « romantique » : « [...] naturally fond of romantic poetry and romantic situation » (*Pirate* vi, p. 55), se traduisant par un intérêt prononcé pour le folklore local transmis par Swertha, la servante de Jarlshof : « [...] old Norwegian ballads, and dismal tales concerning the Trows or Drows, (the Dwarfs of the Scalds,) with whom superstitious eld had peopled many a lonely cavern and brown dale in Dunrossness, as in every other district of Zetland » (*Pirate* ii, p. 15). Il éprouve en outre une fascination pour les histoires de marins qui circulent parmi les pêcheurs des Shetland en vernaculaire norvégien :

At this time, the old Norwegian sagas were much remembered, and often rehearsed, by the fishermen, who still preserved among themselves the ancient Norse tongue, which was the speech of their forefathers. In the dark romance of those Scandinavian tales, lay much that was captivating to a youthful ear; and the classic fables of antiquity were rivalled at least, if not excelled, in Mordaunt's opinion, by the strange legends of Berserkars, of Sea-kings, of dwarfs, giants, and sorcerers, which he heard from the native Zetlanders. (*Pirate* ii, p. 17)

Mordaunt est d'autant plus réceptif à ces vieilles légendes qu'elles sont le plus souvent rattachées à différents endroits de l'île. Doté aussi d'une oreille musicale, il se familiarise rapidement avec « la simple musique du Nord » en compagnie de Minna Troil, la fille aînée du *Udaller* : « [...] Mordaunt, who was their assistant, and sometimes their preceptor, when they were practising this delightful art, might be now seen assisting Minna in the acquisition of those wild, solemn, and simple airs, to which scalds and

harpers sung of old the deeds of heroes » (*Pirate* iii, p. 24). En tout cela, le personnage de Mordaunt incarne la véritable passion de Scott pour les anciennes ballades du Nord et pour l'archéologie culturelle en général.

C'est d'ailleurs pourquoi l'auteur tenait à faire figurer dans son roman le « dernier » scalde des Shetland, Claud Halcro, descendant de « Hacon Goldemund », scalde officiel de Harald Harfager (*Pirate* xii, p. 116), qui, pareil au barde romantique, allie dans son art musique et poésie (*Pirate* xii, p. 119). Au même titre que Mordaunt, il personnifie le penchant de Scott pour les antiquités littéraires nordiques, dont il est le médiateur intra-fiction :

Halcro's poetry might indeed have interested the antiquary as well as the admirer of the Muses, for several of his pieces were translations or imitations from the Scaldic sagas, which continued to be sung by the fishermen of those islands even till a very late period; insomuch, that when Gray's poems first found their way to Orkney, the old people recognised at once, in the ode of the 'Fatal Sisters,' the Runic rhymes which had amused or terrified their infancy under the title of the 'Magicians,' and which the fishers of North Ronaldshaw,⁸⁹⁷ and other remote isles, used still to sing when asked for a Norse ditty. (*Pirate* xv, p. 137)

Scott fournit pour cela une note explicative intitulée « Norse Fragments » (*Intro* 2, pp. 244-6) qui reprend une anecdote du 14 août transmise par Robert Baikie de Tankerness (*Pharos*, p. 51). Rappelons au besoin que Thomas Gray ne s'inspira jamais de la tradition orale des Orcades et se contenta d'adapter librement les versions latines proposées par Torfæus et Bartholin de la « Darraðarljóð » ou « chanson de Darraðar », incluse dans la *Saga de Njáll le Brûlé*.⁸⁹⁸

⁸⁹⁷ Il semblerait que le norvégien subsistait encore en 1814 sur l'île orcadienne de North Ronaldsay, du moins plus significativement que dans le reste de l'archipel, où de simples expressions courantes pouvaient être relevées (*Pharos*, pp. 55-6).

⁸⁹⁸ Cf. Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas islandaises*. Paris : Gallimard, 1987, pp. 1496-8.

b. La prophétesse Norna « of The Fitful Head »

Le personnage de Norna est directement inspiré de cette mythologie terrifiante, comme nous le confirme ce passage où Mordant se remémore la légende des Valkyries :

Impressed with these ideas, which he had imbibed from his youth, it was not without something like alarm, that he beheld this mysterious female standing on a sudden so close beside him, and looking upon him with such sad and severe eyes, as those with which the Fatal Virgins, who, according to northern mythology, were called the *Valkyriur*⁸⁹⁹, or 'Choosers of the Slain,' were supposed to regard the young champions whom they selected to share the Banquet of Odin. (*Pirate* x, p. 92)

Scott croisa vraisemblablement plusieurs sources afin de caractériser Norna, dont le nom évoque à la fois les Nornes de la cosmogonie nordique, tisseuses du destin des hommes, ainsi que le dialecte norvégien anciennement parlé dans l'archipel des Orcades et des Shetland jusqu'à la moitié du XVIII^{ème} siècle. L'auteur rencontra son prototype en visitant le village de Stromness sur l'île de Pomona le 17 août 1814. Bessie Millie était une vieille femme recluse, à qui les marins de passage venaient acheter des vents favorables et que Scott caricature en une « Hécate » ou « pythonisse » septentrionale (*Pharos*, pp. 60-1). Ces souvenirs précieux firent bien sûr l'objet d'une note intitulée « Sale of Winds » (*Intro* 2, pp. 249-50). Norna intervient également dans une « ancienne coutume norvégienne » qui, selon Scott, consistait à recréer un fait mythologique, celui du héros consultant la prophétesse au sujet de son destin. On nous renvoie à la traduction poétique de Thomas Gray « The Descent of Odin », fondée sur un épisode similaire (*Pirate* xxi, p. 195). La note explicative de cette scène désigne la prophétesse Thorbiorga dans la *Saga d'Erik le Rouge*— *Erik Rauda* chez Bartholin— comme antécédent littéraire de Norna,⁹⁰⁰ qui assure dans *The*

⁸⁹⁹ Lieder fait remarquer que Scott utilisait déjà le terme islandais *valkyriur* dans son *Lay* en 1806. La dette à Bartholin est plus ou moins flagrante dans les deux cas (Lieder, p. 26).

⁹⁰⁰ Cf. *The Pirate*, note « Fortune-Telling Rhymes » (*Intro* 2, pp. 262-5).

Pirate un lien avec le paganisme des antiques *volvür* ou *völur*⁹⁰¹ et autres « galdragons »⁹⁰² scandinaves.

On lui prête aussi des pouvoirs chamaniques lorsque Magnus Troil et ses deux filles se présentent sans invitation à sa demeure vertigineuse de Fitful Head afin qu'elle sorte Minna Troil de sa mélancolie (*Pirate* xxviii, pp. 261-8). L'auteur reconstitue pour l'occasion un rituel à base de plomb fondu anciennement pratiqué dans les Shetland et qu'il releva dans son journal de bord le 6 août 1814 :

The party's friends resort to a cunning man or woman, who hangs about the neck a triangular stone in the shape of a heart, or conjures back the lost individual, by retiring to the hills and employing the necessary spells. A common receipt, when a child appears consumptive and puny, is, that the conjurer places a bowl of water on the patient's head, and pours melted lead into it through the wards of a key. The metal assumes of course a variety of shapes, from which he selects a portion, after due consideration, which is sewn into the shirt of the patient. Sometimes no part of the lead suits the seer's fancy. Then the operation is recommenced, until he obtains a fragment of such a configuration as suits his mystical purpose. Mr Duncan told us he had been treated in this way when a boy. (*Pharos*, p. 23-4)

Pour les besoins de son roman, Scott l'alchimiste fusionne deux traditions en une lorsqu'il décrit Norna en train de faire fondre le plomb pour obtenir un pendentif en forme de cœur, qu'elle attache ensuite autour du cou de Minna. Bien qu'il contribue grandement à l'atmosphère *gothique* de *The Pirate*, le paganisme de Norna n'a pas sa place dans les conclusions morales du cycle des « romans *Waverley* ». C'est donc pour cette raison que la terrible *Reimkennar*, peu avant sa mort, se convertit au christianisme et demande dans son

⁹⁰¹ Scott les nomme maladroitement « Voluspæ » (*Pirate* xix, p. 181 ; xxi, pp. 195, 196), sans doute à cause du poème eddaïque de la *Völuspá*, qui ne signifie pas « voyante » mais « prophétie de la voyante ».

⁹⁰² Cf. *Pirate* xxi, p. 203— « corrupted from the Norse 'galdrá', to bewitch, and 'kwinde', or 'kwinna,' a woman; a witch, sorceress » (*Pirate*, p. 550), alternativement orthographié « gall-dragons » (*Pirate* xxviii, p. 261). Cf. également Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry William (trad. et éd.), *Illustrations of Northern Antiquities*, p. 502. On sait aujourd'hui que le substantif *galdr*, avant de signifier magie ou sorcellerie, désignait une incantation magique proche du hurlement. Cf. Boyer, Régis, *Le Monde du Double*. Paris : l'Île Verte et Berg International, 1986, p. 162.

testament que l'on brûle ses anciens grimoires et autres instruments d'art occulte (*Pirate* xlii, p. 389).

c. Minna et Brenda Troy : l'usuel couple passion/raison

Minna Troy se montre particulièrement sensible à l'aura mystique de Norna, tout comme elle se complait dans le décor sauvage de son île natale, dont la situation isolée rend toute poursuite érudite difficile, même si dans le langage du romancier, « le livre de la nature » lui est grand ouvert (*Pirate* iii, p. 22), faisant d'elle une élève accomplie du sublime :

She had also a high feeling for the solitary and melancholy grandeur of the scenes in which she was placed. The ocean, in all its varied forms of sublimity and terror, the tremendous cliffs that resound to the ceaseless roar of the billows, and the clang of the sea-fowl, had for Minna a charm in almost every state in which the changing seasons exhibited them. (*Ibid.*)

L'héroïne tiendrait cet enthousiasme de la « race romantique dont descendait sa mère » (*Ibid.*), une « Saint Clair » ou Sinclair du Sutherland, celle des Highlanders donc (*Pirate* iii, p. 20). Comme nous l'avons dit plus tôt, son imagination vive et impressionnable la rend beaucoup plus réceptive que sa cadette Brenda aux histoires fantastiques de Norna et de Claud Halcro (*Pirate* xix, pp. 177-8 ; xx, pp. 186-9). En l'occurrence, ce dernier les surnomme respectivement « Nuit » et « Jour » (*Pirate* xx, p. 188), soulignant ainsi l'intention allégorique de Scott.⁹⁰³ De toute évidence, le couple antithétique Minna/Brenda, en tout point similaire à celui de Flora/Rose dans *Waverley*, incarne la dualité de la psyché humaine tiraillée entre passion et raison, obscurantisme et clairvoyance. Fort heureusement, le narrateur lui épargne les tribulations endurées par

⁹⁰³ « My most lovely Night » (*Pirate* xxiii, p. 225), « my fairest Night [...] my fairest Dawn of Day [...] my lovely Day » (*Pirate* xii, p. 114) et « Night and Day » (*Pirate* xxx, p. 285).

Norna auxquelles elle se prédestine, en lui faisant résigner ses aspirations « romantiques » de jeunesse : « Like Norna, but under a more regulated judgment, she learned to exchange the visions of wild enthusiasm which had exerted and misled her imagination, for a truer and purer connexion with the world beyond us, than could be learned from the sagas of heathen bards, or the visions of later rhymers » (*Pirate* xlii, pp. 390-1). Elle s'émancipe finalement de ses penchants en adoptant une ligne de conduite altruiste plus conforme à la philosophie chrétienne. En revanche, les deux sœurs semblent parfaitement unies à travers leur attachement à leur archipel natal, comme l'atteste cette déclamation de Brenda en réponse aux appréhensions de Mordaunt vis-à-vis de sa sœur, récemment courtisée par l'étranger Cleveland :

This is a little world of ours, this Zetland, inferior, perhaps, in soil and climate to other parts of the earth, at least so strangers say; but it is our own little world, and we, the daughters of Magnus Troil, hold a first rank in it. It would I think, little become us, who are descended from Sea-kings and Jarls, to throw ourselves away upon a stranger, who comes to our coast, like the eider-duck in spring, from we know not whence, and may leave it in autumn, to go we know not where. (*Pirate* xvi, p. 150)

À l'attachement régional vient également s'ajouter un culte des ancêtres vikings qui s'implantèrent aux Shetland. Signalons que l'expression « rois des mers », tant affectonnée par Scott et beaucoup de ses contemporains, constitue un exemple de traduction romancée typique de la période et qui ne tient pas compte de l'étymologie noroise et anglo-frisienne.⁹⁰⁴ L'auteur aurait pu être induit en erreur par le *kenning* latin « Reges Maris » parfois utilisé par Bartholin, bien que ce dernier donne également la véritable origine du mot. (Lieder, p. 43). Quoi qu'il en soit, l'objection de Minna aux propositions

⁹⁰⁴ *Vikingr* désignerait alors un habitant des fjords, tandis que le préfixe de « *wicing* » proviendrait soit des camps qu'établissaient les Scandinaves durant leurs raids en Angleterre, soit des comptoirs marchands qu'ils fréquentaient. Cf. « Viking », in Holman, Katherine, *Historical Dictionary of the Vikings*. Lanham : The Scarecrow Press, 2003, pp. 277-8.

exotiques de Cleveland, qui lui décrit justement un paradis méridional, révèle un sentiment d'appartenance identique, voire un écho décuplé du discours de sa sœur :

“No, Cleveland, my own rude country has charms for me, even desolate as you think it, and depressed as it surely is, which no other land on earth can offer to me. I endeavour in vain to represent to myself those visions of trees, and of groves, which my eye never saw; but my imagination can conceive no sight in nature more sublime than these waves, when agitated by a storm, or more beautiful, than when they come, as they now do, rolling in calm tranquillity to the shore. Not the fairest scene in a foreign land,—not the brightest sunbeam that ever shone upon the richest landscape, would win my thoughts for a moment from that lofty rock, misty hill, and wide-rolling ocean. Hialtland⁹⁰⁵ is the land of my deceased ancestors, and of my living father; and in Hialtland I will live and die.” (*Pirate* xxii, p. 211)

Minna se déclare ainsi, avec toute la verve qu'on lui connaît, liée par le sang à la terre de ses ancêtres qu'elle apprend à vénérer tout aussi dûment que sa sœur. Son régionalisme ardent l'amène même une fois à flirter avec l'indépendantisme, comme dans l'harangue naïve qui suit :

“Why,” she said, “should we not, under so many changes as late times have introduced, have seized the opportunity to shake off an allegiance which is not justly due from us, and to return to the protection of Denmark, our parent country? Why should we yet hesitate to do this, but that the gentry of Orkney have mixed families and friendship so much with our invaders, that they have become dead to the throb of the heroic Norse blood, which they derived from their ancestors?” (*Pirate* xviii, p. 167-8)

La véhémence d'une jeune femme telle que Minna permet à Scott de ranimer un topique très populaire à l'époque, à savoir l'amour de la liberté chez les hommes du Nord : « [...] the Sons of the North, whose long galleys avenged on so many coasts the oppressions of degenerate Rome » (*Pirate* xxii, p. 217). C'est d'ailleurs dans cette optique primitiviste qu'elle considère son propre père en tant que descendant d'une race opprimée : « My father is [a Zetlander, or rather] a Norwegian [...] His own ancestors supported and exercised the freedom of the seas in those gallant barks whose pennons were the dread of all Europe [...] he himself suffers too much oppression from the tyrannical laws of our proud neighbours of Scotland. I trust he will soon be able to rise in resistance against them » (*Pirate* xxii, p.

⁹⁰⁵ « Hialtland » ou « Hjaltland », soit un autre nom pour les îles Shetland, Hetland ou Zetland.

210). Le simple fait de placer l'Écosse dans une position tyrannique et donc dominante devait sans doute grandement amuser le romancier historien habitué à un tout autre refrain. Plus amusant encore, Minna voit en la Glorieuse Révolution le moment opportun d'arracher l'indépendance (*Pirate* xviii, pp. 167-8 ; xxii, pp. 210-1), tandis que son père ne se risque jamais au-delà du simple toast anti-fiscal (*Pirate* xviii, p. 167) et semble d'autant plus exulter, en bon britannique, à l'écoute des exploits du capitaine Cleveland en Terre-Ferme espagnole (*Tierra Firme*) contre la *Guardacostas* : «“That is the way,” shouted the Udaller; “the old British jack should never down! When I think of the wooden walls, I almost think myself an Englishman, only it would be becoming too like my Scottish neighbours”» (*Pirate* xxi, p. 201). Créée en 1606, l'*Union Jack* semble ici progressivement trouver grâce aux yeux des autochtones, surtout lorsqu'il est question de victoire sur la flotte d'Espagne, ce grand rival méridional ayant un jour menacé toute la Grande-Bretagne jusqu'à l'île de Fair,⁹⁰⁶ qui fut en 1588 l'hôte à contre-gré de 300 marins de l'Invincible Armada sous les ordres du duc de Medina Sidonia (*Pirate* xxi, p. 201 ; *Pharos*, p. 39). On réalise donc que ces appels à l'indépendance ne sont guère plus que des leurres narratifs et n'affectent en rien le statu quo politique de l'île rappelé plus tôt par Magnus Troil : «“Where would you cruize upon, or against whom? We are all subjects of one realm I trow; and I would have you to remember that your voyage may bring up at Execution-dock”» (*Pirate* xv, p. 140). Il fait alors remarquer à Claud Halcro l'absurdité et l'anachronisme de son apologie du *Strandhögg*⁹⁰⁷ (*Pirate* xv, pp. 139-40). De toute évidence, qu'il s'agissât des Highlands ou bien des Shetland, l'objectif de Scott ne fut jamais de raviver d'anciennes

⁹⁰⁶ Île isolée à mi-chemin entre les Orcades et les Shetland.

⁹⁰⁷ Le type de raid côtier autrefois pratiqué par les Vikings.

rivalités au sein du Royaume-Uni, mais, bien au contraire, de valoriser les différents « Nords » géoculturels qui le composaient.

d. Triptolemus Yellowley, ou le bouffon civilisateur de l'espace nord

Ayant dès lors atteint les Shetland en la personne de Triptolemus Yellowley, l'effort britannique de modernisation agricole n'en reste pas moins conspué par les insulaires, qui voient d'un mauvais œil l'arrivée continuelle de nouveaux « colonisateurs » écossais :

“Hither they have come like the clack-geese—every chamberlain has brought over a flock of his own name, and his own hatching, for what I know, and here they roost for ever [...] the ancient days and the genuine manners of these Islands are no more—for our ancient possessors, our Patersons, our Feas, our Schlagbrenners, our Thorbiorns, have given place to Giffords, Scotts, Mouats [...]” (*Pirate* i, p. 10).

Le narrateur Scott observa lui-même ces mutations sociales en 1814, alors que les immigrants écossais avaient supplanté pour de bon les descendants scandinaves en haut de l'échelle sociale (*Pharos*, p. 31). Triptolemus Yellowley et sa sœur Barbara sont issus de la toute dernière migration planifiée par le comte de Morton, Lord Chamberlain, qui a nommé le fermier des Mearns intendant sur l'archipel des Orcades et des Shetland (*Pirate* iv, pp. 37-9). Agriculteur malgré lui, ses expérimentations progressistes n'ont pu sauver la ferme paternelle (*Pirate* iv, p. 36), ce qui toutefois n'ébranle pas immédiatement sa détermination à moderniser l'exploitation des Shetland. Notons que le mythe de Triptolème vint tout d'abord à l'esprit de l'auteur le 6 août 1814, lorsqu'il lui fut donné d'observer à l'œuvre l'araire primitif utilisé par les laboureurs de l'île (*Pharos*, p. 22). Mais d'après le narrateur, c'est le vicaire de la paroisse qui lui a choisi ce prénom : « [...] it had received the name of Triptolemus; the Curate, who was a man of some classical skill, conceiving that this epithet contained a handsome and classical allusion to the visionary plough, with its triple yoke of oxen » (*Pirate* iv, p. 32). Il est ici fait référence à l'étymologie

classique de Triptolème, soit la « personnification du grain semé dans le sillon, retourné par ces trois labours qu'Hésiode recommandait aux agriculteurs de Béotie [...] ».⁹⁰⁸ Cela oriente clairement les études classiques du jeune Yellowley à Saint Andrews, où il focalise inconsciemment son attention sur le thème de l'économie rurale (*Pirate* iv, pp. 33-5). Le fait de baptiser le fils de Jasper Yellowley après le héros cultivateur du monde grec confère évidemment un trait d'humour essentiel à cette parodie mythologique de la conquête du Nord britannique⁹⁰⁹: « At Harfra, or, as it was sometimes called, Stourburgh [...] the factor settled himself, in the plenitude of his authority; determined to honour the name he bore by his exertions, in precept and example, to civilize the Zetlanders, and improve their very confined knowledge in the primary arts of human life » (*Pirate* iv, p. 39).

Une fois installé, il trouve deux grands archaïsmes à combattre : l'araire à un seul mancheron déjà mentionné et le moulin hydraulique à roue horizontale⁹¹⁰, qui ne manquent jamais de faire bouillir le sang de ce mercenaire du rendement : « The sight of these imperfect instruments stirred the blood of Triptolemus Yellowley, as that of the bold warrior rises at seeing the arms and insignia of the enemy he is about to combat [...] » (*Pirate* xii, p. 109). En dépit de sa contenance bouffonne, le personnage de Triptolemus n'est que le porte parole de son créateur Scott, qui, au demeurant, exprima la même irritation face à la désuétude des instruments agricoles utilisés sur l'île. Il suffit de comparer le commentaire de son journal daté du 6 août (*Pharos*, p. 22) avec le réquisitoire public de

⁹⁰⁸ Daremberg-Saglio ; 1919, tome 5, p. 470.

⁹⁰⁹ « [...] Mr. Triptolemus Yellowley, who was the chosen missionary of the Chamberlain of Orkney and Zetland, a speculative person, who designed, through the medium of Triptolemus, to introduce into the *Ultima Thule* of the Romans, a spirit of improvement, which at that early period was scarce known to exist in Scotland itself » (*Pirate* iv, p. 29).

⁹¹⁰ Cf. *The Pirate*, note « Zetland corn-mills » (*Intro* 2, pp. 251-2).

Yellowley contre l'araire obsolète des Shetland (*Pirate* xiv, p. 132), ou celui du 3 août (*Pharos*, p. 16) avec l'objurgation de l'intendant pour l'abandon des nombreux moulins traditionnels en faveur d'un meunier de métier (*Pirate* xi, p. 105). Suite à un accident de poney, Triptolemus envisage même d'éradiquer la race naine de l'île par l'introduction de variétés écossaises, comme celle du Lanarkshire que Scott eut l'occasion d'observer le 16 août près de Stromness à la ferme de M. Rae, intendant de Lord Armadale (*Pharos*, p. 56). Cependant, Yellowley finit par enterrer le « soc de guerre » et s'intègre à la communauté en abandonnant ses grands rêves de réforme généralisée (*Pirate* xlii, p. 390). En effet, Scott se voulait un avocat du progrès, tout en encourageant sa marche graduelle et raisonnée (*Pharos*, pp. 22-3), en particulier du point de vue humain, trop souvent ignoré durant les *Highland Clearances*.

2. Une portrait rétrospectif des insulaires septentrionaux

a. La société traditionnelle des Shetland

The Pirate propose une ethnographie spéculative de ce que furent les anciennes mœurs des Shetland, en grande partie disparues lors de sa visite en août 1814⁹¹¹: « The state of manners which I have introduced in the romance, was necessarily in a great degree imaginary, though founded in some measure on slight hints, which, showing what was, seemed to give reasonable indication of what must once have been, the tone of the society

⁹¹¹ « I was induced to go a generation or two farther back, to find materials from which I might trace the features of the old Norwegian Udaller, the Scottish gentry having in general occupied the place of that primitive race, and their language and peculiarities of manner having entirely disappeared » (*The Pirate—Intro* 2, p. 240).

in these sequestered but interesting islands » (*Pirate—Intro 2*, p. 241). Cela dit, le physique des habitants rappela très vite à l'auteur leur filiation nordique⁹¹²: « They [Zetland sailors] are, like all the other Zetlanders I have seen, a strong, clear complexioned, handsome race, and the women are very pretty » (*Pharos*, p. 17). Un peu plus loin dans son journal de bord, Scott décrit la congrégation presbytérienne du révérend Turnbull à Tingwall comme une communauté septentrionale modèle : « The congregation were numerous, descent, clean, and well-dressed. The men have all the air of seamen, and are a good-looking hardy race. Some of the old fellows had got faces much resembling Tritons; if they had had conchs to blow, it would have completed them »⁹¹³(*Pharos*, p. 26). Le visiteur constate alors les bienfaits visibles de la religion chrétienne dans le Nord britannique et va jusqu'à comparer les paroissiens de Tingwall à une race mythique engendrée par le dieu Poséidon, l'effet sans doute de l'atmosphère thuléenne. On retourne ainsi progressivement à l'âge d'or d'une société visiblement épargnée par les maux du monde moderne, à commencer par l'inégalité sociale.

En effet, l'introduction de *The Pirate* expose une différence historique flagrante avec la situation socio-économique du reste de l'Écosse :

The only difference now to be observed betwixt the gentry of these islands, and those of Scotland in general, is, that the wealth and property is more equally divided among our more northern countrymen, and that there exists among the resident proprietors no men of very great wealth, whose display of its luxuries might render the others discontented with their own lot. (*Pirate—Intro 2*, p. 240)

⁹¹² Ce que Scott observa aussi sur l'île de Fair : « The Fair Isle inhabitants are a good-looking race, more like Zetlanders than Orkneymen. Evenson, and other names of a Norwegian or Danish derivation, attest their Scandinavian descent » (*Pharos*, p. 39).

⁹¹³ Cette remarque viendra d'ailleurs alimenter la narration de *The Pirate*, notamment dans la description collective des anciens de la communauté et du vieux Haagen (*Pirate* xiv, pp. 135-6 ; xv, p. 140 ; xxxv, p. 325). Elle inspira peut-être aussi cet intermède costumé fantasque qui nous est décrit au chapitre seize (*Pirate* xvi, pp. 144-6).

Il est aussi possible d'invoquer la préexistence d'un système de propriété allodiale, qui contient quelque peu l'expansion du modèle féodal écossais à partir du XV^{ème} siècle, et par là même, les disparités qui en découlaient. On apprend par exemple que Thomas Dundas, Lord Lieutenant et Vice-amiral des Shetland ne jouissait pas de propriété éminente sur l'ensemble de l'île : « I should have supposed, upon principle, that Lord Dundas, as a superior, possessed the dominium eminens, and ought to be resorted to as the source of land rights. But it is not so. It has been found that the heritors of each Township hold directly of the Crown [...] » (*Pharos*, p. 16). Scott se montra d'autant plus perplexe concernant la délimitation inexistante des terres arables, qui constituait selon lui un obstacle de taille à la modernisation des cultures encouragée par Thomas Dundas (*Pharos*, p. 15). À ceci venait s'ajouter la curieuse coutume du *plantie-cruive* autorisant quiconque à s'approprier une parcelle de terre, variant de 6 à 9 m², pour y faire un potager destiné à son usage personnel. On sait par ailleurs que les indigènes jouissaient toujours de ce droit en 1814 comme d'une liberté quasi fondamentale : « Zetlanders are so far from reckoning this an invasion, or a favour on the part of the proprietor, that their most exaggerated description of an avaricious person is one who would refuse the liberty of a *plantie-cruive* [...] » (*Pharos*, p. 15). Les étendues de landes étaient elles aussi en libre accès pour l'élevage ovin (*Pharos*, p. 16), ainsi que pour les hordes de poneys laissées en liberté et à la disposition du voyageur (*Pirate* ii, p. 19 ; xi, p. 102). Tous ces signes apparents de sous-développement économique fournirent à Scott des données précieuses pour la création

d'une utopie spéculative régie par une sorte de communisme primitif⁹¹⁴ où l'agriculture vivrière assurait à l'homme du Nord une vie heureuse et frugale.

Aux dires de l'auteur, il n'y avait là rien de surprenant pour un peuple avec « un pied sur terre et un autre dans la mer » et qui tirait principalement sa richesse de cette dernière (*Pharos*, p. 22). Pour preuve, l'épisode de la baleine échouée illustre parfaitement l'appel de l'océan à ses enfants pêcheurs, en plus de fournir une scène d'action efficace (*Pirate* xvii, pp. 154-64). L'agriculture était bien entendu secondaire dans l'économie des Shetland, étant donné le caractère « amphibien » de ses habitants, à qui « la pelle et la houe » avaient, pour ainsi dire, tendance à « brûler les mains » (*Pharos*, p. 21 ; *Pirate* xxx, p. 278) ; un point commun avec leurs homologues gaéliques des Highlands, d'après Nicol Jarvie (*Rob Roy* xxvi, p. 209). On pourrait tout aussi bien parler d'une existence entre ciel et terre, notamment lorsqu'ils se livraient à cette dangereuse pratique de chasse aux œufs et aux oiseaux à flanc de falaise communément appelée *fowling* (*Pirate* ii, p. 17). Scott releva dans son journal quelques accidents mortels pour le moins inévitables (*Pharos*, pp. 24, 39). Nous ajouterons finalement à titre purement anecdotique qu'une population encore plus septentrionale laissa son empreinte dans *The Pirate*. En effet, la présence de baleiniers groenlandais à Lerwick inspira à l'auteur une scène bouffonne de procès durant laquelle le suspect, dans son insolence, retourne l'accusation contre le prévôt de la capitale. Ainsi, le frivole larcin d'un mouton perpétré par les turbulents pêcheurs (*Pharos*, p. 31) se retrouve

⁹¹⁴ En rapport avec la théorie de l'anthropologue américain Lewis Henry Morgan— *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization* (1877)— reprise notamment dans *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staats. Im Anschluss an Lewis H. Morgan's Forschungen* (1884) de Friedrich Engels. Cf. Testart, Alain, *Le Communisme Primitif: Économie et Idéologie*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1985.

parodié dans le roman par la goujaterie du boucanier Derrick envers la jeune servante du magistrat, pour le même résultat comique (*Pirate* xxxiv, pp. 321-2).

b. Us et coutumes des gens du Nord

Pour en revenir aux mœurs des Shetland, *The Pirate* rend hommage à la légendaire hospitalité des insulaires, qui savent se montrer cordiaux à l'égard de leurs invités, tout en se gardant de toute inquisition (*Pirate* i, p. 7). Ceci se révèle de fait indispensable à l'intrigue du roman, tandis que la libéralité autochtone se trouve humoristiquement confrontée à la ladrerie des Yellowley du Kincardineshire (*Pirate* v, pp. 39-43). D'une longueur de dix chapitres (xii-xxi), les festivités de la Saint-Jean à Burgh-Westra font particulièrement honneur à cette valeur imprescriptible de la vieille étiquette scandinave, à savoir la prodigalité. Le narrateur insiste notamment sur la consommation d'alcool, dont l'abstinence constitue une infraction grave aux « anciennes lois nordiques de convivialité » observées quasi religieusement par Magnus Troil (*Pirate* i, p. 9). En effet, la libation générale de punch à Burgh-Westra est censée reproduire un rituel incontournable⁹¹⁵ en hommage à Odin, suprême hôte du *Valhalla* dans la mythologie scandinave (*Pirate* xiii, pp. 127-8).

La danse des épées renoue, quant à elle, avec le passé martial des hommes du Nord (*Pirate* xv, pp. 141-2). Il se trouve que l'auteur n'assista jamais en personne à une telle performance, raison pour laquelle il dut s'en remettre à l'autorité d'Olaus Magnus et de Dr

⁹¹⁵ Scott cherchait apparemment à innover en choisissant le punch plutôt que la bière nouvelle traditionnellement consommée durant les grandes fêtes de solstices ou d'équinoxes dans le monde nordique. Elle était brassée selon des rites anciens spécifiques et se voyait attribuer des pouvoirs magiques. Cf. Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, p. 1601.

James Scott,⁹¹⁶ fils de John Scott de Melby, chez qui Walter Scott put « gratifier sa curiosité » au sujet des danseurs aux épées de l'île orcadienne de Papa Westray (*Pharos*, p. 29).⁹¹⁷ Cette danse ancestrale mettait en scène le mystère des sept champions de la chrétienté, ce qui, toutefois, n'empêcha pas Scott de grandir le nombre de participants, passant de huit à dix-huit, en introduisant notamment des partenaires féminines semblables aux farouches Amazones (*Pirate* xv, p. 142) dans un exercice pourtant exclusivement masculin à l'origine. On devine ici un remaniement chorégraphique romanesque, ayant pour but de donner vie à ces vierges guerrières de la mythologie scandinave, les Valkyries. Le thème martial apparaît également dans le répertoire de Claud Halcro, qui entonne « The Song of Harold Harfager » (*Pirate* xv, pp. 137-8) par pure nostalgie : « [...] “but now the descendants of Sea-kings, and Champions, and Berserker, are become as incapable of using their swords, as if they were so many women. Ye may praise them for a strong pull on an oar, or a sure foot on a skerry; but what else could glorious John himself say of ye, my good Hialtlanders, that any man would listen to?” » (*Pirate* xv, p. 139). Le narrateur veut ici faire comprendre que « l'ancienne race de Lochlin »⁹¹⁸ dont se réclame Norna (*Pirate* xix, p. 183) avait depuis longtemps déserté les Shetland, ainsi que nous le confirme ce vétéran des campagnes de Montrose, qui ne partage aucunement le mépris de la mort des Vikings d'antan : « [...] I would rather drink both [Minna, Claud Halcro] your healths in this good bicker of ale, like a living man as I am,

⁹¹⁶ Cf. *The Pirate*, note « The Sword-Dance » (*Intro* 2, pp. 253-9).

⁹¹⁷ Cf. Smith, Paul, « Sir Walter Scott and the Sword Dance from Papa Stour, Shetland: Some Observations », in *Folk Drama Studies Today: Papers Given at the International Traditional Drama Conference, 19-21 July 2002, University of Sheffield, England* ; dir. E. Cass et P. Millington. Sheffield : Traditional Drama Research Group, 2003, pp. 47-66.

⁹¹⁸ Désignation ossianique de l'envahisseur scandinave.

than that you should be making songs in my honour, for having died forty or fifty years ago » (*Pirate* xv, p. 141). Mais s'ils ne cherchaient plus la gloire dans les faits d'armes, les intrépides oiseleurs de l'île de Fair pouvaient encore du haut de leurs falaises prétendre à une mort héroïque : « They regard the death of an individual engaged in these desperate exploits, as we do the fate of a brave relation who falls in battle, when the honour of his death furnished a balm for our sorrow » (*Pharos*, 39). Ce furent d'ailleurs les habitants de cette île isolée qui correspondaient le plus à l'archétype originel du sauvage septentrional : « The wildness of their appearance, with long-elf locks, striped worsted caps, and shoes of raw hide—the fragility of their boat⁹¹⁹—and their extreme curiosity about us and our cutter, give them a title to be distinguished as *natives* » (*Pharos*, p. 35). On peut dire que ces derniers donnèrent à Scott ce qu'il était venu chercher en premier lieu dans les archipels supérieurs, soit l'expérience du Nord primitif qu'il réservait d'habitude à ses personnages. C'est comme si dans cette scène digne des plus grands voyages d'exploration, il se glissait dans la peau d'un Bougainville ou d'un Cook, à la rencontre des « natifs » insulaires.

Hormis leur « sauvage » apparence, les Nordiques britanniques avaient alors abandonné toute autre forme de sauvagerie, si ce ne fut la coutume du droit d'épave ou loi du *wreck*, encore observée à l'aube du XVIII^{ème} siècle dans le roman shetlandais de Scott. Attestée par les sagas islandaises et le droit anglo-normand,⁹²⁰ cette pratique vitale pour les

⁹¹⁹ Pour plus de précisions : « [...] a strange-looking thing without an entire plank in it, excepting one on each side, upon the strength of which the whole depends, the rest being patched and joined. This trumpy skiff the men manage with the most astonishing dexterity, and row with remarkable speed ; they have two banks, that is, two rowers on each bench, and use very short paddles » (*Pharos*, p. 35). Le capitaine Cleveland qualifie littéralement ce type d'embarcation de « coquille de coque » [« cockleshell »] (*Pirate* viii, p. 82), traduisible par « coquille de noix », synonyme de « rafiôt ».

⁹²⁰ Le partage du rorqual échoué par des « guetteurs » d'épaves dans la *Saga de Snorri le Godi* en fait un document historique précieux, notamment pour Scott qui la restitue sous son titre original d'*Eyrbyggja*. Cf.

îles septentrionales s'exerçait souvent au détriment des rescapés de naufrages, qui devenaient la proie des populations côtières. Voilà pourquoi la cargaison et le corps sans vie du capitaine Cleveland, charriés par l'impétueux courant de Sumburgh, attirent nombreux résidents de Jarlshof sur le rivage (*Pirate* vii, pp. 70-5). La rapacité des Shetlandais en de telles circonstances se trouve notamment personnifiée par le colporteur Bryce Snailfoot, au nom trompeur, car premier sur les lieux. Malheureusement, ce dernier doit sous l'intimation de Norna abandonner une malle-cabine de grande valeur pour son achalandage (*Pirate* vii, pp. 71-3), un prix qu'il était pourtant prêt à défendre à la pointe de l'épée contre le très réprobateur Mordaunt, bien décidé à le priver de son droit d'épave par la force (*Pirate* vii, pp. 71-2). En tant que nouvel arrivant porteur de la civilisation britannique, le jeune Mertoun tient tout naturellement cette pratique pour illégale et reproche donc aussi à sa gouvernante Swertha de s'y être livrée : « [...] for I fear, Swertha, you have been transgressing the law, and have been out on the wrecking system » (*Pirate* viii, p. 76). De plus, cet usage parfois cruel allait de pair avec un « préjugé inhumain » rapporté dans le journal de l'auteur : « A worse and most horrid opinion prevails, or did prevail, among the fishers—namely, that he who saves a drowning man will receive at his hands some deep wrong or injury » (*Pharos*, p. 24). Scott fait en l'occurrence directement le lien avec la loi du *wreck* : « It is conjectured to have arisen as an apology for rendering no assistance to the mariners as they escaped from a ship-wrecked vessel, for these isles are

Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, pp. 311-4. Boyer nous renvoie aux lois de la *Grágás* de l'État libre islandais (930-1262) et plus spécifiquement au chapitre sur les épaves, le *Rekatháttir* (*Ibid.*, pp. 1533, 1603). Sur la loi anglo-normande du *wreck*, cf. Bouveresse, Jacques, Brochot, Vanessa, Brunet, Pierre, Calmes, Sylvia, *Les Annales de Droit* n°1, 2007. Mont-Saint-Aignan : Publication des Universités de Rouen et du Havre, 2007, pp. 106-10.

famous for plundering wrecks » (*Pharos*, p. 24). Il justifie cela par un instinct de conservation fort, chez des insulaires particulièrement exposés à la pénurie et qui voyaient surtout les naufragés comme des bouches supplémentaires à nourrir, à l'exemple des habitants d'Unst, qui, inquiets pour leurs provisions d'hivernage, consentirent à couper la aussière par laquelle l'équipage d'un navire échoué tentait de rejoindre la terre ferme (*Ibid.*). Bryce Snailfoot informe le jeune étranger de la même « superstition inhumaine » pour laquelle le narrateur fournit une semblable explication (*Pirate* vii, pp. 70-1). La tradition des Shetland regorge cependant d'autres superstitions plus inoffensivement romanesques, que Scott sut mettre à profit dans *The Pirate*.

3. Le folklore nordique

Le rédacteur des *Lettres sur la Démonologie et la Sorcellerie* (1830) était parfaitement conscient des dangers inhérents à la superstition, même si sa fibre poétique le rendait plutôt sensible à la disparition des vieilles croyances populaires :

Superstition, when not arrayed in her full horrors, but laying a gentle hand only on her suppliant's head, had charms which we fail not to regret, even in those stages of society from which her influence is well-nigh banished by the light of reason and general education. At least, in more ignorant periods, her system of ideal terrors had something in them interesting to minds which had few means of excitement. (*Pirate* xxi, p. 194)

Nous conviendrons que la superstition a toujours assuré une sorte de lien historiologique entre la société actuelle et ses origines lointaines, tandis que les esprits imaginatifs y ont souvent trouvé une réelle exaltation, à condition bien sûr de pouvoir suspendre temporairement tout scepticisme. D'après Scott, celle-ci se traduisait par un stimulant émotionnel qui perdit peu à peu de son pouvoir avec l'essor de l'éducation et du

divertissement. Ainsi, le narrateur du *Pirate* nous explique que le folklore shetlandais puisait sa richesse dans l'environnement sublime de l'archipel :

[...] the imagination is far more powerfully affected by them on the deep and dangerous seas of the north, amidst precipices and headlands, many hundred feet in height,—amid perilous straits, and currents, and eddies,—long sunken reefs of rock, over which the vivid ocean foams and boils,—dark caverns, to whose extremities neither man nor skiff has ever ventured,—lonely, and often uninhabited isles,—and occasionally the ruins of ancient northern fastnesses, dimly seen by the feeble light of the Arctic winter. (*Pirate* ii, p. 18)

Encore une fois, le déterminisme géographique désigne le Nord comme un territoire romanesque de prédilection, car riche en trésors de superstition. De plus, la mention de « l'hiver arctique » a pour cause d'abaisser le cercle polaire au 60^{ème} parallèle, ce qui revient à prononcer l'atmosphère nordique des Shetland. Par ailleurs, d'autres superstitions locales prétextent à rapprocher les Shetlandais d'une population arctique : les Lapons. En effet, les préparatifs pour la cérémonie de la prophétie évoquent volontairement leur habitat : « [...] the housekeeper we have already mentioned, was installed in the recess of a large window, studiously darkened by bear-skins and other miscellaneous drapery, so as to give it something the appearance of a Laplander's hut » (*Pirate* xxi, p. 195) ; comme si le décor arctique élaboré par ces descendants norvégiens venait rehausser le mystère mythologique de la scène. C'est du moins assez clairement l'intention derrière une telle mise en scène.

a. L'héritage scandinave

Les Shetland se voulaient également fief féérique, de quoi inclure la tradition locale des *Drows* dans un imaginaire septentrional large à l'intérieur duquel se font écho traditions germanique et celtique :

I have gleaned something of the peculiar superstitions of the Zetlanders, which are numerous and potent. Witches, fairies, etc., are as numerous as ever they were in Teviotdale. The latter are called *Trows*, probably from the Norwegian *Dwärg* (or *dwarf*) the D being readily converted into T. The dwarfs are the prime agents in the machinery of Norwegian superstition. The *trows* do not differ from the fairies of the Lowlands, or *Sighean* of the Highlanders. They steal children, dwell within the interior of green hills, and often carry mortals into their recesses. (*Pharos*, p. 23)

Notons que, dans son antiquité, le terme *dwarf* ou nain renvoie effectivement aux elfes et autres fées plutôt qu'aux gnomes, ces humanoïdes de petite taille plus tardivement folklorisés.⁹²¹ Scott s'étend sur le sujet dans la quatrième de ses *Lettres sur la démonologie et la sorcellerie*⁹²² ainsi que dans son essai « On the Fairies of Popular Superstition » (1833),⁹²³ comprenant tous deux un passage dédié aux elfes ou *duergar* de souche « gothique », autrement dit germanique. Dans *The Pirate*, il reste fidèle à la mythologie scandinave⁹²⁴ en prêtant aux nains le talent d'orfèvre. Par conséquent, Norna attribue une origine souterraine à la chaîne en or qui passe du cou de Mordaunt à celui de Minna : « When I hung around thy neck that gifted chain, which all in our isles know was wrought by no earthly artist, but by the Drows in the secret recesses of their caverns, thou wert then but fifteen years old [...] » (*Pirate* x, pp. 92-3). Il s'agirait à l'origine du cadeau d'un roi elfique à un ancêtre fondateur (*Pirate* xxxiii, pp. 307-8). À en croire la version de Tronda Dronsdaughter, la servante des Yellowley, ce mythe prend une réalité immédiate pour la

⁹²¹ Cf. Boyer, Régis, *Héros et Dieux du Nord : Guide Iconographique*. Paris : Flammarion, 1997, pp. 106-7, ainsi que Thorpe, Benjamin, *Northern Mythology* ; vol. 1, pp. 235-9.

⁹²² Cf. Scott, Walter, Sir, *Letters on Demonology and Witchcraft* iv, pp. 120-3.

⁹²³ Cf. « Introduction to the Tale of Tamlane; on the Fairies of Popular Superstition » (*Minstrelsy* 2, pp. 255-60), ainsi que *Lady*, note 2 V ; pp. 251-3.

⁹²⁴ La *Gylfaginning* de Sturluson présente les nains primordiaux comme des êtres souterrains, à qui les dieux donnèrent forme humaine. Aussi appelés « Elfes Noirs » ou « Enfants d'Ivaldi », le *Skáldskaparmál* en fait les orfèvres des dieux. Brokkr et Sindi fabriquèrent pour Odin la lance « Gungnir » ainsi que l'anneau magique « Draupnir », la toison d'or de Sif, le bateau de poche « Skíðblaðnir », le sanglier étincelant pour Freyr et le redoutable marteau de Thor, « Mjölnir ». On leur doit également « Gleipnir », le seul lien capable d'enserrer le loup Fenrir. Cf. Sturluson, Snorri, *The Prose Edda by Snorri Sturluson* ; trad. et éd. A. Gilchrist Brodeur. New York : The American-Scandinavian Foundation, 1916, pp. 25-6, 43, 145-7.

classe populaire, qui voit en Basil Mertoun le destinataire direct de ce magique présent :

«“The folk say here, as Tronda tells me, that the King of the Drows gave it to his father, the Silent Man of Sumburgh”» (*Pirate* v, p. 46). Il est aussi question d’un « trésor de fée »⁹²⁵ (*Pirate* xxx, pp. 282) découvert par Triptolemus sous l’âtre d’une des cheminées de Stourburgh, avant d’être dérobé par un mystérieux visiteur (*Pirate* xxx, pp. 279-80). Ceci s’avère être l’une des nombreuses machinations superstitieuses⁹²⁶ orchestrées par Norna (*Pirate* xxx, pp. 283-4 ; xlii, p. 390), dans le but de maintenir son influence sur les gens de l’île. On trouve d’ailleurs dans l’appartement de la mystificatrice les mêmes « pierres de tonnerre » (« thunderbolts ») censées protéger de la foudre (*Pirate* xxviii, p. 259). Ces dernières rappellent justement la collection de haches de pierre présentée à Scott le 8 août 1814 par George Ross, frère de l’explorateur arctique Sir John Ross et receveur des douanes à Lerwick (*Pharos*, p. 30). L’érudit en culture germanique Benjamin Thorpe fait d’ailleurs le rapprochement entre ces objets et le monde des elfes en citant la *Deutsche Mythologie*⁹²⁷ (1835) de Jacob Grimm : « It is a very old belief, that dangerous arrows were shot by the elves from the air [...] The thunder-bolt is also called *elf-shot*, and in Scotland, a hard, sharp, wedge shaped stone is known by the name of *elf-arrow*, *elf-flint*, *elf-bolt*, which it is supposed has been sent by the spirits. »⁹²⁸ *The Pirate* reprend également à son compte la superstition des feux follets ou « corpse-lights » (*Pirate* xxiii, p. 225), initialement relevée par Bartholin dans ses *Antiquitatum Danicarum*. Selon la croyance populaire, elles

⁹²⁵ « [...] a horn full of old coins, silver the maist feck of them, but wi’ a bit sprinkling of gold among them too » (*Pirate* xxx, p. 279).

⁹²⁶ Ainsi cherche-t-elle à donner une leçon aux Yellowley pour leur ladrerie : «“The treasure which lies under a cold hearth will one day, like the hidden talent, bear witness against its avaricious possessors”» (*Pirate* vi, p. 57).

⁹²⁷ Cf. Grimm, Jacob, *Deutsche Mythologie*. Göttingen : Dieterichsche Buchhandlung, 1844, vol. 1, p. 429.

⁹²⁸ Thorpe, Benjamin, *Northern Mythology* ; vol. 1, p. 26.

indiqueraient l'emplacement de trésors funéraires enfouis (Lieder, p. 41), d'où la traduction de *Hauga Elldr* par *ignis tumulorum* ou « flamme tumulaire ».⁹²⁹

Le roman de Scott fait aussi mention de légendes nautiques comme celle du *Kraken*,⁹³⁰ sorte de poulpe géant, et du serpent de mer, tous deux issus de l'imaginaire scandinave (*Pirate* ii, p. 18). Une note⁹³¹ nous renvoie à l'ouvrage naturaliste de l'évêque de Bergen, *Natural History of Norway*⁹³²(1755), ainsi qu'à la très populaire *Geographical Grammar*⁹³³(1770) de William Guthrie, suivies de deux anecdotes collectées durant sa croisière de 1814 : il s'agit de la prétendue apparition d'un *Kraken* pendant deux semaines au large de Scalloway en janvier 1812, et celle d'un « serpent de mer » rapportée par un paroissien de John Turnbull (1775-1876), pasteur à Tingwall et tuteur des Scott de Scalloway (*Pharos*, pp. 28-9). En 1810, une note du quatrième volume de *The Minstrelsy* citait déjà Olaus Magnus au sujet d'un gigantesque serpent marin localisé sur la côte de Bergen, très certainement une projection du *Jörmugandr* eddaïque (*Minstrelsy* 4, p. 296). Scott se devait également de relater l'affaire de la bête de Stronsay, qui s'échoua sur les rives de l'île orcadienne durant l'automne 1808, dépouille qui, finalement, fut déclarée être celle

⁹²⁹ Cf. Bartholin, Thomas, *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres; ex vetustis codicibus et monumentis hactenus ineditis congesti* II, ii. Hafniæ (Copenhague) : Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689, pp. 275-8.

⁹³⁰ Cf. Anon., *The King's Mirror (Speculum Regale/Konungs Skuggsjá)*; trad. et éd. L. M. Larson. New York : the American-Scandinavian Foundation, 1917, p. 125, un miroir aux princes rédigé au treizième siècle entre 1217 et 1260.

⁹³¹ *The Pirate*, note « Monsters of the Northern Seas » (*Intro* 2, pp. 246-7).

⁹³² Cf. Pontoppidan, Erich, Rev., *The Natural History of Norway* [...]; trad. A. Berthelson. Londres : A. Linde, 1755, pp. 195-217.

⁹³³ Cf. Guthrie, William, *A New Geographical, Historical, and Commercial Grammar: And Present State of the Several Kingdoms of the World* [...]. Londres : Charles Dilly et J. Robinson, 1798, pp. 73-4.

d'un requin pèlerin par l'anatomiste londonien Sir Everard Home, membre de la *Royal Society*.⁹³⁴

Comme l'on peut s'y attendre, le mythe des sirènes apparaît dans *The Pirate* de manière récurrente et fait même l'objet d'un pseudo chant folklorique (*Pirate* xvi, pp. 145-6) dans lequel se glissent aussi les *Shoupeltins* (*Pirate* xvi, p. 144), leurs homologues masculins rencontrés chez Robert Sibbald.⁹³⁵ Conformément à la légende, ces créatures ont leur place au milieu d'idylliques plages désertes : « In the quiet moonlight bay, where the waves came rippling to the shore, upon a bed of smooth sand intermingled with shells, the mermaid was still seen to glide along the waters, and, mingling her voice with the sighing breeze, was often heard to sing of subterranean wonders, or to chant prophecies of future events » (*Pirate* ii, p. 18). Le narrateur reproduit ensuite la même fresque dans le rêve de

Minna :

From the dark-browed mouth of this cavern, it seemed to Minna, in her dream, that she beheld a mermaid issue, not in the classical dress of a Nereid, as in Claud Halcro's mask of the preceding evening, but with comb and glass in hand, according to popular belief, and lashing the waves with that long scaly train, which, in the traditions of the country, forms so frightful a contrast with the fair face, long tresses, and displayed bosom, of a human and earthly female, of surprizing beauty. She seemed to beckon to Minna, while her wild notes rang sadly in her ear, and denounced, in prophetic sounds, calamity and woe. (*Pirate* xix, p. 176)

Les deux extraits contribuèrent immanquablement à immortaliser la sirène dans une imagerie romantique davantage inspirée de la tradition fantastique celto-germanique que de la mythologie hellénique⁹³⁶— représentant, rappelons-le, une femme oiseau⁹³⁷— quand bien même la symbolique intégrée du peigne et du miroir remonterait, non sans

⁹³⁴ Cf. *The Pirate*, note « Monsters of the Northern Seas » (*Intro* 2, p. 247).

⁹³⁵ Cf. Monteith, Robert, Sibbald, Robert, *Description of the Islands of Orkney and Shetland* [1711]. Édimbourg : Thomas G. Stevenson, 1845, p. 25.

⁹³⁶ Plus facilement dissociables en anglais qu'en français par deux termes distincts, *mermaid* et *siren*.

⁹³⁷ Cf. Daremberg-Saglio ; 1912, tome 4, part. 2, pp. 1353-5.

distorsion, aux mystères éleusiniens pélasgiques.⁹³⁸ Il est en effet très courant de trouver des sirènes ainsi parées sur les armoiries britanniques, motif commun aux Byron et aux Scott de Harden (Grierson 7, pp. 120-1), ce qui pourrait expliquer la présence des deux accessoires dans cette représentation.⁹³⁹ En toute simplicité, Scott prétend se conformer à « la croyance populaire » des Shetland, ignorant de ce fait l'intuition de John Leyden, qui avait cru déceler une probable addition celte (*Minstrelsy* 4, p. 285). À l'instar du *Kraken* et du serpent de mer, cet hybride femme-poisson figure aussi bien dans le *Konungs Skuggsjá*⁹⁴⁰ que dans l'ouvrage d'Erich Pontoppidan.⁹⁴¹ De retour de voyage, Scott raconta à Joanna Baillie avoir eu son lot d'histoires de sirènes (Grierson 3, p. 535), qui venaient ainsi augmenter le stock folklorique déjà recueilli dans *The Minstrelsy*, dont le poème du regretté Leyden (*Pharos*, p. 109), fondé sur la ballade hébridéenne de « Macphail of Colonsay and the Mermaid of Corrivrekin » (*Minstrelsy* 4, pp. 285-306). On constate finalement que le débat sur leur existence n'était à cette date pas tout à fait clos, comme l'atteste l'obstination de James Maxwell, intendant du duc d'Argyll à Mull, après que le président de la *Royal Society* de Londres Joseph Banks eût analysé le fruit de sa pêche, un « squelette de sirène » ou à vrai dire de marsouin.⁹⁴² Il est tout aussi amusant de découvrir comment l'affaire de la

⁹³⁸ Cf. Graves, Robert, *The White Goddess*, p. 662.

⁹³⁹ Cf. Burke, John, Burke, Bernard, *Encyclopædia of Heraldry: Or General Armory of England, Scotland, and Ireland, Comprising a Registry of All Armorial Bearings from the Earliest to the Present Time, Including the Late Grants by the College of Arms*. Londres : Henry G. Bohn, 1844, à la différence que le support des Scott de Harden ne tient pas de peigne, seulement un miroir.

⁹⁴⁰ Cf. Larson, Laurence Marcellus (trad. et éd.), *The King's Mirror*, pp. 136-7.

⁹⁴¹ Cf. Pontoppidan, Erich, Rev., *The Natural History of Norway*, pp. 188-95.

⁹⁴² Le sujet d'une ballade humoristique de sa protégée Anna Jane Clephane reçue en février 1816 (Grierson 4, pp. 176, 180).

sirène de Caithness⁹⁴³(1809) incita l'agronome statisticien John Sinclair à soumettre à Scott les grands axes d'un potentiel second volet de *The Lady of the Lake* : une audace particulièrement risible intitulée « The Lady of the Sea » (Grierson 2, p. 419).

b. Les superstitions locales : Scott et le mystère mégalithique

L'emprise superstitieuse sur les Shetland d'antan peut notamment s'expliquer par la présence de nombreux mégalithes et autres monuments chargés d'histoire comme la *Dwarfie Stane* de l'île de Hoy, alors réputée pour être la demeure d'un nain : « The lonely shepherd avoids the place; for at sunrise, high noon, or sunset, the misshapen form of the necromantic owner may sometimes still be seen sitting by the Dwarfie Stone » (*Pirate* xix, p. 180). Scott inclut d'ailleurs cette croyance dans une mise en abyme *gothique* mettant en scène la conteuse Norna et les deux filles de Magnus Troil juste avant l'aube. Le lecteur peut alors mieux se préparer aux frissons escomptés d'un conte fantastique récité, comme l'exige la tradition, à la lueur d'une bougie : « it must be told while that lamp yet burns. Mine is no daylight tale [...] See, it waxes dim and dimmer, nor must my tale last longer than its flame endureth. Sit down there, while I sit here opposite to you, and place the lamp betwixt us; for within the sphere of its light the demon dares not venture”» (*Pirate* xix, p. 179). Une fois l'atmosphère en place, la mystérieuse prophétesse raconte à Minna et à Brenda son expérience « surnaturelle » survenue lorsqu'elle se réfugia pendant un orage dans l'ancre du nain :

⁹⁴³ Cf. Henderson, John, Sinclair, John, Bart, *General View of the Agriculture of the County of Caithness: with Observations on the Means of its Improvement* [...]. Londres : G. & W. Nicol, Longman, Rees & Co. *et al.*, 1812, pp. 108-13.

“Sleep had gradually crept on me, amidst my lucubrations, when I was startled from my slumbers by a second clap of thunder; and, when I awoke, I saw, through the dim light which the upper aperture admitted, the unshapely and indistinct form of Trolld the dwarf, seated opposite to me on the lesser couch, which his square and mis-haped bulk seemed absolutely to fill up.” (*Pirate* xix, p. 183)

On ignore cependant de quelle saga Scott aurait pu tirer le personnage de « Trolld le nain » (*Pirate* xix, pp. 180-3). S’il s’agit d’une figuration du *troll* de la mythologie scandinave, nous pencherons forcément pour son incarnation de sorcier plutôt que pour celle de géant primitif.⁹⁴⁴ À titre historique, l’auteur fournit en note la description précise qu’il fit de la structure le 16 août 1814, de même qu’une hypothèse archéologique lui attribuant la fonction analogue à celle d’un *mundus* étrusque, soit celle d’une porte vers l’autre-monde souterrain destinée aux « Mânes » ou « dieux bons », les esprits des morts en somme.⁹⁴⁵ Quoi qu’il en soit, il transforma cette superstition vulgaire en une scène d’épouvante pour le plus grand plaisir d’un public cultivé et nostalgique du frisson « radcliffien ».⁹⁴⁶

Un jour plus tôt, l’écrivain visita le complexe mégalithique le plus septentrional des îles Britanniques, à savoir les cromlechs de Stenness et de Brodgar. Il aperçut également en retrait un *tumulus* baptisé « the Hollow Tongue » (*Pharos*, pp. 56-7), sans doute le cairn collectif de Maeshowe répertorié avec ces derniers auprès de l’UNESCO dans le « Cœur néolithique des Orcades ».⁹⁴⁷ Cherchant visiblement à mettre à profit le magnétisme

⁹⁴⁴ Cf. Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, p. 1589.

⁹⁴⁵ Cf. Daremberg-Saglio ; 1904, tome 3, part. 2, pp. 1571-6.

⁹⁴⁶ Scott se prononça en 1824 sur la spécificité stylistique d’Ann Radcliffe : « She led the way in a peculiar style of composition, affecting powerfully the mind of the reader [...] by an appeal, in one word, to the passion of fear, whether excited by natural dangers, or by the suggestions of superstition. » Cf. « Mrs Radcliffe », in Scott, Walter, Sir, *Lives of the Novelists* ; éd. A. Dobson. Londres : Henry Frowde et Oxford University Press, 1906, pp. 319-20.

⁹⁴⁷ Cf. *Nomination of the Heart of Neolithic Orkney for Inclusion in the World Heritage List*. Édimbourg : Historic Scotland, 2000, pp. 11-6.

qu'exerçaient ces anciens sites païens dans l'imaginaire romantique, Scott choisit le semi-cercle de Stenness pour l'entrevue secrète entre Minna et Cleveland dans *The Pirate* (*Pirate* xl, pp. 371-4). Voici comment le sublime « Stonehenge orcadien » nous est décrit pour la première fois dans le roman, telle une assemblée de géants primitifs réunie à l'aube naissante :

These immense blocks of stone, all of them above twelve feet, and several being even fourteen or fifteen feet in height, stood around the pirate in the grey light of the dawning, like the phantom forms of antediluvian giants, who, shrouded in the habiliments of the dead, came to revisit, by this pale light, the earth which they had plagued by their oppression and polluted by their sins, till they brought down upon it the vengeance of long-suffering Heaven. (*Pirate* xxxviii, p. 359).

Selon les théologiens, la date du déluge biblique remonterait au troisième millénaire avant Jésus Christ,⁹⁴⁸ ce qui, chose ironique, correspondrait grossièrement aux dates estimées des cromlechs orcadien.⁹⁴⁹ Pour sa part, le romancier fait simplement allusion à des cultes sacrificiels païens prédatant la chronologie biblique, qui n'ont jamais manqué d'horrorifier les commentateurs chrétiens. Rappelons qu'il était alors commun de qualifier ces cercles de « druidiques », en référence à la religion des anciens Celtes,⁹⁵⁰ alors que Scott penchait plutôt en faveur de l'hypothèse scandinave,⁹⁵¹ même s'il crut bon d'exposer au lecteur les deux théories (*Pirate* xl, p. 372) :

Stonehenge excels these monuments, but I fancy they are otherwise unparalleled in Britain. The idea that such circles were exclusively Druidical is now justly exploded. The northern nations all used such erections to mark their places of meeting, whether for religious purposes or civil policy; and there is repeated mention of

⁹⁴⁸ 2349 av. J-C, selon l'archevêque anglican irlandais James Ussher. Cf. Ussher, James, *The Annals of the World* ; éd. L. et M. Pierce. Green Forest : Master Books, 2003, p. 19.

⁹⁴⁹ Aux alentours de 3100-2700 av. J-C pour Stenness, et de 2500-2000 av. J-C pour Brodgar. Cf. *Nomination of the Heart of Neolithic Orkney*, pp. 20, 22.

⁹⁵⁰ Cf. Chalmers, George, *Caledonia* ; 1807, vol. 1, pp. 77-8.

⁹⁵¹ Cf. Barry, George, *The History of the Orkney Islands: In which is Comprehended an Account of Their Present as Well as Their Ancient State, Together with the Advantages They Possess for Several Branches of Industry and the Means by which They May be Improved*. Édimbourg : Constable & Co., 1805, pp. 209-10. Scott, Walter, *The Border Antiquities of England and Scotland: Comprising Specimens of Architecture and Sculpture, and Other Vestiges of Former Ages, Accompanied by Descriptions*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1814, vol. 1, p. xiii.

them in the Sagas. See the Eyrbyggja Saga, for the establishment of the Helga-fels, or holy mount, where the people held their Comitia, and where sacrifices were offered to Thor and Woden. About the centre of the semicircle is a broad flat stone, probably once the altar on which human victims were sacrificed. (*Pharos*, p. 57)

L'auteur s'appuie tout d'abord sur son étude des sagas, en particulier celle de *Snorri le Godi*, où l'on apprend comment le prêtre guerrier norvégien Thorolf de Moster (Mosterøya?) ou Þórólfr Mostrarskegg émigra en 883 pour l'Islande afin d'y implanter le culte de Thor, encore attesté par le « mont sacré » d'Helgafell sur la péninsule de Snæfellsnes.⁹⁵² De plus, les toponymes norois de Stenness (prononcé « stane-is ») et de Brodgar (prononcé « broa(d)yeur »)— *steinn-nes*, soit « pointe de pierre » et *brú-jörð*, c'est-à-dire « pont de terre »—⁹⁵³ venaient eux aussi conforter la thèse de Scott, qui, toutefois, ne résiste pas aux résultats de datation modernes.

Que les colons norvégiens y attachèrent leur propre croyance ne fait en revanche aucun doute, dans la mesure où la « pierre d'Odin », un mégalithe percé autrefois utilisé par les habitants comme pierre à serment, était toujours debout lors du passage de l'auteur le 16 août 1814. Ce dernier la décrivit d'ailleurs sans même la nommer, alors qu'il en avait appris l'existence trois jours auparavant (*Pharos*, p. 49) : « One [unhewn pillar], a little to the westward, is perforated with a round hole, perhaps to bind a victim; or rather, I conjecture, for the purpose of solemnly attesting the deity, which the Scandinavians did by passing their head through a ring, *vide* Eyrbyggja Saga » (*Pharos*, p. 57). Scott tenait sa conjecture du sacrifice de Bartholin (Lieder, p. 41-2), et celle du présentoir dédié au culte de Thor toujours de la *Saga de Snorri le Godi*, qui retrace peut-être l'origine de la

⁹⁵² Cf. Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry William (trad. et éd.), *Illustrations of Northern Antiquities*, pp. 478-80.

⁹⁵³ D'après les étymologies communément admises, cf. Cleasby, Richard, *et al.*, *An Icelandic-English Dictionary*, pp. 591, 453, 83, 327.

traditionnelle « promesse à Odin ». ⁹⁵⁴ Le romancier ne pouvait en effet qu'être séduit par cette dernière tradition qui évolua en un rite pré-nuptial pour jeunes amoureux orcadiens : ces derniers se juraient fidélité en joignant leurs mains à travers l'ouverture de la pierre (*Pirate* xxxiii, p. 308). ⁹⁵⁵ Il n'y avait donc rien de plus naturel pour lui que de faire respecter la coutume dans l'intrigue sentimentale entre Minna et Cleveland : « "Hear me," said Minna. "I will bind myself to you, if you dare accept such an engagement, by the promise of Odin, the most sacred of our northern rites which are yet practised among us, that I will never favour another, until you resign the pretensions which I have given to you" » (*Pirate* xxii, p. 213). Cependant, à en croire les notes du roman, ⁹⁵⁶ Scott semblait ignorer que la pierre d'Odin fut détruite peu de temps après sa visite par un nouveau propriétaire étranger, le capitaine William Mackay, en décembre de la même année. ⁹⁵⁷

The Pirate relate également d'autres superstitions insulaires que la réforme protestante n'était pas parvenue à extirper dans ces régions reculées du Nord britannique. L'église abandonnée de Saint Ninian, dont le potentiel littéraire *gothique* ne pouvait échapper à l'écrivain, était le siège de l'une d'entre elles :

Indeed, the scene was rendered more appalling to weak and ignorant minds, because the same stormy and eddying winds, which, on the one side of the church, threatened to bury the ruins with sand, and had, in fact, heaped it up in huge quantities, so as almost to hide the side-wall with its buttresses, seemed in other places bent on uncovering the graves of those who had been laid to their long rest on the south-eastern quarter; and, after an unusually hard gale, the coffins, and sometimes the very corpses, of those who had been interred without the usual ceremonies, were discovered, in a ghastly manner, to the eyes of the living. (*Pirate* xxv, pp. 238-9)

⁹⁵⁴ Cf. Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry William (trad. et éd.), *Illustrations of Northern Antiquities*, p. 479.

⁹⁵⁵ Cf. également *The Pirate*, note « the Standing Stones of Stennis » (*Intro* 2, pp. 272-3).

⁹⁵⁶ Cf. *The Pirate*, note « Promise of Odin » (*Intro* 2, p. 266).

⁹⁵⁷ Cf. Graham Ritchie, J. N., Marwick, Ernest W., *The Stone of Stennes, Orkney with an account of the Stone of Odin*. Édimbourg : National Museum of Antiquities of Scotland, 1976, p. 5.

La tradition veut que chaque marin ayant promis l'aumône à Saint Ninian (ou Saint Ringan) afin qu'il le préserve du naufrage, doit ensuite se rendre seul à l'église pour lui remettre son dû selon un rituel bien précis. Après avoir glissé son obole à travers les meneaux d'une fenêtre, l'idolâtre veillera à quitter l'enceinte sacrée sans regarder derrière lui, de peur d'apercevoir le saint squelette, censé apparaître à la fenêtre pour recevoir son aumône (*Pirate* xxv, p. 238).

4. Exploitation romanesque du décor septentrional

a. L'architecture des îles supérieures

Concernant l'utilisation romanesque du patrimoine architectural orcadien, Scott effectua ses propres repérages à la cathédrale de Saint Magnus, baptisée la « Lumière du Nord », ainsi qu'à l'ancien château de Kirkwall détruit en 1614, qu'il visita le 12 août 1814 (*Pharos*, pp. 45-9). Le personnage de Cleveland est d'ailleurs détenu quelque temps dans les ruines de la forteresse et se voit même autorisé parfois à déambuler sous surveillance dans l'aile ouest désaffectée de la cathédrale voisine (*Pirate* xxxvii, pp. 347-8). Comme on peut s'y attendre, l'édifice gothique du saint comte orcadien est utilisé selon les conventions littéraires du même nom. Ainsi, le prisonnier reçoit la visite inattendue de Minna, avant d'être surpris par l'apparition fantomatique de Norna, qui profite de l'écho du bâtiment pour soigner son entrée en scène : « "For ever!" answered a voice, that sounded as from a sepulchral vault » (*Pirate* xxxvii, p. 349). Passage « secret » obligé, elle fera sortir Cleveland par une porte dérobée (*Pirate* xxxviii, pp. 353-4).

Scott eut aussi l'opportunité d'inspecter deux anciens forts ou *duns* dits « pictes » sur le loch Cleik-him-in et l'île de Mousa les 5 et 9 août (*Pharos*, pp. 18-9, 32-3) : « The situation is wild, dreary, impressive » (*Pharos*, p. 19), dit-il du premier, tandis que l'intérieur de chaque édifice fit l'objet d'une minutieuse description qui servit plus tard à imaginer la demeure vertigineuse de Norna « of the Fitful Head » (*Pirate* xxvii, pp. 253-6) : « “[...] with no more of earth than a sea-fowl might rest upon, and all around sightless tempests and raging waves. Despair and magical power could not have a fitter residence” » (*Pirate* xxvii, p. 254), fait remarquer Minna à son arrivée. Cette visite inopinée de la famille Troil constitue indéniablement le pic sublime du roman, où les héroïnes et leur père progressent sur leur poney à flanc de falaise afin d'atteindre le « nid » de la prêtresse :

Brenda, on the other hand, shuddered when she looked on the dwelling to which they were advancing, by a difficult, dangerous, and precarious path, which sometimes, to her great terror, approached to the verge of the precipice [...] She could not help looking back to see how Minna should pass the point of peril, which she herself had just rounded [...] as Minna, with an eager look, dropped her bridle, and stretched forward her arms, and even her body, over the precipice, in the attitude of the wild swan, when balancing itself, and spreading its broad pinions, it prepares to launch from the cliff upon the bosom of the winds. Brenda felt, at that instant, a pang of acute and unutterable terror, which left a strong impression on her nerves [...] » (*Pirate* xxvii, pp. 254-5).

Gesticulant sans crainte au bord d'un abrupt précipice, Minna Troil démontre ici la même grâce téméraire qu'une Flora Mac-Ivor lorsqu'elle traverse un chasme sur deux troncs de pins abattus (*Waverley* xxii, p. 113). Le parallèle entre les deux scènes se confirme lorsque les Troil doivent finalement emprunter un similaire « pont de fortune » jusqu'à l'entrée de la singulière demeure :

[...] a stationary footbridge, formed of barrel-staves covered with turf, very narrow and ledgeless, and supported by a sort of arch, constructed out of the jaw-bones of the whale. Along this “brigg of dread” the Udaller stepped with his usual portly majesty of stride, which threatened its demolition and his own at the same time; his daughters trode more lightly and more safely after him, and the whole party stood before the low and rugged portal of Norna's habitation. (*Pirate* xxvii, pp. 255-6)

« Le pont effroyable » est en effet l'un de ces motifs récurrents de l'imaginaire médiéval⁹⁵⁸ perpétués dans la littérature d'aventure et l'art visuel des siècles suivants. Nous saluerons au passage la fantaisie architecturale de l'auteur, qui utilise la mâchoire d'une baleine en guise de voûte, peut-être en imitation des Inuits du fjord de Clyde (Clyde Inlet) sur l'île de Baffin,⁹⁵⁹ qui, d'après les notes du capitaine William Parry, utilisaient les os du cétacée comme charpente de leurs pénates d'été :

The tents which compose their summer-habitations, are principally supported by a long pole of whalebone, fourteen feet high, standing perpendicularly, with four or five feet of it projecting above the skins which form the roof and sides [...] The pole of the tent is fixed where the bed commences, and the latter is kept separate by some pieces of bone laid across the tent from side to side. The door, which faces the south-west, is also formed of two pieces of bone, with the upper ends fastened together, and the skins are made to overlap in that part of the tent, which is much lower than the inner end. The covering is fastened to the ground by curved pieces of bone, being generally parts of the whale [...].⁹⁶⁰

Le mât central et l'encadrement de la porte auraient donc visiblement pu inspirer l'idée surprenante d'une voûte de pont en os de baleine, nous rappelant ainsi la place proéminente, pour ne pas dire essentielle, du Nord européen mais aussi arctique dans les romans de Sir Walter Scott. En revanche, on ne pourrait qualifier de « fantaisiste » le choix d'utiliser des os de baleines en guise d'armature là où les ressources en bois étaient quasi inexistantes, ceci reflétant bien entendu une réalité commune à la plupart des îles

⁹⁵⁸ Ceci illustre par ailleurs en quoi l'univers romantique de Scott trouve son inspiration dans le roman de chevalerie, déjà familier avec le motif du pont périlleux. Cf. « Deuxième partie : Franchir un pont », in Thomasset, Paul, James-Raoul, Danièle (dir.), *Les ponts au Moyen-Âge*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, pp. 108-78.

⁹⁵⁹ Cf. Wenzel, George W., « Inuit settlement in the Clyde area during "contact-exploration" times (ca 1820-1895) », in *Études/Inuit/Studies* ; vol. 32, n°2 (2008), pp. 73-84. Web. <http://www.erudit.org/revue/etudinit/2008/v32/n2/038216ar.html> (le 27/08/15 à 18:26).

⁹⁶⁰ Parry, William, Edward, Sir, *Journal of a Voyage for the Discovery of a North-West Passage from the Atlantic to the Pacific: Performed in the Years 1819-20, in His Majesty's Ships Hecla and Griper, Under the Orders of William Edward Parry [...]*. Londres : John Murray, 1821, pp. 283-4. Titre répertorié dans la librairie d'Abbotsford. Cf. Cochrane, John George, *Catalogue of the Library at Abbotsford*. Édimbourg : T. Constable, 1838, p. 239.

supérieures de l'hémisphère nord. Dès lors, l'apport crucial du paysage désolé des Shetland dans *The Pirate* n'en est que plus évident.

b. La primauté de l'environnement septentrional

Pour preuve, le concept de transcendance naturelle peut surgir de temps à autre dans la narration, comme au milieu de cette scène contemplative entre père et fils Mertoun : « The sight of Nature, in her magnificence, or in her beauty, or in her terrors, has at all times an overpowering interest, which even habit cannot greatly weaken [...] » (*Pirate* vii, p. 66) ; résumé efficace du mode de contemplation romantique oscillant subitement du beau vers le terrible, ou du pittoresque vers le sublime. Le romancier parle ici d'un panorama qu'il contempla de ses propres yeux depuis le même poste d'observation, la pointe de Sumburgh, où, sous l'influence du *genius loci*, il faillit bien prendre la plume : « It would have been a fine situation to compose an ode to the genius of Sumburgh-head, or an Elegy upon a Cormorant—or to have written and spoken madness of any kind in prose or poetry » (*Pharos*, p. 34). L'escale du *Pharos* dans la baie de Quendale entre la pointe de Sumburgh et de Fitful le 9 août s'avéra de toute évidence déterminante dans la genèse de *The Pirate*, car elle fit découvrir à Scott les deux décors les plus spectaculaires du roman (*Pharos*, pp. 33-5). D'une manière plus générale, la localité septentrionale des Shetland offre un cadre idéal pour quelques scènes-clé du livre, telles que l'entretien secret entre Brenda et Mordaunt au beau milieu des festivités de Burgh-Westra (*Pirate* xvi, pp. 146-52) :

Mordaunt did not hesitate instantly to follow his mysterious guide, for such we may term the masquer, as she paused to let him see the direction she was about to take, and then walked swiftly towards the shore of the voe, or salt-water lake, now lying full before them, its small summer-waves glistening and rippling under the influence of a broad moonlight, which, added to the strong twilight of those regions during the summer

solstice, left no reason to regret the absence of the sun, the path of whose setting was still visible on the waves of the west, while the horizon on the east side was already beginning to glimmer with the lights of dawn. (*Pirate* xvi, p. 146)

Il aurait été difficile de transposer cet épisode ailleurs en Écosse que dans les îles supérieures, qui fournissent à *The Pirate* un décor exotique enchanteur et foncièrement nordique : à la « pâle lueur d'une nuit d'été hyperboréenne » (*Pirate* xx, p. 187), conférant ainsi au territoire nord-britannique une dimension mythologique. Scott semblait aussi apprécier le « clair-obscur » des journées estivales qui « adoucit » le paysage des Shetland : « [...] what may be called the clair-obscure of a Zetland summer day, which, though without the brilliant sunshine that cheers other countries during the fine season, has a mild and pleasing character of its own, that softens while it saddens landscapes, which, in their own lonely, bare, and monotonous tone, have something in them stern as well as barren » (*Pirate* xxii, p. 207). En tant que narrateur, il profite de ces conditions de luminosité pour surprendre Minna et Cleveland marchant côte à côte dans une crique solitaire particulièrement affectonnée par la fille du *Udaller* :

In one of the loneliest recesses of the coast, where a deep indenture of the rocks gave the tide access to the cavern, or, as it is called, the *Helyer*, of Swartaster, Minna Troil was walking with Captain Cleveland [...] The other end of their promenade was closed by a lofty and almost unscalable precipice, the abode of hundreds of sea-fowl of different kinds, in the bottom of which the huge *helyer*, or sea-cave, itself yawned, as if for the purpose of swallowing up the advancing tide, which it seemed to receive into an abyss of immeasurable depth and extent. The entrance to this dismal cavern consisted not in a single arch, as usual, but was divided into two, by a huge pillar of natural rock, which, rising out of the sea, and extending to the top of the cavern, seemed to lend its support to the roof, and thus formed a double portal to the helyer, on which the fishermen and peasants had bestowed the rude name of the Devil's Nostrils. (*Pirate* xxii, pp. 207-8)

Ce type de retraite sauvage convient parfaitement à un personnage « romantique »⁹⁶¹ tel que Minna trouvant réconfort dans la mélancolie et le merveilleux

⁹⁶¹ « With the enthusiastic feelings proper to the romantic race from which her mother descended, the love of natural objects was to her a passion capable of not only occupying, but at times of agitating her mind » (*Pirate*

(*Pirate* xxii, p. 208), « merveilleux » dans la mesure où la croyance populaire en fait le repaire d'une sirène redoutée. On suspecte ici l'auteur d'avoir imaginé l'endroit, même s'il put observer nombreuses de ces grottes le 5 août au promontoire de l'île de Noss (Noup of Noss) et pénétra dans la « caverne de l'orcadien », avant de remarquer plus loin ces ravines littorales appelées *geos* ou *gios* (*Pharos*, pp. 20-1). Le sublime ressort inévitablement depuis les profondeurs abyssales de cette grotte marine,⁹⁶² effet auquel contribue naturellement la lumière crépusculaire prédominante à cette latitude⁹⁶³: « The ocean also had its mysteries, the effect of which was aided by the dim twilight, through which it was imperfectly seen for more than half the year. Its bottomless depths and secret caves contained, according to the account of Sweyn and others, skilled in legendary lore, such wonders as modern navigators reject with disdain » (*Pirate* ii, p. 18). Il fallait bien reconnaître à Scott ce talent amphibien⁹⁶⁴ en vertu duquel il fut capable de dépeindre l'ensemble du territoire écossais, qu'il s'agisse du pourtour marin des îles atlantiques ou de l'intérieur montagneux des Highlands. C'est à peu près en ces termes qu'Alexander Peterkin, sheriff remplaçant des Orcades et correspondant du romancier,⁹⁶⁵ choisit de commémorer le passage de l'écrivain sur l'archipel, justifiant par là même sa notoriété nationale dignement acquise :

iii, p. 22) ; ou « [...] with the inexperience of a disposition equally romantic and ignorant [...] » (*Pirate* liii, p. 390).

⁹⁶² « Infinity has a tendency to fill the mind with that sort of delightful horror, which is the most genuine effect, and truest test of the sublime » (Burke II, viii, p. 67).

⁹⁶³ Cf. également *The Pirate*, note « Monsters of the Northern Seas » : « The additional mystic gloom which rests on these northern billows for half the year, joined to the imperfect glance obtained of occasional objects, encourage the timid or the fanciful to give way to imagination, and frequently to shape out a distinct story from some object half seen and imperfectly examined » (*Intro* 2, p. 247).

⁹⁶⁴ Sans pour autant qualifier Scott de « vieux loup de mer », ce qu'il était très loin d'être comme le fait remarquer James Fenimore Cooper, agacé, dans la préface de son roman nautique *The Pilot* (1824). Cf. Cooper, Fenimore, James, *Sea Tales: The Pilot, the Red Rover*. New York : Library of America, 1991, p. 3.

⁹⁶⁵ Il fournit à Scott une notice historique du pirate John Gow à partir de copies de lettres échangées entre ce dernier et James Fea de Clestrain (*Pirate*, p. 490).

Hoy-head, or the Keam of Hoy, being the most westerly hill and point of the island, and of great height, is also supposed, when viewed from the manse of Stromness, to present a profile likeness of one who may justly be distinguished as the living poet of Scotland,—Sir Walter Scott. I mention this as a proof of the event to which his name and image have penetrated in the recesses of his native country, and of the impression which has been stamped by his genius on the minds of Scotsmen in every region and in every sphere.⁹⁶⁶

À en juger cet extrait encenseur, Walter Scott aurait donc littéralement laissé son empreinte sur la côte des Shetland et unifié l'Écosse sous sa plume, depuis les Borders jusqu'à la Thulé calédonienne, preuve que l'appel du Nord se voulait un phénomène aussi bien artistique que patriotique. En tant que « poète de l'Écosse », il transposa l'emblématique « Tam O'Shanter » de Robert Burns au sud des Shetland (*Pirate* vii, p. 60), tandis qu'il ne put résister, en bon britannique, à introduire son roman par un vers du « Vieux Marin » de Samuel Taylor Coleridge (*Pirate—Intro* 2, p. 235), dont le navire spectral lui apparut dans le chenal de Lerwick sous la forme d'une épave norvégienne (*Pharos*, p. 42).

5. *The Pirate* et la littérature scandinave : une dette mutuelle ?

a. La question de l'archéologie poétique

L'originalité de *The Pirate* réside par-dessus tout dans le pastiche de poésie scandinave que Scott parvint à imiter dans toute sa vitalité. On citera en guise d'exemples l'adresse à la tempête proférée par Norna, « The Song of the Reim-kennar » (*Pirate* vi, pp. 54-5), et le chant martial de Claud Halcro, « The Song of Harold Harfager » (*Pirate* xv, pp. 137-8), comme étant les plus efficaces parmi la kyrielle de strophes à caractère magique,

⁹⁶⁶ Peterkin, Alexander, Esq., *Notes on Orkney and Zetland: Illustrative of the History, Antiquities, Scenery, and Customs of Those Islands*. Édinburgh : Macredie et Skelly & Co., 1822, p. 8.

folklorique, voire purement narratif disséminées dans le roman. C'est d'ailleurs sur cette remarque que s'achève la critique de *The Pirate* dans le *Blackwood's Magazine*, qui confirme le réveil de la muse du Nord : « In one or two of them, the author seems to have recovered all the long-lost inspiration of the old Norse Muse, or at least approached as near as any modern imitator could do, to the majestic energies of the songs of the Odins and the Lodbroks. The fine Scandinavianism of SINTRAM⁹⁶⁷ is not more impressive. »⁹⁶⁸ De pareils lauriers devaient bel et bien revenir à Scott l'auteur, et non le traducteur, même si les nombreux vers revendiqués comme traductions libres,⁹⁶⁹ ainsi que la médiation du conteur autochtone Claud Halcro, lui-même imitateur,⁹⁷⁰ créent cette illusion d'authenticité renvoyant irrésistiblement au procédé ossianique de James Macpherson. On se joindra donc au Professeur Lieder pour dire que l'archéologie poétique déployée dans *The Pirate* tient de la pure invention (Lieder, p. 55).

John Sutherland se défend néanmoins d'un tel constat en invoquant l'expertise anthropologique apportée par Lord Kinedder, William Erskine, l'ancien shérif des Orcades et des Shetland, qui prit part à l'expédition du *Pharos* : « It was Erskine who supplied—or checked—all the anthropological material on such things as fishing for 'finners', and the

⁹⁶⁷ Véritable sensation du romantisme allemand, la saga de « Sintram und seine Gefährten » apparut en 1814 dans *Die Jahreszeiten*. La traduction anglaise de Julius C. Hare fut publiée en 1820, soit un an avant la sortie de *The Pirate*. Cf. de La Motte-Fouqué, Friedrich, Heinrich, Karl, B^{on}, *Sintram and his Companions: A Romance from the German* [...]; trad. J. C. Hare. Londres : C. & J. Ollier, 1820.

⁹⁶⁸ Anon., « Review of *The Pirate* », in *Blackwood's Edinburgh Magazine* ; vol. 10, n°58 (décembre 1821). Édimbourg : William Blackwood, 1821, p. 728.

⁹⁶⁹ « The following is a free translation, it being impossible to render literally many of the elliptical and metaphorical terms of expression, peculiar to the ancient Northern poetry [...] » (*Pirate* vi, p. 54), affirma le véritable auteur [Scott] de « The Song of the Reim-kennar », préservée, à ses dires, sur l'île d'Unst (*Ibid.*), où il ne mit jamais les pieds. Il est tout aussi improbable qu'il retranscrivît ici le charabia de Bessy Millie ou Miller, la « vendeuse de vents » consultée près de Stromness le 18 août 1814, qui reste néanmoins une source possible pour cette incantation (*Pharos*, p. 60).

⁹⁷⁰ « [...] for several of his pieces were translations or imitations from the Scaldic sagas [...] » (*Pirate* xv, p. 137).

Norse lore with which Scott packed his narrative » (*Life*, p. 251). Scott avait effectivement sollicité sa connaissance de l'île dans une invitation du 27 septembre 1821 (Grierson 7, p. 12), tandis que Lockhart confirme sa présence de plusieurs semaines à Abbotsford cet été là, occupé à superviser la rédaction du roman (*Memoirs* 3, p. 77) ; quelques fragments anecdotiques qui, toutefois, ne nous permettent pas d'établir avec précision l'ampleur, ni la teneur de son implication.

b. L'introduction du *berserkr* dans la culture britannique

Scott participa significativement à la diffusion de la littérature nordique, notamment par l'introduction au grand public d'une figure captivante des sagas, le *berserkr*,⁹⁷¹ qui fait l'objet d'une discussion entre Mordaunt et la gouvernante Swertha au sujet des colères épisodiques du lunatique chef de famille :

“My father’s passion resembles the fury of those ancient champions you sing songs about.”
—“O ay, fish of my heart,” replied the old woman, with a pathetic whine; “the Berserkar were champions who lived before the blessed days of Saint Olave, and who used to run like madmen on swords, and spears, and harpoons, and muskets, and snap them all into pieces, as a finner would go through a herring-net, and then, when the fury went off, they were as weak and unstable as water.” (*Pirate* ii, p. 15)

À cette description originale vient s'ajouter une note concise, plus érudite dans sa formulation : « The sagas of the Scalds are full of descriptions of these champions, and do not permit us to doubt that the Berserkars, so called from fighting without armour, used some physical means of working themselves into a frenzy, during which they possessed the

⁹⁷¹ D'origine islandaise, ce nom prendra plus tard une valeur adjectivale dans l'expression « to go berserk », qui signifie « s'emporter violemment ». Cf. « berserk | berserker, n. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2015 (le 05/08/15 à 10:35). Pour une étude historique des *berserkir* norois, cf. Samson, Vincent, *Les Berserkir : les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'Âge de Vendel aux Vikings (VIe-XIe siècle)*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2011.

strength and energy of madness. »⁹⁷² Nous avons déjà cité un passage de la *Heimskringla* en rapport à l'invulnérable Highlander Allan MacAuley (p. 392), même si Scott s'appuie sans nul doute sur *l'Eyrbyggja Saga*⁹⁷³, qu'il synthétisa en octobre 1813. De plus, Lieder nous invite à comparer la définition de Bartholin à celle du romancier, qui, il est vrai, s'en rapproche quelque peu (Lieder, p. 37). Quoi qu'il en soit, la critique littéraire de l'époque, en l'occurrence un article sur la *Frithiofs Saga* (1825) du Suédois Esaias Tegnér, désigne Scott comme l'introducteur du furieux *berserkr* sur la scène littéraire britannique : « The potent necromancer, whose wizard-wand has in many illusive scenes placed the mighty dead before us, has, in "The Pirate," introduced the British public to that combination of transient insanity with super-human strength, which the old Northmen denominated Berserker-fury. »⁹⁷⁴ Il semblerait donc que le condensé de *l'Eyrbyggja Saga* et le personnage d'*Harold the Dauntless* (1817) n'étaient pas parvenus à populariser le *berserkr* auprès d'un public suffisamment large, probablement à cause du format érudit des *Northern Antiquities* (1814) et de la réception décevante de la dernière composition métrique anonyme de Scott, qui contient pourtant une description on ne peut plus magistrale du guerrier fauve scandinave :

The bold Berserkar's rage divine.
Through whose inspiring, deeds are wrought
Past human strength and human thought.
When full upon his gloomy soul
The champion feels the influence roll.
He swims the lake, he leaps the wall —
Heeds not the depth, nor plumbs the fall—
Unshielded, mail-less, on he goes

⁹⁷² *The Pirate*, note « The Berserkars » (*Intro 2*, pp. 243-4).

⁹⁷³ Cf. Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry William (trad. et éd.), *Illustrations of Northern Antiquities*, p. 489.

⁹⁷⁴ Anon., « Review of Tegner's *Legend of Frithiof* », in *The Foreign Quarterly Review* ; vol. 3, n°5 (septembre 1828). Londres : Treuttel & Würtz, 1829, pp. 269-70.

Singly against a host of foes;
 Their spears he holds like withered reeds.
 Their mail like maiden's silken weeds;
 One 'gainst a hundred will he strive.
 Take countless wounds, and yet survive.
 Then rush the eagles to his cry
 Of slaughter and of victory, —
 And blood he quaffs like Odin's bowl,
 Deep drinks his sword,—deep drinks his soul;
 And all that meet him in his ire
 He gives to ruin, rout, and fire.
 Then, like gorged lion, seeks some den.
 And couches till he's man agen.—⁹⁷⁵

Harold est en vérité l'unique véritable *bersekr* dans l'œuvre de Scott, dont seuls les poèmes narratifs pouvaient, en raison de leur style suranné, se rapprocher du degré de surnaturel accepté dans les anciennes sagas, bien avant les tendances démystifiantes du roman *gothique* ou *supernatural explained*.⁹⁷⁶

En conclusion, la parution de *The Pirate* en décembre 1821 marqua quelque part le couronnement artistique d'une grande aventure « scandophile » qui pour Scott débuta en 1790 et façonna très clairement une grande partie de son œuvre. Lieder estime que la période mouvementée qui s'amorçait en 1822— avec en premier lieu la visite royale à Édimbourg, la frénésie d'écriture de 1823,⁹⁷⁷ suivie du désastreux crash financier de 1825 qui sollicita la plume de l'écrivain comme jamais auparavant— aurait pu sérieusement compromettre ses études nordiques (Lieder, pp. 55-6), bien que celles-ci reprissent brièvement en 1830 durant la rédaction des *Lettres sur la Démonologie et la Sorcellerie*.⁹⁷⁸

⁹⁷⁵ Scott, Walter, *Harold the Dauntless: A Poem in Six Cantos* III, viii. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1817, pp. 91-2, vv. 5-25.

⁹⁷⁶ Cf. Lery, Emma. J., *The Rise of Supernatural Fiction, 1762-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995, pp. 106-30.

⁹⁷⁷ La production en chaîne de *Peveiril of the Peak*, *Quentin Durward* et *Saint Ronan's Well*.

⁹⁷⁸ Plus spécifiquement, la troisième lettre sur les revenants, ainsi que la quatrième sur les elfes et les nains. Cf. Scott, Walter, Sir, *Letters on Demonology and Witchcraft* iii, pp. 107-9 ; iv, pp. 120-3. Scott se réfère une fois

Loin d'être facilement accessible, ce type de lectures demandait en effet un travail linguistique et documentaire considérable, sachant que très peu d'œuvres avaient alors bénéficié de traductions anglaises.⁹⁷⁹ Voilà d'ailleurs sûrement la raison pour laquelle Scott encourageait de jeunes germanistes comme William Herbert,⁹⁸⁰ particulièrement soucieux de faire honneur aux textes norois dans son premier effort en deux volumes intitulé *Select Icelandic Poetry* (1804-6) :

They are, to a certain degree, a novelty in our literature; for although translations of many of these very pieces have been made by poets of differing degrees of merit, from Gray to Amos Cottle, yet it has happened rather perversely, that not one of these translators understood the original Icelandic, but contented themselves with executing their imitations from Latin versions,⁹⁸¹ and thus presenting readers with the shadow of a shade. Mr. Herbert has stepped forward to rescue these ancient poets from this ignominious treatment [...] We therefore hail with pleasure an attempt to draw information from the fountain-head, especially where it is interesting both in point of intrinsic poetic merit, and as a curious source of historic investigation.⁹⁸²

Il est d'autant plus utile de rappeler que la grande édition bilingue islando-latine de l'*Edda* de Copenhague ne fut complétée par le Commission Arnamagnéenne qu'en 1828, avec l'apparition de sa troisième et dernière partie contenant l'*Edda* prosaïque de Snorri Sturluson.⁹⁸³ En fin de compte, le public anglophone devra attendre l'année 1866 pour une

encore à l'*Eyrbyggja Saga*, mais également à l'histoire de Gunnar Helming tirée de la « Saga d'Olaf Tryggvason » (Deux exemplaires, l'un islandais, l'autre danois, apparaissent dans le catalogue d'Abbotsford. Cf. Cochrane, John George, *Catalogue of the Library at Abbotsford*, p. 86). Sur la retranscription de l'aventure de Gunnar Helming par Scott, cf. Edith Batho, « Scott as Medievalist », in *Sir Walter Scott Today* ; dir. H. C. Grierson. Londres : Constable, 1932, pp. 133-57.

⁹⁷⁹ Cf. Larrington, Carolyne, « Translating the *Poetic Edda* into English », in *Old Norse Made New* ; dir. D. Clark et C. Phepstead. Londres : Viking Society for Northern Research, 2007, pp. 21-42.

⁹⁸⁰ Cf. « 'The Descent of Odin': Romantic Writers among the Norsemen » (chap. 5), in Mortensen, Peter, *British Romanticism and Continental Influences*, pp. 184-96.

⁹⁸¹ Pratique fondatrice de la Renaissance nordique et du préromantisme à laquelle Scott eut lui-même recours au demeurant (Lieder, pp. 44-6).

⁹⁸² [Scott, Walter.] « Review of Herbert's *Miscellaneous Poetry* », in *The Edinburgh Review* ; vol. 9, n°17 (octobre 1806). Édinburgh : Archibald Constable & Co., 1807, pp. 211-2.

⁹⁸³ Sigfússon, Sæmundr (fróði), *Edda Sæmundar hinns Fróða: Edda rythmica seu antiqvior, vulgo Sæmundina dicta* ; trad. et éd. G. Magnússon, collab. J. Johnsonius, J. Ólafsson *et alli*. Hafniæ (Copenhague) : Sumtibus Legati Magnæani et Gyldendalii (1787, 1818, 1828), 3 vols.

traduction intégrale de l'*Edda* poétique⁹⁸⁴ par le linguiste anglo-saxonniste Benjamin Thorpe. Cependant, il fallut avant cela que des « scandophiles » non-spécialistes tels que Thomas Percy et Sir Walter Scott ouvrirent la voie, en présentant au public britannique quelques fragments de littérature scandinave médiévale, le plus souvent à partir des précieuses traductions latines de Thomas Bartholin. Scott fut tout particulièrement novateur dans sa manière de disséminer son érudition à travers ses propres œuvres de fictions, comme nous avons pu le voir à travers cette analyse de *The Pirate*. Assurément, le décor et l'histoire des Shetland et des Orcades se prêtaient à une saga nationale moderne attestant l'attrait culturel et sublime de l'espace nord-britannique sur l'auteur de *Waverley*. En effet, l'appel du Nord est incontestablement ce qui rassemble les quatre romans précédemment étudiés. Premièrement, on réalise comment les paysages sauvages et la rudesse du climat aussi bien caractéristiques des Highlands que des Shetland favorisèrent ces contrées septentrionales à fort potentiel sublime. Deuxièmement, l'héritage ethnohistorique de chaque région invitait systématiquement l'écrivain à puiser dans la tradition primitiviste et folklorique du Nord, dont l'exotisme ne manquait pas d'évoquer le souvenir d'un âge d'or, source intarissable de nostalgie. Ouvertement dédié à l'aventure et à l'évasion, le roman septentrional de Scott a également tout du *Bildungsroman*, imposant à son héros une éducation physique, morale et sentimentale ; une influence germanique supplémentaire qui nous amène maintenant à situer notre auteur dans la culture gothique de son époque.

⁹⁸⁴ Thorpe, Benjamin (trad. et éd.), *Edda Sæmundar Hinns Froða: The Edda Of Sæmund The Learned*. Londres : Trübner & Co. 1866, 2 vols.

VI. Sir Walter Scott et la culture gothique

Il est admis aujourd'hui que cet engouement pour les antiquités nordiques émanait d'une idéologie en continuel essor depuis la réforme politico-religieuse d'Henri VIII, à savoir l'anglo-saxonisme,⁹⁸⁵ identifié ici comme l'affirmation britannique du concept séminal de gothicisme ou teutonisme présent dans la pensée romantique. C'est du moins ce que l'on constate dans les correspondances de Scott, où celui-ci revendique fièrement son identité de *Borderer* « gothique », à commencer par sa « Gothic *Minstrelsy* » (Grierson 3, p. 92), qui le fit connaître dans les cercles antiquaires en 1802. Il y est dit par ailleurs qu'il préférerait le peintre John James Masquerier au sculpteur John Flaxman pour l'illustration de son premier succès en vers, *The Lay of the Last Minstrel*, trois ans plus tard. Recommandé par George Ellis, ce dernier semblait ne pas convenir aux sujets « gothiques » du poète, qui justifie ainsi sa réticence : « I should fear Flaxman's genius is too classic to stoop to body forth my Gothic Borderers. Would there not be some risk of their resembling the antique of Homer's heroes, rather than the iron race of Salvator [Rosa]? » (Grierson 1, p. 227). Dans son esprit, l'extraction germanique des chevaliers des Borders devait se manifester par une allure martiale dépeinte à la manière du prodige baroque italien, comme dans *The Monastery* (1820), en la personne de Julian Avenel, héritier d'une ancienne famille des

⁹⁸⁵ « The term *Anglo-Saxonism* is used here to denote the process through which a self-conscious national and racial identity first came into being among the early peoples of the region that we now call England and how, over time, through both scholarly and popular promptings, that identity was transformed into an ordinary myth available to a wide variety of political and social interests. » Cf. « Introduction: Anglo-Saxonism and Medievalism », in Frantzen, Allen J., Niles, John D. (dir.), *Anglo-Saxonism and the Construction of Social Identity*. Gainesville : University Press of Florida, 1997, p. 1.

Marches écossaises : « The Baron of Avenel was one of those tall muscular martial figures which are the favourite subjects of Salvator Rosa. »⁹⁸⁶ Conformément à la mode de l'époque, Walter Scott attachait sans doute à l'architecture⁹⁸⁷ gothique une distinction germanique similairement applicable à la noblesse des Borders : « They [Duke and Duchess of Buccleuch] are both great admirers of Mr. [George] Crabbes poetry and would be happy to know him should he ever come to Scotland and venture into the Gothic halls of a Border Chief » (Grierson 3, p. 281). Architecture à part, une telle précision marque aussi la division géoculturelle gothique/celtique du royaume popularisée par les Lumières écossaises et la tradition historique Whig,⁹⁸⁸ notamment par David Hume avec son *Histoire d'Angleterre* (1754-61) et par William Robertson dans son *Histoire d'Écosse* (1759). On serait bien évidemment tenté de remplacer chacune des précédentes occurrences de « gothique » par l'adjectif « médiéval » ou « romantique », ce qui resterait relativement cohérent, sans pour autant approfondir notre compréhension idéologique du terme.

En effet, il ne nous avancerait guère de procéder de la sorte dans l'extrait qui suit :

To my Gothic ear, indeed, the Stabat Mater, the Dies Iræ, and some of the other hymns of the Catholic Church, are more solemn and affecting than the fine classical poetry of Buchanan; the one has the gloomy dignity of a Gothic church, and reminds us instantly of the worship to which it is dedicated; the other is more like a Pagan temple, recalling to our memory the classical and fabulous deities. (Grierson 3, p. 211)

Le fait d'avouer à George Ellis préférer les séquences grégoriennes du missel romain aux vers latins de son compatriote humaniste George Buchanan est en soi difficilement

⁹⁸⁶ Scott, Walter, Sir, *The Monastery* xiii ; éd. P. Fiedling, Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000, p. 218.

⁹⁸⁷ Les lettres de Walter Scott contiennent de nombreux commentaires strictement sur l'architecture gothique. Il est par exemple surprenant d'apprendre que l'écrivain rejetait « le gothique moderne », quand on considère à présent son manoir d'Abbotsford comme la production néo-gothique exemplaire de la période Régence : « I HAVE got a very good plan from [architect William] Atkinson for my addition, but I do not like the outside, which is modern Gothic, a style I hold to be equally false and foolish » (Grierson 6, p. 323). Sans doute estimait-il le chantier de sa vie fidèle à l'art médiéval.

⁹⁸⁸ Cf. Pittock, Murray, *The Myth of the Jacobite Clans*, pp. 9-12.

conciliable avec les fondements linguistiques d'un nationalisme gothique posés par Luther lui-même.⁹⁸⁹ Cela dit, même le catholicisme reconnu d'un teutoniste⁹⁹⁰ anglais comme Richard Verstegen ne l'empêcha en rien de défendre la doctrine au début du XVII^{ème} siècle.⁹⁹¹ Dans le cas présent, Scott se dit lui-même guidé par « l'association d'idées » (Grierson 3, p. 211) lorsqu'il effectue ce parallèle métaphysique fragile entre son sens auditif « gothique » et l'édifice religieux de même désignation. Cette remarque de janvier 1813 fut d'ailleurs précédée en 1808 par un commentaire identique que l'on retrouve dans sa Vie de John Dryden :

It is impossible to hear the "*Dies Iræ*;" or the "*Stabat Mater dolorosa*," without feeling, that the stately simplicity of the language, differing almost as widely from classical poetry as from that of modern nations, awes the congregation, like the architecture of the Gothic cathedrals in which they are chanted. The ornaments which are wanting to these striking effusions of devotion, are precisely such as would diminish their grand and solemn effect; and nothing but the cogent and irresistible propriety of addressing the Divinity in a language understood by the whole worshipping assembly, could have justified the discarding these magnificent hymns from the reformed worship.⁹⁹²

Sans jamais compromettre son intégrité protestante, l'affection de l'auteur pour l'hymnologie catholique se manifesta dès 1805 à l'intérieur de son premier succès poétique *The Lay of the Last Minstrel*, où il cite les deux premiers vers originaux du poème liturgique « *Dies Iræ* » (*Lay VI*, xxx ; p. 211, vv. 23-4), avant de l'imiter brièvement en trois quatrains dans son « *Hymn for the Dead* » (*Lay VI*, xxxi ; p. 212, vv. 1-12). Tout cela ne va pas sans soulever quelques interrogations : tout d'abord sur les circonstances qui amenèrent Scott à

⁹⁸⁹ Cf. MacDougall, Hugh A., *Racial Myth in English History*. Montréal : Harvest House et University Press of New England, 1982, p. 44.

⁹⁹⁰ « One versed in the history, etc., of the Teutonic race or languages; one who makes much of Teutonic influence in the history of England. » Cf. « Teutonist, n. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2014 (le 11/08/14 à 13:54).

⁹⁹¹ Cf. MacDougall, Hugh A., *Racial Myth in English History*, pp. 47-9.

⁹⁹² Dryden, John, *The Works of John Dryden, now first Collected in Eighteen Volumes. Illustrated with Notes, Historical, Critical, and Explanatory, and Life of the Author* ; éd. W. Scott. Londres : William Miller, 1808, vol. 1, pp. 341-2.

admirer ces textes du rite romain, étant donné son éducation presbytérienne et l'anti-papisme alors de rigueur au Royaume-Uni. Ses recherches éditoriales sur l'hymnologie catholique de John Dryden l'auraient effectivement initié au missel romain,⁹⁹³ à moins que ce ne fût sa femme Charlotte Charpentier, une réfugiée royaliste française élevée dans la foi catholique,⁹⁹⁴ qui lui aurait transmis cet enthousiasme pour la poésie de l'Église latine. Lockhart n'omet pas ce détail et affirme que l'auteur finit par assister à des messes catholiques lors de son séjour en Italie entre novembre 1831 et mai 1832 (*Memoirs* 4, p. 322). Mais loin de nous l'idée d'extraire Scott de sa chère Église épiscopale d'Écosse et de perdre le cap initial de notre étude.

La dimension gothique de son œuvre, en revanche, ne se limitait pas à une simple « association d'idées », mais bel et bien à une idéologie prépondérante dans le paysage culturel et politique britannique. C'est pour cette raison que l'ampleur et la teneur du propos gothique seront débattues plus en détail à travers une sélection non exhaustive de ses travaux critiques, soit trois *Essais sur la Chevalerie, le Roman et le Théâtre*,⁹⁹⁵ respectivement publiés dans le supplément en six volumes à la quatrième, cinquième et sixième édition de l'*Encyclopædia Britannica* en 1818, 1824 et 1819.

⁹⁹³ Cf. Dryden, John, *The Works of John Dryden* ; 1808, vol. 1, pp. 341-5. L'éditeur fit bien l'acquisition d'un missel romain enluminé. Cf. Cochrane, John George, *Catalogue of the Library at Abbotsford*, p. 115.

⁹⁹⁴ Elle fut baptisée dans le catholicisme à Lyon en 1770, avant de rejoindre l'Église anglicane en 1787, soit après trois ans d'exil et dix ans avant son mariage avec Scott. Cf. Pope-Hennessy, Una, « Sir Walter Scott and Religion », in *The Downside Review* ; vol. 50 (1932), pp. 30-1.

⁹⁹⁵ Scott, Walter, Sir, *Essays on Chivalry, Romance and the Drama*, toujours abrégé en « *Essays* ».

1. « Essai sur la chevalerie » (1818)

a. Les origines gothiques de l'esprit chevaleresque

Scott se montre aux premiers abords plus prudent dans sa terminologie lorsqu'il fait remonter les origines de la chevalerie au collectif germain de Tacite (*Essays*, p. 6), et non à une souche exclusivement gothique : « In the general and abstract definition of Chivalry [...] there is nothing either original or exclusively proper to our Gothic ancestors » (*Essays*, p. 5). Les Goths ne sont toutefois pas écartés longtemps de l'histoire et deviennent bientôt les grands propagateurs de la tradition chevaleresque à la chute de l'empire romain : « It would not be difficult to deduce from this very early period some of those peculiar habits and customs, which, brought by the Gothic conquerors into the provinces of the divided empire of Rome, subsisted and became ingrafted upon the institutions of Chivalry » (*Essays*, p. 7). On en déduit que la mise en garde initiale n'était qu'un mirage de scrupule scientifique qui jamais ne se matérialisera au cours de l'exposé, dans lequel ancêtres « gothiques » et « germains » sont indifféremment cités l'un après l'autre, voire simultanément : « [...] the ancient Goths and Germans » (*Essays*, p. 13). Une distinction entre Germains méridionaux et Scandinaves est ici à envisager, même si cela n'affecte en rien cette démonstration qui repose davantage sur le fossé culturel supposé entre le monde germain et gréco-latin : « Having thus given a general view of the origin of Chivalry, we shall [...] briefly notice the causes from which it drew its peculiar characters, and the circumstances in which it differs so widely from the martial character as it existed, either among the ancient Greeks and Romans, or in other countries and nations » (*Essays*, p. 9). Déterminé comme étant universellement pratiqué chez les anciennes « tribus gothiques »

(*Essays*, p. 46), le duel judiciaire⁹⁹⁶ aurait introduit en Europe un code d'honneur pérenne :
« It is to be hoped, that as the custom of appealing to this Gothic mode of settling disputes is gradually falling into disuse, our successors may possibly enjoy the benefit of the general urbanity, decency, and courtesy, which it has introduced into the manners of Europe [...] »
(*Essays*, p. 125). Selon l'auteur, il en allait de même pour la révérence due aux femmes dans l'idéal chevaleresque.

b. Le mythe féministe gothique

Fidèle à la doctrine primitiviste gothique, Scott fait état d'un autre aspect de la chevalerie tout aussi honorifique pour les « hommes du Nord », soit la dévotion à la femme, parfois extrapolée jusqu'au féminisme.⁹⁹⁷ Il met notamment l'accent sur l'abstinence sexuelle réputée des anciens Germains et situe d'après Jules César⁹⁹⁸ leur « majorité sexuelle » à l'âge de vingt ans (*Essays*, p. 22). Convaincu des bienfaits d'une telle régulation sur les « mœurs et la santé » de ses pratiquants, l'essayiste reprend au compte de son exposé le statut idéalisé de l'épouse teutonnes fourni par Tacite,⁹⁹⁹ en insistant sur la monogamie¹⁰⁰⁰ et le sérieux matrimonial de ses « ancêtres gothiques » (*Essays*, pp. 23-4). Le divorce équitable obtenu dans l'*Eyrbyggja Saga*¹⁰⁰¹ par la femme de Borko d'Helgafels, Thordisa, est ensuite invoqué pour nous assurer des droits de la matrone septentrionale :

⁹⁹⁶ Cf. Kliger, pp. 218-20.

⁹⁹⁷ Cf. Kliger, pp. 220-3.

⁹⁹⁸ Cf. César, Jules, *Guerre des Gaules* VI, xxi ; tome 2, p. 191.

⁹⁹⁹ Cf. *Ger.* XIX, p. 82.

¹⁰⁰⁰ Il passe bien entendu sous silence, chevalerie oblige, le sort réservé aux femmes infidèles : « [...] la punition en est immédiate et réservée au mari : il lui coupe les cheveux, la met nue et en présence de ses proches la chasse de chez lui, puis la mène à coup de fouet à travers tout le village [...] » (*Ibid.*).

¹⁰⁰¹ Cf. Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry William (trad. et éd.), *Illustrations of Northern Antiquities*, p. 482, ou Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, p. 220.

« And such were the rights of a northern *mater familias*, that the divorce and a division of goods immediately took place between the husband and wife, although the violence of which Thordisa complained was occasioned by her own attempt to murder a guest » (*Essays*, pp. 25-6). Sans jamais en questionner la réalité, Scott affirme la préexistence d'une sacralité féminine chez les « tribus gothiques » primordiales (*Essays*, p. 26). La métaphore de « l'étoile polaire »¹⁰⁰² comme seule et unique guide du jeune chevalier résume d'ailleurs efficacement cet idéal courtois ravivé par le romancier à travers ses personnages féminins. En effet, Flora Mac-Ivor, Diana Vernon et Annot Lyle ont pour fonction première de guider les pas du héros vers le nord et s'en trouvent toutes éthérisées au point de se voir réduites à leur aura stellaire. Tout en reconnaissant les excès du code chevaleresque, l'auteur adhère sincèrement à la théorie gothique du renouveau moral de l'Occident après la chute de Rome, symbole ultime d'une décadence dite « classique » : « Yet it has a grace and dignity unknown to classic times, when women were slaves, and men coarse and vulgar, or overbearing and brutal, as suited their own humour, without respect to that of the rest of their society » (*Essays*, p. 49). D'après lui, c'était au fin fond de l'antique forêt hercynienne qu'il fallait chercher le terreau des mœurs européennes modernes.

c. La forêt germanique : idéalisme moral et décadence méridionale

L'utilisation répétée du motif primitiviste de la « forêt germanique » ne laisse non plus aucun doute quant à la rhétorique gothique de l'essai. Déjà relevé dans les conférences de Coleridge, le *topos* sylvestre servait avant tout d'emblème fédérateur à la mythologie

¹⁰⁰² « It was essential to his character that he should select, as his proper choice, "a lady and a love," to be the polar star of his thoughts [...] » (*Essays*, p. 28).

nationale allemande, en souvenir de la bataille de la forêt de Teutoburg, où trois légions romaines d'environ 30,000 hommes furent anéanties par une coalition germane rassemblée sous Arminius¹⁰⁰³ de la tribu des Chérusques (Fjågesund, pp. 35, 37, 295). L'espace forestier allemand donna par ailleurs naissance au concept romantique de *Waldeinsamkeit* (« la solitude de la forêt ») élaboré par Ludwig Tieck dans son conte littéraire (*Kunstmärchen*), « Eckbert le blond » (1797).¹⁰⁰⁴ Scott fait donc de la forêt germanique la matrice de l'esprit chevaleresque : « the seeds of that singular institution existed in the German forests, though they did not come to maturity until the destruction of the Roman empire, and the establishment of the modern states of Europe upon its ruins » (*Essays*, p. 9). Celle-ci symbolise l'âge d'or de la chevalerie, avant même son institutionnalisation au sein de la noblesse féodale : « and woman, though still worshipped with enthusiasm as in the German forests, did not continue to be (in all cases at least) the same pure object of regard » (*Essays*, p. 40). On remarque notamment que le topos sylvestre apparaît aux moments-clé de l'argumentation, comme ici, pour aborder le thème du déclin chevaleresque : « The honour paid to chastity and purity in the German forests, and transferred as a sacred point of duty to the sons of Chivalry, was as little to be found in the Court of France, according to [Pierre de Bourdeille, abbé de] Brant[ô]me,¹⁰⁰⁵ as the chastity and purity to which it was due » (*Essays*, p. 116).

¹⁰⁰³ Wordsworth lui rend hommage dans sa prophétie anti-napoléonienne, « A Prophecy. February, 1807 » (Wordsworth 1, p. 733). Arminius fait partie du panthéon septentrional des héros nationaux célébrés par les générations romantiques. Cf. « Northern Heroes and National Identity » (chap. 3), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity*, pp. 34-6, 26-45.

¹⁰⁰⁴ Cf. Tieck, Ludwig, « Der blonde Eckbert », in *Phantasia. Eine Sammlung von Märchen [sic], Erzählungen, Schauspielen und Novellen*. Berlin : Realschulbuchhandlung, 1812, vol. 1, pp. 174, 183, 191.

¹⁰⁰⁵ Cf. de Bourdeille Brantôme, Pierre, *Oeuvres du Seigneur de Brantôme : nouvelle édition plus correcte que les précédentes*. Paris : Jean-Francois Bastien, 1787, 8 tomes.

Ainsi l'idée de corruption méridionale intervient-elle pour justifier le déclin de la chevalerie gothique au royaume de France vers la fin du XVI^{ème} siècle, avec l'émergence des galants et des courtisanes à la cour des Médicis. La disgrâce des premiers est illustrée par des exemples individuels : celui de Damien de Montluc, seigneur de Balagny, en tant que repoussoir idéal aux bonnes mœurs de Lord Edward Herbert de Cherbury (*Essays*, p. 117), ou bien celui de l'opportuniste baron de Vitteaux, Guillaume Duprat (*Essays*, pp. 120-1). Quant aux demoiselles françaises, Scott accuse leur reine d'être la grande instigatrice de leur dépravation : « [...] and from the time of Catharine of Medicis, who trained her maids of honour as courtezans, the manners of the court of France seem to have been inferior in decency to those of a well-regulated bagnio » (*Essays*, p. 116). L'italianisme calculé par lequel se termine cet extrait évoque clairement le thème de la décadence latine, voire orientale, qui ne tarde pas à se manifester plus explicitement tel un cancer généralisé de l'institution morale chevaleresque : « The intercourse with Italy, so fatal to France in many respects, failed not to imbue her nobility with the politics of [Nicolas] Machiavel,—the coarse licentiousness of [Pierre] Aretin,—and the barbarous spirit of revenge, which held it wise to seek its gratification, not in fair encounter, but *per ogni modo*— in what manner soever it could be obtained » (*Essays*, p. 118). Sous cet angle, l'essayiste romantique fustige la Renaissance italienne comme le fléau des mœurs gothiques qui précipita le retour des turpitudes classiques. Mentionné en fin de discours, le massacre de la Saint Barthélemy offre la preuve intangible de sa thèse, à savoir la mort de la chevalerie française (*Essays*, p. 122).

d. La corruption latine en Grande-Bretagne

Qu'en était-il alors des îles Britanniques ? Il semblerait simplement que les libertés anglo-saxonnes préservées par le parlement anglais étaient parvenues à endiguer le phénomène de déliquescence pourtant entrevu par certains faits divers, dont l'attaque déloyale en 1611 d'un mari jaloux, Sir John Ayres sur la personne qu'il suspectait être l'amant de sa femme, Lord Edward Herbert, ou encore par le genre de mutilation commise sur la personne de Sir John Coventry par un officier de la garde de Charles II, Sir Thomas Sandys en 1670 (*Essays*, p. 122). Le malheureux parlementaire aurait eu le nez fendu à cause d'une boutade sur les amours du « joyeux monarque », historiquement impopulaire en raison de sa duplicité sympathique envers son cousin Louis XIV, sans oublier son crypto-catholicisme et ultime conversion à l'Église romaine avant de mourir.

L'Écosse, elle aussi, ne fut, semble-t-il, pas épargnée, comme en témoigne le type de vengeance mesquine¹⁰⁰⁶ « à l'italienne » du Lord écossais Robert Crichton Sanquhar, obtenue par procuration sur son ancien professeur d'escrime John Turner pour un œil perdu durant l'exercice (*Essays*, pp. 122-3). En prenant l'historien écossais William Robertson pour référence, Scott pensait pouvoir expliquer plus facilement cette dégénérescence dans le cas de l'Écosse : « In Scotland, at the same period, the manners of which country, as is well observed by Robertson,¹⁰⁰⁷ strongly resembled those of France, the number of foul murders often committed on persons of the most eminent rank was almost incredible » (*Essays*, p. 123). De même que Robertson, il avait en tête la « Vieille Alliance »

¹⁰⁰⁶ Il aurait été intéressant d'interroger Scott sur ces personnages à la vengeance facile qui peuplaient l'univers des sagas, invoquées plus tôt pour attester l'origine gothique de la chevalerie.

¹⁰⁰⁷ Cf. Robertson, William, *The History of Scotland During the Reigns of Queen Mary and of King James VI* [...]. Londres : A. Millar, 1760, vol. 1, pp. 313-4.

franco-écossaise ainsi que le règne de Marie de Guise, en tant que reine de Jacques V puis régente du royaume de 1538 à 1560, lorsque fut signé le traité d'Édimbourg, qui vint mettre fin à cette entente de longue date et à la présence militaire française qu'elle avait instaurée.

En fin de compte, ce serait la justice parlementaire anglaise qui parvint à empêcher l'expansion du vice méridional plus au nord, en promettant un jugement exemplaire aux contrevenants à l'éthique chevaleresque : « In England, the free tone of the government, and the advantage of equal laws, administered without respect of persons, checked similar enormities, which, however, do not appear to have been thought, in all cases, inconsistent with the point of honour, which, if not, as in France, totally deprived from the ancient practices of Chivalry, might probably have soon become so » (*Essays*, p. 122). C'est donc l'équité gothique du gouvernement anglais qui aurait permis de sauvegarder les valeurs chevaleresques se trouvant à la base de l'exceptionnalisme britannique, avec pour éternel antipode l'ancien royaume de France.

2. « Essai sur le roman » (1824)

Le second essai traite du développement du roman européen dont les origines étaient loin de faire l'unanimité chez les théoriciens littéraires de l'époque¹⁰⁰⁸:

Percy has contended for the Northern Sagas as the unquestionable origin of the Romance of the middle ages; Warton conceived that the Oriental fables, borrowed by those minstrels who visited Spain, or who in great numbers attended the crusades, gave the principal distinctive colouring to those remarkable compositions; and a later system, patronised by later authors, has derived them, in a great measure, from the Fragments of Classical Superstition, which continued to be preserved after the fall of the Roman Empire. (*Essays*, p. 174)

¹⁰⁰⁸ Pour un récapitulatif efficace, cf. Santini, Monica, *The Impetus of Amateur Scholarship: Discussing and Editing Medieval Romances in Late-Eighteenth and Nineteenth-century Britain*. Berne : Peter Lang, 2010, pp. 53-86.

L'auteur fournit ici une liste non exhaustive et rejette contre toute attente la théorie gothique de Thomas Percy,¹⁰⁰⁹ tout aussi exclusive que l'origine orientale défendue par Thomas Warton,¹⁰¹⁰ réfutées l'une et l'autre en 1814 par la vision plus classique de John Dunlop.¹⁰¹¹ Scott était alors plutôt partisan d'une imagination romantique universelle suggérée en 1817 par Robert Southey dans la préface de sa réédition de Sir Thomas Malory¹⁰¹² (*Essays*, pp. 174-5). En tout état de cause, l'héritage des anciens scandinaves restait, selon lui, le plus riche de toutes les littératures médiévales européennes (*Essays*, p. 189). Prenant l'exemple des sagas, la dissertation devient particulièrement dithyrambique lorsque sont énoncés les mérites de la tradition romantique gothique : « These singular compositions [...] while they remind us of the indomitable courage and patient endurance of the hardy Scandinavians, at once the honour and the terror of Europe, rise far above the tedious and creeping style which characterised the minstrel efforts of their successors, whether in France or England » (*Essays*, p. 190). Nonobstant son adhésion à la thèse universaliste, Scott attribue aux ballades scandinaves une primauté à la fois historique et artistique, en désignant les scaldes comme prédécesseurs des trouvères français et anglo-normands, ainsi que des minnesingers allemands, dont le style était logiquement jugé plus

¹⁰⁰⁹ Cf. « On The Ancient Metrical Romances, &c. », in Percy, Thomas, *Reliques of Ancient English Poetry* ; vol. 3, pp. i-xxiv.

¹⁰¹⁰ Cf. Warton, Thomas, Rev., « Dissertation I: of the Origin of Romantic Fiction in Europe », in *The History of English Poetry: From the Close of the Eleventh Century to the Commencement of the Eighteenth Century*. Londres : J. Dodsley, J. Walter et al., 1774, vol. 1, pp. v- lxxvii.

¹⁰¹¹ Cf. Dunlop, Colin, John, *The History of Fiction: Being a Critical Account of the Most Celebrated Prose Works of Fiction, from the Earliest Greek Romances to the Novels of the Present Age*. Londres : Longman, Hurst, Rees et al., 1814, vol. 1, pp. v-126.

¹⁰¹² Cf. Malory, Thomas, Sir, *The Byrth, Lyf, and Actes of Kyng Arthur: of his Noble Knyghtes of the Rounde Table, theyr Merveyllous Enquestes and Aduentures, Thachyeuyng of the Sanc Greal; and in the End le Morte Darthur, with the Dolourous Deth and Departying out of thys Worlde of them al* ; éd. R. Southey. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1817, vol. 1, p. ii-iv.

germain à celui des pères gothiques : « Mr [Henry William] Weber observes, that these German fictions differ from the Romances of French Chivalry, in the greater ferocity and less refinement of sentiment ascribed to the heroes [...] » (*Essays*, p. 194).

Il est auparavant fait appel au déterminisme géographique pour expliquer l'imagination emportée et sinistre des scaldes du Nord : « In the pine forests also, and the frozen mountains of the north, there were nursed, amid the relics of expiring Paganism, many traditions of character more wild and terrible than the fables of classical superstition; and these gloomy imagination of the skalds failed not to transfer to their romantic tales » (*Essays*, pp. 190-1). On retrouve à nouveau le motif de la forêt nordique nourricière symbolisée par le pin sylvestre, l'arbre du Nord par excellence, que Scott conjugue avec l'image tout aussi évocatrice des montagnes gelées, dans le but de rehausser le sublime de ce topique gothique. De ce fait, l'auteur délaisse une nouvelle fois l'objectivité historique pour un mode de persuasion purement poétique, dont l'objet principal serait de départager deux superstitions païennes au regard de leur impact sur l'imaginaire romantique européen.

3. « Essai sur le théâtre » (1819)

a. L'antagonisme du théâtre classique français

Le troisième essai indentifie une distinction similaire dans l'histoire du théâtre, entre sensibilité romantique et école classique. Comme l'avait déjà expliqué Coleridge, le génie du « Barde » Shakespeare réside dans les « touches de nature » visibles dans sa caractérisation (*Essays*, pp. 316-7), l'un des nombreux enseignements qu'il reçut au sein de « l'école de la nature » (*Essays*, p. 377). En revanche, le théâtre classique de France

correspondrait à une institution fondamentalement antagoniste et donc liberticide¹⁰¹³ à l'encontre de la licence dramatique : « It was at this period that those classical fetters which are framed on the three unities [action, jour, lieu] were fashioned into form, and imposed on the French Drama [...] The rule [...] has fettered the French stage until the present day » (*Essays*, p. 296), une astreinte précédemment justifiée par la toute puissance du mécénat royal, duquel émanait le décorum hexagonal (*Ibid.*). Même s'il reconnaît certains avantages à la scène française (*Essays*, pp. 321-3), ainsi qu'un penchant refoulé pour le « drame romantique »¹⁰¹⁴ chez Corneille (*Essays*, pp. 323-4), Scott s'autorise quelques lignes d'un chauvinisme artistique résolument gallophobe :

It seems, indeed, extremely doubtful, whether the French tragedy can ever be brought many steps nearer to nature. That nation is so unfortunate as to have no poetical language; so that some degree of unnatural exaltation of sentiment is almost necessary to sustain the tone of tragedy [...] its regulations seem to us founded in pedantry, and its sentiments to belong to a state of false and artificial refinement. (*Essays*, pp. 326-7)

Non content de reprocher au théâtre français une ambition contre-nature, Scott l'accuse plus tard de corruption des arts britanniques à la restauration de Charles II,¹⁰¹⁵ semblerait-il dangereusement francisé par son exil de jeunesse¹⁰¹⁶: « Charles II, had been accustomed to enjoy the foreign stage during his exile [...] It is probable, however, that his judgement was formed upon the French model, for few of the historical or

¹⁰¹³ « The arbitrary forms to which the French thus subjected their theatre [...] Under this thralldom, the fetters of the French stage long labored [...] However constrained by pedantic rules [...] when the classical fetters were clinched and riveted upon the French drama » (*Essays*, pp. 297, 321, 323, 324).

¹⁰¹⁴ Cf. Dufour-Maitre, Myriam, Naugrette, Florence (dir.), *Corneille des romantiques*. Mont-Saint-Aignan : Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, p. 13 : « [...] la romantisation de Corneille relève désormais du catalogue des lieux communs affectés au romantisme : goût pour l'Espagne, « burlesque » réinterprété selon les catégories du « grotesque », ressort non-aristotélicien de l'admiration, querelle de la *tragi-comédie* du *Cid* préluant à la bataille du drame d'*Hernani*, etc. »

¹⁰¹⁵ Sur les planches, comme à la cour de Charles II, le personnage débauché du *rake* incarnait le relâchement des mœurs jugé symptomatique de la période. Cf. Jordan, Robert, « The Extravagant Rake in Restoration Comedy », in *Restoration Literature: Critical Approaches* ; dir. H. Love. Londres : Methuen, 1972, pp. 69-90.

¹⁰¹⁶ En France ainsi qu'aux Provinces-Unies et aux Pays-Bas espagnols (1651-8).

romantic Dramas were revived at the Restoration » (*Essays*, p. 352) ; à tel point que certains bijoux du théâtre national— le diariste John Evelyn cite *Hamlet*— inspiraient désormais le dégoût au spectateur de « cet âge raffiné » (*Essays*, pp. 353-4), clairement victime, selon Scott, d'aliénation culturelle : « An entertainment of a character so forced and unnatural, was obviously of foreign growth, and flowed from the court » (*Essays*, p. 353). La subséquente production de « pièces héroïques » illustre justement ce phénomène de gallicisation du registre anglais, de plus en plus « français dans le dialogue et le sentiment » (*Essays*, p. 353), avec des personnages « formés sur le modèle du roman [courtois] français » (*Ibid.*) trop enclins à l'affection et à l'effusion amoureuse : « and that in a language sometimes ingeniously metaphysical, sometimes puerile to silliness, sometimes mad even to raving, but always absurd, unnatural and extravagant » (*Essays*, p. 354). On constate néanmoins que les particularités stylistiques strictement liées au genre n'importaient à Scott que très peu comparées aux méfaits de l'influence méridionale, qui, dans sa vision des choses, menait inéluctablement à la restriction des libertés artistiques.

b. La période augustéenne en Angleterre et ses effets pervers

Cependant, en dépit de la satire corrective du Duc de Buckingham, *The Rehearsal* (1672) (*Essays*, p. 356), le formalisme classique finit par s'imposer en Angleterre sous l'influence de critiques tels que Thomas Taylor Rymer, dépréciateur du théâtre élisabéthain, notamment pour son ignorance de la *Poétique* aristotélicienne¹⁰¹⁷ (*Essays*, p.

¹⁰¹⁷ Il défend les unités dramatiques en préface de sa traduction des *Réflexions sur la poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes* (1674) du jésuite français René Rapin. Cf. Rapin, René, Rymer, Thomas Taylor, *Reflections on Aristotle's Treatise of Poesie containing the Necessary, Rational, and Universal*

366), dont les principes guidaient déjà étroitement la critique française (*Essays*, p. 327). Scott réprouvait naturellement cette subjugation de l'imagination par ce qu'il pouvait difficilement qualifier de « logique » et qui constituait une atteinte à l'identité du théâtre anglais (*Essays*, pp. 366-7). La politisation de l'argument littéraire ne se fait d'ailleurs pas attendre lorsque l'autorité de Rymer et autres John Dennis se voit soudainement apparentée à celle d'une cour autocratique : « The court of criticism, though self-constituted, was sufficiently formidable, since they possessed the power of executing their decrees. Many authors made their submission [...] » (*Essays*, p. 368). Inévitablement, cet absolutisme culturel venu du sud ne manqua pas de produire ses fruits exotiques sur le sol britannique. Scott considérait par exemple l'unique et très en vogue tragédie de Joseph Addison, *Cato* (1712), comme une forme de déni identitaire : « Being in form and essence rather a French than an English play, it is one of the few English tragedies which foreigners have admired » (*Essays*, p. 368). Par conséquent, la demande domestique en traductions de tragédies françaises se serait intensifiée, entraînant ainsi la contamination de l'idiome dramatique anglais autrefois distingué par sa verve : « The language of tragedy no longer expressed human passion, or intimated what the persons of the Drama actually felt, but described and debated, alternately, what they ought to feel; and sounding sentences, and long similes, exhibiting an active fancy and a cold imagination [...] » (*Essays*, p. 369). La résistance au classicisme méridional s'organisa parmi la génération suivante, en la personne du célèbre acteur et dramaturge anglais David Garrick (1717-1779), qui parvint à remettre au goût du jour la tradition shakespearienne si chère aux critiques romantiques :

Rules for Epick, Dramatick, and the other Sorts of Poetry: with Reflections on the Works of the Ancient and Modern Poets, and their Faults noted ; trad. T. T. Rymer. Londres : Henry Herringman, 1674.

The plays of this great author had been altogether forgotten, or so much marred and disguised by interpolations and alterations, that he seems to have arisen on the British stage with the dignity of an antique statue discombered from the rubbish in which it had been enveloped since the decay of the art. (*Essays*, pp. 376-7)

Rappelons que les responsables désignés de ce déclin artistique n'étaient autres que le théâtre français et l'irruption en Angleterre de l'aristotélisme critique à la fin du XVII^{ème} siècle. Néanmoins, le renouveau shakespearien ne pouvait à lui seul inverser la tendance : « The tragic muse appeared to linger behind the taste of the age, and still used the constrained and mincing measure which she had been taught in the French school » (*Essays*, p. 377). Il s'agissait alors pour la muse nationale de désapprendre les règles du classicisme afin de redevenir l'expression du génie naturel que courtiseront ensuite Horace Walpole et John Home (*Essays*, p. 378).

c. Le *Sturm und Drang* et la rédemption des arts britanniques

L'idée d'une contagion venue du sud est couramment attestée dans les études romantiques britanniques, à l'exemple de Peter Mortensen, qui observe en Grande-Bretagne une tendance à l'europhobie facilement explicable par le contexte politique au tournant du XIX^{siècle}. Celle-ci se fondait à la fois sur un protectionisme littéraire et sur le souci de préserver l'ordre moral en une période où la peur d'invasion avait plongé le pays dans une paranoïa collective, encourageant même la confusion entre théâtre allemand et radicalisme français.¹⁰¹⁸ Scott contribua à l'*Encyclopædia Britannica* sur le théâtre en 1819, soit quatre ans après la fin du cauchemar napoléonien, qui rendit cet amalgame chauvin progressivement obsolète et de moins en moins compatible avec une certaine histoire

¹⁰¹⁸ Cf. Mortensen, Peter, *British Romanticism and Continental Influences*, pp. 9-15.

critique des arts britanniques, en l'occurrence celle de l'auteur. En effet, le caractère national allemand y est d'une part reconnu comme « diamétralement opposé à celui des français » : « The latter are light almost to frivolity, quick in seeing points of ridicule, slowly awakened to those of feeling. The Germans are of abstracted, grave, and somewhat heavy temper, less alive to the ridiculous, more easily moved by an appeal to the passions » (*Essays*, p. 382). En termes critiques, le premier est qualifié de « formaliste » et le second de « fanatique », c'est-à-dire à la recherche du sensationnel (*Essays*, p. 383). D'autre part, pour reprendre l'argument initial du gothicisme romantique, Scott percevait en l'avènement du *Sturm und Drang* une sorte de vaccin destiné à la littérature britannique :

England was destined to receive this impulse from Germany, where literature was in the first luxuriant glow of vegetation, with all its crop of flowers and weeds rushing up together. There was good and evil in the importation derived from this superabundant source. But the evil was of nature so contrary to that which had long palsied our dramatic literature, that, like the hot poison mingling with the cold, it may in the issue bring us nearer to a state of health. (*Essays*, p. 381)

Ravivant le souvenir d'une forêt germanique nourricière, le renouveau littéraire allemand est ici comparé à une espèce d'anarchie végétale qui revitalisa le théâtre anglais de ses graines dispersées aux quatre vents. Toujours est-il que cette alluvion, bien que salutaire pour la constitution anglo-saxonne, n'en demeurait pas moins un poison de concoction étrangère, à l'instar des pièces du très, voire trop populaire August von Kotzebue, dont l'ambiguïté morale lui vaut ici le reproche de « jacobinisme intellectuel » (*Essays*, p. 386). Les vertus du choc thermique, chaud pour le sentimentalisme pré-romantique, froid pour le formalisme classique, furent néanmoins celles du juste milieu entre deux extrêmes, d'après l'idéal politique et artistique du XVIII^{ème} siècle au Royaume-Uni (Kliger, pp. 5-6). L'auteur salue finalement l'apport d'une sensibilité nouvelle, même si celle-ci ne fut pas forcément puisée chez les meilleurs auteurs allemands : « [...] for, by some unfortunate

chance, the wretched pieces of Kotzebue have found a readier acceptance, or more willing translators, than the sublimity of Goethe, the romantic strength of Schiller, or the deep tragic pathos of Lessing » (*Essays*, p. 386). N'oublions pas que Scott succomba lui-même dans les années 1790 à la fureur différée pour le *Sturm und Drang*, en commençant dès 1796 à traduire puis à imiter des pièces de théâtre et des poèmes continentaux,¹⁰¹⁹ avec notamment le concours d'un cercle érudit composé de William Erskine, James Skene et Harriet Scott de Harden, fille du diplomate saxon Hans Moritz von Brühl. Cette dernière lui procura des textes originaux de Goethe, de Schiller et d'autres auteurs peu souvent traduits en anglais. Il effectua donc la première adaptation anglaise de la très célèbre pièce de Goethe, *Götz von Berlichingen*, en mars 1799 sous le titre de *Goetz of Berlichingen of the Iron Hand*. Quelques traductions libres de certains poèmes de Goethe, « Der Erlkönig » (1782) ou « The Erl-King », et de Bürger, « Lenore » (1774), renommé « William and Helen », « Der Wilde Jäger » (1786), simplifié en « The Chase », ainsi que « Das Lied von Treue » (1788), rebaptisé « The Triumph of Constancy »,¹⁰²⁰ virent le jour en fin d'année dans la toute première collaboration entre Scott et James Ballantyne, *An Apology for Tales of Terror* (1799), publiée en série très limitée.

Sa reconnaissance envers la nation allemande est exprimée avec beaucoup moins d'ambivalence en 1830 dans son « Essay on Imitations of the Ancient Ballad » : « As far back as 1788, a new species of literature began to be introduced into this country.

¹⁰¹⁹ Cf. Mennie, Duncan M., « Walter Scott's Unpublished Translations of German Plays », in *The Modern Language Review* ; vol. 33, n°2 (avril 1938), pp. 234-9, et Emerson, Oliver Farrar, « Scott's Early Translations from Bürger », in *The Journal of English and Germanic Philology* ; vol. 14, n°3 (juillet 1915), pp. 351-6.

¹⁰²⁰ Poème absent du recueil, probablement traduit en 1796. Cf. Parsons, Coleman O., « Scott's Translation of Bürger's "Das Lied von Treue" », in *The Journal of English and Germanic Philology* ; vol. 33, n°2 (avril 1934), pp. 240-9.

Germany, long known as a powerful branch of the European confederacy, was then, for the first time, heard of as the cradle of a style of poetry and literature, of a kind much more analogous to that of Britain than either the French, Spanish, or Italian schools [...] » (*Minstrelsy* 4, p. 36). Bien entendu, il insiste toujours sur la force émancipatrice de ce renouveau littéraire qui brisa les fers du formalisme classique, favorisant ainsi le génie national capable d'atteindre les plus hautes notes du sublime poétique (*Minstrelsy* 4, p. 39). Concernant sa réception en Grande-Bretagne, Scott marque d'une pierre blanche le 21 avril 1788, jour où Henry Mackenzie lut devant la *Royal Society* d'Édimbourg son « Account of the German Theater » et ouvrit les yeux des Écossais à l'alternative allemande, qui leur parut géniale puis surtout « congéniale » : « [...] the literary persons of Edinburgh [...] were first made aware of the existence of works of genius in a language cognate with the English. They learned, at the same time, that the taste which dictated the German compositions was of a kind as nearly allied to the English as their language » (*Minstrelsy* 4, p. 38). Ce fut particulièrement le cas de locuteurs du scots comme Walter Scott, qui se remémore avec émotion son étude plutôt discursive de la langue de Goethe, préférant se soustraire à la ponctualité grammairienne par le biais de l'analogie linguistique avec les dialectes « écossais » et « anglo-saxon » (*Minstrelsy* 4, pp. 41-4) : « Hardly anything », ajoute-t-il, « is more flattering to a Scottish student of German; it resembles the unexpected discovery of an old friend in a foreign land » (*Minstrelsy* 4, p. 65). Notons que Coleridge différait totalement de Scott à ce sujet et se gardait de tout teutonisme dans sa critique

chauviniste du « soi-disant théâtre allemand », qui, selon lui, s'avérait non seulement anglais d'origine (via Shakespeare), mais aussi par « réadoption ».¹⁰²¹

d. Le mythe de la palingénèse gothique

Quoi qu'il en fût, l'encyclopédiste écossais emploie une toute autre métaphore censée alors décrire l'état « médical » de la littérature britannique en cette fin de XVIII^{ème} siècle, rendant au passage hommage à son mentor Matthew Gregory « Monk »

Lewis :

While universal curiosity was thus distinguishing the advancing taste for the German language and literature, the success of a very young student, in a juvenile publication, seemed to show that the prevailing taste in that country might be easily employed as a formidable auxiliary to renewing the spirit of our own, upon the same system as when medical persons attempt, by the transfusion of blood, to pass into the veins of an aged and exhausted patient, the vivacity of the circulation and liveliness of sensation which distinguish a young subject. (*Minstrelsy* 4, pp. 44-5)

La transfusion métaphorique de sang nouveau à un corps décrépissant, sorte de *translatio genii ad Britannicos*, réplique sur le plan artistique ce transfert de pouvoir conjecturé par les premiers gothicistes sous le nom de *translatio imperii ad Teutonicos*¹⁰²² et selon lequel l'antique migration germanique du *Völkerwanderung* aurait entraîné une palingénésie de l'humanité. Imitant ainsi les Goths conquérants de la Rome décadente et leurs « descendants » réformateurs protestants, les artistes du *Sturm und Drang* auraient à leur tour assuré la régénération des lettres européennes alors sous la férule des critiques français, en ce sens héritiers de l'impérialisme latin dans la pensée gothique. Ceci dit, Scott

¹⁰²¹ « The so-called German drama, therefore, is English in its origin, English in its materials, and English by re-adoption [...] we should submit to carry our own brat on our own shoulders; or rather consider it as a lack-grace returned from transportation with such improvements only in growth and manners as young transported convicts usually come home with. » Cf. Coleridge, Samuel Taylor, *Biographia Literaria* XXIII (Coleridge, pp. 455-6).

¹⁰²² Cf. Klinger, pp. 34-46, ainsi que Klinger, Samuel, « The Gothic Revival and the German "Translatio" », in *Modern Philology* ; vol. 45, n°2 (novembre 1947), pp. 73-103.

n'ajouta jamais foi au mythe du sang et rejetait formellement le principe de suprématie raciale relayé par la plupart des nationalismes gothiques de l'époque, notamment par les théories fulminantes de l'Écossais John Pinkerton :

It seems to us that Mr. Pinkerton rests too much upon his prejudiced and unjust [Gothic] system; ascribing, without distinction, good and bad qualities to two races of men, loading one with abuse, and claiming exclusively for the other the most noble qualities [...] It is enough to say, that to lay such excessive weight upon the innate or inherited qualities of any particular race of Adam seems to us equally unauthorized by moral theory or by physical experience.¹⁰²³

Précisons tout de même que la racialisation des populations britanniques, y compris celle opérée par Pinkerton, s'effectua sur la base d'une différenciation morale et non physique.¹⁰²⁴ Or, l'auteur semblait désavouer un essentialisme racial sur le point de se radicaliser, ici en 1829, sous l'influence croissante du polygénisme scientifique. Cela n'empêche pourtant pas John Sutherland de taxer la caractérisation d'*Ivanhoé* (1819) de racisme sur fond de joug normand et d'antisémitisme (*Life*, pp. 229-32), même si cette dernière tendance, au demeurant contemporaine à l'intrigue— l'Angleterre de Richard Cœur de Lion au XII^{ème} siècle— se trouve davantage dénoncée que justifiée par la narration de Laurence Templeton.¹⁰²⁵ En revanche, on est amené à se demander si Scott ne rejetait pas justement la faute sur les nobles d'extraction franco-normande, de Beaumanoir, de Bois-Guilbert et autres Front-le-Bœuf méprisiblement figurés comme les oppresseurs des Juifs et des Anglo-Saxons. Car c'est manifestement la stigmatisation de l'élément français

¹⁰²³ [Scott, Walter, Sir,] « Review of the *Annals of Caledonians* », pp. 154-5.

¹⁰²⁴ Cf. sous-partie intitulée « Antiquarianism and the racialization of Celts » chez Shields, Juliet, *Sentimental Literature and Anglo-Scottish Identity, 1745-1820*, pp. 36-43.

¹⁰²⁵ Cf. Warraq, Ibn, « Sir Walter Scott's Treatment of Jews in *Ivanhoe* », @ *New English Review* (juillet 2009). Web. http://www.newenglishreview.org/Ibn_Warraq/Sir_Walter_Scott%27s_Treatment_of_Jews_in_Ivanhoe (le 21/12/13 à 22:32).

qui prime dans ce roman, en réminiscence de l'anti-normanisme enraciné dans la crise constitutionnelle des années 1640.

4. De l'appel du Nord au rejet du Sud : Scott et l'invention du bardisme antigallique

Mais que restait-il de ce mythe de propagande politique, si ce n'était l'antagonisme toujours aussi vivace à l'encontre de l'expansionniste voisin français, récemment pacifié par les alliés ? De toute évidence, il était logique pour Scott de rapprocher historiquement l'ingérence d'Edward I^{er} Plantagenêt, « le marteau des Scots », dans la succession écossaise de 1290-6, à celle de l'ancien empereur Napoléon dans celle des Bourbons d'Espagne au printemps 1808 ; analogie pour le moins révélatrice d'un nationalisme à la fois écossais et britannique qu'il prêcha sous le titre fédérateur de « puissant ménestrel » de la guerre antigallique »¹⁰²⁶ (*Memoirs* 1, p. 323). C'est d'ailleurs grâce à Napoléon que les revendications du *Poker Club*¹⁰²⁷ édimbourgeois finirent par être entendues en 1797, lorsque les premières menaces d'invasions menèrent à la signature du « Militia Act », accordant aux Écossais la libre création de milices locales auparavant refusée par la reine Anne en 1708.

¹⁰²⁶ Comme nous le confirme John Wilson dans « The Magic Mirror, addressed to Walter Scott Esq. » (1812), le succès de ses premiers poèmes narratifs avait pour contexte le conflit napoléonien, ici la Guerre Péninsulaire (1807-1814) : « Woe to yon tyrant! to his legions woe! Joy to the vulture on his herbless rock! Glad would ye be to hear the Ebro flow/ Once more, and leave the shepherd with his flock,/Ye savage slaves, that shame the name of France! ». Cf. Wilson, John, *The Poetical Works of Professor Wilson*, pp. 431-2, vv. 270-5.

¹⁰²⁷ Club intellectuel des Lumières écossaises fondé en janvier 1762 en réponse à l'exclusion de l'Écosse du « English Militia Act » de 1757. « The Poker Club » fut rapidement préféré au nom initial de « Militia Club » jugé trop belliqueux.

On peut donc imaginer l'exultation binationale¹⁰²⁸ qui s'empara de Scott et de ses amis le jour où leur troupe, « The Royal Edinburgh Volunteer Light Dragoons », pour qui il officia en tant que quartier-maître général, secrétaire et comptable, reçut l'assentiment royal en avril 1797 (*Life*, p. 66). Plus que jamais britannique, mais aussi de nouveau écossais et fier de l'être, le poète pouvait d'ores et déjà entraîner sa plume à l'exercice gallophobe :

For gold let Gallia's legions fight;
Or plunder's bloody gain;
Unbribed, unbought, our swords we draw,
To guard our king, to fence our law,
Nor shall their edge be vain.

If ever breath of British gale
Shall fan the tri-colour,
Or footstep of invader rude,
With rapine foul, and red with blood,
Pollute our happy shore,— (*Minstrelsy* 4 ; pp. 233-4, vv. 35-45)

La « War Song Of the Royal Edinburgh Light Dragoons » (1802) fut composée durant l'hiver 1788, en pleine vogue tudesque, d'après un *Kriegslied* (chant guerrier), « Der Abschiedstag ist da », récité la veille par James Skene à Mussleburgh en présence notamment de Matthew G. Lewis (*Memoirs* 1, p. 171).

On ne peut également ignorer « The Bard's Incantation », originellement « The Highland Bard's Incantation », ¹⁰²⁹ composée dans les mêmes circonstances en automne

¹⁰²⁸ Cf. Cronin, Richard, « Walter Scott and Anti-Gallican Minstrelsy », in *English Literary Society* ; vol. 66, n°4 (hiver 1999), pp. 878-80.

¹⁰²⁹ Ce poème apparut tout d'abord en 1807 (il aurait été envoyé le 19 septembre 1805 à l'éditeur du *Poetical Register*), une prétendue « traduction » du gaélique par le poète prophète Thomas le Rimeur (c. 1220-1298), de son vrai nom Thomas [Learmonth] d'Erceldoune (*Minstrelsy* 4, pp. 110-66), qui, d'après Scott, parlait l'écossais et comprenait probablement le gaélique (Grierson 12, pp. 210-1). On comprend au passage la pudeur de l'auteur à décliner son identité, étant donné que celui-ci imitait délibérément James Macpherson. Cf. [Scott, Walter,] « The Highland Bard's Incantation [from the Gaelic] », in *The Poetical Register*, [and Repository of Fugitive Poetry for 1805] ; vol. 5. Londres : F. & C. Rivington, 1807, pp. 478-80.

1804¹⁰³⁰ lors d'une des fréquentes fausses alertes à l'invasion française : « [...] "For fiercer than fierce Hengist's strain,/More impious than the heathen Dane,/More grasping than all-grasping Rome,/Gaul's ravening legions hither come!"».¹⁰³¹ Il faut en conclure que la menace gallique surpassait alors de loin celle des envahisseurs notoires de l'île de Grande-Bretagne, pour la plupart commodément assimilés dans la mytho-histoire gothique nationale. L'ennemi napoléonien venait alors même de surclasser la Rome impérialiste, pourtant fondatrice de l'idéologie gothique. Contemporain à la parution de *The Lay*, cette « Incantation » partage visiblement la même fougue patriotique et militariste inspirée du modèle ossianique :

Wake ye from your sleep of death,
Minstrels and Bards of other days!
For the midnight wind is on the heath,
And the midnight meteors dimly blaze;
The spectre with his bloody hand,
Is wandering through the wild woodland;
The owl and the raven are mute for dread,
And the time is meet to awake the dead!

Souls of the mighty ! wake and say,
To what high strain your harps were strung,
When Lochlin ploughed her billowy way,
And on your shores her Norsemen flung?
Norsemen train'd to spoil and blood,
Skilled to prepare the raven's food,
All by your harpings doom'd to die
On bloody Largs and Loncarty.¹⁰³²

C'est véritablement l'esprit guerrier du Nord britannique que l'auteur invoque ici à travers cette figure bardique issue du folklore des Hautes-Terres. Il s'agit du spectre

¹⁰³⁰ Cf. Lockhart pour une chronologie alternative dans sa reconstruction plutôt romancée qui situerait la date de composition en juillet-août 1805, au beau milieu d'une escapade avec sa femme à Gisland dans le Westmorland (*Memoirs* 1, pp. 279-80).

¹⁰³¹ Scott, Walter, « The Bard's Incantation [from the English Minstrelsy] », in *The Edinburgh Annual Register for 1808* ; vol. 1, part. 2. Édimbourg : John Ballantyne & Co., 1810, p. xxi, vv. 49-56. Le passage du vecteur gaélique à « la ménestrandie anglaise » invite bien sûr à contempler chez Walter Scott l'affirmation publique d'une identité anglo-saxonne ou « gothique ». L'abréviation « Incant. » fera dorénavant référence à ce poème.

¹⁰³² *Ibid.* pp. xxi- xxii, vv. 17-32.

belliqueux de Glenmore baptisé *Lhamdearg* dont la coutume était de défier au combat quiconque osait s'aventurer sur ses terres.¹⁰³³ Les Scandinaves de Lochlin viennent, quant à eux, rappeler l'ambition première de la propagande ossianique qui était de redonner au peuple écossais sa fierté martiale d'antan. Pour cela, Scott remonte jusqu'en 990, lorsque Kenneth III repoussa l'envahisseur danois à Luncarty dans le Perthshire, puis en 1263, à l'affrontement de Largs dans l'Ayrshire, ce qui fut la dernière expédition norvégienne avant le traité de Perth trois ans plus tard, où le roi Magnus VI abandonna ses prétentions sur le littoral écossais occidental devant Alexandre III.

L'exposition du poème comporte les *topoi* habituels du paysage celtique, à savoir la forêt sombre et son loch adjacent, agités par une tempête de minuit sous le clair de lune.¹⁰³⁴ Notons que l'atmosphère *gothique* de la scène émane spécialement des bois de Glenmore : « THE Forest of Glenmore is drear,¹⁰³⁵/It is all of black pine, and the dark oak-tree;/And the midnight wind,/to the mountain deer,/Is whistling the forest lullaby [...] ». ¹⁰³⁶ Alors que le chant guerrier du barde s'apprête à interrompre la berceuse sylvestre, on s'aperçoit de la réciprocité fondamentale entre forêts celtique et germanique. En effet, toutes deux renferment l'atmosphère sublime tant recherchée dans la rhétorique gothique,

¹⁰³³ Cf. Scott, Walter, Esq., *Marmion; a Tale of Flodden Field*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1808, pp. lix-lxiv (note viii to canto III). En tant que présage d'irruption étrangère sur le sol national, Penny Fielding voit en lui une métaphore implicite de l'agression française. Cf. Fielding, Penny, *Scotland and the Fictions of Geography*, p. 139.

¹⁰³⁴ Cf. Scott, Walter, « The Bard's Incantation [from the English Minstrelsy] », p. xxi, vv. 1-8.

¹⁰³⁵ Située dans le parc national de Cairngorms, la forêt de Glenmore demeure la plus importante réserve de pins d'Écosse (*pinus sylvestris*) du pays. On réalise en lisant les « Remarks on the scenery of the Highlands » (1836) de Christopher North qu'il s'agissait là d'une description commémorative : « Before our day the immemorial gloom of Glenmore had perished, and it ceased to be a forest. But there bordered on it another region of night or twilight, and in its vast depths we first felt the sublimity of lonesome fear. » Wilson restait néanmoins optimiste concernant la régénération future du « Glen des pins » au vu des efforts de reboisement : « For more has been planted than cut down; Glenmore will soon be populous as ever with self-sown pines [...] » (*Recreations* 2, pp. 411, 413).

¹⁰³⁶ Scott, Walter, « The Bard's Incantation [from the English Minstrelsy] », p. xxi, vv. 1-4.

qui, rappelons-le, se parait d'une imagerie primitiviste septentrionale. C'est donc dans ce contexte d'insurrection que Scott décida de mobiliser la poésie celtique pour les besoins d'un patriotisme britannique compréhensif et surtout inclusif vis-à-vis de l'Écosse. Les bornes de notre sujet nous interdisent de poursuivre sur le traitement personnel de Napoléon chez Scott,¹⁰³⁷ notamment dans sa monumentale biographie en neuf volumes, *The Life of Napoleon Buonaparte* (1827), qui, étant donnée sa complexité, dépasse évidemment notre vision polaire de son patriotisme. Pour cette raison, nous nous contenterons de conclure sur ce dernier pastiche ossianique, en clin d'œil au premier chapitre de notre partie dédiée à Sir Walter Scott et l'appel du Nord. Le temps est ainsi venu de quitter le territoire britannique pour un voyage d'exploration littéraire nordique puis arctique, entre observation et imagination. Nous nous préoccupons alors des lettres sensationnelles de Mary Wollstonecraft racontant son périple scandinave de 1795, ainsi que du cadre arctique choisi par sa fille, Mary Shelley, pour y exposer la terrible histoire de Victor Frankenstein, le héros de son célèbre roman éponyme.

¹⁰³⁷ Cf. Gordon, Robert C., « Scott among the Partisans: A Significant Bias in His *Life of Napoleon Buonaparte* », in *Scott Bicentenary Essays: selected papers* [...] ; dir. A. Bell. Édimbourg : Scottish Academic Press, 1973, pp. 115-33, ainsi que Howard, Donald D., « Napoleon and Sir Walter Scott: A Study in Propaganda », in *Proceedings of the Annual Meeting of the Western Society for French History* ; vol. 9, n°1 (février 1981). Lawrence : Western Society for French History, 1982, pp. 133-44.

Épilogue : les *Lettres de Scandinavie* de Mary Wollstonecraft et les échanges arctiques de Robert Walton dans le *Frankenstein* de Mary Shelley

- I. *Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark*
(1796)
 - II. « Des nouvelles de l'Arctique » : les échanges du capitaine Robert Walton
dans *Frankenstein* (1818)
-

I. *Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark (1796)*

La fin du XVIII^{ème} siècle voit apparaître ce que Hildor Arnold Barton qualifie de « canon »¹⁰³⁸ de la littérature de voyage nordique, institué notamment par la parution en 1784 des *Travels into Poland, Russia, Sweden and Denmark*¹⁰³⁹ de William Coxe, qui ne fut cependant pas le premier voyageur britannique à faire publier ses observations sur le Nord. Sir Nathanel Wraxall, par exemple, le devança de neuf années avec ses *Cursory Remarks Made in a Tour through some of the Northern Parts of Europe*¹⁰⁴⁰ (1775), sans néanmoins produire le même retentissement. Ces derniers visitèrent respectivement les royaumes scandinaves durant l'année 1779 et 1774. On mentionnera aussi rétrospectivement sous William III l'ambassade danoise de Robert Molesworth rapportée dans *An Account of Denmark as It was in the Year 1692*¹⁰⁴¹ (1694). Ce sont finalement les *Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark*¹⁰⁴² (1796) par Mary Wollstonecraft, qui, au nom de l'intérêt romantique de notre étude sur l'appel du Nord, attirèrent le plus notre attention.

¹⁰³⁸ Cf. Barton, Hildor Arnold, *Northern Arcadia*, pp. 1-16. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

¹⁰³⁹ Coxe, William, *Travels into Poland, Russia, Sweden, and Denmark: Interspersed with Historical Relations and Political Inquiries*. Londres : T. Cadell, 1784, 2 vols.

¹⁰⁴⁰ Wraxall, Nathanel, *Cursory Remarks Made in a Tour through some of the Northern Parts of Europe, particularly Copenhagen, Stockholm, and Petersburg*. Londres : T. Cadell, 1775.

¹⁰⁴¹ Molesworth, Robert, *An Account of Denmark as It was in the Year 1692*. Londres : T. Goodwin, 1694.

¹⁰⁴² Wollstonecraft, Mary, *Letters written during a short residence in Sweden, Norway, and Denmark* ; éd. T. Brekke et J. Mee. Oxford : Oxford University Press, 2009. L'abréviation « Wollst. » fera dorénavant référence à cette œuvre.

Son voyage la fit partir le 21 juin 1795 de Hull à destination d'Arendal, accompagnée de sa fille de 13 mois, Fanny, et de sa nourrice française, Marguerite. Une mer agitée les poussa cependant à débarquer à Nidingen, au sud de Göteborg, où elle choisit de laisser Fanny et Marguerite le temps de son escapade norvégienne via Strömstad, d'où elle rejoignit Larvik, avant de séjourner à Tonsberg, Risør et finalement Oslo. Elle retrouva sa fille et sa nourrice à Göteborg et embarqua à Helsingborg à destination de la capitale danoise via Helsingør. Elle quitta ensuite le royaume d'Hamlet depuis Korsør jusqu'à Hambourg via Schleswig, résidant non loin à Altona. Elle regagna finalement l'Angleterre à Douvres, très probablement le 4 octobre. Il faut attendre l'année 1980 et l'investigation de Per Nyström¹⁰⁴³ pour connaître les raisons qui poussèrent Mary Wollstonecraft à entreprendre cette aventure qui se révéla être une mission de recouvrement et de représentation confiée par son amant de l'époque, l'homme d'affaires américain Gilbert Imlay, alors impliqué dans une tentative de contrebande durant le blocus britannique. Le bateau qu'il avait affrété en août 1794 d'argent français en contrepartie de grain scandinave n'atteignit jamais le port de Göteborg et disparut avec sa cargaison. Wollstonecraft se vit ainsi confier la délicate mission d'obtenir compensation auprès du capitaine norvégien Peder Ellefsen, arrêté puis relâché par les autorités danoises en février 1795 suite au scandale.¹⁰⁴⁴ Ceci étant, rien de cette affaire ne transparaît dans l'œuvre,

¹⁰⁴³ Nyström, Per, *Mary Wollstonecraft's Scandinavian Journey*; trad. G. R. Otter. Göteborg : Kungliga Vetenskaps-och Vitterhets-Samhället, 1980, pp. 18-32.

¹⁰⁴⁴ Cf. Wollst., pp. xiv-xv, ainsi que la récente édition française : Wollstonecraft, Mary, *Lettres de Scandinavie: Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark*; trad. et éd. N. Bernard et S. Gourdon. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2013, pp. 26-7.

d'autant plus que l'issue des négociations ne fut jamais révélée, ce qui n'empêche Richard Holmes d'y voir là le ressort romantique de l'intrigue :

It adds immeasurably to the feeling of inexplicable anxiety, of gloomy foreboding which so marks Wollstonecraft's reflections on men and affairs and drives her continually to seek Romantic solace in the wildness of Scandinavian landscape, hoping to escape into a sublime vision of grand, impartial Nature: its magnificent forests, waterfalls and seashores, so remote from the petty concerns of man.¹⁰⁴⁵

En revanche, on accordera volontiers le ton sentimental des lettres à cette histoire d'amour malheureuse avec Imlay¹⁰⁴⁶— le « tu » ou correspondant implicite (*narratee/addressee*) et accessoirement père de la petite Fanny— durant laquelle l'auteur attenda deux fois à sa vie, avant son départ pour la Scandinavie, en mai 1795, puis à son retour à Londres en novembre (Wollst., p. xl). Éditées à partir de son carnet de voyage et sa correspondance avec Imlay,¹⁰⁴⁷ les *Lettres de Scandinavie* offraient une expérience pour le moins nouvelle où le voyageur philosophique, rapporteur de faits authentiques et instructifs sur les pays visités, côtoie le voyageur sentimental dans une œuvre romantique mêlant carnet de voyage et mémoires, à la manière du roman épistolaire auquel elle s'apparente également.¹⁰⁴⁸

Les *Lettres de Scandinavie* proposent également une réflexion sur la dialectique Nord/Sud sous-jacente dans certains commentaires à première vue anodins, comme celui exprimé par l'auteur à la frontière suédo-norvégienne entre Strömstad et Fredrikstad : « I had never travelled through Switzerland, but one of my companions assured me that I

¹⁰⁴⁵ Wollstonecraft, Mary, Godwin, William, *A Short Residence in Sweden & Memoirs of the Author of 'The Rights of Woman'* ; éd. R. Holmes. Harmondsworth : Penguin Books, 1987, p. 35.

¹⁰⁴⁶ Cf. Tomalin, Claire, *The Life and Death of Mary Wollstonecraft*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1974, pp. 144-50.

¹⁰⁴⁷ Cf. Favret, Mary A., *Romantic Correspondence: Women, Politics and the Fiction of Letters*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005, pp. 101-2.

¹⁰⁴⁸ Cf. Gourdon, Stéphanie, *L'écriture expérimentale de Mary Wollstonecraft : normes et formes*. Paris : L'Harmattan, 2014, pp. 210-25, sur l'« hybridité assumée » des *Lettres de Scandinavie*.

should not there find anything superior, if equal, to the wild grandeur of these views » (Wollst. v, p. 32). La Suisse, que Wollstonecraft devait visiter par la suite avec Gilbert Imlay (Wollst. pp. 143, 156), était alors l'immanquable étape sublime du Grand Tour continental auquel les touristes britanniques allaient devoir trouver une alternative septentrionale.¹⁰⁴⁹ D'après Mark Davies, l'attrait de la Suède et du Nord en général s'explique tout d'abord par des raisons politiques pratiques, à savoir les guerres révolutionnaires puis napoléoniennes, mais aussi dans une optique de distinction sociale, économique et culturelle à laquelle aspirait une classe moyenne supérieure émergente.¹⁰⁵⁰ Inévitablement, le Grand Tour se vit bientôt transposé puis supplanté par l'ouverture du circuit septentrional, qui reproduisit ironiquement la même structure, tel un négatif¹⁰⁵¹: Stockholm fut ainsi rebaptisée la Venise ou le Paris du Nord, tout comme Édimbourg se façonna elle-même sa réputation d'Athènes du Nord.¹⁰⁵²

Prenant pour appui la théorie de Charles L. Batten¹⁰⁵³ au sujet de l'avènement du sentimentalisme et du pittoresque dans la littérature de voyage à la fin du XVIII^{ème} siècle, Barton rejoint l'analyse de George B. Parks sur ce qu'il estime représenter une transition vers le romantisme,¹⁰⁵⁴ prudemment reformulée « l'esprit préromantique ascendant » (Barton, p. 147), ce à quoi il ajoute : « The preromantic mind was particularly drawn to nature in its wilder and most "sublime" aspects » (*Ibid.*), une remarque plutôt riche de sens

¹⁰⁴⁹ Cf. sous-partie intitulée « Travellers Turning North » chez Fjågesund, pp. 285-304.

¹⁰⁵⁰ Cf. Davies, Mark, *A Perambulating Paradox*, pp. 332-4.

¹⁰⁵¹ Cf. *ibid.*, p. 334.

¹⁰⁵² Cf. *ibid.*, pp. 95, 337.

¹⁰⁵³ Cf. Batten, Charles, *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-century Travel Literature*. Berkeley : University of California Press, 1978.

¹⁰⁵⁴ Cf. Parks, George B., « The Turn to the Romantic in the Travel Literature of the Eighteenth Century », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 25, n°1 (mars 1964), pp. 22-33.

dans son contexte scandinave. Celle-ci fut d'ailleurs secondée par Fjågesund et Symes, qui insistent sur l'idée d'un retour au sublime imposée à l'auteur voyageur par une réalité topographique : « Futhermore, the encounter with the sheer majesty of the Norwegian scenery frequently forces the authors to go beyond the dominant aesthetic ideal of the age, namely the picturesque, and return to the more appropriate eighteenth-century tradition of the sublime. »¹⁰⁵⁵ En premier lieu, nous nous appliquerons à démontrer que la narration de l'expérience sublime constitue la pièce de résistance de nombreuses œuvres littéraires romantiques portant sur l'espace nord. En second lieu, nous verrons aussi en quoi Wollstonecraft ne se contenta pas de simplement « revenir » au sublime mais de l'insérer dans une esthétique romantique progressive et hybride alliant le beau et le pittoresque.

1. Une partition esthétique du paysage scandinave

a. Le beau

La beauté a bien évidemment sa place dans les *Lettres*, où elle se manifeste à travers la douceur de ces nuits d'été jusqu'alors peu représentatives de la Scandinavie dans l'imaginaire britannique : « Nothing, in fact, can equal the beauty of the northern summer's evening and night, if night it may be called that only wants the glare of day, the full light which frequently seems so impertinent, for I could write at midnight very well without a candle. I contemplated all nature at rest [...] » (Wollst. i, p. 11). Loin d'être anodine, cette remarque sur la luminosité généreuse des nuits dans le Nord est chargée d'une connotation

¹⁰⁵⁵ Fjågesund, Peter, Symes, Ruth A., *The Northern Utopia: British Perceptions of Norway in the Nineteenth Century*. Amsterdam : Rodopi, 2003, p. 269. Les noms des auteurs feront désormais référence à cet ouvrage.

semi-légitime, associée d'une part au mythe hyperboréen, et d'autre part, au phénomène naturel connu sous le nom de soleil de minuit, que Wollstonecraft ne put toutefois observer lors de son séjour, puisque celle-ci ne dépassa jamais la latitude d'Oslo. On verra donc là un simple prélude aux excursions estivales vers le cap Nord pour y admirer le jour polaire.¹⁰⁵⁶

La magie des nuits hyperboréennes devient par la suite un motif récurrent, source manifeste de bien-être pour la voyageuse tourmentée : « Is not this the witching time of night? The waters murmur, and fall with more than mortal music, and spirits of peace walk abroad to calm the agitated breast. Eternity is in these moments. Worldly cares melt into the airy stuff that dreams are made of [...] (Wollst. ii, p. 16). Notons qu'un tel onirisme pousse naturellement le narrateur à l'épanchement lyrique : l'heure de minuit est ainsi rebaptisée « le midi de la nuit » (Wollst. v, p. 34) d'après Dante Alighieri, alors que la lune, toujours aussi radieuse, se voit sacrée « reine de la nuit » (Wollst. v, p. 34) en imitation de la troisième nuit du poème long d'Edward Young, *The Complaint, or Night Thoughts on Life, Death and Immortality*¹⁰⁵⁷(1742-5). Cette rêverie nocturne restitue pour ainsi dire l'expérience du beau à son paroxysme et cela jusqu'aux premiers signes de l'aurore :

[...] a night such as I had never before seen or felt, to charm the senses, and calm the heart. The very air was balmy as it freshened into morn, producing the most voluptuous sensations. A vague pleasurable sentiment absorbed me, as I opened my bosom to the embraces of nature; [...] The grey morn, streaked with silvery rays, ushered in the orient beams—how beautifully varying into purple!— (Wollst. v, pp. 34-5)

On retrouve ici l'expression type du beau avec toutes les sensations qui en découlent, à commencer par le plaisir, la volupté, le charme menant ensemble au calme

¹⁰⁵⁶ Cf. Fjågesund-Symes, pp. 341-5.

¹⁰⁵⁷ Cf. Wollst., p. 176 (note 34).

intérieur tant recherché par l'auteur des *Lettres*.¹⁰⁵⁸ En définitive, ces quelques moments d'intense beauté trouvent chacun leur essence dans la « délicieuse »¹⁰⁵⁹ atmosphère estivale du Nord jugée supérieure à celle du Sud : « Never was a southern sky more beautiful, nor more soft its gales. Indeed, I am led to conclude that the sweetest summer in the world is the northern one [...] » (Wollst. xiii, p. 77) ; une citation particulièrement évocatrice de l'appel du Nord, ou plus concrètement une invitation au tourisme septentrional et au plaisir des sens contre toute attente. Nous insisterons cependant sur le fait que la beauté des *Lettres* repose sur des conditions estivales étonnement favorables pour Wollstonecraft, qui se cantonna le long des côtes méridionales épargnées par les moustiques et le climat subarctique de l'intérieur de la péninsule (Barton, p. 118). Qu'il s'agissent d'agréables ou de désagréables surprises, celles-ci constituaient toutes un paradoxe nordique aux yeux des voyageurs de l'époque.¹⁰⁶⁰

b. Le pittoresque

La catégorie du pittoresque est une composante incontournable des récits de voyages de l'époque, d'où sa place centrale dans le paysagisme des *Lettres*. (Wollst. iii, p. 21 ; xiii, p. 78, 83 ; xvii, p. 98). Wollstonecraft l'emploie généralement dans son sens

¹⁰⁵⁸ De quoi vérifier la conclusion burkienne de causalité directe entre beauté, relaxation et plaisir : « But from this description it is almost impossible not to conclude that beauty acts by relaxing the solids of the whole system. There are all the appearances of such a relaxation; and a relaxation somewhat below the natural tone seems to me to be the cause of all positive pleasure. Who is a stranger to that manner of expression so common in all times and in all countries, of being softened, relaxed, enervated, dissolved, melted away by pleasure? » (Burke IV, xix, p. 136).

¹⁰⁵⁹ Burke étendait déjà l'idée de délice aux sens de la vue et de l'ouïe : « This general agreement of the senses is yet more evident on minutely considering those of taste and smell. We metaphorically apply the idea of sweetness to sights and sounds [...] » (Burke III, xxvi, p. 113). Wollstonecraft complète la palette sensorielle en y ajoutant celui du toucher, actif ici au contact des « doux vents » du nord.

¹⁰⁶⁰ Cf. Byrne, Angela, *Geographies of the Romantic North*, pp. 122-4. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

premier de beauté pittoresque initialement énoncé par William Gilpin.¹⁰⁶¹ À vrai dire, elle anticipe même les réflexions du théoricien dans ses *Observations on the Western Parts of England* (1798), où celui-ci décrète tout objet pittoresque comme potentiellement poétique¹⁰⁶²: « [...] picturesque, or, more properly speaking, better calculated to produce poetical images » (Wollst. ix, p. 57). Sont ainsi répertoriés en tant que pittoresque les baies et îles du littoral ouest suédois (Wollst. i, pp. 6-7, 9 ; x, p. 65 ; xxi, p. 115), les forêts de conifères (Wollst. v, p. 29 ; ix, p. 57), les rivières et torrents (Wollst. xv, p. 89 ; xvii, p. 96), les villages et les villes, de tailles très modestes et souvent avantagées par leur cadre naturel exceptionnel (Wollst. xi, p. 69, 71 ; xiv, p. 84 ; xxii, p. 119), ainsi que les habitants eux-mêmes (Wollst. iv, p. 24 ; xi, p. 69). La théorie du pittoresque revêt en l'occurrence un intérêt tout particulier pour Jeanne Moskal, qui s'applique à démontrer en quoi Wollstonecraft l'utilise afin de dissoudre la dichotomie burkénne entre le beau féminin et le sublime masculin.¹⁰⁶³ Préalablement défini par Uvedale Price comme une sorte d'entre-deux conciliatoire,¹⁰⁶⁴ le pittoresque aurait donc permis à l'auteur d'adoucir le paysagisme

¹⁰⁶¹ L'auteur fit la critique de plusieurs de ses textes pour l'*Analytical Review*, dont *Observations on the River Wye, and Several Parts of South Wales* (1789) et *Three Essays: On Picturesque Beauty; on Picturesque Travel; and on Sketching Landscape* (1792). Cf. Wollstonecraft, Mary, *The Works of Mary Wollestonecraft* ; éd. J. Todd et M. Butler. Londres : William Pickering, 1989, vol. 7, pp. 160-4, 196-8, 455-7.

¹⁰⁶² Cf. Gilpin, William, *Observations on the Western Parts of England, Relative Chiefly to Picturesque Beauty: To which are Added, a Few Remarks on the Picturesque Beauties of the Isle of Wight* xxix. Londres : T. Cadell Jr. et W. Davies, 1798, p. 270.

¹⁰⁶³ Cf. Moskal, Jeanne, « The Picturesque and the Affectionate in Wollstonecraft's *Letters from Norway* », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 52, n°3 (septembre 1991), pp. 276-7, ainsi que Sørensen, Anne Scott, « Mary Wollstonecraft's Politics of the Picturesque », in *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays* ; dir. A. Ryall et C. Sandbach-Dahlstrom. Stockholm : Almquist & Wiksell Intl, 2003, pp. 93-113.

¹⁰⁶⁴ Cf. Moskal, Jeanne, « The Picturesque and the Affectionate in Wollstonecraft's *Letters from Norway* », p. 272.

sublime de Burke, revendiquant par là une approche maternelle du paysage,¹⁰⁶⁵ de quoi rapprocher féminisme et esthétique romantique.¹⁰⁶⁶

c. Un territoire « romantique »

Nous ferons remarquer que Wollstonecraft choisit de temps à autre d'utiliser l'adjectif « romantique », véritable mot « fourre-tout » de la littérature paysagiste du XVIII^{ème} siècle, malgré les efforts de Gilpin, qui le distingue de son faux-synonyme « pittoresque », lui aussi très usité.¹⁰⁶⁷ Elle le différencie tout d'abord du purement « beau » : « [...] lofty groves rendered the landscapes beautiful, though they were not so romantic as those I had lately seen with such delight » (Wollst. vi, p. 38) et du « grandiose » : « The road along the river is very romantic, though the views are not grand [...] » (Wollst. xv, p. 87), tandis que la hauteur des falaises entre Helgeroa et Tønsberg leur vaut l'épithète de « romantique » (Wollst. xii, p. 73). Plus intéressant encore, l'auteur justifie l'utilisation de « romantique » par une association avec le continent américain : « You have probably made similar reflections in America, where the face of the country, I suppose, resembles the wilds of Norway. I am delighted with the romantic views I daily contemplate » (Wollst. ix, p. 61),

¹⁰⁶⁵ Cf. Moskal, Jeanne, « The Picturesque and the Affectionate in Wollstonecraft's *Letters from Norway* », pp. 277-8.

¹⁰⁶⁶ Cf. Karen Hust, « Facing the Maternal Sublime: Mary Wollstonecraft in Sweden », in *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*, pp. 139-63. L'auteur formule la conclusion suivante : « Wollstonecraft's example offers a sublimity that is not concerned only with the private self, but with the larger world that grounds and nourishes that self, and with how we might re-imagine our relation to it. A new understanding of the sublime—one that refuses to fence us into gender-based or psychoanalytical categories, and one that acknowledges how diffuse and balanced the power is that flows between humanity and the rest of nature—can help us respect and articulate our place in the world, and do so in a revolutionary way » (*Ibid.*, p. 161).

¹⁰⁶⁷ Cf. Gilpin, William, *Observations, Relative chiefly to Picturesque Beauty, made in the Year 1776, on Several Parts of Great Britain; particularly the High-lands of Scotland*. Londres : R. Balmire, 1789, vol. 1, pp. 53, 61.

et notamment avec le fjord de Nootka,¹⁰⁶⁸ situé à l'ouest de l'île de Vancouver : « I could almost fancy myself in Nootka Sound, or on some of the islands on the north-west coast of America. We entered by a narrow pass through the rocks, which from this abode appear more romantic than you can well imagine [...] » (Wollst. x, p. 66). Elle regrette d'ailleurs à son départ d'Oslo de ne pas pouvoir poursuivre son voyage plus au nord en terre romantique : « [...] because the country, from all I can gather, is most romantic, abounding in forests and lakes, and the air pure [...] » (Wollst. xiv, p. 85), bien que le romantisme de la Suède profonde l'inspire visiblement moins : « I was sorry to leave Gothenburg without travelling farther into Sweden, yet I imagine I should only have seen a romantic country thinly inhabited [...] » (Wollst. xvii, p. 97). Nous n'aurons dès lors pas de mal à comprendre en quoi l'espace nordique se révélait intrinsèquement « romantique », soit une vaste solitude sauvage couverte de forêts, de lacs et de rocs.

d. La désolation

Mais alors que l'excursionniste devient de plus en plus réceptive aux « beautés » (Wollst. v, p. 29), aux « charmes » (Wollst. xiii, p. 78 ; xxii, p. 119), au « parfum » (Wollst. vi, p. 39), à la « grandeur » (Wollst. v., p. 32) et à la « grâce sauvage » (Wollst. xiv, p. 85) de la campagne scandinave, cette dernière se voit souvent confrontée à un paysage « stérile »

¹⁰⁶⁸ Wollstonecraft fit la critique des *Voyages* (1790) de John Meares pour *l'Analytical Review* en 1791, un an après les accords de Nootka qui venaient mettre un terme aux tensions anglo-espagnoles sur la côte Pacifique. L'ouvrage comporte deux chapitres décrivant leur escale à Friendly Cove dans la baie du Roi George, autre nom de la baie de Nootka. Cf. Meares, John, Esq., *Voyages Made in the Years 1788 and 1789, from China to the North West Coast of America* [...]. Londres : J. Walter, 1790, pp. 108-26, à moins qu'elle ne se remémore cette portion du récit officiel des voyages de James Cook. Cf. Cook, James, *A Voyage to the Pacific Ocean Undertaken by the Command of His Majesty for Making Discoveries in the Northern Hemisphere to Determine the Position and Extent of the West Side of North America* [...]; éd. J. Douglas. Londres : C. Nicol et T. Cadell, 1784, vol. 2, pp. 269-340.

(Wollst. i, pp. 9-10; v, pp. 29, 31; xiii, p. 79 ; xvi, p. 94 ; xvii, pp. 96, 98), voire désolé

(Wollst. xv, p. 88; xvi, p. 94, xvii, p. 96 ; xxii, p. 119) que l'on retrouve stylistiquement

exacerbé près de Kvistrum :

The clouds caught their hue of the rocks that menaced them. The sun appeared afraid to shine, the birds ceased to sing, and the flowers to bloom; but the eagle fixed his nest high amongst the rocks, and the vulture hovered over this abode of desolation. The farm houses, in which only poverty resided, were formed of logs scarcely keeping off the cold and drifting snow: out of them the inhabitants seldom peeped, and the sports or prattling of children was neither seen or heard. The current of life seemed congealed at the source: all were not frozen, for it was summer, you remember; but everything appeared so dull that I waited to see ice, in order to reconcile me to the absence of gaiety. (Wollst. v, pp. 28-9)

La narratrice reconnaît ici elle-même la nécessité dramatique d'ajouter à ce tableau qualifié peu avant de « sublime » des congères, bien évidemment absentes lors de son passage à la mi-juillet, au même titre que les ours prédateurs de bétail mentionnés un paragraphe plus loin (Wollst. v, p. 29). En effet, la glace et l'obscurité étaient les motifs les plus emblématiques de la Scandinavie à l'aube du XIX^{ème} siècle, ceci expliquant le recours de Wollstonecraft à une imagerie hivernale tout aussi anticipée par ses lecteurs que par elle-même. Ainsi ajoute-t-elle : « The day was gloomy when we passed over this rejected spot, the wind bleak, and winter seemed to be contending with nature, faintly struggling to change the season » (Wollst. v, p. 29). D'après Fjågesund et Symes, ce genre de scènes de désolation finit par se voir approprié par les artistes romantiques afin d'y mettre en valeur la figure rousseauiste du promeneur solitaire,¹⁰⁶⁹ répliquée ici par Wollstonecraft pour mieux la critiquer : « [...] the Romantic idea of the solitary wanderer, who is exiled from society and who, in his uncompromising independence, chooses a life of splendid

¹⁰⁶⁹ Sur l'influence des *Rêveries du Promeneur Solitaire* (1782) de Rousseau, cf. Fjågesund-Symes, pp. 307-9, ainsi que Gary, Kelly, *Revolutionary Feminism: The Mind and Career of Mary Wollstonecraft*. Londres : Macmillan, 1992, pp. 171-95. Favret, Mary A., *Romantic Correspondence*, pp. 104-7. Dart, Gregory, *Rousseau, Robespierre and English Romanticism*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005, pp. 135-6, et Le Scannf, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, pp. 224-54.

isolation » (Fjågesund-Symes, p. 316). Or, un tel phénomène s'avérait concomitant avec l'émergence d'une nouvelle génération de voyageurs septentrionaux en quête d'aventure et d'authenticité « hors des sentiers battus » du Grand Tour (*Ibid.*, pp. 38-48). Pour sa part, Mary Jacobus a bien entendu raison de souligner chez Wollstonecraft la tendance au sophisme pathétique, ou la façon dont elle représente le climat et le paysage scandinaves selon ses humeurs.¹⁰⁷⁰ Dans un style plus concis, on citera cet extrait déplorant les ravages d'un incendie de forêt dans les environs de Fredrikstad : « This appearance of desolation was beyond measure gloomy, inspiring emotions that sterility had never produced » (Wollst. xv, p. 88). On y retrouve l'expression du deuil romantique vis-à-vis de l'espace forestier, devenu particulièrement cher aux auteurs britanniques d'un point de vue aussi bien esthétique¹⁰⁷¹ qu'économique.¹⁰⁷²

2. Le sublime burkéen revisité.

a. L'exemple de la forêt nordique

Wollstonecraft vouait de toute évidence une profonde révérence aux conifères scandinaves littéralement célébrés en tant que rois des forêts : « [...] the aged pines

¹⁰⁷⁰ Cf. Jacobus, Mary, « In Love With a Cold Climate: Traveling with Wollstonecraft », in *First Things: The Maternal Imaginary in Literature, Art, and Psychoanalysis*. New York : Routledge, 1995, pp. 68-9, 79.

¹⁰⁷¹ « Admiring, as I do, these noble forests, which seem to bid defiance to time, I looked with pain on the ridge of rocks that stretched far beyond my eye, formerly crowned with the most beautiful verdure » (Wollst. xv, p. 88).

¹⁰⁷² « Formerly the farmers might more justly have been termed woodcutters. But now they find it necessary to spare the woods a little, and this change will be universally beneficial; for whilst they lived entirely by selling the trees they felled, they did not pay sufficient attention to husbandry; consequently, advanced very slowly in agricultural knowledge. Necessity will in future more and more spur them on; for the ground, cleared of wood, must be cultivated, or the farm loses its value; there is no waiting for food till another generation of pines be grown to maturity » (Wollst. xiv, pp. 84-5).

stretched along majestically [...] and they stood, like sires of the forest, sheltered on all sides by a rising progeny [...] In the winter, these august pines, towering above the snow, must relieve the eye beyond measure and give life to the white waste » (Wollst. ix, p. 57).

Celle-ci finit même par s'incliner devant leur prestance, s'avouant incapable de restituer la beauté de la canopée luisante sous les rayons du soleil :

I have often mentioned the grandeur, but I feel myself unequal to the task of conveying an idea of the beauty and elegance of the scene when the spiry tops of the pines are loaded with ripening seed, and the sun gives a glow to their light-green tinge, which is changing into purple, one tree more or less advanced contrasted with another. (Wollst. xv, p. 88)

Bien qu'elle concède aux pins scandinaves une grandeur promulguée par le traité de Burke,¹⁰⁷³ elle s'insurge contre ses « étroites règles » lui interdisant d'appréhender ces arbres comme beaux (Wollst. x, p. 62), au mépris de la sublimité inhérente à l'iconique forêt gothique.¹⁰⁷⁴ D'autre part, son admiration toute maternelle pour la résilience des conifères et de leur « progéniture » ou « jeune génération » en défiance d'un climat rude aurait pu d'un autre côté mitiger cette révérence sublime habituellement rendue à la forêt nordique.¹⁰⁷⁵ Suivant l'exemple de Fjågesund et Symes,¹⁰⁷⁶ nous sommes forcés de constater que l'attitude de Wollstonecraft vis-à-vis de ces arbres emblématiques du Nord dépassait celle de la simple paysagiste. En l'occurrence, celle-ci se rapprochait de la communion romantique avec le monde naturel, inspirant « rêveries », « révérence de type mystique »

¹⁰⁷³ « It is not the oak, the ash, or the elm, or any of the robust trees of the forest which we consider as beautiful; they are awful and majestic, they inspire a sort of reverence » (Burke, III, xvi, p. 105).

¹⁰⁷⁴ D'autres traduiront cela comme l'« aveu surprenant » d'un « manque de logique », une « escapade intellectuelle » ou une « entorse provisoire » aux règles esthétiques de la part d'une écrivaine autodidacte désireuse de s'exprimer plus librement. Cf. Gourdon, Stéphanie, *L'écriture expérimentale de Mary Wollstonecraft*, pp. 97-8.

¹⁰⁷⁵ Cf. Moskal, Jeanne, « The Picturesque and the Affectionate in Wollstonecraft's *Letters from Norway* », pp. 279-80. Ce retour à « mère nature » résulterait d'un phénomène de régression maternelle (*Ibid.*, pp. 271, 290). Cf. également Ryall, Anka, « A Vindication of Struggling Nature : Mary Wollstonecraft's Scandinavia », in *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*, pp. 131-5.

¹⁰⁷⁶ Cf. Fjågesund-Symes, pp. 318-20.

(Wollst. ix, p. 57) et autres méditations métaphysiques fondées en l'occurrence sur l'apparence dégarnie des pins mourants :

The grey cobweb-like appearance of the aged pines is a much finer image of decay; the fibres whitening as they lose their moisture, imprisoned life seems to be stealing away. I cannot tell why, but death, under every form, appears to me like something getting free to expand in I know not what element—nay, I feel that this conscious being must be as unfettered, have the wings of thought, before it can be happy. (Wollst. xv, pp. 88-9)

Le fait de figurer un arbre comme « être conscient », ce qu'elle conçoit déjà plus tôt en les imaginant habités non par « des nymphes, mais des philosophes » (Wollst. ix, p. 57), correspond en effet à cette tendance animiste/panthéiste souvent associée à la poésie romantique, même s'il ne s'agit là que d'une infidélité passagère au rationalisme des Lumières, permise avant tout par les charmes envoûtants et apaisants de la forêt septentrionale.¹⁰⁷⁷

b. L'expérience du relief

Répondant aux mêmes attentes de verticalité sublime,¹⁰⁷⁸ les nombreux escarpements rocheux si typiques du paysage scandinave font l'objet d'une attention toute particulière à tel point que le pluriel « rochers » n'apparaît pas moins de soixante-six fois à travers la narration des *Lettres*. L'omniprésence de l'élément minéral est alors cause de commentaires amusants à l'approche de Strömstad : « I hesitated to use the word country, yet could not find another; still it would sound absurd to talk of fields of rocks » (Wollst. v., p. 30), ou sur le littoral entre Larvik et Risør : « It was too late for me to go on shore, if you will allow me to give that name to shivering rocks, to ascertain the fact » (Wollst. x, p. 66).

¹⁰⁷⁷ « [...] the soothing melancholy of their shade [...] without a calm enjoyment of the pleasure they diffused » (Wollst. ix, p. 57).

¹⁰⁷⁸ Ce « paysage vertical » dont discutent Fjågesund et Symes (Fjågesund-Symes, pp. 305-7).

Quoi qu'il en soit, la voyageuse ne manque pas de leur rendre hommage en tant que monuments sublimes par excellence du paysage nordique : « Before I came here I could scarcely have imagined that a simple object (rocks) could have admitted of so many interesting combinations, always grand and often sublime » (Wollst. xi, p. 72). On traduira cette révélation comme une réappréciation esthétique de l'espace nord pour ainsi dire caractéristique d'une sensibilité dite « romantique ». Ce fut d'ailleurs probablement au cours d'une excursion surprise à destination d'Halden que Wollstonecraft réalisa le sublime potentiel des falaises suédoises :

Entering amongst the cliffs, we were sheltered from the wind, warm sunbeams began to play, streams to flow, and groves of pines diversified the rocks. Sometimes they became suddenly bare and sublime. Once, in particular, after mounting the most terrific precipice, we had to pass through a tremendous defile, where the closing chasm seemed to threaten us with instant destruction, when, turning quickly, verdant meadows and a beautiful lake relieved and charmed my eyes. (Wollst. v, pp. 31-2)

Ce passage tout à fait digne des randonnées alpines du Grand Tour est introduit par un tableau pittoresque de ruisseaux et de pinèdes dispersés parmi les roches, suivi d'une gradation sublime dont le pic se trouve brusquement interrompu par la beauté intrusive d'une scène lacustre, le tout formant un syncrétisme esthétique exemplaire du « paysagisme romantique ».¹⁰⁷⁹ Progressivement éveillée au sublime local, l'auteur nous restitue trois lettres plus tard son expérience de ce que nous avons qualifié chez Wordsworth d'« épiphanie sublime » depuis *Slottsfjellet*, éminence historique de Tønsberg reconnue comme étant le plus ancien site fortifié du pays :

With what ineffable pleasure have I not gazed—and gazed again, losing my breath through my eyes—my very soul diffused itself in the scene; and, seeming to become all senses, glided in the scarcely-agitated waves, melted in the freshening breeze, or, taking its flight with fairy wing, to the misty mountain which bounded

¹⁰⁷⁹ Le terme désignait à l'époque « une composition littéraire prenant la nature pour thème. » Cf. Donadieu, Pierre, Mazas, « paysagisme, n.m. (début XIX^e siècle) », in *Des mots de paysage et de jardin* ; dir. P. Donadieu et E. Mazas. Dijon : Educagri éditions, 2002, p. 227.

the prospect, fancy tripped over new lawns, more beautiful even than the lovely slopes on the winding shore before me. I pause, again breathless, to trace, with renewed delight, sentiments which entranced me, when, turning my humid eyes from the expanse below to the vault above, my sight pierced the fleecy clouds that softened the azure brightness; and imperceptibly recalling the reveries of childhood, I bowed before the awful throne of my Creator, whilst I rested on its footstool.¹⁰⁸⁰(Wollst. viii, p. 50)

Déjà sollicité dans notre partie sur Wordsworth, Albert Wlecke s'intéresse de près à ce phénomène d'expansion mentale propre à l'état de « conscience sublime » (Wlecke, pp. 53-60). Tout comme chez Wordsworth, ce transport religieux proche de la transe correspondrait à un mécanisme psychosensoriel permettant à l'esprit de se projeter à travers le paysage, de manière à épouser ses formes et ainsi « contenir » sa grandeur. Pour Wollstonecraft, ce genre d'envolée était aussi la revendication d'une affectivité trop longtemps brimée (Wollst. viii, p. 50). De ce fait, la platitude de la région hambourgeoise produit en fin de voyage un contraste dépaysant avec la nostalgie des montagnes et des côtes rocheuses norvégiennes qui invite l'excursionniste à s'en retourner sur les lieux de l'épiphanie sublime : « [...] where I seemed to have retired from man and wretchedness [...] when lost in sublime emotions. Rocks aspiring towards the heavens, and, as it were, shutting out sorrow, surrounded me [...] » (Wollst. xxiv, p. 129). On réalise alors à quel point Wollstonecraft chérissait cette vignette romantique du solitaire recueilli au milieu des spectaculaires solitudes septentrionales.

¹⁰⁸⁰ Cf. *KJB* ; Isaiah 66:1, p. 825.

c. Le cas des chutes d'eau

Wollstonecraft qualifie aussi les chutes de Trollhättan¹⁰⁸¹ (« la capuche du troll ») de « grandiose » (Wollst. xvii, p. 96), jugeant au passage le nouveau chantier du canal, supervisé dès 1793 par Erik Nordewall jusqu'à son inauguration en 1800, comme une nuisance à la sublimité du site : « There were so many appearances to excite the idea of chaos, that, instead of admiring the canal and the works, great as they are termed, and little as they appear, I could not help regretting that such a noble scene had not been left in all its solitary sublimity » (Wollst. xvii, p. 96). Le sublime de la scène se trouve notamment accentué par l'observation d'un jeune pêcheur au pied des chutes, ce qui incite probablement l'auteur à comparer l'activité des ouvriers au milieu du tumulte à « un jeu d'enfant insignifiant » (*Ibid.*). À l'inverse, la construction d'écluses pouvait conférer à certaines des chutes une verticalité optimale qui ne manque pas de stupéfier la voyageuse (Wollst. xvii, p. 96). Un épisode notoire d'épiphanie sublime survient d'ailleurs plus tôt aux chutes de Sarpsfossen¹⁰⁸²:

[M]y thoughts darted from earth to heaven, and I asked myself why I was chained to life and its misery? Still the tumultuous emotions this sublime object excited were pleasurable; and, viewing it, my soul rose with renewed dignity above its cares. Grasping at immortality—it seemed as impossible to stop the current of my thoughts, as of the always varying, still the same, torrent before me; I stretched out my hand to eternity, bounding over the dark speck of life to come. (Wollst. xv, p. 89)

Elizabeth A. Dolan a déjà commenté l'expérience cathartique fournie par l'observation de ces chutes d'eau.¹⁰⁸³ Une nouvelle fois, l'instant sublime remplace les ruminations morbides de l'esprit par un état d'immanence transcendantale. Touchant du

¹⁰⁸¹ Des chutes qui attirèrent plus d'un voyageur britannique. Cf. Davies, Mark, *A Perambulating Paradox*, pp. 87-92.

¹⁰⁸² Sur la perception britannique des chutes norvégiennes, cf. Fjågesund-Symes, pp. 320-31.

¹⁰⁸³ Cf. Dolan, Elizabeth A., *Seeing Suffering in Women's Literature of the Romantic Era*. Aldershot : Ashgate Publishing, 2008, pp. 86-8.

doigt le concept d'éternité, saisissant même celui d'immortalité, l'acte d'abstraction permet à la spectatrice de s'élever au-dessus de ses souffrances terrestres. D'autre part, on observe toujours ce même décalage lexical entre la narratrice, qui prétend avoir éprouvé un certain « plaisir », et Burke, qui dans ce contexte précis aurait préféré le terme *delight*, renvoyant à cette sensation de « soulagement » distincte du plaisir positif (Burke I, iv, pp. 33-4). Grande détractrice de Burke, Wollstonecraft ne put jamais entièrement se conformer à la théorie de l'essayiste irlandais.

En effet, sa *Vindication of the Rights of Men* (1790) s'attaquait déjà à l'inégalité morale homme/femme que véhiculaient les catégories du sublime et du beau,¹⁰⁸⁴ d'où sa redéfinition de l'axiome en termes de stérilité et de fertilité à l'intérieur des *Lettres*.¹⁰⁸⁵ Par extension, nous sommes d'avis qu'à travers son féminisme et sa lecture maternelle du paysage scandinave,¹⁰⁸⁶ Wollstonecraft se fit la propagatrice d'une esthétique romantique plus en nuance où le beau pouvait côtoyer le sublime : « I walked on, still delighted with the rude beauties of the scene; for the sublime often gave place imperceptibly to the beautiful, dilating the emotions which were painfully concentrated » (Wollst. i, p. 10); ceci contribuant clairement à une évolution du débat esthétique qui fit de la Scandinavie un véritable laboratoire du goût. Par conséquent, Wordsworth fut en mesure de déclarer quinze ans plus tard qu'un objet pouvait au final réunir les deux qualités (*PW* 2, p. 349),

¹⁰⁸⁴ Cf. Wollstonecraft, Mary, *A Vindication of the Rights of Men - A Vindication of the Rights of Women - An Historical and Moral View of the French Revolution* ; éd. J. Todd. Oxford : Oxford University Press, 1999, pp. 45-6, ainsi que Johnson, Claudia, L., *Equivocal Beings: Politics, Gender, and Sentimentality in the 1790s*. Chicago : University of Chicago Press, 1995, pp. 26-7.

¹⁰⁸⁵ Cf. Moskal, Jeanne, « The Picturesque and the Affectionate in Wollstonecraft's *Letters from Norway* », pp. 278-9.

¹⁰⁸⁶ Cf. Huebscher Rhoades, Carol, « Travel Narrative and Female Identity in Mary Wollstonecraft's Letters », in *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*, pp. 77-91.

tout en parsemant sa poésie d'épiphanies sublimes qui ne vont pas sans rappeler celles de Wollstonecraft.¹⁰⁸⁷ On accordera au paysagisme des *Lettres* une dominante sublime caractéristique de cette « grandeur sauvage particulière » minutieusement exposée par Fjågesund et Symes.¹⁰⁸⁸ En effet, bien que l'été scandinave fût une agréable surprise pour l'auteur, c'est davantage la rudesse et la majesté du « paysage vertical », ses montagnes, ses falaises, ses forêts de conifères et ses chutes d'eau qui passèrent à la postérité à travers son récit. Mais ce serait compter sans « la variété presque sans fin » des lacs, rivières et autres bras de mers scandinaves¹⁰⁸⁹ qui pouvaient de temps à autre produire l'illusion d'un retour à l'âge d'or « élyséen » (Wollst. xii, p. 73).

Rappelons que c'était plutôt la Suisse et ses habitants qui, à l'époque, incarnaient l'Arcadie préromantique imaginée par Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse* (1761), du moins jusqu'à l'instauration de la République helvétique par l'envahisseur français (1798-1803) :

The Swiss idyll faded during the 1790s with the French Revolution, the resulting European wars, Switzerland's invasion and reorganisation by republican France, and the growing disillusionment of pre-romantic enthusiasm for the the progressive ideals of the Enlightenment [...] In its nostalgic search for an unspoiled haven of peace, simplicity and innocence, pre-romantic sensibility now found a new Arcadia, still accessible to travellers in a time of revolution and war in Scandinavia. (Barton, p. 157)

On ne remerciera d'ailleurs jamais assez H. Arnold Barton pour cette observation de grande valeur qui vient parfaitement s'insérer dans le propos de notre étude, depuis l'utopie lakiste au roman des Highlands popularisé par Sir Walter Scott. Voilà pourquoi nous tenons cependant à insister sur la signification romantique et non « pré-romantique »

¹⁰⁸⁷ On pourrait encore une fois suspecter l'influence commune du « sublime dynamique » de Kant dans la *Critique de la faculté de juger*, sans toutefois ignorer que sa première traduction anglaise par John Henry Bernard ne parut qu'en 1892, tandis que la version française de Jules Barni fut disponible dès 1846. Il s'agirait dès lors d'une simple convergence romantique tout au plus.

¹⁰⁸⁸ Cf. Fjågesund-Symes, pp. 267-345.

¹⁰⁸⁹ Ce que Patricia Yaeger qualifie par ailleurs de « sublime horizontal ». Cf. Yaeger, Patricia, « Toward a Female Sublime », in *Gender and Theory: Dialogues on Feminist Criticism* ; dir. L. Kauffman. Oxford : Blackwell, 1989, p. 191.

de son *Arcadie Septentrionale* que l'on retrouve identiquement projetée à travers l'œuvre d'au moins deux écrivains emblématiques du romantisme britannique à l'aube du XIX^{ème} siècle. Finalement dénué de toute historicité, l'âge d'or demeurerait tout de même un mythe incontournable dans le traitement littéraire de l'espace nord.

3. Un examen critique du mythe de l'âge d'or

Soucieuse de préserver son intégrité intellectuelle, Wollstonecraft dément ouvertement dans ses *Lettres* toute croyance à un « âge d'or rousseauiste de stupidité »¹⁰⁹⁰ (« Rousseau's golden age of stupidity » ; Wollst. ix, p. 60) préalablement critiqué dans le premier chapitre de sa *Vindication of the Rights of Woman*¹⁰⁹¹ (1792) ; un scepticisme qui, toutefois, ne l'empêche pas d'interroger certains capitaines de navires sur l'existence ou non de monstres marins septentrionaux (Wollst. xv, p. 90). À vrai dire, on en n'attendait pas moins d'une progressiste convaincue : « The more I see of the world, the more I am convinced that civilisation is a blessing not sufficiently estimated by those who have not traced its progress; for it not only refines our enjoyments, but produces a variety which enables us to retain the primitive delicacy of our sensations » (Wollst. ii, p. 14). Paradoxalement, le progressisme des Lumières se trouve ici mâtiné d'un primitivisme quelque peu déroutant.

¹⁰⁹⁰ En réponse à Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1754] - *Discours sur les sciences et les arts* [1750] ; éd. J. Roger. Paris : Garnier-Flammarion, 1992.

¹⁰⁹¹ Cf. Wollstonecraft, Mary, *A Vindication of the Rights of Women*, pp. 78-80, ainsi que O'Neill, Daniel I., *The Burke-Wollstonecraft Debate: Savagery, Civilization, and Democracy*. University Park : Pennsylvania State University Press, 2007, p. 179.

a. Quelques signes de dépravation

Cela dit, le sens critique de Wollstonecraft demeure plus ou moins impartial vis-à-vis des mœurs des gens du Nord : « And, to deal ingenuously with you, I believe I should have been less severe in the remarks I have made on the vanity and depravity of the French,¹⁰⁹² had I travelled towards the north before I visited France » (Wollst. xix, p. 108). Elle justifie ceci par un axiome anti-primitiviste faisant schématiquement dériver le vice de l'ignorance, et la vertu du progrès des sciences (Wollst. xix, p. 109). Elle dénonce aussi les fléaux de l'alcoolisme et du tabagisme, communs, d'après elle, aux royaumes d'Europe du Nord, Angleterre comprise (Wollst. xx, p. 110), et contrastant avec « la sobriété des Parisiens » (Wollst. xx, p. 110). Considérée comme « le plaisir des sauvages », l'intempérance populaire constitue d'ailleurs à ses yeux un réel obstacle au progrès social (Wollst. xx, p. 110). Barton observe parmi les auteurs voyageurs septentrionaux un consensus mettant en lumière cette réalité sociale (Barton, pp. 107-12), que nous confirme également plus en détail Davies, Fjågesund et Symes dans leurs études respectives des sociétés suédoise¹⁰⁹³ et norvégienne (Fjågesund-Symes, pp. 229-34).

b. Un sens inné de l'hospitalité ?

Wollstonecraft se montre aussi particulièrement critique vis-à-vis de la réputée hospitalité des gens du Nord, due, selon elle, à un manque de « loisirs scientifiques », voire à « l'indolence ou le vide cérébral », favorisant souvent l'intempérance à table (Wollst. ii,

¹⁰⁹² Cf. Wollstonecraft, Mary, *An Historical and Moral View [of the Origin and Progress] of the French Revolution [; and the Effect it has Produced in Europe (1794)]*, pp. 285-371, et Dart, Gregory, *Rousseau, Robespierre and English Romanticism*, p. 121.

¹⁰⁹³ Cf. Davies, Mark, *A Perambulating Paradox*, pp. 279-302.

p. 14 ; ix, p. 59 ; xi, p. 71). Pire encore, leur hospitalité aurait tendance à fausser le jugement ethnologique du voyageur, d'où l'extrême vigilance critique de la narratrice (Wollst. xix, p. 109). Elle trouve également à redire de la politesse trop formelle des bourgeois suédois, jugée source d'une fierté nationale mal placée (Wollst. ii, p. 15), qu'elle explique de façon caustique comme un déterminisme environnemental : « [...] for the politeness of the north seems to partake of the coldness of the climate and the rigidity of its iron-sinewed rocks » (Wollst. i, p. 8). La paysannerie suédoise est initialement épargnée jusqu'à ce que « les gens les plus polis de Suède » (*Ibid.*) se voient finalement reprocher la même hypocrisie, dictée, d'après Wollstonecraft, par le désespoir inhérent à leur propre misère (Wollst. xvii, p. 97). C'est ainsi que l'hospitalité suédoise en vient à être réduite à « une caricature des français »¹⁰⁹⁴(Wollst. ii, p. 15), une remarque prenant sûrement en compte l'alignement culturel initié par Gustave III, souvent négativement perçu par le voyageur britannique de l'époque.¹⁰⁹⁵

c. L'absence de grandeur gothique

En outre, l'auteur ne contribue aucunement au culte romantique gothique, que ce soit à travers l'évocation anecdotique des invasions barbares (Wollst. v, p. 30) ou ses commentaires sur l'architecture de l'église de Tønsberg : « [...] a gothic respectability [...] which scarcely amounts to grandeur » (Wollst. vii, p. 47), et celle des imposantes maisons en bois d'Oslo : « [...] displaying more than gothic barbarism » (Wollst. xiv, p. 84). On

¹⁰⁹⁴ «The well-bred Swedes of the capital are formed on the ancient French model, and they in general speak that language; for they have a knack at acquiring languages with tolerable fluency. This may be reckoned an advantage in some respects; but it prevents the cultivation of their own, and any considerable advance in literary pursuits » (Wollst. iii, p. 20).

¹⁰⁹⁵ Cf. Davies, Mark, *A Perambulating Paradox*, pp. 214-8.

apprend au passage que l'institution à réputation gothique du procès par jury¹⁰⁹⁶n'avait pas encore cours en Norvège (Wollst. x, p. 63 ; p. 138) et que le droit au divorce dont disposait l'épouse suédoise demeurait, aux dires de la pionnière féministe, peu usité (Wollst. xvii, pp. 97-8).

d. Une bonté naturelle ?

En dépit d'une réserve critique affirmée, Wollstonecraft ne demeure pas tout du long insensible aux théories de l'âge d'or, en particulier dans sa première lettre qui encense la paysannerie suédoise : « Amongst the peasantry there is, however, so much of the simplicity of the golden age in this land of flint—so much overflowing of heart and fellow-feeling, that only benevolence and the honest sympathy of nature diffused smiles over my countenance [...] » (Wollst. i, pp. 8-9). Assez proche de l'idée reçue, car prématuré dans la chronologie des *Lettres*, un tel commentaire ne pourrait être accepté comme vérité générale, sachant que l'auteur venait de débarquer sur le sol suédois pour la première fois à Nidingen, où elle fut admise dans le cottage confortable d'un lieutenant à la retraite. Notons qu'elle ne dénigre pas encore l'hospitalité scandinave, ici fortement appréciée après une traversée fatigante (*Ibid.*). De surcroît, elle s'avoue bientôt séduite par la sincère gentillesse des habitants de Tønsberg (Wollst. viii, p. 56), bien qu'elle déplore deux lettres plus tard la politesse caricaturale des villes scandinaves (Wollst. x, p. 67), possible aporie au sein de son récit.

¹⁰⁹⁶ Cf. Smith, R. J., *The Gothic Bequest*, pp. 79, 91, 94, 141-5, 160-4.

4. Le *bonde* norvégien, ou le garant du primitivisme gothique

a. La découverte du droit allodial

Wollstonecraft finit par se focaliser sur un archétype scandinave conforme à la conception romantique de l'âge d'or, celui du grand fermier norvégien ou *bonde*.¹⁰⁹⁷ Elle perçoit tout d'abord la classe des *bønder* comme une communauté égalitaire fondée sur la partition du terroir en plusieurs petites fermes autonomes. Ces fermiers en étaient généralement propriétaires ou au moins locataires à vie, et ce toujours sur une base héréditaire (Wollst. vii, p. 40). L'absence générale du système de tenure semblerait être à l'origine de ce relatif nivelage socio-économique, tandis que la mention de seulement deux comtes norvégiens, avant l'abolition définitive de la noblesse en 1814, indiquerait le peu d'emprise qu'eut le féodalisme en Norvège. La narratrice donne une définition concise de l'*odelsrett* (*bördsrett* en Suède) ou droit allodial, qui, en dépit de restituer moitié moins aux sœurs qu'aux frères, empêchait néanmoins l'accumulation de richesses par le fils aîné (Wollst. vii, pp. 40-1). En cas de vente à un étranger, tout membre de la famille était en droit de réclamer son alleu au prix d'achat, plus éventuels coûts d'amélioration, sur une période de dix ans à partir de 1687, sachant qu'il fallait en être le propriétaire depuis au moins vingt ans pour devenir alleutier (Wollst. xiv, p. 86). Alors qu'elle l'accuse d'être « une entrave au commerce » et au progrès social (*Ibid.*), Wollstonecraft défend le droit allodial au rebours de ses propres convictions progressistes : « still if it contribute to keep the farms in the farmers' own hands, I should be sorry to hear that it were abolished »

¹⁰⁹⁷ Cf. Fjågesund-Symes, pp. 178-87.

(Wollst. xiv, p. 86), conservatisme entériné par la constitution norvégienne de 1814, malgré une tentative d'abrogation en 1811.¹⁰⁹⁸

b. Le maintien d'une communauté rurale

En l'occurrence, cette défense des petits propriétaires témoigne d'une crainte prémonitoire du capitalisme ou de « la tyrannie de la richesse » (Wollst. xiv, p. 87). Ainsi pérennisé, le droit allodial évita le morcellement des parcelles ainsi que la création de grandes exploitations. En effet, l'alleu restait généralement sur plusieurs générations au sein d'une même famille et contribua par conséquent au long maintien d'une communauté agraire en Norvège.¹⁰⁹⁹ Wollstonecraft salue au passage la présence quasi systématique des prés communaux en bordure des villes,¹¹⁰⁰ ceci manifestement en réaction aux enclosures parlementaires qui, au Royaume-Uni, en étaient à leur deuxième vague (1790-1830), encore plus importante que la précédente (1755-1780).¹¹⁰¹ L'auteur se dit également charmée par le cadre pittoresque résultant de l'aménagement propre aux campagnes de Norvège : « [...] the very appearance of the cottages of the labourers sprinkled amidst them

¹⁰⁹⁸ Cf. Kjelland, Arnfinn, « One Tenant, Several Landlords: The Land Tenure System of Norway until ca. 1800 », in *Land, Labour and Tenure: The Institutional Arrangements of Conflict and Cooperation in Comparative Perspective. Pre-conference to the XII International Economic History Association Congress in Madrid, Spain (August 24-28, 1998)*, 2.1, 2.2. Web. <http://tilsett.hivolda.no/ak/One%20Tenant,%20Several%20Landlords.htm> (le 10/11/14 à 21:52).

¹⁰⁹⁹ Cf. Kjelland, Arnfinn, « One Tenant, Several Landlords: The Land Tenure System of Norway until ca. 1800 », 2.1, 2.6, ainsi que OCDE, *Ajustement du secteur agricole des pays de l'OCDE : Réformer les politiques foncières agricoles*. Paris : Éditions OCDE, 1998, pp. 20-1.

¹¹⁰⁰ « Near most of the towns are commons, on which the cows of all the inhabitants, indiscriminately, are allowed to graze. The poor, to whom a cow is necessary, are almost supported by it » (Wollst. vii, pp. 41-2). Une préoccupation d'autant plus justifiée en ce sens que « l'essentiel du travail des femmes et des enfants au sein de la famille concernait, en effet, les communaux : ils s'occupaient de la vache familiale ; ils glanaient ; ils collectaient de la nourriture et des matériaux destinés à être consommés ou vendus ; ils recueillaient sans doute aussi le combustible. » Cf. Neeson, J. M., « La clôture des terres et la société rurale britannique », p. 97 ; d'où, bien entendu, la détérioration post-enclosures de la condition féminine en milieu rural (*Ibid.*, pp. 97-100).

¹¹⁰¹ Cf. *ibid.*, pp. 103-6, et Verley, Patrick, *La Révolution industrielle*, pp. 253-9.

[confortable farms] excluded all those gloomy ideas inspired by the contemplation of poverty » (Wollst. xiii, p. 75). Elle y oppose d'ailleurs le modèle du village français, déploré en termes de paysagisme comme un « grand désavantage pour la campagne », alors que l'on retiendra le portrait d'une paysannerie norvégienne solidaire et auto-suffisante (*Ibid.*).

c. Un modèle de liberté et d'indépendance

L'autre qualité inhérente à ce modèle social, celui qui suscite naturellement l'admiration de la penseuse radicale, fut sans surprise la liberté dont semblait jouir ses membres :

You will be surprised to hear me talk of liberty; yet the Norwegians appear to me to be the most free community I have ever observed [...] The farmers not fearing to be turned out of their farms, should they displease a man in power, and having no vote to be commanded at an election for a mock representative, are a manly race; for not being obliged to submit to any debasing tenure in order to live, or advance themselves in the world, they act with an independent spirit. I never yet have heard of anything like domineering or oppression, excepting such as has arisen from natural causes. (Wollst. vii, p. 41)

Si ce lien rhétorique entre esprit d'indépendance et virilité¹¹⁰² nous autorise l'espace d'un instant à mettre en doute son militantisme féministe, il nous confirmera en revanche l'émergence d'un idéal romantique inspiré par la société septentrionale, soit celui de l'heureuse république agraire. Bien qu'elle réproue certains aspects « tyranniques » du service militaire (Wollst. xiii, p. 75-6), Wollstonecraft ne peut totalement désapprouver, notamment au vu de l'exemple français, le maintien d'une armée de défense non foncièrement sujette : « There are about six thousand regulars also in garrison at Christiania and Fredericshall, who are equally reserved, with the militia, for the defence of

¹¹⁰² On est surpris de retrouver ici trace de la rhétorique contre-révolutionnaire burkénne. Cf. Burke, Edmund, *Reflections on the Revolution in France: And on the Proceedings in Certain Societies in London Relative to that Event. In a Letter Intended to Have Been Sent to a Gentleman in Paris*. Londres : J. Dodsley, 1790, pp. 7, 15, 22, 50, 81, 113, 118, 128, 342, ainsi que Wollstonecraft, Mary, *Lettres de Scandinavie*, p. 58 (note de bas de page).

their own country. So that when the Prince Royal passed into Sweden in 1788, he was obliged to request, not command, them to accompany him on this expedition » (Wollst. vii, p. 40). Notons que le prince régent Frederik du Danemark, futur Frederik VI, abolit le servage la même année avant de succéder à son père malade en 1808 (Wollst. p. 177). La narratrice en est donc amenée à qualifier les Danois et les Norvégiens de « peuples les moins opprimés d'Europe » (Wollst. vii, 45), en donnant toutefois l'avantage aux Norvégiens, qui, d'après elle, concevaient leur liberté comme un « droit par hérédité » (Wollst. xix, p. 106).

Réciproquement, le caractère des paysans norvégiens esquissé dans le texte diffère de la politesse désemparée déjà mentionnée des Suédois : « The Norwegian peasantry, mostly independent, have a rough kind of frankness in their manner » (Wollst. xvii, p. 97). On en déduit alors la préférence de Wollstonecraft envers les fermiers norvégiens parmi les autres communautés qu'il lui fut donné de rencontrer en Scandinavie.¹¹⁰³ Barton nous confirme alors qu'il s'agissait là d'une tendance générale dans les récits de voyages septentrionaux (Barton, p. 84). En effet, le Norvégien incarnait le parangon du primitivisme nordique développé tout au long du XIX^{ème} siècle romantique et victorien.¹¹⁰⁴ Comme le soulignent également Fjågesund et Symes, ce dernier présentait le *triumvirate* des vertus septentrionales : « l'honnêteté, l'hospitalité et la simplicité », par lesquelles se définissaient eux-mêmes les britanniques en opposition au méridionaux d'Europe,

¹¹⁰³ Wollstonecraft ne rencontra cependant pas les Dalécarliens, pendants suédois des *bønder* norvégiens dans la tradition primitiviste nordique. Cf. Davies, Mark, *A Perambulating Paradox*, pp. 218-31, 247-9, 268-70. Davies nous rassure tout de même quant à l'existence d'un âge d'or suédois dans la littérature de voyage britannique (*Ibid.*, pp. 199-270).

¹¹⁰⁴ Cf. Fjågesund-Symes, pp. 160-72.

justifiant par là une affinité gothique entre les deux nations (Fjågesund-Symes, p. 168). Dans l'optique stadiale de l'auteur, la Norvège préindustrielle de 1795 était d'ores et déjà prête à recevoir les bienfaits de la civilisation : « The Norwegians appear to me a sensible, shrewd people, with little scientific knowledge, and still less taste for literature; but they are arriving at the epoch which precedes the introduction of the arts and sciences » (Wollst. vii, p. 42). Hormis cette prédiction relativement évasive quant au chemin restant à parcourir vers la modernité, on relève tout au long des *Lettres de Scandinavie* une jubilation toute romantique qui résidait dans le fait d'immortaliser un âge d'or touchant à sa fin.

d. Une réconciliation passagère avec les fables de l'âge d'or

Bien que Wollstonecraft imaginât ce stade originel mythique de l'humanité peu enviable, il semblerait que son idéalisme entretenait chez elle le désir de pousser l'exploration encore plus au nord :

You will ask, perhaps, why I wished to go farther northward. Why? not only because the country, from all I can gather, is most romantic [...] but I have heard much of the intelligence of the inhabitants, substantial farmers, who have none of that cunning to contaminate their simplicity, which displeased me so much in the conduct of the people on the sea coast [...] The description I received of them carried me back to the fables of the golden age: independence and virtue; affluence without vice; cultivation of mind, without depravity of heart; with 'ever smiling Liberty;' the nymph of the mountain. I want faith! (Wollst. xiv, pp. 85-6)

La théorie primitiviste voulait en effet que les côtes maritimes, en tant que zones commerciales privilégiées ouvertes sur le monde extérieur, fussent les premières touchées par les vices de la civilisation, alors que le Nord, ce « pays romantique » couverts de vastes forêts, de lacs et de montagnes (Wollst. xiv, p. 85), jouissait d'une barrière naturelle à cette corruption ; une véritable bénédiction pour ce peuple de descendance hyperboréenne à en croire la narratrice. Nous désirerions néanmoins insister sur l'ambivalence qui caractérise sa relation aux théories d'un âge d'or septentrional en citant la suite de son envolée :

My imagination hurries me forward to seek an asylum in such a retreat from all the disappointments I am threatened with; but reason drags me back, whispering that the world is still the world, and man the same compound of weakness and folly, who must occasionally excite love and disgust, admiration and contempt. But this description, though it seems to have been sketched by a fairy pencil, was given me by a man of sound understanding, whose fancy seldom appears to run away with him. (Wollst. xiv, pp. 85-6)

Hautement symbolique de l'éternel conflit entre raison et imagination, ce passage nous renseigne d'une part sur la ténacité du mythe de l'âge d'or dans la psyché britannique, pour la simple raison que l'auteur n'ose discréditer la source de cette description utopique. D'autre part, l'appel du Nord répond une nouvelle fois à un besoin d'évasion manifeste dans sa recherche d'« asile » ou de « retraite » loin d'une époque troublée tant sur le plan historique que personnel : « I forgot the horrors I had witnessed in France, which had cast a gloom over all nature, and suffering the enthusiasm of my character—too often, gracious God! damped by the tears of disappointed affection—to be lighted up afresh, care took wing while simple fellow-feeling expanded my heart » (Wollst. i, p. 10). On est forcé d'admettre que la fusion sublime du contexte révolutionnaire à ses amours contrariés contribua à faire de Wollstonecraft cette figure iconique du romantisme britannique, au même titre que Wordsworth, autre partisan girondiste, lui aussi, intimement bouleversé par la Terreur.¹¹⁰⁵

Il est d'autant plus vrai que son séjour dans le Nord s'avéra profondément régénérateur pour sa personne, à force d'exercice (marche et rame, entre autres activités) agrémenté d'air pur et d'eau fraîche (Wollst. viii, p. 50-1).¹¹⁰⁶ En fin de compte, la Scandinavie lui offrit un terrain de réflexion idéal sur l'âge d'or : un paysage sauvage à

¹¹⁰⁵ Pour étayer sa comparaison, Mary Jacobus invoque son histoire avec Annette Vallon et le roman à clef qui en découle, « Vaudracour and Julia » (1820), figurant initialement dans le livre neuvième du *Prélude* de 1805. Cf. Jacobus, Mary, « In Love With a Cold Climate: Traveling with Wollstonecraft », pp. 77-8.

¹¹⁰⁶ Cf. également sa correspondance (Wollst., pp. 142-4, 146-7) ainsi que la place de « la santé et du sport » dans le tourisme norvégien au XIX^{ème} siècle, chez Fjågesund-Symes, pp. 77-86.

peine urbanisé et parsemé de communautés agraires frugales et indépendantes, soit les deux composantes d'un état d'innocence préindustriel. Point d'idyllisation pastorale cependant, dans la mesure où l'auteur ne laisse jamais sa nostalgie primitiviste prendre le pas sur son sens critique, leur permettant ainsi de coexister tout au long de l'œuvre. La théorie de l'âge d'or y est donc débattue d'un point de vue moderne, à l'instar de celle du sublime et du beau, qui se retrouve ici enrichie d'une subjectivité nouvelle, de quoi envisager le Nord en tant que laboratoire idéologique et esthétique du romantisme naissant.

Pour preuve, nous sommes parvenus à identifier chez Wollstonecraft deux motifs constitutifs de la poésie de Wordsworth, à savoir l'épiphanie sublime et le culte d'une communauté montagnarde indépendante, vestige de l'Arcadie suisse rousseauiste. En ce sens, Tone Brekke et Jon Mee ont raison de comparer les *bønder* norvégiens à leurs homologues anglais du *Lake District*, les *statesmen* (Wollst., p. xxi) ; une comparaison justifiable sur la base d'un exceptionnalisme septentrional avéré, invitant même à l'affiliation historique (Keay, pp. 54-8). Plus largement, les deux éditeurs constatent une réelle empreinte des *Lettres de Scandinavie* sur les futurs poètes lakistes Coleridge et Southey (Wollst., pp. xxv-xxvi), qui lui rendit un hommage posthume en préface des traductions eddiques d'Amos Cottle en 1797.¹¹⁰⁷ Ainsi déclara-t-il à son frère Thomas le 28 avril 1797 : « have you ever met with Mary Wollstonecrafts letters from Sweden & Norway? she has made me in love with a cold climate & frost & snow, with a Northern

¹¹⁰⁷ Cf. Cottle, Amos Simon, Southey, Robert, *Icelandic Poetry, or the Edda of Sæmund*, pp. xxxvi-xxxvii, passage fortement inspiré de l'imagerie des *Lettres de Scandinavie*.

moonlight [*sic*] ». ¹¹⁰⁸ De plus, l'éditeur Richard Holmes suggère que le poème « Ruth » (1800) de Wordsworth aurait éventuellement pu s'inspirer de l'histoire entre Wollstonecraft et Imlay. Il émet également l'hypothèse que la rivière sacrée de Xanadu imaginée par Coleridge dans « Kubla Khan » (1816) pourrait être tributaire des chutes de Sarpsfossen (Wollst. xv, p. 89) et de Trollhättan (Wollst. xvii, pp. 95-6). ¹¹⁰⁹ Tout cela pour dire que les *Lettres de Scandinavie* seraient « entrées dans la mythologie du Romantisme en l'espace d'une seule génération », ¹¹¹⁰ ce qui, d'une certaine façon, autorise Fjågesund et Symes à souligner l'« attitude romantique à part entière [de Wollstonecraft] deux ans avant la parution des *Ballades lyriques* » (Fjågesund-Symes, p. 300).

D'autres romanciers n'écartent pas non plus la thèse d'une filiation mère-fille entre les *Lettres de Scandinavie* et le roman à succès de Mary Wollstonecraft Shelley, *Frankenstein* (1818). On sait en effet que Percy Bysshe Shelley en lut quelques-unes à voix haute lors de leur escapade continentale de 1814 (Wollst., p. xxvii), tandis que Mary Jacobus s'interroge sur l'impact possible du passage dédié aux momies saintes de Tønsberg en conclusion de la septième lettre (Wollst. vii, p. 49). ¹¹¹¹ Plus récemment, Stéphanie Buus a exploré la dimension « prométhéenne » du voyage de Wollstonecraft, ¹¹¹² de quoi immédiatement évoquer la problématique développée par Mary et Percy Shelley. Pour

¹¹⁰⁸ Southey, Robert, *The Collected Letters of Robert Southey, Part One: 1791-1797*, lettre 213 ; éd. L. Pratt, @ *Romantic Circles*, 2009. Web. http://www.rc.umd.edu/editions/southey_letters/Part_One/HTML/letterEEed.26.213.html (le 14/11/14 à 17:50).

¹¹⁰⁹ Cf. Wollstonecraft, Mary, *A Short Residence in Sweden* ; éd. R. Holmes, pp. 39-40, ainsi que Moore, Jane, « Plagiarism with a Difference: Subjectivity in "Kubla Khan" and *Letters Written during a Short Residence in Norway, Sweden, and Denmark* », in *Beyond Romanticism: New Approaches to Texts and Contexts, 1780-1832* ; dir. S. Copley et J. Wale. New York : Routledge, 1992, pp. 140-59.

¹¹¹⁰ Wollstonecraft, Mary, *A Short Residence in Sweden* ; éd. R. Holmes, p. 41.

¹¹¹¹ Cf. Jacobus, Mary, Jacobus, Mary, « In Love With a Cold Climate: Traveling with Wollstonecraft », pp. 70-1.

¹¹¹² Cf. Buus, Stephanie, « Bound for Scandinavia: Mary Wollstonecraft's Promethean Journey », in *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*, pp. 221-39.

notre part, l'appel du Nord reste le lien thématique le plus évident entre les deux œuvres, ce qui nous amène nécessairement à étudier le cadre narratif arctique du roman *Frankenstein*.

II. « Des nouvelles de l'Arctique » : les échanges du capitaine Robert

Walton dans *Frankenstein* (1818)

Rédigé sous forme d'échange épistolaire entre le capitaine fictif Robert Walton et sa sœur Margaret Saville, le cadre arctique de *Frankenstein* est composé de quatre lettres introductives auxquelles s'ajoutent cinq dernières entrées de journal regroupées en conclusion du chapitre final, le tout sur une période de dix mois au cours des années 1790.¹¹¹³ La seconde moitié du XVIII^{ème} siècle fut le théâtre d'expéditions britanniques notoires, dont celles de Samuel Hearne dans le nord du Canada¹¹¹⁴(1769, 1770, 1770-2), de Constantine Phipps vers le pôle Nord¹¹¹⁵(1773) et de James Cook jusqu'au détroit de Bering lors de son troisième et dernier voyage (1776-80). Ceci étant, Robert G. David estime dans l'ensemble que très peu des *Transactions Philosophiques* de la *Royal Society* et autres parutions de la période ne traitent exclusivement de l'Arctique, mise à part la *Zoologie Arctique* (1784-5) du naturaliste gallois Thomas Pennant.¹¹¹⁶ Il est d'ailleurs inutile de chercher les ouvrages susmentionnés dans l'inventaire de la bibliothèque paternelle

¹¹¹³ Cf. Shelley, Mary, Shelley, Percy Bysshe, *Frankenstein, or The Modern Prometheus* I, 1—*The Novels and Selected Works of Mary Shelley* ; dir. B. T. Bennett, éd. N. Crook. Londres : William Pickering, 1996, vol. 1, p. 9 (note a). L'abréviation « *Frank.* » fera dorénavant référence à cette œuvre.

¹¹¹⁴ Hearne, Samuel, *A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay, to the Northern Ocean. Undertaken by Order of the Hudson's Bay Company, for the Discovery of Copper Mines, a North West Passage, Etc. in the Years 1769, 1770, 1771 & 1772.* Londres : T. Cadell & W. Davies, 1795.

¹¹¹⁵ Phipps, John Constantine, *A Voyage Towards the North Pole Undertaken by His Majesty's Command, 1773.* Londres : J. Nourse, 1774.

¹¹¹⁶ Cf. David, Robert G., *The Arctic in the British Imagination 1818-1914.* Manchester: Manchester University Press, 2000 p. 7. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

(Godwin) de Mary Shelley, puisqu'aucun d'entre eux n'y figurent.¹¹¹⁷ En revanche, les deux références à la célèbre « Complainte du vieux marin »¹¹¹⁸ de Coleridge viennent indirectement confirmer une affiliation arctique déjà clairement attestée chez le poète du Devon, notamment grâce à la précieuse étude de John Livingston Lowes. Celle-ci établit de nombreux parallèles avec une riche bibliographie arctique allant des anthologies de Richard Hakluyt et de Samuel Purchas aux récits de Thomas James, Frederick Martens, capitaine Thomas James, Pierre Louis Moreau de Maupertuis, David Cranz et Canutus Leemius (Knud Leem), entre autres.¹¹¹⁹ Peter Fjågesund a dernièrement retenu d'autres textes ayant pu influencer l'aventure arctique de *Frankenstein* (Fjågesund, pp. 260, 267), dont un exposé « On the Greenland or Polar Ice »¹¹²⁰ (1814) par William Scoresby, *An Account of a Voyage to Spitzbergen*¹¹²¹ (1815) de John Laing, ainsi que deux romans polaires notables : *A Voyage to the North Pole*¹¹²² (1817), publié sous le pseudonyme de Benjamin

¹¹¹⁷ Cf. *Catalogue of the Curious Library of that very Eminent and Distinguished Author William Godwin [...]*. Londres : S. Sotheby & Son, 1836.

¹¹¹⁸ Cf. *Frank.* I, 2, p. 14 ; I, iv, p. 41. Cette intertextualité indiquerait en toute logique que l'action du roman se déroule du 11 décembre 1798 au 12 septembre 1799. En août 1806, Coleridge récita sa ballade dans le salon des Godwin, au ravissement de la jeune Mary. Cf. Mellor, Anne Kostelanetz, *Mary Shelley: Her Life, Her Fiction, Her Monsters*. New York : Methuen, 1988, p. 11. Le poème de Coleridge est incontestablement l'influence majeure derrière le récit enchâssant de *Frankenstein*. Cf. Lau, Beth, « *The Rime of the Ancient Mariner and Frankenstein* », in *Samuel Taylor Coleridge and the Sciences of Life* ; dir. N. Roe. Oxford : Oxford University Press, 2001, pp. 207-23.

¹¹¹⁹ Cf. Livingston, Lowes, John, *The Road to Xanadu: A Study in the Ways of the Imagination*. New York : Vintage Books, 1959, pp. 398-406.

¹¹²⁰ Scoresby, William Jr., « On the Greenland or Polar Ice », in *Memoirs of the Wernerian Society for Natural History for the Years 1814, 1815, 1816*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1818, vol. 2, part. 2, pp. 261-338.

¹¹²¹ Laing, John, *An Account of a Voyage to Spitzbergen: Containing a Full Description of that Country, of the Zoology of the North, and of the Shetland Isles; with an Account of the Whale Fishery*. Londres : J. Mawman, 1815.

¹¹²² Bragg, Benjamin, Parris, Edmund Thomas, *A Voyage to the North Pole by Benjamin Bragg, Accompanied by his Friend, Captain Slapperwhack; with an Account of the Dangers and Accidents they Experienced in the Frozen Seas of the Polar Circle. Also, the Manner of their Wintering on the Island of Spitzberg, and Discovery of the Polar Continent*. Londres : G. Walker, 1817.

Bragg (George Walker), et le conte moderne du Franco-Allemand Adelbert von Chamisso intitulé *Peter Schlemihl*¹¹²³(1814).

On aurait également tort de négliger une autre source d'inspiration arctique contemporaine telle que le ô combien populaire *Quarterly Review* de John Murray, célèbre éditeur londonien d'Albemarle Street et surtout « libraire officiel de l'Amirauté »¹¹²⁴ depuis 1813, à l'instigation de John Wilson Croker et John Barrow, premier et second secrétaires de l'Amirauté.¹¹²⁵ En partie soucieux de remédier au chômage technique post-Waterloo qui affecta la marine britannique, John Barrow fut le principal artisan d'un projet aussi personnel que national visant à promouvoir la recherche du passage du Nord-Ouest, véritable graal de l'exploration septentrionale, auprès de l'opinion britannique.¹¹²⁶ Du haut de cette tribune arctique qu'était devenu le *Quarterly*, Barrow rédigea de 1816 à 1840 un total de 18 articles passant anonymement et partialement en revue les récits polaires publiés en cette première moitié de siècle.¹¹²⁷ La parution en 1818 de sa compilation historique intitulée *A Chronological History of Voyages into the Arctic Regions* inaugura une série de dix-huit ouvrages sur l'Arctique publiés sous sa houlette entre 1818 et 1848 (Craciun, pp. 437, 457-8), prenant ainsi à son propre compte la politique arctique officielle.

Nora Crook prétend avec quasi certitude que la genèse d'un cadre narratif pour

¹¹²³ von Chamisso, Adelbert, *Peter Schlemihls wundersame Geschichte*. Nuremberg : Johan Leonhard Schrag, 1814, traduit vers l'anglais par Sir John Bowring en 1824 seulement.

¹¹²⁴ « Bookseller of the Admiralty and Board of Longitude ».

¹¹²⁵ Cf. Craciun, Adriana, « Writing the Disaster: Franklin and *Frankenstein* », in *Nineteenth-Century Literature* ; vol. 65, n°4 (2011), p. 435. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet article.

¹¹²⁶ Cf. Richard, Jessica, « "A Paradise of My Own Creation": *Frankenstein* and the Improbable Romance of Polar Exploration », in *Nineteenth-Century Contexts* ; vol. 25, n°4 (2003), p. 297. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet article.

¹¹²⁷ Cf. Wheatley, Kim, « The Arctic in the *Quarterly Review* », in *European Romantic Review* ; vol. 20, n°4 (2009), p. 466.

Frankenstein remonterait au 28-29 octobre 1816, alors que Shelley débuta la lecture de récits de voyages en Russie et en Sibérie non spécifiés (*Frank.* ; « Introductory note », p. xciii). Selon Jessica Richard, son élaboration aurait pu hypothétiquement s'étaler sur une période d'un an, de septembre 1816 à septembre 1817 (Richard ; note 6, p. 309),¹¹²⁸ de quoi retenir deux autres sources arctiques potentielles mentionnées durant la période d'écriture,¹¹²⁹ soit le premier des dix-sept volumes de la *General Collection of the Best and Most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World [...]*¹¹³⁰ (1808-1814) de John Pinkerton, comprenant certains des auteurs lus par Coleridge (Maupertuis, Leems, Phipps), ainsi que l'article inaugural de Barrow dans le *Quarterly Review* (Art. VIII, octobre 1816) portant sur *A Sketch of the British fur trade in North America* (1816) par Thomas Douglas, comte Selkirk, et sur le *Voyage de la mer Atlantique à l'océan Pacifique par le nord-ouest dans la mer glaciale par le capitaine Laurent Ferrer Maldonado, l'an 1588* (1812) traduit par Charles Amoretti.¹¹³¹ Une chose est sûre, la publication de *Frankenstein* en janvier 1818 survint alors qu'une véritable « fièvre arctique » (Craciun, p. 438) s'emparait du Royaume-Uni.

¹¹²⁸ Cf. également l'introduction récente à James, Thomas, *The Strange and Dangerous Voyage of Captaine Thomas James* ; éd. C. M. Franklin. Montréal-Kingston : McGill-Queen University Press, 2013, pp. lxxx-lxxxvii.

¹¹²⁹ Cf. Shelley, Mary, *The Journals of Mary Shelley, 1814-1844 : 1814-1822* ; éd. P. R. Feldman et D. Scott-Kilvert. Oxford : Clarendon Press, 1987, vol. 1, pp. 146, 172. Encore une fois, on ne peut se fier qu'à des conjectures, en particulier pour l'anthologie de Pinkerton (cf. *infra*) citée à titre suggestif par les éditeurs. Ces supposées lectures arctiques ont d'ailleurs été récemment contestées. Cf. James, Thomas, *The Strange and Dangerous Voyage of Captaine Thomas James*, pp. cxix-cxx (note 243), ainsi que Cavell, Janice, « Miss Porden, Mrs Franklin and the Arctic Expeditions: Eleanor Anne Porden and the construction of Arctic Heroism », in *Arctic Exploration in the Nineteenth Century* ; dir. F. Regard, pp. 201-2 (note 46).

¹¹³⁰ *A General Collection of the Best and Most Interesting Voyages and Travels in All Parts of the World: Many of which are Now First Translated Into English; Digested on a New Plan* ; éd. J. Pinkerton. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Cadell & Davies, 1808, vol. 1. Le nom de l'éditeur suivi du numéro de volume fera désormais référence à cette œuvre.

¹¹³¹ Barrow, John, « Review of *A Sketch of the British Fur Trade in North America [...]* », in *The Quarterly Review* ; vol. 16, n°31. Londres : John Murray, 1817, pp. 129-72.

1. Robert Walton, ou l'archétypal appelé du Nord

a. L'exploration arctique : entre obsession et rêves de gloire

La toute première lettre de *Frankenstein* retranscrit très bien ce que nous avons tout du long qualifié d'appel du Nord. Nous retrouvons ainsi Robert Walton arborant la pelisse russe dans les rues de Saint-Pétersbourg animées par le va-et-vient des traîneaux (*Frank. I, 1, p. 12*) ; un tableau hivernal sans doute inspiré des *Voyages en Russie* de Coxe.¹¹³² C'est donc au milieu de cette scène typiquement septentrionale que le futur capitaine Walton se trouve galvanisé par le souffle de Borée :

I am already far north of London; and as I walk in the streets of Petersburg, I feel a cold northern breeze play upon my cheeks, which braces my nerves, and fills me with delight. Do you understand this feeling? This breeze, which has travelled from the regions towards which I am advancing, gives me a foretaste of those icy climes. Inspirited by this wind of promise, my daydreams become more fervent and vivid. I try in vain to be persuaded that the pole is the seat of frost and desolation; it ever presents itself to my imagination as the region of beauty and delight. There, Margaret, the sun is forever visible, its broad disk just skirting the horizon and diffusing a perpetual splendour. There—for with your leave, my sister, I will put some trust in preceding navigators—there snow and frost are banished; and, sailing over a calm sea, we may be wafted to a land surpassing in wonders and in beauty every region hitherto discovered on the habitable globe. Its productions and features may be without example, as the phenomena of the heavenly bodies undoubtedly are in those undiscovered solitudes. What may not be expected in a country of eternal light? (*Frank. I, 1, pp. 9-10*)

Contrairement à sa mère, Mary Shelley offre d'emblée un avant goût du Nord sublime, source du *delight* burkéen dont Walton se délecte sous l'effet du vent froid sur son visage. On retrouve la description idyllique d'un pôle hyperboréen où les six mois de jour perpétuel jadis attestés par Pomponius Méla¹¹³³ deviennent ici une éternité, hyperbole poétique du Nord absolu. De plus, le pôle promettait à l'explorateur romantique une terre chimérique sans pareille sur le globe. Hormis l'influence incontournable de

¹¹³² Cf. *Travels into Poland, Russia, Sweden and Denmark* (1784) de l'historien William Coxe (Pinkerton 6, pp. 669-71).

¹¹³³ Cf. Pomponius, *Chorographie* III, vi, 57, p. 83.

l'historiographie antique, Shelley expose ici la théorie improbable du juge Daines Barrington, naturaliste féru de l'Arctique et membre de la *Royal Society*, qui prônait l'existence d'une mer polaire tempérée libre,¹¹³⁴ prétendue accessible aux marins capables de se frayer un passage à travers la banquise printanière, imaginée comme une couronne de glace friable.¹¹³⁵ Il revint d'ailleurs à Constantine John Phipps d'éprouver cette théorie en 1773, un échec sans appel¹¹³⁶ mais pourtant insuffisant pour mettre à mal les positions probabilistes de Barrington (Richard, pp. 298-300).¹¹³⁷ En 1818, l'hypothèse d'une mer polaire libre restait en effet tangible aux yeux de John Barrow, bien que son supérieur John Wilson Croker fût plus sceptique, voire sarcastique à cet égard, notamment dans sa critique de *Frankenstein*, le mois de sa publication (Richard, p. 306-7).¹¹³⁸ C'est donc cette même certitude qui motive la mission prométhéenne de Walton, justifiée comme suit à sa sœur :

[...] you cannot contest the inestimable benefit which I shall confer on all mankind to the last generation, by discovering a passage near the pole to those countries, to reach which at present so many months are requisite; or by ascertaining the secret of the magnet, which, if at all possible, can only be effected by an undertaking such as mine. (*Frank.* I, 1, p. 10)

Ayant relevé plusieurs incohérences entre l'épreuve et la première édition de *Frankenstein*, Colleen M. Franklin nous fait remarquer que le passage du Nord-Ouest fut l'objet initial de l'expédition de Walton avant que Mary Shelley ne choisît, en dépit des

¹¹³⁴ Cf. McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place*, pp. 24-9, ainsi que Rémy, Frédérique, *Histoire des pôles : mythes et réalités polaires, 17e-18e siècles*. Paris : Éditions Desjonquères, 2009, pp. 122-5. Peter Fjågesund remonte jusqu'au « ouï-dire » rapporté en 1674 par Joseph Moxon, « hydrographe » de Charles II (Fjågesund, pp. 130-1).

¹¹³⁵ Cf. Barrington, Daines, *The Probability of Approaching the North Pole Discussed*. Londres : C. Heydinger, 1775, republié en 1818 sous un titre plus autoritatif, *The Possibility of Approaching the North Pole Asserted* ; éd. M. Beaufoy. Londres : T. & J. Allman, 1818.

¹¹³⁶ Il n'ira pas au-delà du 81° parallèle Nord (80° 36'N), bloqué par la banquise formée au niveau des Sept Îles (*Sjuøyane*), à l'extrême nord du Svalbard.

¹¹³⁷ Cf. Duffy, Cyan, *The Landscapes of The Sublime, 1700-1830: Classic Ground*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, pp. 128-30. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

¹¹³⁸ Cf. Crocker, John Wilson, « Review of *Frankenstein, or the Modern Prometheus* », in *The Quarterly Review* ; vol. 18, n°36. Londres : John Murray, 1818, pp. 381, 454.

corrections de Percy Shelley, de lancer son personnage dans une quête double encouragée par l'Amirauté, soit celle du passage ou du pôle,¹¹³⁹ sachant que le parlement britannique promettait depuis 1776 une récompense de 20,000 £ pour la découverte du premier et de 5,000 £ à quiconque atteindrait le second à un degré de latitude près. Le capitaine reste cependant très vague quant à l'itinéraire envisagé par son expédition : « I have read with ardour the accounts of the various voyages which have been made in the prospect of arriving at the North Pacific Ocean through the seas which surround the pole » (*Frank.* I, 1, p. 11).

À défaut de réelles précisions nautiques, on conviendra que la perspective du passage transpolaire orientale vers le détroit de Bering s'accorderait théoriquement avec la lubie du personnage de Shelley, qui choisit comme point de départ le port russe d'Arkhangelsk en Mer Blanche. Outre sa démarche inhabituelle que d'affréter à ses propres frais une expédition arctique à l'étranger,¹¹⁴⁰ rappelons que la recherche du passage Nord-Est ne constituait plus une priorité britannique depuis 1580, lorsque Arthur Pet et Charles Jackman furent chargés par la Compagnie de Moscovie de pénétrer la mer de Kara, précédemment atteinte par Stephen Borough en 1556. Ces derniers n'allèrent pas plus loin que leur prédécesseur. Jackman et l'équipage du *William* disparurent sur le voyage de retour, répétant la désastreuse expédition de Sir Willoughby en 1553-4,¹¹⁴¹ dont seul

¹¹³⁹ Cf. James, Thomas, Franklin, Colleen M. (éd.), *The Strange and Dangerous Voyage of Captaine Thomas James*, pp. lxxxiv-lxxxvi.

¹¹⁴⁰ L'expédition d'un certain Robert Ferguson Meson racontée dans *The Strange Adventures of Seven Liverpool Sailors, Who Sailed out in the Russian Trade and Were Cast away on the Desert Island of Eastspitzbergen in Greenland* (1786) part pourtant aussi d'Arkhangelsk en 1785, même si le titre choisi par l'auteur anonyme pourrait d'emblée remettre en cause sa véracité (Fjågesund, pp. 207-8).

¹¹⁴¹ Cf. Adams, Clement, Chancellor, Richard, *Voyages of Sir Hugh Willoughby, Richard Chancelor, and others, to the Northern Parts of Russia and Siberia* [1598] (Pinkerton 1, pp. 1-80). Dispersés par une tempête

l'équipage de l'*Edward Bonaventure* passa l'hiver en trouvant refuge à Arkhangelsk, pendant que son capitaine Richard Chancellor se rendit à Moscou afin d'établir une route commerciale anglo-russe, acte de naissance de la Compagnie de Moscovie. Il va de soi que l'histoire des voyages arctiques suggère plusieurs modèles pour le personnage de Robert Walton : de Sir Hugh Willoughby (Richard, p. 305), John Constantine Phipps,¹¹⁴² Adalbert von Chamisso,¹¹⁴³ à Sir John Franklin (Craciun, pp. 433-4), voire son patron John Barrow, qui, tout comme Walton (*Frank. I, 1, p. 11*), gagna ses premiers galons sur un baleinier groenlandais.

b. L'intérêt scientifique de l'Arctique : une autre mission prométhéenne

Tâchons néanmoins de ne pas oublier l'objectif scientifique que se fixèrent nombreuses expéditions arctiques, comme le décèlement du « secret de l'aimant », c'est-à-dire le pôle Nord magnétique, localisé pour la première fois le 1^{er} juin 1831 par Sir James Clark Ross, neveu et second de John Ross, sur la côte ouest de la péninsule de Boothia dans l'Arctique canadien.¹¹⁴⁴ Plus de trois décennies auparavant, Walton s'enthousiasmait déjà des découvertes scientifiques qui l'attendaient : « I may there discover the wondrous power which attracts the needle; and may regulate a thousand celestial observations that require

en août 1553, Le *Bona Esperanza* et le *Bona Confidentia* passèrent l'hiver dans une baie de la péninsule de Kola près de l'actuelle Varzino sur la côte de Murman, où les soixante membres des deux équipages périrent en début 1554.

¹¹⁴² Cf. Hill, Jen, *White Horizon: The Arctic in the Nineteenth-Century British Imagination*. Albany : State University of New York Press, 2008, p. 185 (note 26). Le nom de l'auteur fera désormais référence à cet ouvrage.

¹¹⁴³ Cf. Knellwolf King, Christa, Goodall, Jane, *Frankenstein's Science: Experimentation and Discovery in Romantic Culture, 1780-1830*. Aldershot : Ashgate Publishing, 2008, p. 55.

¹¹⁴⁴ Cf. Ross, John, Sir, Ross, James Clark, *Narrative of a Second Voyage in Search of a North-West Passage, and of a Residence in the Arctic Regions During the Years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833: Including the Reports of James Clark Ross and the Discovery of the Northern Magnetic Pole* xlii-xliii. Londres : A. W. Webster, 1835, pp. 549-76.

only this voyage to render their seeming eccentricities consistent forever » (*Frank*. I, 1, p. 10). L'avancée des sciences était devenue au XVIII^{ème} siècle un motif majeur pour les expéditions polaires, qui comptaient toutes à leur bord au moins un scientifique attiré chargé d'effectuer des relevés sur la faune, la flore et la météorologie arctique. D'autre part, le secret de l'aimant n'avait alors pas encore fini de rendre perplexe les navigateurs, de Gérard (de Kremer) Mercator à Alexander Darlymple (Richard, p. 298), même si, d'après Robert G. David, le prétexte scientifique n'en demeurerait pas moins secondaire aux « objectifs stratégiques, commerciaux et nationalistes » (David, p. 15).

Quant aux « milliers d'observations célestes », on pense tout d'abord aux mystérieuses aurores boréales, mais aussi aux autres curiosités atmosphériques dont l'*ice-blink* (non traduit en français), le parasélène, la parhélie (communément baptisée « faux soleil ») ainsi que l'antisélène et l'anthélie, halos de la famille des photométéores, ayant pour cause la réflexion de la lumière lunaire ou solaire sur des particules de glaces sous différentes formes.¹¹⁴⁵ Contribuant elle-même à la critique anti-impérialiste de Mary Shelley, Laurie Garrison envisage d'ailleurs l'utilisation de tels « effets visuels » en tant que diversions romantiques à la réalité des fiascos navals passés et à venir en Arctique.¹¹⁴⁶ On fera dès lors remarquer que la conclusion de Barrow sur la *Transaction Philosophique* du Capitaine James Burney¹¹⁴⁷ reflète étrangement les ambitions scientifiques de Robert

¹¹⁴⁵ Cf. Brewster, David, *A Treatise on Optics* III, xxxiii. Londres : Longman, Rees, Orme, Brown, Green et John Taylor, 1831, pp. 270-9, ainsi que Byrne, pp. 171-80.

¹¹⁴⁶ Cf. Garrison, Laurie, « Imperial Vision in the Arctic: Fleeting Looks and Pleasurable Distractions in Barker's Panorama and Shelley's *Frankenstein* », @ *Romanticism and Victorianism on the Net* ; n° 52 (novembre 2008), p. 3. Web. <http://www.erudit.org/revue/ravon/2008/v/n52/o19804ar.html> (le 14/12/14 à 17:41).

¹¹⁴⁷ Burney, James, « A Memoir on the Geography of the North-Eastern Part of Asia, and on the Question whether Asia and America are contiguous, or are separated by the Sea », in *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* ; vol. 108, part. 1. Londres : G. & W. Nicol, 1818, pp. 9-23.

Walton. Pour preuve, le second secrétaire de l'Amirauté affirmait que : « To witness these and other meteorological appearances, and more particularly the magnetical phenomena as connected with electricity, are objects for which an enterprising man of science would be induced to risk a winter at the pole. »¹¹⁴⁸

Deux pages plus loin, une succession de questions rhétoriques nous éclairent finalement quant au lien épistémologique reproduit par Mary Shelley entre exploration arctique et électrophysiologie¹¹⁴⁹: « Who could have imagined that the polarity of the magnet [...] would lead to the discovery of a new world? [...] or [can] pretend to limit the discoveries to which electricity and galvanism may yet open the way ? ». ¹¹⁵⁰ Le magnétisme est résolument ce qui rassemble Robert Walton et Victor Frankenstein dans le cercle polaire, de quoi établir une série d'analogies entre deux hommes ayant beaucoup en commun, à commencer par l'*hubris* masculin et l'idéalisme romantique dont se nourrit leur prétention prométhéenne¹¹⁵¹ ou luciférique, si l'on veut bien prendre en compte la symbolique biblique du toponyme anglicisé « Archangel ». ¹¹⁵² Celui-ci présage effectivement la faillite des deux personnages, même si Walton, malgré les pertes humaines essuyées par son équipage, devient le rédempteur de Frankenstein en tirant la morale explicite de son

¹¹⁴⁸ Crocker, John Wilson, « Review of *Frankenstein, or the Modern Prometheus* », p. 455.

¹¹⁴⁹ Science fondée sur la découverte de l'électricité animale par Luigi Galvani et dont s'inspire Victor Frankenstein pour donner vie à sa créature (*Frank.* I, i, p. 27/1831 I, ii, p. 197).

¹¹⁵⁰ Crocker, John Wilson, « Review of *Frankenstein, or the Modern Prometheus* », p. 457.

¹¹⁵¹ Cf. Spufford, Francis, *I May Be Some Time: Ice and the English Imagination.*, pp. 59-60. Le nom de l'auteur fera désormais référence à cette œuvre. Cf. également Sherwin, Paul, « *Frankenstein: Creation as Catastrophe* », in *PMLA: Publications of the Modern Language Association of America* ; vol. 96, n° 5 (1981), pp. 883-903.

¹¹⁵² Arkhangelsk fut initialement le nom du monastère fortifié fondé en 1584 à la gloire de l'archange Michel, vainqueur du dragon Satan dans l'Apocalypse (*KJB* [New Testament] ; Revelation 12:9, p. 309), mais aussi celui à qui Dieu confie l'expulsion d'Adam et Eve du jardin d'Eden chez Milton. Cf. Milton, John, *Paradise Lost* XI, pp. 276-98, ainsi que Kirkham, Mélanie, *Beyond Archangel—The Archangel Theme in Mary Shelley's Frankenstein*. Munich : Grin Verlag, 2005.

histoire (*Frank*. I, 4, p. 20) et accepte de rentrer à bon port, une fois leur navire libéré des glaces (*Frank*. III, vii, pp. 164-5).

c. L'appel du Nord britannique : un prélude à la quête du pôle

Nous rappellerons d'ailleurs que l'expérience maudite de Frankenstein le pousse à entreprendre un voyage septentrional en plusieurs étapes qui retracent celles de notre étude latitudinale de l'appel du Nord romantique. Ainsi forcé de s'absenter de Genève dans le but de créer la partenaire exigée par sa créature, Victor remonte par bateau la on ne peut plus romantique vallée du Rhin en compagnie de son ami Clerval jusqu'à Rotterdam, où ils embarquent pour Londres (*Frank*. III, i, pp. 118-21). Passés Londres, Windsor, Oxford, Matlock, Derby et leurs nombreuses curiosités (*Frank*. III, ii, pp. 121-4), les deux voyageurs font une halte de deux mois au milieu des lacs du Cumberland et du Westmorland, haut lieu du romantisme anglais, où Clerval déclare à Victor : «“I could pass my life here [...] and among these mountains I should scarcely regret Switzerland and the Rhine”» (*Frank*. III, ii, p. 125). Ils visitent ensuite Édimbourg, Cupar, St Andrews et Perth avant de se séparer à l'initiative de Victor. Ce dernier traverse donc seul les Highlands¹¹⁵³jusqu'à son dernier laboratoire sur l'une des plus lointaines îles de l'archipel orcadien (*Frank*. III, ii, pp.

¹¹⁵³ Shelley retrace dans l'introduction de 1831 l'éveil de son imagination en Écosse, au cours de ces deux étés (1812, 1813) passés au sein de la famille Baxter, en bordure des Highlands : [...] on the blank and dreary northern shores of the Tay, near Dundee. Blank and dreary on retrospection I call them; they were not so to me then. They were the eyry [aire=nid d'aigle] of freedom, and the pleasant region where unheeded I could commune with the creatures of my fancy [...] It was beneath the trees of the grounds belonging to our house, or on the bleak sides of the woodless mountains near, that my true compositions, the airy flights of my imagination, were born and fostered » (*Frank*. ; « Mary Shelley's Introduction to the 1831 *Frankenstein* », p. 176). Hill souligne l'inattendue fertilité d'imagination conférée à la jeune Mary par les paysages « quasi arctiques » d'Écosse (Hill, pp. 63-4), justifiant par là notre intérêt pour l'appel du Nord.

125-6)— s’agirait-il de Papa Westray ou de North Ronaldsay ?— où il ne pourra finalement en âme et conscience compléter ses travaux.

La seconde phase de l’appel du Nord intervient en fin de roman et correspond à la traque du monstre depuis la Mer Noire à travers les froides steppes « de Tartarie et de Russie »,¹¹⁵⁴ purgatoire tout choisi pour le savant fou assoiffé de vengeance qui finit le reste de sa course effrénée en traîneau à chiens par-delà « l’océan glacial »,¹¹⁵⁵ mentionnant tout du long l’assistance d’un esprit tutélaire, version sub-arctique et bienveillante du démon antarctique du « vieux marin » de Coleridge¹¹⁵⁶(*Frank.* III, vii, pp. 155-9). Le mode de transport pour lequel opta Shelley se trouve documenté dans des récits de voyages aussi bien nord-américains que sibériens : à commencer par le passage illustré dans *Driejaarige reize naar China, te lande gedaan door den Moskovischen afgezant E. Ysbrants Ides [...]*¹¹⁵⁷(1704), les *Nouveaux voyages de M. le baron de Lahontan, dans l’Amérique septentrionale* suivis des *Mémoires de l’Amérique septentrionale* (1703) par Louis Armand de Lom d’Arce, ainsi que l’ouvrage du finlandais Pehr Kalm, *En Resa til Norra America* (1753-61), traduit du suédois vers l’anglais en 1770.¹¹⁵⁸ Il se pourrait alors que Shelley

¹¹⁵⁴ Considérant le monstre de Frankenstein comme une personnification de la Révolution française (cf. Shelley, Mary, *Frankenstein: Or, the Modern Prometheus* ; éd. M. Hindle. Londres : Penguin Books, 2003, pp. xliii-xlvi), Fred Randel compare sa fuite vers le nord à la sinistre campagne de Russie (1812) que Napoléon laissa derrière lui, alors qu’il regagnait Paris en traîneau. Cf. Randel, Fred V., « The Political Geography of Horror in Mary Shelley’s *Frankenstein* », in *English Literary History* ; vol. 70, n°2 (été 2003), pp. 467-9.

¹¹⁵⁵ « the frozen ocean » (*Frank.* III, vii, p. 158) marque la fin du monde géographique connu de l’auteur, qui ne nous livre malheureusement aucun indice sur l’emplacement de la mer gelée traversée par Walton depuis le continent en ce début de mois août. La Mer de Kara ou de Laptev pouvait alors relier le continent à la banquise pérenne via la péninsule de Taïmyr, même si l’on est en droit ici d’invoquer la licence artistique. Cf. McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place*, p. 135.

¹¹⁵⁶ « Under the keel nine fathom deep/From the land of mist and snow/The spirit slid: and it was/He That made the Ship to go. » Cf. « The Rime of the Ancyent Marinere » III (Coleridge, p. 60, vv. 377-80).

¹¹⁵⁷ Cf. Ides, Evert Ysbrants, *Driejaarige reize naar China, te lande gedaan door den Moskovischen afgezant E. Ysbrants Ides [...]*. Amsterdam : François Halma, 1704, pp. 18-9.

¹¹⁵⁸ Cf. Pinkerton 13, pp. 264, 373, 661.

cherchât à prouver la supériorité du traîneau à chiens comme véhicule d'exploration arctique et donc, indirectement, à réfuter la théorie d'une mer polaire libre maintenue par John Barrow (Richard, pp. 304, 306-7). En effet, ce mode de transport rendait toute pénétration navale de la banquise inutile.

2. Mary Shelley et le renouveau des expéditions arctiques en 1818

Plus largement, le scepticisme de Shelley vis-à-vis des expéditions arctiques s'inscrivait dans une critique d'un nationalisme britannique exclusivement défini par des valeurs masculines parentes de l'esprit colonial de conquête, en l'occurrence ce désir de pénétrer la banquise quoi qu'il en coûtât (Richard, p. 302). Francis Spufford commente d'ailleurs ce culte problématique de l'héroïsme, rattaché ici à une certaine obsession masculine pour le vide géographique :

She damned the North Pole by anatomising the attractions of emptiness to a particular male sensibility, Romantic, self-driven, and ever willing to exceed the limits of the human body; she damned it, without falling silent as common sense did before an enthusiasm that readily confessed its unreasonableness. (Spufford, p. 62)

La condamnation du pôle prend ici valeur de devoir moral, tandis que Jen Hill traduit le discours arctique de Shelley en une critique sociétale féministe : « Her novel's condemnation of homosocial order as the basis of national identity that favors male imperial appetite over domesticity and community indicts the imperial project, and by extension the society that underpins it and is constituted by it » (Hill, p. 55), ce que l'on pourrait effectivement concevoir de la part de la fille de Mary Wollstonecraft. Plus récemment, Siobahn Carroll a suggéré que la déception arctique de Walton symbolise

quelque part la nature faussée d'une « croisade contre le gel » initialement imaginée par le poète naturaliste Erasmus Darwin dans son *Botanic Garden* (1791), dont se réclame la *Queen Mab* (1813) de Percy Bysshe Shelley.¹¹⁵⁹ Il est vrai que l'« année sans été » de 1816 qui vit naître *Frankenstein* (*Frank.* ; « Preface », p. 8) engendra un débat médiatique sur le changement climatique : un refroidissement global populairement expliqué par la dérive des icebergs arctiques vers le sud plutôt que par l'éruption du volcan Tambora, la plus violente jamais enregistrée, en avril 1815.¹¹⁶⁰ La paranoïa des années 1815-7 se justifie notamment par la théorie polaire de Georges-Louis Leclerc de Buffon promettant la glaciation irréversible de la surface terrestre.¹¹⁶¹

Dans l'ensemble, les spécialistes s'accordent à lire la mise en abyme de *Frankenstein* comme une critique rétrospective mais également prodromatique des expéditions arctiques à compter de 1818 (Richard, p. 307), date de leur renouveau sous l'égide de John Barrow, qui en organisa pas moins de treize jusqu'à sa retraite en 1845.¹¹⁶² La dernière et plus célèbre d'entre elles quitta Greenhithe au mois de mai de la même année. Avec Sir John Franklin à sa tête, elle avait pour mission la découverte d'un passage nord-ouest via le détroit de Barrow. Plus qu'un ennème échec, le fiasco de l'expédition Franklin coûta la vie aux 129 marins et officiers du HMS *Erebus* et HMS *Terror*, réalisant de ce fait le plein

¹¹⁵⁹ Cf. Siobhan, Caroll, « Crusades Against Frost: *Frankenstein*, Polar Ice, and Climate Change in 1818 », in *European Romantic Review* ; vol. 24, n°2 (2013), pp. 213, 220-1.

¹¹⁶⁰ Cf. *ibid.*, pp. 215-9.

¹¹⁶¹ Cf. de Buffon, Leclerc, George-Louis, *Supplément à l'histoire naturelle, générale et particulière* VI. Paris : Imprimerie Royale, 1778, tome 5, pp. 214-24, ainsi que Rémy, Frédérique, *Histoire des pôles*, pp. 118-22.

¹¹⁶² Cf. Barrow, John, Sir, *Voyages of Discovery and Research Within the Arctic Regions, from the Year 1818 to the Present Time: Under the Command of the Several Naval Officers Employed by Sea and Land in Search of a Northwest Passage from the Atlantic to the Pacific; with Two Attempts to Reach the North Pole [...]*. Londres : John Murray, 1846, ainsi que Vaughan, Richard, *The Arctic: A History*. Stroud : Sutton Publishing, 2007, pp. 149-56, et Brandt, Anthony, *The Man Who Ate His Boots: The Tragic History of the Search for the Northwest Passage*. New York : Alfred A. Knopf, 2010, pp. 73-342.

potentiel *gothique* du récit arctique, dont Shelley donna un avant-goût en même temps qu'une mise en garde.

a. *Frankenstein* : le premier roman arctique ?

Selon Adriana Craciun, *Frankenstein* peut prétendre à une place centrale au sein de ce qu'elle qualifie de « nexus éditorial polaire » (Craciun, p. 440), confié rappelons-le par Barrow à John Murray II et III. En effet, ce fut Mary Shelley qui, prophétiquement, établit les bases *gothiques* du récit polaire ainsi que l'atout narratif d'un désastre arctique :

That Franklin, Barrow, and Murray were together able to transform this disaster into a commercial success, and to transform Franklin into the darling of London society, is a testament to the degree to which polar narratives were already part of the same polar print culture, whether we call it Gothic or naturalistic, fictional or factual. In other words, it is difficult to write a popular narrative of polar exploration that is not a disaster narrative with details as formulaic as any Gothic romance: madness, mutiny, murder, and cannibalism. *Frankenstein* indulged in the first three and, despite its vegan monster, evoked fears of cannibalism in its popular political transformations. (Craciun, pp. 461-2)

En supposant alors que les récits de voyages soient les descendants du roman de chevalerie (Hill, p. 7), on acceptera aussi la conclusion de Jessica Richard sur cet élément transversal aux deux traditions littéraires, soit le caractère liminaire de la quête constamment ajournée :

Romance shapes the narratives of polar exploration; those who support polar expeditions continually discuss the zone before the 81st parallel, and how a ship might push past this zone. When the polar explorer makes his voyage, he lives on the threshold of attainment, wandering blindly among icebergs, working from incomplete maps and error-prone instruments of observation, hoping at every moment to see a fissure leading out of the wilderness of ice into the open sea. He is often physically trapped on the threshold which is romance, his ship surrounded by ice floes. (Richard, p. 10)

Traitant autant du fond que de la forme de ce qui deviendra en quelque sorte un sous-genre littéraire, l'historiette arctique de Robert Walton dénonce en définitive les dangers que comportait cette « romantisation » des explorations polaires (Richard, pp. 12-3), parodiées ici dans une optique féministe (Hill., p. 58). En cela, *Frankenstein* peut

effectivement être considéré comme « l'œuvre littéraire la plus célèbre d'exploration arctique » (Craciun, p. 445), si ce n'est que John Murray, compte tenu de son partenariat officiel, refusa de publier le manuscrit que lui soumirent les Shelley en mai 1817. Finalement distribué par Lackington, soit hors du nexus polaire de Murray, le roman *Frankenstein* se trouva dans la postérité virtuellement frustré de sa dimension arctique, pourtant reconnue par certains¹¹⁶³dès sa sortie (Craciun, pp. 457-60). On comprend d'ailleurs que pour des raisons politiques, l'éditeur de l'Amirauté choisit plutôt le poème d'Eleanor Anne Porden, *The Arctic Expeditions* (1818), pour inaugurer le projet arctique impérial auquel la future épouse de John Franklin adhérait sincèrement, à la différence de Shelley (Hill. pp. 55, 69-87), qui, par incrédulité face à l'alliance romantique des sciences et de la poésie (Richard, 307-8), ne pouvait cautionner une telle entreprise.

b. Le danger potentiel des récits arctiques pour les futurs explorateurs

Car si l'on conçoit l'histoire de Robert Walton comme la réplique miniature de celle de Victor Frankenstein, nous reconnâtrons par là même ces deux adeptes de « science prométhéenne »¹¹⁶⁴coupables de confusion épistémologique, causée notamment par des lectures de jeunesse peu fiables, voire obsolètes, qu'il s'agisse des géographies¹¹⁶⁵de l'oncle Thomas pour le premier, ou de Cornelius Agrippa, Albertus Magnus et Paracelse pour le dernier (*Frank.* I, i, pp. 25-7) :

¹¹⁶³ *The British Critic*, par exemple, le compare assez naturellement aux publications arctiques de John Murray : « In justice to our author, we must admit that this part [arctic] is well done, and we doubt whether Mr. Barrow, in plain prose, or Miss Pordon [*sic*] herself, in more ambitious rhyme, can exceed our novelist in the description of frozen desarts [*sic*] and colliding icebergs. » Cf. Anon., « Review of *Frankenstein; or the Modern Prometheus* », in *The British Critic* ; vol. 9 (avril 1818). Londres : F. C. & J. Rivington, 1818, p. 433.

¹¹⁶⁴ « Promethean science was poetic, hubristic, consciously marvellous » (Spufford, p. 59).

¹¹⁶⁵ Sur la place des géographies dans l'éducation de l'époque, cf. Byrne, pp. 117-20.

You may remember, that a history of all the voyages made for purposes of discovery composed the whole of our good Uncle Thomas' library. My education was neglected, yet I was passionately fond of reading. These volumes were my study day and night, and my familiarity with them increased that regret which I had felt, as a child, on learning that my father's dying injunction had forbidden my uncle to allow me to embark in a seafaring life. (*Frank*. I, 1, p. 11)

La collection du bon oncle Thomas contenait sans doute les « vieux voyages » compilés par Pinkerton que Shelley mentionne dans son journal le 16 novembre 1816 (Richard, note 6 ; p. 309). Une analogie apparaît alors entre Walton et Edward Waverley, qui se trouve pareillement livré à lui-même dans la riche bibliothèque de son oncle à Waverley Hall, et dont les lectures romantiques sont pour beaucoup responsables de ses écarts de jugements dans les Highlands jacobites.¹¹⁶⁶ Robert Walton est d'ailleurs le premier à déplorer ne pas avoir bénéficié dans sa jeunesse de la supervision d'un tuteur : « But it is a still greater evil to me that I am self-educated: for the first fourteen years of my life I ran wild on a common, and read nothing but our Uncle Thomas' books of voyages » (*Frank*. I, 2, p. 13). D'autant plus qu'il ne s'assume aucunement en tant qu'autodidacte : « Now I am twenty-eight, and am in reality more illiterate than many schoolboys of fifteen » (*Ibid.*).

Ceci rejoint de toute évidence la caractérisation infantilisante de Walton lorsque, plus tôt, il expose frénétiquement ses ambitions arctiques à sa sœur : « These are my enticements, and they are sufficient to conquer all fear of danger or death, and to induce me to commence this laborious voyage with the joy a child feels when he embarks in a little boat, with his holiday mates, on an expedition of discovery up his native river » (*Frank*. I, 1,

¹¹⁶⁶ Le narrateur de *Waverley* déplore tout aussi pragmatiquement l'éducation lacunaire de son héros : « To our young hero, who was permitted to seek his instruction only according to the bent of his own mind, and who, of consequence, only sought it so long as it afforded him amusement, the indulgence of his tutors was attended with evil consequences, which long continued to influence his character, happiness, and utility [...] The earlier literature of the northern nations did not escape the study of one who read, rather to awaken the imagination than to benefit the understanding. And yet, knowing much that is known but to few, Edward Waverley might justly be considered as ignorant, since he knew little of what adds dignity to man, and qualifies him to support and adorn an elevated situation in society » (*Waverley* iii, pp. 14-5).

p. 10). La vision anti-héroïque de Shelley en arrive ainsi à rabaisser les explorateurs arctiques au niveau d'enfants à l'imagination débordante et parfaitement inconscients des véritables dangers qui les attendent. Mais contrairement à Jen Hill, qui transforme l'« improbable roman polaire » défini par Jessica Richard en un « impossible *Bildungsroman* » (Hill, p. 58), nous sommes d'avis que la fonction du Nord était bien de fournir au héros romantique une mise à l'épreuve aussi bien physique que psychologique où la désillusion constituait un passage obligé vers l'âge adulte. Encore faut-il admettre que la finalité du *Bildungsroman* soit bien la perte de l'innocence à travers l'expérience,¹¹⁶⁷ ou plus spécifiquement dans *Frankenstein*, la suppression du fantôme hyperboréen d'une mer libre tempérée.

c. L'Arctique romantique : représentations et enjeux

La lecture avide de récits d'explorations n'est toutefois pas l'unique cause de la fièvre arctique qui consume Walton, comme l'atteste cette référence à Samuel Taylor Coleridge :

I cannot describe to you my sensations on the near prospect of my undertaking. It is impossible to communicate to you a conception of the trembling sensation, half pleasurable and half fearful, with which I am preparing to depart. I am going to unexplored regions, to "the land of mist and snow"; but I shall kill no albatross, therefore do not be alarmed for my safety.¹¹⁶⁸(*Frank.* I, 2, p. 14)

¹¹⁶⁷ Prenant pour point de départ le roman emblématique de Voltaire, Giovanna Summerfield cite Patrick Brady pour établir la nature du *Bildungsroman* français : « [...] *Candide* is a *Bildungsroman* in which "the protagonist learns from experience—progresses from innocence through experience to wisdom." » Cf. Summerfield, Giovanna, « The French Fellow Craft: From Voltaire to Stendhal », in *New Perspectives on the European Bildungsroman* ; dir. G. Summerfield et L. Downward. Londres : Continuum, 2010, p. 46. On peut également parler d'*Altersroman*, d'après Westervelt, Linda A., *Beyond Innocence, Or, The Altersroman in Modern Fiction*. Columbia : University of Missouri Press, 1997.

¹¹⁶⁸ Ce simple clin d'œil prend en 1831 l'ampleur d'un aveu métافictionnel de la part de l'auteur : « [...] or if I should come back to you as worn and woful as the "Ancient Mariner?" You will smile at my allusion; but I will disclose a secret. I have often attributed my attachment to, my passionate enthusiasm for, the dangerous mysteries of ocean, to that production of the most imaginative of modern poets » (*Frank.* 1831 I, 2, p. 184).

Un tel clin d'œil en dit tout d'abord assez long sur ses chances d'échapper au cauchemar polaire rapporté par le vieux marin du poème de Coleridge. Plus néfaste encore que les récits de voyages de l'oncle Thomas, ce sublime monument de la poésie romantique n'a fait que bonder l'imagination du capitaine Walton de fantastiques notions sur la nature des pôles. On estime en cela que Shelley décela dans *Frankenstein* une des nombreuses ironies romantiques : celle de promouvoir la conquête arctique dans un langage poétique, exalté, séduisant, mais qui avait aussi tendance à inhiber la raison empirique dont dépendait son succès en premier lieu. De plus, il semblerait que ce soient les aspirations littéraires contrariées de Walton qui le conduisent à Arkhangelsk pour y monter une expédition polaire. En effet, ce marin de fortune évoque dans sa première lettre un passé de poète romantique raté ou tout simplement impatient : « I also became a poet, and for one year lived in a Paradise of my own creation; I imagined that I also might obtain a niche in the temple where the names of Homer and Shakespeare are consecrated. You are well acquainted with my failure, and how heavily I bore the disappointment » (*Frank.* I, 1, p. 11). Véritable exutoire, l'appel du Nord l'entraîne à la recherche de son propre paradis perdu, illustrant ainsi cette corrélation romantique entre voyage et poésie.

d. Le culte de l'auteur explorateur

On est alors plus à même de saisir la visée secrète de Walton, qui, en embarquant pour le pôle, souhaite en fait toujours réaliser son rêve d'auteur explorateur. En fin de compte, c'est sa rencontre avec Victor Frankenstein qui lui fournira la matière romantique si désespérément convoitée :

We perceived a low carriage, fixed on a sledge and drawn by dogs, pass on towards the north, at the distance of half a mile: a being which had the shape of a man, but apparently of gigantic stature, sat in the sledge and guided the dogs. We watched the rapid progress of the traveller with our telescopes, until he was lost among the distant inequalities of the ice. This appearance excited our unqualified wonder. (*Frank*. I, 4, p. 16)

Similaire à l'apparition d'une sirène ou de tout autre créature légendaire des mers septentrionales, cette vision fantastique ne reste cependant pas longtemps inexplicée, étant donné que son poursuivant est récupéré à bord du navire au lever du jour. Au bord de la mort, le rescapé des glaces est ranimé et se rétablit progressivement. Très vite, il suscite chez le capitaine Walton une fascination à fort accent romantique : « Even broken in spirit as he is, no one can feel more deeply than he does the beauties of nature. The starry sky, the sea, and every sight afforded by these wonderful regions, seem still to have the power of elevating his soul from earth » (*Frank* I, iv, p. 19) ; lui valant même le titre de « divin vagabond » (« divine wanderer »— *ibid.*). Deux semaines après son sauvetage, Victor s'apprête enfin à délivrer ce que Walton était venu chercher aux confins du Nord :

You will hear of powers and occurrences, such as you have been accustomed to believe impossible (*Frank*. I, 4, p. 20) [...] Prepare to hear of occurrences which are usually deemed marvellous. Were we among the tamer scenes of nature, I might fear to encounter your unbelief, perhaps your ridicule; but many things will appear possible in these wild and mysterious regions [...] (*Frank*. 1831 I, 4, p. 187).

Une nouvelle fois, les mystères de l'inconnu géographique écartent tout problème de fiabilité narrative, surtout lorsque Robert Walton se retrouve finalement face à face avec la créature de Frankenstein. Ainsi, le dénouement arctique du roman vérifie en premier lieu l'histoire du défunt Victor et parachève en second lieu la quête littéraire de son dernier confident. L'appel du Nord sert donc le dessein de l'auteur explorateur romantique à la recherche du merveilleux ou, tout au moins, du sensationnel. De plus, si l'on estime le degré du merveilleux proportionnel à sa latitude d'extraction, il est tentant de faire coïncider les coordonnées du pôle Nord avec le zénith de l'imagination romantique.

Walton peut alors s'en retourner vers l'Angleterre afin de publier son improbable aventure, une consolation habituelle mais problématique, dans la mesure où l'incompétence et la témérité étaient en phase de devenir gage de gloire pour de « grands » héros arctiques tels que Sir John Franklin, dont la gloriole littéraire finit par faire oublier les désastres essuyés.

3. *Ultima Thulé*, ou l'impératif du sublime

Le cercle polaire était clairement perçu comme un monde de ruine, voire même « en ruines » voisin de l'imaginaire *gothique* et de son architecture délabrée caractéristique.¹¹⁶⁹ On peut en effet recenser diverses représentations « gothicisantes » du paysage arctique, que ce soit chez le naturaliste Thomas Pennant¹¹⁷⁰ ou chez le lakiste Robert Southey.¹¹⁷¹ Dans tous les cas, cette dangereuse recherche de l'absolu ayant conduit beaucoup d'hommes à la dernière extrémité est évidemment traduisible dans le langage esthétique du sublime,¹¹⁷² dont l'Arctique devint un *locus classicus* après l'avènement du sublime alpin vers la fin du XVIII^{ème} siècle. On se reportera d'ailleurs préliminairement à l'excursion de Victor Frankenstein à Chamonix (*Frank.* II, i-ii, pp. 70-3), ainsi qu'à certains passages de

¹¹⁶⁹ Cf. sous-partie intitulée « Icy Ruins » chez Fjågesund, pp. 254-7.

¹¹⁷⁰ « Frost sports also with these icebergs, and gives them majestic as well as other singular forms. Masses have been seen, assuming the shape of a Gothic church, with arched windows and doors, and all the rich tracery of that style [...] », cf. Pennant, Thomas, *Arctic Zoology*. Londres : Henry Hughes, 1784, vol. 1, p. lxxxvi.

¹¹⁷¹ Cf. « To Horror » (1797) : « Dark HORROR! hear my call!/Stern Genius, hear from thy retreat/On some old sepulchre's moss-canker'd seat,/Beneath the Abbey's ivied wall/That trembles o'er its shade [...] Or if thou followest now on Greenland's shore,/With all thy terrors, on the lonely way/Of some wrecked mariner, when to the roar/Of herded bears the floating ice-hills round/Pour their deep echoing sound,/And by the dim drear Boreal light/Givest half his dangers to the wretches sight » (Southey, p. 670, vv. 1-5, 18-24).

¹¹⁷² Cf. Potter, Russel A., *Arctic Spectacles: The Frozen North in Visual Culture, 1818-1875*. Seattle : University of Washington Press, 2007.

*History of a Six Weeks' Tour*¹¹⁷³(1816). Il semblerait alors que Shelley se contentât de transposer le champ lexical alpestre à l'océan glacial arctique : « [...] the mountainous ices of the ocean, (*Frank.* III, vii, p. 158) [...] Immense and rugged mountains of ice often barred up my passage, (*Ibid.*) [...] the summit of a sloping ice mountain, (*Ibid.*) [...] ice rock [...] with its intervening crags » (*Ibid.*). Déclinée sous plusieurs formes, l'expression « montagnes de glace » (*Ibid.*, pp. 158, 162) domine en effet la topographie arctique de *Frankenstein*.

a. « Iceberg » ou « montagne de glace » ?

À vrai dire, la romancière aurait pu tout aussi bien emprunter cette terminologie à d'anciens compilateurs de voyages tels que Richard Hakluyt et¹¹⁷⁴John Harris¹¹⁷⁵, ainsi qu'aux historiens hollandais Isaac Comelin¹¹⁷⁶et Johannes Isacius Pontanus¹¹⁷⁷(traduits du français de R. A. C de Renneville¹¹⁷⁸), collectivement réédités par John Pinkerton. En l'occurrence, force est de constater que la traduction l'emporta sur le terme de navigation

¹¹⁷³ Son expérience de la Mer de Glace nous est naturellement d'un intérêt tout particulier. Cf. [Shelley, Mary, Shelley, Percy Bysshe,] *History of a Six Weeks' Tour: Through a Part of France, Switzerland, Germany, and Holland: with Letters Descriptive of a Sail Round the Lake of Geneva, and of the Galciers of Chamouni*. Londres : T. Hookham, 1817, pp. 153-168, ainsi que Shelley, Percy Bysshe, Shelley, Mary, *Frankenstein sur la Mer de Glace : ou le voyage de Genève à Chamonix* ; trad. et éd. C. Jaquet. Chamonix : Guérin, 2007.

¹¹⁷⁴ Cf. *Divers Voyages touching the Discoverie of America* (1582), in Pinkerton 12, pp. 271, 363, 365.

¹¹⁷⁵ Cf. *Navigantium atque itinerantium bibliotheca, or, A Compleat Collection of Voyages and Travels* (1704), in Pinkerton 12, pp. 536, 545.

¹¹⁷⁶ « ijs-berghen », « ijsbergen », in Commelin, Isaac, *Begin ende voortgangh der Vereenighde Nederlantsche geotroyeerde Oost-Indische compagnie [...]*. Amsterdam : Janssonius, 1646, vol. 1, pp. 17, 26, et Pinkerton 1, pp. 95, 103, 109.

¹¹⁷⁷ « glacierum montibus » traduit par « ysbergen », in Pontanus, Johannes Isacius, *Rerum et urbis Amstelodamensium Historia [...]*. Amsterdam : Jodocus Hondius, 1611, p. 144, et *Historische beschrijvinghe der seer wijt beroemde coop-stadt Amsterdam* ; trad. P. Montanus. Amsterdam : Jodocus Hondius, 1614, p. 180. On trouve identiquement « mountains of ice » chez Pinkerton 1, p. 129.

¹¹⁷⁸ Cf. Commelin, Isaac, Pontanus, Johannes Isacius, de Renneville, René Augustin Constantin, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-Bas*. Rouen : Pierre Caillou, 1725, tome 1, pp. 130, 147-8, 270.

néerlandais anglicisé « iceberg » et employé dès 1773 pour désigner les glaciers arctiques puis, plus communément, les gigantesques blocs à la dérive qui s'en détachent.¹¹⁷⁹ John Barrow l'emploie pourtant dans le trente-et-unième numéro du *Quarterly* d'octobre 1816,¹¹⁸⁰ lu par Shelley en mai 1817. Sans doute séduite par sa consonance poétique, l'auteur s'en tint donc à l'usuelle traduction littérale observée par John Pinkerton,¹¹⁸¹ à moins qu'il ne s'agît aussi d'incorporer le sublime miltonien.¹¹⁸² Toutefois, le décor arctique de *Frankenstein* pourrait également s'inspirer de l'arrière plan « montagneux » du frontispice représentant la mort de Sir Hugh Willoughby par Benjamin Tanner d'après Richard Corbould (Pinkerton 1). En tout état de cause, Shelley aurait sûrement assenti à la démonstration positive d'Eric G. Wilson, qui en conclut que « de tous les paysages naturels, les paysages gelés sont peut-être les plus sublimes ».¹¹⁸³

b. Le cercle arctique : aux extrémités du sublime

Considérant « La Complainte du Vieux Marin » comme le véritable acte de naissance du sublime polaire, Chauncey Chester Loomis ne manque pas de souligner la pertinence sublime du paysage arctique au regard de la théorie esthétique dominante à l'époque romantique : « Edmund Burke, had he written his analysis of the sensational

¹¹⁷⁹ « iceberg, n. » *OED Online*. Oxford University Press, décembre 2014 (le 30/12/14 à 11:33).

¹¹⁸⁰ Cf. Barrow, John, « Review of *A Sketch of the British Fur Trade in North America* [...] », p. 170 : une occurrence contre quatre pour « montagnes de glace » (*Ibid.*, pp. 156, 166, 164, 170).

¹¹⁸¹ Le mot « iceberg » apparaît toutefois à deux reprises dans le même volume sous la plume du capitaine Constantine Phipps (Pinkerton 1, p. 561).

¹¹⁸² « As when two Polar Winds blowing adverse/Upon the *Cronian* Sea, together drive/Mountains of Ice, that stop th' imagin'd way/Beyond Petsora Eastward, to the rich/Cathaian Coast » (Milton, John, *Paradise Lost* X, pp. 248-9, vv. 289-93).

¹¹⁸³ Cf. Wilson, Eric G., *The Spiritual History of Ice: Romanticism, Science, and the Imagination*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2009, pp. xiii-xiv : « Of all the landscapes in nature, those that are frozen are perhaps the most sublime. The reason: the blankness of ice. »

causes of the sublime a century later than he did, might well have used the Arctic in his discussions of light and dark, sound and silence, obscurity, solitude, vastness, and magnificence as sources of sublime astonishment and terror ». ¹¹⁸⁴ On devine là l'expérience sublime arctique restituée dans *Frankenstein* et condensée dans le passage suivant :

[...] we were nearly surrounded by ice, which closed in the ship on all sides, scarcely leaving her the sea room in which she floated. Our situation was somewhat dangerous, especially as we were compassed round by a very thick fog. We accordingly lay to, hoping that some change would take place in the atmosphere and weather. About two o'clock the mist cleared away, and we beheld, stretched out in every direction, vast and irregular plains of ice, which seemed to have no end. (*Frank.* I, 4, p. 16)

Shelley aimait figurer l'homme prisonnier, vulnérable et passif dans toute son insignifiance au milieu des glaces souveraines. Le second agent sublime de ce tableau est évidemment la brume, omniprésente dans les récits de navigation ¹¹⁸⁵ et dont Coleridge sut déjà tirer partie dans sa « Complainte du Vieux Marin ». En accord avec les principes d'obscurité et de privation (Burke II, iii-iv, pp. 54-6 ; vi, p. 65), l'épais brouillard renforce cette situation angoissante d'emprisonnement et prépare le lecteur à la soudaine apparition de l'infinie ¹¹⁸⁶ banquise, dont la fréquente dislocation s'accompagne de bruits terrifiants tout aussi actifs dans la stratégie sublime de Shelley. Suivant Burke à la lettre, elle use de métaphores sonores et autres comparaisons rappelant les éléments déchaînés, tels que le tonnerre ou le tremblement de terre :

¹¹⁸⁴ Loomis, Chauncey Chester, « The Arctic Sublime », in *Nature and the Victorian Imagination* ; dir. U. C. Knoepfelmacher et G. B. Tennyson. Berkeley : University of California Press, 1977, pp. 102-3.

¹¹⁸⁵ « The Voyages of Sir Willoughby and Others to the Northern Parts of Russia and Siberia » (Pinkerton 1, pp. 70-80) ; « Second and Third Voyage of the Dutch to the North of Europe » (Pinkerton 1, pp. 88, 99, 107-15, 119) ; « Phipps's Journal of Voyage to the North Pole » (Pinkerton 1, pp. 545-62) ; « Kerguelen Voyage to the North » (Pinkerton 1, pp. 742, 754, 758, 760-1, 775-92) ; « Discoveries made by the English in America from the Reign of Henry VII. to the Close of that of Queen Elizabeth » (Pinkerton 12, pp. 186, 177, 188, 192, 271, 419-20) ; « Frobisher's Three Voyages for the Discovery of the North West Passage » (Pinkerton 12, pp. 491-2, 503-7, 534, 539-40, 542, 547, 554) ; « Cartier's Discovery of the Island of New France » (Pinkerton 12, pp. 632, 641, 644, 652).

¹¹⁸⁶ L'impression d'infini étant bien sûr produite par la vastité de l'étendue blanche, qui estompe théoriquement sa surface irrégulière (Burke II, vii-viii, pp. 66-8).

About two hours after this occurrence, we heard the ground sea; and before night the ice broke, and freed our ship (*Frank*. I, 4, p. 16) [...] and I often heard the thunder of the ground sea [...] the thunder of its progress, as the waters rolled and swelled beneath me, became every moment more ominous and terrific [...] The wind arose; the sea roared; and, as with the mighty shock of an earthquake, it split, and cracked with a tremendous and overwhelming sound (*Frank*. III, vii, p. 158) [...] the ice began to move, and roarings like thunder were heard at a distance, as the islands split and cracked in every direction. (*Ibid.*, p. 165)

On est en droit de se demander comment Mary Shelley pouvait appréhender en termes sonores la terreur vécue par maints explorateurs arctiques. Comme toujours, la réponse se trouve dans les divers récits de voyages septentrionaux compilés par Pinkerton ; chez Comelin : « After supper, during the first watch, the ice began to break with so dreadful a noise as not to be described (Pinkerton 1, p. 96), Phipps : « At half past midnight heard the surge of the ice, and hauled the wind to the eastward [...] Large pieces frequently break off from the icebergs, and fall with great noise into the water » (Pinkerton 1, pp. 549, 561), [Sigismond] Bacstrom : « The first thing that strikes a curious mind here is that solemn silence which reigns around; sometimes interrupted with a noise, like thunder heard at a distance, occasioned by huge fragments of ice and rocks rolling down from the immense steeps into the sea (Pinkerton, p. 616), ou Frobisher : « that great island of ice fell one part from another, making a noise, as if a great cliff had fallen into the sea [...] « but about midnight, by the weight of itself, and the setting of the tides, the ice brake within half the bark's length, and made unto the company within board a sudden and fearful noise » (Pinkerton 12, pp. 492, 521).

À ce terrible concert s'ajoute parfois le grondement récurrent d'une lame de fond¹¹⁸⁷ *sub glacie* au pouvoir tant destructeur, lorsque, par exemple, elle interrompt la course pousuite en traîneau de Victor (*Frank*. III, vii, p. 158), que salvateur, lorsqu'elle

¹¹⁸⁷ « the ground sea », ou plus couramment *ground-swell*.

libère des glaces le navire de Walton (*Frank*. III, vii, p. 165). Comprenons bien que l'accent est alors mis sur l'imprévisible « tonnerre » de la banquise estivale, si favorable au sublime (Burke II, xvii-xviii ; pp. 75-6). Chauncey C. Loomis restitue très bien, pour sa part, l'effroyable instabilité de ce monde de glace où le moindre bruit venait rompre un silence pratiquement absolu,¹¹⁸⁸ venant ainsi sortir les marins de leur torpeur, les préparant parfois au pire.

c. Du sublime à l'horreur d'une mort imminente

Imitée plus tard par John Barrow,¹¹⁸⁹ Mary Shelley misait beaucoup sur le principe de secondarité explorateur/lecteur, en vertu duquel le danger encouru par l'explorateur produit chez le lecteur un effet sublime relatif à la distance et appartenant au mode tragique (Burke I, xv, pp. 43-44). Encore et toujours, elle insiste sur l'impuissance de l'homme face à l'environnement arctique réduit à cette gigantesque barrière glacée, ultime obstacle aux ambitions impériales :

I am surrounded by mountains of ice, which admit of no escape, and threaten every moment to crush my vessel (*Frank*. III, vii, p. 162) [...] We are still surrounded by mountains of ice, still in imminent danger of being crushed in their conflict (*Ibid.*, pp. 162-3) [...] We were immured by ice and should probably never escape. (*Ibid.*, p. 163) [...] before night the ice broke, and freed our ship. We, however, lay to until the morning, fearing to encounter in the dark those large loose masses which float about after the breaking up of the ice (*Frank*. I, 4, p. 16) [...] the ground sea, which threatened my destruction. But again the frost came, and made the paths of the sea secure (*Frank*. III, vii, p. 158) [...] We were in the most imminent peril; but, as we could only remain passive, my chief attention was occupied by my unfortunate guest [...] (*Ibid.*, p. 165).

La rencontre nocturne d'un *floe* ou autre *floeberg* avec la coque du navire était vraisemblablement la hantise de tout navigateur polaire, ce qui pour le lecteur prend une saveur *gothico*-sublime émanant de l'obscurité (Burke II, iii-iv, pp. 54-9) dans laquelle

¹¹⁸⁸ Cf. Loomis, Chauncey Chester, « The Arctic Sublime », p. 102.

¹¹⁸⁹ Cf. Wheatley, Kim, « The Arctic in the Quarterly Review », p. 480.

flottent ces masses gelées, tels de traîtres et silencieux spectres. Un homme d'expérience tel que William Scoresby Jr. pouvait d'ailleurs aptement attester la qualité sublime d'un tel spectacle : « The view of those stupendous effects [from iceberg collision] in *safety*, exhibits a picture sublimely grand; but where there is danger of being overwhelmed, terror and dismay must be the predominant feelings. »¹¹⁹⁰ D'autre part, l'impuissance face aux éléments permet au capitaine Walton d'accorder toute son attention à son « invité », porteur du précieux récit. Représenté comme souverainement inhospitalier, le froid arctique est d'autant plus impitoyable envers les intrus venus du sud, sachant que Victor Frankenstein ne doit sa survie dans le Nord sibérien qu'à la créature qu'il poursuit, celle-ci lui laissant régulièrement en chemin des vivres et diverses traces de son passage (*Frank.* III, vii, pp. 156-7). De surcroît, n'oublions pas comment il est ensuite repêché *in extremis* par l'expédition de Walton, alors qu'il dérive sur un radeau de glace diminuant à vue d'œil (*Frank.* III, vii, pp. 158-9) :

[...] they conjectured that he must speedily be destroyed by the breaking of the ice, or frozen by the eternal frosts (*Ibid.*, p. 157) [...] amidst cold that few of the inhabitants could long endure, and which I, the native of a genial and sunny climate, could not hope to survive (*Ibid.*) [...] many appalling hours passed; several of my dogs died; and I myself was about to sink under the accumulation of distress [...] (*Ibid.*, pp. 158-9) The cold is excessive, and many of my unfortunate comrades have already found a grave amidst this scene of desolation. (*Ibid.*, p. 163)

Le froid extrême demeure en effet l'ultime adversaire de tout aventurier arctique, dans la mesure où celui-ci met à exécution les menaces environnementales qui pèsent sur lui et ses compagnons. De ce fait, les pertes essuyées par l'attelage samoyède de Frankenstein présagent symboliquement la mort de plusieurs matelots parmi l'équipage de Walton, tous victimes de l'appel du Nord.

¹¹⁹⁰ Scoresby, William Jr., « On the Greenland or Polar Ice », p. 279.

d. L'imagerie sublime dans la propagande héroïque britannique

Cela n'empêche pas néanmoins l'éloquent rescapé suisse d'éployer ce qui reste de sa rhétorique prométhéenne afin de convaincre les survivants de poursuivre l'exploration : « [...] they believe these vast mountains of ice are mole-hills, which will vanish before the resolutions of man » (*Frank.* III, vii, p. 162), du moins jusqu'à ce que ces derniers réaffirment leur désir unanime de retour à la civilisation.¹¹⁹¹ C'est d'ailleurs à cette occasion que Frankenstein prononce son ultime et célèbre harangue sur la gloire nationale réservée aux héros de l'Arctique :

Did you not call this a glorious expedition? and wherefore was it glorious? Not because the way was smooth and placid as a southern sea, but because it was full of dangers and terror; because, at every new incident, your fortitude was to be called forth, and your courage exhibited; because danger and death surrounded, and these dangers you were to brave and overcome. For this was it a glorious, for this was it an honourable undertaking. You were hereafter to be hailed as the benefactors of your species; your names adored, as belonging to brave men who encountered death for honour and the benefit of mankind [...] Oh! be men, or be more than men. Be steady to your purposes, and firm as a rock. This ice is not made of such stuff as your hearts might be; it is mutable, cannot withstand you, if you say that it shall not. Do not return to your families with the stigma of disgrace marked on your brows. Return as heroes who have fought and conquered, and who know not what it is to turn their backs on the foe. (*Frank.* III, vii, pp. 163-4)

En vérité, beaucoup liront ce discours comme une satire de la culture héroïque britannique démontrant au contraire l'absurdité d'une « croisade contre le gel » dans un contexte naissant de conquête arctique volontairement militarisé sous la plume de Mary Shelley. Par conséquent, après la France révolutionnaire, l'Arctique devenait en 1816 le nouvel ennemi de la Grande-Bretagne, contre qui seule pouvait prévaloir une volonté de fer surhumaine, prescrite par le biais d'une fausse analogie à tendance quelque peu

¹¹⁹¹ « [...] on the 11th the passage towards the south became perfectly free. When the sailors saw this, and that their return to their native country was apparently assured, a shout of tumultuous joy broke from them, loud and long-continued. Frankenstein, who was dozing, awoke and asked the cause of the tumult. "They shout," I said, "because they will soon return to England" » (*Frank.* III, vii, p. 165). Mary Shelley semble curieusement omettre que son personnage a embauché des marins russes à Arkhangelsk, et cela en dépit des corrections de Percy. Cf. James, Thomas, Franklin, Colleen M. (éd.), *The Strange and Dangerous Voyage of Captain Thomas James*, pp. lxxxiv-lxxxv.

sylleptique.¹¹⁹² Il s'agit en réalité d'un paralogisme mis ici au service d'une devise romantico-nationaliste prônant par dessus tout fortitude, honneur et gloire, au mépris de la vie ou de ce principe d'affection domestique¹¹⁹³ auquel les deux héros tournent le dos. Issue d'une famille révolutionnaire pour ne pas dire idéaliste, Mary Shelley, née Wollstonecraft Godwin, avait certainement ses propres raisons pour s'insurger contre les dangers de l'abstraction philosophique, d'où la métaphore du pôle Nord (Spufford, p. 62). De plus, on retrouve dans ce discours l'habituelle dialectique Nord/Sud préfigurée plus tôt lorsque Victor aperçoit pour la première fois l'océan glacial et s'écrie : « Oh! how unlike it was to the blue seas of the south! Covered with ice, it was only to be distinguished from land by its superior wildness and ruggedness » (*Frank.* III, vii, p. 157). Ainsi le Nord arctique se démarque essentiellement du Sud méditerranéen par la qualité sublime et inhospitalière de son paysage sauvage, lequel se trouve idéalement situé en marge de la civilisation européenne.

Du reste, Cian Duffy décerne au sublime polaire un rôle décisif dans la mythocréation du héros romantique britannique : « [...] the idea, still potent today, of the British

¹¹⁹² Le cœur devient ici comparant à travers sa dimension à la fois matérielle (sens concret : « stuff ») et psychique (sens figuré : courage).

¹¹⁹³ En référence à la préface de 1818 attribuée à Percy Bysshe Shelley : « yet my chief concern in this respect has been limited to the avoiding the enervating effects of the novels of the present day, and to the exhibition of the amiableness of domestic affection, and the excellence of universal virtue » (*Frank.* ; « Preface », p. 8). Stratégie consensuelle ou véritable débat critique ? L'affection domestique n'en demeure pas moins une question sociétale cruciale à l'époque romantique, et notamment l'une des raisons d'être des *Ballades lyriques* (*LWF* 1, p. 138). Sur son traitement dans *Frankenstein*, cf. Ellis, Kate, « Monsters in the Garden: Mary Shelley and the Bourgeois Family », in *The Endurance of "Frankenstein": Essays on Mary Shelley's Novel* ; dir. G. Levine et U. C. Knoepfelmacher. Berkeley : University of California Press, 1979, pp. 123-42, ainsi que Hathaway, Rosemary, « No Paradise to be Lost: Deconstructing the Myth of Domestic Affection in Mary Shelley's *Frankenstein* », in *Trajectories of the Fantastic: Selected Essays from the Fourteenth International Conference on the Fantastic in the Arts* ; dir. M. A. Morrison. Westport : Greenwood Press 1997, pp. 15-26, et Levy, Michelle, « Discovery and the Domestic Affections in Coleridge and Shelley », in *Studies in English Literature 1500-1900* ; vol. 44, n°4 (2004), pp. 693-713.

polar explorer as Romantic hero, partaking of the sublimity against which he matched itself [...] » (Duffy, p. 105). Inversement, certains regarderont le décor arctique de *Frankenstein* comme le « théâtre de l'échec héroïque » (Duffy, p. 135) ou plutôt comme l'antichambre de la sagesse, à commencer par le renoncement lucide au dictat héroïque (Hill, p. 168). Rappelons néanmoins que c'est concrètement la menace d'une mutinerie qui persuade Walton de renoncer au pôle (*Frank.* III, vii, p. 162), de peur de voir basculer son projet sublime dans l'horreur. Il doit alors songer à la sinistre fin du capitaine Henry Hudson ainsi que des huit autres membres d'équipage, y compris son fils, abandonnés en juin 1611 à bord d'une chaloupe sans provisions dans la baie qui porte aujourd'hui son nom (Pinkerton 12, pp. 273-4). On retrouve d'ailleurs un peu de la détresse d'Henry Hudson dans cette vision de Victor Frankenstein, condamné à la dérive suite au mouvement de la banquise : [...] I was left drifting on a scattered piece of ice, that was continually lessening, and thus preparing for me a hideous death (*Frank.* III, vii, p. 158). En fin de compte, Frankenstein s'éteindra confortablement alité en présence de Walton, alors que sa créature s'en ira peu après mettre en scène le plus sublime des suicides : « I shall quit your vessel on the ice-raft which brought me hither, and shall seek the most northern extremity of the globe; I shall collect my funeral pile, and consume to ashes this miserable frame [...] » (*Frank.* III, vii p. 169). Il est évidemment question du sublime tragique illustré en amont de l'exposé. Le fantôme d'Hudson resurgit alors avant de replonger définitivement dans les ténèbres arctiques : « He sprung from the cabin-window, as he said this, upon the ice-raft which lay close to the vessel. He was soon borne away by the waves, and lost in darkness and distance » (*Ibid.*, p. 170). Le suicide de la créature donne enfin une réponse à la quête

polaire frénétique de Robert Walton, un triptyque autodestructeur que Spufford décline comme suit : « abnégation, expiation, mort » (Spufford, p. 61), soit l'auto-annihilation promise par le sublime coleridgien.¹¹⁹⁴

Historiquement, on peut dire que le renouveau des explorations arctiques incarné par John Barrow reprenait un long processus de construction identitaire interrompue par la reddition française à Waterloo, laissant une Grande-Bretagne victorieuse, mais aussi à la recherche d'un nouvel antagoniste contre qui se mesurer et se définir. Résistant de toujours, l'Arctique invitait naturellement au déploiement d'une nouvelle génération de héros calqués sur le modèle romantique et dévoués corps et âmes à cet « objectif particulièrement britannique » qu'était « la découverte d'un passage nord-ouest vers l'Inde et la Chine ».¹¹⁹⁵ Sans vouloir minimiser la finalité commerciale du projet, l'enjeu était avant tout de corroborer une destinée impériale déjà tracée et d'offrir à l'aventurier mâle la plus spartiate des mises à l'épreuve, perpétuant ainsi l'idéal viril, pilier de tout empire

¹¹⁹⁴ Cf. *Lectures*, pp. 233, 235. Il est intéressant de comparer son expérience sublime de l'architecture gothique avec celle qu'il s'invente au milieu d'un paysage arctique dans une mystérieuse lettre de 1819 : « [...] I would allegorize myself, as a Rock with it's [*sic*] summit just raised above the surface of some Bay or Strait in the Arctic Sea, While yet the stern and solitary Night Brook'd no alternate Sway—all around me fixed and firm, methought as *my own Substance*, and near me lofty Masses, that might have seemed to 'hold the Moon and Stars in fee' and often in such a wild play with meteoric lights, or with the quiet shine from above which they made rebound in sparkles or disband in off-shoots and splinters and iridescent Needle-shafts of keenest Glitter, that it was a pride and a place of healing to lie, as in an Apostle's Shadow, within the Eclipse and deep substance-seeming Gloom of 'these dread Ambassadors from Earth to Heaven, Great Hierarchs!' and tho' obscured yet to think myself obscured by consubstantial Forms, based in the same Foundation as my own. » Cf. Coleridge, Samuel Taylor, *Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge: 1815-1819* ; éd. L. Griggs. Oxford : Clarendon Press, 1959, vol. 4, p. 975, ainsi que Spufford, pp. 84-6 ; ceci pour faire remarquer que s'immoler au milieu l'Arctique revenait aussi à faire corps avec lui et y trouver alors l'ataraxie.

¹¹⁹⁵ Barrow, John, *A Chronological History of Voyages Into the Arctic Regions: Undertaken Chiefly for the Purpose of Discovering a North-east, North-West, Or Polar Passage Between the Atlantic and Pacific: from the Earliest Periods of Scandinavian Navigation, to the Departure of the Recent Expeditions, Under the Orders of Captains Ross and Buchan*. Londres : John Murray, 1818, p. 364.

moderne.¹¹⁹⁶ On citera pour exemple la portion initiatique de la biographie d'Horatio Nelson (1813) par Robert Southey, où le futur héros de Trafalgar apprend la discipline navale et le sens du devoir impérial en participant à l'expédition polaire de 1773 sous les ordres du Capitaine Lutwidge, à qui revint la tâche de canaliser l'impétuosité du jeune barreur, notamment après que celui-ci ait tenté de tuer un ours de Svalbard, fraîchement répertorié, à coup de crosse de fusil.¹¹⁹⁷

Nous savons bien évidemment gré aux récentes lectures d'orientation féministe¹¹⁹⁸ sur l'Arctique romantique, en particulier celles de Jessica Richard, Jen Hill, Adriana Craciun et Cian Duffy, qui nous ont permis d'élargir notre perception critique de l'œuvre de Mary Shelley. En vérité, nous sommes grâce à elles confortés dans l'idée d'une appropriation masculine de l'Arctique et du Nord en général : « [...] the Arctic was understood to be an arid and cold space that stood in masculine opposition to the torrid humidity of the tropics » (Hill, p. 6). C'est ainsi que la géographie des genres nous explique comment le désert polaire a contribué à l'émergence d'un parangon britannique de masculinité, dont voici recensées par Jen Hill les qualités constitutives et parfois paradoxales traduites ci-dessous en français :

Résilience, ingéniosité, dévouement [...] gentillesse, générosité, humble piété [...] cran, courage [...] patriotisme, autonomie, paternalisme, souci du détail [...] hardiesse physique et mentale [...] sacrifice de soi, loyauté, sens du devoir [...] détermination, patience, endurance [...] honnêteté, bravoure, force [...] obéissance, renoncement personnel. (Hill, pp. 5, 9, 27, 31, 35, 36, 90, 185)

¹¹⁹⁶ Cf. Fulford, Tim, « Romanticizing the Empire: the naval heroes of Southey, Coleridge, Austen, and Marryat », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 60, n°2 (juin 1999), pp. 161-96.

¹¹⁹⁷ Cf. Southey, Robert, *The Life of Nelson*. Londres : John Murray, vol. 1, 1814, pp. 16-7.

¹¹⁹⁸ C'est-à-dire dans la continuité de Mellor, Anne Kostelanetz, *Romanticism and Feminism*. Bloomington : Indiana University Press, 1988. *Id.*, *Romanticism and Gender*. New York : Routledge, 1993. *Id.* *Mothers of the Nation: Women's Political Writing in England, 1780-1830*. Bloomington : Indiana University Press, 2000.

Également symbole de pureté, le pôle Nord avait la particularité de se trouver en marge du monde colonial et échappait hypothétiquement aux turpitudes de l'économie esclavagiste, perçue, selon la dialectique Nord/Sud, comme une dégénérescence : « The resulting irrefutable, “hard” masculinity answered threats of effeminacy, miscegenation [abâtardissement], and vulnerability to physical, and moral weakness associated with Britain’s tropical colonies » (Hill, p. 6). De plus, l'immaculée blancheur de l'Arctique recoupaient symboliquement la célébration de la blancheur raciale problématiquement associée à l'idée de pureté dont pâtissaient déjà le « continent noir » et les autres colonies méridionales d'Amérique ou d'Asie, même si Karen Piper évoque la possibilité que le monstre de *Frankenstein* fût une projection xénophobe des peuples arctiques,¹¹⁹⁹ pourtant largement sous-représentés dans les récits d'explorations de l'époque (David, p. 121). Pour finir, on peut s'imaginer l'Arctique pareil à une page blanche ouverte au débat entre propagande impériale et critique sociétale, que l'on ne saurait toutefois réduire à une rhétorique du genre condamnant la « dimension monstrueuse » des sciences, pour ne pas dire l'injustifiable sacrifice d'innombrables vies humaines au nom de la connaissance (Spufford, p. 61). Ces mises en garde n'empêchèrent pourtant pas l'héroïsme masculin de triompher en août 1906, lorsque le *Gjøa* de Roald Amundsen franchit pour la première fois de l'histoire le Passage du Nord-Ouest ; après quoi, l'explorateur norvégien confia avoir

¹¹⁹⁹ « He [Walton] was not, as the other traveller [the creature] seemed to be, a savage inhabitant of some undiscovered island, but an European » (*Frank.* I, 4, p. 17). Cf. Piper, Karen Lynnea, « Inuit Diasporas: *Frankenstein* and the Inuit in England », in *Romanticism* ; vol. 13, n°1 (2007), pp. 63-75.

depuis sa plus tendre enfance¹²⁰⁰ voué un culte à Sir John Franklin qui décida de sa carrière d'explorateur :

Strangely enough the thing in Sir John's narrative that appealed to me the most strongly was the sufferings he and his men endured. A strange ambition burned within me to endure those same sufferings. Perhaps the idealism of youth, which often takes a turn toward martyrdom, found its crusade in me in the form of Arctic exploration. I, too, would suffer in a cause—not in the blazing desert on the way to Jerusalem, but in the frozen North on the way to new knowledge in the unpierced unknown.¹²⁰¹

Comme qui dirait tenté par le récit de l'expédition Coppermine¹²⁰²(1819-22), Amundsen avouait un penchant quelque peu masochiste, voire pénitent que partageaient, semble-t-il, toute une génération d'aventuriers arctiques au XIX^{ème} siècle : la conséquence directe d'une stratégie de romantisation avalisée par l'Amirauté britannique à partir de 1818, ou l'appel du Nord à son apogée.

¹²⁰⁰ Cf. Amundsen, Roald, *Roald Amundsen's "The North West Passage"; Being the Record of a Voyage of Exploration of the Ship "Gjøa" 1903-1907*. New York : E. P. Dutton & Co., 1908, vol. 1, pp. 3-4.

¹²⁰¹ Amundsen, Roald, *My Life as an Explorer*. Garden City : Double Day et Page & Co., 1927, p. 2.

¹²⁰² Franklin, John, *Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea in the Years 1819, 20, 21, and 22*. Londres : John Murray, 1823.

[Conclusion]

Peut-on finalement parler d'« école des lacs » ? La réponse reste « non », bien que les premières années d'amitié et de collaboration entre Wordsworth et Coleridge en fussent des prémices tangibles.¹²⁰³ En réalité, Coleridge se sentit rapidement décontenancé par le génie et le dogmatisme grandissant du « maître » Wordsworth, à qui seul on pourrait attribuer un agenda poétique intimement lié au *Lake District*. Pareillement à « l'école Cockney »¹²⁰⁴ regroupant Leigh Hunt, John Keats et William Hazlitt environ deux décennies plus tard, le terme d'« école des lacs » fut, rappelons-le, une invention des farouches critiques d'Édimbourg qui finit par s'imposer à Wordsworth et ses amis devenus les « bardes » ou « poètes des lacs ».¹²⁰⁵ L'appel du Nord chez ces derniers s'explique par des facteurs aussi bien affectifs qu'artistiques, à commencer par la personnalité quasi magnétique de Wordsworth, en particulier dans le cas de Coleridge et de De Quincey, qui nous confirme littéralement la chose dans ses *Confessions* révisées : « Amongst these attractions that drew me so strongly to the Lakes, there had by that time arisen in this lovely region *the deep magnet* (as to me only in all the world it then was) of William

¹²⁰³ En 1802, dans la préface de la troisième édition des *Ballades lyriques*, Wordsworth croit encore en cette union poétique : « I should not, however, have requested this assistance, had I not believed that the Poems of my Friend would in a great measure have the same tendency as my own, and, that, found no discordance in the colours of our style; as our opinions on the subject of poetry do almost entirely coincide » (Wordsworth 1, p. 867).

¹²⁰⁴ Appellation attribuée à un contributeur anonyme, manifestement John Gibson Lockhart, du *Blackwood's Edinburgh Magazine* en Octobre 1817.

¹²⁰⁵ Cf. [Manners, George,] « The Bards of the Lake », in *The Satirist or Monthly Meteor* ; vol. 5 (décembre 1809). Londres : Samuel Tipper, 1809, pp. 548-55, et Anon., « Review of *The Isle of Palms, and other Poems*. By John Wilson [...] », in *The Edinburgh Review* ; vol. 19, n°38 (février 1812). Édimbourg : Archibald Constable, 1811, p. 373. Cf. également Whalley, George, « England / Romantic — Romanticism », p. 223, ainsi que Trott, Nicola, « Wordsworth and the Parodic School of Criticism », in *The Satire Eye: Forms of Satire in the Romantic Period* ; dir. S. E. Jones. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003, pp. 71-97.

Wordsworth. »¹²⁰⁶ Pour résumer, Wordsworth y retrouva son fief d'enfance, alors que Coleridge et De Quincey crurent y trouver un sublime refuge loin des tentations de dame opium, sans oublier Southey, qui par un concours de circonstances en fit sa demeure définitive.¹²⁰⁷ En revanche, si aucune école poétique n'existait en tant que telle, une société des lacs vit bel et bien le jour au sein du District : « the lake community of literati » (*Rem.*, p. 257), « the Lake literary clan » (*Rem.*, p. 300), « the corps littéraire of the lakes » (*Rem.*, p. 301), « as to society of an intellectual order » (*Rem.*, p. 318), pour reprendre les multiples expressions de De Quincey dans son article en quatre parties intitulé « Society of the Lakes ». ¹²⁰⁸ La fondation d'une communauté intellectuelle en périphérie de la métropole anglaise concrétisait certainement un idéal romantique d'autosuffisance et de ruralité. En effet, le cercle lakiste ne se limitait pas seulement aux auteurs à succès mais comprenait des lettrés moins illustres tels que Charles Llyod (1775-1839),¹²⁰⁹ la prodigieuse linguiste autodidacte Elizabeth Smith (1776-1806),¹²¹⁰ la poétesse quaker de Kendal Isabella Lickbarrow (1784-1847),¹²¹¹ Thomas Wilkinson (1751-1836),¹²¹² poète, lui aussi quaker,

¹²⁰⁶ De Quincey, Thomas, *Confessions of an English-Opium Eater: carefully revised by the author and greatly enlarged*. Édimbourg : Adam & Charles Black, 1862, p. 75.

¹²⁰⁷ Cf. Speck, William Arthur, *Robert Southey*, pp. 101-35.

¹²⁰⁸ Publié successivement en janvier, mars, juin et août 1840 dans le *Tait's Edinburgh Magazine*.

¹²⁰⁹ Cf. Llyod, Charles, *Nugæ Canoræ: Poems*. Londres : J. & A. Arch, 1819, ainsi que *id.*, *Desultory Thoughts in London; Titus and Gisippus; with other poems*. Londres : C. & H. Baldwyn, 1821.

¹²¹⁰ « [...] she made herself mistress of the French, the Italian, the Spanish, the Latin, the German, the Greek, and the Hebrew languages. She had no inconsiderable knowledge of the Syriac, the Arabic, and the Persic. She was a good geometrician and algebraist. She was a very expert musician. She drew from nature, and had an accurate knowledge of perspective. Finally, she manifested an early talent for poetry [...] » (*Rem.*, p. 288). Cf. également *PW* 2, pp. 330-2.

¹²¹¹ Cf. Lickbarrow, Isabella, *Isabella Lickbarrow: Collected Poems* ; éd. C. Parrish. Grasmere : Wordsworth Trust, 2004, ainsi que Wu, Duncan, « Isabella Lickbarrow and the *Westmorland Advertiser*: A Literary Partnership », in *The Wordsworth Circle* ; vol. 27, n°2 (1996), pp. 118-26, et Wu, Duncan, Parrish, Constance, « Isabella Lickbarrow: A Romantic Rediscovered », in *PN Review* 153 ; vol. 30, n°1 (septembre-octobre 2003), pp. 64-9.

apprécié de Wordsworth, le révérend Joseph Sympson (1715-1807),¹²¹³ y compris le journaliste écossais John Wilson, etc. À leur façon, ces notables redonnèrent vie au mythe de la quiétude pastorale et firent du *Lake District* un laboratoire poétique et esthétique incontournable du romantisme britannique. Mais bien que la plupart d'entre eux y soient nés, hormis Llyod, Smith et Wilson, n'oublions pas que le terme *laker* s'appliqua tout d'abord aux touristes puis aux nouveaux riches propriétaires étrangers.¹²¹⁴ On assista alors à la revitalisation culturelle d'une marge nord du pays géographiquement isolée et auparavant peu connue de l'opinion anglaise.

La communauté lakiste se chargea donc de promouvoir le Nord dans l'imagerie nationale, en y ajoutant notamment une identité montagnarde jusque-là étrangère à l'Angleterre, ceci expliquant la contribution majoritairement britannique à l'essor de l'alpinisme.¹²¹⁵ Considérablement rehaussée par le sublime wordsworthien, cette nouvelle identité fut également intégrée par le nouveau poète lauréat Southey, qui dans *The Poet's Pilgrimage to Waterloo* (1816) se définit lui-même comme un « montagnard cumbrien » (Southey, p. 521 ; 1, I, xxiii, v. 1). Ce poème commémore notablement une scène de liesse nationale au sommet du mont Skiddaw, où en l'honneur de l'ultime victoire britannique

¹²¹² Cf. Wilkinson, Thomas, *Tours to the British Mountains: with the descriptive poems of Lowther, and Emont vale*. Londres : Taylor and Hessey, 1824, ainsi que Kelliher, Hilton, « Thomas Wilkinson of Yanwath, Friend of Wordsworth and Coleridge », in *The British Library Journal* ; vol. 8, n°2 (automne 1982), pp. 147-67.

¹²¹³ Cf. Sympson, Joseph, *Science Revived; Or, The Vision of Alfred: A Poem in Eight Books*. Londres : J. A. Gameau & Co., 1802.

¹²¹⁴ « laker, n.1. » *OED Online*. Oxford University Press, juin 2016 (le 23/06/16 à 17:22).

¹²¹⁵ Cf. Bainbridge, Simon, « "The Power of Hills": Romantic Mountaineering », in *Grasmere, 2010: Selected Papers from the Wordsworth Summer Conference* (e-book) ; dir. R. Grivil. Penrith : Humanities-Ebooks. LLP, 2010. pp. 7-29, et *id.*, « Romantic Writers and Mountaineering », in *Romanticism* ; vol. 18, n°1 (2012), pp. 1-15.

face à Napoléon¹²¹⁶ fut allumé un feu de joie qui rassembla plusieurs notables¹²¹⁷ des environs, dont Southey et Wordsworth, le 21 août 1815 :

And we did well, when on our Mountain's height
For Waterloo we raised the festal flame,
And in our triumph taught the startled night
To ring with Wellington's victorious name,
Making the far-off mariner admire
To see the crest of Skiddaw plumed with fire. (Southey, p. 539 ; 2, I, xxiv, vv. 1-6)

Fêté en tout début comme « monarque de la scène » (Southey, p. 518 ; i, v. 4), le Skiddaw devient alors ce « théâtre choisi » (Southey, p. 539 ; 2, IV, xxvi, v. 1) de la nation, cette « colline sacrée » (Southey, p. 540 ; 2, IV, xxxi, v. 4) sublimée par l'éclat de la flamme patriotique imitant à l'échelle régionale le phare britannique éclairant le monde : « There like a beacon the transmitted Light/Conspicuous to all nations burneth bright ! » (Southey, p. 540 ; 2, IV, xxix, vv. 5-6). De sa tribune aérienne, Southey nous livre sa propre épiphanie sublime (Southey, pp. 540-2 ; 2, IV, xxxi-lxi), qui ne va pas sans rappeler l'apparition d'une cité extraterrestre surgie des brumes chez Wordsworth (*Excursion* II ; pp. 90-91, vv. 829-74). On parlera davantage dans le cas de Southey d'une stéréoscopie à la gloire de la nation britannique et de son empire aux premiers jours de la *Pax Britannica* et du siècle impérial.¹²¹⁸ Penny Bradshaw souligne justement la prééminence biblique accordée au mont Skiddaw en tant que symbole du covenant entre Dieu et l'Angleterre. Elle finit par

¹²¹⁶ Cf. Bainbridge, Simon, *Napoleon and English Romanticism*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995, pp. 160-9. La moitié de l'ouvrage traite par ailleurs de la réponse lakiste à l'ascension et la chute de Napoléon (*Ibid.*, pp. 17-133, 160-77). Cf. également Semmel, Stuart, *Napoleon and the British*. New Haven : Yale University Press, 2004.

¹²¹⁷ Cf. Southey, Robert, *The Collected Letters of Robert Southey, Part Four: 1810-1815*, lettre 2648 ; éd. I. Packer et L. Pratt, @ *Romantic Circles*, 2013. Web. http://romantic.arhu.umd.edu/editions/southey_letters/Part_Four/HTML/letterEEEd.26.2648.html (le 12/06/14 à 19:11).

¹²¹⁸ Cf. Hyam, Ronald, *Britain's Imperial Century 1815-1914: A Study of Empire and Expansion*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2002, ainsi que Bolton, Carol, *Writing the Empire: Robert Southey and Romantic Colonialism*. Londres : Pickering & Chatto, 2007.

confirmer le rayonnement poétique de la région des lacs pareille à un « joyau national », avant de préciser que Southey n'était pas seulement un poète lakiste mais le lauréat des lacs.¹²¹⁹ *The Poet's Pilgrimage* résulte effectivement de cette faculté de seconde vue propre au barde national loué par Wordsworth dans son ode « Occasioned by the Battle of Waterloo » (1816) : « He—whose experienced eye can pierce the array of past events;/to whom in vision clear,/The aspiring head of future things appear,/Like mountain-tops whose mists have rolled away [...] He only, if such breathe, in strains devout/ Shall comprehend this victory sublime [...] » (Wordsworth 2 ; p. 333, vv. 5-11). Réciproquement, ce sera lui qui corroborera à titre posthume l'identité lakiste de Southey dans son « Inscription for a Monument in Crostwaite Church, in the Vale of Keswick » (1845), romantisant au passage les raisons qui poussèrent ce dernier à emménager dans le District : « Ye vales and hills whose beauty hither drew/The poet's steps, and fixed him here, on you/His eyes have closed ! » (Wordsworth 2 ; p. 887, vv. 1-3). Le motif de l'appel du Nord fournit alors un raccourci biographique séduisant, mais également une allégorie toute choisie pour le mythe collectif lakiste.

Plus largement, le Nord anglais devint synonyme d'harmonie nationale, alors que la sanglante épopée napoléonienne fut inscrite dans une suite historique de menaces méridionales ayant pesé sur l'Europe. Southey évoque rétrospectivement celle des empires perse et omeyyade (Southey, p. 520 ; 1, I, i-iii), en insistant que sans intervention britannique, le vieux continent aurait connu le sombre sort de l'Égypte pharaonique, de l'« Afrique barbare » ou de « l'Orient vicieux » (Southey, pp. 538-9; 2, IV, viii-xiv). Notons

¹²¹⁹ Cf. Bradshaw, Penny, « Romantic Poetic Identity and the English Lake District », p. 69.

que le vingt et unième sonnet « dédié à la liberté » de Wordsworth appelait déjà en 1803 l'Angleterre à assumer son rôle de police du monde : « and, at this day, If for Greece, Egypt, India, Africa,/Aught good were destined, thou wouldst step between/England! all nations in this charge agree [...] » (Wordsworth 1 ; p. 560, vv. 6-9). Ainsi élue, ou plutôt autoproclamée, la patrie de Wordsworth et Southey assurait dès lors ce que le Sud antique ne put jamais mettre en œuvre à leurs yeux, c'est-à-dire la protection des libertés humaines, de nouveau mises en péril par le « tyran » Napoléon au lendemain de la paix d'Amiens.

La menace napoléonienne eut par ailleurs un impact identique sur l'œuvre romantique de l'Écossais Sir Walter Scott, à tel point que l'on pourrait, à l'instar de Richard Cronin, considérer Napoléon Bonaparte comme l'artisan rénovateur de l'unité britannique :

He was freed in *Marmion* to tell the tale of Scotland's greatest military defeat, and in his first novel [*Waverley*] he could tell the story of its most recent military disaster, because he had discovered a way to be both a British and a Scottish poet. Napoleon, or so it seemed to him, had resolved the contradiction between the two terms [...] It was the war against Napoleon that prompted Scott first to develop a rhetoric in which difference, the difference pre-eminently between the Scots and the English, could be celebrated as the ground of a higher unity, the condition of the strong union between all of its peoples that was demanded of the nation in its war against the French.¹²²⁰

En ce qui concerne notre problématique, les implications du conflit avec la France n'en sont que plus claires : en effet, l'appel du Nord dans la littérature britannique trouva en ce début de XIX^{ème} siècle un nouveau prétexte dans le rejet du Sud et du continent européen, qui, à travers ses mutations politiques douloureuses vues de Grande-Bretagne, se changea en ce terrible champ de ruines au milieu duquel l'aigle impérial français avait décidé de faire son nid. De ce fait, l'émergence d'un romantisme porté vers le nord

¹²²⁰ Cronin, Richard, « Walter Scott and Anti-Gallican Minstrelsy », in *English Literary Society* ; vol. 66, n°4 (hiver 1999), p. 879.

s'apparenterait à une réponse instinctive d'outre-manche au projet impérialiste napoléonien rapproché dès 1802, par Coleridge entre autres,¹²²¹ à celui de la Rome césariste.¹²²² Néanmoins, cet anti-napoléonisme patriotique ne fit jamais consensus parmi les auteurs romantiques britanniques, chez qui le personnage de Napoléon revêtit une signification bien distincte selon leur crédo politique, qu'ils fussent libéraux-conservateurs ou radicaux progressistes. Dans l'ensemble, on voit se dessiner deux tendances plutôt claires avec d'un côté, les lakistes et Sir Walter Scott en prises avec un redoutable ennemi machiavélien, et de l'autre, une seconde génération d'auteurs comme William Hazlitt, James Henry Leigh Hunt et Lord Byron davantage contemplatifs devant l'ascension d'un sombre héros apocalyptique.¹²²³

Or, c'est précisément dans ce contexte gallophobe que Scott put procéder à la romantisation des Celtes¹²²⁴d'Écosse et de leur passé jacobite, qui, après avoir menacé l'intégrité britannique, finirent par se voir intégrer dans le projet impérial en tant que parangon martial, celui du guerrier au tartan. Il réalisa ainsi ce que James Macpherson ne put accomplir sur le plan politique avec la figure d'Ossian, qui jamais ne se voulut réactionnaire à l'union anglo-écossaise, mais au contraire instrumentale dans un projet de communauté sentimentale britannique capable de se reconnaître en un idéal plutôt moral

¹²²¹ Cf. Bainbridge, Simon, *Napoleon and English Romanticism*, p. 52.

¹²²² Napoléon est alors proclamé par le sénat Premier consul à vie le 2 août, soit vingt siècles après Jules César, qui reçut le titre d'*Imperator* héréditaire et fut nommé consul unique pour dix ans en 45 av. J.-C., avant de se voir conférer la dictature perpétuelle le 14 février de l'année suivante. Un tel parallèle ne pouvait décidément échapper au futur empereur Bonaparte. Cf. Jourdan, Annie, *Napoléon : Héros, Imperator, Mécène*. Paris : Éditions Aubier, 1998, p. 32.

¹²²³ Cf. Bainbridge, Simon, *Napoleon and English Romanticism*, p. 182.

¹²²⁴ Cf. « Constructing the pre-romantic Celt » (ch. 8), in Kidd, Colin, *British Identities*, pp. 185-210, ainsi que Carruthers, Gerard, Rawes, Alan, « Introduction: romancing the Celt », in *English Romanticism and the Celtic World*, pp. 1-19.

que racial personnifié par Fingal et ses frères d'armes.¹²²⁵ Ceci étant, il semblerait que Macpherson eût omis de prendre la juste mesure du rapport de force entre identités celte et anglo-saxonne au sein d'une société britannique encore en construction.¹²²⁶ Comparé à Scott, ses origines gaéliques et celles de son succès jouèrent indiscutablement en sa défaveur, même si sa lecture de l'histoire sociale whig n'en restait pas moins anglo-britannique par essence.¹²²⁷ Il fut en vérité plus aisé pour un « Borderer édimbourgeois », quand bien même aurait-il été d'humeur « jacobite » à ses heures, de réhabiliter avec succès et sympathie l'héritage de Macpherson dans le mythe identitaire britannique.

D'un point de vue littéraire, le Nord comportait un attrait certain pour un ambitieux romancier tel que Scott prêt à explorer dans ses moindres recoins un territoire exotique, sauvage et intemporel situé en marge de la civilisation britannique « anglo-saxonne ». Par conséquent, on estimera que son expérimentation du roman historique dans les Highlands s'inscrivait particulièrement dans l'ère du temps, d'autant plus que la réputation mythique de cette frontière géoculturelle était en grande partie déjà faite. Scott se contenta alors de manufacturer la figure du sauvage de proximité, tout en traçant à son lecteur un itinéraire sublime à travers les brumeuses montagnes du Nord. Bien évidemment soucieux d'actualiser la vision ossianique de Macpherson, il émula également son précurseur William Collins, auteur en 1749-50 de « An Ode on the Popular

¹²²⁵ Cf. « The Ossian controversy and the racial beginnings of Britain » (chap. 1), in Shields, Juliet, *Sentimental Literature and Anglo-Scottish Identity, 1745-1820*. Cambridge : Cambridge University Press, 2010, pp. 45-7.

¹²²⁶ Cf. « Ancestors and Others: The Origins of England » (chap. 6), in Smiles, Sam, *The Image of Antiquity*, pp. 113-28.

¹²²⁷ Cf. « Enlightened reconstructions: the routes of James Macpherson and Gilbert Stuart », in Kidd, Colin, *Subverting Scotland's Past*, pp. 219-46, ainsi que *id.*, *British Identities*, pp. 200-3, et Moore, Dafydd, « James Macpherson and "Celtic Whiggism" », in *Eighteenth-Century Life* ; vol. 30, n°1 (hiver 2005), pp. 1-24.

Superstitions of the Highlands of Scotland » (1788),¹²²⁸ en parsemant ses aventures de curiosités folkloriques déjà approuvées par une mode littéraire anglo-allemande ultérieurement qualifiée de *gothique*. Obéissant à une certaine logique de progression latitudinale, ce procédé s'appliqua facilement aux archipels orcadiens et shetlandais, dont le passé viking et la géographie sublime se prêtaient tout autant à l'exploitation romanesque. Les subtilités d'une telle pratique n'ont pas échappé au spécialiste de l'identité écossaise Murray G. H. Pittock, qui dans un prodige de concision la définit comme fondamentalement primitiviste :

[...] a profound commitment to the past, but one depoliticized in the context either of the frisson of *Rauberromantik* (bandit romanticism) tourism, or in a commitment to contemporary ideas of liberty which owed more to the hermeneutics through which primitive simplicity was codified than to a historicised grasp of its reality.¹²²⁹

D'après ce verdict, la déhistorisation des Highlands gaéliques permit à Scott d'effectuer la palingénésie virtuelle d'une société primitive vouée à disparaître au nom du progrès britannique, tel fut le cas pour les heureux montagnards cumbriens de Wordsworth, dont l'immortalisation littéraire coïncide, elle aussi, avec une fascination toute hippocratique pour les peuples isolés des montagnes.¹²³⁰ Le deuil pastoral de ces populations enhardies par la rudesse de leur environnement relevait clairement d'un

¹²²⁸ Collins, William, « An Ode on the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland, considered as the Subject of Poetry », in *Transactions of the Royal Society of Edinburgh* ; vol. 1, part. 2. Édimbourg : J. Dickson, 1788, pp. 63-75. Cf. également « Superstitions of Enlightenment: British Subjects and "The Subject of Poetry" in the Odes of William Collins », in White, Deborah Elise, *Romantic Returns: Superstition, Imagination, History*. Stanford : Stanford University Press, 2000, pp. 29-60.

¹²²⁹ Pittock, Murray G. H., « Scott and the British Tourist », in *English Romanticism and the Celtic World*, p. 153. Cf. également *id.*, *Celtic Identity and the British Image*, pp. 36-7.

¹²³⁰ Cf. Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* XXIV, 2 ; pp. 244-5 : « Chez ceux qui habitent un pays montagneux, raboteux, élevé et riche en eaux, et qui sont soumis à des changements de saisons comportant de grands écarts, dans cet endroit-là il est normal que les corps soient grands et naturellement bien disposés pour l'endurance et le courage et que de tels naturels possèdent la sauvagerie et la férocité à un degré qui n'est pas du tout négligeable. »

primitivisme brut à première vue incompatible avec la douceur de l'âge d'or classique.¹²³¹

On admettra dès lors que la conception romantique d'un âge d'or septentrional constitue soit une contradiction dans les termes, soit une appropriation idéologique moderne de la mythologie antique. Il s'agissait là de mettre en avant la sublime indépendance d'un peuple vertueux, solidaire et résilient conformément à l'humanisme conservateur qui caractérisait le réactionarisme d'une majorité d'intellectuels britanniques face au développement de la Révolution française. En ce sens, *Les Lettres* scandinaves de Mary Wollstonecraft ne pouvaient que désavouer l'existence d'un « âge d'or rousseauiste de stupidité » (Wollst. ix, p. 60) que les latitudes nordiques rendaient, ceci dit, presque plausible par moments, notamment grâce aux *bønder* norvégiens, véritables parangons d'un âge d'or gothique. Nous conviendrons donc que Barton dressa un portrait on ne peut plus juste du voyageur septentrional de cette fin de siècle : « Coming from lands torn by revolution and war and eroded, in their view, by dry rationalism and vain materialism, their ideal North was the projection of their *mal d[u] siècle* » (Barton, p. 172). Pour ainsi dire envoûtée par la douceur de l'été scandinave, la célèbre féministe quelque peu désillusionnée trouva dans le Nord une sorte de thébaïde loin des tourments de son existence, ce qui la poussa notamment à renégocier les termes sublimes du tour septentrional. Sa fille Mary Shelley prit en quelque sorte sa suite en condamnant dans *Frankenstein* la rhétorique héroïque du sublime arctique, qui, sous prétexte de l'existence improbable d'une mer « hyperboréenne » libre de glace, prônait le sacrifice de l'aventurier romantique comme ultime preuve de patriotisme. De nos jours, Fjågesund défend la

¹²³¹ Cf. Lovejoy-Boas, pp. 10-1.

résistance traditionnellement opposée par le concept de « nordicisme » au progrès scientifique et tout particulièrement à la menace d'Armageddon arctique qu'incarnait déjà le monstre de Victor Frankenstein comme allégorie de la destruction de l'homme par l'homme ou, plus simplement, de son autodestruction (Fjågesund, p. 30).

Quelles furent donc concrètement les implications de l'appel du Nord dans la construction identitaire britannique ? Nous répondrons en premier lieu que l'exploration littéraire du Nord permit de parachever la construction d'une véritable communauté sentimentale britannique transcendant la simple union politique et commerciale anglo-écossaise. L'essor du tourisme (littéraire) écossais fut d'ailleurs ce qui mena le processus identitaire à son terme, lorsque le dépaysement céda progressivement la place dans l'imaginaire anglais au fantasme de l'âge d'or retrouvé et à l'affection domestique (Grenier, p. 215). L'Écosse n'était pas devenue anglaise mais l'emblématique « chez soi » de la cohésion britannique, une vitrine ayant pour rôle de refléter sa nordicité sur le reste du royaume. La comparaison du miroir emprunté à George Chalmers inspira notamment ce précieux commentaire de Penny Fielding : « But, just as Scotland is the northern part of an already northern nation, so its history acts as a mirror for the history of South Britain. »¹²³² Même si les Highlands demeuraient cet « ailleurs » paradoxalement familier rattaché au territoire britannique en tant que mémorial sauvage de l'île.

Dans un esprit similaire, la découverte des régions nordiques puis arctiques contribua à consolider l'ego septentrional britannique. Il est vrai que le développement du circuit scandinave étendit plus au nord la sphère d'appartenance du Royaume-Uni,

¹²³² Fielding, Penny, *Scotland and the Fictions of Geography*, p. 113.

jusqu'au berceau gothique de ses ancêtres supposés et idéalisés (Barton, pp. 172-3 ; Byrne, pp. 56-8). La Scandinavie devint alors à son tour le musée vivant de la nation britannique.¹²³³ Notons que les premiers voyageurs nordiques cherchaient à s'émanciper des conventions touristiques du Grand Tour en lui préférant une expérience « à la dure » (Fjågesund-Symes, pp. 43-56 ; Byrne, pp. 142-6) au milieu d'une nature plus sauvage car plus au nord, soit une « version radicalisée » du sublime britannique.¹²³⁴ Dans un idéal romantique de retour aux origines, ces derniers escomptaient en effet une communion plus authentique avec le Nord. Comme toujours, l'appel du Nord se traduisait par un exotisme familial et un primitivisme réflexif, qu'il faut tous les deux distinguer de leur pendant méridional colonial respectif. En effet, l'exotisme septentrional ne cherchait pas exactement le dépaysement total mais plutôt la gradation sublime du paysagisme britannique. Il ne s'agissait donc pas pour le voyageur de se perdre intégralement dans l'inconnu, mais au contraire de réaliser pleinement son identité à travers un apprentissage esthétique nationalement codifié :

Against this background, it may be argued that the view of nature that is typically associated with the Romantic period and the nineteenth century in general is tailor-made for a northern landscape, or even more radically, was conceived as a conscious or unconscious assertion of northern natural qualities at the expense of the aesthetic standards of the southern landscape. (Fjågesund, p. 27)

En considérant par ailleurs la filiation scandinave de la Grande-Bretagne ainsi que l'autochtonie positive des Celtes insulaires, le primitivisme septentrional s'appliquait souvent à des populations supposées ancestrales, ou du moins cousines par l'observateur

¹²³³ Cf. « An "Aboriginal District of Britain": The European North, Traditional Cultures, and the Search for Common Roots » (chap. 2), in Byrne, pp. 41-60.

¹²³⁴ En allusion au commentaire de Norman Cornthwaite Nicholson relevé par Fjågesund et Symes (Fjågesund-Symes, p. 273). Celui-ci paraphrase la Norvège comme « une version radicalisée du *Lake District* ».

britannique. Pourtant, le concept de « famille septentrionale » n'était pas invulnérable aux relents chauvinistes de la « bonne vieille Angleterre », de même qu'aux vieux réflexes ethnocentriques européens, notamment lors de rencontres avec les peuples arctiques aborigènes (Fjågesund, p. 28). Angela Byrne suggère toutefois que le rejet de l'autre s'ensuivait parfois d'un effort d'assimilation produit dans une logique similaire de déterminisme climatique, selon laquelle les peuples du Nord formaient une communauté plus au moins homogène par-delà les océans,¹²³⁵ d'où le surnom ethnographique d'« Arctic Highlanders » donné en 1818 par Sir John Ross aux Inughuit du nord-ouest du Groenland.¹²³⁶ Néanmoins, le cercle arctique représentait plus généralement l'ultime frontière de la civilisation et invitait l'explorateur britannique à aller au-delà de lui-même en milieu inhospitalier, à la recherche soit du pôle géographique, soit du passage du Nord-Ouest. L'immensité arctique offrait alors un théâtre sublime vierge de toute viciation coloniale et donc purement destiné à l'exploit héroïque, voire au désastre héroïque, si l'on prend en compte l'hécatombe que fut la dernière expédition du capitaine John Franklin en 1847. Paradoxalement, sa mort fournit au culte impérial un sacrifice des plus précieux qui eut pour effet de gonfler l'orgueil britannique.

D'autre part, l'appel du Nord impliquait souvent un rejet du Sud, stigmatisé comme le pendant tyrannique du Nord libre. Ceci pouvait s'exprimer à l'échelle nationale, contre la domination métropolitaine de Londres, puis à l'échelle internationale, à commencer par l'échiquier européen. Linda Colley estime effectivement que les guerres avec la France,

¹²³⁵ Cf. « An Intercontinental North: North Britons and North Americans » (chap. 3), in Byrne, pp. 61-82.

¹²³⁶ Cf. Ross, John, *A Voyage of Discovery, Made under the Orders of the Admiralty, in His Majesty's Ships Isabella and Alexander, for the Purpose of Exploring Baffin's Bay, and Inquiring into the Probability of a North-West Passage*. Londres : John Murray, 1819, pp. 115-36.

depuis la bataille de la baie de Bantry (1689) à celle de Waterloo (1815), furent déterminantes dans la construction d'une identité britannique en opposition de son rival de longue date.¹²³⁷ Francesco Crocco s'appuie, quant à lui, sur le concept de « communautés imaginaires »¹²³⁸ défendu par Benedict Anderson, en démontrant à quel point la critique romantique dite « bardique » contribua à l'émergence d'un nationalisme britannique,¹²³⁹ d'où l'intronisation logique de Wordsworth et de Scott au rang de bardes nationaux. Le rejet britannique du Sud prit initialement la forme d'un populisme europhobique que Napoléon finit par personnifier à lui seul. D'après Mortensen, cette peur de la contamination puis de l'invasion fut sciemment instrumentalisée par la première génération romantique, afin de façonner une littérature réactionnaire visant à « confronter l'ennemi national et solidifier l'identité nationale »¹²⁴⁰ en ce début de XIX^{ème} siècle particulièrement chaotique.¹²⁴¹ Ainsi Napoléon persuada-t-il l'imaginaire romantique britannique de poursuivre son cheminement en direction du septentrion, phénomène qui, selon nous, correspondrait à ce « repli identitaire vers la découverte du soi » dont parle Stuart Curran.¹²⁴²

Mais alors quel enseignement d'ordre littéraire peut-on tirer de l'appel du Nord dans le romantisme britannique ? Nous avons constaté que la romantisation de l'espace

¹²³⁷ Cf. Colley, Linda, *Britons: Forging the Nation, 1707-1837*. New Haven : Yale University Press, 2005, pp. 1-7.

¹²³⁸ Cf. Anderson, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*. Londres : Verso, 2006.

¹²³⁹ Cf. Crocco, Francesco, *Literature and the Growth of British Nationalism: The Influence of Romantic Poetry and Bardic Criticism*. Jefferson : McFarland & Co., 2014. Sa thèse originale date en réalité de 2008, cf. Crocco, Francesco, « National Eyes: Romantic Poetry and the Rise of British Nationalism », thèse doctorale. Université de la ville de New York, 2008.

¹²⁴⁰ Mortensen, Peter, *British Romanticism and Continental Influences*, p. 14.

¹²⁴¹ Cf. *ibid.*, pp. 9-16.

¹²⁴² Cf. Curran, Stuart, *Poetic Form and British Romanticism*. New York : Oxford University Press, 1986, p. 15.

nord eut pour effet de fusionner les deux cultures celte et anglo-saxonne en une sorte de coalition septentrionale contre l'autorité du Sud classique. D'impulsion littéraire, cette hybridation suivit l'appel du Nord lancé par l'iconique barde Ossian, ou « le véritable Apollon »¹²⁴³ selon David Erskine Baker. En effet, l'origine celtique du mythe ossianique n'empêchait aucunement son incorporation dans une tradition gothique anglo-saxonne ou scandinave partageant la même parenté géographique (Fjågesund-Symes, pp. 152-3 ; Byrne, pp. 55-6). Pour reprendre l'expression de Peter Fjågesund : « The Scandinavian interest in the Viking world and in the poems of Ossian are essentially two sides of the same coin [...] » (Fjågesund, p. 328). Autrement dit, Ossian se voulait avant tout la personnification du Nord puis, à juste titre, celle de la culture gaélique, sans oublier que le culte bardique avait permis à la Grande-Bretagne de s'émanciper symboliquement et rétroactivement d'une romanité qui la rattachait au continent méridional.

En outre, l'appel du Nord s'accorde parfaitement avec la théorie du « romantisme gothique » proposée par Thomas Duggett qui associe les lakistes à une réforme des arts britanniques (Duggett, pp. 6-8) matérialisée par « l'édifice gothique » que William Wordsworth projeta à travers son œuvre poétique (Duggett, pp. 25-9), ceci en étroite collaboration avec le *Gentleman Magazine*, champion de l'architecture gothique dans toute sa symbolique nationale et anti-gallique (Duggett, pp. 32-9). On ne peut également ignorer la contribution de Sir Walter Scott, qui transforma l'Écosse en une périphérie

¹²⁴³ Cf. Gaskill, Howard (dir.), *The Reception of Ossian in Europe*, p. 35.

*gothique*¹²⁴⁴ où, selon Robert Crawford, put éclore une littérature britannique digne de ce nom, avec la parution de *Waverley*.¹²⁴⁵ Précisons que ceci n'aurait été possible sans la médiation gothique de l'héritage ossianique, sur lequel reposaient ses premiers succès ainsi que sa carrière d'auteur professionnel. Plus explicitement, la médiation gothique de Scott renvoie à sa manipulation romantique de la culture gaélique au service d'une téléologie anglo-britannique espérant concilier les différents particularismes de l'île sous la bannière d'un fédéralisme septentrional de valeurs. Le professeur Nick Groom en fait de même lorsqu'il transpose cet amalgame aux études romantiques et compare l'imaginaire *gothique* à une fenêtre sur l'antiquité dite « barbare » de la Grande-Bretagne : « Pre-Roman monuments such as standing stones, rows, circles and barrows were among the few things that gave Great Britain [...] a sense of shared history and common heritage, to the extent that they were consistently represented as a part of a Gothic sense of identity. »¹²⁴⁶ Jadis attribués aux Celtes, ces vestiges se retrouvent fondus à l'intérieur d'une « identité gothique » commémorative des parents non-latins du peuple britannique. Cela dit, Groom fait peut-être l'erreur d'étendre les frontières de son imaginaire *gothique* à la Méditerranée et jamais ne se résout à distinguer le philhellénisme d'un Keats ou d'un Byron d'une tradition gothique proprement septentrionale,¹²⁴⁷ perpétuant ainsi la confusion sémantique engendrée par la critique littéraire jusqu'à nos jours.

¹²⁴⁴ Cf. Wright, Angela, « Scottish Gothic », in *The Routledge Companion to Gothic*, pp. 74-5, ainsi que Duncan, Ian, « Walter Scott, James Hogg, and Scottish Gothic », in *A New Companion to the Gothic* ; dir. D. Punter. Malden : Wiley-Blackwell, 2012, pp. 123-34.

¹²⁴⁵ Cf. Crawford, Robert, *Devolving English Literature*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000, p. 132 : « Anthropological and eclectic, designed, like *Humphry Clinker*, to defuse anti-Scottish prejudice, *Waverley* is the consummate British novel. »

¹²⁴⁶ Groom, Nick, « Romantic poetry and antiquity », pp. 41-2.

¹²⁴⁷ Cf. *ibid.*, pp. 45-9.

À l'inverse, nous souhaiterions rendre au terme « gothique » sa réelle signification idéologique en situant l'émergence d'une littérature dite *gothique* dans un cadre géoculturel septentrional. Samuel Johnson observa par exemple en 1773 que le paysage sauvage et désolé de l'île de Skye donnait aux romans « gothiques » médiévaux une crédibilité nouvelle,¹²⁴⁸ alors que Fjågesund a dernièrement identifié les populaires fictions *gothiques* de l'ère romantique comme l'expression d'une « hostilité culturelle septentrionale » à l'encontre du Sud, ouvertement antagonisé depuis la Réforme (Fjågesund, p. 25).¹²⁴⁹ De toute évidence, le concept de « romantisme gothique » obéit avant tout à cette dynamique qualifiable d'« appel du Nord » qui se réalisa à travers la romantisation de l'espace nord géographique et culturel, permise, rappelons-le, par la redécouverte de l'esthétique sublime et du primitivisme septentrional.

L'appel du Nord fait aussi la jonction entre la théorie staëlienne des pôles littéraires et les dernières études de réappréciation géographique du romantisme britannique. Il faut avouer que cette approche faussement simpliste s'est révélée étonnamment compréhensive, en intégrant le caricatural schisme romantique/classique à l'intérieur de l'éternelle et moins contestable dialectique Nord/Sud. Le fait est qu'elle se veut d'autant plus compatible avec plusieurs autres dialectiques sous-tendantes au romantisme britannique, à savoir : nature /culture, gothique/classique, sublime/beau, masculin/féminin, liberté/servitude, protestant-

¹²⁴⁸ « The fictions of the Gothick romances were not so remote from credibility as they are now thought. In the full prevalence of the feudal institution, when violence desolated the world, and every baron lived in a fortress, forests and castles were regularly succeeded by each other, and the adventurer might very suddenly pass from the gloom of woods, or the ruggedness of moors, to seats of plenty, gaiety, and magnificence. Whatever is imaged in the wildest tale, if giants, dragons, and enchantment be excepted, would be felt by him, who, wandering in the mountains without a guide, or upon the sea without a pilot, should be carried amidst his terror and uncertainty, to the hospitality and elegance of Raasay or Dunvegan » (*Journey*, p. 88).

¹²⁴⁹ Cf. également Fjågesund, pp. 213-5.

isme/catholicisme, Royaume-Uni/France, province/métropole, individu/masse, innocence/corruption, etc.

De plus, on croirait déceler à travers cette polarité géoculturelle comme une scission plus ou moins évidente entre deux générations romantiques. Katherine Haldane Grenier donne, pour ainsi dire, le Nord à Scott et le Sud à Byron (Grenier, pp. 80-2), tandis que Penny Bradshaw explique la distinction d'une seconde génération représentée par Byron, Shelley et Keats par leur répudiation du *Lake District* et tout ce qu'il représentait¹²⁵⁰: « [...] all three ultimately reject[ed] the Lakes and what it came to stand for in the process of defining themselves as poets, turning instead to what was offered geographically, culturally and politically by the cosmopolitan contexts of southern Europe or London. »¹²⁵¹ Tant d'un point de vue poétique que politique, l'appel du Sud constituerait une réaction à un réactionarisme lakiste alors acrimonieusement qualifié « d'apostasie »¹²⁵², de quoi voir apparaître deux tendances géographiques distinctes à l'intérieur du romantisme britannique. Sans pour autant disputer au Sud ou à l'Orient son rôle formateur, quoique difficilement cohésif, de l'identité (impériale) britannique,¹²⁵³ notre étude cherche depuis le début à vérifier la déduction sarcastique d'Hérodote, qui présuppose que « s'il y a des Hyperboréens, il doit y avoir aussi des Hypernotiens » (*Hist.* IV, 36, p. 292). Partant ainsi réciproquement de l'existence d'un culte du Sud dans la littérature romantique

¹²⁵⁰ Cf. Bradshaw, Penny, « Romantic Poetic Identity and the English Lake District », pp. 70-4.

¹²⁵¹ *Ibid.*, p. 70.

¹²⁵² Cf. Cox, Jeffrey N., *Poetry and Politics in the Cockney School: Keats, Shelley, Hunt and Their Circle*. Cambridge : Cambridge University Press, 2004, et Craig, David Marcellus, *Robert Southey and Romantic Apostasy*. Fulford, Tim, *The Late Poetry of the Lake Poets*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.

¹²⁵³ Cf. Makdisi, Saree, *Romantic Imperialism: Universal Empire and the Culture of Modernity*. Cambridge : University Press, 1998, ainsi que Fulford, Timothy, Kitson, Peter J. (dir.), *Romanticism and Colonialism: Writing and Empire, 1780-1830*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.

britannique,¹²⁵⁴ nous pensons être parvenus à établir la réalité tout aussi manifeste d'un culte du Nord.

¹²⁵⁴ Cf. « The Cult of the South: the Shelley Circle, its creed and its influence » (chap. 5), in Butler, Marilyn, *Romantics, Rebels, and Reactionaries: English Literature and Its Background, 1760-1830*. Oxford : Oxford University Press, 1981, pp. 113-37.

[Bibliographie]

I. Corpus principal

Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge among the Lakes & Mountains, from his Notebooks, Letters, and Poems 1794-1804* ; éd. R. Hudson. Londres : The Folio Society, 1991.

Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge's Essays and Lectures on Shakespeare and other Poets and Dramatists*. Londres : J. M. Dent & Sons, 1914.

Scott, Walter, Sir, *A Legend of the Wars of Montrose* ; éd. J. H. Alexander. Édimbourg : Edinburgh University Press, 1995.

Scott, Walter, Sir, *Essays on Chivalry, Romance and the Drama—The Miscellaneous Prose Works of Sir Walter Scott*. Édimbourg : Robert Cadell, 1834, vol. 6.

Scott, Walter, Sir, *Rob Roy* ; éd. D. Hewitt. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2009.

Scott, Walter, Sir, *The Lady of the Lake, in six cantos; Miscellaneous Poems*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835.

Scott, Walter, Sir, *The Lay of the Last Minstrel, in six cantos; Ballads and Lyrical Pieces*. Édimbourg : Robert Cadell, 1835.

Scott, Walter, Sir, *Waverley* ; éd. P. D. Garside. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2007.

Scott, Walter, Sir, *The Pirate* ; éd. M. Weinstein et A. Lumsden. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2001.

Scott, Walter, *The Voyage of the Pharos: Walter Scott's Cruise around Scotland in 1814.*

Hamilton : Scottish Library Association, 1998.

Shelley, Mary, Shelley, Percy Bysshe, *Frankenstein, or The Modern Prometheus—The*

Novels and Selected Works of Mary Shelley ; 8 vols, dir. B. T. Bennett, éd. N. Crook.

Londres : William Pickering, 1996, vol. 1.

Shelley, Mary, *Frankenstein: Or, the Modern Prometheus* ; éd. M. Hindle. Londres : Penguin

Books, 2003.

Southey, Robert, *Journal of a Tour in Scotland in 1819* ; éd. C. H. Herford. Londres : John

Murray, 1929.

Wilson, John, « Christopher among the Mountains », in *Blackwood's Edinburgh Magazine* ;

vol. 44, n°275 (septembre 1838). Édimbourg : Blackwood & Sons, 1838, pp. 285-

316.

Wilson, John, *Dies Boreales; or Christopher under Canvass.* Philadelphie : A. Hart, 1850.

Wilson, John, *Essays Critical and Imaginative* ; 4 vols—*The Works of Professor Wilson of*

the University of Edinburgh ; éd. J. F. Ferrier. Édimbourg : William Blackwood &

Sons, 1856-7, vol. 5-8.

Wilson, John, *Recreations of Christopher North* ; 2 vols—*The Works of Professor Wilson of*

the University of Edinburgh ; éd. J. F. Ferrier. Édimbourg : William Blackwood &

Sons, 1857, vol. 9-10.

Wilson, John, *The Poetical Works of professor Wilson—The Works of Professor Wilson of*

the University of Édimbourg : Poems ; éd. J. F. Ferrier. Édimbourg : William

Blackwood & Sons, 1858, vol. 12.

Wollstonecraft, Mary, *Letters written during a short residence in Sweden, Norway, and Denmark* ; éd. T. Brekke et J. Mee. Oxford : Oxford University Press, 2009.

Wordsworth, Dorothy, *Recollections of a Tour in Scotland A.D. 1803* ; éd. J. C. Shairp. Édimbourg : James Thin, 1981.

Wordsworth, William, *Guide through the Districts of the Lakes in the North of England, with a Description of the Scenery, &c. for the Use of Tourists and Residents*. Kendal : Hudson & Nicholson, 1835.

Wordsworth, William, *Le Prélude/The Prelude* ; trad., éd. L. Cazamian. Paris : Aubier Montaigne, 1949.

Wordsworth, William, *The Poems* ; éd. J. O. Hayden. Londres : Penguin Books, 1989, 2 vols.

II. Sources primaires

- [Anon.] « Further examination of Dr Macculloch's Statements in a Series of Criticisms on the 'Highlands and Western Isles of Scotland' », in *The Edinburgh Magazine, and Literary Miscellany; A New Series of the Scots Magazine* ; vol. 16 (avril 1825), pp. 385-406.
- [Anon.] « Review of *Frankenstein; or the Modern Prometheus* », in *The British Critic* ; vol. 9 (avril 1818). Londres : F. C. & J. Rivington, 1818, pp. 432-8.
- [Anon.] « Review of Tegner's *Legend of Frithiof* », in *The Foreign Quarterly Review* ; vol. 3, n°5 (septembre 1828). Londres : Treuttel & Würtz, 1829, pp. 254-82.
- [Anon.] « Review of *The Isle of Palms, and other Poems. By John Wilson [...]* », in *The Edinburgh Review, or Critical Journal* ; vol. 19, n°38 (février 1812). Édimbourg : Archibald Constable, 1811, pp. 373-88.
- [Anon.] « Review of *The Pirate* », in *Blackwood's Edinburgh Magazine* ; vol. 10, n°58 (décembre 1821). Édimbourg : William Blackwood, 1821, pp. 712-28.
- [Anon.] *The Bible, Authorized King James Version with Apocrypha* ; éd. R. Carroll et S. Prickett. Oxford : Oxford University Press, 2008.
- [Anon.] « The FELIE-BEG, no part of the ancient Highland dress.—Part of a Letter from Ivan Baillie of Abereachan, Esq. ; », in *The Edinburgh Magazine, or Literary Miscellany* ; vol. 1 (mars 1785). Édimbourg : J. Sibbald, 1785, p. 235.

- Addison, Joseph, Richard Steele, Sir, Budgell, Eustace, *The Spectator, with illustrative notes: to which are prefixed, the lives of authors: comprehending, Addison, Steele, Parnell, Hughes, Buegel, Eusden, Tickell, and Pope: with critical remarks about their writings* ; éd. R. Bisset. London : J. S. Jordan, 1793, 8 vols.
- Alcée, Sapho, *Fragments* ; trad. T. Reinach, collab. A. Puech. Paris : Les Belles Lettres, 1937.
- Amundsen, Roald, *My Life as an Explorer*. Garden City : Double Day et Page & Co., 1927.
- Amundsen, Roald, *Roald Amundsen's "The North West Passage"; Being the Record of a Voyage of Exploration of the Ship "Gjøa" 1903-1907*. New York : E. P. Dutton & Co., 1908, 2 vols.
- Anderson, William, *The Scottish Nation: Or the Surnames, Families, Literature, Honours, and Biographical History of the People of Scotland*. Édimbourg : A. Fullarton & Co., 1863, 3 vols.
- Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* ; trad. et éd. F. Vian et E. Delage. Paris : Les Belles Lettres, 1974.
- Aristote, *Histoire des Animaux V-VII* ; trad. P. Louis. Paris : Les Belles Lettres, 1968, tome 2.
- Aristote, *Les Politiques* ; trad. et éd. P. Pellegrin. Paris : GF-Flammarion, 1993.
- Aristote, *Problèmes XI-XXVII* ; trad. et éd. P. Louis. Paris : Les Belles Lettres, 1993, tome 2.
- Aubrey, John, *Monumenta Britannica: or, A miscellany of British antiquities* ; éd. J. Fowles et R. Legg. Sherborne : Dorset Publishing Company, 1980-2, 2 vols.
- Balfour Paul, James, Sir [Lord Lyon King of Arms] (éd.), *The Scots Peerage: founded on Wood's Edition of Sir Robert Douglas's Peerage of Scotland; containing an historical*

- and genealogical account of the nobility of that kingdom.* Édimbourg : David Douglas, 1904-14, 9 vols.
- Barrington, Daines, *The Probability of Approaching the North Pole Discussed.* Londres : C. Heydinger, 1775.
- Barrington, Daines, *The Possibility of Approaching the North Pole Asserted* ; éd. M. Beaufoy. Londres : T. & J. Allman, 1818.
- Barron, Oswald (dir.), *The Ancestor a Quarterly Review of County and Family History, Heraldry and Antiquities* ; n°4 (janvier 1903). Westminster : Archibald Constable & Co., 1903.
- Barrow, John, *A Chronological History of Voyages Into the Arctic Regions: Undertaken Chiefly for the Purpose of Discovering a North-east, North-west, Or Polar Passage Between the Atlantic and Pacific: from the Earliest Periods of Scandinavian Navigation, to the Departure of the Recent Expeditions, Under the Orders of Captains Ross and Buchan.* Londres : John Murray, 1818.
- Barrow, John, Sir, *An Account of Travels Into the Interior of Southern Africa, in the Years 1797 and 1798 [...].* Londres : T. Cadell Jun. & W. Davies, 1801, vol. 1.
- Barrow, John, « Review of *A Sketch of the British Fur Trade in North America [...]* », in *The Quarterly Review* ; vol. 16, n°31. Londres : John Murray, 1817, pp. 129-72.
- Barrow, John, Sir, *Voyages of Discovery and Research Within the Arctic Regions, from the Year 1818 to the Present Time: Under the Command of the Several Naval Officers Employed by Sea and Land in Search of a Northwest Passage from the Atlantic to the*

- Pacific; with Two Attempts to Reach the North Pole [...]*. Londres : John Murray, 1846.
- Barry, George, *The History of the Orkney Islands: In which is Comprehended an Account of Their Present as Well as Their Ancient State, Together with the Advantages They Possess for Several Branches of Industry and the Means by which They May be Improv'd*. Édimbourg : Constable & Co., 1805.
- Bartholin, Thomas, *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres; ex vetustis codicibus et monumentis hactenus ineditis congesti*. Hafniæ (Copenhague) : Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689.
- Beaumont, Francis, Fletcher, John, *The Works of Beaumont and Fletcher in Fourteen Volumes* ; éd. H. Weber. Édimbourg : James Ballantyne & Co., 1812, 14 vols.
- Blackstone, William, *Commentaries on the Laws of England: In Four Books* ; éd. E. Christian. Londres : T. Cadell & W. Davies, 1794, 4 vols.
- Blair, Hugh, *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*; 2 vols. Londres : W. Strahan and T. Cadell, 1783.
- Blake, William, Bloom, Harold, *The Complete Poetry and Prose of William Blake* ; éd. D. V. Erdman et H. Bloom. Los Angeles : University of California Press, 2008.
- Boyer, Régis, *Les Sagas Islandaises*. Paris : Gallimard, 1987.
- Bragg, Benjamin [George Walker], Parris, Edmund Thomas, *A Voyage to the North Pole by Benjamin Bragg, Accompanied by his Friend, Captain Slapperwhack; with an Account of the Dangers and Accidents they Experienced in the Frozen Seas of the Polar Circle. Also, the Manner of their Wintering on the Island of Spitzberg, and Discovery of the Polar Continent*. Londres : G. Walker, 1817.

Brewster, David, *A Treatise on Optics*. Londres : Longman, Rees, Orme, Brown & Green et John Taylor, 1831.

Brewster, David, *Letters on Natural Magic*. Londres : John Murray, 1842.

Bristed, John, *Anthzplanomenoz; or a Pedestrian Tour through Part of the Highlands of Scotland, in 1801*. Londres : J. Wallis, 1803, 2 vols.

Broadhurst, George, *The Call of the North*. New York (24 août 1908).

Budworth, Joseph, *A Fortnight's Ramble to the Lakes in Westmoreland, Lancashire, and Cumberland. By a Rambler*. Londres : Hookham and Carpenter, 1792.

Budworth, Joseph, Esq., *Windermere, A Poem*. Londres : T. Cadell Jr., 1798.

Burke, Edmund, *A Philosophical Enquiry into the Origin of our Ideas the Sublime and Beautiful*; éd. A. Phillips. Oxford : Oxford University Press, 2008.

Burke, Edmund, *Reflections on the Revolution in France: And on the Proceedings in Certain Societies in London Relative to that Event. In a Letter Intended to Have Been Sent to a Gentleman in Paris*. Londres : J. Dodsley, 1790.

Burke, Edmund, *The Annual Register, or, A View of the History, Politics, and Literature of the Year 1826*. Londres : Baldwin, Cradock et Joy, 1827.

Burke, John, Burke, Bernard, *Encyclopædia of Heraldry: Or General Armory of England, Scotland, and Ireland, Comprising a Registry of All Armorial Bearings from the Earliest to the Present Time, Including the Late Grants by the College of Arms*. Londres : Henry G. Bohn, 1844.

Burney, James, « A Memoir on the Geography of the North-Eastern Part of Asia, and on the Question whether Asia and America are contiguous, or are separated by the

- Sea », in *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* ; vol. 108, part 1.
Londres : G. & W. Nicol, 1818, pp. 9-23.
- Burns, Robert, Currie, James, *The Works of Robert Burns; with an Account of his Life, and a Criticism on his Writings* [...]. Liverpool : J. M'Creery, 1800, 4 vols.
- Burns, Robert, *Poems, Chiefly in the Scottish Dialect*. Kilmarnock : John Wilson, 1786.
- Burns, Robert, *The Life and Works of Robert Burns* ; éd. R. Chambers. New York : Harper & Brothers, 1854, 4 vols.
- Burt, Edward, *Letters from a Gentleman in the North of Scotland to his Friend in London; Containing the Description of a Capital Town in that Northern Country, with an Account of Some Uncommon Customs of the Inhabitants* [...] ; éd. R. Jamieson.
Londres : Ogle et Duncan & Co., 1822, 2 vols.
- Byron, George Gordon, B^{on}, « So Late into the Night: 1816-1817 »—*Byron's Letters and Journals* ; éd. L. A. Marchand. Cambridge : Harvard University Press, 1976, vol. 5.
- Callimaque, *Les origines - Réponse aux Telchines - Elégies - Epigrammes - Iambes et pièces lyriques - Hécélé - Hymnes* ; trad. et éd. E. Cahen. Paris : Les Belles Lettres, 1972.
- Campbell, Alexander, Scott, Walter, Sir, *Albyn's Anthology: or, a Select Collection of the Melodies & Vocal Poetry Peculiar to Scotland & the Isles, Hitherto Unpublished*.
Norwood : Norwood Editions, 1988.
- Carlisle, Nicholas, *A Concise Description of the Endowed Grammar Schools in England and Wales*. Londres : Baldwin, Cradock et Joy, 1818, 2 vols.
- Carlyle, Thomas, « The Hero as Divinity. Odin. Paganism: Scandinavian Mythology », in *On Heroes, Hero-worship and the Heroic in History*. Londres : Chapman & Hall, 1840.

César, Jules, *Guerre des Gaules V-VIII* ; trad. et éd. L.-A. Constans. Paris : Les Belles Lettres, 1989, tome 2.

Chalmers, George, *Caledonia: or, an Account, Historical and Topographic, of North Britain; from the Most Ancient to the Present Times*. Londres : T. Cadell & W. Davies, 1807-24, 3 vols.

Clarke, James, *A Survey of the Lakes of Cumberland, Westmorland and Lancashire*. Penrith : James Clarke, 1787.

Cobbett, William, Jardine, David, *Cobbett's Complete Collection of State Trials and Proceedings for High Treason: And Other Crimes and Misdemeanor from the Earliest Period to the Present Time*; vol. 18 (AD. 1743-1753) ; éd. T. B. Howell. Londres : T. C. Hansard, 1813.

Coleridge, Samuel, *A Book I Value: Selected Marginalia* ; éd. H. J. Jackson. Princeton : Princeton University Press, 2003.

Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge's Essays and Lectures on Shakespeare and other Poets and Dramatists*. Londres : J. M. Dent & Sons, 1914.

Coleridge, Samuel Taylor, *Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge* ; éd. Earl L. Griggs. Oxford : Clarendon Press, 1956-71, 6 vols.

Coleridge, Samuel Taylor, *Lectures 1818-1819: On the History of Philosophy* [2 vols] ; éd. J. R. de Jager Jackson—*The Collected Works of Samuel Taylor Coleridge* ; dir. K. Coburn. Princeton : Princeton University Press, 2000, vol. 8-9.

Coleridge, Samuel Taylor, *Letters, Conversations and Recollections of S. T. Coleridge* ; éd. T. Allsop. Londres : Edward Moxon, 1836, 2 vols.

Coleridge, Samuel Taylor, *Notes and Lectures Upon Shakespeare and Some of the Old Poets and Dramatists: With Other Literary Remains of S. T. Coleridge* ; éd. H. N. & S. Coleridge. Londres : William Pickering, 1849, 2 vols.

Coleridge, Samuel Taylor, *Samuel Taylor Coleridge: The Major Works* ; éd. H. J. Jackson. Oxford: Oxford University Press, 2000.

Coleridge, Samuel Taylor, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge* ; éd. K. Coburn. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1957-90, 8 vols.

Coleridge, Samuel Taylor, Payne Collier, John, *Coleridge on Shakespeare: The Text of the Lectures of 1811-12* ; éd. R. A. Foakes. Londres : Routledge & Kegan Paul, 1971.

Collins, William, « An Ode on the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland, considered as the Subject of Poetry », in *Transactions of the Royal Society of Edinburgh* ; vol. 1, part. 2. Édimbourg : J. Dickson, 1788, pp. 63-75.

Commelin, Isaac, Pontanus, Isacius, Johannes, de Renneville, René Augustin Constantin, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-Bas*. Rouen : Pierre Caillou, 1725, 10 tomes.

Cook, James, *A Voyage to the Pacific Ocean Undertaken by the Command of His Majesty for Making Discoveries in the Northern Hemisphere to Determine the Position and Extent of the West Side of North America [...]* ; éd. J. Douglas. Londres : C. Nicol et T. Cadell, 1784, 3 vols.

Cook, James, King, James, *A Voyage to the Pacific Ocean. Undertaken, by the Command of His Majesty, for Making Discoveries in the Northern Hemisphere, to Determine the Position and Extent of the West Side of North America; Its Distance from Asia; and*

- the Practicability of a Northern Passage to Europe. Performed under the Direction of Captains Cook, Clerke, and Gore, in His Majesty's Ships the Resolution and Discovery, in the Years 1776, 1777, 1778, 1779, and 1780* ; éd. J. Douglas. Londres : C. Nicol et T. Cadell, 1784, 3 vols.
- Cooper, Fenimore, James, *Sea Tales: The Pilot, the Red Rover*. New York : Library of America, 1991.
- Cottle, Amos Simon, Southey, Robert, *Icelandic Poetry, or the Edda of Sæmund*. Bristol : Joseph Cottle, 1797.
- Couigny, Edme, Lebègue, Henri (trad. et éd.), *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*. Paris : Librairie Renouard, 1878-1892, 6 tomes.
- Coxe, William, *Travels into Poland, Russia, Sweden, and Denmark: Interspersed with Historical Relations and Political Inquiries*. Londres : T. Cadell, 1784, 2 vols.
- Cranz, David, *The History of Greenland: Containing a Description of the Country, and Its Inhabitants: and Particularly a Relation of the Mission, Carried on for Above These Thirty Years by the Unitas Fratrum, at New Herrnhuth and Lichtenfels, in that Country* ; trad. J. Gambold. Londres : J. Dodsley, T. Becket, et al., 1767, 2 vols.
- Crocker, John Wilson, « Review of *Frankenstein, or the Modern Prometheus* », in *The Quarterly Review* ; vol. 18, n°36. Londres : John Murray, 1818, pp. 379-85.
- Dafforne, James, *Pictures by Edwin Landseer Royal Academician with Descriptions and Biographical Sketch of the Painter*. Londres : Virtue & Co., 1873.
- Dalton, Charles, *The Waterloo Roll Call: with biographical notes and anecdotes*. Londres : Eyre & Spottiswoode, 1904.
- de Balzac, Honoré, *La Peau de Chagrin* ; éd. M. Allemand. Paris : Garnier Frères, 1950.

de Bourdeille Brantôme, Pierre, *Oeuvres du Seigneur de Brantôme : nouvelle édition plus correcte que les précédentes*. Paris : Jean-Francois Bastien, 1787, 8 tomes.

de Buffon, Leclerc, George-Louis, *Supplément à l'histoire naturelle, générale et particulière*. Paris : Imprimerie Royale, 1774-89, 7 tomes [tome 30-36].

De Quincey, Thomas, *Confessions of an English Opium-Eater* ; éd. G. Lindop. Oxford : Oxford University Press, 1998.

De Quincey, Thomas, *Confessions of an English-Opium Eater: carefully revised by the author and greatly enlarged*. Édimbourg : Adam & Charles Black, 1862.

De Quincey, Thomas, *De Quincey's Editorship of the Westmorland Gazette 1818-1819*. Kendal : Atkinson & Pollitt, 1890.

De Quincey, Thomas, « On Suicide », in *The London Magazine* ; vol. 8 (novembre 1823). Londres : Taylor & Hessey, 1823.

De Quincey, Thomas, *Reminiscences of the English Lake Poets* ; éd. J. E. Jordan. Londres : J. M. Dent & Sons, 1961.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile* ; trad. F. Hofer. Paris : Librairie Hachette et C^{ie}, 1865, 4 tomes.

Diogène Laërte, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité suivies de la vie de Plotin par Porphyre* ; trad. C. Zevort. Paris : Charpentier, 1847, 2 tomes.

Dion, Cassius, *Histoire romaine* ; trad. Freyburger-Galland et M.-L., éd. J.-M. Rodaz. Paris : Les Belles Lettres, 1991.

Douglas, Thomas, Earl of Selkirk, *Observations on the Present State of the Highlands of Scotland: With a View of the Causes and Probable Consequences of Emigration*. Londres : Longman, Hurst, Rees et Orme, 1805.

Drake, Nathan, *Literary Hours; or, Sketches Critical, Narrative, and Poetical*. London : T.

Cadell & W. Davies, 1804, 3 vols.

Drummond, Thomas, *An Interesting Statement of the Claims of Thomas Drummond: Of New Penshaw, Near Houghton-Le-Spring, in the County of Durham: to the Ancient Honours & Entailed Estates of the Earldom of Perth: Interspersed with Copious Memoirs of the Most Noble House of Drummond [...]*. Newcastle upon Tyne : Mackenzie & Dent, 1830.

Dryden, John, *The Works of John Dryden, now first Collected in Eighteen Volumes. Illustrated with Notes, Historical, Critical, and Explanatory, and Life of the Author ;* éd. W. Scott. Londres : William Miller, 1808, 18 vols.

Élien le sophiste, *La personnalité des animaux X-XVII* ; trad. et éd. A. Zucker, collab. J. C. Bailly. Paris : Les Belles Lettres, 2002, tome 2.

Ellis, George, « Review of Scott's *Lady of the Lake* », in *The Quarterly Review* ; vol. 3, n°6 (mai 1810). Londres : John Murray, 1810, pp. 492-517.

Evelyn, John, Nisbet, John, *Sylva, or, A Discourse of Forest Trees: by John Evelyn F. R. S. with An Essay on the Life and Works of the Author by John Nisbet D. CEC.* Londres : Arthur Doubleday & Co., 1908, 2 vols.

Ferguson, Richard S., *A History of Cumberland*. Londres : Elliot Stock, 1890.

Fergusson, James, Sir (trad.), *The Declaration of Arbroath* ; éd. A. Borthwick. Édimbourg : National Archives of Scotland (avril 2009- fichier PDF). Web. www.nas.gov.uk/downloads/declarationarbroath.pdf

- Fionn, « The Martial Music of the Clans (II.—The Clan Cameron) », in *The Celtic Monthly: a Magazine for Highlanders* ; dir. J. Mackay, vol. 10, n°3 (décembre 1901). Glasgow : Mackay et Sinclair, 1902, pp. 46-8.
- Fordyce Mavor, William, *Historical Account of the most Celebrated Voyages, Travels, and Discoveries, from the Time of Columbus to the Present Period* ; Londres : E. Newbery, 1797, vol. 12.
- Franklin, John, *Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea in the Years 1819, 20, 21, and 22*. Londres : John Murray, 1823.
- Gibbon, Edward, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* ; éd. H. H. Milman. Paris : Baudry's European Library, 1840, 8 vols.
- Gillies, Robert Pearse, *Childe Alarique, a Poet's Reverie with Other Poems*. Édimbourg : James Ballantyne & Co., 1814.
- Gilpin, William, *Observations on the Western Parts of England, Relative Chiefly to Picturesque Beauty: To which are Added, a Few Remarks on the Picturesque Beauties of the Isle of Wight*. Londres : T. Cadell Jr. & W. Davies, 1798.
- Gilpin, William, *Observations, Relative Chiefly to Picturesque Beauty, Made in the Year 1772, on Several Parts of England; Particularly the Mountains, and Lakes of Cumberland, and Westmoreland*. Londres : R. Balmire, 1786, 2 vols.
- Gilpin, William, *Observations, Relative chiefly to Picturesque Beauty, Made in the Year 1776, on Several Parts of Great Britain; particularly the High-lands of Scotland*. Londres : R. Balmire, 1789, 2 vols.
- Gilpin, William, *Remarks on Forest Scenery, and Other Woodland Views* ; éd. T. D. Lauder. Édimbourg : Fraser & Co., 1834, 2 vols.

- Gleig, George (dir.), *Encyclopædia Britannica; Or, a Dictionary of Arts, Sciences, and Miscellaneous Literature: Constructed on a Plan, by which the Different Sciences and Arts are Digested Into the Form of Distinct Treatises Or Systems [...]*. Édimbourg : A. Bell et C. Macfarquhar, 1797, 18 vols.
- Gordon, Mary, 'Christopher North': *A Memoir of John Wilson*. Édimbourg : Edmonston & Douglas, 1862, 2 vols.
- Grant, John, Leslie, William, *A Survey of the Province of Moray: Historical, Geographical, and Political*. Aberdeen : Isaac Forsyth, 1798.
- Gray, Thomas, *The Poems of Mr. Gray: to which are Prefixed Memoirs of his Life and Writings* ; éd. T. Mason. York : J. Dodsley, 1775.
- Gregory, Donald, *History of the Western Highlands and Isles of Scotland, 1493 to 1625*. Édimbourg : William Tait, 1836.
- Grimm, Jacob, *Deutsche Mythologie*. Göttingen: Dieterichsche Buchhandlung, 1844, 2 vols.
- Grimm, Jacob, Grimm, Wilhelm (éd.), *Kinder- Und Hausmärchen*. Munich : Winkler Verlag, 1963.
- Guthrie, William, *A New Geographical, Historical, and Commercial Grammar: And Present State of the Several Kingdoms of the World [...]*. Londres : Charles Dilly et J. Robinson, 1798.
- Hamelin, Louis-Edmond, *Echo des pays froids*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1996.
- Hearne, Samuel, *A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay, to the Northern Ocean. Undertaken by Order of the Hudson's Bay Company, for the Discovery of Copper Mines, a North West Passage, Etc. in the Years 1769, 1770, 1771 & 1772*. London : T. Cadell & W. Davies, 1795.

- Henderson, Ebenezer, *Iceland, or the Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815* [...]. Édimbourg : Oliphant, Waugh and Innes, 1818, 2 vols.
- Henderson, John, Sinclair, John, Bart., *General View of the Agriculture of the County of Caithness: with Observations on the Means of its Improvement* [...]. Londres : G. & W. Nicol, Longman, Rees & Co., Sherwood et Neely & Jones, 1812.
- Herder, Johann Gottfried (dir.), *Von deutscher Art und Kunst: einige fliegende Blätter*.
Hambourg : Bode, 1773.
- Hérodote, *Histoires d'Hérodote* ; trad. P. H. Larcher, éd. E. Pessoneaux. Paris : Charpentier, 1889.
- Hippocrate, *Airs, eaux, lieux—Hippocrate* ; trad. J. Jouanna. Paris : Les Belles Lettres, 1996, tome 2, part. 2.
- Hodge, Charles, Rev. (dir.), *The Biblical Repertory and Princeton Review for the Year 1856* ; vol. 28. Philadelphie : Office of the Biblical Repertory, 1856.
- Hogg, James, *A Tour in the Highlands in 1803: A Series of Letters by James Hogg, The Ettrick Shepherd Addressed To Sir Walter Scott, Bart.* Édimbourg : James Thin et The Mercat Press, 1986.
- Hogg, James (éd.), *The Jacobite Relics of Scotland: Being the Songs, Airs, and Legends, of the Adherents to the House of Stuart*. Édimbourg : William Blackwood, 1821.
- Home, John, *The History of the Rebellion in the Year 1745*. Londres : T. Cadell, 1802.
- Homère, *Iliade* ; trad. et éd. P. Mazon, collab. P. Chantraine, P. Collart et R. Langumier. Paris : Les Belles Lettres, 1987-94, 4 tomes.
- Homère, *L'Odyssée VIII-XV* ; trad. et éd. V. Bérard. Paris : Les Belles Lettres, 1933, tome 2.
- Horace, *Odes et Épodes* ; trad. F. Villeneuve. Paris : Les Belles Lettres, 1997.

Horrebow, Niels, *The Natural History of Iceland: Containing a Particular and Accurate Account of the Different Soils, Burning Mountains, Minerals, Vegetables, Metals, Stones, Beasts, Birds, and Fishes; Together with the Disposition, Customs, and Manner of Living of the Inhabitants [...]*. Londres : A. Linde, D. Wilson, T. Durham, *et al.*, 1758.

Huguet, Jean Marc, Malaurie, Jean, *L'Appel de l'Arctique*. Paris : l'Harmattan, 2010.

Hunter, Thomas, *Woods, Forests and Estates of Perthshire with Sketches of the Principal Families in the County*. Perth : Henderson, Robertson et Hunter, 1833.

Hutchinson, Gilbert, Esq., *Treatise on the Offices of Justice of Peace, Constable, Commissioner of Supply, and Commissioner under Comprehending Acts, in Scotland [...]*. Édimbourg : William Creech, 1806.

Hutchinson, William, *The History of the County of Cumberland: And Some Places Adjacent, from the Earliest Accounts to the Present Time: Comprehending the Local History of the County; Its Antiquities, the Origin, Genealogy, and Present State of the Principal Families*. Carlisle : F. Jollie, 1794, 2 vols.

Ides, Evert Ysbrants, *Driejaarige reize naar China, te lande gedaan door den Moskovischen afgezant E. Ysbrants Ides, van Moskou af, over Groot Ustiga, Siriania, Permia, Sibiriën, Daour, Groot Tartaryen tot in China [...]*. Amsterdam: François Halma, 1704.

Italicus, Silius, *La Guerre Punique* ; trad. et éd. J. Volpilhac, P. Miniconi et G. Devallet. Paris : Les Belles Lettres, 1981.

Jackson Hooker, William, Sir, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*.

Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1813, 2 vols.

James, Thomas, *The Strange and Dangerous Voyage of Captaine Thomas James* ; éd. C. M.

Franklin. Montréal-Kingston : McGill-Queen University Press, 2013.

Jamieson, Robert (trad. et éd.), *Popular Ballads and Songs: from Tradition, Manuscripts and*

Scarce Editions; with translations of similar pieces from the ancient Danish language,

and a few originals by the editor. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1806,

2 vols.

Jamieson, Robert, Scott, Walter, Weber, Henry, William (trad. et éd.), *Illustrations of*

Northern Antiquities, from the earlier Teutonic and Scandinavian Romances: being

an Abstract of the Book of Heroes, and Nibelungen Lay; with Translation of

Metrical Tales, from the Old German, Danish, Swedish, and Icelandic languages;

with Notes and Dissertations. Edinburgh : John Ballantyne & Co., Longman,

Hurst, Rees, Orme et Brown, 1814.

Jefferson, Samuel, *The History and Antiquities of Leath Ward in the County of*

Cumberland: with Biographical Notices and Memoirs. Carlisle : S. Jefferson, 1840.

Jeffrey, Francis, « A Review of *The Lady of the Lake: A Poem* », in *The Edinburgh Review* ;

vol. 16, n° 32 (août 1810). Édimbourg : Constable & Co., 1810, pp. 263-93.

Joffrion, Laurent (Réal.), « Scandinavie, l'appel du Nord » ; Act. Munier, Vincent. Paris :

Bonne Pioche Productions, 2013 (France 2, *Grandeurs nature*, octobre 2014).

Johnson, James (dir.), *The Scots Musical Museum: Humbly dedicated to the Catch Club*

instituted at Edin^r June 1771. Édimbourg : James Johnson, 1790, vol. 3.

Johnson, Samuel, *A Dictionary of the English Language: In which the Words are Deduced from Their Originals, and Illustrated in Their Different Significations by Examples from the Best Writers, to which are Prefixed a History of the Language and an English Grammar*. Londres : J. & P. Knapton, T. & T. Longman, C. Hitch & L. Hawes, A. Millar, et R. & J. Dodsley, 1755, 2 vols.

Johnson, Samuel, Boswell, James, *A Journey to the Western Islands of Scotland and the Journal of a Tour to the Hebrides* ; éd. P. Levi. Londres : Penguin Books, 1984.

Johnston, Thomas, Board of Agriculture, *General View of the Agriculture of the County of Selkirk: with Observations on the Means of its Improvement*. Londres : W. Bulmer & Co., 1794.

Johnstone, James, *Antiquitates Celto-Normannicæ: containing the Chronicle of Man and the isles, abridged by Camden, and now first published, complete, from the original ms. in the British Musæum: with an English translation, and notes: to which are added extracts from the Annals of Ulster, and Sir J. Ware's Antiquities of Ireland, British topography by Ptolemy, Richard of Cirencester, the geographer of Ravenna, and Andrew bishop of Caithness: together with accurate catalogues of the Pictish and Scottish kings*. Copenhague : August F. Stein, 1786.

Johnstone, James, *Memoirs of the Rebellion in 1745 and 1746*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1820.

Jordanès, *Histoire des Goths* ; trad. et éd. O. Devillers. Paris : Les Belles Lettres, 1995.

Justin, *Histoire universelle de Justin extraite de Trogue de Pompée* ; trad. et éd. J. Pierrot et E. Boitard. Paris : C. L. F. Panckoucke, 1833, 2 tomes.

Juvénal, *Satires* ; trad. et éd. P. Labriolle et F. de Villeneuve. Paris : Les Belles Lettres, 1994.

- Kant, Immanuel, *Critique de la faculté de juger* ; trad. et éd. A. Philonenko. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 1993.
- Keats, John, *The Letters of John Keats: 1814-1821* ; éd. H. E. Rollins. Cambridge : Cambridge University Press, 2012, 2 vols.
- Laing, John, *An Account of a Voyage to Spitzbergen: Containing a Full Description of that Country, of the Zoology of the North, and of the Shetland Isles; with an Account of the Whale Fishery*. Londres : J. Mawman, 1815.
- La Motte-Fouqué, Friedrich, Heinrich, Karl, baron de, *Sintram and his Companions : a romance from the German of Frederic Baron de La Motte Fouqué, author of Undine, &c.* ; trad. J. C. Hare. Londres : C. & J. Ollier, 1820.
- Larson, Laurence Marcellus (trad. et éd.), *The King's Mirror (Speculum Regale/Konungs Skuggsjá)*. New York : the American-Scandinavian Foundation, 1917.
- Lawson, George, Rev., « Hints Favourable to the Poor », in *Annals of Agriculture, and Other Useful Arts* ; vol. 40, dir. A. Young. Bury St. Edmund's : Arthur Young, 1803, pp. 51-70.
- Lewis, Matthew Gregory, *Tales of Wonder*. Londres : W. Blumer & J. Bell, 1801, 2 vols.
- Leyden, John, *Journal of a Tour in the Highlands and Western Islands of Scotland in 1800* ; éd. J. Sinton. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1903.
- Lickbarrow, Isabella, *Isabella Lickbarrow: Collected Poems* ; éd. C. Parrish. Grasmere : Wordsworth Trust, 2004.
- Lindsay, Robert, *The Cronicles [sic.] of Scotland by Robert Lindsay of Pitscottie. Published from several old manuscripts* ; éd. J. G. Dalyell. Édimbourg : Archibald Constable, 1814, 2 vols.

- Lister, Thomas, Henry, « Review of the The Waverley Novels. New Edition, with the Author's Notes », in *The Edinburgh Review* ; vol. 55, n°109 (april 1832).
Édimbourg : Adam Black, 1832, pp. 61-79.
- Llyod, Charles, *Desultory Thoughts in London; Titus and Gisippus; with other poems*.
Londres : C. & H. Baldwin, 1821.
- Llyod, Charles, *Nugæ Canoræ: Poems*. Londres : J. & A. Arch, 1819.
- Lockhart, John, Gibson, *Memoirs of the Life of Sir Walter Scott*. Paris : Baudry's
European Library, 1838, 4 vols.
- Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale)* ; trad. et éd. A. Bourgery. Paris: Les Belles Lettres,
1926-9, 2 tomes.
- Lucien de Samosate, *Voyages extraordinaires* ; trad. et éd. J. Bompaire et A.-M. Ozanam.
Paris : Les Belles Lettres, 2009.
- M'Diarmid, Angus, *Striking and Picturesque Delineations of the Grand, Beautiful,
Wonderful and Interesting Scenery around Loch Earn*. Édimbourg : J. Moir, 1815.
- Macculloch, John, *The Highlands and Western Isles of Scotland, Containing Descriptions of
Their Scenery and Antiquities, with an Account of the Political History and Ancient
Manners [...] Founded on a Series of Annual Journeys Between the Years 1811 and
1821 [...] in Letters to Sir Walter Scott, Bart*. Londres : Longman, Hurst, Rees,
Orme, Brown et Green, 1824, 4 vols.
- MacKenzie, Alexander, Macleod, Donald, *The History of the Highland Clearances;
containing a Reprint of Donald Macleod's Gloomy Memories of the Highlands; Isle of
Skye in 1882; and a Verbatim Report of the Trial of the Braes Crofters*. Inversness : A.
& W. MacKenzie, 1883.

Mackenzie, George Steuart, Sir, *Travels in the Island of Iceland, during the Summer of the Year MDCCCX*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1811.

Mackenzie, Henry, *Report of the Highland Society of Scotland Appointed to Inquire into the Nature and Authenticity of the Poems of Ossian*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1805.

Mackintosh, James, « Review of De l'Allemagne. Par Madame la Baronne de Staël-Holstein », in *The Edinburgh Review* ; vol. 22, n°43 (octobre 1813). Édimbourg : Constable, 1814, pp. 198-238.

MacLeod, Donald, *Donald MacLeod's Gloomy Memories in the Highlands of Scotland: Versus Mrs. Harriet Beecher Stowe's Sunny Memories in (England) a Foreign Land: or a faithful picture of the extirpation of the Celtic race from the Highlands of Scotland*. Toronto : Donald MacLeod, 1857.

Macpherson, James, *The Highlander: A Poem in Six Cantos*. Édimbourg : W. Ruddiman Jr. & Co., 1758.

Macpherson, James, *The Poems of Ossian*; éd. H. Gaskill et F. Stafford. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2006.

MacVicar Grant, Anne, *Essays on the superstitions of the Highlanders of Scotland: to which are added, translations from the Gaelic, and letters connected with those formerly published*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme, Brown, 1811, 2 vols.

MacVicar Grant, Anne, *Letters from the Mountains: Being the Correspondence with Her Friends Between the Years 1773 and 1803 of Mrs Grant of Laggan* ; éd. J. P. Grant. Cambridge : Cambridge University Press, 2011, 2 vols.

- MacVicar Grant, Anne, *Poems on Various Subjects by Mrs. Grant Laggan*. Édimbourg : Longman & Rees, 1803.
- Maginn, William, « Gallery of Literary Characters N° xxxviii. Samuel Taylor Coleridge, Esq. », in *Fraser's Magazine for Town and Country* ; vol. 8 (juillet). Londres : James Fraser, 1833, p. 64.
- Malaurie, Jean, *L'appel du Nord*. Paris : Éditions de la Martinière, 2001.
- Malaurie, Jean, *Ultima Thulé : de la découverte à l'invasion*. Paris : du Chêne et Hachette-Livre, 2000.
- Mallet, Paul-Henri, *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves : pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'histoire de Dannemarc*. Copenhague : Claude Philibert, 1756.
- Mallet, Paul-Henri, Percy, Göransson, Johan, *Northern Antiquities: Or, A Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes, and Other Northern Nations: Including Those of Our Own Saxon Ancestors. With a Translation of the Edda, Or System of Runic Mythology, and Other Pieces, from the Ancient Islandic Tongue* ; trad. et éd. T. Percy. Londres : T. Carnan & Co., 1770, 2 vols.
- Malory, Thomas, Sir, *The Byrth, Lyf, and Actes of Kyng Arthur: of his Noble Knyghtes of the Rounde Table, theyr Merveyllous Enquestes and Aduentures, Thachyeuyng of the Sanc Greal; and in the End le Morte Darthur, with the Dolourous Deth and Departying out of thys Worlde of them al* ; éd. R. Southey. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1817, 2 vols.
- Manners, George, «The Bards of the Lake », in *The Satirist or Monthly Meteor*; vol. 5 (décembre 1809). Londres : Samuel Tipper, 1809, pp. 548-555.

- Marcellin, Ammien, *Histoire XIII-XXV* ; trad. J. Fontaine. Paris : Les Belles Lettres, 1977,
tome 4, part. 1.
- Martial, [Marcus Valerius] *Épigrammes* ; trad. et éd. H. J. Izaac. Paris : Les Belles Lettres,
1930.
- Martin, Martin, Munro, Donald, *A Description of the Western Islands of Scotland, Circa
1695 – A Late Voyage to St Kilda - with A Description of the Occidental i.e. Western
Islands of Scotland* ; éd. C. W. J. Withers et R. W. Munro. Édimbourg : Birlinn,
1999.
- Masson, David, *The Register of the Privy Council of Scotland: A.D. 1610-1613*. Édimbourg :
H. M. General Register House, 1889, vol. 9.
- Meares, John, Esq., *Voyages Made in the Years 1788 and 1789, from China to the North
West Coast of America [...]*. Londres : J. Walter, 1790.
- Milton, John, *Paradise Lost* ; éd. S. Orgel et J. Goldberg. Oxford : Oxford University Press,
2004.
- Molesworth, Robert, *An Account of Denmark as It was in the Year 1692*. Londres : T.
Goodwin, 1694.
- Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède et de, *De l'Esprit des lois* ; éd.
V. Goldschmidt. Paris : Garnier-Flammarion, 1979, 2 vols.
- Monteith, Robert, Sibbald, Robert, *Description of the Islands of Orkney and Shetland*.
Édimbourg : Thomas G. Stevenson, 1845.
- Morrison, Robert, Baldick, Chris (éd.), *Tales of Terror from Blackwood's Magazine*.
Oxford : Oxford University Press, 1995.

Nicolson, Joseph, Esq, Burn, Richard, LL.D., *The History and Antiquities of the Counties of Westmorland and Cumberland*. Londres : W. Strahan et T. Cadell, 1777, 2 vols.

Olaus Magnus, *Histoire et Description des Peuples du Nord* ; trad. et éd. J. M. Maillefer. Paris : Les Belles Lettres, 2004.

Ovide, *L'Art d'Aimer* ; trad. et éd. H. Bornecque. Paris : Les Belles Lettres, 1983.

Parry, William, Edward, Sir, *Journal of a Voyage for the Discovery of a North-west Passage from the Atlantic to the Pacific: Performed in the Years 1819-20, in His Majesty's Ships Hecla and Griper, Under the Orders of William Edward Parry [...]*. Londres : John Murray, 1821.

Payn, James, *Poems*. Cambridge : Macmillan & Co., 1853.

Pennant, Thomas, *A Tour in Scotland; MDCCLXIX*. Londres : B. White, 1776.

Pennant, Thomas, *A Tour in Scotland; MDCCLXXII*. Londres : B. White, 1776.

Pennant, Thomas, *Arctic Zoology*. Londres : Henry Hughs, 1784-5, 2 vols.

Percy, Thomas, *Reliques of Ancient English Poetry*. Londres : J. Dodsley, 1765, 3 vols.

Percy, Thomas, *The Old Norse Poetic Translations of Thomas Percy: A New Edition and Commentary* ; éd. M. Clunies Ross. Turnhout : Brepols, 2001.

Peterkin, Alexander, Esq., *Notes on Orkney and Zetland: Illustrative of the History, Antiquities, Scenery, and Customs of Those Islands*. Édimbourg : Macredie et Skelly & Co., 1822.

Phipps, John Constantine, *A Voyage Towards the North Pole Undertaken by His Majesty's Command, 1773*. London : J. Nourse, 1774.

Pindare, *Olympiques—[Œuvres]* ; trad. et éd. A. Puech. Paris : les Belles Lettres, 1970, tome 1.

Pindare, *Pythiques*—[Œuvres] ; trad. et éd. A. Puech. Paris : Les Belles Lettres, Paris, 1992,
tome 2.

Pinkerton, John (éd.), *A General Collection of the Best and Most Interesting Voyages and
Travels in All Parts of the World: Many of which are Now First Translated Into
English; Digested on a New Plan*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et
Cadell & Davies, 1808-14, 17 vols.

Pinkerton, John, *A Dissertation on the Origin and Progress of the Scythians or Goths: Being
an Introduction to the Ancient and Modern History of Europe*. Londres : George
Nicol, 1787.

Pinkerton, John (éd.), *Ancient Scottish [sic] Poems*. Londres : Charles Dilly, 1786, 2 vols.

Platon, *Les Lois*—Œuvres complètes ; trad. et éd. E. Des Places. Paris : Les Belles
Lettres, 1951, tome 11, part. 1.

Pline, *Histoire naturelle* ; trad. et éd. E. Littré. Paris : Firmin-Didot & Co., 1877, 2 tomes.

Plutarque, *Vies parallèles. Suivie d'un Dictionnaire de Plutarque* ; trad. A.-M. Ozanam, , éd.
C. Mossé, J. M. Pailler et R. Sablayrolles, dir. F. Hartog et P. Payen. Paris :
Gallimard, 2001.

Polybe, *Histoire générale* ; trad. F. Bouchot. Paris : Charpentier, 1847, 3 tomes.

Pomponius, *Chorographie* ; trad. A. Silberman. Paris : Les Belles Lettres, 1988.

Pontoppidan, Erich, Rev., *The Natural History of Norway: Containing, A Particular and
Accurate Account of the Temperature of the Air, the Different Soils, Vegetables,
Metals, Minerals, Stones, Beasts, Birds, and Fishes [...] In Two Parts* ; trad. A.
Berthelson. Londres : A. Linde, 1755.

- Pope, Alexander, *Pope's Essay on man and Essay on criticism* ; éd. J. B. Seabury. New York : Silver et Burdett & Co., 1900.
- Price, Uvedale, Esq., *An Essay on the Picturesque, as Compared with the Sublime and the Beautiful: And, on the Use of Studying Pictures, for the Purpose of Improving Real Landscape*. Londres : J. Robson, 1794.
- Procopius: History of the Wars, Books V. and VI* ; trad. H. B. Dewing. Cambridge : Harvard University Press, 1953, vol. 3.
- Pulton, Ferdinando, *An Abstract of all the Penal Statutes which be General, in Force and Use [...]*. Londres : Christopher Barker, 1586.
- Rapin, René, Rymer, Thomas Taylor, *Reflections on Aristotle's Treatise of Poesie containing the Necessary, Rational, and Universal Rules for Epick, Dramatick, and the other Sorts of Poetry : with Reflections on the Works of the Ancient and Modern Poets, and their Faults noted* ; trad. T. T. Rymer. Londres : Henry Herringman, 1674.
- Reader, Patrick, *L'Appel de l'Arctique – Alaska – Grand Nord canadien – Nunavut – Passage du Nord-Ouest*. Bruxelles : éditions Arctico5 (International Polar Organisation), 2010.
- Ritson, Joseph, *Ancient Engleish Metrical Romanceës [sic]*. Londres : W. Bulmer & Co., 1802, 3 vols.
- Robertson, J. W., Esq., *The Life and Campaigns of Napoleon Bonaparte: From His Birth Down to His Departure for St. Helena [...]*. Newcastle upon Tyne : Mackenzie & Dent, 1815.

- Robertson, William, *The History of Scotland During the Reigns of Queen Mary and of King James VI* [...]. Londres : A. Millar, 1760, 2 vols.
- Robson, John (éd.), *Three Early English Metrical Romances: with an Introduction and Glossary*. Londres : Camden Society, 1842.
- Ross, John, *A Voyage of Discovery, Made under the Orders of the Admiralty, in His Majesty's Ships Isabella and Alexander, for the Purpose of Exploring Baffin's Bay, and Inquiring into the Probability of a North-West Passage*. Londres : John Murray, 1819.
- Ross, John, Sir, Ross, James Clark, *Narrative of a Second Voyage in Search of a North-West Passage, and of a Residence in the Arctic Regions During the Years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833: Including the Reports of James Clark Ross and the Discovery of the Northern Magnetic Pole*. Londres : A. W. Webster, 1835.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1754] - *Discours sur les sciences et les arts* [1750]; éd. J. Roger. Paris : Garnier-Flammarion, 1992.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation* ; éd. T. L'Aminot et F. et P. Richard. Paris : Bordas, 1992.
- Ruskin, John, *Modern Painters*. Londres : George Allen, 1903-4, 6 vols.
- Sayers, Frank, *Dramatic Sketches of the Ancient Northern Mythology*. Londres : J. Johnson, 1790.
- Scoresby, William Jr., « On the Greenland or Polar Ice », in *Memoirs of the Wernerian Society for Natural History for the Years 1814, 1815, 1816*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1818, vol. 2, part. 2, pp. 261-338.

- Scott, Walter, Sir, « Bonnets of Bonnie Dundee », in *The Mirror of Literature, Amusement and Instruction* ; vol. 11 (janvier-juin), dir. J. Timbs. Londres : J. Limbird, 1828.
- Scott, Walter, Sir, *Essays on Chivalry, Romance and the Drama—The Miscellaneous Prose Works of Sir Walter Scott*. Édimbourg : Robert Cadell, 1834, vol. 6.
- Scott, Walter, *Harold the Dauntless: A Poem in Six Cantos*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1817.
- Scott, Walter, *Hints addressed to the Inhabitants of Edinburgh, and others, in prospect of His Majesty's Visit. By an Old Citizen*. Édimbourg : William Blackwood, Waugh & Innes et John Robertson, 1822 (fichier PDF). Web. http://spinnet.eu/images/2010-12/scotthints_new.pdf
- Scott, Walter, *Introductions and Notes and Illustrations to the Novels, Tales, and Romances of the Author of Waverley*. Édimbourg : Robert Cadell, 1833, 3 vols.
- Scott, Walter, *Marmion; a Tale of Flodden Field*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1808.
- Scott, Walter, *Paul's Letters to his Kinsfolk*. Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1816.
- Scott, Walter, « Review of Herbert's Miscellaneous Poetry », in *The Edinburgh Review* ; vol. 9, n°17 (octobre 1806). Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1807, pp. 211-23.
- Scott, Walter, « Review of the *Culloden Papers Comprising an Extensive and Interesting Correspondence from the Year 1625 to 1748* [...] », in *The Quarterly Review* ; vol. 14, n°28 (janvier 1816). Londres : John Murray, 1816, pp. 283-333.
- Scott, Walter, « Review of *The Report of the Committee of the Highland Society of Scotland appointed to inquire into the Nature and Authenticity of the Poems of Ossian* [...] ».

- The Edinburgh Review* ; vol. 6, n°12 (juillet 1805). Édimbourg : Archibald Constable & Co., 1805, pp. 429-62.
- Scott, Walter, Sir, « Review of the *Annals of Caledonians, Picts, and Scots; and of Strathclyde, Cumberland, Galloway, and Murray*. By Joseph Ritson, Esq. », in *The Quarterly Review* ; vol. 41, n°81 (juillet 1829). Londres : John Murray, 1829, pp. 120-62.
- Scott, Walter, « The Bard's Incantation [from the English Minstrelsy] », in *The Edinburgh Annual Register for 1808* ; vol. 1, part 2. Édimbourg : John Ballantyne & Co., 1810, pp. xxi-xxiii.
- Scott, Walter, *The Border Antiquities of England and Scotland: Comprising Specimens of Architecture and Sculpture, and Other Vestiges of Former Ages, Accompanied by Descriptions*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1814, 2 vols.
- Scott, Walter, « The Highland Bard's Incantation [from the Gaelic] », in *The Poetical Register, [and Repository of Fugitive Poetry for 1805]* ; vol. 5. Londres : F. & C. Rivington, 1807, pp. 478-80.
- Scott, Walter, Sir, *Letters on Demonology and Witchcraft, Addressed to J.G. Lockhart, Esq.* Londres : John Murray, 1830.
- Scott, Walter, Sir, *Lives of the Novelists* ; éd. A. Dobbson. Londres : Henry Frowde et Oxford University Press, 1906.
- Scott, Walter, Sir, *The Chronicles of Canongate* ; éd. C. Lamont. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000.

- Scott, Walter, Sir, *The Fair Maid of Perth* ; éd. A. Hook et D. MacKenzie. Édimbourg :
Edinburgh University Press, 1999.
- Scott, Walter, Sir, *The Journal of Sir Walter Scott; from the Original Manuscript at
Abbotsford* (Popular edition) ; éd. D. Douglas. New York : Harper & Brothers, 1891.
- Scott, Walter, Sir, *The Letters of Sir Walter Scott* ; éd. Sir H. Grierson. Londres :
Constable, 1932-7, 12 vols.
- Scott, Walter, Sir, *The Life of Napoleon Buonaparte, Emperor of the French with a
preliminary View of the French Revolution*. Édimbourg : Cadell & Co., 1827, 9 vols.
- Scott, Walter, Sir, *The Minstrelsy of the Scottish Border* ; 4 vols—*The Poetical Works of Sir
Walter Scott, Bart.* Édimbourg : Robert Cadell, 1833, vol. 1-4.
- Scott, Walter, Sir, *The Minstrelsy of the Scottish Border* ; éd. T. F. Henderson. New York :
Charles Scribner's Sons, 1902, vol. 4.
- Scott, Walter, Sir, *The Monastery* ; éd. P. Fiedling. Édimbourg : Edinburgh University
Press, 2000.
- Scott, Walter, Sir, *Thoughts [A Second/Third Letter to the Editor of the Edinburgh Weekly
Journal, from Malachi Malagrowther, Esq.] on the Proposed Change of Currency, and
Other Late Alterations, as they Affect, or Are Intended to Affect, the Kingdom of
Scotland*. Édimbourg : William Blackwood, 1826, 3 vols.
- Scott, Walter, Sir, *Waverley* ; éd. A. Hook. Londres : Penguin Books, 1985.
- Sénèque, *De la colère—Dialogues* ; trad. et éd. A. Bourgery. Paris : Les Belles Lettres, 1971,
tome 1.
- Sénèque, *De la providence—Dialogues* ; trad. et éd. R. Waltz. Paris : Les Belles Lettres, 1970,
tome 4.

Sénèque, *Médée* ; trad. et éd. C. Guittard. Paris : GF Flammarion, 1997.

Shakespeare, William, *Macbeth* I, iii ; éd. K. Muir. Londres : Routledge, 1992.

Shelley, Mary, *Frankenstein: Or, the Modern Prometheus* ; éd. M. Hindle. Londres : Penguin Books, 2003

Shelley, Percy Bysshe, Shelley, Mary, *Frankenstein sur la Mer de Glace : ou le voyage de Genève à Chamonix* ; trad. et éd. C. Jaquet. Chamonix : Guérin, 2007.

Shelley, Mary, Shelley, Percy Bysshe, *History of a Six Weeks' Tour: Through a Part of France, Switzerland, Germany, and Holland: with Letters Descriptive of a Sail Round the Lake of Geneva, and of the Galciers of Chamouni*. Londres : T. Hookham, 1817.

Shelley, Mary, *The Journals of Mary Shelley, 1814-1844* ; éd. P. R. Feldman et D. Scott-Kilvert. Oxford : Clarendon Press, 1987, 2 vols.

Sigfússon (fróði), Sæmundr, *Edda Sæmundar hinns Fróða: Edda rythmica seu antiqvior, vulgo Sæmundina dicta* ; trad. et éd. G. Magnússon, collab. J. Johnsonius, J. Ólafsson, F. Magnússon, G. Pálsson, S. Þórðarson Thorlacius, B. Thorlacius, Á. Magnússon et J. Eiríksson. Hafniæ (Copenhague) : Sumtibus Legati Magnæani et Gyldendalii (1787, 1818, 1828), 3 vols.

Sigfússon (fróði), Sæmundr, *Eyrbyggja-saga: sive, Eyranorum historia*; trad. et éd. G. J. Thorkelin, collab. P. F. Suhm, A. Magnússon, J. Ólafsson et G. Pálsson. Hafniæ (Copenhague) : Typis Aug. Frid. Steinil, 1787.

Sinclair, John, *A Dissertation on the Authenticity of the Poems of Ossian*. Londres : W. Bulmer & Co., 1806.

- Sinclair, John, Sir, Board of Agriculture, *General Report of the Agricultural State: And Political Circumstances, of Scotland*. Édimbourg : Constable & Co., 1814, 2 vols.
- Smith, Adam, « Juris Prudence; or, Notes from the Lectures on justice, Police, Revenue, and Arms Delivered in the University of Glasgow », in *The Essential Adam Smith* ; éd. R. L. Heilbroner et L. J. Malone. New York : W. W. Norton, 1986.
- Smith, Adam, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* ; éd. R. H. Campbell, A. S. Skinner et W. B. Todd. Oxford : Clarendon Press, 1976, 2 vols.
- Smollett, Tobias, *Humphry Clinker* ; éd. H. Bloom. Londres : Penguin Books, 2012.
- Snorrason, Oddr, *The Saga of Olaf Tryggvason*; trad. et éd. T. M. Anderson. New York : Cornell University Press, 2003.
- Sophocle, *Les Trachiniennes - Philoctète - Oedipe Colone - Les Limiers* ; trad. et éd. P. Masqueray. Paris : Les Belles Lettres, 1924.
- Southey, Robert, *Journals of a Residence in Portugal 1800-1801 and a Visit to France 1838. Supplemented by extracts from his correspondence* ; éd. A. Cabral. Oxford : Clarendon Press, 1960.
- Southey, Robert, *Thalaba the Destroyer*. Londres : Longman, Hurst, Rees et Orms, 1809, 2 vols.
- Southey, Robert, *The Cataract of Lodore* ; éd. D. Catrow. New York : Henry Holt & Co., 1992.
- Southey, Robert, *The Collected Letters of Robert Southey* ; éd. L. Pratt, T. Fulford, I. Packer, N. Roe, S. J. Wolfson, D. Wu et L. Mandell, @ *Romantic Circles* (2009-13). Web.
http://www.rc.umd.edu/editions/southey_letters

Southey, Robert, *The Complete Works of Robert Southey. Complete in One Volume*. Paris :

A. & W. Galignani, 1829.

Southey, Robert, *The Life of Nelson*. Londres : John Murray, 1814, 2 vols.

Spelman, John, Sir, *The Life of Alfred the Great*. Londres : Maurice Atkins, 1709.

Staël-Holstein, Anne-Louise-Germaine, baronne de, *De l'Allemagne*. Londres : John
Murray, 1813, 3 tomes.

Staël-Holstein, Anne-Louise-Germaine, baronne de, *De la littérature considérée dans ses
rapports avec les institutions sociales*. Paris : Maradan, 1800, 2 tomes.

Strabon, *Géographie* ; trad. A. Tardieu. Paris : Librairie Hachette et C^{ie}, 1867-90, 4 tomes.

Strutt, Joseph, *Queenhoo-Hall: a Romance; and Ancient Times, a Drama* ; éd. W.

Scott. Édimbourg : Constable & Co., 1808, 4 vols.

Stuart, John Sobieski [Allen, John Carter], *Vestiarium Scoticum: From the Manuscript
Formerly in the Library of the Scots College at Douay*. Édimbourg : William Tait,
1842.

Stuart, John Sobieski Stolberg [Allen, John Carter], Stuart, Charles Edward [Allen, Charles
Manning], *The Costume of the Clans: With Observations Upon the Literature, Arts,
Manufactures, and Commerce of the Highlands and Western Isles During the Middle
Ages; and on the Influence of the Sixteenth, Seventeenth, and Eighteenth Centuries
Upon Their Present Condition*. Édimbourg : J. Menzies, 1845.

Sturlason, Snorre, *Heimskringla or the Lives of the Northern Kings* ; trad. A. H. Smith, éd. E.

Monsen. Whitefish : Kessinger Publishing, 2004.

Sturluson, Snorri, *The Prose Edda by Snorri Sturluson* ; trad. et éd. A. Gilchrist Brodeur.

New York : The American-Scandinavian Foundation, 1916.

Sullivan, Jeremiah, *Cumberland & Westmoreland, Ancient and Modern: The People Dialect,*

Superstitions and Customs. Londres : Whittaker & Co., 1857.

Sympson, Joseph, *Science Revived; Or, The Vision of Alfred: A Poem in Eight Books.*

Londres : J. A. Gameau & Co., 1802.

Tacite, *La Germanie* ; trad. et éd. J. Perret. Paris : Les Belles Lettres, 1997.

Tacite, *Vie d'Agricola* ; trad. et éd. E. de Saint-Denis. Paris : Les Belles Lettres, 1985.

Tertullien, *De l'ornement des femmes* II, 6—*Œuvres de Tertullien* ; trad. et éd. E.-A. de

Genoude. Paris : 1852, tome 3.

Thomson, James, *The Seasons: By James Thomson; with His Life, an Index, and Glossary*

and Notes to The Seasons ; éd. P. Stockdale. Londres : A. Hamilton, 1793.

Thorpe, Benjamin, *Edda Sæmundar Hinns Froða: The Edda Of Sæmund The Learned* ;

Londres : Trübner & Co. 1866, 2 vols.

Thorpe, Benjamin, *Northern Mythology: Comprising the Principal Popular Traditions and*

Superstitions of Scandinavia, North Germany, and the Netherlands. Londres :

Edward Lumley, 1851-2, 3 vols.

Tieck, Ludwig, « Der blonde Eckbert », in *Phantásus. Eine Sammlung von Märchen [sic],*

Erzählungen, Schauspielen und Novellen. Berlin : Realschulbuchhandlung, 1812,

vol. 1, pp. 165-95.

Tite-Live, *Histoire romaine* XL ; trad. et éd. C. Guillaud. Paris : Les Belles Lettres, 1986,

tome 30.

- Tite-Live, *Histoire romaine XXIII* ; trad. et éd. P. Jal. Paris : Les Belles Lettres, 2001, tome 13.
- Tudor, John, R., *The Orkneys and Shetland; their Past and Present State*. Londres : Edward Stanford, 1883.
- Ussher, James, *The Annals of the World* ; éd. L. et M. Pierce. Green Forest : Master Books, 2003.
- Virgile, *Enéide V-VIII* ; trad. et éd. J. Perret. Paris : Les Belles Lettres, 1993, tome 2.
- Virgile, *Géorgiques* ; trad. E. de Saint-Denis, éd. R. Lesueur. Paris : Les Belles Lettres, 1995.
- Voltaire, *La tragédie de Sémiramis, par M. de Voltaire. Et quelques autres pièces de littérature du même auteur, qui n'ont point encore paru*. Paris : P. G. Le Mercier et M. Lambert, 1749.
- von Chamisso, Adelbert, *Peter Schlemihls wundersame Geschichte*. Nuremberg : Johan Leonhard Schrag, 1814.
- von Schlegel, August Wilhelm, *A Course of Lectures on Dramatic Art and Literature* ; trad. J. Black. Londres : Baldwin, Cradock and Joy, 1815, 2 vols.
- von Schlegel, August Wilhelm, *Über dramatische Kunst und Literatur: Vorlesungen von August Wilhelm Schlegel*. Heidelberg : Mohr & Zimmer, 1809-11, 2 vols.
- von Schlegel, Friedrich, *Friedrich Schlegels Geschichte der alten und neuen Litteratur: Vorlesungen gehalten zu Wien im Jahre 1812*. Vienne : Karl Schaumburg & Co., 1815, 2 vols.
- von Schlegel, Friedrich, *Histoire de la littérature ancienne et moderne* ; trad. W. Duckett. Louvain : F. Michel, 1829, 2 vols.

von Schlegel, Friedrich, *Lectures on the History of Literature: Ancient and Modern* ; trad. J.

G. Lockhart. Édimbourg : William Blackwood, 1818, 2 vols.

von Troil, Uno, *Letters on Iceland: containing observations on the civil, literary, ecclesiastical, and natural history &c. &c.* Londres : W. Richardson, 1780.

Walpole, Horace, Beckford, William, Lewis, Matthew Gregory, Radcliffe, Ann, Shelley, Mary, *Frankenstein et autres romans gothiques* ; éd. A. Morvan, collab. M. Porée. Paris : Gallimard, 2014.

Warton, Thomas, Rev., *The History of English Poetry: From the Close of the Eleventh Century to the Commencement of the Eighteenth Century.* Londres : J. Dodsley, J. Walter, J. Robson *et al.*, 1774-81, 3 vols.

West, Thomas, *A Guide to the Lakes in Cumberland, Westmorland and Lancashire.* Kendal : W. J. & J. Richardson, 1807.

West, Thomas, *The Antiquities of Furness.* Ulverston : George Ashburner, 1805.

White, Edward, Stewart, *Conjurer's House, A Romance of the Free Forest.* New York : McClure et Phillips & Co., 1903.

Wilkinson, Joseph, Rev., *Select Views in Cumberland, Westmoreland and Lancashire.* Londres : R. Ackerman, 1810.

Wilkinson, Thomas, *Tours to the British Mountains: with the descriptive poems of Lowther, and Emont vale.* Londres : Taylor and Hessey, 1824.

Williams, Helena Maria, *Poems.* Londres : T. Cadell, 1786, 2 vols.

Wilson, John, *Noctes Ambrosianæ.* Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1864, 4 vols.

Wilson, John, *The Lake Poems of John Wilson* ; éd. P. Bradshaw. Carlisle : Bookcase, 2012.

- Wilson, Robert, Riddell, Robert Andrew, *A History of Mountains: Geographical and Mineralogical [...] Accompanied by A Picturesque View of the Principal Mountains of the World, in their Respective Proportions of Height Above the Level of the Sea.* Londres : Nicol, 1807-10, 3 vols.
- Wishart, George, *Memoirs of the Most Renowned James Graham, Marquis of Montrose.* Édimbourg : Constable & Co., 1819.
- Wollstonecraft, Mary, *A Vindication of the Rights of Men - A Vindication of the Rights of Women - An Historical and Moral View of the French Revolution* ; éd. J. Todd. Oxford : Oxford University Press, 1999.
- Wollstonecraft, Mary, *Letters written during a short residence in Sweden, Norway, and Denmark* ; éd. T. Brekke et J. Mee. Oxford : Oxford University Press, 2009.
- Wollstonecraft, Mary, *Lettres de Scandinavie: Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark* ; trad. et éd. N. Bernard et S. Gourdon. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2013.
- Wollstonecraft, Mary, *The Works of Mary Wollestonecraft* ; éd. J. Todd et M. Butler. Londres : W. Pickering, 1989, 7 vols.
- Wollstonecraft, Mary, Godwin, William, *A Short Residence in Sweden & Memoirs of the Author of 'The Rights of Woman'* ; éd. R. Holmes. Hammondsworth : Penguin Books, 1987.
- Wood, Walter, Rev., *The Est Neuk of Fife: its History and Antiquities, Geology, Botany, and Natural History.* Édimbourg : Oliver & Boyd, J. Menzies, 1862.

Wordsworth, Dorothy, *A Narrative Concerning George and Sarah Green of the Parish of Grasmere, addressed to a Friend* [Joanna Hutchinson] ; éd. E. de Sélincourt. Londres : Oxford University Press, 1936.

Wordsworth, Dorothy, *Journal of my Second Tour in Scotland, 1822* ; éd. J. Nagasawa. Tokyo : Kenkyusha, 1989.

Wordsworth, Dorothy, *The Grasmere Journals including the Alfoxden Journal* ; éd. P. Woof. New York : Oxford University Press, 2002.

Wordsworth, Dorothy, *The Greens of Grasmere* ; éd. H. Clark. Wolverhampton : Clark & Howard Books, 1987. Web. http://freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~rayl/greens_doc/Greens%20of%20Grasmere.html

Wordsworth, William, *A Letter to a Friend of Robert Burns: Occasioned by an Intended Republication of the Account of the Life of Burns, by Dr. Currie, and of the Selection Made by Him from his Letters*. London : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1816.

Wordsworth, William, *The Prelude or Growth of a Poet's Mind (Text of 1805)* ; éd. E. de Sélincourt. Londres : Oxford University Press, 1966.

Wordsworth, William, *The Prose Works of William Wordsworth* ; éd. W. J. B. Owen et J. Worthington Smyser. Londres : Clarendon Press, 1974, 3 vols.

Wordsworth, William, *The River Duddon, a Series of Sonnets: Vaudracour and Julia: and Other Poems to which is Annexed a Topographical Description of the Country of the Lakes, in the North of England*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1820.

Wordsworth, William, *The Ruined Cottage and The Pedlar* ; éd. J. Butler. Ithaca : Cornell University Press, 1979.

Wordsworth, William, Fenwick, Isabella, *The Fenwick Notes of William Wordsworth* ; éd. J. R. Curtis. Penrith : Humanities-Ebooks, 2011.

Wordsworth, William, Wordsworth, Dorothy *et al.*, *Letters of the Wordsworth Family from 1787 to 1855* ; éd. W. Knight. Boston : Ginn & Co., 1907, 3 vols.

Wordsworth, William, Wordsworth, Dorothy, *The Letters of William and Dorothy Wordsworth* ; éd. E. de Sélincourt. Oxford : Clarendon Press, 1967-93, 8 vols.

Wraxall, Nathaniel, *Cursory Remarks Made in a Tour through some of the Northern Parts of Europe, particularly Copenhagen, Stockholm, and Petersburgh*. Londres : T. Cadell, 1775.

III. Sources secondaires

[Anon.] *Catalogue of the Valuable Library of the Late Robert Southey; Which Will Be Sold by the Auction [...] by Messrs. S. Leigh Sotheby & Co. [...]*. Londres : Compton & Ritchie, 1844.

[Anon.] *Nomination of the Heart of Neolithic Orkney for Inclusion in the World Heritage List*. Édimbourg : Historic Scotland, 2000.

[Anon.] *Catalogue of the Curious Library of that very Eminent and Distinguished Author William Godwin [...]*. Londres : S. Sotheby & Son, 1836.

Adamson, Robert, *Kant's Thought in Britain: The Early Impact*. Londres : Routledge/Thoemmes Press, 1999.

Albanese, Catherine L., *Nature Religion in America: From the Algonkian Indians to the New Age*. Chicago : University of Chicago Press, 1991.

Albrecht, William Price, *The Sublime Pleasures of Tragedy*. Lawrence : University Press of Kansas, 1975.

Albrecht, William Price, « The Tragic Sublime of Hazlitt and Keats », in *Studies in Romanticism* ; vol. 20, n°2 (été 1981), pp. 185-201.

Albrecht, William Price, « Tragedy and Wordsworth's Sublime », in *The Wordsworth Circle* ; vol. 8, n°1 (hiver 1977), pp. 83-94.

- Allen, Rosamund, « Place-Names in *The Awntyrs off Arthure*: Corruption, Conjecture, Coincidence », in *Arthurian Studies in Honour of P.J.C. Field* ; dir. B. Wheeler. Cambridge : D. S. Brewer, 2004.
- Alpers, Paul, *What is Pastoral?* Chicago : University of Chicago Press, 1997.
- Andrén, Anders, Jennbert, Kristina, Raudvere, Catharina (dir.), *Old Norse Religion in Long-term Perspectives: Origins, Changes, and Interactions: an International Conference in Lund, Sweden, June 3-7, 2004*. Lund : Nordic Academic Press, 2006.
- Anderson, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*. Londres : Verso, 2006.
- Anderson, Marjorie, « Interest in the Scottish Highlands in Eighteenth Century English Literature and Its Relation to the Work of Sir Walter Scott », thèse doctorale. Université de Chicago, 1926.
- Andrews, Malcolm, *The Search for the Picturesque: Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*. Stanford : Stanford University Press, 1989.
- Ashfield, Andrew, de Bolla, Peter, *The Sublime: A Reader in British Eighteenth-Century Aesthetic Theory*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996.
- Atherden, Margaret, *Upland Britain: A Natural History*. Manchester : Manchester University Press, 1992.
- Averill, James H., *Wordsworth and the Poetry of Human Suffering*. Ithaca : Cornell University Press, 1980.
- Axelsen, Jens, Jones, W. Glyn, Vinterberg, Hermann, *Dansk-Engelsk Ordbog*. Copenhague : Gyldendal, 1995.

- Badawī, Muḥammad Muṣṭafá, *Coleridge: Critic of Shakespeare*. Cambridge : Cambridge University Press, 1973.
- Bailey, Quentin, « The Salisbury Plain Poems 1793-1842 », in *The Oxford Handbook of William Wordsworth* ; dir. R. Gravil et D. Robinson. Oxford : Oxford University Press, 2015, pp. 135-51.
- Bainbridge, Simon, *Napoleon and English Romanticism*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995.
- Bainbridge, Simon, « Romantic Writers and Mountaineering », in *Romanticism* ; vol. 18, n°1 (2012), pp. 1-15.
- Bainbridge, Simon, «“The Power of Hills”»: « Romantic Mountaineering », in *Grasmere, 2010: Selected Papers from the Wordsworth Summer Conference* (e-book) ; dir. R. Gravil. Penrith : Humanities-Ebooks. LLP, 2010. pp. 7-29.
- Bainbridge, Simon, « Walter Scott’s Picturesque Romance of War, 1805-1814 », in *British Poetry and the Revolutionary and Napoleonic Wars*. Oxford : Oxford University Press, 2003, pp. 120-47.
- Baker, Alan R. H., Billinge, Mark, « Cultural constructions of England’s geography and history », in *Geographies of England: The North South Divide, Material and Imagined* ; dir. A. R. H. Baker et M. Billinge. Cambridge : Cambridge University Press, 2010.
- Baldwin, John R., Whyte, Ian D. (dir.), *The Scandinavians in Cumbria*. Édimbourg : Scottish Society for Northern Studies, 1985.
- Baridon, Michel, *Le jardin paysager anglais au dix-huitième siècle*. Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2000.

- Barth, J. Robert, *Romanticism and Transcendence: Wordsworth, Coleridge, and the Religious Imagination*. Columbia : University of Missouri Press, 2003.
- Barton, Hildor Arnold, *Northern Arcadia: Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1998.
- Bate, Jonathan, *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*. Oxon : Routledge, 2013.
- Batten, Charles, *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-century Travel Literature*. Berkeley : University of California Press, 1978.
- Besse, Jean-Marc, *Les grandeurs de la terre : aspects du savoir géographique à la Renaissance*. Paris : ENS Éditions, 2003.
- Bewell, Alan, *Wordsworth and the Enlightenment: Nature, Man, and Society in the Experimental Poetry*. New Haven : Yale University Press, 1989.
- Bicknell, Peter, *The Picturesque Scenery of the Lake District, 1752-1855: A Bibliographical Study*. Dorchester : Dorset Press, 1990.
- Bidney, Martin, *Patterns of Epiphany: From Wordsworth to Tolstoy, Pater, and Barrett Browning*. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1997.
- Black, Jeremy, *The British and the Grand Tour*. New York : Routledge, 2010.
- Bolton, Carol, *Writing the Empire: Robert Southey and Romantic Colonialism*. Londres : Pickering & Chatto, 2007.
- Bondeson, Jan, *Greyfriars Bobby: The Most Faithful Dog in the World*. Stroud : Amberley Publishing, 2011.
- Bonnecase, Denis, Porée, Marc, *“Lyrical ballads” de Samuel Taylor Coleridge et William Wordsworth : La différence en partage*. Paris : Presses universitaires de France, 2011.

- Bonnechère, Pierre, *Le sacrifice humain en Grèce ancienne*. Liège : Presses universitaires de Liège, 1994. Web. <http://books.openedition.org/pulg/1031>
- Bouch, Canon M. L., *Prelates and People of the Lake Counties. A History of the Diocese of Carlisle 1133-1933*. Kendal : Titus Wilson & Son, 1948.
- Bouveresse, Jacques, Brochot, Vannessa, Brunet, Pierre, Calmes, Sylvia, *Les Annales de Droit n°1, 2007*. Mont-Saint-Aignan : Publication des Universités de Rouen et du Havre, 2007.
- Bowron, Edgar Peters, *Best in Show: The Dog in Art from the Renaissance to Today*. New Haven : Yale University Press, 2006.
- Boyer, Régis, *Héros et Dieux du Nord : Guide Iconographique*. Paris : Flammarion, 1997.
- Boyer, Régis, *Ísland Grœnland Vínland : Essai sur le mouvement des Scandinaves vers l'ouest au Moyen Âge*. Paris : Les éditions arkhê, 2011.
- Boyer, Régis, *Le Monde du Double*. Paris : l'Île Verte et Berg International, 1986.
- Bradley, Andrew Cecil, *Oxford lectures on Poetry*. Londres : Macmillan & Co., 1909.
- Bradshaw, Penny, « Cumbrians and their 'ancient kingdom': Landscape, Literature and Regional Identity », in *Making Sense of Place* ; dir. I. Convery. Woodbridge : Boydell & Brewer, 2012, pp. 33-41.
- Bradshaw, Penny, « Romantic Poetic Identity and the English Lake District », in *Transactions of the Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society* ; vol. 11 (2011), pp. 65-80.
- Brady, Emily, *The Sublime in Modern Philosophy: Aesthetics, Ethics, and Nature*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.

- Brandt, Anthony, *The Man Who Ate His Boots: The Tragic History of the Search for the Northwest Passage*. New York : Alfred A. Knopf, 2010.
- Bridgman, Timothy P., *Hyperboreans: Myth and History in Celtic-Hellenic Contacts*. New York : Routledge, 2005.
- Brook, Thomas, *The New Historicism: And Other Old-fashioned Topics*. Princeton : Princeton University Press, 1991.
- Brown, Ian (dir.), *From Tartan to Tartanry: Scottish Culture, History and Myth*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2010.
- Brown, Ian (dir.), *Literary Tourism, the Trossachs, and Walter Scott*. Glasgow : Scottish Literature International, 2012.
- Brown, M. E., *A Man of No Taste Whatsoever: Joseph Pocklington 1736-1817*. Central Milton Keynes : AuthorHouse, 2010.
- Browne, James, *A Critical Examination of Dr. Macculloch's Work on the Highlands and Western Islands of Scotland*. Édimbourg : Daniel Lizars, 1825.
- Buchanan, Carol, Buchanan, Richard, *Wordsworth's Gardens*. Lubbock : Texas Tech University Press, 2001.
- Buchanan, William, Watson, Kean, Walter, F., « Robert Burns's illness revisited », in *Scottish Medical Journal* ; vol. 27, n°1 (janvier 1982), pp. 75-88.
- Burkert, Walter, *Greek Religion* ; trad. J. Raffan. Cambridge : Harvard University Press, 1985.
- Burwick, Frederick, *The Oxford Handbook of Samuel Taylor Coleridge*. Oxford : Oxford University Press, 2009.

- Butler, Marilyn, *Romantics, Rebels, and Reactionaries: English Literature and Its Background, 1760-1830*. Oxford : Oxford University Press, 1981.
- Buzard, James, Michael, *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to 'Culture', 1800-1918*. Oxford : Oxford University Press, 1993.
- Byrne, Angela, *Geographies of the Romantic North : Science, Antiquarianism, and Travel, 1790-1830*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.
- Campbell, Archibald, Lord, *Records of Argyll. Legends, Traditions, and Recollections of Argyllshire Highlanders Collected Chiefly from the Gaelic [...]*. Édimbourg : William Blackwood & Sons, 1885.
- Cartlidge, Neil (dir.), *Heroes and Anti-heroes in Medieval Romance*. Cambridge : D. S. Brewer, 2012.
- Carruthers, Gerard, Rawes, Alan (dir.), *English Romanticism and the Celtic World*. Cambridge : Cambridge University Press, 2003, pp. 130-150.
- Castellano, Katey, *Ecology of British Romantic Conservatism, 1790-1837*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.
- Cervelli, Kenneth R., *Dorothy's Wordsworth Ecology*. Londres : Routledge, 2007.
- Chambers, J. D., Mingay, G. E., *The Agricultural Revolution: 1750-1880*. Londres : B. T. Batsford, 1966.
- Chambers, Raymond Wilson, *Beowulf: An Introduction to the Study of the Poem With a Discussion of the Stories of Offa and Finn*. Cambridge : Cambridge University Press, 1921.
- Chandler, James K., *Wordsworth's Second Nature: A Study of the Poetry and Politics*. Chicago : University of Chicago Press, 1984.

- Cheape, Hugh, « Gheibhte breacain charnaid ('Scarlet tartan would be got...'): the Re-invention of Tradition », in *From Tartan to Tartanry: Scottish Culture, History and Myth* ; dir. I. Brown. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2010, pp. 13-31.
- Classen, Albrecht (dir.), *Handbook of Medieval Studies: Terms – Methods – Trends*. Berlin : Walter de Gruyter GmbH & Co., 2010, 3 vols.
- Cleasby, Richard, Vigfusson, Gudbrand, Craigie, William A., *An Icelandic-English Dictionary*. Oxford : Clarendon Press, 1957.
- Clouston, William, Alexander, Goldberg, Christine, *Popular Tales and Fictions: Their Migrations and Transformations*. Santa Barbara : ABC-CLIO, 2002.
- Clunies Ross, Margaret, Collins, Amanda J., *The Norse Muse in Britain: 1750-1820*. Trieste : Edizioni Parnaso, 1998.
- Cochrane, John George, *Catalogue of the Library at Abbotsford*. Édimbourg : T. Constable, 1838.
- Coleridge, Samuel Taylor, *Coleridge's Writings: On the Sublime* ; dir. J. Beer, éd. D. Vallings. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003, vol. 5.
- Colley, Linda, *Britons: Forging the Nation, 1707-1837*. New Haven : Yale University Press, 2005.
- Colli, Giorgio, *La sagesse grecque* ; trad. M.-J. Tramuta. Combas : Éditions de l'Éclat, 1990-1992, 3 vols.
- Collison, Charles, *Ye Boke of Ye Busie Bee Being Notes on the Norman Priory and Church of St. Bees and Archbishop Grindal's Free Grammar School of St. Bees*. Millom : P. C. Dickinson & Son, 1940.

- Cook, Peter A., « Chronology of the 'Lake School' Argument: Some Revisions », in *The Review of English Studies* ; vol. 28, n°110 (mai 1977), pp. 175-81.
- Copley, Stephen, Garside, Peter, *The Politics of the Picturesque: Literature, Landscape, and Aesthetics Since 1770*. Cambridge : Cambridge University Press, 1994.
- Cottret, Bernard (dir.), *Du patriotisme aux nationalismes (1700-1848)*, France, Grande-Bretagne, Amérique du Nord. Paris : Créaphis, 2002.
- Cottret, Bernard, *Histoire de l'Angleterre : De Guillaume le Conquérant à nos jours*. Paris : Tallandier, 2007.
- Courtois, Jean-Patrice, « Le physique et le moral dans la théorie du climat chez Montesquieu », in *Lectures de l'Esprit des Lois* ; dir. C. Spector et T. Hoquet. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 2004, pp. 101-20.
- Cox, Jeffrey N., *Poetry and Politics in the Cockney School: Keats, Shelley, Hunt and Their Circle*. Cambridge : Cambridge University Press, 2004.
- Craciun, Adriana, « Writing the Disaster: Franklin and *Frankenstein* », in *Nineteenth-Century Literature* ; vol. 65, n°4 (2011), pp. 433-80.
- Craig, David Marcellus, *Robert Southey and Romantic Apostasy: Political Argument in Britain, 1780-1840*. Woodbridge : Boydell Press, 2007.
- Crawford, Robert, *Devolving English Literature*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000.
- Crocco, Francesco, « National Eyes: Romantic Poetry and the Rise of British Nationalism », thèse doctorale. Université de la ville de New York, 2008.
- Crocco, Francesco, *Literature and the Growth of British Nationalism: The Influence of Romantic Poetry and Bardic Criticism*. Jefferson : McFarland & Co., 2014.

- Cronin, Richard, « Walter Scott and Anti-Gallican Minstrelsy », in *English Literary Society* ;
vol. 66, n°4 (hiver 1999), pp. 863-83.
- Curley, Thomas M., *Samuel Johnson, the Ossian Fraud, and the Celtic Revival in Great Britain and Ireland*. Cambridge : Cambridge University Press, 2009.
- Curran, Stuart, *Poetic Form and British Romanticism*. New York : Oxford University Press, 1986.
- D'Arbois de Jubainville, Henri, *Principaux auteurs de l'Antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose I^{er}: essai chronologique*. Paris : Albert Fontemoing, 1902.
- D'Arcy, Julien, Wolf, Kirsten, « Sir Walter Scott and Eyrbyggja Saga », in *Studies in Scottish Literature* ; vol. 22, n°1, 1987, pp. 30-43.
- Dan, Anca Cristina, « L'Istros d'Hérodote », in *Dacia* ; vol. 55 (2011), pp. 25-56.
- Darembert, Charles, Saglio, Edmond, Pottier, Edmond, Lafaye, Georges (dir.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Paris : Hachette et C^{ie}, 1877-1919, 10 tomes.
- Dart, Gregory, *Rousseau, Robespierre and English Romanticism*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.
- David, Robert G., *The Arctic in the British Imagination 1818-1914*. Manchester : Manchester University Press, 2000.
- Davidson, Peter, *The Idea of North*. Londres : Reaktion Books, 2005.
- Davies, Hunter, *William Wordsworth*. Feltham : Hamlyn Paperbacks, 1981.
- Davies, Mark, *A Perambulating Paradox: British Travel Literature and the Image of Sweden, c. 1770-1865*. Lund : Historiska institutionen, Lunds universitet, 1999.

- Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.
- Dickson, Joshua, *The Highland Bagpipe: Music, History, Tradition*. Burlington : Ashgate Publishing, 2009.
- Dziennick, Matthew P., *The Fatal Land: War, Empire, and the Highland Soldier in British America*. New Haven : Yale University Press, 2015.
- Dolan, Elizabeth A., *Seeing Suffering in Women's Literature of the Romantic Era*. Aldershot : Ashgate Publishing, 2008.
- Donadieu, Pierre, Mazas, Elizabeth (dir.) *et al.*, *Des mots de paysage et de jardin*. Dijon : Educagri éditions, 2002.
- Douglas, S. Mack, « Editing James Hogg: Some Textual and Bibliographical Problems in Hogg's Prose Works », thèse doctorale. Université de Stirling, 1984.
- Dubar, Monique, Moura, Jean-Marc (dir.), *Le Nord, latitudes imaginaires : actes du XXIXe Congrès de la Société française de littérature générale et comparée* (Villeneuve d'Ascq, octobre 1999). Villeneuve d'Ascq : Presses de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2000.
- Duffy, Cyan, *The Landscapes of The Sublime, 1700-1830: Classic Ground*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.
- Dufour-Maître, Myriam, Naugrette, Florence (dir.), *Corneille des romantiques*. Mont-Saint-Aignan : Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006.
- Duggett, Tom, « Celtic Night and Gothic Grandeur: Politics and Antiquarianism in Wordsworth's *Salisbury* », in *Romanticism* ; vol. 13, n°2 (juillet 2007), pp. 164-76.

- Duggett, Tom, *Gothic Romanticism: Architecture, Politics, and Literary Form*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010.
- Dunbar, John Telfer, *History of Highland Dress: A Definitive Study of the History of Scottish Costume and Tartan, Both Civil and Military, Including Weapons*. Édimbourg : Oliver & Boyd, 1962.
- Duncan, Ian, « Primitive Inventions: Rob Roy, Nation, and World System », in *Eighteenth-Century Fiction* ; vol. 15, n°1 (octobre 2002), pp. 81-102.
- Duncan, Ian, « Walter Scott, James Hogg, and Scottish Gothic », in *A New Companion to the Gothic* ; dir. D. Punter. Malden : Wiley-Blackwell, 2012, pp. 123-34.
- Duncan, Ian, *Modern Romance and Transformations of the Novel: The Gothic, Scott, Dickens*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.
- Dunlop, Colin, John, *The History of Fiction: Being a Critical Account of the Most Celebrated Prose Works of Fiction, from the Earliest Greek Romances to the Novels of the Present Age*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme, Brown et John Murray, 1814, 3 vols.
- Dunn, John J., « Coleridge's Debt to Macpherson's Ossian », in *Studies in Scottish Literature* ; vol. 7, n°1 (janvier 1969), pp. 76-89.
- Durie, Alastair, « "Scotland is Scott-land": Scott and the Development of Tourism », in *The European Reception of Sir Walter Scott* ; dir. M. Pittock. Londres : Continuum, 2006, pp. 313-22.
- Easterlin, Nancy, *Wordsworth and the Question of « Romantic Religion »*. Lewisburg : Bucknell University Press, 1996.
- Edith Batho, « Scott as Medievalist », in *Sir Walter Scott Today* ; dir. H. C. Grierson. Londres : Constable, 1932, pp. 133-57.

- Ellis, Kate, « Monsters in the Garden: Mary Shelley and the Bourgeois Family », in *The Endurance of "Frankenstein": Essays on Mary Shelley's Novel* ; dir. G. Levine et U. C. Knoepfelmacher. Berkeley : University of California Press, 1979, pp. 123-42.
- Emerson, Oliver Farrar, « Scott's Early Translations from Bürger », in *The Journal of English and Germanic Philology* ; vol. 14, n°3 (juillet 1915), pp. 351-6.
- Favret, Mary, A., *Romantic Correspondence: Women, Politics and the Fiction of Letters*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.
- Ferber, Michael, *The Cambridge Introduction to British Romantic Poetry*. Cambridge : University Press, 2012.
- Fielding, Penny, « Writing at the North: Rhetoric and Dialect in Eighteenth-Century Scotland », in *The Eighteenth Century: Theory and Interpretation* ; vol. 39, n°1 (printemps 1998), pp. 25-43.
- Fielding, Penny, *Scotland and the Fictions of Geography: North Britain 1760-1830*. Cambridge : Cambridge University Press, 2008.
- Fjågesund, Peter, Symes, Ruth A., *The Northern Utopia: British Perceptions of Norway in the Nineteenth Century*. Amsterdam : Rodopi, 2003.
- Fjågesund, Peter, *The Dream of the North: A Cultural History to 1920*. Amsterdam : Rodopi, 2014.
- Frantzen, Allen J., Niles, John D. (dir.), *Anglo-Saxonism and the Construction of Social Identity*. Gainesville : University Press of Florida, 1997.
- Fosso, Kurt, « A "World of Shades": Mourning, Poesis, and Community in William Wordsworth's "The Vale of Esthwaite" », in *The Modern Language Review* » ; vol. 93, n°3 (juillet 1998), pp. 629-41.

- Fulford, Tim, *Landscape, Liberty and Authority: Poetry, Criticism and Politics from Thomson to Wordsworth*. Cambridge : Cambridge University Press, 2006.
- Fulford, Tim, « Romanticizing the Empire: the naval heroes of Southey, Coleridge, Austen, and Marryat », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 60, n°2 (juin 1999), pp. 161-96.
- Fulford, Tim, *The Late Poetry of the Lake Poets*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.
- Fulford, Tim, Kitson, Peter J. (dir.), *Romanticism and Colonialism: Writing and Empire, 1780-1830*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.
- Fulton, Helen, *A Companion to Arthurian Literature*. Chichester : Blackwell Publishing, 2012.
- Gaillet-de-Chezelles, Florence, *Wordsworth et la Marche : Parcours Poétique et Esthétique*. Grenoble : ELLUG, 2007.
- Gallagher, Catherine, Greenblatt, Stephen, *Practising New Historicism*. Chicago : University of Chicago Press, 2001.
- Gamer, Michael, *Romanticism and the Gothic: Genre, Reception, and Canon Formation*. Cambridge : Cambridge University Press, 2000.
- Garrison, Laurie, « Imperial Vision in the Arctic: Fleeting Looks and Pleasurable Distractions in Barker's Panorama and Shelley's *Frankenstein* », @ *Romanticism and Victorianism on the Net* ; n° 52 (novembre 2008). Web. <http://www.erudit.org/revue/ravon/2008/v/n52/o19804ar.html>
- Garside, Peter D., « A Legend of Montrose and the History of War », in *The Yearbook of English Studies* ; vol. 4 (1974), pp. 159-71.

Gary, Kelly, *Revolutionary Feminism: The Mind and Career of Mary Wollstonecraft*.

Londres : Macmillan, 1992.

Gaskill, Howard (dir.), *The Reception of Ossian in Europe*. Londres : Thoemmes

Continuum, 2004.

Gaskill, Howard, « The Homer of the North », in *Interfaces* n°27 (août 2007), pp. 13-24.

Gaskill, Howard, éd., *The Reception of Ossian in Europe*. Londres : Continuum, 2008.

Gibson, John G., *Traditional Gaelic Bagpiping, 1745-1945*. Montréal : McGill-Queen's

University Press, 2000.

Gordon, Robert C., « Scott among the Partisans: A Significant Bias in His *Life of Napoleon*

Buonaparte », in *Scott Bicentenary Essays: selected papers* [...] ; dir. A. Bell.

Édimbourg : Scottish Academic Press, 1973, pp. 115-33.

Gordon, Robert C., « Scott and the Highlanders: The Non-Fictional Evidence », in *The*

Year Book of English Studies ; vol. 6 (1976), pp. 120-40.

Gourdon, Stéphanie, *L'écriture expérimentale de Mary Wollstonecraft : normes et formes*.

Paris : L'Harmattan, 2014.

Jakobsson, Sverrir (dir.), *Images of the North: Histories, Identities, Ideas*. Amsterdam :

Rodopi, 2009.

Graham Ritchie, J. N., Marwick, Ernest W., *The Stone of Stenness, Orkney with an account*

of the Stone of Odin. Édimbourg : National Museum of Antiquities of Scotland,

1976.

Graves, Robert, *The White Goddess: A Historical Grammar of Poetic Myth* ; éd. G. Lindop.

Londres : Faber & Faber, 1999.

Gravil, Richard, *Wordsworth and Helen Maria Williams; Or, the Perils of Sensibility*.

Penrith : Humanities-Ebooks, 2010.

Gravil, Richard, *Wordsworth's Bardic Vocation, 1787-1842*. Basingstoke : Palgrave

Macmillan, 2003.

Greenwood, Paul, *William Wordsworth and the Yew-Trees of Borrowdale* (e-book). © Paul

Greenwood, 2013.

Gregg, William Henry, *Controversial Issues in Scottish History: A Contrast of the Early*

Chronicles with the Works of Modern Historians. New York : G. P. Putnam's Sons,
1910.

Grenier, Katherine Haldane, *Tourism and Identity in Scotland, 1770-1914: Creating*

Caledonia. Burlington : Ashgate Publishing, 2005.

Groom, Nick, « Romantic poetry and antiquity », in *The Cambridge Companion to British*

Romantic Poetry; dir. J. Chandler et M. N. McLane. New York : Cambridge
University Press, 2008, pp. 35-52.

Gruyer, François-Anatole, *Raphaël et l'Antiquité*. Paris : V^{ve} Jules Renouard, 1864, 2 tomes.

Gunderloch, Anja, « 18th Century Literary Fraud and Oral Tradition: the "Real" Ossian »,

in *Orality, Literacy, and Modern Media* ; dir. D. Scheunemann. New York : Camden
House, 1996, pp. 44-61.

Haepere, Françoise Van, « Sacrifices humains et mises à mort rituelles à Rome : quelques

observations », in *Violence, conciliation et répression : Recherches sur l'histoire du
crime, de l'Antiquité au XXI^e siècle* ; dir. A. Musin, X. Rousseaux et F. Vesentini.

Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain, 2008, pp. 243-262.

Hamelin, Louis-Edmond, *Écho des pays froids*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1996.

- Hanham, Alison, «“The Scottish Hecate”: A Wild Witch Chase », in *Scottish Studies* ; vol. 13 (1969), pp. 59-65.
- Hankinson, Alan, *Coleridge Walks the Fells: A Lakeland Journey Retraced*. Londres : Fontana, 1993.
- Hardling, Stephen E., Griffiths, David, Royles Elizabeth (dir.), *In Search of Vikings: Interdisciplinary Approaches to the Scandinavian Heritage of North-West England*. Boca Raton : CRC Press, 2015.
- Harell, Robert B., « Scott and the Jacobites: A Study of Four Novels », thèse doctorale. Université du Texas, 1966.
- Hartman, H., Geoffrey, *Literary Essays, 1958-1970*. New Haven : Yale University Press, 1971.
- Hartman, H., Geoffrey, *The Fate of Reading and Other Essays*. Chicago : University of Chicago Press, 1975.
- Hartman, Herbert, « Worsworth’s “Lapland Night” », in *The Review of English Studies* ; vol. 14, n°54 (avril 1938), pp. 189-93.
- Hathaway, Rosemary, « No Paradise to be Lost: Deconstructing the Myth of Domestic Affection in Mary Shelley’s *Frankenstein* », in *Trajectories of the Fantastic: Selected Essays from the Fourteenth International Conference on the Fantastic in the Arts* ; dir. M. A. Morrison. Westport : Greenwood Press 1997, pp. 15-26.
- Hayman, Richard, *Trees: Woodlands and Western Civilization*. Londres : Hambleton & London, 2003.
- Hennelly, Mark M., « *Waverley* and Romanticism », in *Nineteenth-Century Fiction* ; vol. 28, n°2 (septembre 1973). Berkeley : University of California Press, pp. 194-209.

- Herboux, François, *Puisque la Terre est ronde : Enquête sur l'incroyable aventure de Pythéas le Marseillais*. Paris : Vuibert, 2008.
- Hess, Scott, *Authoring the Self: Self-Representation, Authorship, and the Print Market in British Poetry from Pope Through Wordsworth*. New York : Routledge, 2005.
- Hess, Scott, *William Wordsworth and the Ecology of Authorship: The Roots of Environmentalism in Nineteenth-Century Culture*. Charlottesville : University of Virginia Press, 2012.
- Hill, Jen, *White Horizon: The Arctic in the Nineteenth-Century British Imagination*. Albany: State University of New York Press, 2008.
- Hogle, Jerrold E. (dir.), *A Cambridge Companion to Gothic Fiction*. Cambridge : Cambridge University Press, 2004.
- Hogle, Jerrold E., « Romanticism and the 'schools' of criticism and theory », in *The Cambridge Companion to British Romanticism* ; dir. S. Curran. Cambridge : Cambridge University Press, 2010, pp. 1-33.
- Holman, Katherine, *Historical Dictionary of the Vikings*. Lanham : The Scarecrow Press, 2003.
- Howard, Donald. D., « Napoleon and Sir Walter Scott: A Study in Propaganda », in *Proceedings of the Annual Meeting of the Western Society for French History* ; vol. 9, n°1 (février 1981). Lawrence : Western Society for French History, 1982, pp. 133-44.
- Houston, Robert Allan, *Scottish Literacy and the Scottish Identity: Illiteracy and Society in Scotland and Northern England, 1600-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 2002.

- Hume, Robert D., « Gothic Versus Romantic: A Revaluation of the Gothic Novel », in *Publications of the Modern Language Association* ; vol. 84, n°2 (mars 1969), pp. 282-90.
- Hyam, Ronald, *Britain's Imperial Century 1815-1914: A Study of Empire and Expansion*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2002.
- Irving, Joseph, *The History of Dumbartonshire, Civil, Ecclesiastical, and Territorial: with genealogical notices of the principal families in the county: the whole based on authentic records, public and private*. Dumbarton : Joseph Irving, 1860.
- Jacobus, Mary, « In Love With a Cold Climate: Traveling with Wollstonecraft », in *First Things: The Maternal Imaginary in Literature, Art, and Psychoanalysis*. New York : Routledge, 1995, pp. 63-82.
- Jamieson, Thomas F., « On the Parallel Roads of Glen Roy, and their Place in the History of the Glacial Period », in *Quarterly Journal of the Geological Society* ; vol. 19. Londres : Longman, 1863, pp. 235-59.
- Johnson, Claudia L., *Equivocal Beings: Politics, Gender, and Sentimentality in the 1790s*. Chicago : University of Chicago Press, 1995.
- Johnston, Sarah, Iles, *Hekate Soteira: A Study of Hekate's Roles in the Chaldean Oracles and Related Literature*. Atlanta : Scholars Press, 1990.
- Jonas, Margaret, *The Northern Enchantment: Norse Mythology, Earth Mysteries and Celtic Christianity*. Forest Row : Temple Lodge Publishing, 2013.
- Jones, Gwyn, *The Norse Atlantic saga: being the Norse voyages of discovery and settlement to Iceland, Greenland, and North America*. Oxford : Oxford University Press, 1986.

- Jones, John, *The Egotistical Sublime: A History of Wordsworth's Imagination*. Londres : Chatto & Windus, 1954.
- Jordan, John Emory, De Quincey, Thomas, *De Quincey to Wordsworth: A Biography of a Relationship with the Letters of Thomas De Quincey to the Wordsworth Family*. Berkeley : University of California Press, 1963.
- Jordan, Robert, « The Extravagant Rake in Restoration Comedy », in *Restoration Literature: Critical Approaches* ; dir. H. Love. Londres : Methuen, 1972, pp. 69-90.
- Jourdan, Annie, *Napoléon : Héros, Imperator, Mécène*. Paris : Éditions Aubier, 1998.
- Keay, Mark, *William Wordsworth's Golden Age Theories during the Industrial Revolution in England, 1750-1850*. Basingstoke : Palgrave, 2001.
- Kelley, Theresa M., *Wordsworth's Revisionary Aesthetics*. Cambridge : Cambridge University Press, 1988.
- Kelliher, Hilton, « Thomas Wilkinson of Yanwath, Friend of Wordsworth and Coleridge », in *The British Library Journal* ; vol. 8, n°2 (automne 1982), pp. 147-67.
- Kelly, Gary, « Death and the Matron: Felicia Hemans, Romantic Death, and the Founding of the Modern Liberal State », in *Felicia Hemans: Re-imagining Poetry in the Nineteenth Century* ; dir. N. Sweet et J. Melnyk. New York : Palgrave, 2001.
- Keynes, Simon, « the Cult of King Alfred », in *Anglo-Saxon England* ; vol. 28, dir. C. Orchard et P. Jackson. Cambridge : Cambridge University Press, 1999, pp. 225-356.
- Kidd, Colin, *British Identities before Nationalism: Ethnicity and Nationhood in the Atlantic World, 1600-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999.
- Kidd, Colin, *Subverting Scotland's Past: Scottish Whig Historians and the Creation of an Anglo-British Identity, 1689- c.1830*. Cambridge : Cambridge University Press, 1993.

- Kirkham, Mélanie, *Beyond Archangel—The Archangel Theme in Mary Shelley's Frankenstein*. Munich : Grin Verlag, 2005.
- Kjelland, Arnfinn, « One Tenant, Several Landlords: The Land Tenure System of Norway until ca. 1800 », in *Land, Labour and Tenure: The Institutional Arrangements of Conflict and Cooperation in Comparative Perspective: Pre-conference to the XII International Economic History Association Congress in Madrid, Spain (August 24-28, 1998)*, 2.1, 2.6. Web. <http://tilsett.hivolda.no/ak/OneTenant,Several%0920Landlords.htm>
- Kliger, Samuel, « The Gothic Revival and the German "Translatio" », in *Modern Philology* ; vol. 45, n°2 (novembre 1947), pp. 73-103.
- Kliger, Samuel, *The Goths in England: a study in seventeenth and eighteenth century thought*. New York : Octagon Books, 1972.
- Knellwolf King, Christa, Goodall, Jane, *Frankenstein's Science: Experimentation and Discovery in Romantic Culture, 1780-1830*. Aldershot : Ashgate Publishing, 2008.
- Koch, John T., *Celtic Culture: A Historical Encyclopedia*. Santa Barbara : ABC-CLIO, 2006.
- Koenig-Woodyard, Chris, « A Hypertext History of the Transmission of Coleridge's "Christabel," 1800-1816 », @ *Romanticism on the Net* ; n°10 (mai 1998). Web. <http://www.erudit.org/revue/ron/1998/v/n10/005806arp032.html>
- Kolendo, Jerzy, « Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie », in *Histoire, Espaces et Marges de l'Antiquité : Hommages à Monique Clavel-Lévêque* ; vol. 4, dir. M. Clavel-Lévêque, M. Garrido-Hory et A. Gonzalès. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, pp. 25-50.

- Krech, Shepard III, *The Ecological Indian: Myth and History*. New York : Norton, 1999.
- Kroeber, Karl, «“Home at Grasmere” : Ecological Holiness », in *PMLA: Publications of the Modern Language Association of America* ; vol. 89, n°1 (janvier 1974), pp. 132-41.
- Kyros, Walker, Carol, Coleridge, *Samuel Taylor, Breaking Away: Coleridge in Scotland*. New Haven : Yale University Press, 2002.
- Lacey, Norman, *Wordsworth’s View of Nature: And Its Ethical Consequences*. Cambridge : Cambridge University Press, 2013.
- Laird Manson, William, *The Highland Bagpipe. Its History, Literature and Music, with Some Account of the Traditions, Superstitions and Anecdotes Relating to the Instrument and Its Tunes*. Paisley : Alexander Gardner, 1901.
- Lang Strout, Alan, « John Wilson, “Champion” of Wordsworth », in *Modern Philology* ; vol. 31, n°4 (mai 1934), pp. 383-94.
- Lang Strout, Alan, « Samuel Taylor Coleridge and John Wilson of *Blackwood’s Magazine* », in *PMLA* ; vol. 48, n° 1 (mars 1933), pp. 100-28.
- Larrington, Carolyne, « Translating the *Poetic Edda* into English », in *Old Norse Made New* ; dir. D. Clark et C. Phelpstead. Londres : Viking Society for Northern Research, 2007, pp. 21-42.
- Lau, Beth, « *The Rime of the Ancient Mariner* and *Frankenstein* », in *Samuel Taylor Coleridge and the Sciences of Life* ; dir. N. Roe. Oxford : Oxford University Press, 2001, pp. 207-23.
- Le Scanff, Yvon, *Le paysage romantique et l’expérience du sublime*. Seyssel : Éditions Champ Vallon, 2007.

- Leake, Jane Acomb, *The Geats of Beowulf: A Study in the Geographical Mythology of the Middle Ages*. Madison : University of Wisconsin Press, 1967.
- Leask, Nigel, « Pantisocracy and the Politics of the Preface to *Lyrical Ballads* », in *Reflections of Revolution: Images of Romanticism* ; dir. A. Yarrington. Londres : Routledge, 1993, pp. 39-58.
- Lenman, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain, 1689-1746*. Dalkeith : Scottish Cultural Press, 1995.
- Lery, Emma. J., *The Rise of Supernatural Fiction, 1762-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995.
- Levin, Susan M., *Dorothy Wordsworth and Romanticism*. New Brunswick : Rutgers University Press, 1987.
- Levy, Michelle, « Discovery and the Domestic Affections in Coleridge and Shelley », in *Studies in English Literature 1500-1900* ; vol. 44, n°4 (2004), pp. 693-713.
- Lieder, Paul Robert, « Scott and Scandinavian Literature », in *Smith College Studies in Modern Languages* ; vol. 2, n°1 (octobre 1920). Northampton : Smith College, 1920, pp. 8-57.
- Linklater, Eric, *The Prince in the Heather*. Londres : Hodder & Stoughton, 1965.
- Linklater, Eric, Nicolson, James R., *Orkney and Shetland: An Historical, Geographical, Social, and Scenic Survey*. Londres : Robert Hale, 1990.
- Livingston, Lowes, John, *The Road to Xanadu: A Study in the Ways of the Imagination*. New York : Vintage Books, 1959.

- Lockwood, William Burley, « On the Early History and Origin of the Names Orkney and Shetland », in *Namn och bygd: Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning* ; vol. 68 (1980), pp. 19-35.
- Lockwood, William Burley, « Further remarks on the early history and origin of the names Orkney and Shetland », in *Namn och bygd: Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning* ; vol. 84 (1996), pp. 134-5.
- Loomis, Chauncey Chester, « The Arctic Sublime », in *Nature and the Victorian Imagination* ; dir. U. C. Knoepfelmacher, G. B. Tennyson. Berkeley : University of California Press, 1977, pp. 95-112.
- Lovejoy, Arthur Oncken, Boas, Georges, Albright, W. F., Dumont, P.-E., *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1997.
- Low, Donald A. (éd.), *Robert Burns: The Critical Heritage*. Londres : Routledge, 1995.
- Low, Donald A. (dir.), *Critical Essays on Robert Burns*. Londres : Routledge & K. Paul, 1975.
- Lumsden, Alison. « 'Beyond the Dusky Barrier': Perceptions of the Highlands in the Waverley Novels », in *Mìorun Mòr nan Gall, 'The Great Ill-Will of the Lowlander?': Lowland Perceptions of the Highlands, Medieval and Modern* ; dir. D. Broun et M. MacGregor. Glasgow : Centre for Scottish and Celtic Studies, 2007, pp. 159-86.
- Lurbe, Pierre, *Le joug normand : la conquête normande et son interprétation dans l'historiographie et la pensée politique anglaises, XVIIe-XVIIIe siècles* (actes du colloque tenu à l'Université de Caen Basse-Normandie les 12 et 13 mai 2000). Caen : Presses universitaires de Caen, 2004.

- MacDonald, Murdo, « Rethinking Scott, His Literary Predecessors and the Imagery of the Highlands », in *Literary Tourism, the Trossachs, and Walter Scott. Glasgow, Scotland; Association for Scottish Literary Studies* ; dir. I. Brown. Glasgow : Scottish Literature International, 2012, pp. 124-32.
- MacDougall, Hugh A., *Racial Myth in English History*. Montréal : Harvest House, University Press of New England, 1982.
- MacGillivray, J. R., « The Pantisocracy Scheme and Its Immediate Background », in *Studies in English at University College, Toronto* ; dir. M. Wallace. Toronto: The University of Toronto Press, 1931, p. 131-69.
- MacInnes, Allan I., « Jacobitism in Scotland: Episodic Cause or National Movement? », in *The Scottish Historical Review* ; vol. 86, n°222 (octobre 2007), pp. 225-52.
- Macintyre, Lorn MacInnes, « Sir Walter Scott and the Highlands », thèse doctorale. Université de Glasgow, 1976.
- Macpherson McCulloch, Ian, *Sons of the Mountains: The Highland Regiments in the French and Indian War, 1756-67*. New York : Purple Mountain Press, 2006, 2 vols.
- Makdisi, Saree, *Romantic Imperialism: Universal Empire and the Culture of Modernity*. Cambridge : University Press, 1998.
- Manning, Susan, « Ossian, Scott and Nineteenth-Century Scottish Literary Nationalism », in *Studies in Scottish Literature* ; vol. 17, n°1 (1982), pp. 39-54.
- Matheson, Alister Farquhar, *Scotland's Northwest Frontier: A Forgotten British Borderland*. Kibworth Beauchamp : Matador, 2014.
- Maxwell, Richard, Trumpener, Katie (dir.), *The Cambridge Companion to Fiction in the Romantic Period*. Cambridge : Cambridge University Press, 2008.

- McDonnell, Frances, *Jacobites of Perthshire, 1745*. Baltimore : Clearfield Company, 2002.
- McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place: A Human History of the Arctic World*.
Chicago : University of Chicago Press, 2007.
- McIntosh-Varjabédian, Fiona (dir.), *Discours sur le primitif* (actes du colloque international, Lille 3, 17-18 novembre 2000). Villeneuve d'Ascq : Presses de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2002.
- McIntosh-Varjabédian, Fiona, « Macaulay et Wollstonecraft : écriture féminine de l'Histoire ou la remise en cause républicaine de la société patriarcale ? », @ *Revue Episteme.org*; n°19, « Les Femmes témoins de l'histoire » (2011). Web.
<https://episteme.revues.org/631>
- McIntosh-Varjabédian, Fiona, « Radical Thought and History in Britain and France: The 1789 Aftermath », in *Prose Studies* ; vol. 35, n°2 (janvier 2013), pp. 154-70.
- McKean, Thomas, « The Fieldwork legacy of James Macpherson », in *Journal of American Folklore* ; vol. 114, n°454 (automne 2001), pp. 447-63.
- McKusick, James C., *Green Writing: Romanticism and Ecology*. Basingstoke : Macmillan 2000.
- McKusick, James, « 'Wisely forgetful': Coleridge and the Politics of Pantisocracy », in *Romanticism and Colonialism: Writing and Empire 1780-1830* ; dir. T. Fulford et P. J. Kitson. Cambridge : Cambridge University Press, 1998, pp. 107-28.
- McMaster, Graham, *Scott and Society*. Cambridge : Cambridge University Press, 1981.
- McNeil, Kenneth, *Scotland, Britain, Empire: Writing the Highlands, 1760-1860*. Columbus : Ohio State University Press, 2007.

- Mellor, Anne Kostelanetz, *English Romantic Irony*. Cambridge : Harvard University Press, 1980.
- Mellor, Anne Kostelanetz, *Mary Shelley: Her Life, Her Fiction, Her Monsters*. New York : Methuen, 1988.
- Mellor, Anne Kostelanetz, *Mothers of the Nation: Women's Political Writing in England, 1780-1830*. Bloomington : Indiana University Press, 2000.
- Mellor, Anne Kostelanetz, *Romanticism and Feminism*. Bloomington : Indiana University Press, 1988.
- Mellor, Anne Kostelanetz, *Romanticism and Gender*. New York : Routledge, 1993.
- Mennie, Duncan M., « Walter Scott's Unpublished Translations of German Plays », in *The Modern Language Review* ; vol. 33, n° 2 (avril 1938), pp. 234-9.
- Mercier, Roger, « La théorie des climats des *Réflexions critiques à L'Esprit des Lois* », in *Revue d'Histoire littéraire de la France* ; vol. 58 (janvier-mars et avril-juin 1953), pp. 17-37, 159-74.
- Mills, Sara, « Written on the landscape: Mary Wollstonecraft's *Letters Written During a Short Residence in Sweden, Norway, and Denmark* », in *Romantic Geographies: Discourses of Travel, 1775-1844* ; dir. A. Gilroy. Manchester : Manchester University Press, 2000, pp. 19-34.
- Mitchell, Jerome, *Scott, Chaucer, and Medieval Romance: A Study in Sir Walter Scott's Indebtedness to the Literature of the Middle Ages*. Lexington : University Press of Kentucky, 1987.
- M'Naught, Duncan (dir.), *Burns Chronicle and Club Directory* ; n°2 (janvier 1893). Kilmarnock : D. Brown & Co., 1893.

- Moffat, Alistair, *The Highland Clans*. New York : Thames & Hudson, 2010.
- Moore, Dafydd, « James Macpherson and “Celtic Whiggism” », in *Eighteenth-Century Life* ;
vol. 30, n°1 (hiver 2005), pp. 1-24.
- Moore, Jane, « Plagiarism with a Difference: Subjectivity in “Kubla Khan” and *Letters Written during a Short Residence in Norway, Sweden, and Denmark* », in *Beyond Romanticism: New Approaches to Texts and Contexts, 1780–1832* ; dir. S. Copley et J. Wale. New York : Routledge, 1992, pp. 140-59.
- Moore, John Robert, « Wordsworth’s Unacknowledged Debt to Macpherson’s Ossian », in *PMLA* ; vol. 40 (juin 1925), pp. 362-78.
- Moorman, Frederic William, *The Interpretation of Nature in English Poetry from Beowulf to Shakespeare*. New York : AMS Press, 1905.
- Morrison, Robert, « Blackwood’s Berserker: John Wilson and the Language of Extremity ». *Romanticism on the Net* ; n°20 (novembre 2000). Web. <http://www.erudit.org/revue/ron/2000/v/n20/005951ar.html>
- Morrison, Robert, Roberts, Daniel S. (dir.), *Romanticism and Blackwood’s Magazine: ‘An Unprecedented Phenomenon’*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.
- Morrison, Robert, Baldick, Chris (éd.), *Tales of Terror from Blackwood’s Magazine*.
Oxford : Oxford University Press, 1995.
- Morrison, Robert, *The English Opium-Eater: A Biography of Thomas De Quincey*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 2009.
- Mortensen, Peter, *British Romanticism and Continental Influences: Writing in an Age of Europhobia*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2004.

- Moskal, Jeanne, « The Picturesque and the Affectionate in Wollstonecraft's *Letters from Norway* », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 52, n°3 (septembre 1991), pp. 263-94.
- Mozardec, Françoise, « Le paysage sauvage existe-t-il dans la poésie latine ? L'exemple de la poésie d'Ovide », in *Les espaces sauvages dans le monde antique* (colloque Besançon, 4-5 mai 2000) ; dir. M. C. Charpentier. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, pp. 67-81.
- Mund, Dopchie, Monique, *Ultima Thulé: histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*. Genève : Librairie Droz, 2009.
- Murdoch, Steve, Mackillop, Andrew (dir.), *Fighting for Identity: Scottish Military Experience c. 1550-1900*. Leyde : Brill, 2002.
- Murray, Christopher, John, *Encyclopedia of the Romantic Era, 1760-1850*. Londres : Routledge, 2013, 2 vols.
- Nagy, Joseph Falaky, « Observations on the Ossianesque in Medieval Irish Literature and Modern Irish Folklore », in *Journal of American Folklore* ; vol. 114, n°454 (automne 2001), pp. 436-446.
- Narbaitz, Pierre, *Orria ou la bataille de Roncevaux (15 août 778)*. Bayonne : Zabal, 1978.
- Neeson J. M., « La clôture des terres et la société rurale britannique : une revue critique », in *Histoire, économie et société* ; trad. Hannah Collings, 18^{ème} année, n°1 « Terre et paysans » (1999), pp. 83-106.
- Norden, Eduard, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*. Leipzig : Teubner, 1920.

- Nostbakken, Faith, *Understanding Macbeth: A Student Casebook to Issues, Sources, and Historical Documents*. Westport : Greenwood Press, 1997.
- Noyes, Russell, *Wordsworth and the Art of Landscape* (Humanities Series, n°65).
Bloomington : Indiana University, 1968.
- Nyström, Per, *Mary Wollstonecraft's Scandinavian Journey* ; trad. G. R. Otter. Göteborg :
Kungliga Vetenskaps-och Vitterhets-Samhället, 1980.
- OCDE, *Ajustement du secteur agricole des pays de l'OCDE : Réformer les politiques foncières agricoles*. Paris : Éditions OCDE, 1998.
- O'Donoghue, Heather, *English Poetry and Old Norse Myth: A History*. Oxford : Oxford
University Press, 2014.
- O'Neill, Daniel I., *The Burke-Wollstonecraft Debate: Savagery, Civilization, and Democracy*.
University Park : Pennsylvania State University Press, 2007.
- Oliver, Susan, « 'Looking Back Upon a Highland Prospect': Scott, *The Lady of the Lake* and
the Lowland/Celtic Fringe », in *Romanticism's Debatable Lands* ; dir. C. Lamont, M.
Rossington. New York : Palgrave Macmillan, 2007, pp. 39-51.
- Oliver, Susan, *Scott, Byron and the Poetics of Cultural Encounter*. New York : Palgrave
Macmillan, 2005.
- Orsini, Gian Napoelone Giordano, « Coleridge and Schlegel Reconsidered », in
Comparative Literature ; vol. 16, n°2 (printemps 1964), pp. 97-118.
- Ortiz, Joseph M., *Shakespeare and the Culture of Romanticism*. Farnham : Ashgate
Publishing, 2013.
- Ousby, Ian, *The Englishman's England: Taste, Travel and the Rise of Tourism*. Cambridge :
Cambridge University Press, 1990.

- Palgrave, Francis, Sir, *Histoire des Anglo-Saxons* ; trad. A. Liquet. Rouen : Edouard Frère, 1836.
- Parker, Geoffrey, *The Military Revolution: Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996.
- Parks, George B. « The Turn to the Romantic in the Travel Literature of the Eighteenth Century », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 25, n°1 (mars 1964), pp. 22-33.
- Parsons, Coleman O., « Scott's Translation of Bürger's "Das Lied von Treue" », in *The Journal of English and Germanic Philology* ; vol. 33, n°2 (avril 1934), pp. 240-9.
- Paxton, Roland, « Telford, Thomas (1757-1834) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004. Web. <http://www.oxforddnb.com/view/article/27107>
- Perry, Seamus, « Coleridge's Scotland », in *Coleridge Bulletin, New Series* ; vol. 17 (été 2001), pp.58-75. Web. <http://www.friendsofcoleridge.com/membersonly/PerryColsScotland.html>
- Phillips, C. B., « The Royalist North: The Cumberland and Westmorland Gentry, 1642-60 », in *The English Civil Wars: Local Aspects* ; dir. R. C. Richardson. Stroud : Alan Sutton, 1997, pp. 239-59.
- Pinna, M., « Un aperçu historique de "la théorie des climats" », in *Annales de Géographie* ; vol. 98, n°547, 1989, pp. 322-5.
- Piper, Karen Lynnea, « Inuit Diasporas: *Frankenstein* and the Inuit in England », in *Romanticism* ; vol. 13, n°1 (2007), pp. 63-75.
- Pittock, Murray G. H., *Celtic Identity and the British Image*. Manchester : Manchester University Press, 1999.

- Pittock, Murray, « Plaiding the Invention of Scotland », in *From Tartan to Tartanry: Scottish Culture, History and Myth* ; dir. I. Brown. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2010, pp. 32-47.
- Pittock, Murray G. H., *Scottish and Irish Romanticism*. Oxford : Oxford University Press, 2008.
- Pittock, Murray G. H., *The Invention of Scotland: The Stuart Myth and the Scottish Identity, 1638 to the Present*. New York : Routledge, 1991.
- Pittock, Murray G. H., *The Myth of the Jacobite Clans*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2009.
- Poliakov, Léon, *Le mythe aryen : essai sur les sources du racisme et des nationalismes*. Paris : Calmann-Lévy, 1971.
- Pope-Hennessy, Una, « Sir Walter Scott and Religion », in *The Downside Review* ; vol. 50 (1932), pp. 24-32.
- Potter, Russel A., *Arctic Spectacles: The Frozen North in Visual Culture, 1818-1875*. Seattle : University of Washington Press, 2007.
- Rackwitz, Martin, *Travels to Terra Incognita: The Scottish Highlands and Hebrides in Early Modern Travellers' Accounts c. 1600 to 1800*. Münster : Wawmann Verlag, 2007.
- Radcliffe, David H., « Completing James Beattie's *The Minstrel* », in *Studies in Philology*, vol. 100, n°4 (hiver 2003), pp. 534-63.
- Randel, Fred V., « The Political Geography of Horror in Mary Shelley's *Frankenstein* », in *English Literary History* ; vol. 70, n°2 (été 2003), pp. 465-91.
- Regard, Frédéric, *Arctic Exploration in the Nineteenth Century: discovering the Northwest Passage*. Londres : Pickering & Chatto, 2013.

- Reid, Margaret J. C., *The Arthurian Legend: Comparison of Treatment in Modern and Mediaeval Literature*. Oxon : Routledge, 2015.
- Reid, Stuart, Embleton, Gerry, *Auldearn 1645, The Marquis of Montrose's Scottish Campaign*. Oxford : Osprey Publishing, 2003.
- Rémy, Frédérique, *Histoire des pôles : mythes et réalités polaires, 17e-18e siècles*. Paris : Éditions Desjonquères, 2009.
- Rey, Alain (dir.), Tomi, Marianne, Tanet, Cantal, Hordé Tristan, *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert, 1992-8, 3 tomes.
- Richard, Jessica, «“A Paradise of My Own Creation”: *Frankenstein* and the Improbable Romance of Polar Exploration », in *Nineteenth-Century Contexts* ; vol. 25, n°4 (2003), pp. 295-314.
- Richards, Eric, *Patrick Sellar and the Highland Clearances: Homicide, Eviction and the Price of Progress*. Édimbourg : Polygon, 1999.
- Richards, Eric, *The Highland Clearances*. Édimbourg : Birlinn, 2013.
- Riese, Alexander, *L'Idéal de justice et de bonheur dans la vie des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine* ; trad. F. Gache et J. Sully Piquet. Paris : Librairie C. Klincksieck, 1885.
- Rigney, Ann, *The Afterlives of Walter Scott: Memory on the Move*. Oxford : Oxford University Press, 2012.
- Rix, Robert W., *The Barbarian North in Medieval Imagination: Ethnicity, Legend, and Literature*. New York : Routledge, 2015.

- Robb, George, « Popular Religion and the Christianisation of the Highlands in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », in *Journal of Religious History*, vol. 16, n°1 (juin 1990), pp. 18-34.
- Roberts, John, Leonard, *Clan, King, and Covenant: History of the Highland Clans from the Civil War to the Glencoe Massacre*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000.
- Ruoff, Gene W., « Wordsworth's "Yew-Trees" and Romantic Perception », in *Modern Language Quarterly* ; vol. 34, n°2 (juin 1973), pp. 146-60.
- Russell, Dave, *Looking North: Northern England and the National Imagination*. Manchester : Manchester University Press, 2004.
- Ryall, Anka, Sandbach-Dahlström, Catherine (dir.), *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*. Stockholm : Almqvist & Wiksell International, 2003.
- Sabiron, Céline, « Limites et frontières dans les romans écossais de Walter Scott », thèse doctorale. Université Paris IV-Sorbonne, 2011.
- Sabiron, Céline, *Écrire la frontière : Walter Scott ou les chemins de l'errance*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2016.
- Samson, Vincent, *Les Berserkir : les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'Âge de Vendel aux Vikings (VIe-XIe siècle)*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2011.
- Santini, Monica, *The Impetus of Amateur Scholarship: Discussing and Editing Medieval Romances in Late-Eighteenth and Nineteenth-century Britain*. Berne : Peter Lang, 2010.
- Sarker, Sunil Kumar, *S. T. Coleridge*. New Delhi : Atlantic Publishers and Distributors, 2001.

Saunders, Corinne, J., *The Forest of Medieval Romance: Avernus, Broceliande, Arden*.
Cambridge : D. S. Brewer, 1993.

Schellenberg, Betty A., « Coterie Culture, the Print Trade, and the Emergence of the Lakes
Tour, 1724-1787 », in *Eighteenth-Century Studies*, vol. 44, n°2 (hiver 2011), pp. 203-
21.

Schnakenbourg, Eric, *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie : perceptions et
représentations des espaces septentrionaux du Moyen Âge au XVIII^e siècle*.
Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012.

Schofield, Victoria, *The Highland Furies: The Black Watch 1739-1899*. Londres : Quercus,
2012.

Segerblad, Hege R., « Transcending the Gothic: 'The Extravagancies of Blackwood' »,
mémoire de master. Université de Glasgow, 2010 (fichier PDF). Web.
<http://theses.gla.ac.uk/2083/1/2010segerbladmphl.pdf>

Semmel, Stuart, *Napoleon and the British*. New Haven : Yale University Press, 2004.

Shanks, Henry, *The Peasant Poets of Scotland and Musing under the Beeches with Memoir
and Portrait of the Author*. Bathgate : Laurence Gilbertson, 1881.

Shaw, John, P., « Meikle, Andrew (1719–1811) », *Oxford Dictionary of National Biography*.
Oxford University Press, 2004. Web. <http://www.oxforddnb.com/view/article/18516>

Sherwin, Paul, « *Frankenstein: Creation as Catastrophe* », in *Publications of the Modern
Language Association of America* ; vol. 96, n° 5 (1981), pp. 883-903.

Shields, Juliet, *Sentimental Literature and Anglo-Scottish Identity, 1745-1820*. Cambridge :
Cambridge University Press, 2010.

- Simpson, David, *Romanticism, Nationalism, and the Revolt Against Theory*. Chicago : University of Chicago Press, 1993.
- Siobhan, Caroll, « Crusades Against Frost: *Frankenstein*, Polar Ice, and Climate Change in 1818 », in *European Romantic Review* ; vol. 24, n°2 (2013), pp. 211-30.
- Smiles, Sam, *The Image of Antiquity: Ancient Britain and the Romantic Imagination*. New Haven : Yale University Press, 1994.
- Smith, Paul, « Sir Walter Scott and the Sword Dance from Papa Stour, Shetland: Some Observations », in *Folk Drama Studies Today: Papers Given at the International Traditional Drama Conference, 19-21 July 2002, University of Sheffield, England* ; dir. E. Cass et P. Millington. Sheffield : Traditional Drama Research Group, 2003, pp. 47-66.
- Smith, R. J., *The Gothic Bequest: Medieval Institutions in British thought, 1688-1863*. Cambridge : Cambridge University Press, 1987.
- Smout, Thomas Christopher, *Nature Contested: Environmental History in Scotland and Northern England since 1600*. Édimbourg : Edinburgh University Press, 2000.
- Snyder, Edward D., *The Celtic Revival in English Literature 1760-1800*. Cambridge : Harvard University press, 1923.
- Somerville, Angus A., McDonald, Russell Andrew, *The Vikings and their Age*. Toronto : Toronto University Press, 2013.
- Sørensen, Anne Scott, « Mary Wollstonecraft's Politics of the Picturesque ». *Mary Wollstonecraft's Journey to Scandinavia: Essays*; éd. A. Ryall, C. Sandbach-Dahlstrom. Stockholm: Almqvist & Wiksell International, 2003, pp. 93-113.

Special Committee, Old St Beghan's Club, *The Story of St. Bees, 1583-1939: A Souvenir of the 350th Anniversary of St. Bees School*. Londres : Buck & Wooton, 1939.

Speck, William Arthur, *Robert Southey: Entire Man of Letters*. New Haven : Yale University Press, 2006

Spooner, Catherine, McEvoy, Emma (dir.), *The Routledge Companion to Gothic*. Londres : Routledge, 2007.

Spufford, Francis, *I May Be Some Time: Ice and the English Imagination*. Londres : Faber & Faber, 2003.

Stafford, Fiona J., Gaskill, Howard (dir.), *From Gaelic to Romantic: Ossianic Translations*. Amsterdam : Rodopi, 1998.

Stelzig, Eugene, « Wordsworth's invigorating Hell: London in Book 7 of *The Prelude* (1805) », in *Romanticism and the City* ; dir. L. H. Peer. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2011, pp. 181-95.

Stevenson, David, *Scottish Covenanters and Irish Confederates: Scottish-Irish Relations in the Mid-Seventeenth Century*. Belfast : Ulster Historical Foundation, 2005.

Stewart, Donald Calder, Thompson, Joseph Charles, *Scotland's Forged Tartans, An analytical study of the Vestiarium Scoticum* ; dir. J. Scarlett. Édimbourg : Paul Harris Publishing, 1980.

Stokes, Christopher, *Coleridge, Language and the Sublime: From Transcendence to Finitude*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010.

Strachan, Hew, « Scotland's Military Identity », in *The Scottish Historical Review* ; vol. 85, n°2 (octobre 2006), pp. 315-32.

- Streets, Heather, *Martial Races: The Military, Race and Masculinity in British Imperial Culture, 1857-1914*. Manchester : Manchester University Press, 2004.
- Sturluson, Snorri, Bergmann, Frédéric Guillaume, *La fascination de Gulfi (Gylfa Ginning) : traité de mythologie scandinave composé par Snorri fils de Sturla* ; trad. F. G. Bergmann. Strasbourg : Treuttel & Würtz, 1861.
- Summerfield, Giovanna, « The French Fellow Craft: From Voltaire to Stendhal », in *New Perspectives on the European Bildungsroman* ; dir. G. Summerfield et L. Downward. Londres : Continuum, 2010, pp. 46-60.
- Sutherland, John, *The Life of Walter Scott*. Oxford : Blackwell, 1997.
- Sutherland, Kathryn, « Walter Scott's Highland Minstrelsy and his Correspondence with the Maclean Clephane Family », in *Scottish Literary Journal* ; n°9 (mai 1982), pp. 48-66.
- Swaab, Peter, « Romantic Self-Representation: The Example of Mary Wollstonecraft's *Letters in Sweden* », in *Mortal pages, Literary Lives: Studies in Nineteenth-Century Autobiography* ; dir. V. Newey et P. Shaw. Aldershot : Scholar Press, 1996, pp. 13-30.
- Sweet, Rosemary, *Cities and the Grand Tour: The British in Italy, c.1690-1820*. Cambridge : Cambridge University Press, 2012.
- Taine, Hippolyte, Adolphe, *History of English Literature* ; trad. H. Van Laun. Édimbourg : Edmonston & Douglas, 1871, 2 vols.
- Teillet, Suzanne, *Des Goths à la nation gothique: les origines de l'idée de nation en Occident du V^e au VII^e siècle*. Paris : Les Belles Lettres, 1984.

- Terrell, Katherine, Bruce, Mark P. (dir.), *The Anglo-Scottish Border and the Shaping of Identity, 1300-1600*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2012.
- Testart, Alain, *Le Communisme Primitif: Économie et Idéologie*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1985.
- Thiesse, Marie, *La création des identités nationales : Europe, XVIIIe-XXe siècle*. Paris : Éditions du Seuil, 2001.
- Thomas, Keith, *Man and the Natural World: Changing Attitudes in England 1500-1800*. New York : Pantheon Books, 1983.
- Thomasset, Paul, James-Raoul, Danièle (dir.), *Les ponts au Moyen-Age*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- Thompson, Thomas, William, *Wordsworth's Hawkshead* ; éd. R. Woof. Londres : Oxford University Press, 1970.
- Thorlby, Anthony, « Imagination and Irony in English Romantic Poetry », in *Romantic Irony* ; dir. F. Garber. Budapest : Akadémiai Kiadó, 1988.
- Toda, Fernando, « Multilingualism, language contact and translation in Walter Scott's Scottish novels », in *Fictionalising Translation and Multilingualism* ; dir. D. Delabatista et R. Grutman. Anvers : Hoger Institute, 2005, pp. 123-38.
- Tomalin, Claire, *The Life and death of Mary Wollstonecraft*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1974.
- Trevor-Roper, Hugh, « The Invention of Tradition: The Highland Tradition of Scotland », in *The Invention of Tradition* ; dir. E. Hobsbawn et T. Ranger. Cambridge : Cambridge University Press, 1988, pp. 15-41.

Trewin, Nigel H., *The Geology of Scotland*. Bath : Geological Society Publishing House, 2002.

Trott, Nicola, « Wordsworth and the Parodic School of Criticism », in *The Satire Eye: Forms of Satire in the Romantic Period* ; dir. S. E. Jones. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003, pp. 71-97.

Turner, John, « Wordsworth and the Psychogenesis of the Sublime », in *Romanticism* ; vol. 6, n°1 (2000), pp. 20-34.

Turner, Michael Edward, *Enclosures in Britain, 1750-1830*. Londres : Macmillan, 1984.

Ulmer, William A., *The Christian Wordsworth, 1798-1805: New Perspectives in Critical Thinking*. Albany : State University of New York Press, 2001.

Vaillant, Alain (dir.), *Le romantisme* (dictionnaire). Paris : CNRS Éditions, 2012.

van Eck, Caroline, Bussels, Stijn, Delbeke Maarten, Pieters, Jürgen (dir.), *The Translations of the Sublime: The Early Modern Reception and Dissemination of Longinus' Peri Hupsous in Rhetoric, the Visual Arts, Architecture and the Theatre*. Leyde : Brill, 2012.

van Woudenberg, Maximiliaan, « Coleridge's Literary Studies at Göttingen in 1799: Reconsidering the Library Borrowings from the University of Göttingen », in *Coleridge Bulletin, New Series* ; vol. 21 (printemps 2003), pp. 66-80. Web.

<http://www.friendsofcoleridge.com/membersonly/CB21vanWoudenberg.html>

Vaughan, Richard, *The Arctic: A History*. Stroud : Alan Sutton, 2007.

Verley, Patrick, *La Révolution industrielle*. Paris : Éditions Gallimard, 1997.

von Helmholtz-Phelan, Anna Augusta, « The Indebtedness of Samuel Taylor Coleridge to August Wilhelm von Schlegel », in *Bulletin of the University of Wisconsin* n°163—

- Philology and Literature Series*, vol. 3, n°4 (juin 1907). Madison : University of Wisconsin, pp. 273-370.
- Vons, Jacqueline, « À propos de l'Éridan et de l'ambre. Géographie mythique et réflexion critique chez les auteurs anciens », in *La Loire et les fleuves de la Gaule romaine et des régions voisines* (Caesarodunum XXXIII-XXXIV) ; dir. R. Bedon et A. Malissard. Limoges : Presses universitaires de Limoges, 2001, pp. 577-597.
- Waldemar, Zacharasiewicz, « The Theory of Climate and the North in Anglophone Literatures », in *Images of the North: Histories, Identities, Ideas* ; dir. S. Jakobsson. Amsterdam : Rodopi, 2009, pp. 25-49.
- Wales, Katie, *Northern English: a Social and Cultural History*. Cambridge : Cambridge University Press, 2006.
- Warrag, Ibn, « Sir Walter Scott's Treatment of Jews in *Ivanhoe* », @ *New English Review* (juillet 2009). Web. http://www.newenglishreview.org/Ibn_Warrag/Sir_Walter_Scott%27s_Treatment_of_Jews_in_Ivanhoe/
- Watson, Nicola J. (dir.), *Literary Tourism and Nineteenth century Culture*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2009.
- Watson, Nicola J., *The Literary Tourist*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2008.
- Weiskel, Thomas, *The Romantic Sublime: Studies in the Structure and Psychology of Transcendence*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1976.
- Wenzel, George W., « Inuit settlement in the Clyde area during “contact-exploration” times (ca. 1820-1895) », in *Études/Inuit/Studies* ; vol. 32, n°2 (2008), pp. 73-84.
Web. <http://www.erudit.org/revue/etudinuit/2008/v32/n2/o38216ar.html>

Westervelt, Linda A., *Beyond Innocence, Or, The Altersroman in Modern Fiction*.
Columbia : University of Missouri Press, 1997.

Whalley, George, « England / Romantic — Romanticism », in “*Romantic*” and *Its Cognates: The European History of a Word* ; dir. H. Eichner. Manchester : Manchester University Press, 1972, pp. 157-262.

Wheatley, Kim, « The Arctic in the Quarterly Review », in *European Romantic Review* ; vol. 20, n°4 (2009), pp. 465-90.

White, Deborah Elise, *Romantic Returns: Superstition, Imagination, History*. Stanford : Stanford University Press, 2000.

White, J. Edmund, « Pantisocracy and Pennsylvania: Plans of Coleridge and Southey and of Cooper and Priestley », in *Bulletin for the History of Chemistry* ; vol. 30, n°2 (2005), pp. 70-6.

White, Simon J., *Romanticism and the Rural Community*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.

Wilson, Eric G., *The Spiritual History of Ice: Romanticism, Science, and the Imagination*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2009.

Wlecke, Albert O., *Wordsworth and the Sublime*. Berkeley : University of California Press, 1973.

Wolfram, Herwig, *Histoire des Goths* ; trad. J. Mely et F. Straschitz. Paris : Albin Michel, 1990.

Wolfson, Stan, *Tacitus, Thule & Caledonia: A Critical Reinterpretation of the Textual Problems*, 2002. Web. <http://myweb.tiscali.co.uk/fartherlands/>

- Woodring, Carl, *Politics in English Romantic Poetry*. Cambridge : Harvard University Press, 1970.
- Wordsworth, Christopher, *Memoirs of William Wordsworth*. Londres : Edward Moxon, 1851, 2 vols.
- Wright, Herbert G., « Southey's Relations with Finland and Scandinavia », in *The Modern Language Review* ; vol. 27, n°2 (1932), pp. 149-67.
- Wu, Duncan, « Isabella Lickbarrow and the *Westmorland Advertiser*: A Literary Partnership », in *The Wordsworth Circle* ; vol. 27, n°2 (1996), pp. 118-26.
- Wu, Duncan, Parrish, Constance, « Isabella Lickbarrow: A Romantic Rediscovered », in *PN Review* 153 ; vol. 30, n°1 (septembre-octobre 2003), pp. 64-9.
- Wu, Duncan, *Wordsworth's Reading, 1770-1799/1800-1815*. Cambridge : Cambridge University Press, 1993-5, 2 vols.
- Yaeger, Patricia, « Toward a Female Sublime », in *Gender and Theory: Dialogues on Feminist Criticism* ; dir. L. Kauffman. Oxford : Blackwell, 1989, pp. 191-212.
- Yoshikawa, Saeko, *William Wordsworth and the Invention of Tourism, 1820-1900*. Farnham : Ashgate Publishing, 2014.
- Young, John, « Invasions: Scotland and Ireland 1641-1691 », in *Conquest and Resistance: War in Seventeenth-Century Ireland—History of Warfare* ; dir. P. Lenihan. Leyde : Brill, 2001, vol. 3, pp. 53-86.
- Zimpfer, Nathalie (dir. et trad.), *Mary Wollstonecraft : aux origines du féminisme politique et social en Angleterre*. Lyon : ENS Éditions, 2015.